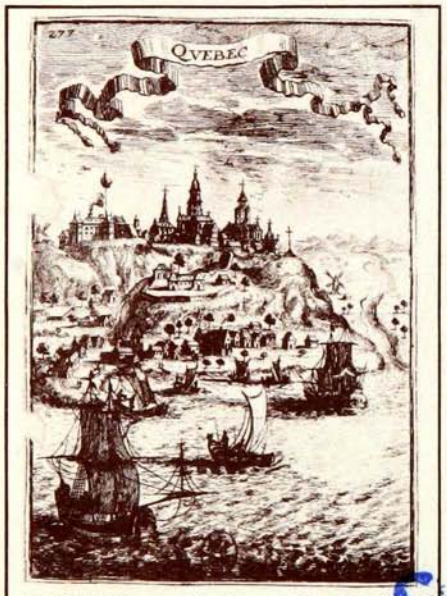
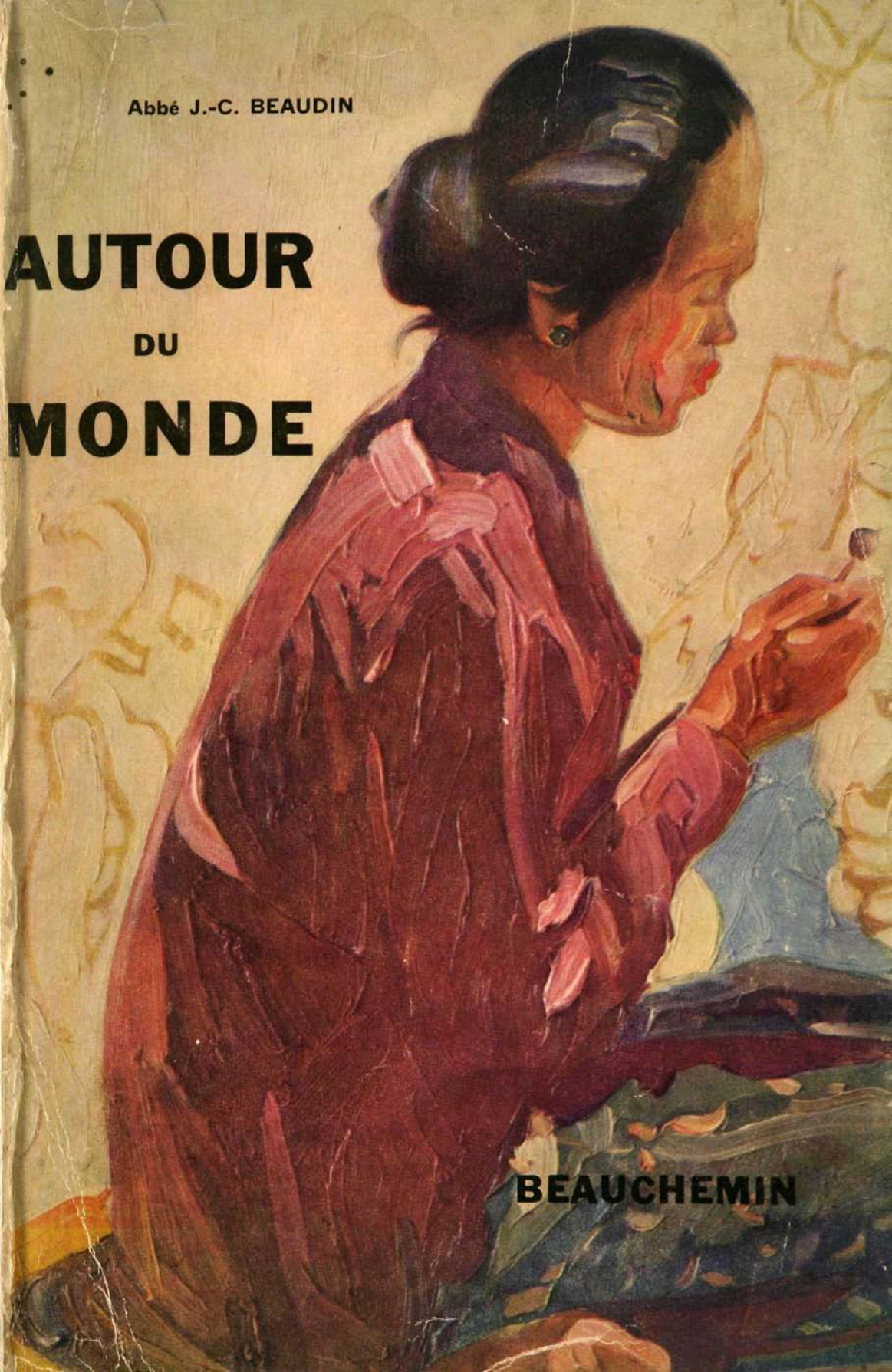


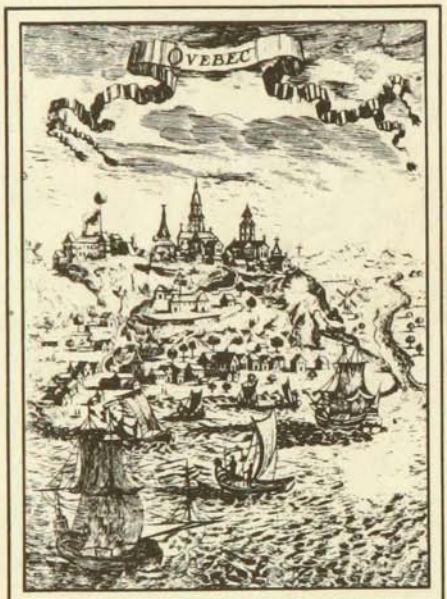
Bibliothèque Nationale du Québec

Abbé J.-C. BEAUDIN

AUTOUR DU MONDE



BEAUCHEMIN



Bibliothèque Nationale du Québec

Affectionately:
Laura Frankland.

Mademoiselle Marie Mount.

J. C. Beaudin, ptre.

Ce 24 déc. 1938.

AUTOUR DU MONDE

(Rêves et réalités d'un Voyage)

Nihil obstat.
Marianopoli, 16a novembris 1937.
Canonic. ÆMILIUS CHARTIER,
Censor librorum.

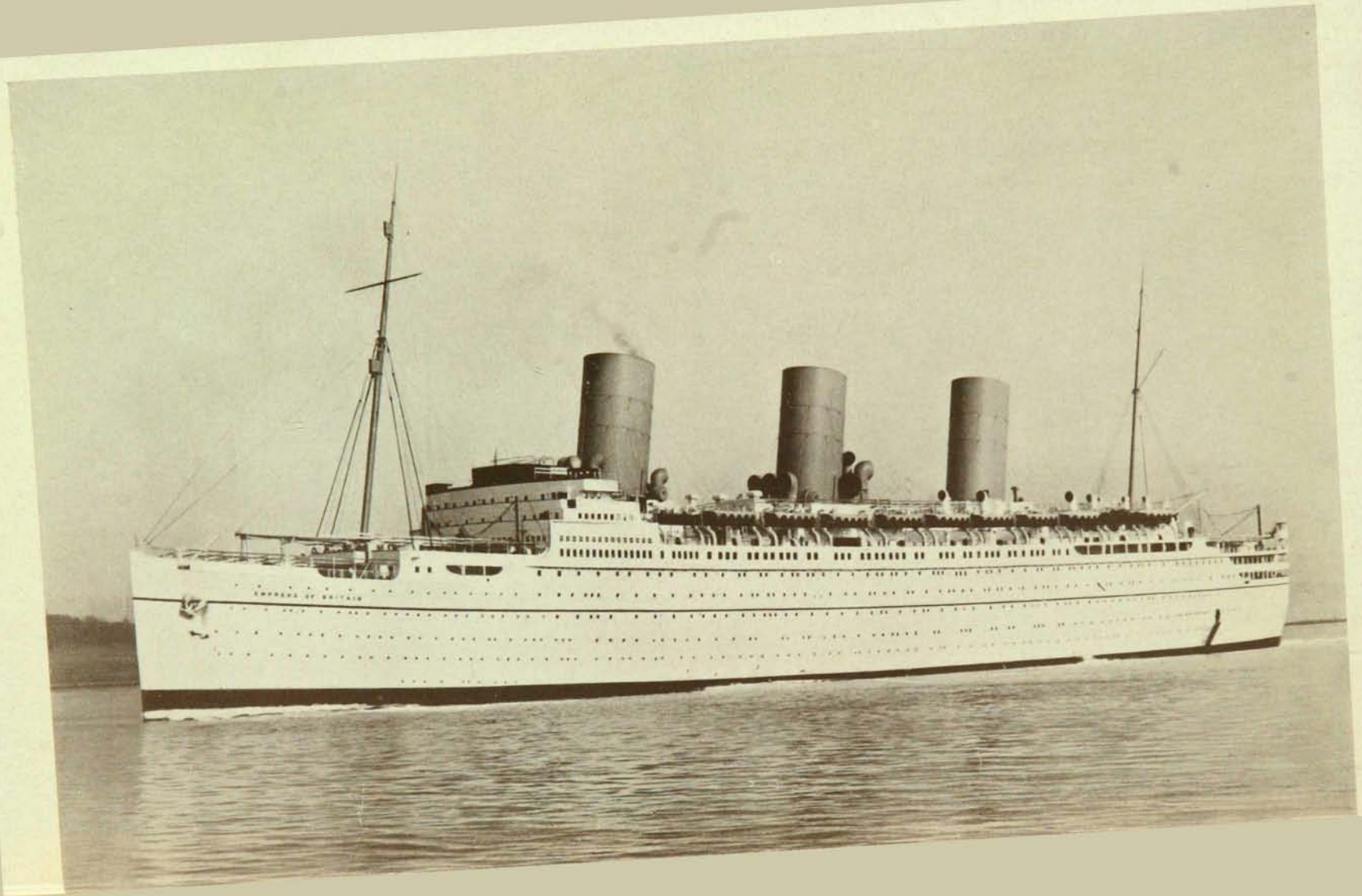
Imprimatur.
Marianopoli, 16a novembris 1937.
GEORGES CHARTIER, p.a.,
vic. gen.

AUTOUR DU MONDE

(Rêves et réalités d'un Voyage)

Nihil obstat.
Marianopoli, 16a novembris 1937.
Canonic. ÆMILIUS CHARTIER,
Censor librorum.

Imprimatur.
Marianopoli, 16a novembris 1937.
GEORGES CHARTIER, p.a.,
vic. gen.


EMPRESS OF BRITAIN

Abbé Jean-Charles BEAUDIN
Aumônier du Mont-Saint-Louis

AUTOUR DU MONDE

(Rêves et réalités d'un voyage)

•

Causeries données au poste de Radio CKAC à Montréal.

•

Illustrations gracieusement fournies par la Compagnie des chemins de fer Pacifique Canadien

MONTRÉAL
Librairie **BEAUCHEMIN** Limitée
—
1937

Droits réservés, Canada, 1937
par l'abbé J.-C. Beaudin.

G
440
B42 B42

Imprimé au Canada — Printed in Canada.

B. Q. R.
NO. 2982

A ma mère

AVANT-PROPOS

C'est vers l'âge de treize ans que je rêvai, pour la première fois, d'un voyage autour du monde. J'étais alors élève, en classe de Syntaxe, au Collège de Montréal. Les ouvrages de Jules Verne m'intéressaient beaucoup plus que les grammaires latine et grecque.

Mon rêve d'enfant ne devait se réaliser que trente-huit ans plus tard. Longue attente assurément mais que je ne regrettai pas. Pendant toutes ces années, j'avais non seulement l'espérance — mais la certitude — qu'un jour viendrait, où je ferais « mon voyage *». Je le préparais par la lecture de livres, de revues, de journaux, de lettres et de récits de missionnaires.*

Enfin l'heure si impatiemment attendue sonna. Comme toujours en pareille occurrence, — du moins il en est ainsi pour moi, — cette heure sonna, au moment où je m'y attendais le moins.

Dans les premiers jours du mois de juin 1934, Monsieur E.-J. Caron, commissaire du département des passagers de langue française du Canadien Pacifique, m'invita à passer à son bureau. « J'ai à vous soumettre », me dit-il, « un projet qui vous intéressera, je le crois du moins ».

Je me rendis donc au bureau de la Compagnie. J'avais à peine eu le temps de m'asseoir que Monsieur Caron me demanda, à brûle-pourpoint et sans crier gare: « Accepteriez-vous de remplir les fonctions « d'aumônier, à bord de l'« Empress of Britain », pendant la prochaine « croisière autour du monde. Le départ s'effectuera de New-York en « janvier prochain. Il est entendu que le billet vous sera donné à titre « gracieux. Qu'en pensez-vous? » — Ce que j'en pensais?? Si j'acceptais?? Qu'eussiez-vous répondu à ma place? ... Le cœur me battait à tout rompre, dans la poitrine...

Grâce à la paternelle bonté de Son Excellence Monseigneur Gauthier; à la bienveillante coopération de Son Excellence Monseigneur Deschamps et du Frère Anselme, directeur du Mont-Saint-Louis; à la générosité des Frères des Ecoles Chrétiennes du district de Montréal, de l'Association des Anciens et des élèves du Mont-Saint-Louis; les questions d'ordre canonique, administratif et financier, furent réglées comme par enchantement.

Je quittai New-York, le 10 janvier 1935. Pendant près de cinq mois « mon » *voyage autour du monde s'effectua dans les conditions les plus heureuses et les plus satisfaisantes. En cours de route, j'ouvris tout grands les yeux et les oreilles, afin de tout voir, tout entendre, ne rien*

manquer de ce qui pouvait m'être utile. Je m'étais promis d'écrire mon « Journal de Voyage ». J'avais même emporté avec moi mon clavigraphe. Douze lignes sur Madère... et le « Journal » était complété. Je n'eus pas le courage d'aller plus loin!

A mon retour, l'Honorable Monsieur Pamphile Du Tremblay, président de la compagnie de publication « La Presse », me pria de communiquer mes impressions de voyage aux auditeurs du poste de radio CKAC de Montréal et aux lecteurs du journal « La Presse ». L'offre fut acceptée. Pendant plus de quarante semaines, je radiodiffusai une série de causeries, qui furent ensuite publiées dans le journal. Ces causeries, légèrement retouchées, forment la matière du présent volume.

Comme je n'avais chaque fois que quinze minutes à ma disposition, il est évident que je ne pouvais décrire tous les monuments, édifices, temples, églises, etc., visités dans chaque ville ou port. Ce n'était d'ailleurs pas mon but. Ce que je voulais, c'était d'attirer l'attention des auditeurs et des lecteurs sur les monuments ou édifices les plus importants; leur faire connaître les peuples des divers pays visités et leur communiquer mes impressions personnelles, sans me préoccuper de savoir si ces impressions étaient conformes à celles des écrivains ou auteurs qui m'avaient précédé.

Etant donné la composition de mon auditoire invisible, j'ai volontairement omis de discuter certaines grandes questions de politique internationale. Je ne me suis pas arrêté non plus à de profondes considérations théologiques ou philosophiques. Ces pages contiennent tout simplement des descriptions, des notes qui mettent en regard mes rêves de jeunesse et les réalités du voyage.

J.-C. BEAUDIN, prêtre.

DE BEAUX RÊVES — UNE DURE RÉALITÉ.

Le rêve de l'enfance — de l'adolescence — de l'âge mûr: un voyage autour du monde. — Aumônier de l'« Empress of Britain » — New-York. — Ville unique au monde: géographie — population — étendue. — Ville de contrastes: bruit et tranquillité; richesse et pauvreté; culture et ignorance; religion et athéisme.

•

Mesdames, messieurs, mes jeunes amis,

Faire le tour du monde... Le rêve des rêves... Il n'est personne qui, à une heure donnée de la vie, n'en ait souhaité la réalisation... L'enfant, quand on lui raconte l'histoire de la Crèche, se représente dans sa petite tête un pays merveilleux, aux paysages enchanteurs, où les hautes branches des palmiers se balancent langoureusement sous la brise, peuplé de tous les êtres fantastiques des contes de fées. Il suit les Rois Mages dans leur course à travers le désert, il se mêle à la foule qui les accueille devant le palais d'Hérode, à Jérusalem. Avec eux il se rend à Bethléem, tout brillant dans la nuit, sous les rayons de l'étoile miraculeuse. Il s'extasie devant le bœuf et l'âne qui de leur souffle réchauffent le Sauveur, les chiens des bergers, les chameaux surtout. Il leur donne des proportions et des formes incroyables... Il ne connaît pas le pays où ces choses étranges se sont passées, mais il aimerait quand même à le visiter... Inconsciemment, il songe à son voyage autour du monde.

À l'école, au collège, au couvent, les récits des missionnaires ouvrent au jeune homme et à la jeune fille des aperçus nouveaux sur la vie et les mœurs des peuples de l'Afrique équatoriale, de l'Inde, de la Malaisie, de la Chine et du Japon. Leurs cœurs s'enflamment au récit des travaux héroïques de ces apôtres modernes et ils sentent brûler en eux le désir de marcher sur leurs traces... Les œuvres de Jules Verne les transportent d'enthousiasme. Avec le Capitaine Nemo, ils traversent *Vingt Mille Lieues sous les Mers,* de telle sorte que l'Atlantique, le Pacifique, l'Océan Indien leur sont aussi bien connus que nos lacs du Nord. Avec Philias Fogg ils trépignent d'impatience devant tous les ennuis, toutes les difficultés qui, en Europe ou en Asie, le retardent dans son voyage *Autour du Monde en Quatre-vingts Jours...* Ils se promettent d'aller voir tous ces pays... Oh! le beau voyage quand... ils feront « le tour du monde »...

Que de fois aussi, perdus dans les rêveries nées de la lecture d'un roman, d'un récit de voyage, d'un livre d'histoire, ne nous arrive-t-il pas, à nous qui sommes plus âgés, de nous arrêter longuement et, emportés en rêve comme sur un tapis magique, de nous représenter ces régions où l'auteur nous entraîne à sa suite? Pays féeriques: temples recouverts de feuilles d'or; palais de marbre, peuplés de fontaines

d'où jaillissent les parfums les plus exquis. Aux nuits tièdes succèdent des jours qui ne connaissent pas les violents changements de température. Dans ces paradis nouveaux le ciel est toujours serein, et les fleurs embaument l'air. Jamais il n'y est question de travail, de chômage, de secours direct ou de politique. Des vrais pays de rêve, quoi... L'Inde, le Siam, la Malaisie, Java, Bali, les Philippines... Et l'on se réveille subitement pour faire face aux réalités de la vie, mais en souhaitant, aussitôt que l'occasion s'en présentera, d'aller « faire le tour du monde ». Hélas, peu nombreux sont ceux qui verront leurs rêves se réaliser. Ils devront se contenter d'espérer, de lire et d'écouter les récits de ceux qui ont eu le bonheur de faire pareil voyage.

La Providence a permis que je fusse du nombre de ces heureux mortels. La Compagnie du Canadien-Pacifique m'a invité, l'année dernière, à remplir les fonctions de chapelain de la croisière annuelle de l'« Empress of Britain », autour du monde. Lorsqu'une fois revenu au Canada, l'honorable monsieur Pamphile Du Tremblay, président de *la Presse,* me pria de transmettre mes impressions de voyage aux auditeurs de CKAC, j'acceptai cette offre avec plaisir et reconnaissance. J'espérais ainsi intéresser non seulement les auditeurs plus âgés, mais apporter ma faible contribution à la noble cause de l'enseignement, en aidant les jeunes à mieux aimer l'étude de l'histoire et de la géographie.

Ensemble donc nous allons refaire ce grand voyage. Dès ce soir, je vous invite à visiter avec moi la ville d'où s'effectuera le départ: New-York, ville merveilleuse dont vous avez si souvent entendu parler, mais que vous ne connaissez, pour la plupart, que par l'image et la gravure. Il est bien difficile, même avec la meilleure volonté du monde, d'en donner une idée complète, car New-York est une ville unique au monde.

Unique par sa situation géographique: le long couloir qui sépare l'île de Manhattan proprement dite de l'Océan Atlantique, forme un port capable de recevoir en même temps plus de vaisseaux de commerce et de guerre, que n'importe quel autre port de l'univers. Unique par sa population: plus de sept millions d'habitants parmi lesquels sont des représentants de toutes les races de l'univers. Il y a à New-York plus d'Irlandais qu'à Dublin; d'Italiens qu'à Rome; de Juifs que dans toute la Palestine, sans compter les Polonais, les Hongrois, les Russes et finalement les vrais Américains. Unique, par son étendue et sa superficie qui embrassent non seulement la ville de New-York, mais aussi Brooklyn et les innombrables villes et villages de Staten et de Long Island. Unique, enfin, par l'opulence et la richesse qui se déploient sur la Cinquième Avenue et l'Avenue du Parc, à côté des misères épouvantables du East Side, du Ghetto et de la ville chinoise.

Mais New-York est surtout unique par les contrastes que l'on y rencontre à chaque pas. Contraste de bruit, de tapage et de tranquillité: bruits des tramways élevés qui passent par-dessus les têtes à une allure vertigineuse; des tramways de surface, qui avancent à une allure de

tortue sur des rails qui crient et grincent, au son continu de menues clochettes; des tramways souterrains qui débouchent subitement de noirs tunnels, filant comme des trains d'express, emportant dans leurs flancs des centaines de passagers entassés les uns sur les autres comme des sardines, et qui, pendant le trajet, respirent un air lourd, chaud et insalubre. Tapage des milliers, que dis-je? du million et plus d'automobiles de toutes marques, de taxis aux multiples couleurs, d'autobus à deux étages, de camions immenses, dont on entend sans cesse les sirènes et les klaxons, et qui se fraient un chemin à qui mieux mieux à travers des nuages de vapeur et de fumée épaisses, causées par l'échappement de la gazoline. Tapage: coups de sifflets et de sirènes de constables du trafic et des autos de pompiers qui passent en coup de vent. Tapage et cris de la foule massée par milliers de chaque côté du trottoir. À côté de cela, la morne tranquillité, la solitude presque, le silence des rues transversales dans tous les quartiers résidentiels, au point qu'à certaines heures, l'on se croirait dans une cité des morts.

Contraste d'ombre et de lumière: d'ombre, de noirceur complète, le soir, dans certaines parties de la ville, certaines rues, qui deviennent de véritables coupe-gorge et où l'on se croirait tombé tout à coup dans un petit village de campagne. De lumière: tout le long du Broadway, surtout entre les 42e et 60e rues, où des milliers de lampes électriques éclairent la chaussée et les trottoirs de multiples couleurs et permettent, à minuit, de lire un journal en pleine rue. Constraste entre la propreté des quartiers entourant le Central Park, la Cinquième Avenue, le Driveway, l'Avenue du Parc et la malpropreté révoltante de la East Side, des quais et du bas de la ville d'où s'élèvent, à toute heure du jour, les odeurs les plus nauséabondes.

Contraste entre la richesse des châteaux de marbre, de pierre rouge, de granit, d'hôtels du dernier luxe, aux prix inabordables, tels le St-Regis, le Plaza, le Savoy, le nouveau Waldorf-Astoria, et les affreuses bicoques, les masures en ruines dans les rues parallèles au Broadway; les pauvres hôtels du Bowery où l'on peut loger pour dix ou quinze sous par nuit; de Harlem, quartier au nord de la ville, où sont entassés plus d'un demi-million de nègres.

Contraste de culture et d'ignorance. La culture y est représentée par l'université Columbia, qui compte plus d'élèves que n'importe quelle université au monde; les centaines et centaines d'écoles de tous degrés et tous genres; les musées, entr'autres le Metropolitan, vaste collection de peintures, d'objets d'art, de riches tapisseries, acquise à coups de millions; l'Aquarium, où l'on peut voir une riche collection de tous les poissons de l'univers; la Bibliothèque Publique, au coin de la Cinquième Avenue et de la Quarante-deuxième rue, où sont accumulés des livres et des manuscrits introuvables ailleurs; les bibliothèques de quartiers, les salles de conférences et d'études. Toutes ces institutions aident à compléter l'éducation de ce peuple avide de tout connaître. Mais à côté de cela que d'ignorance ! que

de milliers et milliers d'enfants et d'adultes qui n'ont pas la moindre notion des premiers principes de l'écriture, de la lecture ou des sciences les plus élémentaires et qui s'en désintéressent complètement; leur seule préoccupation est la course fiévreuse à la fortune et à la richesse.

Contraste entre ces grands magasins aux devantures de bronze, de marbre, de chrome, dans le style moderne, aux vitrines remplies de soies, de velours, d'habits coûteux, de meubles antiques, et les petites échoppes de sept ou huit pieds de front, où l'on vend à des prix ridiculement bas les objets apportés sur les rives américaines par des vaisseaux allemands ou japonais. Contraste entre les magnifiques parcs du haut de la ville, — le Central Park, et celui du Bronx, — dans lesquels, sur une étendue de plus d'un mille, sont réunis les arbres, les fleurs, les bêtes de tous les pays, et les rues affreuses des quartiers pauvres où les enfants n'ont d'autre terrain de jeu que le trottoir, la chaussée ou les échelles de sauvetage.

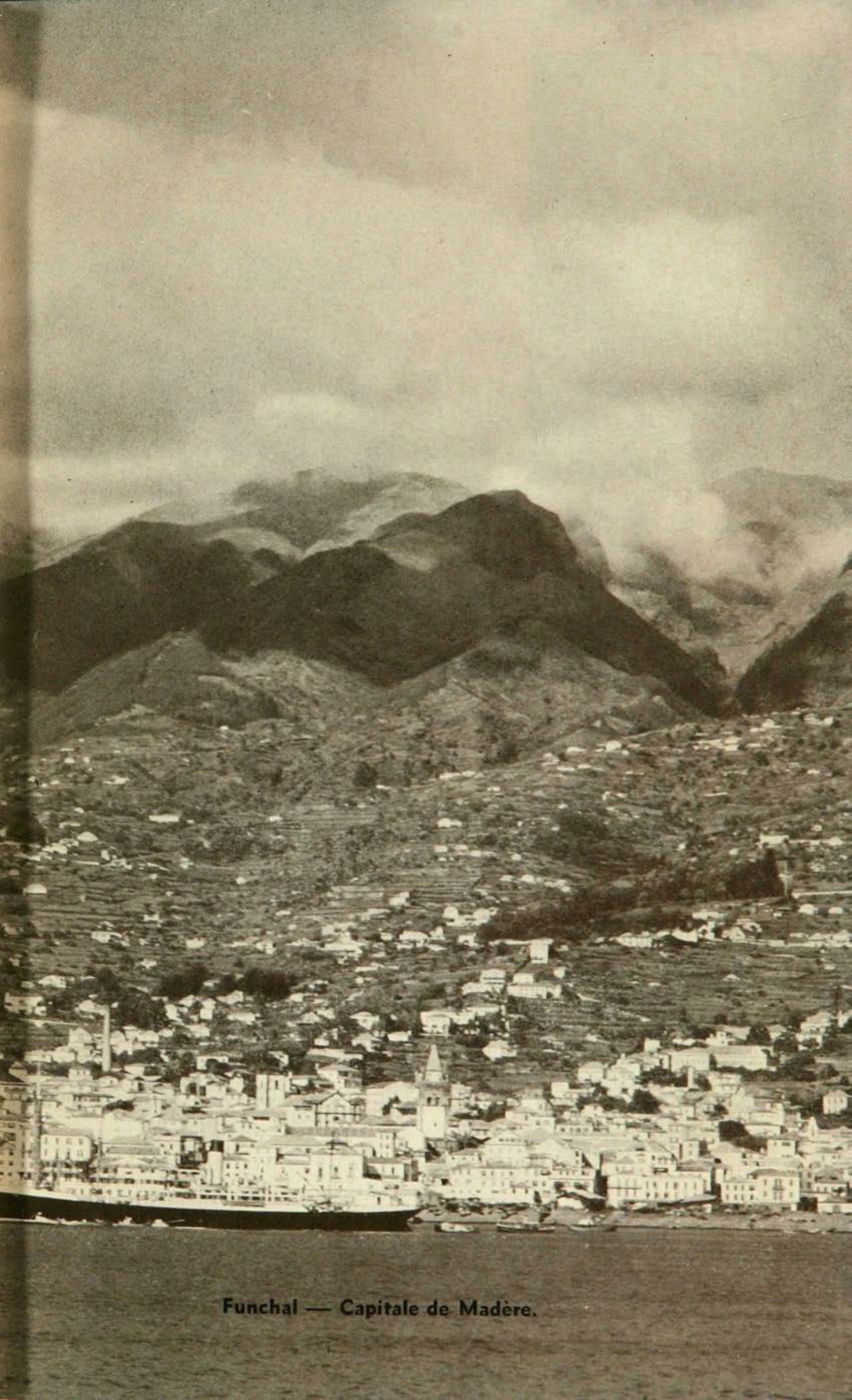
Contraste entre cette Liberté, dont la majestueuse statue illumine le port, dont les Américains ont sans cesse le nom à la bouche, et les restrictions mises à la liberté de boire, de manger, de penser, de vivre comme chacun le juge bon, toutes les actions étant réglementées ou « standardisées » — pour employer un terme aujourd'hui universellement admis par les écrivains français. Contraste entre les hautes bâtisses, ces fameux gratte-ciel dont les Américains sont si fiers: le Rockfeller Center à 72 étages, le Woolworth à 85, le Chrysler à 88 et surtout l'Empire State Building, construit au coût de 55 millions, dont la tour s'élève à 1250 pieds au-dessus de terre, et les édifices qui les entourent quoiqu'ils soient à dix, vingt ou trente étages.

Contraste entre la vie religieuse intense, marquée par la riche cathédrale catholique St-Patrice tout en marbre blanc tant à l'intérieur qu'à l'extérieur; la cathédrale protestante de St. John the Divine; la vieille Trinity Church en plein quartier commercial et financier; la synagogue juive Beth-El, incontestablement un joyau d'architecture par la richesse et la beauté de ses sculptures et de ses mosaïques, et le fait que New-York est l'un des centres où l'athéisme, le communisme et toutes les doctrines antireligieuses et antisociales ont le plus d'adeptes.

Que de contrastes encore il serait possible d'énumérer, mais en voilà assez pour vous donner, comme en un vaste tableau brossé à grands coups de pinceaux, quelques aspects de cette ville si étrange, où après une heure l'on se sent ahuri; sorte de fournaise d'où l'on veut s'échapper au plus tôt, mais dont on sent la nostalgie sitôt qu'on l'a quittée. Il faudrait pour compléter ce tableau essayer de donner au moins une esquisse de ces milliers de personnes réunies dans les gares de chemin de fer au moment de l'arrivée ou du départ des trains, qui vont, courent, se pressent autour des guichets, aux portes

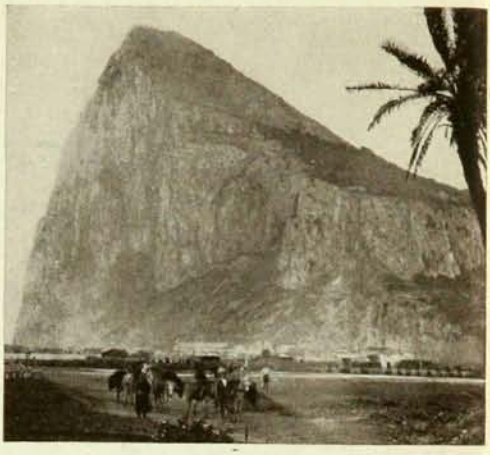
de contrôle, entourent en rangs serrés le bureau d'information, assaillent les comptoirs des magasins de livres, de journaux, de tabac; qui, le soir, à l'heure de l'entrée ou de la sortie des théâtres, remplissent à déborder Times Square et Broadway, au point que l'on ne peut y avancer qu'à pas de tortue.

Il faudrait enfin se mêler, le jour, à la foule des trottoirs. Tous anxieux d'arriver au but, ces gens courent haletants, les yeux hagards, se frayent un passage à coups de coudes, sans jamais s'arrêter un instant pour s'excuser, renversent, bousculent, poussent tout et tous sur leur passage, comme si leur vie même était en jeu. Il faudrait essayer de donner une idée de cet immense murmure, de ce ronflement, de ce tonnerre de la rue, semblable au bruit du Niagara qui se précipite par-dessus la falaise. Il faudrait expliquer comment et pourquoi certaines rues portent des noms et d'autres des numéros. Il faudrait encore... Mais tous ces détails m'entraîneraient trop loin et dans des descriptions prolongées, que je ne puis faire dans les quelques minutes à ma disposition. Et d'ailleurs New-York n'est pas un pays de rêve... C'est une bien rude réalité...



Funchal — Capitale de Madère.

Funchal
Une marchande de fleurs.



Le rocher de Gibraltar.

Un jardin public à Funchal.

UN PALAIS FLOTTANT: L'« EMPRESS OF BRITAIN ».

A New-York — Sur les quais — L'« Empress of Britain » — Description du navire: salles, corridors, cabines, machines, cuisines, approvisionnement — Le capitaine Stuart — Le départ — En route pour les pays de rêves!...

•

Mesdames, messieurs, mes jeunes amis,

A New-York. Le 10 janvier 1935. Une froide matinée d'hiver. Un ciel bas et sombre. Un brouillard épais recouvre la ville depuis cinq jours. Les sommets des gratte-ciel sont perdus dans les nuages. Une pluie, mêlée de neige et de suie, tombe depuis vingt-quatre heures. Des rues désertes. De rares passants qui se hâtent et grelottent. Des chaussées boueuses. Des autos, des taxis qui glissent. Une morne tristesse...

Changement de tableau. Jetée No 65. Foule pressée, activité fébrile: des malles et des valises que des portefaix transportent à bord d'un bateau; petits messagers qui délivrent lettres, télégrammes, boîtes de fleurs et de bonbons, paniers de fruits, des paquets de toutes formes et de toutes grandeurs; agents d'immigration et des douanes; mousses et matelots; garçons et femmes de cabine; officiers de marine, chasseurs aux brillants uniformes. Des dames couvertes de riches fourrures, des bouquets d'orchidées à la main ou épinglés à leurs manteaux. Des messieurs, tout de neuf habillés, qui brandissent des billets et des passeports. De nombreux parents et amis. Des appels. Des éclats de voix. Des rires qui fusent. Des souhaits qui s'échangent. Tout ce monde est heureux.

Et tous se dirigent vers un navire solidement retenu à quai par des câbles d'acier. Au-dessus de la passerelle, l'avis suivant en anglais: « Croisière autour du monde ». L'« Empress of Britain » quittera New-York à midi juste. » L' « Empress » est là en effet dans toute sa beauté et sa splendeur. A l'exception d'une ligne bleue, à hauteur des cabines de première classe, tout l'extérieur est d'un blanc éclatant. Une mince fumée brunâtre s'échappe de l'une de ses trois cheminées. Chacune mesure 68 pieds de haut et 35 de large. Deux seulement servent directement au chauffage. La troisième contient tous les tuyaux qui apportent l'air dans les cabines et assurent la ventilation intérieure des salles. La longueur totale du navire est de 760 pieds et sa largeur de 97.6, le tonnage de 42,500 tonnes et le tirant d'eau de 32 pieds.

Mais ne nous attardons pas trop longtemps à l'extérieur. Suivons la foule et gravissons la passerelle. Avant que d'aller nous installer dans nos cabines, profitons des quelques minutes qui nous restent,

afin d'inspecter ce palais flottant, notre future demeure pendant 130 jours. Le foyer d'entrée. Nous voici déjà transportés dans un autre monde... ce monde dont nous rêvions. D'instinct nous nous disons qu'il doit y avoir erreur: Sommes-nous dans un bateau ou le lobby d'un riche hôtel? Les décors, les peintures, le bois de chêne sculpté, les lampadaires, les parquets, les tables, les meubles, les lourdes tentures de soie et de velours, tout est dans le style moderne.

A une extrémité, des bureaux; à l'autre, un magasin de souvenirs de toutes sortes, de bijouterie, de fleurs. Prenons à gauche. Voici la bibliothèque, calme, intime comme il convient à un endroit où les voyageurs passeront de longues heures, dans la lecture des centaines de volumes mis gratuitement à leur disposition pendant le voyage. Tout à côté nous entrons dans une salle immense, style Renaissance, le « Mayfair Lounge ». C'est là que nous nous réunirons l'après-midi, à l'heure du thé ou le soir alors que l'orchestre y donnera des concerts de musique classique. Comment décrire l'architecture générale, la richesse et la beauté des meubles, des statues, des tables; comment parler, sans employer des termes qui semblent ridicules par leur extravagance, des travaux de marqueterie du parquet, des décorations, des colonnes de marbre, de tout ce qui donne à cette salle une atmosphère d'élégance et de grandeur alliées au meilleur et au plus délicat bon goût?

Visitons maintenant les appartements de luxe, les suites de quatre ou cinq chambres: salle à manger privée, vivoir, chambre à coucher, salle de bain. Partout prédomine la même richesse. Pas une seule cabine ne ressemble à une autre. Les motifs des tissus, des rideaux, des gravures, des murs, des plafonds, les couleurs, le style, l'arrangement intérieur, tout est différent. Dans chaque chambre aussi l'électricité, l'éclairage indirect, des prises d'air avec l'extérieur, l'eau chaude et l'eau froide, des salles de bain en suite, de grandes armoires, des tapis aux dessins exotiques, que sais-je encore ? Partout des bois aux couleurs variées. En énumérer les noms, la nature, les essences serait faire un cours complet de botanique et d'ébénisterie: sapelli, zebrano, acajou, érable, chêne, sycomore, etc. Quant aux styles, vous n'avez qu'à en repasser toute la gamme dans l'histoire de l'architecture, de l'égyptien au futuriste, en passant par le dorique, l'ionien, le corinthien, le gothique, le roman, la renaissance, l'arabe, l'espagnol, l'italien, sans oublier le japonais et le chinois.

Tous ces styles nous les retrouvons dans les nombreuses salles qu'il nous reste encore à visiter: le vaste fumoir, la salle de bal ou du Prince de Galles, au plafond bombé parsemé d'étoiles qui, le soir venu, scintillent dans le ciel bleu, avec une scène pour représentations de vaudeville, de vues animées parlantes et autres amusements du même genre. Voici maintenant la salle à écrire, la salle de cartes, la taverne, les salles de jeux et de repos réservées aux enfants,

la grande piscine intérieure toute en marbre et mosaïque, entourée de colonnes également recouvertes de mosaïque de verre et qui brillent sous les feux des lumières électriques; le gymnase, le bain turc, le café japonais sur le pont supérieur et enfin la grande salle à manger, dite Salle Jacques-Cartier, éclairée par plus de 4000 lampes électriques. Ajoutez à cela, sur le pont des sports, un tennis de grandeur réglementaire et sur le second pont, un « court » pour le «badmington ».

Nous n'aurons pas à nous imposer le moindre effort en cours de route, à nous inquiéter de l'heure ou à nous demander ce qui se passe dans le monde. Nous aurons quatre ascenseurs à notre disposition, 108 horloges électriques de toute forme et de toute grandeur, aucune ne ressemblant à l'autre. Grâce au téléphone et à la télégraphie sans fil, nous pourrons à volonté parler avec nos parents ou amis, en quelque endroit de l'univers qu'ils se trouvent. Le journal qui est imprimé à bord tous les jours, nous tiendra au courant des dernières nouvelles de l'Europe et de l'Amérique.

Il ne nous reste plus, avant de finir, qu'à visiter les deux parties les plus importantes du navire, les chambres des machines et la cuisine. Dans les premières il est presque impossible de s'entendre parler tellement il y a de bruit, mais l'on ne peut s'empêcher d'admirer l'agencement intérieur, la disposition des moteurs, de la tuyauterie, de toutes les pièces, invisibles pour l'ordinaire aux passagers, qui constituent véritablement le cœur, l'âme, si je puis employer cette expression, de l'immense navire. Et quelle propreté! Tout est blanc, tout est reluisant. Quelle différence avec les navires d'il y a quinze ou vingt ans. Pas de charbon, pas de poussière, pas de chaleur suffocante. Cette fois, l'huile est le grand moteur, soit pour la propulsion, soit pour la fabrication de l'électricité. Au cours du voyage, la consommation s'en élèvera au chiffre formidable de 4,000,000 de gallons.

Passons aux cuisines. Des poêles, des poêles, des poêles encore, à perte de vue mais tous électriques. Faut-il ajouter qu'ici encore, la propreté la plus méticuleuse règne en maître? Tout reluit. Il y a une place pour chaque objet: plats, casseroles, cuillères, grandes fourchettes, etc. Pas un pouce d'espace n'est perdu, pas plus d'ailleurs que dans la boulangerie et la boucherie tout à côté. Pendant que cuisiniers et garçons de table préparent le lunch dont le menu est constitué, comme le sera chaque repas au cours de la traversée, de 80 items au moins, allons rencontrer le commissaire.

Avant le départ du navire, il a dû « faire son marché, » afin d'assurer le ravitaillement du navire pendant les quatre mois et demi que durera la croisière, et servir trois repas réguliers par jour aux 475 passagers et 650 membres de l'équipage. Ses achats sont formidables. Jugez-en plutôt par les chiffres qu'il nous soumet: Bœuf, 58,570 lbs, Mouton 8,675 lbs, Agneau 12,375 lbs, Poulet 58,500 lbs,

Poissons assortis 40,350 lbs, Bacon 16,360 lbs, Jambon 13,650 lbs, Fromage 4,700 lbs, Biscuits 1,225 lbs, Caviar 925 lbs, Café 6,254 lbs, Farine 7,750 lbs, Confitures 1,400 pots, Marmelade 995 pots, Olives 580 gallons, Pêches 375 gallons, Poires 425 gallons, Ananas 325 gallons, Sucre 31,565 lbs, Thé 3,516 lbs, Jus de tomates 798 gallons, Pommes 375 caisses, Bananes 125 régimes, Oranges 514 caisses, Pamplemousses 348 caisses, Citrons 120 caisses, Melons 2,850, Ananas frais 1,525, Betteraves, 4,450 lbs, Céleri 700 douz. de pieds, Choux 10,500 lbs, Oignons 4,600 lbs, Tomates 7,375 lbs, Patates ou pommes de terre 118,875 lbs. Ajoutez à cela 250,000 lbs de glace et 10,000,000 de gallons d'eau pour étancher la soif des passagers et leur permettre de prendre leurs ébats dans la grande piscine intérieure.

Vous avez maintenant une idée, une toute petite idée, de ce que comporte de dépenses l'organisation d'un voyage autour du monde, par un navire tel que l'« Empress of Britain ». Quelle responsabilité de ce fait seul incombe à son commandant le capitaine Stuart! C'est un vieux loup de mer, aux beaux yeux bleus et clairs, au sourire un peu moqueur, qui, tout jeune encore, puisqu'il vient juste de dépasser la cinquantaine, a déjà à son crédit plus de trente-cinq ans d'expérience sur les hautes mers. Son courage, au cours de la Grande Guerre, lui a valu la décoration la plus enviée au monde: la Croix Victoria. Nous aurons l'occasion de faire plus ample connaissance avec lui pendant la croisière.

Aucune inquiétude à avoir au point de vue spirituel, puisqu'il y a à bord deux chapelains: un catholique et un protestant, qui, chacun de son côté, s'occupera de ses paroissiens temporaires. Deux médecins, des infirmiers et des gardes-malades ayant à leur disposition un hôpital moderne, une pharmacie bien montée et même une chambre pour les opérations, verront à ce que nous recevions, en cas de nécessité, les mêmes soins médicaux que si nous étions sur la terre ferme.

Mais nous nous sommes attardés à visiter le vaisseau. Les minutes ont vite passé. Il est presque l'heure du départ. Un musicien sonne le clairon sur les ponts, dans les corridors et les grandes salles. Des garçons de chambre le suivent répétant à haute voix l'avis qui résonnera à chaque port d'arrêt: « Tous les visiteurs à terre ». Cela ne nous concerne pas évidemment, puisque nous sommes au nombre des heureux mortels qui vont entreprendre ce magnifique voyage « autour du monde ». Remontons donc sur le pont supérieur, afin d'assister aux manœuvres qui accompagnent le départ. Le Capitaine est à son poste, également tous les officiers et marins, l'œil fixé sur leurs montres. Autour de nous, nos compagnons de croisière. Figures figées. Air froid. Hauteur. Peu sympathiques. Mais ne les jugeons pas sans les connaître. Peut-être pensent-ils de nous ce que nous pensons d'eux. Nouvel appel du clairon.

Brouhaha... Parents et amis qui se quittent... Derniers adieux... Bonjour... Au revoir... Derniers embrassements... Une larme furtive... « Ne nous oubliez pas. Ecrivez souvent. Bon voyage... Au revoir... » Sur le quai un monsieur arrive à la course, essoufflé, haletant, bousculant tout le monde, se fraie un chemin parmi la foule... Il y aura toujours des retardataires... même au jugement dernier, paraît-il... Encore quelques minutes... Trois longs coups de sifflet... Les lourdes chaînes qui remontent l'ancre et ramènent les amarres d'acier sont enroulées autour du cabestan... Distribution de serpentins aux vives couleurs que les passagers lancent à leurs amis sur le quai... Midi moins cinq... Un autre coup de sifflet... L'ordre est donné de retirer la passerelle... Midi juste... Les moteurs sont en mouvement... Le navire commence à s'ébranler... Derniers cris, derniers adieux, des baisers qu'emporte la brise... Les serpentins, ultime lien avec les êtres aimés, se brisent les uns après les autres... L'orchestre, dans le grand vivoir, attaque le « Auld Lang Syne », la classique chanson anglaise des adieux... Des mouchoirs, des bras, des mains qui disent de loin: « Au Revoir »...

New-York. Le 10 janvier 1935. Midi juste. Un ciel bas et sombre... Un brouillard épais. Une pluie froide mêlée de neige et de suie. Morne tristesse.

L'« Empress of Britain ». Le 10 janvier 1935. Midi juste. Lentement... lentement... le beau navire quitte la jetée No 65. Un passager tout seul est là à l'arrière... il est triste malgré tout, car dans la foule de ceux qui sont sur le quai, il n'a ni parents ni amis... Des dames couvertes de riches fourrures... Des messieurs tout de neuf habillés... Les dernières notes du « Auld Lang Syne »... L'« Empress » est maintenant en plein mouvement, en route pour la grande croisière, les pays du soleil... les temples recouverts de feuilles d'or, les palais de marbre... les pays des beaux rêves...

QUELQUES STATISTIQUES INTÉRESSANTES

Voici, — concernant l'« Empress of Britain » et la croisière autour du monde, — quelques chiffres qui intéresseront les amateurs de statistiques. *Pour les météorologistes*: Plus basse température du voyage enregistrée à New-York, 20 au-dessus de zéro. Plus haute à Penang et Manille: 89 degrés. *Pour les électriciens*: L'éclairage à bord du navire est assuré par 17,000 lampes dont 4,000 sont dans la salle à manger. Plus de 350,000 mots ont été émis ou reçus par la centrale radiophonique du navire au cours des trois premiers mois de la croisière. *Pour les financiers*: En plus de l'argent échangé en monnaie des pays visités, le commis aux finances a accepté des chèques au montant de $275,000.00 et remis en retour des valeurs équivalentes en dollars ou livres sterling. *Pour les restaurateurs*: Au cours des trois premiers mois, l'on a servi à bord 368,000 repas. Il faut ajouter

à ce nombre les collations du matin et celles de l'heure du thé, ainsi que celles servies dans les chambres. *Pour les ingénieurs*: Depuis son premier voyage, le 27 mai 1931 au 28 mai 1935, l'« Empress » a parcouru 460,000 milles et pendant ce temps ses hélices, qui pèsent 22½ tonnes chacune, ont fait 140,000,000 révolutions, et les turbines 1,260,000,000 révolutions. *Pour les philatélistes*: Un bureau de poste régulier fonctionne à bord du bateau, les lettres étant affranchies de timbres d'Angleterre. En trois mois le maître de poste du bord a reçu 32,650 lettres et 2,779 télégrammes. Les passagers ont envoyé dans le même temps 20,000 lettres et 35,000 cartes postales. Ces derniers chiffres ne comprennent pas évidemment les lettres et les cartes mises à la poste, dans les différents ports pendant les excursions à terre. De plus le même maître de poste a dû voir à faire délivrer 1,875 paquets ou colis arrivés à la dernière minute soit à New-York soit à Monte-Carlo.

L'ÎLE AU PRINTEMPS PERPÉTUEL: MADÈRE.

Six jours en mer — L'arrivée à Funchal — Historique de Madère — Le peuple — Les rues — Les « carros » ou chars à bœufs. — La place publique — Les étudiants — Dans les marchés — A Terreiro da Luca — Les vins de Madère.

•

Mesdames, messieurs, mes jeunes amis,

Six jours se sont écoulés depuis notre départ de New-York, six jours de brume et de brouillard, pendant lesquels l'appel triste et lugubre de la sirène n'a cessé de se faire entendre à toutes les minutes. A l'horizon, – un horizon qui parfois se bornait à cent pieds, – pas un bateau de pêche, pas une voile, pas un navire. L'immensité de l'océan... Des vagues, des vagues, des vagues qui succèdent aux vagues. De l'eau, de l'eau encore et toujours de l'eau. Sur la fin de l'après-midi du seize janvier, quelques passagers installés à l'avant de l'« Empress », en regardant attentivement à travers leurs lunettes marines, croient découvrir, perdues dans les nuages les cimes élevées de hautes montagnes baignées par le soleil couchant.

Les lignes, imprécises d'abord, commencent bientôt à prendre forme: des crêtes se détachent sur le firmament, des côtes escarpées couvertes d'arbres au feuillage verdoyant: palmiers, pins et chênes. Plus bas, sur le bord de la mer, au fond d'une large baie, une ville aux couleurs gaies et brillantes. Nous sommes en vue de l'île de Madère, possession portugaise située à quelques trois cent cinquante milles de la côte africaine en face du Maroc; Madère, l'île du printemps perpétuel; Madère, dont le nom seul embaume l'air du parfum de ses fleurs et du fumet capiteux de ses vins. C'est Funchal, la capitale, où demeurent 25,000 des 175,000 habitants qui forment la population totale de l'île.

A huit heures, le lendemain matin, le transbordeur « tender » est envahi par les passagers impatients de mettre pied à terre. De sa proue, le petit navire fend le demi-mille d'eau claire comme le cristal et d'un bleu d'aqua marine qui nous sépare de la terre. Tout naturellement, notre pensée se reporte aux péripéties qui donnent à l'histoire de l'île, l'allure d'un roman, – d'un roman dans lequel la tragédie se mêle à l'amour. La tradition rapporte en effet que, vers 1344, un couple d'amoureux, Robert Machim et Anna d'Arfet, qui s'étaient mariés malgré la défense de leurs parents, quittèrent l'Angleterre sur un voilier, espérant aborder en France. Les vents contraires les poussèrent du côté de Madère, où ils périrent tous deux.

En 1418, Zarga redécouvrit l'île et en prit possession au nom du Portugal. Il trouva dans ses courses une croix qui tombait en ruines.

Les compagnons des pauvres amoureux, qui l'avaient érigée, demandaient dans une note, qu'une église fût construite sur ce site, emplacement de leur tombe. Plus tard Christophe-Colomb, ayant aperçu Menina Perestello dans une école du Portugal, la suivit à Madère, lui fit la cour et l'épousa. Pendant les trois siècles suivants, l'île passa des mains des Portugais, aux Espagnols et aux Anglais, pour redevenir finalement possession portugaise. L'infortuné Napoléon, en 1815, fut amené à Madère avant d'être conduit à Sainte-Hélène, et après la Grande Guerre, Charles 1er empereur d'Autriche-Hongrie, son épouse Zita et leurs enfants, trouvèrent dans leur exil un accueil sympathique de la part du peuple de Madère. L'empereur y mourut au mois de mars 1922 et fut inhumé dans l'église de Nossa, Senhora do Monte.

Le transbordeur vient d'arriver à la jetée où nous attendent des centaines de Madérois. Nous sommes bientôt entourés par des hommes, des femmes, des enfants. Tous veulent nous vendre des fleurs — lis, violettes, roses, mimosas, — que les femmes portent dans de grands paniers sur leurs têtes; des cartes postales, des colliers, des bracelets, d'immenses chaises d'osier ou des broderies. Ces dernières ont une renommée mondiale. Le caractère ethnique de ces gens et de ceux que nous verrons plus tard en visitant la ville, est bien nettement marqué. Ce sont des types espagnols ou portugais, au teint basané. Un sourire flotte constamment sur leurs lèvres. Peuple simple, heureux de vivre, sans grand souci du lendemain, aimant le chant, la musique et la danse, les fleurs et le soleil. Ce sont des insulaires. Seul, le petit coin qu'ils habitent, les intéressera. Nombre de femmes et de petites filles portent encore le costume national aux riches broderies claires et voyantes, les pieds chaussés d'une sorte de botte russe, dont la partie supérieure est en cuir blanc au bord retourné. La semelle uniformément large, sans talon, est faite d'une composition de cuir et de feutre. Il suffit de parcourir une courte distance sur les trottoirs pour apprécier la sagesse de ceux qui ont imaginé cette façon de se chausser.

Les rues, les trottoirs sont en effet pavés de petites pierres rondes ou galets apportés sur la grève par la mer. Ces galets sont fichés droit en terre. Comme ils ne sont pas de hauteur et de largeur uniformes, il en résulte que, pour les étrangers aux souliers et talons de cuir dur, la marche est très difficile et fatigante. Ce genre de pavage peut sembler primitif. Pourtant les gens du pays savent en faire de superbes routes qui s'en vont à travers l'île, zigzagant à des hauteurs de trois mille pieds, au milieu des montagnes et des villages qui y sont perchés. A Funchal, ils mettent une certaine coquetterie dans l'arrangement de ces petites pierres. Sur la place principale, galets blancs et galets noirs forment des patrons de toute beauté: guirlandes, fleurs et fruits. A certains carrefours, les galets sont disposés en éventail, en cercles concentriques, etc. Quelques marchands profitent de l'occasion pour annoncer, par la disposition des pierres, la

nature de leur commerce ou simplement écrire leurs initiales, si la devanture de leurs magasins n'est pas assez large pour y inscrire plus.

Toutefois, ici comme partout ailleurs, la marche n'est pas le seul mode de locomotion. Il y a naturellement des automobiles, mais en très petit nombre. Ce sont presque tous des « Baby Austin » de fabrication anglaise. L'étroitesse des rues ne permet pas le passage de grosses machines. Il y a aussi des autobus (mais pas de tramways) qui filent à une allure endiablée, brassant les passagers à leur donner le mal de mer. Il y a surtout les fameux « carros » ou chars à bœufs et les « toboggans », que l'on ne trouve nulle part ailleurs au monde. Jadis le seul moyen de transport était le « rede » ou hamac dont l'usage d'ailleurs est encore courant. Deux solides gaillards, munis d'une longue perche de bambou à laquelle est suspendu un hamac, se tiennent au coin des rues et attendent les passagers. Quand il s'en présente un, ils l'installent, lui recouvrant les jambes d'un large drap aux couleurs voyantes et, les extrémités de la perche placées sur leurs épaules, ils se mettent en route.

L'épouse du seul gouverneur anglais de l'île s'objecta à ce mode de transport qui lui donnait des nausées. Il fallut découvrir autre chose. Comme les bœufs de trait étaient fort nombreux dans le pays, l'on conçut l'idée du « carros ». On ne peut mieux le décrire qu'en disant que c'est un lit à quatre poteaux, recouvert d'une toile, le traversin étant remplacé par deux sièges se faisant vis-à-vis. Sur les quatre côtés, des rideaux. On peut les ouvrir ou fermer à volonté en cas de trop grande chaleur. Posé à quelques pouces de terre sur des patins, le tout est traîné par deux bœufs, dirigés par deux hommes. L'un encourage les bêtes à avancer en les piquant d'un long bâton, muni à son extrémité d'une pointe de fer. L'autre facilite la marche en avant, en glissant un gros sac de toile, rempli de graisse noire, sous les patins. Chacun s'installe du mieux qu'il peut et vogue la galère. Le trajet se poursuit accompagné des cris gutturaux des conducteurs qui ne cessent de stimuler leurs bêtes ou qui demandent le droit de passage à d'autres voitures. Bien souvent, dans ce dernier cas, il y a une course effrénée entre la voiture d'avant et celle qui la suit. Les bœufs hâtent le pas, et les voyageurs en sont quittes pour se palper les bras, les jambes et tout le corps afin d'être assurés qu'ils sont là au complet.

Si vous n'avez pas d'objection, prenons l'un de ces « carros » pour visiter la ville. A peine partis, nous commençons à escalader une longue rue à pic. Ceux qui s'imaginent qu'il y a des côtes à Québec n'ont qu'à venir à Funchal ! En un instant nous sommes Place de la République, centre de la vie politique et professionnelle. C'est un carré beaucoup plus long que large, comme l'on en voit dans toutes les petites villes de la province. D'un côté, la résidence du gouverneur protégée par les hauts murs d'un vieux fort. L'on y accède par une porte militaire, surmontée d'une statue de la Madone. En

face, les édifices du gouvernement, en pierre de taille, à trois étages, aux fenêtres bardées de grillages de fer. Dans la cour intérieure, de nombreux gendarmes, baïonnette ou sabre au côté, se donnent des airs d'importance afin de cacher, sous ces dehors imposants, l'inutilité de leurs fonctions. Au centre de la place, dominant tout, la statue en bronze de Zagra. A ses pieds et sur le trottoir central, les intellectuels, les professionnels, les gens qui se croient importants et qui, avec forces gestes et mimiques de figure, règlent sans doute à leur façon, les grands problèmes de la vie internationale.

Parmi eux passe et repasse la foule des petites gens, des prêtres et des chanoines de la cathédrale, des étudiants aux beaux yeux noirs et intelligents. Ce sont des jeunes gens de 18 à 22 ans, la peau basanée, les cheveux lisses et bien brossés, chemise blanche et faux col noir. Ils portent tous la tenue obligatoire des écoles supérieures: jaquette ou Prince-Albert, pantalon noir, un ample manteau noir, comme celui des prêtres italiens, qui jeté sur leurs épaules, descend jusqu'aux chevilles. On les rencontre dans toutes les parties de la ville et, partout aussi, on semble les considérer avec respect.

Laissons la place publique et obliquons à gauche. Par une large avenue nous allons nous rendre sur les quais aux rues sombres et étroites. A cinq cents pieds à l'avance, nous reconnaîtrons, à leur odeur caractéristique, les marchés que nous allons visiter: marché aux vins, où sont entassés dans d'immenses barriques les vins si recherchés de Madère; marché aux oiseaux, canaris, serins, perroquets aux plumages brillants qui varient du gris cendre au rouge écarlate et émeraude; marché aux fleurs, mimosas, lis, bougainvilliers, roses de toutes nuances; marché aux animaux: après l'abattage, les carcasses sanglantes sont exposées à l'air extérieur et à la poussière; marché aux fruits, ananas, bananes, anones, mangues, guaviers, etc.; enfin marché aux poissons, dont l'arome (?) nous poursuit depuis que nous sommes en route, poissons aux couleurs et formes inconnues au Canada, de grands corps noirs et minces, plus longs que nos anguilles, aux larges gueules garnies de dents acérées et pointues, des pieuvres gélatineuses aux nombreuses tentacules, des poissons plats, — genre sole, — aux couleurs rosées, de petits poissons argentés, des étoiles de mer; tout cela exposé sur des tables. Une foule bigarrée et babillarde de petites et pauvres gens en débat le prix avec les pêcheurs. Un préposé à la voirie, de son long balai, soulève un nuage de terre et de poussière qu'il envoie voler du côté des tables où sont exposés les poissons, plutôt que vers le centre de la chaussée.

Hâtons-nous, pendant que nous en avons le temps, de nous rendre à la gare de Pombals, à l'extrémité de la ville, d'où par un chemin de fer à crémaillère, nous arriverons à Terreiro da Luca, à 3,000 pieds au-dessus de Funchal. La voie est enclavée de chaque

côté entre des murs, par-dessus lesquels on peut voir des plantations de bananiers et de canne à sucre. Du haut de la montagne, la vue est grandiose et s'étend sur les pics environnants, les collines, la ville dont on aperçoit les résidences aux teintes roses, vertes et bleues, l'océan qui se perd dans l'infini. Un dernier regard sur le panorama et nous voici prêts à descendre en traîneau, (toboggan), des traîneaux d'une forme particulière: de grands paniers d'osier à deux ou trois places, posés sur des patins. Le traîneau glisse sur les routes en serpentins des montagnes. Deux hommes retiennent la voiture avec des cordes. Leurs pieds servent de gouvernails. Lorsque la pente est douce, ils tirent le véhicule à force de bras. Lorsque, au contraire, elle est très raide, ils montent à l'arrière et prennent les courbes à une vitesse terrifiante. Le cœur manque. S'il fallait piquer une pointe dans le précipice que l'on devine tout près, au-devant ou sur les côtés! Jamais il ne se produit d'accident. Les conducteurs sont tellement habitués à leur métier... Leurs manèges, leurs cris, leurs courses, leurs craintes apparentes n'ont d'autre but que d'impressionner vivement le voyageur et le décider, la descente terminée, à largement ouvrir sa bourse. Il doit tant de reconnaissance à ces braves hommes. Ils lui ont sauvé la vie... du moins, il le croit ! !

Pour vous donner une idée d'ensemble de Madère, je devrais vous parler des conditions économiques dans l'île, de la religion du peuple — (ils sont tous catholiques) — et de ses diverses manifestations. Je vous inviterais à parcourir avec moi le beau quartier résidentiel, orné de fleurs et celui des consulats et légations. Ensemble nous inspecterions une école primaire, et les magasins ne seraient pas sans nous intéresser. Nous irions nous agenouiller dans la vieille cathédrale, bâtie au XVème siècle, et prier pour les morts dans le cimetière, où je vous parlerais des coutumes funéraires particulières à l'île. Enfin après avoir parcouru les vignobles, il faudrait visiter les établissements vinicoles. Les caves y recèlent dans d'immenses barriques: vins blancs et vins rouges, vins secs et vins sucrés, vins forts et vins faibles qui attendent, — quelques-uns depuis 1787 et qui se vendront $25.00 la bouteille, — d'être suffisamment mûris par le temps et les années. Une fois à point, on les exportera aux quatre coins de l'univers, à la grande joie des connaisseurs.

Ces vins de même que le beurre, le poisson en conserve, les broderies, les objets de marqueterie et d'osier constituent les principaux items d'exportation de l'île... Mais hélas! toutes ces visites demandent plus de temps que je n'en ai à ma disposition. Nous devrons quitter Madère afin de nous rendre à Gibraltar. Nous en garderons cependant le souvenir d'une île au printemps perpétuel... Madère, dont le nom seul embaume l'air du parfum de ses fleurs et du fumet de ses vins capiteux... une première île de rêve où il fait bon de vivre...

LE CŒUR DE L'EMPIRE BRITANNIQUE: GIBRALTAR.

De Madère à Gibraltar — La vie à bord — Distractions — Notions géographiques: Tarifa, Gibraltar — Visite de la ville — Historique — Fortifications — Tunnels — Panorama — Un arrêt au bureau de poste — « Avez-vous un bon dollar américain? » « God save the King » — Gibraltar: le cœur de l'Empire.

•

Mesdames, messieurs, mes jeunes amis,

Six cent quinze milles séparent Madère de Gibraltar et pendant que l'« Empress of Britain » les parcourt lentement, comme à loisir, les 250 passagers venus des quarante-huit états de l'Union Américaine et de trois provinces du Canada en profitent, pour faire connaissance entre eux, d'une façon plus intime. Il est des gens, des caractères, avec qui l'on s'entend mieux qu'avec d'autres. Avec les uns, se nouent des amitiés de quelques jours, quelques semaines, pour la vie peut-être. Il en est d'autres, au contraire, que l'on aimerait autant ne pas connaître mais avec qui il faudra vivre quand même et cela pendant cinq mois près – vivre d'une vie de famille.

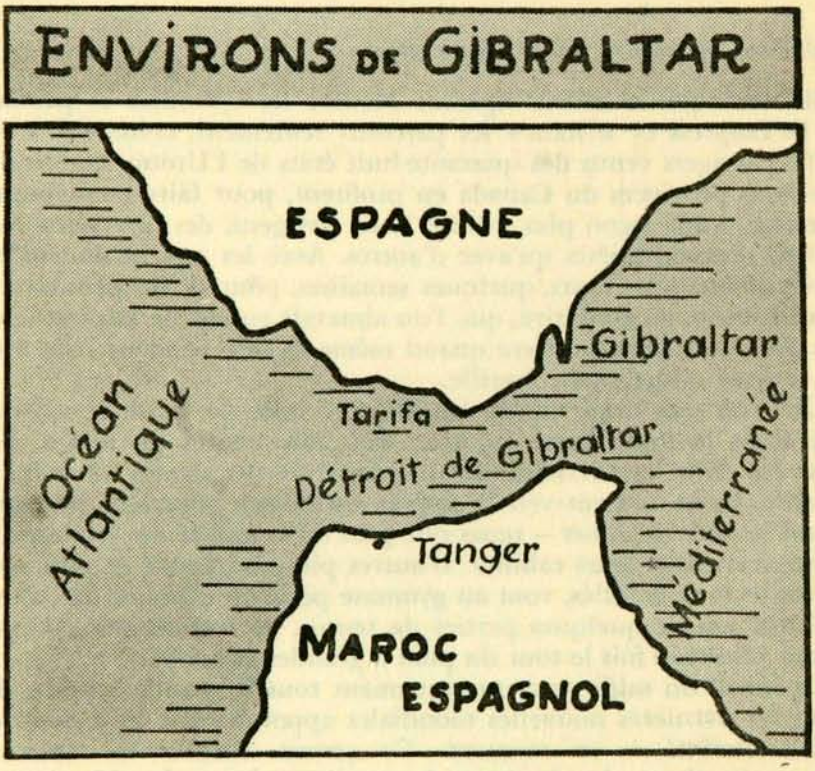
Car c'est une vraie vie de famille que celle du bord, le vaisseau remplaçant le foyer laissé au loin. Dès huit heures du matin, l'on rencontre dans les corridors des messieurs et des dames en robe de chambre. Ils se dirigent vers la piscine intérieure pour leur plongeon d'avant le petit déjeuner – repas que plus de la moitié des passagers se feront servir dans leurs cabines. D'autres plus courageux et plus sportifs, tôt levés et habillés, vont au gymnase pour un exercice de culture physique, jouent quelques parties de tennis, de badmington, de golf ou font plusieurs fois le tour du pont à grandes enjambées.

Le lunch du midi verra pratiquement tout le monde à table, discutant les dernières nouvelles mondiales apportées par le journal du bord, distribué à ce moment. Ce seront ensuite les réunions intimes, la sieste, les lectures, la correspondance, la rédaction du journal de voyage, les parties de bridge, – oh! ces fameux joueurs de bridge qui restent attablés des heures durant, – les bains suivis de longues heures au soleil, les thés, les concerts par l'orchestre, les assemblées du Club des Voyageurs (Travel Club), alors que les passagers échangent entre eux leurs impressions concernant ce qu'ils ont vu et entendu au cours de la dernière descente à terre, les courses de chevaux – avec enjeu naturellement – les distractions de toutes sortes organisées par les directeurs de la croisière.

Le soir venu, il y aura des danses, des bals masqués ou costumés, du Bingo, (kino), des conférences, des vues animées parlantes, des séances, sans compter les veillées intimes organisées par des groupe-

ments particuliers. Somme toute l'on arrive ainsi à minuit sans s'en apercevoir et en se demandant ce que l'on a fait de sa journée. Et c'est au milieu de tous ces amusements que les voyageurs de l'« Empress of Britain » atteignaient Gibraltar, après 36 heures de navigation, plutôt surpris de voir comme ces heures avaient si vite filé.

Gibraltar ! Voilà une ville dont le nom éveille dans l'esprit l'idée de grandeur et de force militaires, un nom imposant; un nom qui, de-



puis des siècles, est le symbole de la puissance de l'Angleterre. Mais avant d'y descendre et d'en faire la visite, il ne sera pas mauvais de réformer certaines notions de géographie généralement acceptées. Gibraltar en effet n'est pas le point extrême-sud de l'Europe. Cet honneur, — si c'en est un, — revient à une toute petite bourgade espagnole: Tarifa, d'où nous est venu le mot, TARIF. Jadis des bandits maures, s'y étant installés, arrêtaient tous les navires qui voyageaient entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique et forçaient les capitaines à leur payer des droits d'entrée ou de sortie, sous forme de pièces d'étoffes de soie, de velours, d'épices, de denrées alimentaires, etc. D'où le mot « tarif », pour indiquer les droits à payer sur les objets importés ou exportés.

Quant à savoir si ces bandits étaient des protectionnistes ou des libres-échangistes, c'est une question que je laisse à chacun de décider.

De Tarifa, après avoir contourné le sud de l'Espagne, on entre dans une baie profonde sur l'un des côtés duquel se trouve Algésiras et de l'autre le rocher de Gibraltar – une falaise haute de plus de 1,300 pieds, baignée des deux côtés par la Méditerranée, une presqu'île pendue comme une stalactite à la grande péninsule ibérique. C'est une position militaire d'importance primordiale, aujourd'hui surtout que les canons ont une si grande portée. Pas un seul navire ne peut passer dans le détroit qui sépare l'Europe de l'Afrique, sans tomber sous la vision des soldats et le tir des canons installés dans les fortifications du territoire de Gibraltar. Ce territoire d'ailleurs n'a que deux milles de long par ¾ de mille de large. La population totale, – militaires et civils – est de 20,000 habitants, de toutes les nationalités et races sous le soleil: officiers et soldats anglais, écossais, gallois; marocains, algériens, syriens, juifs espagnols, français, grecs; des blancs, des noirs, des jaunes de toute nuance.

Si je voulais décrire Gibraltar en deux mots, je dirais que c'est un rocher fortifié et une ville avec des magasins. Cette double caractéristique apparaît clairement après avoir quitté les quais. L'on ne voit partout que casernes, batteries, canons, officiers et soldats, de hautes murailles percées de portes qui sont fermées du coucher au lever du soleil. La première muraille d'enceinte traversée, l'on débouche dans la rue principale. A droite, le marché: poissons, fleurs, viandes. Toutefois, les viandes doivent être importées d'Angleterre ou de l'Orient, et le choix en est plutôt restreint. Je devais le constater un peu plus tard en lisant l'enseigne d'un boucher: « Beef, Lamb & Pork in season ». A vrai dire l'unique industrie de Gibraltar, c'est le Fort et ses dépendances. Incidemment, l'eau potable est aussi difficile à se procurer que la viande. Les marchands vont la chercher à la Linea – en territoire espagnol – où ils l'achètent à un sou les cinq gallons et la revendent à trois sous. Cependant les casernes, les établissements militaires et les maisons des officiers sont alimentés par de profondes citernes creusées dans les flancs du rocher, où l'eau de pluie est précieusement emmagasinée, en cas d'un siège prolongé ou d'une attaque par terre.

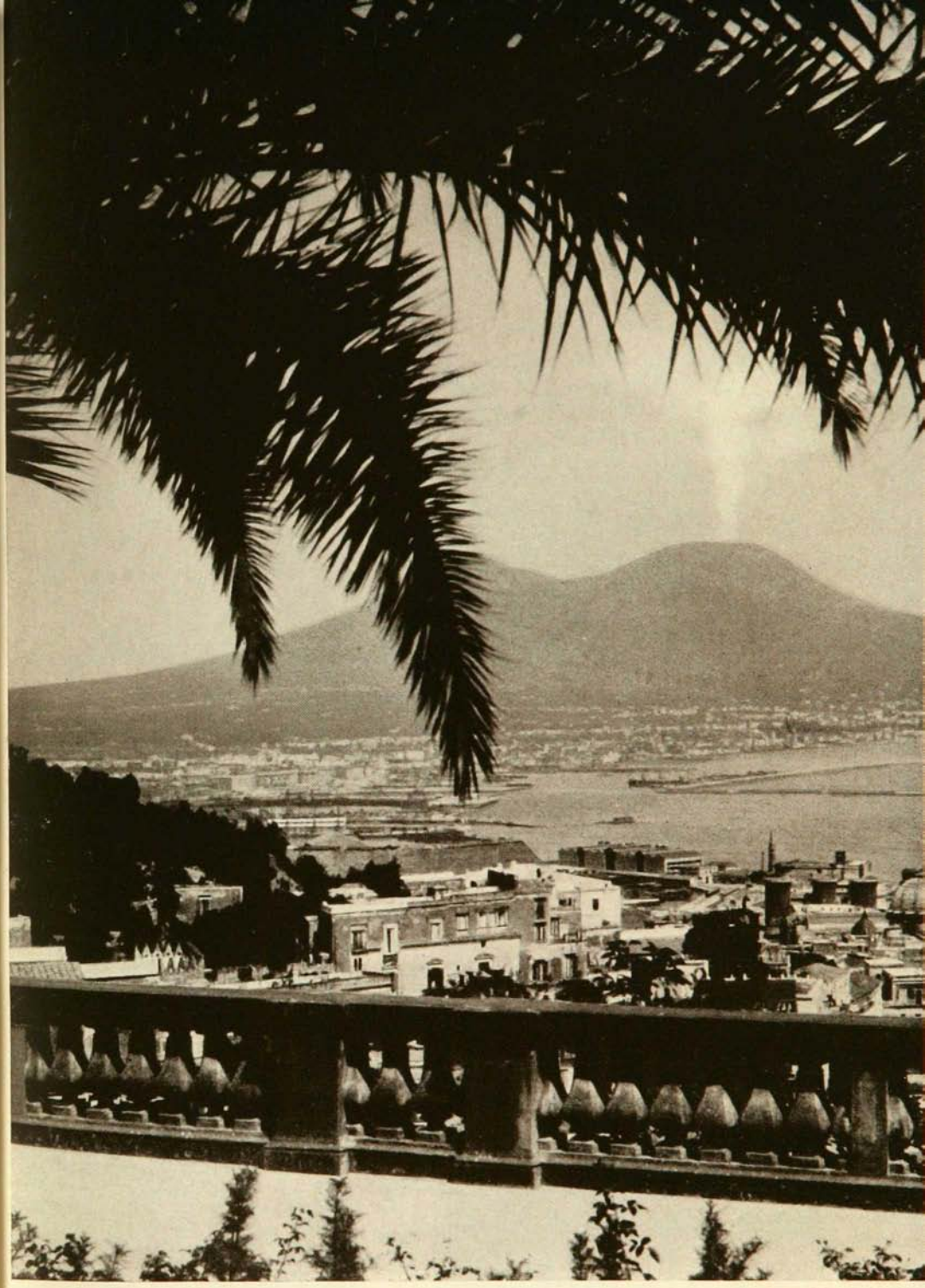
L'étroit corridor qui forme la rue principale est bordé de chaque côté de magasins sans nombre. Gibraltar est un port libre: les denrées y entrent en franchise. Les marchandises importées s'y vendent à des prix ridiculement bas, surtout les liqueurs, le tabac, les parfums, les vêtements de soie, les châles, kimonos et autres objets fabriqués en Chine ou au Japon, les travaux sur bois et cuir, maroquineries, etc. Plus loin, des théâtres de vues animées parlantes espagnoles, fréquentés par les Espagnols de Gibraltar et ceux d'un petit village situé à ¾ de mille, « La Linea de la Concepcion ». Entre ce village et Gibraltar,

existe un territoire neutre qui peut être facilement submergé, en cas d'attaque par voie de terre.

Soudain la rue principale s'élargit, formant un carré au centre duquel est l'un des nombreux terrains d'exercices militaires. Au fond, les Jardins Alameda, connus dans l'univers entier pour la beauté et la richesse de leurs fleurs des pays tropicaux et semi-tropicaux. A gauche les édifices de la Cour Suprême. Quoique Colonie de la Couronne (Crown Colony) et administré par le gouvernement militaire avec autorité entière sur les militaires et les civils, Gibraltar, a une administration judiciaire et policière autonomes. C'est ce qui explique la présence sur les rues, et côte à côte, des constables municipaux et militaires, ces derniers toujours deux à deux... Ceux qui ont fait la guerre et se rappellent les « Military Police » (M.P.) comprendront sans doute pourquoi. La rude et difficile ascension vers la citadelle commence, une fois la Cour Suprême dépassée. Par des rues étroites et en lacets, dans lesquelles on risque à tout instant d'écraser les marmots venus voir cette caravane d'étrangers, en passant par des portes militaires enclavées dans d'épaisses murailles, l'on arrive à une caserne qui défend l'entrée des galeries inférieures du fort. Tout le monde descend de voiture. Un sergent-major s'empare des kodaks et la visite commence sous la direction d'un guide autorisé.

Dès le départ, d'un ton ennuyé et d'une voix chantante, il résume brièvement l'histoire locale: « Mesdames, Messieurs: « Deux minutes de votre bonne attention. Le nom Gibraltar est une corruption de deux mots arabes: Gibel, un rocher et Taric, le nom du premier conquérant maure qui s'en empara en 711. Ses successeurs y demeurèrent jusqu'en 1309. A cette date, après quatorze sièges successifs, Ferdinand IV d'Espagne en prit possession. Quatre siècles plus tard, les Anglais s'y installèrent et en sont restés les maîtres depuis. Veuillez me suivre en ayant bien soin de ne pas vous séparer les uns des autres ». L'on s'engage dans des tranchées de dix ou douze pieds de profondeur, taillées à même le rocher, dans de longs tunnels, des souterrains éclairés par des fanaux à chandelle, l'on s'arrête pour regarder à travers les meurtrières par lesquelles les canons pourraient tirer sur l'ennemi.

Pour le moment nous nous contentons, en visiteurs et touristes que nous sommes, d'admirer le magnifique panorama qui s'étend à nos pieds. D'un côté, l'Espagne. — D'une seconde meurtrière, une vue sur Algésiras. Ailleurs l'on aperçoit l'Afrique et le Maroc. Finalement, par une dernière meurtrière, le rocher à pic, presque impossible d'escalade, les murs, les fortifications, les casernes, l'ancien château des chefs maures, et à droite le grand cimetière tout près des champs de polo, de rugby et de courses de chevaux. Au sortir des grottes et des tunnels, l'on peut voir à quelque 800 pieds plus haut, tout à fait au sommet, (où seuls les soldats de faction ont accès,) un fort et une station de télégraphie sans fil. Il y a, paraît-il, enfouis sous ce fort, dans des cachettes souterraines, des canons en grand



Naples.

En Grèce

Athènes: ce qui était la gloire de la Grèce, l'« Acropole ».

Athènes: le temple de la Victoire.

Enfants revêtus du costume national.

nombre — 300 disent les uns, plus d'un millier prétendent les autres — avec toutes les munitions nécessaires, ainsi que des fusils et des balles. Comme question de fait, le gouverneur est probablement le seul à savoir ce qui en est réellement. Comme je n'ai pas eu l'honneur de l'interviewer et de lui poser des questions indiscrètes à ce sujet, je suis obligé d'avouer que je n'en sais absolument rien.

La visite de Gibraltar était terminée, et pendant que d'autres s'amusaient à courir les magasins, je décidai de profiter des minutes encore libres avant le départ de l'« Empress of Britain », pour écrire quelques cartes postales. J'entrai donc au bureau de poste où je m'installai à mon aise. J'avoue que je me sentais le cœur gai. Après avoir vu les défenses formidables qui font de l'Angleterre la maîtresse de la Méditerranée, un bon Canadien est heureux de se proclamer citoyen de l'Empire Britannique? Et ne l'étais-je pas en vertu des accords de Westminster, la grande charte du Commonwealth des Nations Britanniques? Dans ma poche, j'avais un passeport signé au nom du roi Georges V, par Lord Bessborough, ma carte de visite au titre de « Major, Le Régiment de Châteauguay », une lettre de recommandation du directeur de la Police Montée (R.C.M.P.) et certains autres documents de même valeur, proclamant mon status juridique de citoyen britannique. J'avais donc raison d'être fier, de me sentir heureux. Et je l'étais.

Mes cartes écrites, je me présentai au guichet et demandai quelques timbres. Quand vint le moment de les payer — je déposai devant l'employé des postes un beau billet de banque touf neuf du « Dominion of Canada ». Que voulez-vous le « Commonwealth of British Nations » n'est pas un vain mot et notre argent, me disais-je, doit avoir sa pleine valeur dans tout l'Empire... Mais je n'eus pas le temps de continuer mes réflexions. L'employé des postes, après avoir jeté un coup d'œil dédaigneux sur mon beau billet tout neuf du « Dominion of Canada », me le retourna en disant: « We don't take colonial money. Haven't you got a good american dollar bill ? » (Nous n'acceptons pas d'argent des colonies, n'avez-vous pas un bon dollar américain ?) Pour un moment je restai bouche bée. J'étais estomaqué. Je repris donc mon beau billet tout neuf du « Dominion of Canada » et présentai à l'employé de la Colonie de la Couronne un bon dollar américain... Je sortis.

Plutôt piteux, la tête basse, méditant sur la beauté des accords de Westminster et du Commonwealth des Nations Britanniques, je dirigeais mes pas vers l'« Empress of Britain » quand, par les fenêtres entr'ouvertes d'une caserne, j'entendis, jouées par une fanfare militaire, les notes graves et solennelles du « God save the King ».

Mais je n'étais pas au bout de mes surprises. Sitôt revenu à bord, je me dirigeai vers ma cabine où m'attendait mon valet de chambre, un vrai « Britisher » celui-là... qui ne refusait pas toutefois les beaux

billets tout neufs du « Dominion of Canada » que je lui donnais chaque semaine comme pourboire. — « Alors, vous avez visité Gibraltar? Qu'en pensez-vous? « Gibraltar? Gibraltar? Oh, oui..., euh, euh... » « Oh, je comprends que Gibraltar ne vous dise pas grand'chose à vous autres *Américains,* mais pour nous « *Britishers* » il en va tout autrement: *c'est le cœur de l'Empire.* » Brave homme, va !

MONACO — LA RIVIERA — NICE.

Monaco — Le musée, la cathédrale, les rues — Le palais du Prince — Un guide intelligent — Chambres rouge, bleue, verte, jaune — La Condamine — Le viaduc de Ste-Dévote — Monte-Carlo — Le Casino — Les tables de jeux — La Grande Corniche — La Turbie — Nice — Le chef d'orchestre français.

•

Mesdames, messieurs, mes jeunes amis,

La Principauté de Monaco où l'« Empress of Britain » va maintenant aborder, constitue, – avec Andorre en Espagne et San Marino en Italie, – deux républiques bien connues des collectionneurs de timbres – l'un des trois plus petits états indépendants de l'Europe. Les données géographiques sont simples et faciles à retenir: superficie totale, huit milles carrés; une ville divisée en trois par des lignes imaginaires: Monaco à l'ouest; La Condamine au centre; Monte-Carlo à l'est; 25,000 habitants gouvernés par un prince assisté d'un Conseil d'Etat, élu au suffrage universel. Le budget y est plus facile à balancer que celui de la ville de Montréal, grâce aux profits retirés des jeux de baccarat, roulette, etc., au Casino de Monte-Carlo. En considération des privilèges qui leur sont accordés, les concessionnaires de ce casino, en plus d'une somme de cinq millions déjà versée, doivent, chaque année, payer au Prince un montant de $335,000.

Sans m'arrêter à décrire le panorama de la Principauté, l'impression qu'éprouvent ceux qui l'aperçoivent de la mer, – avec ses magnifiques hôtels, ses blanches maisons aux toits de tuile rouge, le rocher qui s'avance en sentinelle dans la Méditerranée, – je voudrais vous inviter à parcourir avec moi les boulevards, les rues, les places publiques de ce joyau de la Riviera. Commençons par Monaco même. A notre gauche, gravissons la rampe. Perdu dans un fouillis d'arbres semi-tropicaux, de plantes et de fleurs, face à la mer, voici le Musée Océanographique. A l'intérieur l'on peut voir et étudier de près tous les poissons recueillis au fond des océans et des mers par feu le Prince Albert, êtres aux formes et aux couleurs étranges et dont nous ne soupçonnons pas même l'existence. Plus loin la cathédrale, bel édifice en pierre de taille de style roman dans lequel les vingt-deux princes de Monaco dorment leur dernier sommeil.

Par une série de toutes petites rues, d'une propreté à faire croire que la chaussée et les façades des maisons sont lavées tous les matins au savon, l'on arrive à la grande Place du Château. D'un côté, l'on a une vue superbe sur Monte-Carlo, la mer et les montagnes, Menton et la frontière italienne; de l'autre, en se penchant sur les bastions ornés de canons vieux de trois siècles, l'on aperçoit les villes et les

villages qui s'accrochent aux flancs des rochers, du côté de la France. En face de nous, le Palais du Prince de Monaco – édifice à trois étages, au fronton surmonté des armes de la famille des Grimaldi et aux pierres noircies par les ans et le salin. A l'entrée, en sentinelle, trois des soixante militaires qui constituent toute l'armée de la Principauté. Ces sentinelles remplissent leurs devoirs avec une magnifique conscience de leurs responsabilités, quoiqu'il n'y ait dans le château que quelques serviteurs. Ils sont couverts de nombreuses décorations, galonnés à toutes les coutures et font penser inconsciemment à des soldats que l'on voit dans les opéras comiques. Passons après avoir salué bas ces magnifiques fonctionnaires.

Nous voici dans une grande cour à quatre côtés dont deux – les appartements privés du Prince, de sa cour et de ses serviteurs – sont fermés au public. Au centre, un escalier monumental à double rampe, en marbre blanc, rappelle par sa forme celui où, à Fontainebleau, Napoléon 1er fit ses adieux à ses maréchaux. Un guide officiel s'offre à nous conduire. Après avoir traversé une galerie ouverte ornée de très belles peintures, nous sommes admis à visiter les salles publiques du château. « La Salle des Glaces » nous dit notre intelligent conducteur, bâtie sur le plan de la salle du même nom à Versailles. « Pauvre Louis XIV, ce qu'il a dû sauter dans sa tombe. « La Salle des Glaces » !!! Un corridor d'une quinzaine de pieds de long par dix ou douze de large avec un miroir sur chaque pan de mur et trois bustes en marbre blanc des derniers princes. « La salle suivante, » nous dit notre guide, « est connue sous le nom de Salle Bleue car, ainsi que vous pourrez le constater, la tentures, les rideaux, les décorations, le dessus des meubles, tout cela est bleu ». Heureusement qu'il nous le fait remarquer sans quoi nous ne nous en serions probablement pas aperçus! ! Et la visite continue. « Mesdames et Messieurs. Ici « la salle rouge » pour la même raison que la précédente était bleue; la salle jaune... la salle verte... de nouveau une salle bleue et toujours pour les mêmes raisons. Voici maintenant la Salle du Trône qui ne serait vraiment pas trop mal, si, à temps perdu, le Prince Louis faisait rafraîchir les tentures et réparer les lézardes dans les murs et les plafonds. « Mesdames, Messieurs. La visite est terminée et d'avance je désire vous remercier de votre générosité à mon égard. » Tiens, tiens, pas si borné qu'il en a l'air après tout, ce guide!

Revenons maintenant sur nos pas. Nous descendons vers la Condamine et passons par le Viaduc de Sainte-Dévote, juste en avant de la petite église du même nom. Si j'en avais le temps, j'aimerais à vous narrer l'histoire de cette sainte martyre, dont j'entendais le nom pour la première fois, la patronne hautement honorée de la principauté. Ce viaduc, cependant, est mieux connu sous le nom de « Pont des Suicides », à cause du grand nombre de personnes qui, à la suite de pertes d'argent au jeu, s'élancent de ce pont sur la chaussée

en bas et s'y tuent. Nous débouchons un peu plus loin dans Monte-Carlo. A droite, la Méditerranée, à gauche, les grands hôtels remplis à déborder pendant la saison des amusements, alors que des milliers d'étrangers viennent tenter fortune au Casino dont l'entrée cependant est interdite par la loi, aux monégasques.

Le Casino est la vraie raison d'être de Monte-Carlo et de Monaco. C'est la source de leur prospérité. Ce « Temple de la Fortune » fut construit sur les plans de Charles Garnier, l'architecte du Grand Opéra de Paris. La porte centrale est précédée d'un superbe jardin. Le gazon y forme un tapis de verdure entrecoupé de plates-bandes de fleurs et de nombreux palmiers aux larges branches tombantes. J'aimerais à vous décrire l'intérieur du « Temple », vous montrer les joueurs attablés autour des tapis verts marqués de carreaux et de chiffres, l'atmosphère de fièvre intense qui existe dans les salles, la surexcitation et l'énervement des joueurs et des spectateurs lorsque les croupiers mettent la roulette en mouvement, appellent le chiffre et la couleur des gagnants, et emportent avec leurs râteaux les milliers de francs enlevés aux perdants, qui s'éloignent en lançant parfois un cri de désespoir. Mais je regrette de ne pouvoir le faire. Je ne suis pas entré dans le Casino, pour la bonne raison que je n'avais pas d'argent à perdre... Peut-être aussi par crainte de succomber, comme tant d'autres, à la tentation de risquer quelques dollars, « juste pour voir » si je ne ferais pas un profit... et qu'une fois en veine, je ne saurais plus où m'arrêter. Force nous est donc de passer devant le Casino et de nous diriger vers la Grande Corniche.

Trois routes passent par et relient la France, Monaco et l'Italie. L'une, connue sous le nom de « Petite Corniche », longe la mer, coupant à travers des tunnels et des passages souterrains. Une seconde est à mi-flanc des montagnes: c'est la « Moyenne Corniche ». Une troisième atteint jusqu'au sommet des montagnes: c'est la « Grande Corniche ». C'est celle que nous allons suivre pour nous rendre à Nice. La voie, — toute en lacets et courbes, — laisse à peine place pour le passage de deux automobiles de front. A chaque tournant ce sont des aperçus nouveaux sur la mer, les montagnes, les fermes, les hauteurs en culture qui, chaque fois, nous arrachent des cris d'admiration. Beau, grandiose, splendide, magnifique, merveilleux, tous les adjectifs, auxquels l'on peut penser, se succèdent sur nos lèvres.

La Méditerranée prend des teintes et des couleurs qui varient à chaque instant, ses eaux passant du bleu profond au laiteux et à l'aqua marine. Il faudrait être à la fois, peintre, paysagiste, artiste, poète pour décrire ce panorama, ces vagues qui, comme des rivières de diamants, brillent de mille feux sous les rayons du soleil, ces fresques de la nature de plus en plus féeriques à mesure que l'on approche des sommets. D'un côté, le firmament se mire dans la mer; de l'autre, les montagnes montent, montent en chevauchant les unes sur les autres, pendant que nous les escaladons. On croit en avoir atteint le

sommet. L'on s'aperçoit qu'elles continuent à gagner en hauteur jusqu'à ce que, avant d'arriver à Nice, on les voie s'éloigner en larges chaînes et se perdre au loin dans les Alpes, dont on peut contempler les cimes couvertes de neiges et de glaces éternelles. L'on voudrait pouvoir les dépeindre pendant des pages et des pages, parler encore et toujours de leur beauté, de leur grandeur imposante, de leurs changeantes couleurs sous le soleil de ce matin de janvier, dans l'air sec, pur et frais — froid même. Mais on ne peut que rester là silencieux, bouche close en admiration.

Et comment donner une idée de l'ingéniosité, de la science, de l'attachement au travail, de la tenacité des fermiers qui, demeurant dans de toutes petites huttes perchées au bord de la route, soutenues à ces hauteurs l'on ne sait trop comment, arrivent à faire produire à ces rochers couverts d'une mince couche de terre les légumes, les fruits, (oranges, citrons, olives,) dont ils ont besoin pour vivre; eux et leurs bêtes. Les flancs des montagnes sont divisés en gradins supportés par des murs de pierre. Chaque gradin peut avoir tout au plus sept ou huit pieds de largeur et c'est là cependant, dans cette terre rocailleuse, presque aride, que poussent les produits des fermes.

Une vingtaine de minutes de course et l'on arrive dans un tout petit village français: La Turbie. Cette bourgade était autrefois sur la grande voie Aureliana qui allait des Gaules vers l'Italie et Rome. Auguste y éleva une tour aux proportions colossales en souvenir de ses victoires sur les Liguriens. Ce monument, que l'on est à restaurer, a été démoli et détruit en grande partie, au cours des siècles. Napoléon 1er tenta de le faire sauter à coups de mines. Toutes les maisons et la vieille église du village furent construites avec les pierres arrachées à ce trophée de victoires. Je me suis arrêté longuement dans l'église. En la visitant, j'ai compris le sens profond de ce que Barrès a appelé: « La grande pitié des églises de France ». Elle fait bien pitié en effet, par son extrême pauvreté et son délabrement. Il y fait froid à grelotter. Tout est couvert de poussière: autels, ornements, décorations, peintures (quelques-unes de ces dernières datent du temps de Louis XIV et de Louis XV).

Les carreaux de pierre du parquet sont brisés et manquent par endroits. Il y a de quoi arracher les larmes. La pauvre crèche dans laquelle le Sauveur est né à Bethléem, dont on voit une reproduction grossière dans l'une des chapelles latérales, (nous sommes au 23 janvier) n'était pas plus pauvre, plus froide, plus abandonnée que cette église de La Turbie. Tout au fond, trois ou quatre rangées de bancs aux dossiers en chêne noir, sont de vrais chefs-d'œuvre de sculpture sur bois. Ils sont là depuis trois ou quatre siècles et commencent à porter la patine du temps mais aussi la marque de l'usure.

D'ailleurs tout le village, — une centaine d'habitations, — a un air vieillot: rues couvertes, frontons de portes en ogive, chaussées et trottoirs aux pierres carrées, maisons de style ancien, petite place

avec fontaine. Les femmes, à genoux, font leur lavage au lavoir central, trempant leur linge dans l'eau d'une source qui descend de la montagne toute proche et coule entre deux lignes de pierres.

A gauche de la place publique, la mairie — école, trois bistros ou tavernes, quelques magasins où l'on vend des cartes postales, des bibelots souvenirs, etc. Pas d'industrie. Pas de commerce. Comment vivent ces gens? Pendant la Grande Guerre, des 200 électeurs inscrits, 77 furent tués à l'ennemi. Continuons toujours notre route laissant au-dessous de nous Eze, perchée sur un haut rocher: minuscule église, une cinquantaine de maisons, un vieux château. Plus loin Eze-sur-Mer, Beaulieu, Villefranche et sa baie qui sert de base à la marine française.

Après avoir parcouru une quinzaine de kilomètres, avoir rencontré des compagnies de chasseurs alpins et d'artilleurs revenant de l'exercice, subitement, au tournant de la route et tout au fond d'une vallée surgit cet autre joyau de la Riviera, Nice, avec sa population industrielle, commerciale et ouvrière de 250,000 habitants. Entre deux montagnes — une large rivière, desséchée en ce moment: La Paillon, ainsi nommée parce que, autrefois, l'on y découvrit des paillettes d'or. Maintenant il faut descendre des hauteurs gravies et, pour nous rendre au centre de la ville, traverser des rues en zigzags qui passent entre des rangées de villas, de petits magasins, de buvettes et d'échoppes. Nous tombons alors et d'un seul coup en pleine France: le parler, l'accent, les toilettes, les annonces, les cafés, les foules, tout cela, c'est bien français. Il en est de même des rues, des boulevards, de tout ce que nous voyons autour de nous. « Les Galeries LaFayette », succursale du grand magasin à rayons de Paris, sont organisées, il est vrai, comme nos magasins du même genre, mais avec un je ne sais quoi de particulier. L'on y respire une atmosphère essentiellement française. C'est quelque chose d'assez difficile à définir. Est-ce le parler des commis, les nombreux employés en uniformes, le dégagé des chefs de rayons, la foule plus bruyante qui discute à haute voix et à perte d'haleine sur les prix des divers objets pourtant « uniques et non sujets à rabais », le bon goût, le sens artistique déployés dans la montre des objets exposés ? Je ne saurais le dire ou le définir. Toujours est-il que nous sentons parfaitement la différence entre l'Amérique et ce coin de France. Il fait réellement bon de vivre dans cette atmosphère française et de parler français, après en avoir été privé pendant une dizaine de jours.

Voici maintenant, au bord de la mer, la fameuse Promenade des Anglais, connue dans l'univers entier et renommée à juste titre, qui n'a rien de l'air ou de l'allure des fameux « boardwalks » de certaines plages des Etats-Unis, ornés — si l'on peut dire ? — de bazars, de restaurants et de magasins malpropres d'où s'échappent des odeurs de cuisine à rendre malade. Ici, au contraire, nous sommes en face de la *distinction* à tous les degrés: hôtels somptueux, aux blanches fa-

çades qui paraissant encore plus éclatantes sous le soleil; large avenue à deux directions, que longent des plates-bandes de fleurs, de gazon et de palmiers; une belle promenade le long de la Méditerranée dont les vagues écumantes viennent se briser sur la jetée. C'est un pays enchanteur, idéal, de repos et de tranquillité que ne viennent pas déranger les notes criardes et discordantes d'une fanfare de jazz ou d'un carrousel.

Hélas! il y a une ombre au tableau: de pauvres gens, par centaines, se promènent dans des chaises roulantes. Ils les manœuvrent eux-mêmes, d'une main mal assurée ou ils se font pousser par des amis ou des compagnons charitables. Ce sont les blessés de la Grande Guerre: aveugles, manchots, grands blessés. Ils ont laissé sur les champs de bataille, dans les hôpitaux, leurs deux bras ou leurs deux jambes.

A l'Hôtel Negresco, le plus grand et le plus vaste de Nice, où nous allons déjeuner, atmosphère française encore dans la disposition des tables, le libellé du menu, la tournure et l'apparence extérieures des garçons chargés du service. Pourquoi faut-il que la première bonne impression soit subitement dissipée par l'apparition d'un orchestre, — composé entièrement de musiciens français pourtant, — dont les membres, en jouant, singent le rire figé et les gestes excentriques des nègres d'orchestres américains ? Et les morceaux dont ils nous régalent... « Good-night sweetheart », « Two Cigarettes in the dark »... La musique française contemporaine, est-elle donc à ce point appauvrie ? Monte-Carlo, la Riviera, Nice... des endroits que l'on rêve de voir. Quelle brutale réalité que ce petit chef d'orchestre et son affreux jazz...

NAPLES ET POMPÉI.

« Voir Naples et mourir » — L'arrivée dans le port — Souvenirs d'autrefois — Dans une « trattoria ». — Les rues du vieux Naples: foule — capucins — « lazzaroni » — Les églises italiennes — Mussolini et le fascisme — Les mendiants — Cathédrale Saint-Janvier — Pompéi — Histoire — Visite des ruines.

•

Mesdames, messieurs, mes jeunes amis,

« Voir Naples et mourir! » Cette phrase, maintenant devenue dicton populaire, a sans doute été prononcée par quelque voyageur à l'âme poétique qui, apercevant pour la première fois la grande ville italienne toute illuminée dans la nuit, et ne sachant comment en décrire la beauté, lança dans son enthousiasme ces paroles, résumé de tous ses sentiments intérieurs. Et ce sont ces mêmes sentiments que j'éprouvais, lorsque l'« Empress of Britain » jetait l'ancre dans la baie de Naples, le 25 janvier 1935. Pourtant ce n'était pas la première fois que j'allais visiter la merveilleuse cité. Par le souvenir, je pouvais me reporter à plus de trente ans en arrière et revoir la ville telle qu'elle était en 1904. Je revenais alors d'un pèlerinage en Terre-Sainte. Je me rappelais l'imposant spectacle qui s'offrit alors à mes yeux. C'était sur la fin du jour. Le soleil couchant embrasait comme dans un immense incendie les palais, les églises, les maisons et les chaumières construits en demi-cercle autour de la baie, ou échelonnés sur les collines jusqu'aux hauteurs de San Martino, et du château de St-Elmo. Le Vésuve à droite, la colline du Pausilippe à gauche, formaient comme la toile de fond de ce magnifique tableau.

J'avais voulu immédiatement prendre contact avec ce peuple italien que j'aimais déjà sans le connaître et que l'on ne peut s'empêcher d'aimer encore plus, à mesure qu'on le connaît mieux. Je venais à peine de terminer mes études classiques. J'avais encore présentes à l'esprit les poétiques descriptions de Virgile, d'Ovide et d'Horace. Avec trois ou quatre amis, je m'étais rendu dans un petit restaurant sur le bord des quais, — une de ces « trattorias » à deux sous, comme il y en avait tant alors à Naples. L'on y mangeait à de longues tables sur lesquelles le temps et les années avaient laissé leur patine. Nous avions commandé un immense plat de « spaghetti », arrosé de cette sauce que les Italiens appellent si poétiquement « al pomo d'oro » (à « la pomme d'or ») et que nous nommons beaucoup plus prosaïquement « sauce aux tomates ». Tout à coup, comme nous nous préparions à déguster « divinamente » — divinement, pour employer encore une expression italienne, — le plat tout

fumant que l'on venait de placer devant nous, quelques musiciens ambulants vinrent nous sérénader avec leurs guitares et leurs mandolines. Tout naturellement ils commencèrent par la chanson napolitaine par excellence: « Santa Lucia ». Il y avait dans leurs voix, leurs gestes, leurs façons de chanter cette chanson, qu'ils répétaient pour la millième fois peut-être, un charme, une douceur, une compréhension si profonde du sens et de la portée de chacun des mots, que malgré nous, il fallut laisser là cuillères et fourchettes et écouter l'harmonieuse mélodie. Comment, en les écoutant, ne pas se laisser aller à la rêverie... par ce tiède soir de printemps, sous le ciel bleu et sans nuage ? Des millions d'étoiles se miraient dans la Méditerranée, calme comme un lac. Les flammes qui s'échappaient du Vésuve tout proche, éclairant d'une teinte rougeâtre un peu lugubre tout le cône et le versant du volcan, nous laissaient indifférents. Leur chanson finie, les musiciens s'étaient assis tout simplement à nos côtés, comme si nous étions de vieilles connaissances, afin de déguster la bouteille de « chianti » que nous avions achetée pour eux.

Le lendemain j'avais parcouru les rues de la ville dans tous les sens. Je m'étais éloigné des grands boulevards pour me perdre dans les quartiers pauvres. A tout instant, j'avais été arrêté par des mendiants, des enfants qui, reconnaissant en moi un étranger, m'avaient poursuivi, la main étendue, sollicitant à grand cris un soldo — un sou. « Da un soldo, Signor, da un soldo ». Devant les magasins, dont les produits — fromage, pain, légumes, épiceries, viandes, pâtes, — étaient exposés au grand air, hommes, femmes, enfants se pressaient et se bousculaient à qui mieux mieux, mais sans mauvaise humeur, sans impatience. La formule américaine: « Time is money » n'a aucun sens pour les Italiens. Le temps? Mais c'est précisément ce qui coûte le moins cher et dont tout le monde peut disposer à son gré. Allons donc « pian piano! »

Et dans cette foule grouillante, de bons frères capucins, ces vrais fils du peuple, si populaires en Italie, les anses de leurs grands paniers passées au bras, recueillaient à droite et à gauche les aumônes que l'on voulait bien leur donner: pain, fromage, choux, carottes, etc. Ils s'arrêtaient à causer longuement avec tous ces gens qu'ils connaissaient depuis leur enfance, avant leur entrée en communauté, et avec qui ils demeuraient en relations étroites. En bons Italiens, fervents de la « combinazione », ils savaient faire plier les exigences de leur règle si sévère devant les exigences non moins sévères de la vie sociale.

Etendus sur le trottoir, les « lazzaroni », qui furent pendant si longtemps au nombre des types les plus pittoresques de l'Italie du Sud, dormaient à poings fermés, sans souci de la foule qui passait à côté et autour d'eux. Portefaix, commissionnaires de leur métier, s'ils avaient, au courant de la matinée, fait une course, porté un

paquet, et retiré pour leur peine quatre ou cinq sous, ils considéraient leur journée terminée. Vivant de l'air du temps et des rayons du soleil, n'ayant d'autre maison que le trottoir, la voûte azurée leur servant de toiture, sans soucis du lendemain, n'ayant jamais entendu parler d'une banque ou de ce à quoi elle pouvait servir, ils étaient heureux si, leur polenta, leur croûte de pain et un morceau de fromage dégustés, ils pouvaient arroser le tout d'un verre de « chianti ». Hommes à tout faire, prêts à courir tous les risques, ils allaient se jeter aux pieds de la Madone avant d'opérer une descente ou un vol à main armée, afin de demander à leur Mère du Ciel d'assurer le succès de leur entreprise. Au demeurant, les meilleurs types du monde et qui eussent été fort surpris, si quelqu'un leur avait suggéré un moyen de gagner leur vie d'une façon plus honorable et plus honnête.

A toute heure du jour, les églises étaient remplies de monde. Pour le peuple italien, l'église est bien plus la maison du peuple que la maison de Dieu. L'étranger, habitué à la solennité de nos temples, est parfois scandalisé par ce qu'il voit là-bas. Les femmes, assises au pied d'une colonne, donnant le sein à leur bébé, causent avec les commères et discutent des derniers potins ou des dernières nouvelles. D'autres, en oraison devant une statue ou une image de la Madone placée au fond du temple, tournent le dos au Saint-Sacrement pendant que les plus jeunes enfants s'amusent à courir de côté et d'autre ou à jouer à cache-cache dans les innombrables chapelles latérales. Mais au fond avons-nous vraiment raison de nous scandaliser ? Ces braves gens ont-ils tort? Le Bon Dieu, vous diront les Italiens, est notre père, nous le lui disons et répétons tous les jours. L'église est sa maison, n'est-ce pas ? Alors c'est notre « chez-nous », nous sommes dans la maison paternelle. Alors... Pour comprendre ces raisonnements, saisir ces apparentes subtilités, il ne suffit pas de passer quelques heures ou quelques jours en Italie. Il faut y vivre, y demeurer pendant des mois et des années, entrer en contact intime avec toutes les classes de la société religieuse et civile. Il faut se faire une âme italienne.

Mais en remuant tous ces souvenirs du passé, j'ai oublié que le temps passait.. et très vite. Je dois, ce soir, parler de Naples, de Pompéi. Dieu sait pourtant comme j'aimerais à m'attarder sur ces questions. J'ai gardé un si doux souvenir de mon séjour d'une année dans la Ville Eternelle. Aussi j'avais bien hâte de voir les transformations opérées au cours des dernières vingt-cinq années, dans l'apparence extérieure de Naples, dans les mœurs, les usages et les coutumes du peuple. Transformée? Naples l'était assurément.

La forte volonté de Mussolini s'est imposée ici comme ailleurs. Nous le constatons de suite en descendant du navire. Sur le quai, plus de flâneurs, de paresseux ou de curieux. L'ordre le plus parfait y est maintenu par les soldats de l'armée régulière dont la

casquette porte les armes de la maison de Savoie; par les « carabinieri » ou membres de la force constabulaire locale au bicorne orné d'un pompon de plumes aux couleurs voyantes; surtout par les officiers et soldats fascistes, objets de l'affection particulière de Mussolini. Revêtus d'un uniforme vert olive, chamarrés de décorations et d'insignes de tout ordre, poignard au côté, saluant le bras et la main droite étendus, ils s'enveloppent dans un grand manteau qu'ils rejettent sur leur épaule d'un large geste, comme les anciens Romains le faisaient avec leurs toges. Partout, sur les quais, la propreté le plus méticuleuse.

Il en sera de même sur les boulevards, dans les rues, les parcs publics, tous les coins de la ville. Sur les édifices, dans les vitrines des magasins, des faisceaux ou des images du Duce. Cet homme extraordinaire domine le pays par la force de son caractère, son énergie, son activité dévorante. Pas une ville, pas un village, pas une bourgade, quelque petite soit-elle, qui n'échappe à son attention, qui ne tombe sous son emprise. L'on pourra discuter aussi longtemps que l'on voudra, se prononcer pour ou contre les méthodes employées par Mussolini. Un fait indéniable: il a complètement transformé sa patrie et je n'hésite pas à dire que cette transformation soit pour le mieux. La péninsule progresse, des industries nouvelles ont été créées de toutes pièces, le peuple a pris conscience de son importance dans le domaine international, les sociétés secrètes (carbonieri et autres) une des plus grandes plaies de l'Italie, ont été dissoutes ou écrasées. La Question Romaine, — autre source de division, — a été réglée à la satisfaction de tous les intéressés, le crime ne reste plus impuni, l'éducation fait des progrès merveilleux, les « lazzaroni » ont oublié leur insouciance et l'on ne voit plus de mendiants sur les trottoirs. J'avoue qu'en ce qui concerne ces derniers, je suis presque porté à le regretter.

Ils donnaient un certain cachet de pittoresque à la vie journalière. Il y en avait parmi eux que l'on apprenait à connaître. Ils faisaient pour ainsi dire partie du paysage. En allant à Rome le lendemain de notre arrivée, j'avais presque espéré retrouver, accroupi sur le bord du trottoir de la Via Sistina, ce mendiant qui, tous les matins, lorsque je me rendais aux cours de l'Université de la Propagande, m'attendait la main ouverte et qui, d'aussi loin qu'il me voyait venir, entonnait sa complainte coutumière: « Bongiorno Padre, bongiorno. Da un soldo, da un soldo. A la casa se trovano la madre et tre bambini chi non hanno mangiato niente tre giorni fa. Padre, padre, da un soldo ». Il me poursuivait ainsi de ses lamentations, quelquefois aussi de ses invectives, jusqu'à ce que je fusse disparu à la courbe de la Trinita dei Monti. Si je l'avais revu, je lui aurais certainement donné une aumône bien généreuse. Hélas! il n'était plus là. Il était disparu, comme avaient disparu les mendiants de Naples.

Je n'en vis aucun sur la rue ou à leur poste ordinaire de prédilection: les portes des églises, pas même devant la cathédrale de Saint-

Janvier, noble édifice à la façade de marbre sculpté, aux hautes portes de bronze ciselé, et dont les décorations intérieures — sanctuaire, maître autel, trône épiscopal, table de communion, chapelles latérales aussi bien que le pavé, — sont toutes de marbre aux couleurs variées. C'est dans cette église que l'on conserve le chef (tête) de saint Janvier. C'est là que se produit, au milieu de scènes tumultueuses et maintes fois décrites par les voyageurs, la liquéfaction du sang du saint patron de la cathédrale. Le sang coagulé, après avoir été exposé à la vénération des fidèles, se liquéfie sous leurs yeux et entre en ébullition. Le fait se répète deux fois par année, au mois de mai et au mois de septembre, et ce, depuis des centaines d'années. Les incrédules et les athées ont crié à la fraude et à la supercherie. Mais à la suite d'expériences scientifiques sérieusement contrôlées, la réalité du miracle a été admise et proclamée par des savants, dont plusieurs étaient des athées.

A l'exception de la cathédrale, du musée, — l'un des plus riches du monde en statues antiques, — l'aquarium, la galerie Umberto 1er et les scènes animées que présente le peuple des faubourgs, le touriste ne trouve rien de plus digne de retenir son attention, quoique Naples, avec ses 850,000 habitants, soit la seconde ville en importance de l'Italie. Les voyageurs en font comme un centre d'où ils rayonnent pour leurs excursions à Amalfi, Caserta, l'île de Capri et sa belle Grotte d'Azur, Sorrento. Une visite s'impose à Pompéi, la ville morte, partiellement détruite en l'an 63 et totalement seize ans plus tard à la suite de violents tremblements de terre et des éruptions du Vésuve.

Le volcan, ainsi que je le disais au début, est encore actif de nos jours, lance flammes et lave, sans cependant causer aucun dommage sérieux, si ce n'est à intervalles éloignés. Une première éruption couvrit Pompéi d'une couche de trois pieds de cendres. La plupart de ses 30,000 habitants purent se sauver. Croyant tout danger éloigné et voulant sans doute emporter leurs trésors, quelque deux mille d'entre eux retournèrent dans leurs foyers. Ils furent surpris et annihilés après une seconde éruption, qui versa cette fois sur la ville, des torrents de pierre ponce brûlante et liquide. Pendant plusieurs siècles, Pompéi demeura ensevelie sous les cendres.

Vers 1860, l'on commença à y faire des fouilles. Poursuivies lentement au début, elles ont été poussées avec vigueur en ces dernières années, grâce encore à Mussolini. A ceux qui n'apprécient les choses qu'à leur valeur monétaire ou d'après l'ampleur de leurs proportions, — et il n'en manquait pas de cette catégorie parmi les passagers, — Pompéi ne dit absolument rien. Ils y voient des ruines sans intérêt. C'est sans doute ce qui, une fois la visite terminée, suggérait à une dame américaine la remarque suivante: « Je me demande « en bonne vérité pourquoi l'on nous a amenés ici. Cela ressemble « tout bonnement à une ville qui vient de passer au feu ». En effet, les toitures des maisons, rongées par les flammes et sous le poids des

cendres accumulées, se sont effondrées. Seuls les murs calcinés et les colonnes qui les supportaient sont encore debout.

Mais pour celui qui a fait, ne serait-ce qu'un brin d'études classiques et qui joint au don d'observation, le souvenir de ce qu'il a appris au sujet de la vie des anciens romains, ces ruines ont une éloquence particulière. Quel plaisir d'entendre sur les lèvres des guides ces mots si souvent mentionnés par les auteurs latins: ostium, atrium, cella, impluvium, tablinium, balneum, calidarium, tepidarium, pour indiquer les diverses pièces de la maison; de retrouver le Forum, les temples de Jupiter, d'Apollon, de Mercure, de Vénus; de voir ces rues où ont passé jadis les foules et qui, après vingt siècles, conservent encore dans la pierre dont elles étaient pavées, la trace profonde laissée par les roues des voitures; d'entrer dans des demeures patriciennes et d'y voir les amphores et les urnes utilisées pour le transport de l'huile et des vins, les ustensiles de cuisine, les lampes, les tables de bronze verdi et même, dans les chambres des nobles dames, les miroirs, les fards, les bouteilles de parfums, le rouge dont ces patriciennes se servaient pour relever la fraîcheur de leur teint, tout comme nos coquettes d'aujourd'hui. La presque totalité de ces divers objets cependant — et bien d'autres souvenirs encore, — sont maintenant au Musée National de Naples.

En parcourant ces maisons, ces temples, ces places publiques, ces rues, l'amphithéâtre où se rencontraient les gladiateurs, tout naturellement l'imagination fait revivre et replace dans leur cadre, ces milliers de morts enterrés sous les cendres ou surpris au milieu de leurs occupations journalières. Ils revivent réellement pendant quelques heures. Ils se promènent dans leurs toges, discutent entre eux les grandes questions politiques, courent chez les marchands, vont prier aux temples, se rendent visite les uns aux autres, mais surtout vivent intensément de cette vie de corruption qui marqua l'époque de la décadence. Tout cela est illustré, jusque dans les détails les plus grossiers, par les fresques peintes sur les murs. C'est à regret que je m'éloigne de ces souvenirs pour retourner à Naples d'où, en compagnie d'un groupe de compagnons dont je serai le cicerone, je me rendrai à Rome et revivrai encore d'autres souvenirs plus personnels et plus récents.

LA VILLE DES CÉSARS: ROME.

Les chemins de fer européens — De Naples à Rome — « Rome ne s'est pas bâtie en un jour » — De César à Mussolini — Les rues — Le Quirinal — La Villa Borghèse — Place d'Espagne — Monument Victor-Emmanuel — Place de Venise — Via del Impero — Le Colisée — St-Pierre du Vatican.

•

Mesdames, messieurs, mes jeunes amis,

L'on se rend de Naples à Rome en trois ou quatre heures par train rapide. Mes compagnons de voyage n'avaient jamais parcouru ce trajet. Tout ce qu'ils voyaient leur était un sujet de curiosité, de questions et d'émerveillement, des voitures de chemin de fer jusqu'aux anciens aqueducs en ruines, dans la campagne qui entoure la Ville Eternelle. Quoique prévenus contre les compagnies ferroviaires de l'Europe et bien convaincus à l'avance qu'elles étaient inférieures à ceux d'Amérique, ils durent bientôt avouer cependant que les voitures, dans lesquelles ils voyageaient, avaient certains bons côtés, susceptibles d'être imités avec profit, ailleurs. Ces voitures ont un long couloir latéral sur lequel donnent huit ou dix compartiments capables de recevoir, chacun, six passagers. Quand — comme c'était le cas pour nous — l'on peut former un groupe de parents ou d'amis composé exactement du nombre de passagers voulu, rien n'est plus intéressant que de voyager dans ces compartiments. Il suffit de fermer la porte, de tirer les rideaux et l'on jouit de la même intimité que si l'on était chez soi.

Le fini intérieur et les accessoires sont tous de premier ordre et du meilleur goût: larges et confortables sièges rembourrés, couverts en velours, hauts dossiers avec appui-tête recouvert de broderies, appuibras, tapis, etc. Sur les murs, des cadres avec reproductions ou photos des plus beaux paysages rencontrés en cours de route, des peintures et sculptures des grands musées italiens, des monuments, etc. Il n'y a à voyager en première classe actuellement — du moins en Italie, — que les Anglais, les Américains, de hauts personnages du gouvernement ou les officiers fascistes qui jouissent de rabais (rebates) sur le prix des billets, quand ils ne voyagent pas gratuitement. Il fait déjà nuit lorsque nous arrivons à Rome. Il ne faut pas songer à entreprendre aucune visite. Ce sera partie remise au lendemain. Nous serons debout dès cinq heures et demie.

« Rome ne s'est pas bâtie en un jour », disent les Italiens. En effet c'est l'oeuvre des siècles accumulés. Tous les grands de la terre qui y ont vécu, ont laissé des traces, des vestiges, de souvenirs de leur passage. Rome, c'est la ville du passé — d'un passé loin-

tain — où le paganisme est encore vivant dans des temples sans nombre qui ont résisté au temps et à la destruction des envahisseurs; où les empereurs, — qu'ils s'appelassent César, Auguste, Néron, Caligula, Tibère, Caracalla ou Constantin, — ont inscrit leurs noms aux frontons des arcs de triomphe, des palais, du Forum, des cirques, des bains ou des monuments funéraires; Rome, c'est la ville des papes, depuis saint Pierre jusqu'à Pie XI, dont la longue série ininterrompue est représentée dans les médaillons en mosaïque de Saint-Paul-hors-les-murs. A leurs noms se joignent tout naturellement ceux d'un Raphaël, ou d'un Michel-Ange, d'un Bramante, d'un Bernini, qui ont conçu ou surveillé la construction des grandes basiliques comme Saint-Pierre, Saint-Paul, Saint-Jean du Latran, Sainte-Marie-Majeure et combien d'autres églises ou édifices publics. Rome, c'est la ville moderne, la ville de tous ceux qui, pendant soixante ans n'eurent rien tant à cœur que de détruire l'œuvre des papes en érigeant des monuments dont l'inspiration était puisée dans un anticléricalisme aveugle et farouche, en s'emparant des couvents, écoles et universités, pour les convertir en établissements séculiers; Rome enfin, c'est la ville de Mussolini, sur laquelle, comme les anciens empereurs, il laisse la trace de son nom, de ses faisceaux et des aigles qui ont soudainement trouvé leurs ailes déployées. Non vraiment, Rome ne s'est pas bâtie en un jour. Tous les temps, tous les siècles, tous les peuples, toutes les religions, toutes les civilisations, toutes les périodes de l'architecture y sont représentés.

Comment espérer, en quelques heures, tout visiter, tout voir en détail ? Des années y suffisent à peine. Comment espérer surtout, en moins de sept minutes, vous en donner la plus petite idée ? C'est une tâche surhumaine, impossible. Essayons quand même. Prenons une machine et partons ensemble de l'intersection de la rue des Quatre-Fontaines, où se trouve le Collège Canadien, et de la rue du Vingt-Septembre. De tels noms, — pour des rues du moins, — sonnent étrangement à nos oreilles, mais il ne faut pas en être trop surpris. Nous en rencontrerons bien d'autres au cours de nos randonnées dans la ville.

La première — rue des Quatre-Fontaines — est ainsi appelée du fait qu'il y a une fontaine à chaque coin; la seconde — rue du Vingt-Septembre, — a reçu ce nom en souvenir de la date de l'entrée des troupes italiennes dans la ville (en 1870) jusqu'alors capitale des Etats Pontificaux. Saluons en passant sa majesté Victor-Emmanuel III, roi d'Italie, dont la résidence est ici même dans le Quirinal, ancien palais du pape, mais qui lui fut enlevé comme tant d'autres établissements, lorsque le siège du nouveau royaume fut transféré de Turin à Rome. En suivant la via Sistina, après avoir passé devant le couvent et l'église de la Trinité des Monts où se trouve la fresque connue de toutes les anciennes élèves des Dames du Sacré-Cœur: la Vierge au Fuseau ou

Mater Admirabilis, nous arrivons à la Villa Borghèse et au Pincio, les plus beaux et les plus grands jardins de Rome.

Quel plaisir pour celui qui en a le temps de faire une promenade – passegiatta – à travers les allées. De tous côtés, ce ne sont qu'arbres plus que centenaires, bosquets, fleurs, monuments en marbre blanc élevés à la mémoire des grands hommes de l'Italie ancienne ou nouvelle, fontaines, petits temples, musées, terrains de jeux. Les étudiants des divers collèges ou universités viennent s'y promener ou étudier. Ils sont facilement reconnaissables à leurs costumes. Chaque nationalité se distingue de l'autre par la couleur des ceintures, des boutons, des revers, des manteaux. Les plus voyants sont assurément les Allemands, tout de rouge habillés et que les Romains appellent par dérision: « les écrevisses ». Tout ce jardin mériterait d'être longuement décrit de même que les magnifiques panoramas qui s'offrent à la vue sur St-Pierre, le Janicule, la ville et les montagnes environnantes. Mais vous devez faire comme moi et vous contenter d'un coup d'œil rapide sur toutes ces splendeurs.

Descendons sur la Place du Peuple (Piazza del Popolo) pour de là déboucher, par de petites rues étroites, sur la Place d'Espagne que domine une statue de l'Immaculée. C'est le rendez-vous obligatoire de tous les étrangers, en particulier des Américains et des Anglais, à cause de la proximité des agences de voyage et des grandes librairies. C'est également un rendez-vous intellectuel car, à l'Université de la Propagande, l'on rencontre des étudiants qui viennent de toutes les parties de l'univers. Prenons le Corso, scène des grandes fêtes du Carnaval, plus bruyant jadis que de nos jours, et nous arriverons bientôt au cœur même de la Rome contemporaine. Devant nous voici le majestueux monument de Victor-Emmanuel, dont la statue équestre, toute couverte de feuilles d'or, est la plus grande du genre dans l'univers. (Pour une fois, les Américains ne peuvent se vanter d'avoir quelque chose qui soit « the biggest in the world ».) Jamais dans les temps modernes, l'on n'a élevé pareil monument à la mémoire d'un seul homme. Les Italiens ont voulu, non seulement rendre un hommage de gratitude au prince disparu, mais de plus montrer combien il incarnait l'idée d'unité pour laquelle ils avaient combattu pendant de si longs siècles. Aussi ont-ils donné à la statue et à tout l'ensemble des proportions gigantesques.

Ils ont fait appel au génie créateur des meilleurs architectes, et l'argent n'a pas été ménagé. Le résultat a répondu aux espérances. Il est indubitable que cet amoncellement de granit forme un tout des plus plus artistiques qui plaît à l'œil. Depuis que le corps du Soldat Inconnu y a été déposé, après la Grande Guerre, ce mémorial est devenu en même temps que l'autel de la patrie, le centre de toutes les grandes manifestations patriotiques et populaires.

La vaste Place de Venise qui le précède s'y prête d'ailleurs on ne peut mieux. Sur l'un des côtés, l'ancien palais de l'ambassadeur

d'Autriche a été transformé en bureau pour Mussolini. C'est en même temps le quartier général du parti fasciste. Le Duce n'a qu'à se présenter au peuple, pour l'enthousiasmer par l'un de ces discours vibrants qui lui valent chaque fois, les applaudissements d'une foule en délire.

Contournant le monument, nous arrivons en face de l'Hôtel-de-Ville (Campigdolio). Dans un petit jardin tout proche, l'on garde en captivité, mais dans des cages séparées, une louve et un aigle, — la première en souvenir de la bête qui, selon la tradition, sauva la vie de Romulus et Rémus, les fondateurs de la ville et le second, comme symbole de la puissance de l'ancienne Rome impériale.

Tout naturellement aussi la voie qui passe tout près de là, ouverte, il y a une couple d'années par Mussolini, porte le nom de Via del Impero. Elle conduit à cet autre imposant souvenir de l'époque impériale des Césars: le Colisée, vaste édifice circulaire, à trois étages, aujourd'hui partiellement en ruines, qui pouvait recevoir plus de cent mille spectateurs. Le peuple réclamait du pain et des jeux (panem et circenses). En réponse à ses demandes, les empereurs organisaient les représentations du cirque: combats de bêtes féroces, courses en chariots. Mais ce que le peuple aimait encore le mieux, c'étaient les luttes entre gladiateurs. Le vaincu, s'il voulait avoir la vie sauve, implorait la clémence des patriciennes et celles-ci, en cas de refus, n'avaient qu'à renverser le pouce — pollice verso — pour qu'immédiatement il fût égorgé.

Avec Néron et ses successeurs, pendant plus de deux siècles, la nature des jeux change: les membres de la nouvelle secte des chrétiens, que l'on jette aux bêtes, que l'on brûle vivants, à qui l'on fait subir les plus horribles tortures, feront les principaux frais des amusements. Des milliers d'hommes et de femmes seront ainsi mis à mort et plus tard enterrés par leurs coreligionnaires dans les catacombes. Mais leurs souffrances divertissent le peuple. Il applaudit, il trépigne de rage ou de joie selon le cas, à la vue des corps qui lentement se consument, qui sont dévorés par les bêtes, et du sang qui coule à flots.

Mais ce sang, comme le disait Tertullien, devait être une semence de chrétiens. Néron, Tibère et tous les autres persécuteurs, vont disparaître les uns après les autres, et la croix, signe distinctif de ces pauvres persécutés, connaîtra finalement le triomphe. Nous devions le constater quelques minutes plus tard. Après avoir passé à travers un véritable dédale de petites rues sans trottoirs; des carrefours où apparaissaient comme sortant du néant des églises, des fontaines, des édifices publics; traversé le pont Saint-Ange; entrevu le nouveau et monumental Palais de Justice et suivi une voie étroite, devant nos yeux émerveillés, surgit l'imposante Place de Saint-Pierre qui précède immédiatement la basilique du même nom.

C'est l'expression la plus concrète, la plus vivante du triomphe de la Croix sur le paganisme, le centre dans le monde de cette religion jadis si honnie, le tombeau de celui qui, le premier, prêcha la nouvelle doctrine au cœur de l'Empire: saint Pierre. Tous les détails de l'extérieur et de l'intérieur de la basilique ont si souvent été reproduits par la photographie et l'image, qu'il est presque inutile d'en donner une description détaillée. Toutefois, certains chiffres permettront de mieux juger de l'immensité de ce temple, le plus grand de l'univers. La longueur totale de la façade est de 357 pieds et sa hauteur de 144. La balustrade supérieure est couronnée de treize statues de 19 pieds de hauteur chacune. Les proportions intérieures sont encore plus étonnantes: longueur totale 614 pieds; largeur 447 pieds. Du pavé au point culminant du dôme, la hauteur est de 440 pieds. Cependant tout est si parfaitement calculé, tout a été si harmonieusement travaillé, que la première impression qu'on ressent en entrant dans ce temple en est une de désappointement. L'on s'attendait à quelque chose qui allait créer un sentiment de pesanteur et de lourdeur, de saisissement. Il n'en est rien.

Saint-Pierre paraît à peine plus grand qu'une de nos églises ordinaires. Ce n'est que lorsqu'on en entreprend la visite détaillée, que l'on parcourt les unes après les autres les nombreuses chapelles latérales, que l'on détaille les peintures, les mosaïques, les marbres de toutes couleurs, les statues, les confessionnaux où l'on reçoit les pénitents de tous pays et de toutes langues, que l'on calcule le temps et l'argent qu'il fallut dépenser pour parfaire l'œuvre, que l'on contemple les magnifiques tombeaux des papes qui dorment leur dernier sommeil dans l'église même, ou les caveaux souterrains, que l'on s'est agenouillé devant le tombeau du Prince des Apôtres, que l'on a vu le grand autel de la Chaire de Saint-Pierre — ce n'est qu'après cela, dis-je, qu'il est possible de se faire une toute petite idée de l'immensité de cette église unique au monde.

En tout cas, nous ne pouvons nous y attarder plus longtemps. De même, je ne puis qu'indiquer quelques autres endroits où le voyageur le plus pressé doit, au moins, s'arrêter pour une visite de quelques instants: la magnifique église souterraine de Sainte-Cécile au Transtévère, les Catacombes de Saint-Calixte, Saint-Paul-hors-les-murs, Saint-Jean-de-Latran, Sainte-Marie-Majeure, le Palatin, le Forum, les arcs de triomphe de Septime-Sévère, de Titus et de Constantin, le Vatican et ses musées, la chapelle des capucins et son curieux cimetière d'inspiration vraiment étrange et tout à fait dans le goût italien. Que de choses encore n'aurais-je pas à mentionner? Mais hâtons-nous. Repartons pour Naples où nous attend l'« Empress of Britain », qui va nous amener cette fois à Athènes, en Grèce.

LA PATRIE DE L'ÉLOQUENCE ET DES ARTS: ATHÈNES.

Comparaison entre Rome et Athènes — Souvenirs des bancs du collège: l'Anthologie de Maunory — Rapide aperçu sur l'histoire de la Grèce — « Ne soyez pas surpris si je parais radoter » — Soldats grecs — Marchands de timbres — L'Acropole — Le Parthénon — Temples de Jupiter et de Thésée.

•

Mesdames, messieurs, mes jeunes amis,

Rome et l'Italie, Grèce et Athènes... Deux mondes, deux civilisations. C'est toute la période qui a précédé, accompagné et suivi immédiatement, la venue et le triomphe du christianisme. Deux mondes, deux civilisations qui s'affrontent, qui luttent l'un contre l'autre jusqu'à leur anéantissement commun, — lutte dans laquelle le vaincu domine le vainqueur par la force du génie et le sens du beau. Deux peuples ayant chacun leur littérature et leur langue. Nos temps les ont reléguées dans le domaine des choses mortes, mais elles restent encore comme l'expression la plus parfaite de l'esprit humain, — langues tellement vivantes dans leurs tombes, que la science, symbole des succès de nos temps actuels, doit sans cesse y avoir recours, pour exprimer sa pensée. Deux langues encore trop vivantes pour nos générations d'écoliers qui s'évertuent pendant de longues années à les maîtriser, sans toujours réussir dans leurs efforts.

Avant eux, et comme beaucoup de mes prédécesseurs sur les bancs de nos collèges, j'avais étudié le latin et le grec. Le premier me reste bien familier. Du second je ne me rappelais en débarquant à Athènes que les premiers mots de « l'Anthologie » de ce bon Abbé Maunory: « Idou biblos o philtate en ego sunerapsa soi kataxeuasas »... (Voici un livre, ô mon ami, que j'ai composé pour toi...) Ai-je besoin d'ajouter que cette *profonde* connaissance de la langue d'Homère ne devait pas m'être très utile, au cours de ma visite de la ville ? !!!

Et l'histoire grecque donc ? Rapidement je dus en relire quelques pages afin de ne pas prendre le Pirée pour un homme, à l'exemple du singe de la fable. C'est ainsi que je refis connaissance avec Thésée, le fondateur, dans les temps mythologiques, de la ville d'Athènes. Je me rappelai les noms de Pisistrate et de son fils, grands constructeurs de temples et de monuments. Je suivis le coureur de Marathon annonçant la victoire des troupes nationales sur les Perses et accompagnai Thémistocle luttant, dans la baie de Salamine, jusqu'à l'écrasement de ses ennemis. Je revécus le siècle de Périclès au cours duquel Athènes connut peut-être sa plus grande gloire. C'est alors que l'Acropole devint, grâce à Phidias et aux temples qui y furent construits, le centre où le génie architectural trouva sa plus haute expression.

Au cours des luttes avec Philippe de Macédoine, j'entendis de nouveau Démosthène, considéré comme le plus grand orateur de tous les siècles, s'élever avec véhémence contre l'usurpateur. A ce sujet je me rapppelai un petit incident de mon cours d'études, alors que j'étais en rhétorique. Après deux heures d'inutiles efforts j'avais, pour tout devoir, remis à mon professeur ce que je croyais être la traduction littérale de deux lignes des Philippiques. J'y faisais dire à Démosthène: « Andrei-Atenaioi — Hommes d'Athènes. Ne soyez pas surpris si je parais radoter ». A quoi mon professeur, avec son sourire un peu moqueur, bien connu de ses anciens élèves, me dit: « Laissez... laissez... soyez certain que personne n'est surpris de vous « entendre radoter... vous n'êtes pas un Démosthène ».

C'est avec tous ces souvenirs que j'entrepris la visite d'une ville, qui avait connu au cours de son histoire les sommets de la gloire et les plus profondes déchéances, qui passa d'une population de 45,000 habitants en 1875 à son rang actuel de grande ville, avec une population de plus d'un million. L'« Empress of Britain » jeta l'ancre précisément dans cette baie de Salamine, témoin de la victoire de Thémistocle. L'Athènes moderne où nous arrivons, après un court voyage par transbordeur, n'offre aucun attrait particulier, soit au point de vue architectural, soit au point de vue mœurs et habits. Cependant les gardes du roi portent un uniforme étrange pour des soldats: robe de ballerine qui descend jusqu'aux genoux, caleçon blanc et souliers à pompons. Il est vrai que nos régiments écossais portent également une petite robe courte, mais elle n'a pas l'apparence efféminée du costume grec.

Partout cependant sur les quais, les places publiques et les centres de réunion des touristes, l'on rencontre des marchands de timbres dont il faut se défier. Les timbres qu'ils vendent sont, ou bien des faux ou des sans-valeur, car tous sont coupés et recollés — la loi ne permettant la vente officielle que chez les marchands autorisés. Il est donc inutile de dépenser son argent pour de pareils achats. D'ailleurs, il en sera de même dans presque tous les pays que nous visiterons plus tard et ceux qui, avec l'intention de faire plaisir à leurs amis, veulent leur apporter comme souvenir de voyage des feuilles de timbres, sont mieux d'être sur leurs gardes, s'ils ne sont eux-mêmes philatélistes.

Laissons là soldats et timbres pour gravir la haute colline située en plein centre de la ville: l'Acropole, d'où nous aurons une vue magnifique sur tout le pays environnant. Au fond, à droite, voici le cône de l'Olympe, la montagne où se réunissaient tous les dieux antiques; à nos pieds, l'Aréopage où saint Paul prêcha l'évangile aux Athéniens, la colline, monticule dédié aux Nymphes, le Pynx, où se firent entendre les plus grands orateurs de l'antiquité: Périclès, Eschine, Démosthène. Enfin, tout à côté de la colline des Muses, existe une série de cavernes connues sous le nom de « prison de Socrate ». Le grand philosophe est supposé y avoir bu la ciguë qui devait causer sa mort.

Mais c'est sur l'Acropole même que l'on trouvera les vrais sujets d'admiration: les Propylées, le Temple de la Victoire, l'Erechthéion, les Cariatides et enfin le fameux Parthénon, tour à tour citadelle, fort, temple, église chrétienne, mosquée; considéré comme le plus beau et le plus imposant de tous les édifices de l'antiquité... de tous les temps même, prétendent quelques-uns... C'est à mon sens une opinion pour le moins discutable. Après avoir vu et visité le Taj Mahal dans l'Inde, il sera temps de se prononcer sur la question.

Comme je ne puis songer à faire de mes causeries une sorte d'extrait d'un guide Baedeker, que mon but est tout simplement d'indiquer en passant les personnes ou choses qui m'ont personnellement intéressé le plus, je ne puis m'attarder à refaire toute l'histoire de l'Acropole, du Parthénon et des temples dont on peut voir ici les ruines. Toutefois, une visite à Athènes serait incomplète sans passer par le Temple de Jupiter et celui de Thésée, le nouveau Stadium, tout de marbre blanc, ou aux ruines de l'ancien théâtre (Odéon) dont l'examen permettra de mieux comprendre le sens du fameux « Deus ex machina », auquel les anciens avaient recours dans toutes leurs pièces, drames ou comédies.

Je me rends compte qu'il est bien difficile de s'intéresser dans Athènes à tout ce que l'on voit et entend, à moins d'avoir des connaissances assez approfondies non seulement de la langue, mais aussi de l'histoire grecque. Une pareille visite permet de juger de la valeur d'une instruction et des connaissances acquises au cours des études classiques. Et c'est alors que l'on regrette de n'avoir pas profité du temps passé au collège, pour tout apprendre comme il l'eût fallu, de ne se rappeler des éloquentes envolées de Démosthène, que cette malheureuse phrase: « Hommes d'Athènes, ne soyez pas surpris si je parais radoter... ».

SUR LES PAS DE JÉSUS À JÉRUSALEM.

L'arrivée en Palestine — Une page de Lacordaire — Musulmans — Juifs — Mendiants — Les échoppes — L'heure de la prière à la Mosquée — Le Ghetto — Le Mur des Lamentations — Comment et dans quel esprit il faut visiter la Palestine — Le Chemin de la Croix — Au Calvaire — La Basilique de la Résurrection — Une messe au Saint-Sépulcre — Impressions de foi et de piété — Les Frères des Ecoles Chrétiennes.

•

Mesdames, messieurs, mes jeunes amis,

Haïfa, où l'« Empress of Britain » abordait en Palestine, ainsi que la Galilée, devaient faire le sujet de la causerie de ce soir. Mais les événements tragiques qui accompagnèrent la mort de Notre-Seigneur et dont le souvenir nous est rappelé d'une façon si saisissante, au cours de la semaine qui commence, [1] m'invitent tout naturellement à vous amener de suite à Jérusalem. Nous suivrons le Sauveur dans sa douloureuse passion, quitte à revenir dimanche prochain à notre port d'attache.

Pendant quelques jours, croyants et infidèles, les uns dans un concert de louanges et d'amour, les autres de blasphèmes et de haine, auront les yeux tournés vers la ville sainte de Jérusalem. Car il y a là un tombeau qui, pendant quelques heures, a reçu les restes mortels du Fils de Dieu, Dieu lui-même. Ce que représente ce tombeau pour l'univers, nul ne l'a mieux décrit que le Père Lacordaire lorsque, dans une magnifique envolée, il s'écriait du haut de la chaire de Notre-Dame de Paris: « Il y a un homme dont l'amour garde la tombe; il y a un « homme dont le sépulcre n'est pas seulement glorieux, comme l'a dit « le prophète, mais dont le sépulcre est aimé. Il y a un homme dont « la cendre après vingt siècles, n'est pas refroidie; qui chaque jour « renaît dans la pensée d'une multitude innombrable d'hommes; qui « est visité dans son berceau, par des bergers et par les rois qui lui « apportent à l'envi l'or, l'encens et la myrrhe. Il y a un homme dont « une portion considérable de l'humanité reprend les pas sans se « lasser jamais, et qui, tout disparu qu'Il est, se voit suivi par cette « cette foule, dans tous les lieux de son antique pèlerinage, sur les « genoux de sa mère, au bord des lacs, au haut des montagnes, dans « les sentiers des vallées, sous l'ombrage des oliviers, dans les secrets des « déserts. Il y a un homme mort et enseveli, dont on épie le sommeil « et le réveil, dont chaque mot qu'Il dit vibre encore et produit plus « que l'amour, produit des vertus fructifiant dans l'amour. Il y a un

(1) Cette causerie fut prononcée le soir du Dimanche des Rameaux.

« homme attaché depuis des siècles à un gibet, et cet homme des mil-
« lions d'adorateurs le détachent chaque jour de ce trône de son sup-
« plice, se mettent à genoux devant Lui, se prosternent au plus bas
« qu'ils peuvent, sans en rougir, et là, par terre, lui baisent avec une
« indicible ardeur les pieds sanglants. Il y a un homme flagellé, tué,
« crucifié, qu'une inénarrable passion ressuscite de la mort et de l'in-
« famie, pour le placer dans la gloire d'un amour qui ne défaille
« jamais, qui trouve en Lui la paix, l'honneur, la joie et jusqu'à
« l'extase. Il y a un homme poursuivi dans son supplice et sa tombe
« par une inextinguible haine, et qui, demandant des apôtres et des
« martyrs à toute postérité qui se lève, trouve des apôtres et des mar-
« tyrs au sein de toutes les générations. Il y a un homme enfin, et le
« seul qui a fondé son amour sur la terre, et cet homme, c'est vous
« Jésus... vous qui avez bien voulu me baptiser, me oindre, me sacrer
« dans cet amour, et dont le nom seul, en ce moment, ouvre mes en-
« trailles et en arrache cet accent qui me trouble moi-même et que
« je ne connaissais pas ».

C'est ce Jésus qu'ensemble nous allons tenter de retrouver dans Jérusalem — construite sur une montagne dominant de trois côtés de profondes vallées, entourée de hautes murailles d'un rouge sombre que le soleil dore de ses rayons. La ville, dans sa partie centrale, demeure telle qu'elle était il y a deux mille ans, car l'Orient ne change guère au cours des siècles. Gravissons à l'ouest, la colline occupée par la route qui conduit à Bethléem. Devant nous, la haute porte de Jaffa par laquelle nous allons entrer dans la ville. Sitôt la citadelle dépassée, nous nous perdons dans un dédale de rues tortueuses et couvertes par endroits, des rues basses et sombres, pavées de pierres inégales et glissantes, sans trottoirs.

Là se mêlent, dans un brouhaha indescriptible, des chrétiens et des musulmans, à la robe retenue par une ceinture et recouverte d'un grand manteau de laine aux raies blanches et noires; des bédouins du désert au teint bronzé, la tête cachée dans un voile qu'entoure un gros cordon à double rangée; des juifs aux cafetans sales et graisseux. Tous ces gens conduisent des chameaux et des ânes par la bride, poussent devant eux des brebis et des chèvres, crient à tue-tête, lancent des imprécations ou chantent d'une voix plaintive des mélopées orientales qu'entrecoupent continuellement les supplications de mendiants accroupis sur la chaussée, couverts de maladies répugnantes et qui ne cessent de réclamer un bacchiche. L'on n'arrive à les faire taire qu'en leur lançant d'une voix autoritaire: « Yialla, roû. Yialla, Schout ».

De chaque côté de la rue, — des maisons de pierre plus que centenaires, portant la marque du temps, aux portes basses, — donnent accès à des chambres sombres et souterraines. A l'entrée et sur la chaussée, des femmes préparent la farine et les divers ingrédients qui serviront au repas familial. Des boutiques ou échoppes sont ouvertes à tous les vents. L'on y expose, dans un pêle-mêle incroyable, les pro-

duits alimentaires les plus divers: viandes, épiceries, bonbons, rahatlokums, confitures aux feuilles de roses, sucreries, gâteaux orientaux, olives noires et vertes, viandes de mouton, poules, etc., parfums aux fortes senteurs, étoffes brillantes et soyeuses, souvenirs taillés dans le bois des oliviers, du poisson fumé ou salé, des fromages. Aux magasins succèdent des cafés devant lesquels des Arabes se tiennent accroupis, plutôt qu'assis, sur des sièges très bas. Ils fument le narghilé et boivent d'innombrables tasses de café noir en récitant leurs chapelets, sur les grains desquels, ils répètent continuellement la prière musulmane: « Allah est grand et Mahomet est son prophète ».

Tout à coup une voix forte et nasillarde se fait entendre au-dessus de tout le brouhaha. C'est le muezzin, — sorte de bedeau mahométan, — qui, du haut d'un minaret, appelle les fidèles à la prière. Les boutiques se vident en partie et les musulmans se dirigent vers la mosquée la plus proche. Arrivés dans la cour extérieure, ils commencent par se laver les mains, les pieds, la bouche et les dents, à une fontaine à l'entrée de la mosquée. Ils se considèrent alors purifiés et prêts à se présenter devant Dieu. Pendant qu'ils enlèvent leurs souliers et entrent nu-pieds, nous allons enfiler par-dessus nos souliers, des babouches, sorte de savates amples et larges tressées de jonc. Le parquet de la mosquée est recouvert de grandes nattes et il n'y a pas de bancs pour s'asseoir. Tous les pieux musulmans se prosternent d'abord du côté de La Mecque. Ils se relèvent, s'agenouillent de nouveau, répètent les mêmes mouvements en murmurant des textes du Coran. La cérémonie se renouvellera cinq fois au cours de la journée et cela tous les jours de l'année.

Nous laissons là nos musulmans et allons visiter un autre quartier de la ville qui ne manque pas d'intérêt. Il est tout près, séparé uniquement du premier par une ligne imaginaire. Ce sont encore les mêmes boutiques, mais plus malpropres et plus sordides. Les types que nous rencontrons sont évidemment d'une race différente. Les marchands poursuivent les clients sur la chaussée couverte d'ordures et de déchets de toutes sortes, et leur offrent la marchandise sur un ton traînant. Les figures sont bronzées par le soleil, mais moins que celles des Arabes. Les nez allongés et les oreilles en pavillon indiquent que nous avons affaire à des sémites. Les hommes sont revêtus de longues robes ou cafetans d'une malpropreté répugnante. Des tresses de cheveux en tire-bouchon ou rouflaquettes, leur tombent de chaque côté des joues. Sur leurs fronts, quelques-uns portent de petites boîtes, retenues en place, par des courroies qui leur entourent la tête. Ces cassettes contiennent, inscrits sur des peaux de chèvre, des textes de la Loi. Les Pharisiens du temps de Notre-Seigneur avaient de la même façon les textes de la Loi devant les yeux, mais ils se gardaient bien de les observer ou ne les observaient qu'extérieurement.

Suivons également ces types nouveaux. Beaucoup d'entre eux se dirigent vers une petite rue en cul-de-sac. Ils arrivent à une haute muraille formée des énormes pierres qui servirent jadis de base au temple

de Salomon, aujourd'hui transformé en mosquée. D'autres, hommes, femmes et enfants sortent des trous infects de leur Ghetto. Ils s'approchent du mur sacré. Ils commencent par en baiser les pierres noircies par les années et les foules qui s'y sont succédé depuis dix-huit cents ans. Tous ensemble, ayant ouvert le livre de la Loi, ils commencent à en lire les textes, à voix basse d'abord, puis sur un ton un peu plus élevé qui se change bientôt en cris, en pleurs, en gémissements et en lamentations lancées à tue-tête, le tout accompagné d'un balancement régulier de tout le corps, de baisers aux pierres, de génuflexions et de bras qui s'élèvent en supplication du côté du ciel. Si c'est un vendredi soir ces prières, ces gémissements, ces supplications par lesquels les fidèles demandent la venue du Messie et la réédification du temple, se continueront à la lumière de cierges et de lampes falotes, jusqu'au petit jour, jusqu'au Sabbat. Ces juifs que nous avons sous les yeux, descendants des anciens hébreux qui n'ont jamais quitté la Terre Promise, ou nouveaux venus depuis la Grande Guerre, sont les fils de ceux qui, il y a près de vingt siècles, réclamaient à hauts cris la mort de Jésus. A l'avance, ils avaient accepté que Son sang retombe sur eux et leurs enfants. Leur vœu a été exaucé.

Pour se rappeler le drame sanglant, la scène de la faute première de leurs ancêtres, les juifs d'aujourd'hui n'ont qu'à traverser quelques rues. Ils retrouveront, dans ce qui fut jadis une caserne turque, le site du Palais de Ponce-Pilate, en plein dans le quartier musulman actuel. C'est là que commence la rude montée du Calvaire avec ses diverses stations, telles que marquées dans nos églises. L'on n'a pas été sans critiquer l'indication du site de ces dernières. L'on a prétendu que ce n'était pas la véritable route suivie par le Sauveur au temps de sa passion. N'entrons pas en discussion avec les archéologistes. Rappelons-nous qu'il ne faut pas aller à Jérusalem avec un esprit critique, sans quoi l'on risque à chaque instant d'être choqué par ce que l'on y voit. Il faut se dire simplement ceci: Il est certain que le Sauveur a passé dans Jérusalem, il y a vécu à divers moments de sa vie publique. En souvenir de ce passage et comme témoignage de sa foi, le pèlerin vient à Jérusalem pour y prier. En autant qu'il le lui est permis, s'inspirant de la tradition, il évoque les péripéties de la vie et marche sur les traces du Maître. Le reste importe peu.

Et c'est dans cet esprit qu'en partant du palais de Pilate, nous nous arrêtons dans la pieuse chapelle des Dames de Sion, où, au-dessus du maître-autel, on montre un arc de pierre. C'est du haut de cet arc que le Proconsul Romain présentant son prisonnier au peuple juif lui dit: « Ecce Homo. Voilà l'Homme ». Il espérait qu'à la vue du Christ flagellé, la figure couverte du sang qui ruisselait de son front couronné d'épines, le peuple se laisserait attendrir et consentirait à la libération de Celui qui s'était dit, — et était réellement — son roi. Mais vous connaissez tous la suite des événements: le cri de ce peuple qui demande la mort de l'accusé, l'ignoble préférence donnée à Barabbas,

la condamnation à mort par le Procurateur Romain qui croit pouvoir dégager sa responsabilité d'un pareil crime, en se lavant les mains. Ce geste arrachait au Cardinal Pie l'apostrophe bien connue: « Lave-toi les mains, Pilate, lave-toi les mains, mais tu n'empêcheras pas les chrétiens de redire jusqu'à la fin des temps: je crois en Jésus-Christ qui a souffert sous Ponce-Pilate ».

Et le Sauveur est chargé de sa croix. Dans et par des rues étroites, semblables à celles décrites au début, le pèlerin aperçoit, marquées par des croix, des chapelles ou des couvents, les endroits des trois chutes successives, des rencontres avec la sainte Vierge, Simon le Cyrénéen, Véronique et les femmes de Jérusalem. Les cinq dernières stations sont dans l'église même du Saint Sépulcre, un édifice bien difficile à décrire. Ce temple abrite les souvenirs les plus sacrés de l'univers. L'église actuelle date de 1810 et a été bâtie sur l'emplacement de temples ou d'églises qui, brûlés ou détruits au cours des siècles, furent toujours reconstruits au même endroit. Dès l'entrée, l'on n'est pas peu surpris de voir, assis sur un divan, récitant leurs chapelets et buvant leur café, trois ou quatre mahométans. Ce sont les gardiens de l'église, les descendants éloignés de deux familles qui reçurent autrefois du grand Saladin, l'une, le droit de garder les clefs mais non d'ouvrir la porte; l'autre le pouvoir d'ouvrir la porte, mais sans avoir les clefs. Tous les jours, vers trois ou quatre heures du matin, il faut que le représentant de l'une des confessions religieuses en charge de la basilique, — catholique, orthodoxe, arménien, — paie un certain montant d'argent à ces messieurs, pour qu'ils ouvrent les portes aux fidèles.

A droite, par un escalier en colimaçon, d'une vingtaine de marches, l'on accède à une plate-forme avec un petit autel, construit au-dessus de l'endroit où fut érigée la croix du Sauveur. Sous le dallage en marbre blanc, apparaissent les fissures du rocher, causées par le tremblement de terre qui suivit la mort du Christ. Je ne m'attarderai pas à décrire les autels qui marquent les endroits où se tenaient la sainte Vierge et saint Jean. Ils sont sans intérêt et, à mon point de vue, d'une exactitude pour le moins très problématique.

Rendons-nous plutôt à la vaste rotonde couverte d'un beau dôme. Nous y trouverons le grand centre d'attraction de l'univers chrétien. Sous le dôme, l'on a construit une sorte d'église en marbre de couleur sombre, dont l'intérieur est divisé en deux chambres. Pour y entrer il faut se baisser profondément. Dans la première de ces chambres, et enclavée dans un piédestal de marbre blanc sculpté, un carré de pierre, partie de celle qui fermait l'entrée du tombeau de Notre-Seigneur. C'est un objet de grande vénération pour les pèlerins russes et grecs orthodoxes, qui le couvrent de leurs baisers.

Dans la seconde chambre est le sépulcre proprement dit. Cette chapelle peut mesurer six pieds de long par quatre de large et douze de haut. Sur le mur, à droite en entrant, une grande icone recou-

verte d'argent, devant laquelle brûlent sans cesse de nombreuses lampes en argent solide. Une plaque de marbre, brisée au centre, marque l'endroit précis où Notre-Seigneur reposa du Vendredi Saint au soir jusqu'au matin de sa glorieuse résurrection. Ici encore les archéologues, les historiens et les incrédules ont émis des doutes sur l'authenticité de l'endroit.

Pour moi le doute n'existe pas. J'ai eu le bonheur d'y dire la messe au matin du premier février 1935. Jamais de ma vie de prêtre, je n'ai ressenti aussi intense émotion en célébrant le Saint Sacrifice et c'est avec peine que je parvins à refouler mes larmes. Pendant près d'une heure, j'ai connu les joies du Ciel. Je me suis senti transporté dans un autre monde. Imagination, diront quelques-uns. Hallucination, rêves et chimères, diront d'autres. Qu'importe.

Je donnerais toute ma vie pour revivre cette heure divine. Tout devait concourir d'ailleurs à donner à cette messe un caractère unique. L'on eût dit que le Bon Dieu avait voulu réunir pour cette occasion, autour de ce prêtre du Canada célébrant les saints mystères, des représentants de tous les peuples de la terre et de toutes les confessions qui, à des titres divers, s'inspirent dans leurs croyances et leur morale de la doctrine du Christ. A la sacristie, je fus reçu par deux franciscains italiens. Je fus conduit au Saint Sépulcre par un syrien du rite maronite, qui me servit de guide. Un jeune avocat de Paris remplissait les fonctions de servant de messe. Des quatre personnes debout dans l'édicule, deux étaient catholiques; l'une venait des Etats-Unis et l'autre des Philippines; une autre, exilée de Russie, était orthodoxe et la quatrième, était une protestante américaine. Autour de nous tout était sombre et froid dans l'immense église (350 x 280 pieds), car il n'était que cinq heures et demie du matin. Pendant la célébration de la messe, je pouvais entendre, venant des coins les plus reculés du temple, les prières que récitaient dans leurs chapelles respectives, les franciscains, les grecs orthodoxes et les arméniens. La cérémonie terminée, et avant de quitter définitivement la basilique, j'allai me prosterner une dernière fois dans l'édicule sacré et en baisai la pierre... Aurai-je jamais le bonheur d'y retourner ?

Au dehors il fait froid, bien froid. Une pluie glaciale, que balaie un vent en rafales... De gros nuages noirs. Les rues sont désertes, les boutiques, encore closes, les « souks » ou marchés, silencieux. Une petite cloche, au son argentin, annonce un office au couvent du Saint-Sauveur, maison dirigée par les Pères Franciscains, gardiens, de temps immémorial, des Lieux Saints. Je continue ma route, trébuchant presque sur les pierres de plus en plus glissantes. J'ai peine à me protéger de la pluie. Pourtant j'ai le cœur tout à la joie et au bonheur. Je vis encore dans l'atmosphère céleste du Saint Sépulcre.

Tout à coup, j'entends des voix claires qui chantent à tue-tête et dans un français impeccable, un cantique bien connu chez nous: « Je suis chrétien, voilà ma gloire et mon soutien ». Je n'en pouvais

croire mes oreilles. A cette heure, et dans Jérusalem! ! ! Je lève les yeux. Je m'aperçois que je suis en face de la grande école dirigée par les Frères des Ecoles Chrétiennes, — les fils de saint Jean-Baptiste de la Salle, — qui, là-bas comme ici et dans tout l'univers, fidèles aux traditions qui leur ont été léguées par leur fondateur, font partout connaître et aimer l'Eglise et la France.

Athènes — Les cariatides.

Une rue dans le vieux Jérusalem.

LA TERRE SAINTE.

Souvenirs: Pèlerinage de 1904 — Le Père Bailly — Le retour des juifs vers la « Terre Promise » — Le sionisme — Juifs d'hier et juifs d'aujourd'hui — A Haïfa. — A Nazareth — En route pour la Judée — Colonies sionistes — Les oranges de Jaffa — Les foules dans les gares — Le tombeau de Rachel — La basilique de la Nativité à Bethléem — Le Mont des Oliviers — La Mosquée d'Omar — Le Christ-Roi.

•

Mesdames, messieurs, mes jeunes amis,

Alléluia! Alléluia! C'est l'acclamation joyeuse qui accompagne l'annonce de la victoire du Christ sur la mort et sa résurrection au jour de Pâques [1]. Alléluia! Alléluia! Ce fut aussi l'acclamation qui monta tout naturellement aux lèvres des passagers, quand l'« Empress of Britain » jeta l'ancre en face de Haïfa, dans la baie de St-Jean-d'Acre. Pour les chrétiens, — catholiques, protestants, orthodoxes, — c'était la Terre Sainte qu'ils apercevaient, la terre où le Maître avait vu le jour, où Il avait vécu sa vie cachée, où Il avait enseigné sa doctrine, prouvant sa divinité par ses miracles, où Il avait souffert, où Il était mort. Pour les juifs, — et qu'ils étaient nombreux à bord, tant des Etats-Unis que de l'Europe! — c'était le retour vers l'ancienne patrie, la terre des ancêtres, d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de Moïse, des patriarches et des prophètes. C'était en un mot la Terre Promise.

Tous les voyageurs sans exception avaient hâte de quitter le navire, de prendre contact avec l'Orient, car la Palestine, c'est l'Orient qui commence. Mais un bateau de croisière, tel qu'était le nôtre, n'est guère favorable à l'éclosion d'idées sérieuses dans lesquelles la religion tient la première place. Les touristes, — et on ne peut leur en faire un reproche dans l'occurrence, — songent beaucoup plus à s'amuser et à se distraire. Quelle différence entre cette croisière et ma première visite en Palestine au printemps de 1904! Je faisais alors partie, avec Mgr Langevin et le vénérable Père Lacombe, d'un pèlerinage organisé par les Pères Assomptionistes. Il nous avait fallu dix jours pour nous rendre de Marseille à Jaffa, dix jours pendant lesquels tous s'étaient préparés par l'assistance à la messe, à des offices religieux, à des sermons, au grand moment de l'arrivée en Terre Sainte.

Debout à l'avant du bateau, le Père Bailly, directeur du pèlerinage, à qui sa longue barbe blanche donnait une figure de Pierre l'Ermite, avait entonné de sa voix claire et chevrotante le psaume: « Lauda Jerusalem Dominum », sitôt qu'il eut aperçu au loin les lignes indistinctes de la côte palestinienne. Nous avions mis pied à terre ayant au cœur les sentiments des Croisés. Plus d'un s'était prosterné dans la

(1) Cette causerie fut donnée le soir de Pâques, 1936.

poussière et avait embrassé le sol... au grand ébahissement des musulmans incapables de rien comprendre à pareille conduite.

Cette fois, tout était changé. Il y avait assurément ruée aux sorties pour être des premiers à descendre dans le transbordeur, mais dans un but beaucoup plus utilitaire: s'assurer une bonne place dans les voitures de chemin de fer qui attendaient sur le quai, tout près. Certes le tableau était différent. Ce n'était pourtant que le premier des changements dont je devais être témoin, pendant les quelques heures de notre séjour en Palestine. La transformation opérée en Italie par et sous le régime fasciste, est à peine comparable à celle qui s'accomplit à l'heure actuelle en Palestine, sous la direction du Gouvernement Britannique et des juifs amenés dans le pays, depuis la conclusion de la Grande Guerre. Aussi je n'hésite pas à dire, à ceux qui lisent ces lignes, qui en ont le loisir et les moyens: si vous voulez avoir une idée de ce qu'était la Terre Sainte à l'époque de Notre-Seigneur, ne remettez pas le voyage à plus tard. Dans cinq ans, il sera déjà trop tard.

Cette transformation est due surtout au sionisme. L'on sait en quoi il consiste. Brièvement c'est la mise en action d'un rêve caressé par les juifs depuis les débuts du christianisme: le retour vers l'ancienne patrie, autour du Temple reconstruit, de tous les juifs de l'univers. Je ne veux pas vous fatiguer en refaisant l'histoire du mouvement à travers les siècles. Il me suffira de rappeler que le rêve a pris une forme définitivement nette et sérieuse sous l'impulsion de Théodore Herzl. A la fin du dix-neuvième siècle, il sut intéresser à la question, de riches juifs de toutes les parties du monde; en particulier, les Montefiore et les Rothschild. Non seulement ils y allèrent largement de leur argent, mais aussi de leur influence.

La Grande Guerre permit enfin la réalisation du rêve. Lord Balfour, au nom de l'Angleterre, déclara que son gouvernement voyait, d'un bon œil, la constitution d'un état national juif en Palestine. La paix signée, ce fut une ruée des expatriés de Russie, de Pologne, de Roumanie, de l'Europe Centrale, de l'Allemagne, des Etats-Unis, vers l'ancienne patrie. A coup de millions, souscrits par les communautés juives de tout l'univers, — y compris celles du Canada, — les nouveaux arrivés s'emparèrent de vastes propriétés qu'ils se divisèrent entre eux, organisant leurs villages, au début du moins, sous la forme communiste. L'un de ces centres, Tel-Aviv, compte actuellement une population de près de 75,000 habitants, installés dans une plaine sablonneuse, sur le bord de la mer Méditerranée, non loin de Jaffa. Il y a quinze ans, il n'y avait pas là une seule maison. Seuls les juifs d'ailleurs ont droit d'y habiter et demeurer.

Habitués à la servitude et à l'oppression dans leurs pays d'origine, les premiers immigrés se présentèrent sous les dehors les plus avantageux: humbles, soumis, ne demandant qu'un tout petit coin de terre pour y vivre une vie tranquille et à l'abri de la persécution. Mais bientôt, se sentant soutenus par l'or de leurs compatriotes, appuyés par

les grandes agences de nouvelles et la presse du monde entier, ils relevèrent la tête et réclamèrent à grands cris, comme leur étant dus en justice, certains droits qui, jusque alors, n'avaient été concédés à aucune des nations autochtones.

Ils demandèrent une représentation dans les conseils de la nation, nullement en proportion avec leur nombre. Hautains et orgueilleux, accoutumés dans les grandes villes à prendre et à laisser de la Loi de Moïse ce qui leur convenait, ils se moquaient de ceux qui étaient restés fidèles aux pratiques anciennes. Résultat inattendu: leurs compatriotes installés dans le pays depuis toujours, s'allièrent aux Arabes, afin de protester contre les prétentions des nouveaux venus.

En outre, maintenant qu'ils ont la meilleure part et se sont taillé les plus beaux morceaux, ils insistent auprès de l'Angleterre pour que les portes soient fermées à l'immigration juive d'où qu'elle vienne et même que les juifs allemands, chassés de leur pays, aillent s'installer ailleurs... au Canada par exemple. Les sionistes de l'extérieur, au contraire, réclament une immigration intensifiée en Palestine. Cet aperçu un peu long sur le sionisme, était pourtant nécessaire à l'intelligence de certains détails, que je donnerai plus tard au cours de ma causerie. L'on y trouvera également l'explication des changements apportés à la physionomie extérieure du pays et dans les mœurs de ses habitants.

Haïfa, où nous débarquons, est un exemple typique de ce changement. Il y a trente ans ce n'était qu'un gros village ou une petite ville de quelques milliers d'habitants. Aujourd'hui la population est d'au delà de 35,000 âmes, divisée en parties presque égales entre les musulmans et les juifs. Ces derniers y ont des colonies très bien organisées et le commerce est entre leurs mains. Les Anglais en ont fait un port de mer des plus modernes, d'une importance stratégique de tout premier ordre au point de vue militaire. A l'heure actuelle, Haïfa est le point terminus de gros tuyaux qui amènent l'huile du Kirkuk, d'une distance de plus de six cents milles. Ces détails ne rappellent en aucune façon la lecture d'une page de l'évangile. C'est très moderne au contraire, tout comme la nouvelle route qui relie Haïfa avec Nazareth et Tibériade.

Autrefois, après avoir fait une visite au couvent du Mont-Carmel, les voyageurs devaient parcourir la distance qui sépare les deux villes, par une voie poussiéreuse, à peine entretenue, aux prix de fatigues sans nombre, dans des voitures tirées par des chevaux. Il ne faut pas oublier que, même en 1914, il n'y avait dans toute la Palestine qu'une seule automobile. Et c'est ainsi que l'on arrivait, cahin-caha, éreinté et morfondu, la bouche et la gorge sèches, à Nazareth. Aujourd'hui une belle voie carrossable, des automobiles, toutes les facilités, sont à la disposition du touriste ou du pèlerin qui parcourt le trajet en une heure.

Mais Nazareth – si l'on excepte évidemment l'éclairage à l'électricité, les radios et gramophones que l'on entend un peu partout, comme on les entendra à Jérusalem et Bethléem! – Nazareth n'a pas trop souffert de l'invasion sioniste. L'on y retrouve les nombreuses chapelles et églises qui rappellent divers incidents de la vie du Sauveur et surtout la grande basilique construite sur l'emplacement de la maison de la sainte Vierge où l'ange vint lui annoncer sa glorieuse mission.

C'est cette maison qui fut transportée miraculeusement par les anges à Lorette, en Italie. Tout près est l'unique fontaine du village et l'on peut affirmer, sans crainte de se tromper, que la sainte Vierge y vint puiser l'eau jadis, tout comme le font les femmes et les jeunes filles d'aujourd'hui. Après avoir dépassé Cana, témoin du premer miracle de Notre-Seigneur, ainsi que le Mont Thabor, scène de la Transfiguration, l'on arrive enfin à Tibériade sur le bord du lac, connu aussi sous le nom de mer de Galilée. Ici encore l'on ne peut retenir l'expression d'un sentiment de regret en songeant aux changements apportés par les nouveaux venus. Cette fameuse mer de Galilée qui n'a que six milles et demi dans sa plus grande largeur, autrefois témoin de tant de miracles de Notre-Seigneur, est maintenant, en partie du moins, convertie en une plage et station balnéaire, avec tous les attraits (? !) de pareils endroits.

Il en est de même de la mer Morte, plus au sud, qui marque, croit-on, le site des villes bibliques de Sodome et Gomorrhe. Là, en plus des usines qui servent à l'extraction de la potasse, du sel et de la bromine, l'on a également organisé une vaste plage où les jeunes juives modernes de Jérusalem vont, pour leurs « week-ends », se baigner, s'étendre au soleil, s'amuser et le soir venu, danser aux sons d'un orchestre qui leur joue les derniers morceaux de jazz américains. Hélas! trois fois hélas! J'avais bien raison de dire, n'est-il pas vrai? qu'il faut se hâter d'entreprendre son pèlerinage de Terre Sainte si l'on veut voir le pays tel qu'il était au temps du Sauveur? Bientôt l'on ne pourra plus écrire des volumes intitulés: « Sur les Pas de Jésus ». Il faudra dire: « Sous l'Etoile Juive ».

En se rendant de Haïfa à Jérusalem, par chemin de fer, l'on s'apercevra encore mieux de la pénétration profonde des sionistes dans tout le pays. Le long de la route, ce ne sont que colonies qui succèdent à d'autres colonies, habitées uniquement par des juifs... Il faut bien l'admettre cependant, ces centres sont parfaitement organisés au point de vue sanitaire. Les constructions sont simples mais bien appropriées au climat de la Palestine, entourées de jardins et de grandes fermes ou vergers. Les plaines sablonneuses d'autrefois, que l'on considérait impropres à toute culture, sont maintenant productives et permettent aux nouveaux venus, non seulement de vivre à l'aise, mais aussi de faire l'exportation de leurs produits – en particulier des oranges. J'ai eu l'occasion de manger ces fameuses oranges dites de Jaffa qui se vendent maintenant partout, – même à Montréal. Elles sont annoncées

à grands frais. L'on n'hésite pas à dire qu'elles sont supérieures en qualité à celles de la Californie ou de la Floride. J'en ai mangé quelques-unes. J'ai été désappointé. Comme tant d'autres choses annoncées de la même façon, elles promettent plus qu'elles ne donnent. Très grosses en apparence, elle deviennent subitement toutes petites, une fois l'épaisse écorce enlevée.

Il est fort intéressant d'observer en cours de route, à chaque arrêt du train, ceux qui s'assemblent dans les gares, d'étudier leurs physionomies afin d'y découvrir soit à la forme de leurs chapeaux, soit à leur façon de s'habiller, leurs ascendances européennes ou orientales. C'est un méli-mélo indescriptible et dont la rencontre, dans tout autre pays que la Palestine, devenue subitement un centre universel, ferait éclater de rire. Il y a là des fils du sol, qui, fidèles aux prescriptions anciennes, portent les casques de velours bordés de fourrure et sont recouverts du cafetan; des Arabes venus sans doute dans l'espoir de quelque bon marché à faire; des Allemands et des Allemandes coiffés et habillés à l'européenne; des Russes chaussés de grandes bottes, aux pantalons bouffants, le gilet serré à la taille par une ceinture de cuir; des Américaines, portant des robes voyantes, dans le style et la coupe des plus récents modèles de Broadway... et qui, se considérant supérieures à leurs compatriotes européennes, moins richement vêtues, regardent ces dernières d'un certain air de supériorité, auquel se joint un peu de mépris.

Aux colonies et aux plaines sablonneuses succèdent des rochers de pierre rouge et des montagnes arides, sans verdure ni végétation, aux profondes cavernes, abris ordinaires des chacals et des renards. La route est toute en courbes. Le train avance lentement. Les roues grincent et les voitures prennent une tangente dangereuse...

Nous approchons de Jérusalem, qui semble être ainsi protégée contre toute invasion possible, par des défenses naturelles. Toutefois, avant d'entrer dans la Ville Sainte, rendons-nous à Bethléem, à une dizaine de milles de là. Par la belle route asphaltée, nous serons à destination en moins d'une demi-heure, après avoir laissé à droite le petit édicule en forme de mosquée, couvert d'un dôme, qui indique le lieu de la sépulture de Rachel. Jadis propriété musulmane, cet édifice est maintenant entre les mains des juifs, qui le considèrent comme un centre de pèlerinage. Sa proximité de Bethléem permet de comprendre l'allusion contenue dans le texte de l'évangile au sujet du massacre des Saints Innocents: « Une voix a été entendue dans Rama... c'est Rachel qui pleure ses enfants qui ne sont plus et qui ne veut pas être consolée ».

Le hameau, théâtre des miracles qui ont accompagné la naissance du Sauveur, était autrefois l'un des plus petits de la Judée mais aujourd'hui il partage, avec Jérusalem, l'honneur d'être le rendez-vous de tout l'univers. L'on a beaucoup discuté sur l'authenticité de certains sites historiques en d'autres parties de la Terre Sainte, même du

Calvaire et du Saint Sépulcre, mais il n'y a pas de discussion possible en ce qui concerne Bethléem. Malheureusement la grande basilique construite par sainte Hélène, à l'endroit précis de la naissance de Notre-Seigneur, est aujourd'hui désaffectée, du moins dans sa partie supérieure, à cause de luttes nationales et religieuses. Il faut, pour y entrer, se plier bien bas en deux. La crainte des invasions arabes a nécessité la fermeture de l'ancien grand portail. L'on accède aux chapelles souterraines par deux escaliers toujours gardés et surveillés par les autorités militaires. Sous un autel, l'on peut voir dans le pavé une étoile d'argent. C'est là qu'était la Crèche de l'étable. Toute une série de grottes ou chapelles évoquent certains souvenirs qui se rattachent à la fête de Noël, ainsi qu'à la vie de saint Jérôme. Il travailla ici à la traduction des Ecritures Saintes.

Le village, situé sur une hauteur qui domine tout le pays environnant, a un cachet particulier de propreté qui contraste avec ce que l'on voit ailleurs en Palestine. Les habitants, presque tous chrétiens, ont des figures plus attirantes, plus douces que celles des gens de la Samarie ou de la Galilée. Le costume pittoresque des femmes, la tête et les épaules recouvertes d'un grand voile blanc, leurs robes très amples, les font reconnaître partout où elles vont. Nulle part ailleurs, les femmes ne sont habillées comme elles.

De nombreux ordres religieux se sont installés auprès de la Crèche afin d'y trouver une inspiration à leurs travaux: Frères des Ecoles Chrétiennes, Carmélites, Franciscains qui ont la garde du sanctuaire, etc. Mais de même que la Crèche n'eut sa raison d'être qu'en vue du Calvaire, ainsi Bethléem nous invite tout naturellement à retourner à Jérusalem.

Pour en obtenir une vue d'ensemble, c'est du sommet du Mont des Oliviers, qu'il faut d'abord contempler la Ville Sainte. C'est de là d'ailleurs que Notre-Seigneur, jetant les yeux sur la splendeur du Temple, des palais et de tous les édifices, ne put s'empêcher de verser des larmes en songeant au sort que lui réservaient les Romains. Même aujourd'hui, et malgré les ruines accumulées, la vue, surtout sur la fin de l'après-midi, laisse une impression inoubliable. C'est d'abord le Mont des Oliviers lui-même, couronné à son sommet de chapelles et d'églises, et dont les pentes prennent la teinte vert sombre des arbres qui y croissent; à mi-chemin de la côte, la superbe et très riche église russe orthodoxe construite aux frais du tsar Nicolas; un peu plus bas, la nouvelle basilique de l'Agonie et le jardin où Notre-Seigneur se retira à la veille de sa Passion.

Judas choisit cet endroit pour y trahir son Maître. Huit oliviers, aux branches tordues, dont les racines sortent de terre et que l'on conserve précieusement, datent, croit-on, du temps de Notre-Seigneur. Puis c'est le torrent du Cédron qu'il faut traverser pour remonter de l'autre côté sous les murs de Jérusalem. Les juifs et les arabes, convaincus que c'est en cet endroit et dans la vallée de Josaphat toute proche,

qu'aura lieu le dernier jugement se disputent à l'envi l'honneur d'y être enterrés. Ils tiennent à avoir les premières places... au cas sans doute où le Ciel serait trop petit pour accommoder les représentants du genre humain à travers les siècles. Voici la ville entourée de hautes murailles et percée de grandes portes. Celle qui fait face à la montagne des Oliviers, encore murée, servit, selon la tradition, au triomphe du Sauveur quand il y passa avec ses apôtres et ses disciples, le dimanche des Rameaux.

La grande place à gauche marque l'enceinte du Temple, l'endroit le plus sacré du monde pour les juifs. Ils en ont cependant été dépossédés. Les musulmans y ont construit l'une de leurs plus belles mosquées, celle d'Omar, et y ont rattaché des souvenirs de Mahomet, qui leur sont aussi chers que ceux des juifs. A moins d'événements extraordinaires, l'on a peine à concevoir comment les juifs pourraient de nouveau s'emparer de cet emplacement. Il en résulterait une levée d'armes des forces musulmanes non seulement de la Palestine mais de tout l'univers, y compris les 70,000,000 de fidèles du Prophète dans l'Inde. C'est ce que l'Angleterre ne voudra jamais permettre.

Plus loin, et presque au centre de la ville, le dôme du Saint Sépulcre émerge au-dessus de tous les quartiers et édifices qui l'entourent. Ce ne sont partout que mosquées, églises, temples qui rappellent des souvenirs de la vie du Sauveur.

Jérusalem est bien la Ville Sainte par excellence, autant peut-être qu'à l'époque de Notre-Seigneur lui-même. Il y a laissé sa marque, son empreinte. Il l'éclaire de sa divinité, de sa doctrine, bien plus que ces rayons du soleil couchant qui descend à l'horizon. L'ancien temple de Salomon et celui d'Hérode, sont aujourd'hui disparus, pour ne plus se relever de leurs ruines. Mais le temple divin qu'il était, Lui, et que ses ennemis ont cru pouvoir détruire s'est relevé plus beau, plus grand. Il est devenu le rendez-vous, le centre d'attraction de tous les peuples. Les transformations matérielles de la Palestine, sous une inspiration nouvelle, ne pourront empêcher Jérusalem de garder intacts des souvenirs de Celui qui fut le vrai Messie. On peut retracer Ses pas sur l'esplanade de la mosquée d'Omar, à la Piscine Probatique récemment retrouvée par les Pères Blancs, au Cénacle — aujourd'hui converti en mosquée, — le long de la Voie Douloureuse et au Saint Sépulcre. C'est tout cela que l'on peut voir à Jérusalem.

Ce sont ces souvenirs qui en font une ville comme il n'en est aucune autre au monde, une ville qui, malgré le temps et les siècles, garde son cachet particulier. Maintes fois détruite, elle s'est toujours relevée de ses ruines ou de ses cendres, pour proclamer bien haut la mission divine du Messie... C'est tout cela que l'on voit, toutes ces réflexions qui viennent naturellement à l'esprit, lorsque du haut du Mont des Oliviers, — l'on jette les yeux sur Jérusalem. La nuit tombe tranquillement pendant que les lumières commencent à poindre aux fenêtres des maisons...

AU PAYS DES PHARAONS: L'ÉGYPTE.

De Jérusalem au Caire — Le mauvais sheik: rêve et réalité — Souvenirs de la guerre de 1914 — Le canal de Suez — Histoire de l'Egypte — L'arrivée au Caire — A la paroisse « française » — Le Père Lagacé — Les Pyramides — Le Sphinx — Les chameaux — Rues, temples, types du Caire — Dans les bazars — Cortèges funèbres — La Citadelle — L'université El-Hazar.

•

Mesdames, messieurs, mes jeunes amis,

« Les passagers pour Le Caire et l'Egypte, en voiture, s'il vous plaît ». Tel était le sens du « All Aboard » lancé à haute voix par les employés du chemin de fer, dans la gare de Jérusalem, au matin du 1er février — un matin froid et pluvieux. Dans des voitures d'un luxe relatif, mais suffisamment confortables, les passagers s'installent du mieux qu'ils peuvent, en songeant qu'ils ont une longue course à faire dans le compartiment mis à leur disposition. Il faut treize heures, — le passage du canal de Suez compris, — pour se rendre de Jérusalem au Caire. Au début le train parcourt le même terrain qu'à l'arrivée, passant à travers les montagnes qui paraissent encore plus dénudées et plus inaccessibles sous la pluie. Le vent ne cesse de souffler en tornade.

Un premier arrêt à Lydda. Juste le temps de se dégourdir les jambes et de humer l'air frais du matin. Sur la plate-forme est un bédouin du désert, la barbe hirsute et mal entretenue, la tête couverte d'un voile, enveloppé d'un grand manteau — genre burnous — qui fut blanc autrefois... un autrefois bien lointain. Accroupies sur le pavé, les jambes nues mais entourées de bracelets, vêtues d'une ample robe bleue, la tête dans un châle, ses trois femmes, qu'il pousse du pied, lorsqu'il veut leur adresser la parole, comme si elles étaient des bêtes. Toutes trois d'ailleurs ont le bas de la figure voilé. On leur voit à peine les yeux. La plus jeune, mue sans doute par la curiosité, s'oublie jusqu'à baisser son voile et sa figure paraît au grand jour, le front, les joues, le menton couverts de tatouages. Elle est affreuse à voir. Son mari et maître, constatant l'infraction commise par son épouse en se découvrant ainsi, lui lance un vigoureux coup de pied et lui assène une tape sur la tête. Les voyageurs protestent. Ce n'est pas comme cela que se conduisent les « sheiks » des vues animées, quoi ! ! ! Encore une idée préconçue, une illusion qu'il faut abandonner... Il y en aura bien d'autres avant la fin du voyage.

Le trajet se continue vers l'Egypte. Un peu après midi le soleil paraît... un soleil chaud, brûlant. Depuis plus de trois heures nous traversons le grand désert qui couvre le sud de la Palestine jusqu'au canal de Suez. A perte de vue, du sable auquel le vent a donné l'appa-

rence des vagues de l'océan. Pas un arbre. Pas de verdure. Pas d'habitations, à l'exception de quelques gares qui servent de centres de ralliement aux cheminots et autres employés chargés de l'entretien de la ligne ferroviaire. Des chameaux les accompagnent et doivent se contenter de rares brindilles d'un gazon qui pousse, l'on ne sait comment, dans cette terre aride. A intervalles plus ou moins éloignés l'on aperçoit des chevalets enchevêtrés de broche, de fer barbelé. Ces souvenirs lointains de la Grande Guerre, restés là après plus de quinze ans, marquent la route suivie par Lord Allenby et ses troupes, dans leur marche vers Jérusalem. Le sable soulevé par le vent s'introduit partout dans les voitures, passant en-dessous des portes et des fenêtres qu'il faut tenir hermétiquement closes. L'air devient irrespirable. Le thermomètre marque plus de 100 degrés.

Enfin l'on arrive, sur la fin du jour, à El Kantara Est, dernière station palestinienne située sur le bord du Canal de Suez et où il faudra se soumettre à l'inspection douanière égyptienne. C'est moins compliqué que l'inspection américaine. Nous sommes plus de 450 touristes. Les douaniers choisissent, au hasard, quinze noms qu'ils affichent sur un tableau noir et les intéressés n'ont qu'à ouvrir leurs valises. Un bac nous fait franchir en quelques minutes « la tranchée » creusée par Ferdinand de Lesseps, le grand ingénieur français, et nous mettons pied sur la terre des Pharaons. Des voitures de grand luxe cette fois sont à notre disposition et pendant que, dans la noirceur, nous parcourons le chemin qui nous sépare du Caire, j'essaie, en vue des visites à faire le lendemain, de me rappeler tout ce que j'ai appris jadis sur les bancs de l'école et du collège, au sujet de ce pays, nouveau pour moi. Car si je connaissais la France, l'Italie, la Grèce et la Palestine, c'était la première fois que je m'arrêtais en Egypte.

Il me fallait donc recourir à des connaissances de source indirecte. Je me rappelais l'histoire de Joseph vendu par ses frères, entraîné captif en Egypte, ses succès auprès du Pharaon, les sept années de prospérité et les sept années de disette; la longue captivité du peuple hébreu; l'histoire de Moïse abandonné dans un panier sur les bords du Nil et sauvé de la mort par la fille du Pharaon; la délivrance du peuple élu après que Dieu eut frappé le pays des sept plaies; le passage à pied sec de la Mer Rouge. Après des siècles, je retrouvais l'Egypte, terre de refuge de la sainte Famille. Tant il est vrai que, pour nous la religion est si intimement liée à l'instruction, qu'elle en fait comme partie intégrante. Il est difficile de toucher à l'une sans briser l'efficacité de l'autre; l'histoire religieuse complétant les données de l'histoire tout court et de la géographie.

Plus près de nous je voyais le pays passant aux mains des musulmans et des turcs, luttant sans cesse pour recouvrer sa liberté perdue, tombant finalement sous l'égide de l'Angleterre, quoique nominalement libre avec un roi. Les annonces de compagnies de chemin de fer et de navigation parlaient en termes enthousiastes, pour ne pas dire ampoulés,

de la terre des Pharaons, comme d'un refuge assuré contre les froids de l'hiver pour les milliers d'Européens et d'Américains qui ne savent que faire de leur argent et cherchent dans les plaisirs et les distractions à s'échapper à eux-mêmes. Mais qu'il s'agît du passé ou du présent, toujours dans le fond du tableau apparaissaient, dominant le tout, les Pyramides et le Sphinx, le Nil, sur les bords duquel se balançaient des palmiers et, à peine distincts, comme perdus dans les nuages, la longue suite des Pharaons et des Ramsès, de Tut-Ank-Ahmen, de tous les rois ou empereurs qui, se libérant de leurs bandelettes, sortaient de leurs sarcophages pour m'accueillir au débarcadère.

C'est l'esprit rempli de ces mille souvenirs que je descendis dans une immense gare moderne, brillamment illuminée et arrivai au Caire... Mais... est-ce que je rêve par hasard? Une grande place éclairée à la lumière électrique... des taxis... de hauts édifices à la blanche façade dans le style européen le plus moderne et, couronnant le tout, deux immenses enseignes Néon qui annoncent, l'une l'Aspirine Bayer et l'autre une marque anglaise de whisky... Pharaons, Ramsès, voilez-vous la face.. reprenez vos bandelettes, retournez dans vos sarcophages! ! Vous ne devez pas vous y reconnaître, pas plus ici que dans ces larges boulevards bordés de palmiers, ces cafés, dont les tables sont sur la chaussée et où vos lointains descendants dégustent les liqueurs et le café en lisant un journal français « Le Progrès Egyptien », encore moins dans les grands hôtels le « Shepherd's » et le « Continental Savoy » où dans le foyer, se promènent des messieurs et des dames aux toilettes riches et voyantes... Mais n'allons pas conclure trop vite.

Dans ce quartier, hôtels, boulevards, maisons, magasins, églises même, tout est d'inspiration française ou européenne... (j'allais presque dire canadienne). En effet le lendemain matin, voulant célébrer la messe, je me rends à la très belle église Saint-Joseph toute proche. La desserte en est confiée aux Pères Franciscains. Cette paroisse est presque unique en son genre: le même sanctuaire sert d'église paroissiale à trois ou quatre nationalités, chacune ayant son curé propre. A la sacristie, je rencontre deux bons frères italiens. Je demande la permission de célébrer, m'adressant à eux en français. « Oh, lei è francese? » (Vous êtes français?) Nous allons faire venir le curé français. J'attends quelques instants. Apparaît un bon Père à la figure aimable et souriante. Je me présente et dis que je viens du Canada, ajoutant de suite: « Et vous, Père, de quelle partie de la France êtes-vous? » « J'ai idée, monsieur l'Abbé, que nous sommes de la même « province. Je suis le Père Adalbert Lagacé de Montréal. Depuis « quelques mois, je suis ici en charge de la paroisse française... ». Jugez de ma surprise! Après la messe nous causons quelques minutes ensemble. Je lui dis qu'à mon retour, j'aurai peut-être l'occasion de parler de mon voyage, à la radio. Il me prie alors d'en profiter pour le rappeler au bon souvenir de tous ses parents et amis du Canada, ce que

je promets de faire... et, quoiqu'un peu tardivement, je remplis ma promesse avec plaisir...

Mais tout cela m'a entraîné un peu loin de mon sujet et je me hâte d'y revenir, afin de vous amener aux Pyramides et au Sphinx qui sont situés dans le désert il est vrai, mais à une quinzaine de minutes au plus du centre de la ville du Caire. Une fois les faubourgs dépassés et le Nil traversé, l'on tombe sans autre transition dans l'immense plaine de sable. A l'arrivée des autos, une centaine de chameaux, tenus en laisse par leurs conducteurs, des ânes, des voitures traînées par de tous petits chevaux, attendent que leurs services soient requis par les voyageurs. Car c'est maintenant une tradition: pour bien prouver aux amis que l'on est allé en Egypte, il faut absolument monter à dos de chameau et se faire photographier ainsi... En ce qui me concerne, j'avoue bien humblement que je ne pourrai pas soumettre pareille preuve... Je ne suis pas monté à dos de chameau et je n'ai pas de photographie de moi dans cette position. Pourquoi?... Pour ne pas faire comme tout le monde? Peut-être.

Quoi qu'il en soit, j'ai parcouru le court trajet qui nous séparait des Pyramides « pedibus cum jambis » selon la formule du Tartarin, brave héros de Daudet. Je ne l'ai pas regretté en dépit du fait qu'à la fraîcheur de la nuit avait succédé une lourde chaleur. Le thermomètre, à dix heures du matin, marquait déjà 92 degrés. En marchant l'on n'aperçoit pas d'un seul coup la première Pyramide, celle de Chéops et les deux autres qui lui succèdent. Elle apparaît peu à peu du sommet à la base et l'on peut ainsi se rendre compte un peu mieux de son immensité. Depuis longtemps... depuis toujours, l'on en a vu des images. L'on s'imagine qu'elles doivent écraser par leur poids et leur accumulation. Mais, tout comme à Saint-Pierre de Rome, il faut attendre que le guide commence à donner ses explications, pour se faire une idée de la grandeur de ces monuments. Napoléon enthousiasmé à leur vue, se contentait de dire à ses soldats avant la bataille: « Soldats, du haut de ces Pyramides quarante siècles vous contemplent ». L'on s'est moqué de ces fameux « quarante siècles », à une époque où l'on n'avait encore aucune idée de l'âge de la terre. Si les paroles de Napoléon étaient vraies, disait-on, il eût fallu que Dieu créât les Pyramides en même temps que ses premières œuvres, — ce dont il n'est pas question dans la Bible. Mais aujourd'hui l'on en est bien revenu. Le futur empereur avait raison.

Tous les historiens et archéologues s'accordent à dire que la construction des trois Pyramides de Ghizeh, partie d'un groupe qui s'étend jusqu'à Memphis, date de trois à quatre mille ans avant Notre-Seigneur. Quelques-uns même n'hésitent pas à reculer ce chiffre jusqu'à dix et onze mille ans. Les trois Pyramides portent les noms des Pharaons à qui l'on en doit la construction: Chéops, Chéphrem et Mycérinus. Quelques chiffres donneront une meilleure idée de ce que représentent ces constructions. La hauteur totale de la Pyramide

de Chéops est de 451 pieds et chacun des côtés de la base mesure 750 pieds, le tout couvrant une superficie de onze acres. Cent mille hommes, — des esclaves plutôt et que l'on traitait comme tels, — travaillèrent à sa construction pendant vingt ans. Une fois finies, elles servirent de sépulcres aux Pharaons et à leurs épouses. Rien de plus.

Autrefois les quatre surfaces étaient lisses et il était impossible, dit-on, d'introduire la pointe d'un bâton dans les interstices des pierres, encore moins d'en gravir les pentes. Mais les musulmans et les turcs au cours des siècles trouvèrent moyen d'enlever ces pierres et de les transporter au Caire, où elles servirent à la construction de mosquées et d'édifices publics de tous genres. Il en résulte qu'aujourd'hui, les blocs qui restent, forment comme des marches d'un gigantesque escalier par lesquelles l'on peut monter jusqu'au sommet. Ceux qui ont bon pied et bonne jambe tentent l'expérience. C'est encore un de ces hauts faits d'armes dont ils se vanteront, une fois de retour chez eux. Et même l'une des passagères a voulu faire mieux encore. Joueuse enthousiaste de golf, elle n'a pas hésité à apporter là-haut avec elle, son sac et ses bâtons. Elle a placé sa balle en position sur le sommet et s'est fait photographier au moment où elle allait la projeter dans l'espace... Voilà certes un tour de force qui en vaut la peine... du moins au point de vue américain. Je me demande ce qu'en penserait Chéops, si des bandits avaient violé sa tombe il y a quelque cent ans et emporté le sarcophage aussi bien que les trésors ensevelis avec le corps du défunt.

Un peu plus bas que la grande pyramide et enclavée dans le sable du désert, est la statue du Sphinx dont l'origine est restée longtemps mystérieuse, tout comme le personnage ou le dieu qu'il était supposé représenter.

Le visage est celui d'un homme. Le corps représente un lion couché, un petit temple entre ses pattes ou griffes antérieures. Le nez a été brisé et les yeux, de ce fait, semblent sortir de la tête, donnant au tout un air de férocité. Mais il ne faut pas se contenter d'un regard passager devant cette divinité qui représente le dieu Soleil — on le sait maintenant, après de récentes découvertes. Si l'on s'attarde au contraire dans la contemplation de cette statue, l'on ne peut s'empêcher de lui trouver un air de douceur et de tranquillité presque divin. Et de voir cette image, demi-homme, demi-bête, ainsi perdue, seule, dans l'immensité de l'océan de sable qui l'environne de toutes parts et l'a bien des fois partiellement ensevelie, l'on tombe en admiration devant l'ingéniosité des anciens Egyptiens et l'on se sent tout petit, dans l'espace et le temps. Que sommes-nous en effet dans le monde? Moins que l'un de ces grains de sable du désert qui nous entoure. Que sont quelques années d'une vie humaine, quelque longue soit-elle, quand on sait que le Sphinx est là depuis près de soixante-dix siècles.

C'est la même impression, ce sont les mêmes pensées lourdes de conséquences, qui poursuivent le voyageur, lorsqu'il entreprend la

visite des rues et de tous les monuments de la ville du Caire. A chaque pas, à chaque tournant, il retrouve les traces, les souvenirs ou les vestiges des siècles disparus. Les campagnes n'ont pas encore été touchées par la civilisation moderne soit dans la façon dont les maisons sont construites, soit dans les procédés employés pour la culture et l'irrigation, soit surtout dans le vêtement et le mode de vivre.

Le chameau reste encore la principale bête de somme et de transport. Seul, il peut affronter les longues heures de chaleur et de sécheresse du désert. Il imprime au paysage général un certain air de poésie qui caractérise toutes les images de l'Egypte et de certains pays orientaux. En cas de nécessité il peut rivaliser de vitesse avec les meilleurs chevaux de course et il a beaucoup plus de résistance que ces derniers. Règle générale cependant, il avance d'un pas lent et régulier, tout son corps se balançant d'un mouvement qui donne la sensation du tangage des vaisseaux sur mer. Mais dans une ville comme Le Caire, il semble être comme un poisson hors de l'eau avec les tramways, les automobiles, les voitures de toutes sortes.

Par sa présence il intensifie l'écart entre le nouveau et l'ancien, la ville européenne et la ville musulmane. Autant la première est propre, bien entretenue, bien divisée, aux rues larges et droites, autant la seconde est sale, en désordre, aux rues étroites et inextricables. La ligne imaginaire qui sépare l'une de l'autre est aussi profonde que l'océan. Ce sont deux mondes, deux peuples, deux civilisations qui vivent côte à côte, sans se mêler ou se compénétrer; tout comme l'on peut voir dans notre port, les eaux vertes du Saint-Laurent se joindre aux eaux sombres de l'Outaouais, former ensemble un grand fleuve qui va se jeter dans l'océan, sans que jamais les deux teintes ne se mêlent l'une à l'autre.

Au Caire, l'on sent — en prenant le mot « sentir » dans tous ses sens — que l'on est déjà plus proche de l'Orient véritable, qu'à Jérusalem. C'est dans les grands bazars, — agglomération de magasins de toutes sortes dans les quartiers où l'on ne rencontre presque jamais un Européen, — que l'on peut le mieux étudier les mœurs du peuple. En voyage, en se mêlant au peuple l'on apprend à le connaître beaucoup plus et mieux que par la visite des musées, des monuments, des souvenirs ou endroits historiques mentionnés dans tous les livres. Les guides y donnent des explications qui ne sont pas toujours conformes à la vérité. C'est ainsi du moins que je comprends les choses et je m'instruis bien plus, en passant une matinée dans un quartier populaire à regarder et observer tout ce qui s'y passe, qu'à flâner dans le foyer d'un hôtel luxueux, parmi des gens qui ne savent que faire de leur temps.

Dans ces bazars, la vie est si changeante, si colorée, si différente de ce qui existe ailleurs, qu'il suffit de se tenir debout au coin d'une rue pour avoir l'impression que l'on assiste à une représentation cinématographique, au cours de laquelle l'Egypte ancienne et nouvelle passent devant nos yeux étonnés, plus d'un million d'acteurs s'étant donné

rendez-vous dans un seul et même endroit. Tout près de nous, assis sur le trottoir, le dos adossé au mur d'une maison, voici ensemble un mendiant en haillons, un diseur de bonne aventure qui lit l'avenir dans la main d'une femme à demi accroupie devant lui, un écrivain public qui, moyennant quelques sous, composera et écrira lettres d'affaires ou lettres d'amour. Sur la chaussée passent des chameaux, des ânes, des mulets, tous lourdement chargés de produits de la ferme ou de grandes boîtes dans lesquelles sont installés, tant bien que mal, des femmes et des enfants; des vaches ou des chèvres que leur conducteur arrête de ci de là, pour traire leur lait, et le vendre à des passants, qui n'auront pas besoin d'une garantie de la pureté du produit qu'ils achètent.

Se succèdent, les uns aux autres, des hommes à la peau basanée, les yeux noirs, les dents d'une éclatante blancheur, le rire aux lèvres; des bédouins du désert; des ouvriers en robe blanche, une ceinture rouge à la taille; des vieillards à la longue barbe blanche, le dos voûté, coiffés d'un turban vert, marque distinctive de ceux qui ont fait le pèlerinage de La Mecque; des marchands habillés à l'européenne, la démarche fière, presque tous grassouillets et bedonnants, fidèles toutefois au port du fez. Ils affirment ainsi leurs sentiments patriotiques.

Voici des femmes, les pieds chaussés de mules ou de souliers à talons hauts, en toilette blanche, genre européen, ce qui leur donne un air assez étrange quand on examine le reste de leur costume: large et ample robe, généralement noire ou de teinte foncée. Un châle noir leur recouvre la tête et la moitié du corps. Finalement un « yachimak », sorte de voilette cache la moitié inférieure de la figure. Cette voilette épaisse diffère de celles que les femmes portent partout ailleurs dans l'Orient. Sur le nez est une sorte de roulette de cuivre ou de bronze, au centre duquel, passe une ficelle qui relie le bas du voile à une bande de coton cachée par le châle qu'elles portent sur la tête. Toutefois le port du « yachimak », universel autrefois, commence peu à peu à être abandonné. Les femmes de la campagne le trouvent embarrassant pour les travaux de la ferme et les dames à l'aise et celles de la bourgeoisie, s'en sont libérées en marque d'indépendance. Seules les femmes du peuple s'en couvrent encore la figure.

C'est maintenant le défilé des véhicules, voitures à deux roues, tirées par des ânes ou des mulets et sur lesquelles sont installés, accroupis toujours et se faisant secouer à chaque brisure de la chaussée, des femmes avec les enfants... épouses, belles-mères et parentes du monsieur qui marche en tenant la bête par la bride. Des scène bruyantes: c'est un cortège de gens qui vont assister à un mariage ou en reviennent et qui chantent en dansant au milieu de la rue. Ou bien au contraire, des funérailles; tristes mais non moins bruyantes. L'on entend les cris, les gémissements, les éclats de voix des pleureuses officielles, qui sont payées pour gémir et verser des larmes sur la perte d'un mort qu'elles n'ont jamais vu de son vivant, qui est là installé sur une civière, la

figure recouverte, porté sur les épaules de quatre hommes. Les gémissements et les larmes seront d'autant plus aigus et abondantes que les pleureuses seront mieux rémunérées...

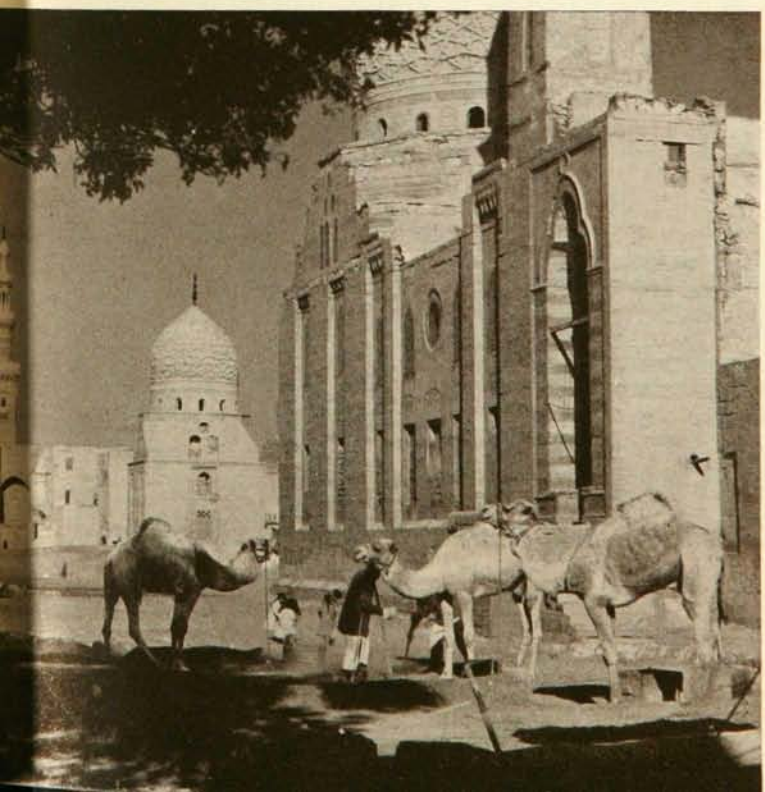
Comme leurs coreligionnaires de Palestine ces gens, à heures fixes, à l'appel du muezzin, quitteront leurs occupations afin de se rendre à la mosquée et y prier Allah. Car Le Caire est une ville de mosquées. L'on n'en compte pas moins de quatre cents, depuis les toutes petites, perdues dans des ruelles, jusqu'aux plus grandes, d'une richesse à faire rêver, qui remplissent toute une place publique et dont les minarets élancés dominent toute la ville. L'une d'entre elles en particulier est visible de partout: elle est située dans l'enceinte de la citadelle, tout au haut d'une colline. Cette citadelle est supposée appartenir au gouvernement égyptien et il serait tout naturel d'y rencontrer des soldats du roi Farouk... C'est bien entendu? Ce pays est indépendant et maître de ses destinées. Si vous en doutez, vous n'avez qu'à consulter l'un quelconque des officiers ou soldats de l'Angleterre, en faction à la porte d'entrée des casernes ou des divers édifices devant lesquels il faut passer pendant la visite. Eh! oui, l'Egypte est indépendante... libre... maîtresse de ses actions... C'est pour cela que l'Angleterre règle tout à sa guise dans le pays et que Sa Majesté et ses ministres ne peuvent prendre aucune décision concernant les questions militaires en particulier, sans en référer d'abord au représentant ou commissaire anglais. C'est ce qui explique les troubles récents, les batailles, les rencontres dans la rue entre les soldats et les représentants des partis révolutionnaires ou autonomistes décidés à se libérer d'un joug qui leur pèse.

Le centre où la plupart des jeunes gens et des étudiants vont puiser leurs sentiments nationalistes et leurs idées d'indépendance, n'est autre que la grande université El-Hazar, connue dans tout l'univers musulman. C'est une université qui ne ressemble à aucune autre au monde. Située en plein quartier populaire, dans des édifices nombreux mais à un seul étage, n'ayant pas de facultés de droit ou de médecine, aucun laboratoire de physique ou de chimie, aucune section pour l'enseignement des sciences naturelles, l'on peut se demander en bonne vérité quels sont le but et l'organisation d'une pareille institution. Pourtant rien n'est plus simple à comprendre. Les quelque trois ou quatre cents professeurs s'ingénient uniquement à faire connaître à leurs élèves les préceptes du Coran et à les leur interpréter, chacun à sa façon, en y ajoutant certaines connaissances élémentaires de mathématiques, de géographie, d'histoire et des langues vivantes, en particulier de l'anglais et du français. Ils y ajoutent les principes de la rhétorique et de la versification qui permettront à leurs élèves de devenir les conducteurs du peuple, dans tous les coins du monde musulman.

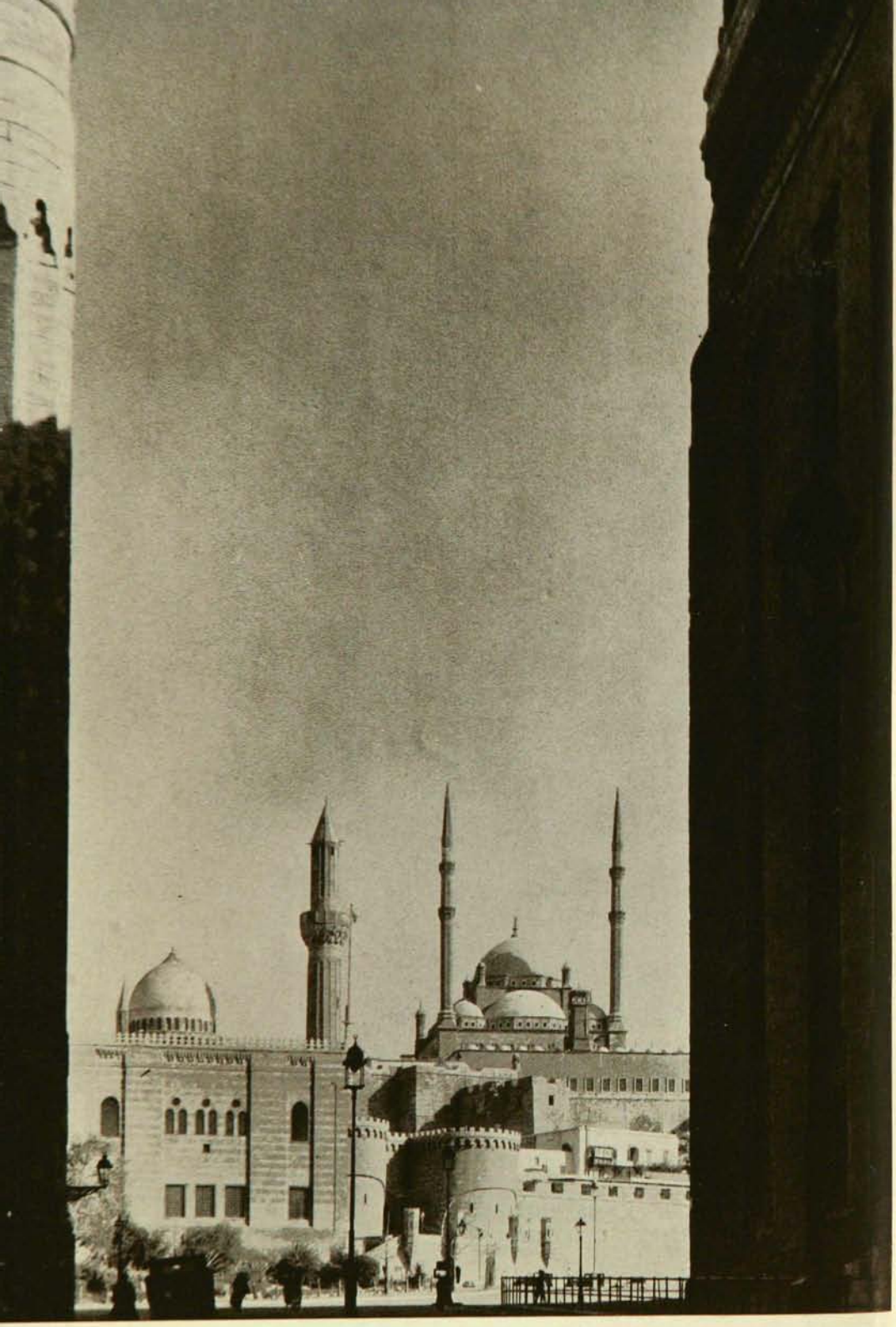
Ces élèves viennent non seulement de l'Egypte mais de la Turquie, de l'Inde, de partout en un mot où l'on pratique la religion de Mahomet. Et ils sont là de huit à dix mille, assis en rond sur le pavé de la

En Terre Sainte
Bethléem, la cité de David.

En Egypte
Tombeaux des califes au Caire.



Un marchand d'eau dans les rues de Jérusalem.



Le Caire — La citadelle.

grande cour à quatre côtés, dans la mosquée ou sous les arcades, par groupes de huit ou dix. Ils écoutent avidement les leçons du professeur de leur choix. Si pour une raison quelconque ils trouvent que l'enseignement de ce professeur ne répond pas à leurs désirs, ils s'en vont en trouver un autre... et leur instruction se poursuit ainsi pendant le nombre d'années qu'ils croient nécessaires. Quand, à leur avis, ils se croiront suffisamment instruits, ils iront porter la bonne parole dans leurs pays respectifs. Système assez simple comme on peut le voir. Les professeurs ne reçoivent aucune rétribution pour leurs services. Quant aux élèves, dont un grand nombre sont très pauvres et vont nu-pieds, ils n'ont pas à s'inquiéter outre mesure du pain quotidien. L'université y pourvoit. Grâce aux donations généreuses des musulmans riches, non seulement l'université peut vivre et rencontrer toutes les dépenses d'entretien, de réparations, etc., mais elle pourvoit également à la subsistance des professeurs et des élèves nécessiteux.

Et en cas d'erreur ou d'oubli, j'ajoute que tout ceci se passe — non pas à Montréal — mais bien au Caire, en Egypte, au nord de l'Afrique, chez des gens que nous considérons peut-être comme des demi-civilisés.

UN PROBLÈME IMPÉRIAL: L'INDE.

Le retour sur l'« Empress of Britain » après une absence de huit jours — Vie nouvelle à bord — La Mer Rouge — Visions anticipées de l'Inde — Gandhi — L'Inde mystérieuse — Géographie — Conditions morales — Causes.

•

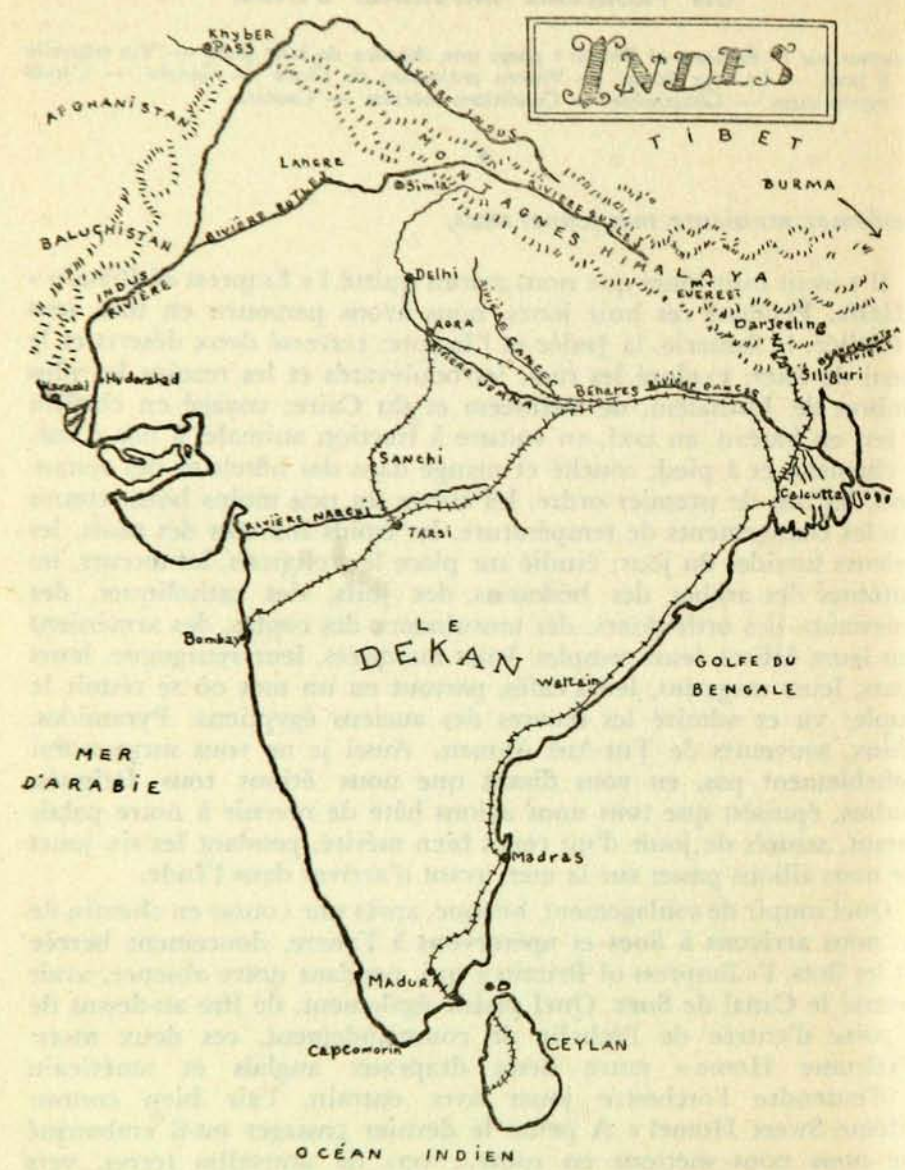
Mesdames, messieurs, mes jeunes amis,

Il y avait huit jours que nous avions quitté l'« Empress of Britain » à Haïfa. Pendant ces huit jours, nous avons parcouru en tous sens la Galilée, la Samarie, la Judée et l'Egypte; traversé deux déserts et le Canal de Suez; exploré les rues, les boulevards et les recoins les plus sombres de Jérusalem, de Bethléem et du Caire; voyagé en chemin de fer, en bateau, en taxi, en voiture à traction animale, à dos d'âne, de chameau et à pied; couché et mangé dans des hôtels et des restaurants, les uns de premier ordre, les autres un peu moins bons; connu tous les changements de température, les froids intenses des nuits, les chaleurs torrides du jour; étudié sur place les religions, les mœurs, les coutumes des arabes, des bédouins, des juifs, des catholiques, des protestants, des orthodoxes, des musulmans, des coptes, des arméniens dans leurs églises, leurs temples, leurs mosquées, leur synagogue, leurs bazars, leurs magasins, leurs cafés, partout en un mot où se réunit le peuple; vu et admiré les œuvres des anciens égyptiens: Pyramides, Sphinx, souvenirs de Tut-Ank-Ahmen. Aussi je ne vous surprendrai probablement pas, en vous disant que nous étions tous fatigués, fourbus, épuisés; que tous nous avions hâte de revenir à notre palais flottant, assurés de jouir d'un repos bien mérité, pendant les six jours que nous allions passer sur la mer, avant d'arriver dans l'Inde.

Quel soupir de soulagement, lorsque, après une course en chemin de fer, nous arrivons à Suez et apercevons à l'ancre, doucement bercée par les flots, l'« Empress of Britain » qui, pendant notre absence, avait traversé le Canal de Suez. Quel plaisir également, de lire au-dessus de la porte d'entrée de l'échelle de commandement, ces deux mots: « Welcome Home » entre deux drapeaux anglais et américain et d'entendre l'orchestre jouer avec entrain, l'air bien connu: « Home Sweet Home! » A peine le dernier passager est-il embarqué que nous nous mettons en route... vers de nouvelles terres, vers l'inconnu, nos fatigues oubliées, avides de savoir, curieux de connaître d'autres peuples, d'autres mœurs, d'autres coutumes, d'autres climats.

Notre curiosité va bientôt être satisfaite, sans qu'il nous faille pour cela quitter le navire. Il fait chaud, très chaud. Les lourds habits d'hiver sont remplacés par des toilettes claires et légères, les toilettes

des pays tropicaux. Les longues figures renfrognées et tristes ont fait place au rire, à la gaieté, à la bonne humeur. C'est comme si nous faisions connaissance avec des gens que nous n'avions pas encore ren-



contrés. Une grands piscine est installée sur le pont. A toute heure du jour baigneurs et baigneuses... dans des costumes tropicaux... y prennent leurs ébats, quittes ensuite à passer de longues heures étendus au soleil. Quelques-uns paient cher cette imprudence. Le soir venu, c'est

avec peine qu'ils endossent leurs habits sur des épaules et des bras brûlés et enflés.

Nous sommes dans la Mer Rouge, rendue fameuse dans l'Histoire Sainte par le passage des Hébreux, dont les eaux sont plus bleues que celles de n'importe quel océan ou mer du monde. Le navire avance rapidement à travers cette masse liquide, lisse comme la surface d'un miroir, d'où surgissent, à tout instant, de petits poissons volants, dont les ailes brillent de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, sous les rayons du soleil. Ils parcourent ainsi une distance de vingt ou vingt-cinq pieds, au-dessus des flots. Des centaines de dauphins prennent leurs ébats, le corps à demi sorti de l'eau, se poursuivent les uns les autres, apparaissent dans de gracieux mouvements, suivent le bateau dans sa course; tout cela au grand plaisir des spectateurs qui sont à bord. Le second jour nous apercevons, perchée sur une haute montagne, la base militaire d'Aden, le poste de défense de l'Angleterre, à l'entrée de la Mer Rouge. C'est un endroit triste, aride et désolé, mais d'une importance vitale à l'Empire Britannique, pour la protection de ses lignes de communication avec l'Inde.

Peu à peu aussi, à mesure que nous avançons dans l'Océan Indien, l'Orient et tout ce que ce mot signifie, commence à s'infiltrer dans les esprits, dans les âmes. La brise légère qui souffle de terre apporte sur ses ailes les feux du désert d'Arabie... Le soleil est plus lourd... Quelle dure tâche que de s'habiller! ! ! Les moindres mouvements causent des fatigues... Les jeux, le tennis sont désertés... Les chaises longues sur le pont... Apaisement, tranquillité, « nirvâna », « dolce farniente »... La paresse gagne tout le monde... Mieux vaut se taire que de parler... « Ne courez pas si vous pouvez marcher, ne marchez pas si vous pouvez vous asseoir, ne vous assoyez pas si vous pouvez vous coucher »... Lassitude... Le soir venu, des millions d'étoiles au firmament d'un blanc laiteux, une brise douce et amollissante... les notes langoureuses de l'orchestre... une atmosphère humide. Les vues animées n'attirent plus que de rares spectateurs... Il n'y a que ces enragées joueuses de bridge, qui trouvent encore assez de courage pour se réunir autour des tables, dans l'air renfermé des salles de cartes ou du fumoir...

Après avoir parcouru trois mille milles sur mer nous arrivons enfin dans l'Inde, le pays féerique entre tous, les pays des rêves, du mystère, de l'inconnu, l'Orient véritable... Que de charmes, que d'attraits, dans ce simple nom: l'Inde! Comme j'aurais voulu pouvoir lire dans les esprits de tous ceux qui étaient à bord, quel sens chacun attachait à ce nom; quelles images se déroulaient dans leurs imaginations; ce qu'ils connaissaient de ce pays et de son histoire; les sentiments qu'avaient fait naître dans leurs cœurs, envers le gouvernement anglais, la lecture des journaux, les écrits de Gandhi et de ses disciples!

Il me semble que j'y aurais trouvé un mélange extraordinaire d'idées diverses, engendrées par la fréquentation des salles de vues animées; par la lecture des « Contes des Mille et Une Nuits »; par

l'étude d'horaires de chemin de fer ou de pamphlets d'agence de voyages; par des imaginations romanesques ou mal équilibrées; par une curiosité jamais assouvie, toujours avide de choses nouvelles. J'aurais sans doute entrevu un pays aux palais de marbre habités par des rois, des empereurs, des princes aux richesses fabuleuses. Des centaines, des milliers de serviteurs me seraient apparus, occupés à satisfaire les moindres désirs de leurs maîtres oisifs, dont la vie se résumait à recevoir le tribut des peuples qui leur étaient soumis, à boire, à manger, à s'amuser. Ces princes, je les aurais vus, entourés d'une cour resplendissante, composée d'hommes et de femmes couverts de joyaux et de pierres précieuses, se promenant à travers les salles sans nombre de ces palais aux fontaines d'où jaillissaient l'eau de rose et les parfums orientaux; le tout entrecoupé de musique et de danses.

Chez d'autres, je n'aurais découvert que tristesse et dégoût, en songeant au sort terrible fait au peuple hindou par des maîtres cruels, intéressés à retirer de ce vaste pays, tout ce qu'ils pouvaient lui faire produire. J'aurais sans doute entendu certains fervents des sciences occultes me parler avec enthousiasme des religions de l'Inde, de ce qu'ils auraient appelé les « miracles » des brahmines, des fakirs, de tous ceux qui prétendent conduire ce peuple hindou à ses destinées supérieures, en lui rappelant sans cesse l'histoire du passé ou en consultant les étoiles, les astres, tous les signes extérieurs. J'aurais vu à l'avance ces millions « d'intouchables » pour lesquels Gandhi ne cesse de lutter, qu'il veut relever de leur état de déchéance et d'abjection.

J'aurais suivi du regard toute cette foule dans ses occupations journalières, travaillant du matin jusqu'au soir à gagner une vie misérable, incapable de rien mettre de côté en vue de l'avenir, pressurée qu'elle est de taxes par les Anglais ou les princes hindous; qui voit son labeur de trente ou quarante ans subitement anéanti à la suite d'inondations, de famines, de malheurs de toutes sortes. Car, ce sont là les diverses idées que nous nous faisons tous de cet immense pays, selon que nous avons subi les influences du cinéma, des lectures, des conversations ou des rapports de voyageurs. Parmi ces derniers, chacun a vu les choses sous un jour différent et jugé des événements, des individus et des choses d'après son tempérament ou son inclination personnelle. Or la vérité est que l'Inde est tout ce que je viens de vous dire... avec quelque chose de plus.

Aucun pays au monde n'est plus difficile à connaître et à comprendre; aucun, dont il ne faille entreprendre la visite sans idées préconçues; aucun, dont la connaissance de la seule histoire du passé quand on la compare au présent, ne soit aussi sujette à induire en erreur. Il faut visiter l'Inde avec un esprit ouvert; lire des auteurs de tous genres, favorables et défavorables tant à l'Angleterre qu'aux Hindous; faire la démarcation entre le vrai et le faux, la réalité et ce qui n'est que pure imagination; tout contrôler par soi-même en autant que la chose est possible; ne pas condamner ce que l'on voit ou entend, parce que

cela va à l'encontre de nos idées personnelles; trouver ridicule des pratiques, des façons d'agir, parce que différentes des nôtres. C'est ce que je me suis efforcé de faire avant, pendant et après mon voyage là-bas.

Mais avant que d'entreprendre, avec vous, la visite du pays, — de ces grandes villes qui ont nom Bombay, Agra, Delhi, Bénarès, — étudions ensemble le peuple tel qu'il est à l'heure actuelle et cherchons les causes de ses conditions sociales qui, à certains points de vue, sont réellement terribles. Je ne prétends pas à l'infaillibilité dans toutes ces matières. Je n'ai passé que huit jours dans l'Inde et traversé deux mille deux cents milles en chemin de fer, de la partie centrale du pays. Mais je crois pouvoir affirmer que, non seulement je ne me laisserai guider par aucun préjugé, mais que mes affirmations seront absolument conformes à la vérité.

L'Inde est deux fois plus petit que le Canada. Sa superficie totale n'est que de 1,800,000 milles carrés (le Canada, 3,800,000). Dans cet espace relativement restreint (du moins à notre point de vue) vivent 351,000,000 d'habitants. C'est une population composée de tous les éléments, de toutes les races, de toutes les religions, les plus dissemblables qu'il soit possible d'imaginer: noirs, jaunes, bruns, blancs, hindous, aryens, musulmans, thibétains, tartares, que sais-je encore? Et, dans un pays où se rencontrent tous les accidents physiques de terrain possibles: de hautes montagnes qui vont se perdre dans l'Everest, aux plaines sans cesse couvertes par les inondations, — ce peuple vit, pour l'immense majorité, dans la plus abjecte pauvreté — une pauvreté dont nous ne pouvons nous faire la plus petite idée, même en ces temps de misère et de chômage.

Les plus humbles maisons voisinent avec des temples et des palais d'une richesse à faire rêver. Des millions de pauvres se contentent, comme aliment, d'une poignée de riz par jour, à côté de maharajas, de rajahs, de princes de tout ordre et de tout sang, qui ne savent que faire de leur argent. En comparaison, la fortune des millionnaires américains n'est que simple pitance. D'immenses terres restent incultes, soit parce qu'elles sont la propriété de ces princes, soit parce que le peuple ne semble pas pourvu des moyens nécessaires de les rendre productives.

Telle est en résumé la situation actuelle aux Indes. Comme ce sont des faits incontestables, personne ne les nie. Mais du moment qu'il s'agit d'en assigner les causes, de nommer ceux qui sont responsables de cette situation, il y a divergence d'opinion. Les Anglais, et la plupart des Européens, n'hésitent pas à dire que les Hindous sont les artisans de leurs propres malheurs et que tant qu'ils ne changeront pas leurs usages et leurs coutumes, il n'y a rien à faire ou à espérer. Gandhi et ses disciples, qui ne cessent de fomenter un esprit de révolte parmi leurs compatriotes, prétendent que toute la faute doit être imputée à l'Angleterre et à la façon dont elle gouverne et administre le pays.

Le Gandhisme remporta pendant quelque temps un tel succès dans l'Inde, que l'on crut à la possibilité d'une révolte ouverte, quoique le fondateur ait toujours déclaré qu'il était opposé à une résistance armée. Grâce au tact, en même temps qu'à l'autorité, manifestés par Lord Wellingdon, le Gandhisme semble, pour le moment du moins, être voué à l'insuccès. Les causes de cette faillite sont faciles à comprendre et tiennent à des conditions qui relèvent du peuple hindou, encore plus que de la puissance de l'Angleterre. Elles peuvent se résumer comme suit: antagonisme des princes entre eux, manque d'unité politique, ignorance du peuple, lutte entre hindous et musulmans, principes religieux, mariages d'enfants, le veuvage perpétuel, le système des castes et sa conséquence: l'existence des « intouchables ». Repasser ces divers facteurs de division, c'est peindre un tableau de l'Inde, de ses mœurs, de ses coutumes et de sa religion. A vrai dire, tout pourrait se résumer dans un seul mot: religion. Nous le verrons au cours de la prochaine causerie.

PRINCES, PEUPLES, RELIGIONS DE L'INDE.

Les princes, rajahs et maharajahs — Ignorance du peuple — Mariages d'enfants — Les « mamans » de dix ans. — La loi du « purdah » — Le « suttee » — Le veuvage perpétuel — Les Védas — Le brahmanisme — Brahma, Vichnou, Siva — La terrible Khali — Adoration des animaux — Les vaches « sacrées » — Les castes — Les « intouchables » — Comment reconnaître les castes — Le christianisme, seul salut de l'Empire de l'Inde.

•

Mesdames, messieurs, mes jeunes amis,

Quoique l'Angleterre soit maîtresse de ce vaste empire hindou, elle a cependant laissé à la direction de certaines provinces ou parties de provinces, plus de sept cents gouverneurs qui ont les titres de rajahs ou maharajahs, etc. Chacun, dans son territoire respectif, agit comme le ferait un roi ou un empereur dans son royaume ou son empire, car ils sont descendants des anciens princes hindous. Ils héritent de leur situation et tiennent à la garder jalousement contre toutes les attaques possibles. L'Angleterre les laisse jouer avec un semblant de pouvoir. Il est bien entendu, en effet qu'ils doivent, dans les domaines militaire, financier et législatif, se soumettre aux ordres transmis par le Vice-Roi. Toutefois ils peuvent imposer des taxes à leur bénéfice personnel. Ils pressurent leurs sujets afin de trouver les fonds requis pour faire face à leurs folles dépenses: érection de palais somptueux, voyages, jeux, amusements de toutes sortes; sans compter les cadeaux qu'ils offrent à la Couronne anglaise.

Connaissant les sentiments de leurs sujets, ils ont tout intérêt à voir se continuer une situation qui les favorise. Ils sont les premiers à ne pas encourager un mouvement insurrectionnel. Ils se jalousent d'ailleurs entre eux. Pour rien au monde, un prince ne voudrait que son voisin reçoive des honneurs dont il ne serait pas revêtu lui-même. Et voici qui peut paraître encore plus surprenant: les Hindous se soulèveraient si l'Angleterre voulait abolir le système actuellement en force. Ces princes représentent à leurs yeux le passé. Ils sont les symboles vivants des grandeurs d'autrefois, les descendants de ces empereurs qui ont contruit tous ces merveilleux palais, temples, citadelles, forteresses et tombeaux, que nous visiterons durant notre séjour dans le pays.

Dans ces conditions, il est pratiquement impossible d'en arriver à une entente politique parmi le peuple, entente d'autant plus difficile à réaliser, que l'immense majorité des hommes et des femmes, de ces dernières surtout, croupit encore dans l'ignorance la plus complète. Les statistiques prouvent en effet que 95 pour cent de la population totale est illettrée. Une femme sur cent sait lire et écrire. Ce fait

s'explique assez facilement, quand on sait par exemple, qu'il n'y a pas moins de 725 langues ou dialectes parlés, dans les différentes parties de l'Inde. De toute évidence, il est impossible de trouver un chef capable d'apprendre et de parler toutes ces langues. Il pourrait à la rigueur se choisir des auxiliaires dans diverses sections du pays pour interpréter ses pensées, mais ceux-ci ne sauraient jamais parler « avec l'autorité du maître ». (Tanquam auctoritatem habens.) Il ne faut pas blâmer l'Angleterre de l'état de choses existant. Elle a ouvert de nombreuses écoles: les Hindous ne veulent pas y envoyer leurs enfants. Tous leurs principes religieux et sociaux s'y opposent, comme nous allons le voir à l'instant, en étudiant les conditions imposées par le mariage des enfants et le système des castes.

Le mariage des enfants est en effet l'une des causes premières de l'affreuse déchéance de ce peuple sans initiative, sans énergie, sans volonté, sans caractère et des lèvres duquel s'est envolé pour toujours le rire et même le sourire. A l'encontre de ce qui se pratique ordinairement chez nous, la jeune fille, — ne faudrait-il pas dire plutôt l'enfant? — n'a pas un mot à dire dans le choix de son futur époux. Ce choix est fait par ses parents. Alors qu'elle n'est âgée que d'un an ou deux, elle est donnée en mariage à un monsieur quelconque, peu importe son âge, — il peut n'avoir que cinq ans ou en avoir au contraire cinquante ou soixante. Elle continue à vivre avec ses parents jusqu'à ce qu'elle ait atteint l'âge de puberté, après quoi l'on procède à la célébration solennelle du mariage et elle va demeurer avec son mari, son roi et maître. Car il sera pour elle un maître absolu. Elle ne compte pour rien dans le ménage, en dehors des services qu'elle peut rendre. A elle, seront réservés non seulement tous les travaux de l'intérieur mais aussi les tâches les plus ardues autour de la maison. Parfois même, il lui incombera de gagner le pain quotidien, pendant que son mari flânera toute la journée, — chose qu'il fera sans aucune difficulté. La loi religieuse hindoue, aussi bien que musulmane, permet la polygamie.

L'Angleterre n'ose pas intervenir car la religion, la coutume, les usages anciens sont en jeu. Aussi voit-on un peu partout, dans les maisons, sur les rues, au travail, de petites mamans de douze ou treize ans, vaquant à leurs affaires, leur bébé, — non pas dans les bras, — mais à califourchon sur la hanche. Cette position laisse à la jeune mère une plus grande liberté de mouvements et lui cause moins de fatigue. Il est évident que, soumise à pareil régime, elle sera incapable de donner à son enfant tous les soins qu'il réclame, tant au point de vue physique qu'éducationnel.

Comment d'ailleurs s'intéresserait-elle à son instruction, quand elle-même n'a pas l'ombre d'une idée de ce que peut être une école? C'est une institution dans laquelle elle n'a jamais mis les pieds. D'après sa loi religieuse, il est préférable pour une femme de ne pas s'instruire de crainte que, poussée par l'orgueil, elle n'arrive à se croire l'égale de son mari ou même sa supérieure. Dans les familles riches ou à l'aise la

femme est, si possible, soumise à des conditions plus terribles encore. En vertu de la loi du « purdah », la femme mariée ne doit jamais voir, regarder, rencontrer aucun autre homme que son mari, ni lui parler. C'est pourquoi, sitôt mariée, la jeune femme est enfermée dans le palais de son mari et placée à l'écart dans les appartements réservés aux femmes. Tout exercice physique lui est strictement interdit. Elle ne peut songer à s'amuser ou aller se promener à l'extérieur. Si, toutefois, elle est obligée de le faire, ce sera toujours dans une voiture fermée, à volets clos ou entourés de rideaux. Dans ce cas aussi, sa figure sera voilée, afin que personne ne puisse la voir, ou que l'ayant entrevue, il ne puisse deviner son identité. Ces pauvres femmes sont de ce fait prisonnières, dans leurs magnifiques palais qu'elles échangeraient peut-être pour une humble chaumière. Ou plutôt non. N'ayant jamais connu d'autre genre de vie, ayant été élevées de cette façon, elles ne songent guère à un changement qui leur fait peur. Il y a loin, n'est-ce pas? de la réalité à ces histoires, ces représentations cinématographiques, dans lesquelles la femme hindoue riche apparaît sous des dehors et des couleurs tout autres que ceux que je viens de peindre, mais qui sont conformes à la vérité.

La loi du « purdah » est encore imposée parmi certaines classes du peuple. Bien souvent, il m'est arrivé de voir sur la rue, un homme ayant à ses côtés un être ambulant, — j'emploie cette expression à dessein, — dont on ne pouvait dire si c'était un homme ou une femme. Tout le corps était enveloppé dans une toile blanche, — sorte de sac ouvert dans le bas, — qui, recouvrant la tête, tombait jusqu'à terre, ne laissant pas même voir les pieds. Une toute petite ouverture à la hauteur des yeux. Impossible de deviner même la forme des bras, des jambes ou du corps. Et pourtant, c'était une femme — une femme soumise à la loi du « purdah! »

Quelque dure et terrible que puisse être, en apparence, la vie de la femme en compagnie de son mari, son sort est encore plus effrayant, une fois ce dernier mort. Autrefois, en vertu de la loi du « suttee », lorsque le mari mourait et que l'on brûlait son corps, — sa femme était jetée vivante sur le bûcher en même temps que lui. Dans le cas des princes, leurs concubines étaient soumises au même sort.

Depuis un siècle environ l'Angleterre a interdit cette coutume du « suttee ». Maintenant, les femmes qui perdent leur mari doivent rester veuves toute leur vie. Il ne leur sera jamais permis de se remarier — c'est le veuvage perpétuel et obligatoire, et cela dans des conditions qui, par leur horreur, dépassent tout ce que l'on peut imaginer. La veuve devra se faire raser la tête et aller demeurer dans la famille de ses beaux-parents, où elle sera considérée comme une esclave, plus que comme une servante. Il lui incombera de faire tous les gros travaux dans et autour de la maison, elle ne sera pas admise à la table commune et devra se contenter des restes qu'on voudra bien lui laisser. Sa présence sera considérée comme de mauvais augure. Si elle n'a pas de

beaux-parents, il ne lui restera plus qu'à quêter et accepter, pour soutenir ses jours, les quelques grains de riz qui lui seront donnés par des passants charitables. J'ai vu à Bénarès, accroupies sur le trottoir, en rangs serrés, les unes à côté des autres, des centaines de ces pauvres veuves. La tête rasée, le corps couvert de quelques haillons, une sébile à la main, elles faisaient appel à la charité des passants. Et ce qu'il y a de plus terrible encore, c'est que cette loi du veuvage perpétuel s'applique même aux enfants qui, mariées à l'âge de deux ou trois ans, n'ont jamais connu leur mari, parce que ce dernier était mort avant qu'elle n'aient atteint l'âge de puberté.

Cette loi épouvantable a été imposée par les hommes, afin de se protéger contre leurs femmes qui, par haine, vengeance ou pour quelque autre mobile, auraient voulu les tuer. La simple vision du veuvage perpétuel avec ses terribles conséquences, pensaient-ils non sans raison, devait être suffisante pour leur faire changer d'idée. A l'heure actuelle, l'on compte dans l'Inde environ 30,000,000 de veuves, dont plus de la moitié sont âgées de *moins de quinze ans*. Toute cette législation, au sujet des veuves, est basée également sur un texte de la loi religieuse: « c'est de la faute de sa femme si un homme meurt avant « elle, sa faute ou celle d'un de ses ancêtres d'une époque inconnue – « faute qui n'a jamais été pardonnée par les dieux ». Et c'est ainsi qu'apparaît une fois de plus, l'union intime de la religion, de la loi et des coutumes dans la vie hindoue.

Il me faudrait bien plus de temps que je n'en ai dans une causerie à la radio, pour résumer, même dans leurs grandes lignes, l'histoire et les principes religieux de ce peuple extraordinaire. Voici, du moins, quelques aperçus qui aideront à la compréhension de ce que je dirai plus tard. Dans les temps les plus reculés, bien avant Notre-Seigneur, les livres védiques – (les Védas) – servirent de base à une religion qui consistait essentiellement dans le culte de la nature. Le brahmanisme vint ensuite, avec une forme modifiée de panthéisme. Le Code de Manou (300 ans après N.-S.) résuma tous les enseignements antérieurs et institua le fameux système des castes, système qu'il faut absolument connaître, si l'on veut comprendre quelque chose aux mœurs et aux coutumes qui sont encore en vigueur de nos jours. C'est à Manou que l'on doit la division de tout ce peuple en quatre grandes castes et en « intouchables ». Du brahmanisme naquit l'hindouisme qui donna à Brahma, le dieu unique des débuts, une triple personnalité. Les noms de ces trois personnes divines reviennent sans cesse dans les conversations: Brahma lui-même, le dieu créateur; Vichnou, le dieu qui conserve et soutient l'univers et enfin le fameux et dangereux Shivah (ou Siva), le dieu destructeur, le plus craint des trois, qui reçoit les plus nombreux hommages

A ces trois dieux, en furent bientôt adjoints des centaines et des milliers d'autres, tous épouses ou enfants des dieux primitifs, images ou exemples, non seulement des vertus, mais aussi de tous les vices les

plus bas et les plus ignobles. Dans cette galerie de divinités, il n'en est pas de plus terrible que la fameuse Khali, l'épouse de Shivah, toujours assoiffée de sang et qui ne peut être apaisée que par le sang. On la représente sous les traits d'une femme à trois yeux, huit bras, une langue qui lui sort de la bouche et descend jusqu'à la ceinture, le cou entouré d'un collier de crânes humains. Autrefois, on lui immolait des enfants dont on répandait le sang sur sa statue. Aujourd'hui, aux enfants l'on a substitué les chèvres. Les prêtres leur coupent le cou, sur la place publique, en avant du temple. Les femmes se jettent dans la poussière pour recueillir le sang qui coule et s'en couvrir la figure et le corps, avant qu'il ne soit répandu sur la statue, à l'intérieur du temple.

Tout naturellement, des dieux invisibles, le culte passa aux dieux visibles c'est-à-dire aux animaux. Et c'est ainsi que les rats, les serpents, les singes, les chèvres et surtout les vaches sont devenus sacrés, les objets d'un culte tout spécial, d'une adoration enthousiaste. Les vaches, par centaines et milliers, courent les rues librement sans que personne ose les toucher, leur faire le moindre mal. Elles s'arrêtent quand et où bon leur semble: sur le trottoir, à la devanture des magasins ou des maisons, en plein milieu de la chaussée. Les chasser, les frapper, les blesser, les tuer surtout, constituerait un véritable crime de lèse-divinité. Le coupable serait passible des peines les plus sévères: une tache spirituelle ineffaçable, la déchéance dans le temps et l'éternité, le retour après la mort, en vertu de la métempsychose, dans le corps d'un vil animal ou la pire de toutes les punitions: la perte de la caste. Pour saisir le sens terrible de cette dernière punition, il faut savoir ce que sont et ce que représentent dans la vie hindoue, les castes.

Reportons-nous à des milliers d'années en arrière, et la tradition nous enseignera que tous les Hindous doivent leur existence à Brahma. Tous, cependant, n'ont pas reçu cette existence de la même façon. Les uns ont été tirés du cerveau de Brahma et sont deux fois incarnés. Ceux-là ce sont les brahmanes, — les gens de la caste supérieure par excellence. Les prêtres sont choisis parmi les membres de cette caste. Toutefois l'on peut être brahmane sans être prêtre. Sous la loi mosaïque, le sacerdoce était réservé, de même, aux enfants de la tribu de Lévi, mais tous les membres de cette tribu n'étaient pas prêtres.

Les guerriers, — membres de la seconde grande caste, celle des *kshatyras* — ont été formés à même les bras de Brahma. Les *vaisyas* (menuisiers, artisans, cultivateurs) sont sortis du tronc et des cuisses de Brahma. La quatrième caste, celle des *soudras,* qui comprend les serfs, les petites gens, les esclaves et les employés aux gros travaux — descendants des dravidiens — ne sont nés, ou n'ont été incarnés, qu'une seule fois et sont les produits des pieds de Brahma.

La plus basse des sous-castes, parmi les Soudras, est composée des « intouchables » qui ne sont d'aucune caste, des êtres tellement vils et

bas dans l'échelle religieuse et sociale, qu'ils sont considérés comme inférieurs aux bêtes. Quoi qu'ils fassent, quel que soit leur degré d'instruction, les positions qu'ils peuvent obtenir ou l'argent qu'ils peuvent accumuler, jamais ils ne pourront sortir de leur état de déchéance. Les castes se sont subdivisées et multipliées à tel point qu'il est impossible de les compter. Il en est une pour chaque profession, chaque corps de métier. De fait chaque nouvelle invention, dans le domaine de l'électricité par exemple: l'auto, la fabrication des lumières, etc., donne lieu à la naissance d'une nouvelle caste. Quelques-uns ont fait remarquer que c'est, après tout, une autre forme de nos unions ouvrières. Mais il ne faut pas oublier combien sévères sont les lois des castes. Il est défendu au membre d'une caste de se marier ou même de manger, avec un membre d'une autre caste. Il est entendu également qu'un enfant doit marcher sur les brisées de son père, s'il ne veut pas déchoir ou risquer d'être mal vu des siens. Et ces divisions, de même que la séparation d'avec les « intouchables », sont tellement ancrées dans les esprits que, souvent, après leur conversion, les nouveaux catholiques ne peuvent se décider à briser ces barrières religieuses et sociales.

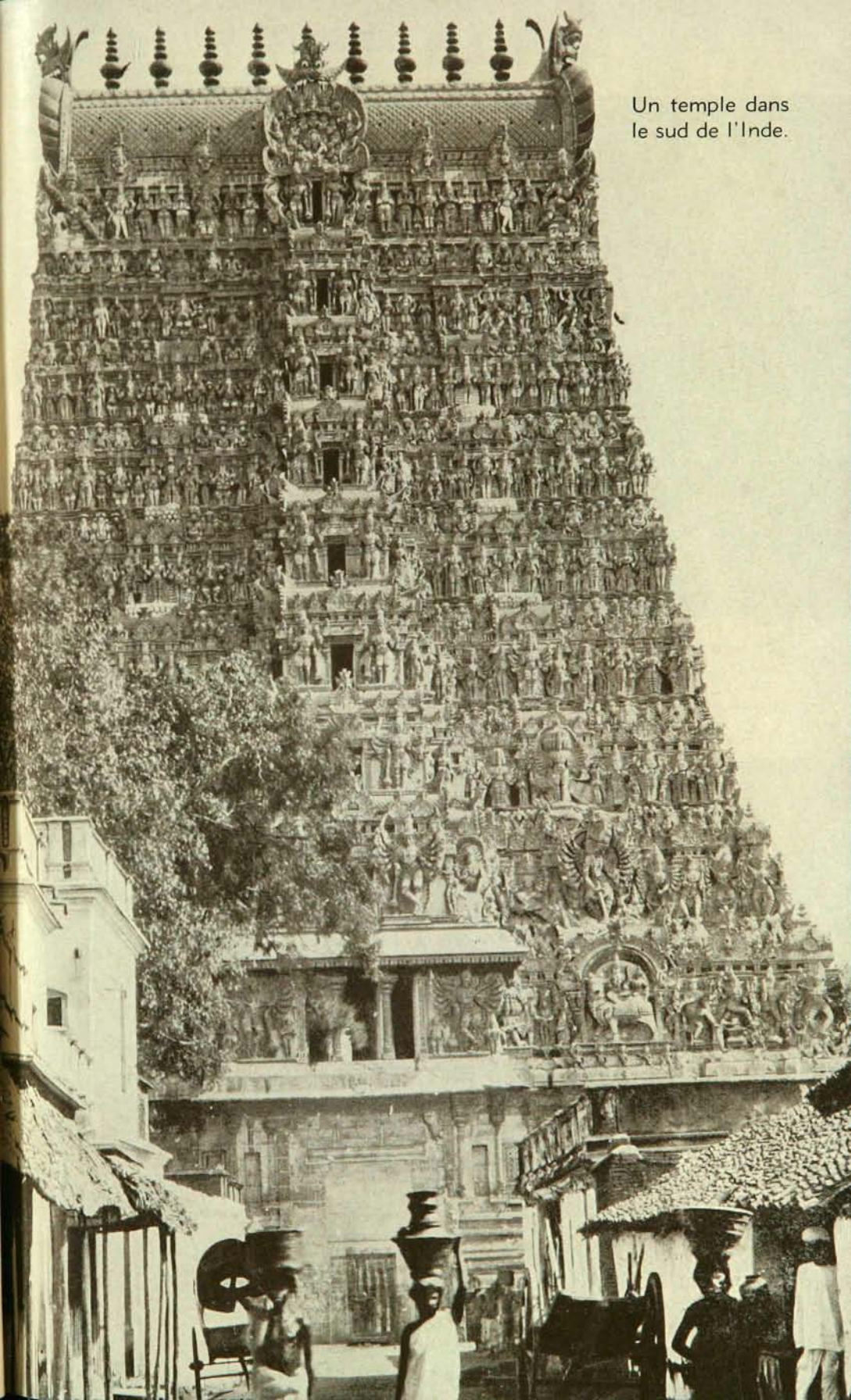
Les plus malheureux de tous ces pauvres gens sont les « intouchables », au nombre de plus de soixante millions dans le pays. Ce sont de vrais lépreux au point de vue social. Leur parler constitue une faute. Leur ombre même, tombant sur un brahmane, le souille spirituellement. Ils ne peuvent être employés qu'aux travaux les plus bas, les plus dégradants. On les rencontre, le long des routes, par bandes de cinq ou six, accroupis dans la poussière, vivant de rien, couverts de haillons, incapables de gagner leur vie et s'enfuyant aussitôt qu'ils voient venir vers eux un membre d'une caste supérieure. Leurs enfants ne peuvent fréquenter les écoles avec les enfants d'une famille de caste. Jamais, en aucun temps, en aucun pays, des esclaves n'ont été traités de pareille façon.

Lorsque l'on est au courant de toutes ces choses, il devient relativement facile de reconnaître sur la rue, dans les temples et partout où on les rencontre, les membres de ces diverses castes. Tous, — à l'exception des intellectuels, de certains hommes ou femmes aux idées plus avancées, des musulmans ou des parsis, — portent sur leurs fronts ou leurs figures, des marques rouges ou jaunes, faites à la peinture ou avec de la chaux, indiquant leur caste ou leur croyance religieuse. Tantôt cette marque consiste en trois lignes jaunes sur le front, tirées du milieu aux extrémités comme deux rides profondes; tantôt en un cercle rouge entre les sourcils; tantôt en un V qui, de la partie supérieure du nez entre les yeux, monte en traversant le front, jusqu'aux cheveux. Chez d'autres, ces signes sont peints sur l'une ou l'autre des joues.

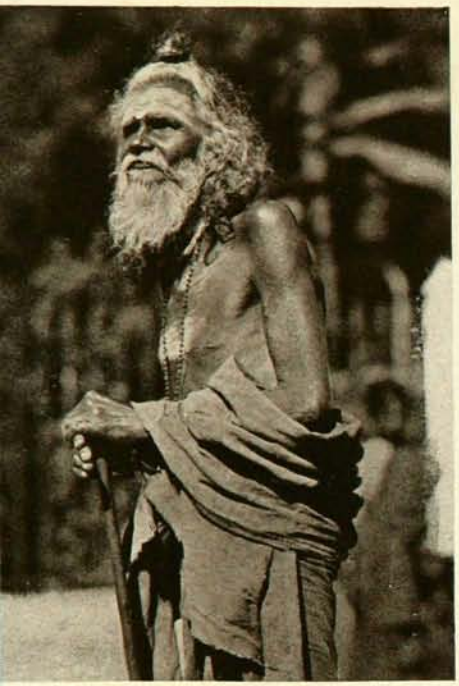
Telle est, en résumé, la condition sociale créée par le système des castes. Voilà ce que sont ces « intouchables » dont on a tant entendu parler en ces dernières années, depuis que Gandhi s'est fait leur champion. Il veut pour eux l'égalité sociale, politique et religieuse. Je

doute fort cependant qu'il puisse réussir. Le système des castes et les « intouchables », dans l'esprit du peuple, sont considérés comme nécessaires, et cela depuis des siècles et des siècles. Les brahmanes ont tout intérêt à ce que rien ne soit changé. Ils ont une emprise extraordinaire sur le peuple et ils n'abandonneront pas cette emprise sans lutter.

Il faudrait une révolution complète dans les idées, la religion, les coutumes, les usages et toute la vie des Hindous. Ce peuple est incapable de la concevoir; l'Angleterre de l'imposer. Ces pauvres gens aux corps émaciés, qui vivent de quelques poignées de riz par jour; qui ne sont vêtus que d'une loque autour des reins; ces gens que l'on tient dans l'ignorance et auxquels, il est inutile d'essayer d'imposer l'instruction obligatoire; qui sont pressurés de taxes; qui reçoivent des salaires de famine; qui ne peuvent faire bloc à cause de leur manque d'unité de langue; qui n'ont aucune idée du sens du mot patrie; dont près de 300,000,000 sont des pauvres, des malades et des affaiblis; qui, par milliers, dorment sur les trottoirs, dans les rues ou à la belle étoile; qui ont, en grand nombre, pour toute habitation, de misérables huttes construites en briques de paille et de boue; sont irrémédiablement condamnés à vivre dans leur état actuel, aussi longtemps du moins qu'ils continueront à suivre les principes religieux qui les guident présentement Le christianisme seul pourra les sauver. A moins d'un miracle de premier ordre, il se passera bien des années, — bien des siècles peut-être, — avant que Brahma, Vichnou, Siva et Kali soient remplacés par le Christ.



Un temple dans le sud de l'Inde.



Un fakir hindou.

Aux Indes
Un porteur d'eau à Palasa.

Indiennes fabriquant le tissu à pans.

AUX PORTES DE L'INDE: BOMBAY.

Le coin de l'univers le plus intéressant à visiter: l'Inde — L'Anglais colonisateur — L'hôtel Taj-Mahal — Musées et monuments — Le Jardin Botanique — Les Hindous sur la rue, dans les marchés — Vêtements — Petits garçons et petites filles — Restaurants — Les Parsis — Les Tours du silence — Les vautours qui dévorent les morts — Les chemins de fer hindous — Organisation des trains et des voyages — A Delhi — Visite de la ville — Le Trône des Paons.

•

Mesdames, messieurs, mes jeunes amis,

De ce que j'ai dit concernant les usages, les mœurs et les coutumes nationales ou religieuses de l'Inde, quelques-uns penseront peut-être que c'est un pays sans intérêt du simple point de vue touristique, puisque l'on n'y rencontre que des ruines et un peuple qui vit misérablement en attendant sa disparition. Rien n'est plus faux, plus à l'encontre de la vérité et des faits. Au contraire, il n'y a peut-être pas d'endroit au monde où l'attention du voyageur soit plus aiguisée, aucun dont le souvenir reste plus vivant dans sa mémoire, lorsqu'il retourne chez lui. Bien des fois l'on m'a posé la question: « De tous les pays visités en croisière, quel est celui qui vous a le plus intéressé, que vous aimeriez le mieux revoir? » Sans hésitation je réponds chaque fois: « L'Inde ». Si vous me demandiez les raisons de cette préférence, j'avoue que je serais quelque peu embarrassé pour les exposer.

Ces raisons en effet forment comme un ensemble aussi complexe, aussi contradictoire, que les foules bariolées rencontrées dans les rues et les villages de ce pays, qui conserve partout visibles, les traces d'une histoire dont les origines remontent à plusieurs milliers d'années avant l'ère chrétienne. C'est pourquoi, il faut coordonner les impressions que l'on éprouve, en quittant le pays, après un séjour de quelques heures, pendant lesquelles on n'a pas eu assez d'yeux et d'oreilles pour tout voir et tout entendre. Il faut donner à ces impressions le temps de se superposer, de trouver leurs places respectives, de se « tasser » pour ainsi dire; de constituer dans son esprit des sortes de cloisons étanches pour y situer les souvenirs des monuments, des mosquées, des tombeaux, des palais, des richesses et de la pauvreté, de l'histoire et des légendes, en un mot de tout ce qui concerne l'attirance, la féerie de l'Inde. Il faut ensuite réunir et grouper chacun de ces éléments, les classer, les comparer, les étudier à fond, en former un tout harmonieux afin de pouvoir tirer les conclusions qui s'imposent.

Mais en procédant à ce travail, il importe de se défier du soleil d'Orient qui tape sur les cerveaux, les échauffe, les brûle, crée des enthousiasmes factices et rend impossibles les conclusions suggérées par

une froide logique. Pour ne s'en être pas suffisamment gardés, nombre de voyageurs, d'un jugement sain par ailleurs, mais chez qui la philosophie faisait complètement défaut, se sont laissés prendre inconsciemment aux reflets d'une doctrine religieuse ou philosophique insuffisamment approfondie; ils se déclaraient prêts à accepter les enseignements de l'hindouisme ou du bouddhisme. C'est un phénomène assez étrange, mais dont j'ai été témoin, même à bord de notre bateau. Cela m'a valu de longues heures de discussions théologiques, avec plusieurs passagers, qui ne savaient plus ce qu'ils devaient penser ou croire. Le soleil d'Orient, l'ambiance caractéristique du pays, l'atmosphère déliquescente, avaient émoussé leurs facultés de raisonnement aussi bien que leurs forces physiques.

Mais trêve de raisonnements et poursuivons notre voyage en simples touristes. L'« Empress of Britain » ne pouvant amarrer à quai, jette l'ancre à un mille environ, au large de Bombay, dont la population de 1,200,000 âmes en fait, avec Calcutta, l'une des deux villes les plus populeuses de l'Inde. Comme dans tous les centres où les Anglais sont installés et où leur influence est prépondérante, — soit par leur nombre, soit par leur haute main sur le commerce et la direction politique et économique, — cette influence laisse sa marque dans l'apparence extérieure du pays, des villes, des édifices, des maisons.

L'Anglais en effet — que ce soit dans les coins les plus reculés, les plus sauvages de l'Afrique, de l'Asie ou de l'Océanie, — partout où il s'installe, apporte avec lui quelque chose de la mère patrie, organise sa vie sur le modèle de la vie anglaise, construit comme l'on construit en Europe, réunit ses compatriotes dans des clubs. Ensemble, ils y lisent les journaux de Londres, de Liverpool ou d'Edimbourg et boivent leur « scotch and soda ». Il impose sa langue aux naturels et crée au loin, autant que la chose lui est possible, une atmosphère essentiellement anglaise.

C'est ainsi qu'à Bombay, il y a deux villes distinctes: la ville anglaise et la ville hindoue. La première longe les quais et le bord de la mer. L'on y arrive de plein pied, en descendant du transbordeur. Voici tout d'abord un magnifique arc de triomphe, « The Apollo Bunder », tout en granit rouge, dans un style mi-hindou mi-européen, contruit en 1921, à l'occasion de la visite du feu roi Georges V. Sous cet arc, ou immédiatement devant, sont reçus tous les personnages de marque: rois, empereurs ou princes qui viennent visiter l'Inde. Les rajahs, maharajahs et autres chefs hindous y jurent loyauté, soumission et fidélité au représentant de sa Majesté, le Vice-Roi des Indes, à son entrée en fonctions.

Sur le quai: un grand hôtel de plus de trois cents chambres — le Taj-Mahal. Tout y est des plus modernes jusqu'à et y compris le système d'aération contrôlée. L'orchestre est dirigé par un « maestro » russe. La grande salle à manger peut recevoir plus de six cents convives. En un mot, c'est un hôtel de grand luxe. Toutefois, certains détails

sont de caractère nettement oriental: la nourriture, les personnes avec qui l'on mange ou que l'on rencontre dans les corridors, — types d'Hindous intelligents et aisés, — le costume des garçons de table ou des employés, les serviteurs — ces derniers tous pieds nus. L'impression d'ambiance européenne ou anglaise du début se retrouve dans les environs: parcs publics, grand alignement des rues et des boulevards, résidences, magasins, musées, gares de chemin de fer, etc. Tout cela rappelle les bords de la Tamise, mais sous un ciel où le soleil ne cesse de briller, où le brouillard est inconnu et où seuls les brahmines ou prêtres portent, comme marque distinctive de leur dignité, un parapluie.

En parcourant ce quartier, je pourrais attirer votre attention au passage sur le Musée du Prince de Galles, le Palais de Justice, l'Hôtel-de-Ville et autres monuments semblables... mais nous en avons déjà tant vu depuis notre départ de New-York... Nous ne sommes pas venus de si loin pour nous extasier devant des édifices, comme nous pouvons en voir tous les jours chez nous. Ils ne diffèrent les uns des autres que par le style et quelques arrangements intérieurs, imposés par des conditions climatériques spéciales au pays. Nous pourrions cependant nous arrêter longuement dans le magnifique Jardin Botanique, mais nous aurons l'occasion d'en voir d'autres et de plus riches, ailleurs, chez des peuples moins avancés en civilisation... des demi-barbares. Eh oui! ces *pauvres arriérés* (?) s'imaginent qu'il peut être utile de dépenser l'argent du peuple dans l'intérêt de l'instruction, afin de permettre aux grands aussi bien qu'aux petits de se renseigner sur place et d'admirer dans des jardins publics les fleurs, les plantes, les arbres dont ils n'ont d'autre idée, que les gravures vues dans un livre! !

La partie vraiment intéressante de la ville est habitée par les Hindous, qui constituent l'immense majorité de la population. La civilisation anglaise commence à se déteindre sur eux un peu... oh! bien peu encore, et avec des résultats parfois ahurissants. Représentez-vous, si vous le pouvez, soixante-quinze ou quatre-vingts Hindous entassés dans un tramway, habillés de façon inattendue. Quelques-uns malgré la chaleur, portent des habits à l'européenne jusqu'à et y compris, la jaquette ou Prince-Albert. D'autres, fidèles au costume national, portent une large pièce de toile blanche enroulée avec grâce autour de leur corps. Leur tête est nue ou coiffée d'un fez, d'un turban ou même d'un chapeau melon. Tous d'ailleurs ont les bras chargés de paquets. Ces tramways évitent avec soin, en les contournant, les quartiers des naturels. Les rues y sont trop tortueuses et la foule trop compacte. Hommes et bêtes cherchent à s'y frayer un chemin à qui mieux mieux.

A tout instant, l'on rencontre les vaches sacrées qui se promènent librement sur la chaussée ou les trottoirs, quand il y en a. Ce sont des choses, des scènes qu'il est presque impossible de décrire, qu'il faut voir de ses yeux. Tout le monde pousse de l'avant, se bouscule, essaie de se faire tout petit le long des murs ou des échoppes, afin de laisser

passer les ânes, les chèvres, les mulets chargés au point qu'ils semblent devoir ployer à tout instant, sous leurs fardeaux.

Les costumes se ressemblent. Pas un cependant n'est semblable à l'autre. Beaucoup d'hommes se drapent dans des robes qui rappellent la toge des anciens romains. Pour les brahmanes, cette robe est toujours de couleur jaune; blanche pour le commun des mortels. A cause de la grande chaleur et de la modicité de leurs moyens, les ouvriers et les gens du bas peuple se contentent d'un pagne qui leur encercle les reins. Les enfants, — les petits garçons jusqu'à l'âge de sept ou huit ans, les petites filles jusque vers l'âge de cinq ans, — ont pour tout costume... celui que leur a fourni le Créateur, au moment de leur naissance... ce qui réduit à leur plus simple expression, les dépenses à encourir au chapitre du vêtement. Les femmes portent d'amples robes bleues ou blanches. Les musulmanes, et celles qui sont asservies à la loi du « purdah », ont la figure voilée, en tout ou en partie.

De chaque côté de la rue, des magasins succèdent à d'autres magasins. Ce sont de simples ouvertures dans la muraille où, sur des plates-formes soulevées de deux ou trois pieds au-dessus de terre, les marchands accroupis attendent la clientèle. Chaque rue a sa spécialité. Ainsi sur cette rue, l'on ne vend que des objets en argent ou en or, sur la rue suivante ce sont des objets en bois, en laque sculpté, ailleurs des étoffes précieuses, des bijoux.

Il en est certaines, où il ne faut pas s'aventurer si l'on n'a pas bonne santé et si le cœur n'est pas capable de supporter les odeurs... fortes. Ce sont celles où, au grand air, on fait la cuisine sur des bancs installés le long du trottoir. Hommes, femmes et enfants dégustent avec gourmandise des plats horribles d'apparence, mais qui font leurs délices. Ajoutez à ces odeurs de cuisine et de restaurants, le relent qui se dégage des centaines et milliers de corps ruisselant de transpiration sous le soleil brûlant; celui des bêtes qui passent et repassent tout à côté; ajoutez-y encore la poussière soulevée par le vent, les cris des hommes et des animaux, et vous aurez un aperçu de ce que peuvent être ces quartiers hindous. Peu de voyageurs osaient s'y risquer mais pour ma part, je les trouvais des plus intéressants, toujours pour la raison déjé indiquée au cours de ma causerie sur Le Caire: c'est là que l'on apprend à connaître le peuple, le vrai peuple tel qu'il est.

Au sein de cette foule bigarrée, l'on peut apercevoir de ci de là, des figures d'hommes qui s'en détachent et attirent l'attention par leur air intelligent, leurs manières douces, la distinction de leur démarche, le respect dont ils entourent leurs épouses. Ils ont sur la tête un chapeau de toile cirée noire, dont la forme étrange rappelle le sabot d'un cheval ou d'un bœuf: ce sont les parsis, membres d'une secte religieuse très ancienne, dont les croyances religieuses s'inspirent des enseignements de Zoroastre. Venus autrefois de Perse, leurs ancêtres furent en butte aux pires persécutions religieuses, soumis à toutes les humiliations, traités comme des esclaves, et on leur imposa en outre, comme

marque suprême de honte, l'obligation de porter ce chapeau bizarre devenu pour leurs descendants, insigne d'honneur. Avec l'arrivée des Anglais, les parsis purent relever la tête. A l'encontre des Hindous, ils étaient avides de savoir, de connaître et de s'instruire, avec les résultats que l'on en pouvait attendre.

Ils sont cinquante mille dans l'Inde. Ils y tiennent cependant une position prépondérante dans le commerce, l'industrie et les affaires. Il n'y a pratiquement pas un seul pauvre parmi eux. Ils ont ouvert ou construit un grand nombre d'écoles, d'hôpitaux, d'hospices et de centres d'œuvres sociales de toutes sortes, qu'ils soutiennent de leurs deniers. Leurs épouses reçoivent de leurs maris les mêmes égards que les femmes européennes des leurs, fréquentent les meilleurs hôtels, prennent part aux réceptions publiques, en un mot vivent pratiquement de la même vie que les Anglais. Malabar Hill, la partie résidentielle select de Bombay, est presque entièrement entre leurs mains.

C'est là, sur une hauteur qui surplombe la ville et d'où l'on a une vue magnifique sur tout le pays environnant, — qu'ils ont érigé les cinq fameuses Tours du Silence, où ils disposent de leurs morts d'une façon tout à fait inattendue et unique au monde. Le feu, l'eau et la terre, d'après leur croyance, sont choses sacrées, qu'il ne faut pas laisser souiller par le contact avec les morts. Mais alors comment disposer des corps de leurs défunts, puisqu'il n'est pas permis de les brûler, de les déposer au sein de la terre ou de les jeter dans les fleuves ou les rivières ? La réponse est dans ces « Tours du Silence ».

Lorsqu'un parsi meurt, on apporte son corps sur une civière, jusqu'au temple de Malabar Hill. A l'intérieur de l'édifice brûle, depuis des milliers d'années, une flamme qui fut originairement apportée de Perse. Les prêtres l'entretiennent jour et nuit, en y jetant des bûches de bois de santal, dont le parfum embaume et le temple et les jardins environnants. A la suite de la civière, les parents et amis viennent deux par deux, unis l'un à l'autre par un mouchoir ou une pièce d'étoffe blanche, qu'ils tiennent à la main.

Au temple, après quelques cérémonies funèbres présidées par les prêtres, on dépouille le mort de tous ses habits et on le recouvre d'un drap mortuaire. Deux intouchables prennent la civière sur leurs épaules et conduisent le défunt dans une des Tours du Silence. Ce sont de vastes édifices circulaires, sans toit, mais à l'intérieur desquels se trouvent des tablettes de longueurs variées. Les plus longues sont prises à même les murs; les plus petites s'appuient au centre, près d'un puits profond, de cinq pieds de diamètre. Les deux intouchables entrent dans l'une des tours, y déposent le mort sur l'une des tablettes, enlèvent le drap qui couvre le corps, referment avec bruit les deux grandes portes de fer. Alors, et comme s'ils n'avaient attendu que ce signal, des centaines de vautours qui étaient perchés sur les branches des arbres, se précipitent sur le cadavre qu'ils dévorent, déchirent, déchiquettent, en

commençant par la partie la plus recherchée et se battent entre eux pour l'avoir: les yeux.

Pendant ce temps, les parents et les amis se tiennent à l'extérieur ne voyant rien de ce qui se passe en dedans de la tour, affaissés dans leur douleur, en un silence solennel. Quand, après une vingtaine de minutes, les derniers vautours se son envolés emportant, qui un morceau de bras, qui une partie de jambe ou de torse, les parents retournent à leurs foyers. Les os se dessécheront au soleil et seront jetés dans la fosse centrale. Plus tard, ils seront réunis dans un puits où s'achèvera l'œuvre de destruction et de changement en poussière. Aucune visite à Bombay ne serait complète sans un arrêt à ces Tours du Silence.

Et maintenant que nous les connaissons, nous pourrons nous rendre à la gare Victoria, bâtie vers la fin du dix-neuvième siècle. L'édifice ne manque pas de beauté architecturale. Là, nous attend le train spécial qui nous conduira à la capitale: Delhi, située à 860 milles au nord. – « Prendre le train qui nous conduira à la capitale »; voilà une phrase qui paraît toute simple à première vue. Pareil voyage, si nous étions chez nous, n'impliquerait d'autre obligation que de nous rendre à la gare et y acheter un billet. Mais dans l'Inde, c'est une tout autre histoire; surtout quand il s'agit d'un trajet, au cours duquel il faudra dormir à bord du train.

Le passager, une fois son billet personnel acheté, doit engager un « boy » qui lui rendra tous les services voulus pendant le trajet. Il lui achète un billet de troisième classe et lui paie son salaire. Comme la compagnie de chemin de fer ne fournit ni paillasse, ni draps, ni oreillers, ni serviettes et savon, c'est encore au passager qu'incombera la tâche de trouver, acheter ou louer ce dont il aura besoin de ce chef. Heureusement pour nous, passagers de l'« Empress of Britain », la Compagnie du Pacifique s'était occupée de tous ces détails. Nous n'avions qu'à monter dans les voitures.

Chacune des voitures est divisée en trois ou quatre compartiments. Il n'y a pas de couloir de communication intérieure d'une voiture à l'autre. Chaque compartiment porte un numéro d'identification placé à l'extérieur. A cause de la crainte superstitieuse d'un grand nombre de voyageurs anglais et américains, au sujet du numéro treize, aucun compartiment ne porte ce numéro. Au numéro douze succède le compartiment 12A – c'est précisément celui qui me fut assigné. J'étais donc protégé contre toute malchance possible! ! !

Nous voici en route... quatre par compartiment. Le voyage est assez mouvementé. Dès six heures du matin, nous sommes réveillés par le « boy ». Il vient nous apporter du thé et des gâteaux. A cette heure matinale, à la suite d'une nuit pendant laquelle le sommeil a été plutôt léger, nous aimerions autant dormir. Le « boy » continue à frapper jusqu'à ce qu'un des passagers, plus courageux que les autres, se lève et lui ouvre la porte. Il reviendra, une heure plus tard, annoncer que le déjeuner sera servi au prochain arrêt. A l'heure indiquée, chacun

quitte sa voiture et se rend à la voiture restaurant. La même cérémonie sera répétée le midi et le soir. Entretemps le « boy » roule paillasses, matelas, draps, oreillers, etc., les dépose dans un coin et retourne à l'extrémité de la voiture où, avec deux ou trois compagnons, il a ses quartiers de troisième classe.

Le jour il fait ordinairement très chaud. La nuit, on grelotte.

Chemin faisant l'on arrête à des stations où l'on rencontre des trains, remplis à pleine capacité, des voyageurs qui sont entassés les uns sur les autres comme des bêtes. Quelques-unes de ces voitures sont spécialement réservées aux femmes. Comme ces dernières ne savent pas lire, la Compagnie des Chemins de Fer de l'Inde a fait placer, à côté de chaque porte d'entrée, un cadre avec une image représentant une femme hindoue ou musulmane. De la sorte, elles sont assurées de monter dans les compartiments qui leur sont réservés. Sur les plates-formes, des foules nombreuses se tiennent aux aguets, dans tous les costumes imaginables, la curiosité en éveil. A les voir, l'on serait porté à croire qu'il ne passe qu'un train par année. La raison de cette agglomération est tout autre cependant. Comme presque tous ces gens sont illettrés, il leur est impossible de consulter les horaires de chemin de fer. Quand donc, ils veulent entreprendre un voyage ils se rendent tout bonnement à la gare, avec leurs femmes, leurs enfants, tout leur bagage. Parfois leur train vient justement de passer et ils n'en auront pas d'autre avant deux ou trois jours. Afin d'être sûrs de ne pas le manquer cette fois, ils s'installent sur la plate-forme ou aux environs de la gare, y mangent, y dorment à la belle étoile et attendent patiemment l'heure de s'embarquer.

Comme vous pouvez le voir, c'est très simple! Un autre pays, comme l'Italie et la Chine plus tard, où le temps ne compte pas. La nuit venue, les villages sont perdus dans l'obscurité la plus profonde. Seuls les feux qui brûlent devant quelques maisons et les sons étouffés des tams-tams permettent de savoir qu'il y a là des êtres humains. La scène ne manque pas de poésie. Voilà l'Inde telle qu'on se l'était imaginée... Inconsciemment, voyageurs et voyageuses fredonnent le « Bolero » de Ravel...

Après vingt-quatre heures, pendant lesquelles le pays nous est apparu avec son vrai visage de terre inculte, de champs qui succèdent à des champs desséchés, nous arrivons enfin à Delhi, la capitale nouvelle, l'une des villes les plus intéressantes, au point de vue historique, de ce vaste empire. La Delhi nouvelle, — celle que les Anglais construisent en ce moment; où ils dépensent des millions à ériger le palais du Vice-Roi, le Secrétariat des Indes, le Parlement, etc.; — succède à sept autres villes du même nom détruites, en tout ou en partie, par les Aryens, les Mongols ou les Tartares. Toutefois, la dernière ville hindoue reste encore debout, bien vivante, avec les fortifications, les palais et les temples érigés par le plus fameux des constructeurs mongols, Shah Jahan. Son palais, objet de l'admiration de tous les peuples, depuis

quatre siècles, est situé à l'intérieur de la citadelle. Lorsqu'on en parcourt les salles toutes en marbre blanc, que l'on examine les murs incrustés de mosaïque, les plafonds recouverts jadis d'or et d'argent, les appartements réservés aux femmes avec leurs riches fontaines, l'on se demande si tout cela est vraiment l'œuvre des hommes.

Dans ce même palais se trouvait autrefois, à l'intérieur du Diwan-i-Khas, le fameux Trône des Paons. Un ancien écrivain hindou en donnait la description suivante: « On l'appelait le Trône des Paons parce que le dossier était constitué par deux paons en or solide, dont les queues étaient larges ouvertes, le tout incrusté de saphirs, de rubis, d'émeraudes, de perles, de diamants et d'autres pierres précieuses serties de telle façon qu'elles donnaient l'illusion de la vie. Le trône même mesurait six pieds de long par quatre de large. Il était supporté par six pieds qui faisaient, avec le siège, un tout compact, en or solide. Ce trône était surmonté d'un canopé d'or, supporté par six colonnes incrustées de mosaïques et de pierres précieuses et orné d'une frise de perles. Entre les deux paons, l'on pouvait voir un perroquet que l'on disait avoir été taillé dans une émeraude d'un seul morceau ». Franchement c'est à faire rêver... Imaginez-vous une réunion de tous les princes aux riches costumes, chamarrés d'or et d'argent, devant ce Trône des Paons... Et autour du palais principal; des jardins, des fleurs, des arbres... ce bijou, cette symphonie en marbre blanc, qu'est le temple Perle. Plus loin, dans la ville même, voici l'une des plus grandes mosquées du monde: la Mosquée du Vendredi, en marbre et pierre rouge, encore une des œuvres de Shah Jahan. Oui, cette fois, nous sommes bien dans l'Inde... le pays du soleil... des temples recouverts de feuilles d'or... des palais de marbre blanc... le pays des beaux rêves...

L'AMOUR HUMAIN DIVINISÉ: LE TAJ MAHAL.

Les Grands Magols. — Jahangir. — Shah Jahan-Mumtaz-i-Mahal — Mort de la « Très-Haute du Palais » — Construction du Taj Mahal — Description des jardins et du tombeau — Les jeunes « barbares » d'Amérique — Un soir de pleine lune au Taj Mahal.

•

Mesdames, messieurs, mes jeunes amis,

Ce soir, je voudrais vous raconter une histoire, — une histoire vraie jusque dans ses moindres détails, — mais qui se lit comme une page des « Contes des Mille et une Nuits ». Ecoutez plutôt:

Il y avait une fois, — oh! il y a de cela bien longtemps, car c'était vers l'an seize cent quinze, — donc, il y avait une fois, dans le vaste et ensoleillé empire des Indes, un prince du nom de Jahangir, fils du Grand Akbar. Il s'était surnommé lui-même: « Le Maître du Monde ». Maître du monde, il l'était en effet, lui devant qui des millions de sujets ployaient le genou en tremblant. Il n'y avait qu'un seul homme qu'il n'était pas parvenu à maîtriser: lui-même. Jamais au temps de ses illustres prédécesseurs Genghis-Khan, Tamerlan et les Grands Mogols: Babar, Humayan ou Akbar, l'on n'avait vu à la cour impériale, pareil déploiement de richesses, de fêtes, de splendeurs orientales.

Non content d'avoir hérité des palais, des pierres précieuses, des trésors accumulés par ses pères au cours des siècles, il devint à son tour constructeur et acquit, à coups de millions, des joyaux sans nombre. Ses robes d'office, ses coussins, ses trônes, étaient incrustés de diamants, de saphirs, de perles, de tout ce qu'il pouvait trouver en fait de gemmes.

Lorsqu'il traversait les rues de sa capitale, Delhi, en grand cortège, le peuple réduit à la misère, à la faim et à la pauvreté par les extravagances de son maître, accourait cependant en foule. Il pouvait voir passer les trois cents éléphants, aux pieds couverts de feuilles d'or, les mille chevaux couverts d'étoffes de drap d'or, les cent chameaux montés par les porteurs de torches, les trois cents trompettes, les centaines de danseuses et les six mille épouses ou concubines, à la figure voilée.

Dans le cortège, un brillant cavalier attirait plus particulièrement les regards. Beau jeune homme d'une vingtaine d'années, au teint clair, les yeux d'un noir profond, il avait belle mine sur son coursier pur sang. Installé sur une selle en or solide, deux sabres d'or à la ceinture, la tête recouverte d'un turban aux couleurs voyantes, terminé par un énorme diamant qui brillait de mille feux sous les rayons du soleil oriental, il était revêtu d'un habit qui lui avait coûté vingt millions de

roupies: « $7,000,000 ». C'était Jahan, le fils aîné de Jahangir. Il devait lui succéder sur le trône. A son passage, les cœurs des jeunes filles, qu'elles fussent princesses de la cour ou simples paysannes, battaient à tout rompre. Pas une d'entre elles, qui ne rêvât d'être un jour la compagne, l'épouse, d'un prince aussi merveilleusement beau.

Mais déjà Jahan avait fait son choix. Ses yeux s'étaient tournés avec amour sur sa cousine germaine, Argumand Bano Begum, fille de Asaf Khan et petite-fille de Itmad-ud-Daulah, l'ancien premier ministre d'Akbar. Leur mariage fut célébré en grande pompe et accompagné de fêtes qui durèrent huit jours pendant lesquels, la future héritière du trône parut, resplendissante de beauté, au milieu de toutes les autres princesses de la cour. La cérémonie terminée, elle s'enferma dans les appartements privés des femmes et cacha ses yeux en amande et son teint d'un blanc rosé, sous le voile qui devait, pour toujours, la défendre contre les regards des autres hommes. Jamais au cours de l'histoire des princes mongols, l'on n'avait vu couple s'aimer comme Jahan et Bano Begum, à qui son mari avait donné le nom de Muntaz-i-Mahal, la « Très-Haute du Palais ».

Douze ans s'écoulèrent ainsi, sans qu'une ombre vînt assombrir leur bonheur. L'avenir leur souriait à tous deux. Déjà, ils pouvaient se voir régnant ensemble sur le trône de Jahangir, déjà en âge. Mais la mort ne respecte personne. Elle vient frapper à la porte des riches et des grands comme à celle des pauvres. La mort ravit Mumtaz-i-Mahal à l'amour de son époux. Jahan était alors âgé de trente-cinq ans.

Sa douleur fut inconsolable. En deux ans, ses cheveux devinrent complètement blancs. Tous les vendredis, il se rendait au tombeau de sa bien-aimée, pour y lire les prières dites « fatiha ». Entretemps, il monta sur le trône. Mais les fêtes et les réjouissances, auxquelles donnèrent lieu cet événement, ne purent lui faire perdre le souvenir de la chère disparue. Il décida de lui bâtir à Agra, un mausolée qui, par la richesse des matériaux et la beauté des lignes architecturales, dépasserait tout ce que l'univers avait connu jusqu'à ce jour. Il consulta les architectes les plus renommés de l'Inde, de la Perse, de l'Arabie et même de l'Europe, fit venir les meilleurs artistes et tailleurs de pierre et de marbre de Bagdad, de Constantinople et des autres centres du monde musulman.

Ils commencèrent par réunir les matériaux requis. « Le marbre sans tache fut apporté, à dos d'éléphant ou dans des chariots, de Jaipur, situé à cent cinquante milles de là. La pierre de sable rouge venait de Fatephur-Sikri, le jaspe du Punjab, le cristal et le jade de Chine, les turquoises du Thibet et de la mer Rouge, les saphirs et le lapis-lazuli de Ceylan, le corail et la cornaline de l'Arabie, l'onyx et les améthystes de Perse et les diamants du Bulkenkund ». Pendant dix-sept ans, vingt mille ouvriers travaillèrent jour et nuit à édifier le monument, connu aujourd'hui dans l'univers entier, sous le nom de

Taj Mahal. Le rêve de Shah Jahan s'était réalisé. Jamais le génie humain n'avait conçu et exécuté œuvre plus belle.

En venant prier sur la tombe de celle dont l'amour avait ensoleillé toute sa jeunesse, Shah Jahan pouvait contempler son œuvre, dans toute la grâce de sa resplendissante blancheur. Les approches en étaient gardées par une construction haute de trois étages, flanquée de minarets et dont les portes, qui avaient plus de dix pieds de large, étaient en argent massif, garnies de gros clous du même métal.

Une fois ces portes dépassées, c'était tout l'ensemble qui surgissait devant ses yeux ravis: un grand jardin de près de mille pieds de long, enclavé entre deux murailles de pierre rouge; des tapis de verdure formés par le gazon que séparaient des allées pavées de marbre blanc. D'innombrables arbres recouvraient de leur ombre les plates-bandes de fleurs qui répandaient leur parfum jour et nuit. C'était bien comme l'indiquait l'inscription en marbre noir sur la porte d'entrée: « les jardins du Paradis où devaient se réunir les purs de cœur ».

Au centre, deux longs bassins de marbre blanc, aux nombreuses fontaines, apportaient une douce fraîcheur, une sensation de paix et de quiétude. Mais tout cela n'était rien à côté du monument même, où Mumtaz-i-Mahal dormait paisiblement son dernier sommeil.

Surélevée d'une vingtaine de pieds au-dessus de terre, une vaste plate-forme avec, à chaque coin, de hauts minarets, servait de base au Taj proprement dit, édifice d'environ deux cents pieds de haut, couronné d'un épi soutenant un croissant d'or; le tout en marbre blanc. Après avoir traversé une porte sculptée dans un seul monolithe d'agate, Shah Jahan pouvait enfin reposer ses yeux sur l'intérieur enchanteur, le sanctuaire de ce temple de son amour, qu'éclairaient les rayons du soleil, tamisés par la dentelle de marbre des fenêtres.

Devant lui était un grand paravent à huit côtés, tout en marbre blanc encore, mais d'un blanc d'albâtre, que les mains des artistes avaient finement scupté, à laisser croire qu'ils avaient travaillé sur un rideau de soie. Un second écran à huit côtés aussi, mais en or solide et incrusté de pierres précieuses, voilait la vue du sarcophage sous lequel, dans une caverne souterraine, était enterrée son épouse. Ce n'est qu'après avoir enlevé ses souliers que l'empereur osait fouler le parquet et s'arrêter enfin, en une longue méditation, devant le bloc de marbre, plus long que large, en forme de cercueil, soulevé de terre sur une plate-forme, qui lui rappelait tant de souvenirs heureux.

C'était à ses yeux, le saint des saints, de ce temple autour duquel se concentraient ses pensées. Aussi y avait-il accumulé tous les trésors imaginables. Le marbre s'était entr'ouvert afin de recevoir les perles sans nombre, les diamants, les rubis qui, dans les panneaux, se mêlaient aux pierres de couleur, pour représenter des fleurs, des branches d'arbres et des textes du Coran. Pendant plus de trente-cinq ans, Shah Jahan fit de ce monument le point central de sa vie.

Agra remplaça Delhi comme capitale, afin que l'empereur fût plus près du Taj. Les constructions succédaient aux constructions: la Mosquée Perle et celle du Vendredi, les palais d'Agra et de Delhi, le Trône des Paons. Il semblait que Shah Jahan fût pris de la folie des monuments. Il rêvait d'un second Taj, tout en marbre noir, érigé de l'autre côté de la Jumna, qui serait relié au premier par un pont de marbre noir et dans lequel il pourrait se faire enterrer. Mais la révolte grondait sourdement parmi le peuple qui, de plus en plus pressuré par les taxes, mourait de faim. Aurangzeb, le fils aîné de Shah Jahan, se rangea du côté des malcontents contre son père qui tardait trop, à son goût, à lui céder le trône.

Shah Jahan délaissé par tous, fut fait prisonnier. Il passa neuf ans enfermé dans un cachot de la tour des Jasmins. Jahanara Begum, sa fille aînée, y fut sa compagne et sa consolatrice. Il mourut en prison à l'âge de soixante-quinze ans... les yeux fixés sur le blanc mausolée où l'attendait Mumtaz-i-Mahal... Triste fin sans doute, mais trop méritée hélas! quand on sait que l'empereur, au début de son règne, avait fait assassiner tous ses frères, afin de s'assurer la possession pacifique du trône... Et Shah Jahan fut enterré dans le caveau souterrain du Taj, à côté de celle qu'il n'avait jamais oubliée, en dépit de ses folies, de ses dépenses et des amusements de la cour impériale.

Telle est l'histoire du Taj Mahal. Toutes les descriptions, que je puis vous en faire, n'arriveront jamais à vous donner une idée de ce qu'est cet incomparable monument, le plus beau qui ait jamais été élevé en témoignage d'amour humain. Depuis trois siècles, les plus grands écrivains l'ont tenté, sans arriver à exprimer en paroles et à confier à leurs lecteurs les sentiments qu'ils ont ressentis au fond de l'âme, en contemplant ce sanctuaire. Comment espérer réussir, là où tant d'autres ont failli? Devant le Taj Mahal, l'on se sent comme accablé, anéanti, incapable de dire un mot. Ce n'est pas un sentiment d'admiration – c'est plutôt une sorte de révérence qui s'impose, de douceur intime. L'on a la sensation d'être subitement transporté dans un autre monde, un monde où le divin s'allie à l'humain. On sent le besoin d'être seul, de se séparer de tout ce qui nous entoure, personnes et choses, de se promener à pas feutrés dans l'immense jardin, de se blottir sous les arbres, de saisir les moindres changements qu'apportent à la coupole, à tout l'ensemble, les rayons du soleil qui se reflètent sur le marbre, brillant comme un miroir.

C'est dans ces sentiments que je l'ai visité l'année dernière, par une belle après-midi du mois de février. Le Taj m'est apparu dans sa blancheur lumineuse. J'ai parcouru toutes les allées du jardin, j'ai vu les Hindous s'approcher avec révérence de ce mausolée qui est, en même temps pour eux, un temple, un lieu de prières. Quelques-uns étaient accompagnés de leurs épouses, la figure voilée. Avant d'entrer dans le sanctuaire, ils laissaient à la porte, leurs sandales.

Avec eux, j'ai pu voir les deux sarcophages, celui de Shah Jahan et de son épouse. Les pierres précieuses, les joyaux, les perles, tout cela avait été enlevé par ceux qui s'étaient rendus maîtres les uns après les autres, de l'empire des puissants Mogols. Mais les dégâts ont été en partie réparés par les soins du gouvernement anglais. Des pierres et des verres de couleur, finement travaillés, forment tout autour des tombes, de la plate-forme et des murailles, des arabesques dans lesquelles, fleurs, fruits, arbres et textes du Coran sont intimement entrelacés, comme à l'époque de Shah Jahan. A la suite des Hindous, j'allais me plonger dans la contemplation muette du sanctuaire, des sarcophages. Je tentais de me représenter Shah Jahan accompagné de sa cour, debout en prière, le vendredi, devant la tombe de sa bien-aimée.

Déjà, je laissais mon imagination suivre son cours. Tout à coup un groupe de jeunes gens et de jeunes filles, — des Américains, — firent irruption dans le temple et se mirent à crier à tue-tête, variant leurs cris des notes les plus basses, aux plus hautes. On leur avait dit que le Taj répétait en écho, d'une façon remarquable et à plusieurs reprises, les plus petits bruits. Ils venaient voir si tout cela était vrai... Hélas! ! ! Ces barbares me ramenaient aux réalités. Imaginations, rêves, tout s'était envolé en un instant. Je n'avais plus sous les yeux qu'un banal monument de marbre sculpté... un monument comme nous en avions vu à Delhi et dans le fort d'Agra... plus beau peut-être, mais un simple objet de curiosité pour touristes. J'écoutai distraitement les explications données d'un ton monotone par un guide salarié...

Mais je ne devais pas quitter Agra sans revoir le Taj. J'y retournai le même soir avec deux compagnons. C'était un soir de pleine lune. Le jardin était presque désert. Je le croyais du moins. Pas un murmure. Seul, le bruissement des feuilles qu'agitait le vent tiède de la nuit, venait rompre le silence impressionnant qui planait sur tout le paysage. Le Taj se mirait dans les eaux calmes des grands bassins. Sur les dalles de marbre des allées et le sombre gazon, la lune, en passant à travers les branches des arbres, brodait des dessins qui changeaient à tout instant.

Nous avançons à pas lents, silencieux, retenant notre respiration. A mesure que nous approchons de la blanche vision, le jardin se peuple d'êtres fantastiques qui semblent surgir de l'inconnu. Des Hindous enveloppés de larges manteaux sont accroupis aux pieds des cyprès funèbres. Ils sont immobiles comme des statues. Ils ne semblent pas se rendre compte de notre présence. Les yeux fixés devant eux, ils sont perdus dans leurs méditations. Visions fugitives de l'Orient, — de l'Orient tel qu'on en rêve.

Nous nous assoyons sur un banc, afin de jouir du spectacle offert à nos regards. Nous n'avons pas échangé une parole. Et pourtant la solitude n'est pas encore assez grande. Je m'éloigne. Je veux être seul avec mes pensées. Pendant près d'une heure, je suis la lune dans sa

course. Lentement elle monte dans le ciel. Des millions d'étoiles scintillent dans le firmament sans nuages et se jouent dans les eaux de la Jumna. Un hibou lance son cri triste à intervalles réguliers... D'un village voisin, arrivent par-dessus les murs les sons sourds des tams-tams... La lune est directement au-dessus du Taj... Le marbre prend les teintes bleues... Silence... Paix... Le parfum capiteux des fleurs qui ne s'ouvrent que la nuit... Des oiseaux passent au-dessus de ma tête, leurs ailes larges ouvertes, sans faire de bruit, comme s'ils étaient, eux aussi, écrasés par la grandeur du spectacle. Je suis toujours seul, perdu dans mes rêves... Je regarde le Taj sans jamais me lasser... Il me semble voir Shah Jahan se promener dans le jardin... C'est l'Inde, c'est tout l'Orient qui passent et repassent...

Quand, une heure plus tard, mes amis viennent me retrouver et m'appellent d'un geste, j'ai l'impression que je reviens d'un autre monde. Tous les trois, toujours en silence, nous parcourons les allées, nous entrons dans le Taj. Deux Hindous se tiennent immobiles près de la porte... Sont-ce des êtres vivants? Quelques filets de lumière passent à travers les filigranes d'une lampe de bronze suspendue au plafond et se jouent sur les murailles et les tombes... Nous voici à la sortie... Un dernier regard sur le Taj... Une voiture-tonga nous ramène à la gare... Nous n'osons pas parler... Voilà près de trois heures que nous n'avons pas échangé une parole... C'était le 16 février 1935.

L'ANTICHAMBRE DU CIEL: BÉNARÈS.

Bénarès la sainte — Les pèlerins — Vers le Gange — Sur les ghâts et escaliers — Dans les eaux du Gange — Les morts qui brûlent — Les temples de Bénarès — Temple des Singes.

•

Mesdames, messieurs, mes jeunes amis,

L'Inde est le pays par excellence des surprises. Que l'on y vive un jour ou un an, que l'on reste sur place ou que l'on traverse l'Empire du nord au sud, de l'est à l'ouest, à chaque instant, l'on rencontre quelque chose de nouveau, d'inattendu. Québec et Montréal étaient à peine fondés que, déjà dans l'Inde, s'élevaient ces merveilleuses constructions de marbre dont je vous ai parlé, — palais, forts, temples, tombeaux, — objets de l'admiration des touristes, mais qui, par la pureté et la beauté de leurs lignes, font le désespoir des architectes enclins à les imiter.

Un peuple dont les origines remontent si loin dans l'histoire, devrait pouvoir servir de modèle à toutes les autres nations, dans le domaine des sciences, du progrès et de la sociologie. Il n'en est rien cependant. Nous l'avons constaté en étudiant certaines particularités des mœurs et des coutumes hindoues. Ils restent stationnaires dans un monde sans cesse en évolution. La cause de cette stagnation physique et morale, je l'ai déjà affirmée, est sa religion: l'hindouisme aux conceptions si basses, si vulgaires et si démoralisantes.

C'est à Bénarès, la ville sainte de l'Inde, que nous allons voir cette religion dans ses manifestations les plus extraordinaires et les plus incroyables. Bénarès est le grand lieu de pèlerinage de l'hindouisme, la ville qu'il faut visiter au moins une fois dans sa vie, où surtout il fait bon mourir. Aucune ville au monde ne saurait être comparée à ce coin de l'univers où tout est sacré: la terre, l'eau, l'air même que l'on y respire.

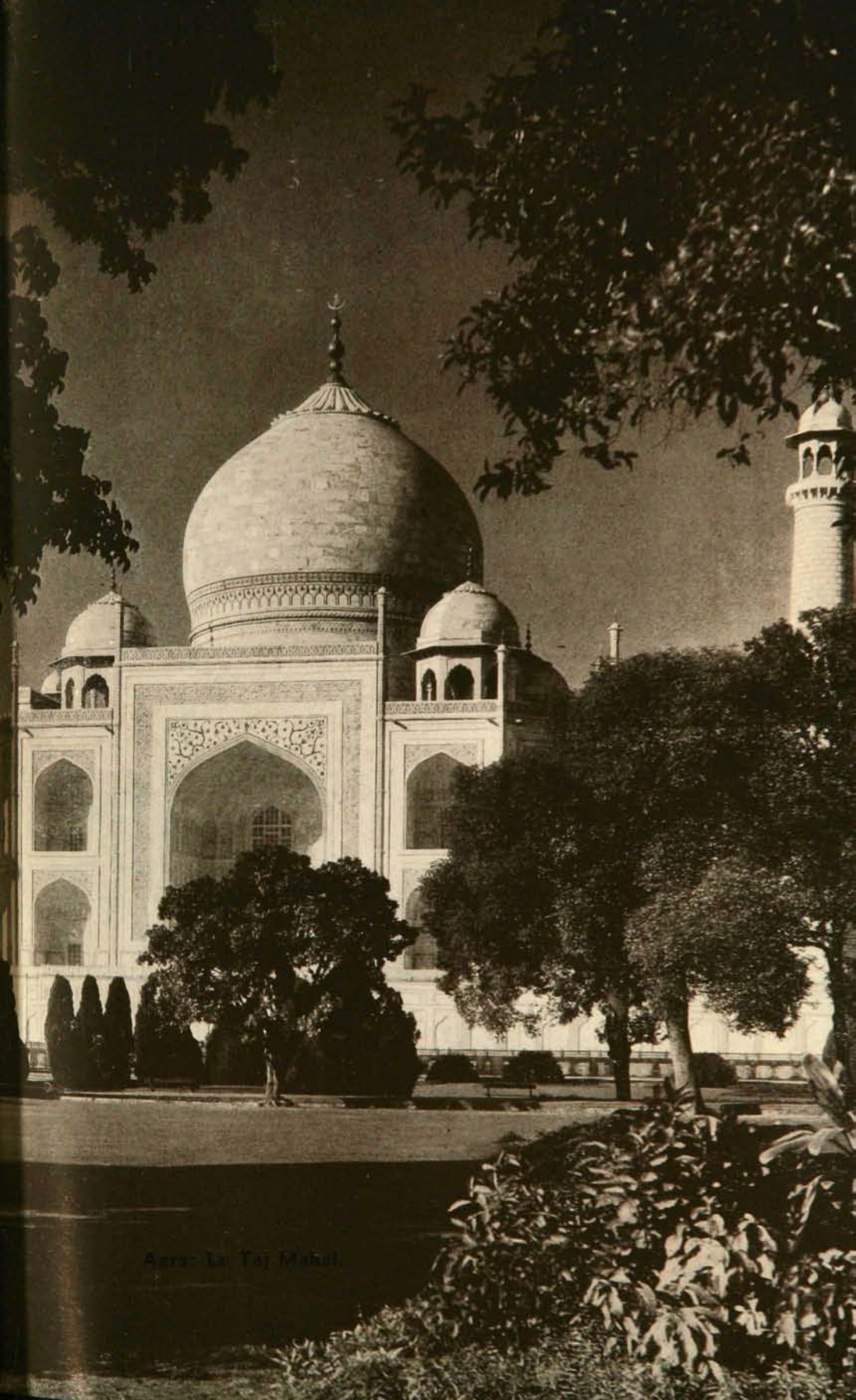
Bénarès! Mais, vous dira le pieux Hindou, c'est la première terre qui surgit d'entre les eaux, lors de la création. Soulevée par le trident de Siva, à l'époque du déluge, Bénarès a échappé à la destruction universelle. Le Gange, aux eaux vertes, qui coule majestueusement ici entre deux rives légèrement escarpées, ne prend-il pas sa source aux pieds même de Siva, dans les hauteurs des Himalayas, où le dieu se tient caché? De ce fait, ses eaux ne sont-elles pas saintes, n'ont-elles pas acquis la prérogative de purifier de tous les péchés aussi bien que de toutes les maladies? N'est-il pas dit que celui qui meurt sur la rive gauche du fleuve sacré est assuré d'un salut immédiat, de l'absorption dans l'esprit de Brahma, sans crainte d'un retour dans le monde? Ne

savez-vous pas que ceux qui meurent sur la rive droite, seront condamnés à revenir sur la terre, et à vivre dans le corps d'un animal inférieur comme l'âne ou le pourceau? C'est pourquoi les millions de disciples de Brahma, de Siva et de Vichnou ont raison de faire de cette ville un centre de ralliement et de pèlerinage...

Allons donc visiter cette ville si sainte. En quinze heures, notre train spécial franchira la distance qui sépare Agra et le Taj Mahal de Bénarès. Tout le monde doit être levé de grand matin. A bonne heure, on peut mieux voir les pieux fidèles occupés à leurs dévotions. Sur toute la distance entre la gare du chemin de fer et la ville, — soit trois milles environ, — les routes sont noires de monde. Ces pèlerins viennent de toutes les parties de l'Inde. Quelques-uns ont ainsi parcouru à pied plus de quinze cents milles, mendiant leur pain, couchant à la belle étoile. En route, ils se sont imposé les pénitences les plus pénibles, se perçant les lèvres ou les joues avec de longues broches ou des épingles; les pieds chaussés de sandales de bois dont la semelle est constituée par des pointes de clous renversés: que sais-je encore? Presque tous sont d'une maigreur cadavérique, le corps à peine couvert de quelques loques ou même d'une simple ceinture.

Quelques-uns achèvent la pénitence suggérée par les brahmanes: franchir à genoux ou sur le ventre, les trente-cinq milles qui constituent le cercle sacré du territoire de la ville sainte. (Quel tolle si un prêtre, après une confession entendue, imposait semblable pénitence! !) Les femmes, habillées de blanc, sont aussi nombreuses que les hommes. Chez tous, pèlerins ou pénitents, c'est le même regard fixe tourné vers le chemin, la rue, qui donne accès au fleuve purificateur des fautes. De ci de là des malades, des vieillards qui se traînent de peine et de misère, leurs plaies ouvertes et saignantes. Tous aussi portent sur leurs fronts, leurs figures ou leurs corps des signes peints en blanc, en jaune ou en rouge; des cercles, des lignes horizontales ou verticales, selon qu'ils veulent rendre leurs hommages à tel ou tel dieu en particulier. Dans certains cas, ces signes ont été tracés avec de la cendre grise ou de la glaise. Nos taxis avancent lentement à travers cette foule, à laquelle viennent se joindre, se frayant un chemin du mieux qu'elles peuvent, les centaines de vaches sacrées, les chèvres et les autres bêtes, toutes plus sacrées les unes que les autres.

Nous entrons dans la ville: rues et ruelles étroites, maisons basses à un ou deux étages, des temples, des temples encore, des brahmines, des « hommes saints » sortes de fakirs religieux, des employés des temples... Tout ce groupement, la plus nombreuse portion de la population stable de 225,000 habitants de Bénarès, accueille les deux millions de pèlerins qui viennent chaque année. Quelqu'un a calculé qu'il y avait à Bénarès 2,000 temples, 40,000 brahmines et pas moins de 200,000 dieux! Mais pour le moment, la foule ne songe pas à la visite des temples. Il faut d'abord aller se baigner dans le Gange aux ghâts ou plates-formes, réservées les unes aux vivants, les autres aux morts.



Agra: La Taj Mahal.

Aux Indes
Un Gopouram de Madura.

Garde du Palais du gouvernement a Bombay.

Le talent à travers les siècles: un travailleur de poteries bleues à Delhi.

Comme les eaux du Gange sortent régulièrement de leur lit et s'élèvent jusqu'à une hauteur de quarante pieds, inondant les deux rives, tous les temples, les palais, les édifices en bordure du fleuve, sont construits au sommet de la berge. L'on arrive aux bains par des escaliers de plus de cent marches qui couvrent une distance de trois milles et demi de longueur. Entre les marches et les plates-formes, des niches, de petites chapelles, des temples miniature. A un moment donné, les pèlerins, soit avant, soit après le bain, iront y faire leurs dévotions. Il faut absolument s'arrêter sur les marches, voir toute cette population, — ils sont peut être quarante, cinquante mille, — et l'étudier dans tous ses actes, tous ses mouvements. Chacun, d'ailleurs, procède à ses affaires, sans s'occuper de son voisin, tout comme s'il n'y avait personne dans les environs.

Devant nous, sur une des plates-formes, en pleine rue, des barbiers rasent les cheveux de clients assis devant eux, ne laissant qu'une mèche sur la partie postérieure du crâne. Le client tient à la main un miroir et indique au figaro ce qu'il désire de lui. Il n'y a ni chaise, ni serviettes, ni savon, pas même d'eau chaude ou froide. De temps à autre, le barbier se contente de plonger ses doigts dans un petit pot de grès, rempli d'eau sacrée du Gange, et en mouille la figure du client, aux endroits les plus difficiles, afin de faciliter sa tâche.

A intervalles plus ou moins réguliers, des brahmines, qui vivent ici dans toute leur gloire, sont étendus sous de grands parasols, à l'abri des rayons du soleil. Tous les pèlerins s'adressent à eux afin d'assurer le succès de leurs prières. Quelques-uns, à peine habillés, le corps bariolé des marques distinctives de Siva, restent là en extase, comme pétrifiés, sans le moindre mouvement, jouissant sur terre, du repos céleste promis à tout bon serviteur de Brahma. D'autres, réunis en groupe de trois ou quatre, couvrent leurs corps de la boue du Gange qui sèche au soleil et donne à leur peau une apparence livide. Ceux-ci reçoivent les pèlerins, leur imposent des pénitences, demandent des offrandes, mettent des scellés sur des vases contenant l'eau du Gange et marmottent des prières. Un autre brahmane fixe le soleil de ses yeux grand ouverts, et récite continuellement certaines formules d'adoration. A les voir ainsi plongés dans leur méditations, immobiles, sans vie apparente, l'on se demande si tous ces hommes sont encore de ce monde ou si déjà, ils n'ont pas été touchés par la mort.

Voici encore des pénitents: celui-ci est arrivé à Bénarès, il y a plusieurs années. Depuis, il est continuellement debout sur une seule jambe, l'autre étant repliée au genou. Son bras droit levé vers le ciel s'est desséché. Le sang s'en est retiré graduellement. Un second, debout également sur une seule jambe, a réussi à passer l'autre par-dessus son cou et se tient ainsi, aussi longtemps qu'il le peut, se relevant chaque fois qu'il tombe et recommençant toujours le même exercice. Cet autre est assis et fixe le soleil, sans jamais baisser les paupières. Les larmes lui

coulent des yeux. Il demeure ainsi du lever au coucher du soleil. Après cinq ou six jours, une semaine au plus, il sera complètement aveugle. Et parmi tous ces brahmanes, ces hommes saints, ces fakirs, ces pèlerins, ces mendiants, ces malades, ces infirmes, c'est un va-et-vient continuel d'hommes et de femmes, d'enfants, ces derniers complètement ou partiellement nus, qui passent et repassent, montent ou descendent, vont vers le fleuve, en reviennent, la peau encore humide de l'eau sacrée, reluisante sous les rayons du soleil. Et partout aussi les inévitables vaches sacrées, objets du respect, de la piété et de l'adoration, à qui l'on donne à manger, que l'on touche avec vénération, que l'on traite enfin comme des divinités.

Mais tout cela n'est rien à côté des scènes dont nous allons être les spectateurs en parcourant les rives du fleuve. Des milliers de pèlerins se baignent en accomplissant les rites sacrés. Montons sur l'un des lourds bateaux conduits par deux rameurs qui, lentement, vont passer devant les escaliers, les ghâts et les temples. Il n'est pas encore huit heures du matin. Déjà, les baigneurs sont dans l'eau, — une eau rendue épaisse et malpropre par les fleurs que l'on y jette et qui moisissent sur place; les déchets apportés par les canaux d'égout qui se déversent au milieu des baigneurs; et, nous le verrons plus loin, les cendres et les débris de cadavres à demi calcinés, sur lesquels pendent des lambeaux de chair, mais dont on se débarrasse pour faire place à d'autres cadavres.

Les fidèles vont se baigner dans cette eau qui exhale une odeur de mort. Qu'importe l'esprit sur la matière! Devant nous, comme nous partons, la foule est plus considérable que partout ailleurs

Un fidèle, après s'être partiellement déshabillé, descend dans l'eau. A peine son corps a-t-il pris contact avec le fluide sacré que tout son être semble transformé. Rien de ce qui l'entoure n'existe. Il est dans une véritable extase! Dans ses deux mains, en forme de coupe, il prend un peu d'eau, dont il couvre sa tête et ses yeux, prononçant en même temps les paroles sacrées: « Sainte mère Gange, je salue tes deux pieds qui sont sacrés, qui sont beaux et qu'adorent tous les esprits bons et mauvais. O Gange, d'après nos croyances tu donnes le bonheur présent et le repos éternel à tous. » Puis, avançant plus loin dans le fleuve, jusqu'à ce que l'eau lui arrive aux épaules, et se tournant du côté du soleil, il prend de nouveau de l'eau dans ses mains, la laissant couler lentement, goutte à goutte entre ses doigts, comme autant de diamants, qu'il offre en hommage à l'astre du jour. Revenu près du rivage, il se lave la figure, les dents, le corps et boit même du liquide sacré.

Alors commence la longue récitation des litanies de Siva pendant laquelle, prenant une goutte d'eau d'une main et la déposant dans la paume de l'autre, le pieux fidèle nomme les 108 manifestations de Siva et les 1,008 manifestations de Vichnou. Une dernière immersion de tout le corps cette fois et la cérémonie sera terminée. Pas avant toutefois

que ce fidèle, qui est probablement d'une ville ou d'une province éloignée, n'ait rempli de l'eau du Gange, une urne de bronze. Il la rapportera chez lui et s'en servira dans les occasions importantes. Par exemple, s'il lui arrive de vouloir donner à un serment une valeur particulièrement solennelle, il versera un peu de cette eau... sur la queue d'une vache sacrée!

Pendant que les fidèles continuent ainsi leurs ablutions, notre bateau passe devant des palais et des temples, bâtis par des princes ou des rajahs. Ils se sont préparé un endroit où ils viendront passer les derniers jours de leur vie terrestre et s'assurer le salut éternel. Faute d'entretien, et parce qu'ils étaient construits trop près du rivage, quelques-uns de ces temples sont tombés en ruines ou bien ont sombré dans la boue. Ils restent là quand même. Personne ne se préoccupe de les relever. Nous arrivons maintenant en face du quai qui attire toujours le plus la curiosité des voyageurs: c'est le ghât où l'on brûle les morts.

A toute heure du jour et de la nuit – car Bénarès est la seule ville où selon la loi religieuse, il est permis de brûler les morts après le coucher du soleil, – l'on peut assister aux préparatifs ou à la crémation d'un ou de plusieurs corps. L'on apporte le mort enveloppé dans un suaire blanc, si c'est un homme; rouge, si c'est une femme. On le ficelle solidement sur une civière dont les deux montants sont constitués par des branches de bambou. Les « domris » descendent le corps, les pieds en avant, dans les eaux du Gange, pour une dernière sanctification. Pendant ce temps, les parents ou amis discutent avec les marchands au sujet du prix du bois qui sera requis pour la crémation. Le marché, une fois conclu, le visage du mort est découvert afin que ses yeux (quoique fermés et sans vie) puissent voir une dernière fois, le fleuve sacré! Les membres de la famille versent sur le corps de l'eau et du riz et mettent dans la bouche du défunt une pièce d'or ou d'argent.

Couvert de fleurs, le cadavre est déposé par les « domris » sur le bûcher. Deux intouchables y mettent le feu. En quelques instants, les flammes entourent le mort. L'œuvre de destruction commence. Parfois, en vertu d'un phénomène de physique, sous l'effet de l'ardente chaleur, les os craquent, les bras surgissent et le mort se soulève ou se dresse à demi. La famille se tient un peu éloignée sur l'une des plates-formes du ghât. Le fils aîné, ou à son défaut, le plus proche parent, une tige de bambou en mains, active le feu et rejette dans les flammes un bras ou une jambe à demi consumés, tombés en dehors du bûcher. Si le mort a laissé assez d'argent pour permettre à ses héritiers d'acheter une quantité importante de bois, le corps sera entièrement brûlé. S'il était pauvre, il ne sera que partiellement consumé, en partie brûlé. Mais dans un cas comme dans l'autre, les cendres ou les ossements seront balayés dans le fleuve; les vautours achèveront l'œuvre non terminée par le feu tout près du ghât, les pèlerins se baigneront, se laveront la bouche et continueront leurs cérémonies religieuses. Les parents seront d'ailleurs les premiers à se jeter à l'eau près de ces cendres. Ils pourront ensuite

briser le jeûne, auquel ils étaient astreints, depuis le début des cérémonies funèbres.

Et pendant que les fidèles procèdent à leurs ablutions, pendant que les morts brûlent, la vie se poursuit normalement dans Bénarès, une vie toute particulière et comme l'on n'en voit pas en dehors de l'Inde. Dans de petites rues et ruelles sombres et malpropres, d'innombrables marchands, installés dans des magasins de fortune, vendent des statuettes en pierre de tous les dieux créés par l'imagination hindoue. J'achète une de ces statues: un Siva représenté comme la divinité qui afflige et guérit tout à la fois de la variole. Les foules se pressent en rangs serrés, chacun voulant visiter le plus grand nombre de temples possible. Dans un coin, une ouverture dans la muraille, des chapelles ornées de statues de divinités. Les pèlerins s'arrêtent en prières et versent sur l'idole quelques gouttes d'eau du Gange ou déposent à ses pieds des fleurs. Plus loin, c'est un grand carrefour vers lequel convergent dix ou douze petites rues. L'endroit est particulièrement sacré: hommes, femmes et enfants y accourent de toutes parts. Au milieu de la place, est une énorme statue de grès, peinte en rouge, d'un rouge vif et éclatant, représentant un bœuf accroupi, sur lequel les pèlerins ne cessent de jeter de l'eau sacrée et des fleurs. C'est la statue du taureau Nandin. Un brahmane, assis sur une haute chaise, invite les fidèles à offrir leurs hommages au dieu, dont il ne cesse d'éloigner les mouches en l'éventant! ! !

A mesure que l'on avance, il faut être de plus en plus attentif afin de ne pas glisser sur la chaussée, couverte de fleurs écrasées, d'eau boueuse, de détritus de toute nature. Enfilons dans une rue plus étroite que les autres. Il n'y a pas même place pour deux personnes de front. Il faut marcher à la file indienne. Il faut avancer lentement et à petits pas. De chaque côté, le long des murs, sont accroupies, en rangs serrés, de pauvres veuves: elles demandent l'aumône d'un peu de riz.

Cet étroit couloir conduit à l'un des temples les plus sacrés de cette ville, où tous les endroits sont plus sacrés les uns que les autres: le fameux Temple d'Or, ainsi nommé parce qu'il est tout recouvert de feuilles d'or. Un profane comme vous et moi n'en peut fouler le sol. Du haut d'une marche, je regardais devant moi lorsque, par distraction, j'eus le malheur d'en descendre et de ce fait, j'avais un pied sur le parquet. Un brahmane, qui était à mes côtés, se hâta de me ramener au sens de mes devoirs en me prenant par-dessous le bras. Il me fit remonter sur la marche d'où j'étais descendu. Le temple est constitué par une sorte de large toiture, soutenue aux quatre coins par d'immenses colonnes, tout l'espace intérieur étant à jour. La cour est épaisse de boue et glissante, les fidèles apportant ici encore l'eau du Gange. Siva est représenté par une simple colonne de marbre noir, devant lequel les Hindous déposent leurs offrandes de fleurs. Les vaches sacrées s'y promènent en plus grand nombre qu'ailleurs.

Le peu de temps à notre disposition ne nous permet pas de visiter tous les temples, petits et grands, que l'on rencontre à chaque tournant de rue. Mais la visite de Bénarès ne serait pas complète sans un arrêt, ne serait-ce que de quelques minutes, au Durga ou temple des Singes. Là, triomphe l'épouse de Siva, la terrible et sanglante Kali représentée, telle que déjà décrite, sous la forme d'une déesse à trois yeux, huit bras, le cou entouré d'un collier de crânes. Sa langue toute rouge, pend de sa bouche ouverte, à la ceinture. Jadis, on lui immolait des enfants. Le gouvernement anglais a interdit ces crimes rituels. Les enfants sont remplacés par des chèvres. Les brahmanes les tuent, en leur coupant le cou, avec un long couteau.

Il ne nous est pas permis d'entrer dans ce temple. L'édifice sacré est entouré d'un mur à quatre côtés, du haut duquel nous avons vue dans la cour intérieure. Sitôt arrivés en haut, nous sommes assiégés par de gros singes joufflus, pleins de santé apparemment, mais jamais satisfaits dans leur gourmandise. Pour quelques sous, les brahmanes vendent des biscuits aux fidèles qui veulent nourrir ces bêtes sacrées... car ce sont des singes sacrés! Vous vous en étiez douté assurément! Que voulez-vous nous sommes encore et toujours à Bénarès! ! ! Genesha, un autre dieu, est représenté sous la forme d'un éléphant et les rats sont ses protégés! ! !

Mais pourquoi continuer plus longtemps cette énumération de divinités? Hélas! Bénarès, c'est l'Inde dans toute sa réalité, toutes ses manifestations, toutes ses faiblesses, ses inconséquences. Pauvre pays! pauvres gens! pour qui éléphant, rats, serpents, singes, vaches et taureaux, tout en un mot, est dieu excepté Dieu lui-même...

LA PERLE DE L'OCÉAN INDIEN: CEYLAN.

La vie à bord — En route pour Ceylan — La « Perle de l'Océan Indien » — Chez les bons Frères des Ecoles Chrétiennes — La cathédrale Sainte-Lucie — Au collège Saint-Joseph — Un animateur et un savant: le Père Le Goc, o.m.i. — Les Singhalais et les Tamouls.

•

Mesdames, messieurs, mes jeunes amis,

Il y a si longtemps que nous voyageons dans l'Inde, que nous parlons de princes aux fortunes colossales, de castes, « d'intouchables », de temples, de palais, de tombeaux, qu'il en est probablement parmi vous qui avez déjà oublié notre « Voyage autour du Monde ». Quelques-uns aimeraient peut-être à s'attarder encore bien longtemps dans ce pays merveilleux. Comme je les comprends! C'est l'impression que je ressentais moi-même en quittant l'Inde. Ce pays m'a fasciné. Je l'ai étudié plus à fond qu'aucun autre. Je pourrais écrire un volume sur ce que j'ai vu, observé et noté dans mon esprit, pendant les huit jours de ma visite. Mais nous avons à peine couvert le tiers du chemin à parcourir pendant notre croisière. D'autres pays nous réclament, d'autres peuples, d'autres civilisations et d'autres merveilles aussi. L'« Empress of Britain » nous a attendus dans le port de Bombay pendant que nous visitions Delhi, Agra, Fatephur-Sikri et Bénarès.

Au retour, nous sommes tous heureux de nous retrouver « chez nous », plus heureux encore qu'après la Palestine et l'Egypte. Pas une fois, nous n'avons connu le plaisir d'une « chambre avec bain ». Par contre, nous sommes couverts de sable, de poussière, de la suie des chemins de fer hindous! Des relations plus intimes se sont nouées entre les voyageurs; relations qui donneront à tout le reste du voyage une physionomie entièrement différente. Des personnes que l'on croyait jusqu'alors inabordables, hautaines, désagréables peut-être, se sont montrées sous leur vrai jour et les appréciations ont changé. Ils seront à l'avenir des amis. Par ailleurs, d'autres n'y ont pas gagné. Tels, qui depuis le départ ne s'étaient laissés d'un pas, reviennent séparés et ne se reverront plus qu'au retour à New-York. Le soleil d'Orient, « le bridge », en seront partiellement responsables... Que voulez-vous? Dans un groupement de près de cinq cents personnes de tous âges et de toutes conditions, venant des quatre coins de l'univers, l'on est en présence d'un monde en petit. Il faut donc s'attendre à rencontrer des tempéraments, des caractères différents. Ce qui m'a toujours surpris c'est qu'il y ait eu, en cours de route, si peu de froissements, si peu de malentendus. Car nous vivons à l'heure actuelle dans un monde tourmenté, où les peuples sont sans cesse sur le qui-vive, où les amis

d'hier sont les ennemis de demain et dans lequel, les plaies ouvertes par la Grande Guerre ne sont pas encore fermées, tant s'en faut.

Ajoutez à cela que, parmi les passagers, nous avons à bord des princesses, des duchesses, des marquis, des lords, des comtes, des barons dont quelques-uns font ostentation de leurs titres à tout propos, alors que d'autres les cachent soigneusement sous des noms plébéiens. Des gens de classe moyenne, mais riches à millions, coudoient de pauvres diables qui, grâce à des circonstances imprévues, ont la bonne fortune d'entreprendre ce beau voyage. Mêlés à tout ce monde, sans que personne ne se doute de leur identité, des représentants secrets des Soviets. Sur le bateau, ils sont de toutes les réunions, de toutes les fêtes, fraient avec les nobles, les puissants et les riches. Lorsque viendra le moment de descendre à terre, leur riches habits seront remplacés par des accoutrements tout simples, pauvres presque. Ils pourront de la sorte plus facilement rencontrer ceux à qui ils transmettront la bonne parole communiste et l'annonce du « *grand soir* ».

Pendant les quatre jours que l'« Empress » vogue au large des côtes de l'Inde en route pour Ceylan, les nouveaux groupes se forment et les discussions vont leur train au sujet de tout ce qui a été vu au cours de la dernière escale. La chaleur devient de plus en plus torride, sur l'heure du midi surtout. Peu à peu, nous nous rapprochons de l'Equateur. La plupart des passagers prennent leurs repas sur le pont supérieur où il y a toujours une bonne brise. Les piscines sont remplies de baigneurs. Jamais, même en passant par la Mer Rouge, les chaises longues n'ont autant été en demande. Toutefois les soirées sont fraîches et les nuits merveilleuses... des nuits d'Orient. Les heures passent sans que l'on s'en aperçoive. Malgré la chaleur du jour, c'est une des parties les plus intéressantes du voyage, non par ce que l'on voit évidemment, puisque nous n'avons sous les yeux que le ciel et la mer, mais à cause du sens de repos, de tranquillité que l'on ressent après les fatigues de l'Inde. Ceux et celles, qui ont eu assez de courage et de constance pour ne pas abandonner la rédaction de leur « Journal de Voyage », ont fort à faire pour rattraper le temps perdu. Une dame anglaise, en particulier, qui a son siège non loin du mien, sur le pont supérieur, ne cesse de noircir des pages et des pages. A tout venant, elle demande des informations et des détails qu'elle note avec grand soin dans son cahier. Elle semblait particulièrement inquiète au sujet d'une ruine quelconque, vue à Delhi. Elle n'avait pu se rendre compte si c'était une construction de brique ou de pierre rouge! C'est une théosophiste enragée. L'hindouisme, le bouddhisme et toutes les autres sectes du même genre l'ont plongée dans la plus profonde admiration. Tout en refusant de l'avouer, elle voudrait bien me convertir à ses idées! A Ceylan, m'annonce-t-elle, je pourrai voir mieux que n'importe où ailleurs le bien opéré dans l'Orient par sa secte religieuse.

Ce sera une raison de plus pour m'intéresser à ce pays. Je le connais très bien, grâce à la lecture de lettres de missionnaires publiées dans le

« Bulletin de la Propagation de la Foi », des récits des explorateurs et voyageurs et enfin des réclames, un peu mercenaires il est vrai, mais non moins instructives, des planteurs, exportateurs et marchands de thé. Dans ces lettres et ces récits, tous, — missionnaires, voyageurs et marchands, — sont unanimes à déclarer que Ceylan est l'un des plus beaux endroits qu'il y ait sous le ciel. Les mots, les comparaisons, leur font défaut pour exprimer leur enthousiasme, décrire les richesses naturelles, la fécondité du sol, la douceur des mœurs des habitants de cette île, sorte de pendant d'oreille, en forme de perle, suspendue à l'Inde. Tantôt Ceylan est la Lanka, la Resplendissante, des anciens brahmanes, la région du mystère, la demeure des natures angéliques, l'Etang couvert de lotus rouges, la terre de l'hyacinthe et du rubis, l'Ile des Joyaux, la Nouvelle Elysée qui consola nos premiers parents chassés du Paradis Terrestre, l'Ile des Lions, la gemme sertie au front de l'Inde, le Rubis tombé du ciel ou enfin la « Perle de l'Océan Indien ». Un écrivain catholique de Colombo, M. J.-B. Kuruppu la décrit, dans un style un peu ampoulé, comme: « Une reine resplendissante de beauté « dans ses robes éclatantes, trônant sur les vagues de l'océan dont elle est « entourée, comme d'autant de murailles, qui attire le voyageur par son « sourire et lui arrache un tribut d'admiration... Digne demeure d'un « digne peuple que l'on ne peut connaître sans l'aimer, dont les dispo- « sitions aimables, pacifiques et loyales, sont aussi peu affectées par les « luttes intestines qui déchirent l'Inde, que ses plaines souriantes et ses « montagnes verdoyantes ne sont troublées par le mugissement des « vagues de l'océan qui se brisent au loin sur ses rives. Telle est la « Perle de l'Océan Indien, la joie du touriste, un riche champ ouvert « au commerce, une terre promise pour le cultivateur qui par son « travail pourra faire produire à ce sol des trésors inépuisables ».

Terre fertile en richesses naturelles, Ceylan ne l'est pas moins en légendes et épisodes merveilleux. Comme pour l'Inde, c'est dans un passé lointain, obscur, féerique, que se perdent les premières données de son histoire. Il y est question d'une princesse hindoue du nom de Sita, enlevée de force à son mari Rama, par le roi de Ceylan, Ravana; d'une guerre sanglante au cours de laquelle la princesse est retrouvée et reprise par son mari; de millions de singes qui participent à la lutte et bâtissent un pont de pierre qui relie l'Inde à Ceylan. Les bouddhistes prétendent y voir une terre rendue sacrée par le séjour de Bouddha, et les hindouistes par celui de Siva. Enfin d'autres historiens prétendent trouver à Ceylan l'emplacement du Paradis Terrestre ou tout au moins de la terre d'exil où Adam fut envoyé par Dieu après sa chute, pendant qu'Eve restait en Arabie. Quoi qu'il en soit de toutes ces légendes, ce qu'il y a de certain c'est que Ceylan passa aux mains des Portugais au seizième siècle, puis des Hollandais et finalement des Anglais, qui en sont aujourd'hui les maîtres inconstestés. Plus et mieux que leurs prédécesseurs, ils savent profiter des richesses du pays: thé, épices de toutes sortes, riz, pierres

précieuses que l'on y trouve en plus grande quantité que nulle part ailleurs au monde, en particulier les grenats, les pierres-de-lune, les spinelles, les rubis et les saphirs, les améthystes et les œils-de-chat. Tel était le magnifique pays que nous allions visiter.

Malgré l'attirance que pouvaient avoir pour moi toutes les beautés naturelles de Ceylan, ma première préoccupation m'appelait ailleurs; je voulais rendre visite aux Frères des Ecoles Chrétiennes et aux Pères Oblats. Débarqué à Colombo, je n'avais, comme moyens de locomotion, que l'embarras du choix: taxis, voitures à traction animale et enfin les fameux « rickshaws » ou « pousse-pousse » comme on les appelle parfois. Aucun nom cependant ne leur convient moins: la voiture n'est pas « poussée » mais tirée par le « coolie » qui se place, comme un cheval, entre les traits. Ces « rickshaws » sont très légers d'ailleurs et ressemblent aux voitures de nos courses de chevaux. Il n'est pas aussi simple que l'on pense d'être bon « rickshaw-man ». D'abord, cela demande de l'endurance, car il faut être sur pied toute la journée et courir presque toujours sous un soleil de plomb. De plus ceux qui ne sont pas suffisamment bien entraînés peuvent causer à leur passagers des sensations semblables au « mal de mer », à cause du mouvement de hausse et de baisse des traits. Je me risquai cependant pour la première fois de ma vie à prendre un « rickshaw ». Au début, je me sentais quelque peu gêné. J'avais l'impression que tout le monde devait me regarder et me reprocher de me faire traîner ainsi par un homme, au lieu d'avoir recours à un cheval ou à un taxi. Peu à peu je m'y habituai, en voyant des centaines d'autres hommes et femmes qui se servaient de ce même moyen de locomotion et n'en semblaient pas plus mal à l'aise pour cela.

Il faisait une chaleur écrasante. Mon conducteur n'avait pas de chapeau. Il ne s'arrêtait pas cependant pour se reposer ou essuyer son corps ruisselant de transpiration. Il parcourut ainsi une distance de sept milles et m'amena enfin au Collège Saint-Benoît, dirigé par les Frères des Ecoles Chrétiennes. J'y suis reçu par le Frère Directeur, un Singhalais à la peau très noire. C'est un homme dans la quarantaine, aux yeux vifs et intelligents, dont la figure respire la bonne humeur et la gaieté. Avec une très légitime fierté, il me parle de ses 1,500 élèves, dont plus de la moitié sont catholiques. Une fois sortis, tous sont assurés de positions enviables dans le service civil et le commerce. Rien ne laisse à désirer, au point de vue des études et de l'organisation interne. Les élèves y suivent les mêmes cours que dans toutes les autres maisons de l'Institut des Frères en Amérique ou en Europe. C'est l'esprit de saint Jean-Baptiste de la Salle, dans toute sa pureté, qui préside à la formation morale et intellectuelle des jeunes gens.

Sports, gymnastique et milice y sont en honneur. Le bon directeur me dit en souriant, qu'il aimerait à mettre ses « boys » en compétition avec ceux de certains collèges canadiens. Les siens remporteraient la victoire, il en est sûr à l'avance. Je n'ose le contredire, me rappelant les

vers de LaFontaine: « Mes petits sont mignons, beaux, bien faits et jolis sur tous leurs compagnons ».

Entre l'édifice réservé spécialement aux pensionnaires et le collège proprement dit est la cathédrale Sainte-Lucie, érigée il y a près d'un demi-siècle par les missionnaires Oblats de Marie Immaculée. C'est une très belle construction dont la façade ressemble à celle de Saint-Pierre de Rome. J'y entre et ne suis pas peu surpris de me trouver dans un vaste temple, capable de recevoir plusieurs centaines de personnes. Les murs sont à jour, percés de larges portes, afin de permettre la circulation et le changement continuels de l'air, – précaution d'autant plus nécessaire que, pendant près de dix mois de l'année, la chaleur est absolument insupportable. De nombreux fidèles sont en prières ou en méditation. Les oiseaux entrent par les grandes portes ouvertes, piaillent, chantent, volent d'un endroit à l'autre, vont se percher sur les statues, se nichent au haut des colonnes et ressortent à tire d'aile, sans que tous leurs manèges dérangent les chrétiens en prières. Je ne puis m'empêcher de me demander ce que je ferais, si j'étais obligé de prêcher dans cette cathédrale et qu'un oiseau vînt se percher sur le bord de la chaire!

Je reprends mon « rickshaw » avec l'intention de me rendre cette fois, au grand collège Saint-Joseph, dirigé par les Oblats de Marie. J'y arrive en moins de cinq minutes. Je fais passer ma carte de visite au Supérieur. Il arrive aussitôt. C'est le Père Le Goc. Il porte une soutane de toile blanche, sa croix d'Oblat, passée à la ceinture. C'est le vrai type du missionnaire à la forte charpente. De longues années passées dans les tropiques ont courbé ses épaules et ralenti sa démarche. Enjoué, simple au possible, trouvant son apostolat tout naturel, ne comptant pour rien les sacrifices qu'il est obligé de s'imposer dans ce poste d'avant-garde; il est hautement admiré et respecté par les autorités gouvernementales, pour sa profonde science et ses belles qualités d'administrateur. Professeur de biologie et de sciences naturelles, auteur d'un traité de botanique, il est en outre Officier de l'Instruction Publique de France et lauréat de l'Université de Cambridge en Angleterre. C'est bien en vain que vous chercheriez sur sa soutane ou dans son bureau, des marques extérieures de ces honneurs. Il ne sera pas sans m'en vouloir, je le crains, si jamais il lit ce que je dis de lui en ce moment. Il connaît bien le Canada pour y avoir séjourné pendant plusieurs années et facilement la conversation s'engage entre nous. Nous sommes en pays de connaissances.

Lui aussi, il me parle d'enthousiasme de ses treize cents élèves, de leurs succès aux examens universitaires de Londres, d'Oxford et de Cambridge, ainsi que de l'organisation de ses classes du cours classique. Avec lui, je parcours toute la maison en passant par la grande salle de séances, les laboratoires de chimie et de physique jusqu'aux classes élémentaires. Il me montre avec orgueil, et non sans raison, la belle chapelle bâtie sur des plans qu'il a préparés lui-même. Dans le parterre,

il attire mon attention sur un petit coin où il est à tenter des expériences de greffe dans le domaine de la botanique. Il espère par là sauver des sommes importantes au Père Econome.

Il me réservait une surprise intéressante pour la fin. Ouvrant subitement une porte, il m'introduit dans une salle en me disant: « Eh bien, dites-moi, vous qui avez visité tant de maisons d'éducation en Amérique et en Europe, en connaissez-vous plusieurs qui soient pourvues, comme nous, d'une salle spéciale de cinéma, pour l'enseignement des sciences ou la distraction des élèves? Je dois bien avouer, qu'à ce point de vue au moins, son collège est mieux outillé que beaucoup de nos maisons d'enseignement secondaire. Ses jeunes collégiens, je l'imagine du moins, ont besoin de beaucoup de repos et de distraction. Leurs programmes d'étude sont extrêmement chargés. Ainsi, en plus des matières ordinaires enseignées dans nos collèges classiques, ils doivent, dans le domaine des langues et de la littérature, étudier l'anglais, le français, le latin, le grec, l'hindoustani et le tamoul; soit six langues. Tout comme à Saint-Benoît, les sports sont en honneur à Saint-Joseph et le Père Le Goc, en me remettant le palmarès de 1934, me fait remarquer que ses jeunes gens ont remporté les premiers prix pour les courses en longueur et hauteur aux Olympiades de l'Orient tenues à Delhi, qu'ils sont les champions de « foot-ball » à Colombo et qu'ils se classent les premiers au cricket, au tennis, etc.

En parcourant les salles de cours, les corridors et les parterres qui entourent le collège nous avions eu l'occasion de rencontrer des élèves qui saluaient leur supérieur, avec un très aimable sourire dans lequel se lisait le respect uni à un sentiment d'affection. Je n'avais pas été sans remarquer toutefois la différence nettement marquée dans les traits, l'apparence extérieure, surtout la couleur de la peau, — variant du noir profond à l'olivâtre et même presqu'au blanc, — qui existait entre ces divers jeunes gens. J'en demandai l'explication au Père Le Goc. En réponse, et pendant que nous allions d'une classe à l'autre, il me mit au courant de l'histoire de Ceylan et de ses habitants. L'île était habitée dans les débuts par les Védas.

Vers le VIIe siècle de notre ère, les Singhalais s'emparèrent de l'île et furent suivis plus tard par les Tamouls. Comme ces deux peuples étaient d'origine différente, leurs descendants portent chacun des traits ethniques bien caractérisés. Les Singhalais sont généralement petits, leurs membres grêles, et ils ont dans toute leur apparence quelque chose de féminin. Ce trait est d'autant plus accentué qu'ils portent leurs cheveux longs, ramenés en toque à l'arrière de la tête. Leur costume même ressemble au costume des femmes: leurs larges pantalons retombent en plis plus bas que leurs genoux. Les Tamouls, au contraire, sont la race virile, la race des travailleurs des champs, des « rickshaw-men », des manœuvres. Ils s'habillent beaucoup plus légèrement que les Singhalais afin de pouvoir vaquer avec plus de facilité à leurs travaux. On les rencontre, eux et leurs femmes, dans les grandes

plantations de thé et les rizières du centre de l'île. Des 4,700,000 habitants, environ 3,300,000 sont singhalais, 1,300,000 sont tamouls et les autres européens ou eurasiens, c'est-à-dire des métis ou descendants des Portugais, Hollandais ou Anglais mariés à des femmes ceylanaises. C'est ce croisement de races qui explique dans les palmarès de Saint-Joseph et de Saint-Benoît, l'existence de noms portugais comme: Pereira, Devota, Motha, Arnolda, de Silva, Fernando, etc.

Plus tard, en visitant Colombo, Kandy et Neuwara-Elyia, je devais rencontrer Tamouls et Singhalais dans les champs, dans les villages et tout le long des routes. Je pus ainsi les étudier de plus près et me rendre encore mieux compte de leurs caractéristiques. Pour l'heure, je me contentai de prendre congé du Père Le Goc, fier d'avoir rencontré un homme d'une si grande valeur et dont les informations allaient m'être si précieuses pendant mon trop court séjour dans l'île, justement surnommée: « La Perle de l'Océan Indien ».

SUR LES GRANDES ROUTES DE CEYLAN.

A Colombo — Les marchés populaires — Les « vautours », « Shylocks » de l'Orient — Mœurs et coutumes — Dans la campagne singhalaise — La culture du riz — Les jardins botaniques de Paradeniya — Un paradis bouddhiste: Kandy — Le temple de la Dent de Bouddha.

•

Mesdames, messieurs, mes jeunes amis,

Dans sa capitale, — Colombo, — la « Perle des Indes » nous offre une souriante hospitalité qui fait du bien au cœur, après la froide réception qui nous a été accordée dans les grands centres de l'Inde. Les Hindous semblaient nous considérer comme des ennemis, des intrus tout au moins. Pas un sourire sur leurs lèvres, pas un geste d'amitié. Le sol même, — terne et sans couleur, — était aussi triste d'apparence que ses propriétaires. A Ceylan, tout change. L'on se croirait transporté dans un autre monde: une nature riche et luxuriante, de hautes montagnes toujours vertes, un paysage de féerie, du soleil, de la gaieté; des hommes et des femmes qui regardent la vie sur son beau côté, qui savent rire et s'amuser, dont les cœurs sont largement ouverts à l'étranger de passage. Cette heureuse disposition du peuple est due au fait que l'île a été marquée du sceau du Christ. Aux tristes doctrines de l'hindouisme, les missionnaires, — les Oblats en particulier, — ont substitué les consolantes leçons du christianisme. Des 4,700,000 habitants un dixième sont aujourd'hui chrétiens.

Tout comme dans l'Inde, les centres importants sont divisés en deux parties bien distinctes: l'une est habitée par les Européens, l'autre par les naturels. A Bombay, Agra, Delhi, Bénarès, les quartiers européens avaient une apparence de hauteur, d'éloignement, de défiance, à l'égard d'un peuple dont il est impossible de connaître les pensées et les sentiments d'une journée à l'autre. A Colombo l'on ressent une tout autre impression. L'on y respire un air de tranquillité, de paix, de prospérité, de bonheur familial. Les maisons, presque toutes à deux étages et habitées par les fonctionnaires du service civil ou militaire, ressemblent extérieurement aux « cottages » des banlieues de Londres ou de Liverpool. Une note de couleur locale donne à l'ensemble un ton particulier de charme et de pittoresque.

Bâties en retrait de la rue, peintes en blanc ou d'un ton clair, avec de larges portes et de grandes fenêtres, ces résidences sont toutes entourées de clôtures qui assurent l'intimité contre les regards indiscrets. De beaux jardins plantés de fleurs aux couleurs vives et de palmiers dont les branches tombent gracieusement jusqu'à terre, donnent à ces résidences, l'apparence de véritables châteaux.

Dans le quartier commercial, les marchands, à en juger par les prix, comptent pour vivre sur les touristes et les voyageurs. Ils étalent dans leurs magasins de riches soies importées du Japon, des travaux de marqueterie, des Bouddhas de laque et du jade venus de Chine, sans compter tous les produits indigènes, les brillantes pierreries et les travaux en or dans lesquels Singhalais et Tamouls sont passés maîtres. Pour beaucoup de passagers — de passagères surtout — la recherche des zircons, des saphirs et des perles, d'une échoppe à l'autre, est plus importante que la visite de cette ville de 365,000 habitants, pourtant si curieuse à bien des points de vue.

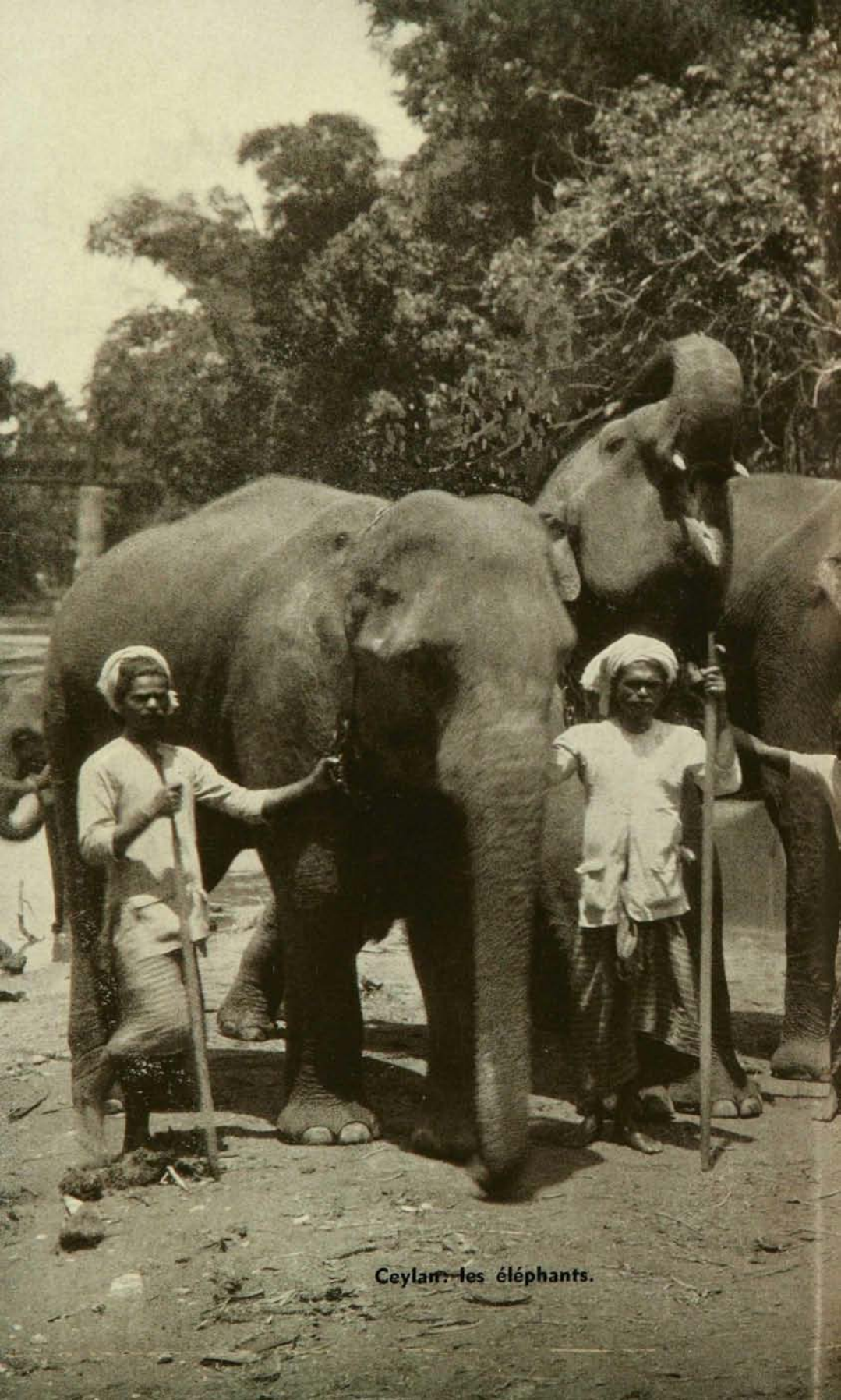
Pour ceux qui s'imaginent que Colombo est un centre habité par des sauvages ou des demi-civilisés, ce qu'ils y verront ne sera pas sans leur causer une bien vive surprise: un hôtel de ville moderne dont la façade est ornée de colonnes corinthiennes, entouré de vastes pelouses et ressemblant de loin au Capitole de Washington; un grand Musée, dans lequel sont réunies de belles collections de statues des dieux antiques, de Bouddhas, d'animaux et d'oiseaux de l'Orient, des ivoires, du jade, toutes les pierres précieuses de Ceylan; des terrains de courses, de cricket, de tennis; de larges boulevards, — bordés de palmiers et de fleurs, en particulier d'hibiscus au brillant coloris rouge; de luxueux hôtels qui n'ont rien à envier pour la nourriture et le confort à ce que nous avons au Canada.

Tous les boulevards convergent vers le Mont Lavinia, — un monticule plutôt qu'une montagne, — sur lequel est situé un très bel hôtel. Le soir venu, les Anglais à l'aise s'y donnent rendez-vous, afin de discuter sous la nuit étoilée, tout en dégustant leur champagne ou « whisky and soda », des dernières nouvelles de la mère patrie, pendant que les vagues mugissantes viennent se briser sur les rochers qui bordent le rivage. C'est un endroit enchanteur. Le jour l'on y peut suivre sur l'océan les allées et venues des pêcheurs qui, dans leur « catamarans » — chaloupes à voile constituées par un tronc d'arbre creusé au centre, — s'en vont au large faire une ample provision de poissons aux brillantes couleurs. Une fois revenus à terre, ils iront les vendre dans les marchés de Colombo.

Suivons-les, afin de voir sur place le vrai peuple de Ceylan et faire connaissance avec les Singhalais et les Tamouls. Ces marchés ressemblent, quant à la foule qui se presse dans les rues et à l'apparence extérieur des échoppes ou magasins, à ceux déjà vus dans l'Inde. Ils ont toutefois leurs caractéristiques bien marquées. Il y a ici plus de vie, plus d'animation, plus de dégagé, plus de différence aussi dans la couleur de la peau des gens. Quelques Eurasiens sont pratiquement blancs. Ce sont, tel que déjà expliqué, des descendants de Portugais, Hollandais ou Anglais, mariés jadis à des femmes du pays. Ils n'ont pratiquement aucune place dans la société. Les Anglais ne veulent avoir rien à faire avec eux. Les Ceylanais les considèrent comme des étrangers. Par suite, ils semblent mal à l'aise parmi la foule des gens qui les

Bénarès: le bain sacré.

Ceylan: Procession de la dent de Bouddha a Kandy.



Ceylan: les éléphants.

entourent. Comme des touristes dans un pays inconnu, ils ne semblent jamais sûrs d'eux-mêmes ou de ceux qu'ils rencontrent.

Puis vient la gamme complète de toutes les couleurs du brun clair jusqu'au noir le plus profond: ces hommes, grands de taille, la tête couronnée d'un turban, au large pantalon bouffant, plus occupés à regarder autour d'eux qu'à faire des emplettes, sont des Afghans, (natifs de l'Afghanistan). Ce sont, pour la plupart, des prêteurs d'argent, des usuriers sans conscience, toujours à la recherche d'un pauvre diable dans le besoin et à qui ils arracheront jusqu'au dernier sou. On les a surnommés les « vautours », les « Shylocks », les juifs de l'Orient, car on les trouve non seulement dans l'Inde et à Ceylan mais aussi dans tous les coins de la Malaisie et jusqu'en Chine. Ces autres hommes, dont les femmes sont parées de nombreux bracelets aux bras et aux jambes, au teint un peu plus foncé, beaucoup plus petits de taille, aux cheveux luisants, imprégnés d'huile de coco, la tête ornée d'un peigne d'écail, sont des Singhalais. D'ordinaire, ils ne portent qu'un « sarai », large pièce d'étoffe d'un seul morceau, qu'ils enroulent autour de leurs reins, le haut du corps étant à découvert. Tout indique en eux, la douceur de leur caractère: l'intonation de la voix, les gestes, les moindres mouvements.

Ils sont beaucoup moins tenaces et batailleurs dans les discussions que ces autres naturels à la peau noire qu'ils coudoient continuellement, les Tamouls. Ces derniers, plus légèrement vêtus, sont toujours en mouvement. Ils cherchent du travail, transportent de lourdes charges, sont âpres au gain. Leurs épouses, moins vêtues que les Singhalaises, travaillent autant que leurs maris et portent sur leurs têtes des paniers chargés de tous les produits des marchés. Elles sont parfois employées aux plus rudes travaux, même à la réfection des routes.

Tous ces gens vivent dans des maisons à un étage très modestes d'apparence, construites en bois et précédées d'une galerie couverte. L'intérieur n'a qu'une seule pièce, trois au plus. A quoi bon d'ailleurs dépenser de fortes sommes pour la construction de ces maisons, lorsque la plus grande partie de la journée, pour toute la famille, se passe sur la galerie ? Cest là en effet que les enfants s'amusent, que se préparent les repas, que se font le lavage et tous les travaux du ménage. Ces demeures, nous les retrouvons échelonnées tout le long des routes de campagne, sur une distance de près de deux cent cinquante milles, en allant par Kandy à Neuwara-Elyia. Cette ville, située dans les montagnes, est le rendez-vous ordinaire de tous ceux qui veulent passer les mois d'été loin des chaleurs suffocantes de Colombo et de la plaine.

L'on s'imagine difficilement route plus pittoresque, toute ombragée de palmiers et de cocotiers géants, de bambous dont les branches se rejoignent vers le centre de la voie et la protègent contre les rayons trop ardents du soleil. Par endroits c'est la jungle, la sombre jungle, à l'épaisse floraison, qui longe le chemin et permet à l'imagination de peupler ce fouillis de toutes les bêtes sauvages de la création: perro-

quets, colibris et oiseaux de paradis aux brillants plumages; serpents de toutes espèces, chacals, tigres et éléphants.

Mais pour voir ces derniers, il n'est pas nécessaire d'aller bien loin. Nous les rencontrerons à tout instant sur la route, conduits par un naturel marchant à côté d'eux ou installé sur leurs dos. Ils transportent parfois de lourdes pièces de bois dans leur trompe ou traînent des voitures chargées de pierres de construction. La première fois, on les regarde d'un air étonné. Après quelque temps, l'on ne s'en occupe plus tellement leur présence paraît naturelle. Les Ceylanais s'en occupent encore bien moins que nous. Les éléphants, sont là-bas, des bêtes aussi communes que les chevaux et les vaches dans notre pays. D'ailleurs, ils ont bien autre chose à faire. Laissant aux femmes les soins de la maison, de la culture des bananiers et des légumes, les hommes travaillent surtout à la culture du riz.

Pour nous le riz est un produit secondaire mais dans l'Orient, c'est la base de la vie. La prospérité en dépend, comme chez nous la faillite de la récolte du blé amène sûrement la misère dans nos plaines de l'Ouest. Là-bas, le riz remplace avec succès le pain et les pommes de terre. Hindous, Ceylanais, Malais, Chinois et Japonais en font l'article principal de leur repas. En 1934, la récolte de riz dans le district de Colombo avait été complètement manquée. Pour comble de malheur, il y eut au début de 1935 une épidémie épouvantable de malaria. Sept mille personnes furent emportées par la maladie, en moins de deux mois, dans le seul district de Colombo. L'épidémie faisait rage, au moment de notre arrivée, à tel point que nous ne savions s'il serait possible de nous arrêter à Ceylan. Nous y avons passé cependant sans qu'un seul passager fût atteint de la maladie. Le gouvernement vint en aide aux affligés en leur fournissant des secours: une poignée de riz par jour distribuée à chaque personne. Nous pouvions voir ces pauvres gens, attendant, en groupes serrés devant des huttes hâtivement construites, de recevoir ce qui pour nous eût été une maigre pitance. Heureusement la récolte du riz de 1935 s'annonçait bonne.

Tous les peuples de l'Orient suivent les mêmes procédés de culture. Dans les terres hautes, le riz est cultivé comme notre blé. Dans la plaine et les terres basses, — « les swamps » — il faut avoir recours à l'irrigation intense. Les premiers semis, après avoir été laissés pendant quelque temps en couches chaudes, sont transplantés dans des champs divisés en petits carrés, superposés les uns aux autres, comme des marches d'escalier. Pour des raisons que je ne connais pas, ces champs sont appelés: « Paddy fields ». Ils sont inondés à époques régulières jusqu'à la germination. Les cultivateurs complètement nus, à l'exception d'une petite ceinture autour des reins, enfoncés dans la boue épaisse jusqu'aux genoux, conduisent leurs bœufs — (water buffalos) — et ouvrent des sillons invisibles entre les pousses couvertes d'eau sale et boueuse. Je me suis toujours demandé comment ils pouvaient, dans ces condi-

tions, tracer des lignes droites. Il faut croire que ces gens ont un secret tout à eux, car lorsque vient le moment d'assécher le champ et de procéder à la moisson, les têtes des plantes surgissent bien alignées et séparées les unes des autres. La moisson est faite à la main par les hommes et les femmes. Les pousses sont réunies en gerbes. Les femmes les apportent sur leurs têtes au village où on les soumet au battage. Les graines sont polies afin de leur donner une apparence plus blanche, ce qui permet la vente à un prix plus élevé, mais enlève au produit une partie de sa valeur nutritive.

Pendant que nous jetions les yeux de droite et de gauche, notre voiture qui a soulevé des nuages de poussière de terre rouge, nous a conduits peu à peu vers les hauteurs. Les montagnes se dessinent plus clairement à l'horizon. Les maisons plus nombreuses annoncent d'importantes agglomérations et des centres habités. A tout instant, nous dépassons des prêtres bouddhistes. Ils s'en vont nu-pieds, recouverts d'une robe jaune, l'épaule droite et une partie de la poitrine à nu, tenant d'une main un éventail, protection (?) contre les regards indiscrets des femmes, et de l'autre, un parapluie toujours ouvert, quelle que soit la température, même lorsque le soleil est déjà tombé sur la fin du jour. La police des routes est confiée à des constables spéciaux portant tunique khaki, pantalons courts et nu-pieds eux aussi, quoiqu'ils soient toujours montés sur une bicyclette.

Nous arrivons ainsi, à Paradeniya, où se trouvent les fameux jardins botaniques, peut-être les plus beaux et les plus complets de l'univers. La science et la plume d'un Frère Marie-Victorin suffiraient à peine pour décrire les fleurs et les arbres de ce coin de paradis. Je n'ose entreprendre l'énumération de tout ce que l'on y voit et cultive: arbres à caoutchouc, cacao, poivre, toutes épices, cannelle, muscade, clou de girofle, vanille, gingembre, cocaïne, camphre, thé et café. Il n'y a pas une épice, pas un parfum, pas de plantes médecinales qui ne soient ici représentés. Quelques arbres sont tellement couverts de fleurs que l'on en aperçoit à peine le tronc et les branches, enfouis qu'ils sont sous cette frondaison brillante. Au centre des plates-bandes ou dans de grandes serres s'épanouissent dans tout l'éclat de leurs couleurs variées, des orchidées, des sensitives, des hibiscus, des bougainvilliers. Il y a aussi d'autres plantes aux noms étranges: les oreilles d'éléphants, les queues de paon, qui voisinent avec des lianes arrachées à la jungle, des papyrus, des lis d'eau, en particulier le Victoria Regia. Mais pour vous donner une idée de la beauté de ce jardin, il faudrait pouvoir décrire toutes les autres espèces d'arbres et de fleurs, vous faire respirer, si c'était possible, les parfums qui s'en dégagent et y mêler les poignantes odeurs des épices. C'est plus que jamais le cas de le dire: les descriptions sont inutiles, il faut voir ces choses pour pouvoir les apprécier à leur juste valeur.

En quittant les extraordinaires jardins botaniques, l'on se sent disposé à croire tout ce que les guides pourront nous raconter au sujet

de Kandy, à quatre milles de là. Encaissé dans une profonde vallée, entouré de toutes parts par de hautes montagnes, Kandy est délicieusement rafraîchi par un grand lac artificiel, creusé jadis par les anciens rois qui avaient fait de la ville, leur capitale. Cet endroit est si beau, si plaisant à l'œil, d'une température si douce, les habitants y sont si hospitaliers et aimables, qu'un proverbe ceylanais dit que: « Kandy n'est qu'à quarante milles au-dessous du Ciel ». Dans la ville, divisée en deux par une grande rue, il n'y a rien qui impose l'admiration, après ce que l'on a vu en cours de route. Mais lorsque monté dans un « rickshaw », l'on fait tranquillement le tour du lac et que l'on aperçoit les magnifiques palmiers, les bambous, les cocotiers et les autres arbres couverts de grappes de fleurs rouges, blanches et mauves; que l'on voit les villas coquettes perdues dans les masses de verdure et de fleurs; que l'on s'arrête à suivre les mouvements des milliers de tortues dans le lac artificiel; que l'on s'amuse à causer avec les naturels qui rient eux-mêmes à gorge déployée, — en montrant leurs dents blanches, des fautes qu'ils font, en s'exprimant en un anglais quelque peu cocasse; que l'on suit la vie si intéressante du peuple dans ses quartiers bien entretenus et propres, — c'est alors que l'on comprend tout le charme de Kandy et l'amour qui anime les habitants envers leur petite patrie.

Je n'y suis resté qu'une journée et demie et pourtant je n'ai pu résister à son attirance. J'en garde un souvenir bien vivant. Les moindres incidents de mon séjour sont encore présents à ma mémoire: les repas à l'hôtel, servis par des garçons de table singhalais qui portaient, dans les cheveux des peignes, que je craignais de voir tomber dans la soupe ou l'un des plats qu'ils nous présentaient; les danses du démon, partie du rituel religieux de jadis; les nombreux prêtres ou moines hindous rencontrés à tous les dix pas; les marchands de papillons aux couleurs variées; les charmants enfants qui nous entouraient sur la rue, s'amusant ferme de nous voir, sans jamais cependant nous ennuyer de demandes d'aumônes.

A la messe, le dimanche matin, l'église était remplie de pieux fidèles. Pendant que je célébrais le Saint Sacrifice à un autel latéral, un prêtre, — probablement un Tamoul, à en juger par la couleur de sa peau — prononçait un sermon. Sa prédication était pleine de vie, de feu et de flamme, quoiqu'il me fût impossible évidemment de comprendre un mot de ce qu'il disait. Le peuple l'écoutait avec une religieuse attention, les yeux brillants, la figure tendue. Malgré moi j'eus bien des distractions. Je ne pouvais m'empêcher de songer à toutes les souffrances endurées par les missionnaires, depuis saint François-Xavier jusqu'à nos jours, à tout le sang versé par les martyrs tant européens que ceylanais, pour que le christianisme puisse prendre racine dans ce pays. Il avait fallu lutter contre le climat, souffrir de la soif, endurer des persécutions d'une cruauté inouïe, — d'une cruauté telle que l'on en peut difficilement imaginer de plus épouvantable, —

faire face surtout au bouddhisme, supporté et encouragé depuis un demi-siècle par les théosophistes. Car Kandy est un des centres religieux les plus sacrés de la religion bouddhiste.

Les pèlerins y accourent chaque année par milliers de toutes les parties de l'Orient. Il y a ici un temple, saint entre tous les temples saints: celui de la Dent de Bouddha. Gautama Bouddha, à ce que rapporte la tradition, serait venu trois fois à Ceylan. A sa mort, une de ses dents fut trouvée, parmi les cendres et les débris du bûcher sur lequel il fut brûlé. Après d'incroyables aventures, cette dent fut apportée à Kandy en l'année 1556. Depuis lors ce petit village de rien du tout, est le rendez-vous de plus d'un quart de la population totale de l'univers. Les Portugais ont jadis publiquement mis en miettes et brûlé la dent primitive. Mais les bouddhistes prétendent que les prêtres avaient substitué une autre dent dans le reliquaire. Celle qu'ils montrent aujourd'hui, disent-ils, est bien la vraie, qui date d'il y a plus de 2,500 ans. Un fait cependant est certain: il y a à Kandy un Temple de la Dent. Je l'ai visité sans avoir l'insigne honneur de contempler de mes yeux la précieuse dent qui a deux pouces de long par un pouce de large! ! ! Vous me direz que ce sont là des proportions un peu extraordinaires pour une dent humaine. C'est fort possible. Je ne tiens pas à discuter la question. Je donne simplement les faits tels qu'ils sont... ou du moins tels que rapportés par les bouddhistes.

La relique même est tout à fait à l'intérieur du temple, bien gardée par les prêtres bouddhistes, dans une massive cassette aux portes d'or et d'ivoire, posée sur une table en argent solide. Lorsqu'une fois la cassette est exposée à la vue, il faut ouvrir cinq autres boîtes, chacune plus petite que l'autre, toutes ornées de diamants et de pierres précieuses, pour enfin contempler la dent posée au centre d'une fleur de lotus en or.

Le temple, érigé il y a plus de cinq siècles, tombe en ruines. Un autre, dont la construction est commencée, le remplacera, et sera, si l'on en croit les moines bouddhistes, l'un des plus beaux de l'univers. Tout autour de l'édifice court un large fossé rempli d'eau stagnante et marécageuse dans laquelle vivent des centaines de tortues sacrées. Les fidèles leur donnent à manger, afin de s'assurer ainsi des mérites pour l'autre vie.

Il ne faut pas quitter le temple toutefois sans avoir fait, sous la direction d'un moine, la visite des galeries sur les murs desquelles sont des fresques, représentant toutes les peines qui sont infligées dans les flammes de l'enfer, aux démons et aux mortels coupables. L'imaginations des peintres s'y est donné libre cours. Si vraiment le lieu des supplices éternels ressemble, même de loin, à ce qui est représenté dans certains de ces tableaux, il n'y a pas à dire: mieux vaut prendre ses précautions à l'avance afin de se choisir un meilleur endroit, où passer l'éternité... Tenez. Neuwara-Elyia serait pour cela un coin idéal... allons-y de suite.

DU PIC D'ADAM AUX CHAMPS DE THÉ.

De Kandy à Neuwara-Elyia — Le Pic d'Adam — Les arbres à thé — Culture de l'arbre à thé — La récolte du thé — Préparation et mélange du thé.

•

Mesdames, messieurs, mes jeunes amis,

Ceylan est une île merveilleuse. Elle l'est en effet non seulement à cause de la richesse de sa végétation, de la variété de sa faune et de sa flore, de la haute qualité de ses perles et de ses pierres précieuses, de l'aménité de ses habitants, de la variété des races et des religions qui y sont représentées, mais aussi parce que l'on y trouve, sans avoir à se déranger beaucoup, des traces réelles ou imaginaires des premiers temps du monde et la représentation des événements qui suivront sa destruction. A Kandy, nous n'étions qu'à « quarante milles au-dessous du Ciel » et les bonzes bouddhistes, avec une satisfaction qu'ils cachaient mal, nous avaient fait voir, d'une façon très réaliste, les supplices qui attendaient les damnés pendant l'éternité. Voici maintenant, qu'en nous rendant à la station estivale de Neuwara-Elyia, nous allons faire un retour en arrière de cinq mille années jusqu'à notre père commun: Adam.

Insensiblement nous quittons la plaine. Le paysage change, gagnant sans cesse en beauté. Sur une distance de cinquante milles le pays est montagneux, accidenté au possible. La route est bordée à chaque instant de précipices. Des hauteurs de cinq ou six mille pieds où nous sommes, de nouveaux paysages s'offrent, à chaque instant, à la vue. Des cascades légères comme des voiles de dentelle, se glissent en serpentant le long des rochers. Tout au fond des vallées, des volutes de fumée montent droit vers le ciel et indiquent de temps à autre, l'existence de huttes ou de petites bourgades qui sans cela passeraient inaperçues, tellement la végétation est abondante et touffue. Partout croissent de hauts palmiers au tronc mince et élancé, des bananiers aux longues feuilles édentées. L'air est doux. Pas un nuage dans le ciel d'un bleu profond. Un Tamoul, véritable Apollon noir, d'un physique parfait, la peau luisante, s'arrête un instant le long du chemin et se rafraîchit, en plongeant sa tête dans un ruisseau d'eau glacée. De ci de là, de petits temples hindous et bouddhistes devant lesquels sont déposés d'humbles fleurs des champs, offertes en hommage à des dieux aux traits horribles; des tombeaux, les uns surmontés d'une croix de bois, les autres d'un bouddha ou de quelque autre divinité. Apparemment on enterre les morts n'importe où à la campagne.

A côté de leurs huttes, agenouillées au bord du torrent, des femmes font leur lavage. Une grosse pierre plate leur sert de planche à laver. Elles n'ont pas de savon. C'est un luxe trop coûteux. Elles se contentent de tremper le morceau à laver dans l'eau, puis le tournant d'un large geste autour de leur tête, elles le ramènent avec force sur la pierre. Chaque fois, l'on entend le bruit sourd du linge qui retombe. L'opération se renouvelle, jusqu'à ce que la ménagère soit satisfaite de son travail. Dans ce pays béni, les petits enfants qui ignorent tout de la faute originelle, vont, viennent, courent, s'amusent dans un costume entièrement « nature », en grignotant un fruit, une banane cueillie dans le jardin. Après tout, ceux qui prétendent que Ceylan fut le site du Paradis Terrestre n'ont peut-être pas complètement tort. En tout cas, des millions de personnes, comme nous allons le voir à l'instant, sont convaincues que l'île fut tout au moins le séjour obligatoire, la terre d'exil de notre lointain ancêtre Adam, après son péché.

Cette croyance explique pourquoi nous croisons continuellement des hommes et des femmes qui s'en vont, seuls ou en groupes, marchant péniblement, courbés en deux, couverts de poussière, venant de loin en apparence, car ils ploient sous la fatigue. Tous ont dans les yeux et sur la figure cette expression particulière, voisine de l'extase, que nous avons déjà remarquée chez les pèlerins de Bénarès. Ce sont en effet des pèlerins qu'accompagnent parfois des bonzes bouddhistes, toujours de jaune habillés, l'éventail protecteur à la main et le parapluie ouvert sur leurs têtes. Ils se dirigent vers une montagne, en forme de cône parfait, que nous avons commencé à apercevoir, plus ou moins distinctement, peu après notre départ de Colombo. Le sommet est en partie entouré de nuages, en ce moment. C'est le Pic d'Adam, haut de 7,353 pieds. Sur le faîte du pic, une grosse pierre, creusée au centre en forme de pied humain, mesure cinq pieds et demi de long par deux pieds et demi de large. Lorsque Bouddha monta au ciel, il laissa la trace de son pied dans cette pierre; c'est du moins la version des bouddhistes. A quoi les brahmanistes rétorquent: « Mais non, vous n'y êtes pas du tout, c'est la trace du pied de Siva ». Les musulmans venus plus tard dans l'île, bien décidés à ne pas se laisser damer le pion, rejettent ces prétentions. C'est la trace du pied d'Adam, disent-ils. Chassé du Paradis, séparé de son épouse demeurée en Arabie, notre lointain ancêtre vint habiter l'île de Ceylan.

Comme vous le voyez, il y en a pour tous les goûts et vous pouvez accepter la version qui vous convient le mieux ou les rejeter toutes trois. Fait certain: les proportions extraordinaires de ce pied formidable prêtent à de sérieuses réflexions au sujet de la stature de Bouddha, de Siva ou d'Adam... en admettant toujours, qu'ils s'agit vraiment de la trace d'un pied humain. Quoi qu'il en soit, les bouddhistes, les brahmanistes et les musulmans ont fait du pic un endroit de pèlerinage. L'ascension en est très difficile et demande de bonnes jambes. Je ne me suis pas rendu au sommet. Ceux qui y sont allés

rapportent que l'escalade se termine par des routes presque en ligne perpendiculaire et qu'il faut s'accrocher à des cordes et des garde-fous, si l'on ne veut pas perdre pied et risquer une chute dans le vide. Arrivés au sommet, les pèlerins font leurs dévotions dans deux ou trois petits temples gardés par des bonzes ou des prêtres hindous et musulmans, après quoi ils retournent chez eux et deviennent, dans l'Inde en particulier, l'objet de l'envie et même de la vénération de leurs coreligionnaires... En païens que nous sommes, pour ces fidèles du moins, nous allons tout bonnement poursuivre notre voyage, en touristes à l'affût des nouveautés.

Et ici, comme au cours de tout le voyage, ce sont les nouveautés qui font le moins défaut. Pendant les deux dernières heures du trajet entre Kandy et Neuwara-Elyia, les palmiers, les cocotiers, les bananiers et autres plantes du même genre sont disparus, pour faire place à des milliers de petits arbustes d'un vert olive foncé, parmi lesquels l'on peut voir des centaines de femmes. Elles portent, sur le dos, un grand panier retenu en place par une sangle de cuir, passée autour de la tête. Ces arbustes constituent, avec le riz, les deux grandes richesses de Ceylan: ce sont des arbres à thé et les femmes s'occupent d'en récolter les feuilles. Le thé est un breuvage universellement en usage dans nos familles. J'ai pensé par suite que vous seriez intéressés à savoir comment il est cultivé. C'est pourquoi, je vais me permettre de m'arrêter un peu longuement sur ce sujet et vous faire part, non seulement de ce que j'ai vu à Ceylan, mais aussi des informations recueillies en interrogeant les directeurs et les employés des manufactures, où nous nous sommes arrêtés en cours de route.

L'arbre à thé, à l'état sauvage, pousse jusqu'à une hauteur de trente ou quarante pieds et les racines s'enfoncent jusqu'à une profondeur de vingt pieds dans le sol. Cultivé cependant, grâce à un taillage régulier et scientifique, il n'atteint guère plus de trois pieds de hauteur, ce qui assure une production de feuilles plus abondante et une plus grande facilité pour en faire la récolte.

Deux choses en particulier influent sur la qualité de l'arbre producteur: le climat et l'altitude. La plante profite le mieux, dans les climats tropicaux ou semi-tropicaux, surtout à des hauteurs de quatre à six mille pieds. Comme pour le riz, les premiers semis sont cultivés dans des serres chaudes où ils demeurent pour une période d'un à deux ans. Ils sont ensuite plantés en pleine terre, à une distance de trois ou quatre pieds les uns des autres. A intervalles réguliers, croissent de grands arbres. Ils protègent les jeunes plantes contre les ardeurs du soleil et les coups de vent. Un taillage léger est fait de temps à autre, mais tous les trois ou quatre ans les arbustes sont coupés presque à fleur de terre, afin d'empêcher les feuilles de devenir trop rudes ou trop épaisses.

Ce travail préliminaire échappe cependant à notre observation. Nous passons en simples touristes. Nous ne pouvons voir que ce qui tombe dans le champ de notre vision. Ce qui nous intéresse, c'est la récolte dont nous fûmes continuellement témoins. Cette partie du travail est confiée à des jeunes filles ou à des femmes tamoules ou à des hindoues, venues surtout du sud de l'Inde. Levées dès trois heures du matin, elles se rendent à la manufacture, prennent leurs vastes paniers d'osier et commencent immédiatement leur longue et dure journée. Elles se dispersent un peu partout dans les champs et sur les hauteurs et cueillent d'une main, parfois des deux, les feuilles qu'elles rejettent dans les paniers. Quand ils sont pleins, elle les apportent à un endroit fixé à l'avance, soit sur le bord de la route, soit dans un hangar, et là le surveillant pèse le tout, après s'être assuré de la qualité de la moisson. Pour leur labeur, ces femmes recevront une roupie ou trente-trois centins par jour. Ce n'est pas une fortune assurément, mais pour ceux qui connaissent le coût de la vie et des vêtements dans ces pays, les possibilités d'épargne sont égales sinon supérieures à celles de nos jeunes filles qui travaillent dans les usines, manufactures et bureaux, à des salaires beaucoup plus considérables. Ces jeunes filles tamoules ou hindoues, de nombreux bracelets d'argent aux bras et aux jambes, s'en retourneront après quelques années de labeur dans leurs villages de la plaine ou dans l'Inde. Elles n'auront aucune difficulté, grâce à leurs épargnes, à se trouver des maris acceptables.

Comme la récolte se fait régulièrement toute l'année sans interruption et que chaque arbuste donne de nouvelles pousses centrales à tous les trois jours, les manufactures ou usines de préparation ne chôment jamais. Les feuilles cueillies sont apportées dans l'une de ces manufactures et soumises à une série de procédés, selon qu'il s'agit d'en faire du thé noir ou vert, car les deux couleurs n'existent pas comme telles sur les arbres. Tout d'abord les feuilles sont déposées sur de grands plateaux en canevas. On les y laisse sécher pendant quarante-huit heures, après quoi elles sont écrasées entre deux machines cylindriques dont le mouvement de rotation leur donne la forme enroulée bien connue et libère les jus. L'exposition au soleil leur communique ensuite une couleur de cuivre brillant. C'est l'oxydation. Suit le chauffage dans une chambre dont la température est maintenue à 180 degrés. Le classement des feuilles, par ordre de grandeur, sur des tamis mus à l'électricité a lieu lorsque toutes ces opérations sont terminées. Les plus petites tombent au fond; les autres restent en place, selon qu'elles sont plus ou moins grosses. Les plus petites feuilles considérées comme les meilleures s'appellent: Broken, Orange Pekoe. Puis dans l'ordre nommé: Broken, Orange Pekoe, Souchong. Le « Orange Pekoe » est constitué par les bourgeons situés entre les deux feuilles centrales de la plante. Toutefois la taille ou la grosseur de la feuille n'influe en rien sur le goût et la saveur du thé. Cette différence est produite par la nature du sol dans lequel s'est faite la culture, ou les engrais

dont les producteurs se sont servis, pour enrichir la terre. Les traitements finis, les feuilles sont emballées et lancées en boîtes sur tous les marchés du monde. En 1934, il s'est vendu 250,000,000 lbs de thé ceylanais dans l'univers. Les prix sont contrôlés par Londres qui est le grand centre de distribution de ce délicieux produit de l'Orient.

Mais il en est du thé comme de toute autre boisson ou nourriture. Il faut savoir le préparer. Dieu me garde de vouloir donner des leçons d'art culinaire à qui que ce soit. Mais les quelques indications suivantes qui m'ont été communiquées par le « Ceylan Tea Bureau », pourront servir à ceux qui, comme moi, trouvent qu'une *bonne tasse de thé est le plus délicieux des breuvages.*

1° Se servir d'un thé de bonne qualité. Un thé de qualité inférieure, quelle que soit la quantité employée, ne donnera jamais satisfaction.

2° Se servir d'une eau froide tirée de la chantepleure. Une eau déjà bouillie, avant d'arriver à la chantepleure, est insipide.

3° Chauffer la théière qui doit être de porcelaine ou de grès, si possible.

4° Lorsque l'eau sera bouillante, — brûlante, — y jeter autant de cuillérées à thé, de thé, qu'il y a de tasses à servir.

5° *Infuser* pendant cinq minutes et servir. *Ne jamais laisser bouillir le thé sur le feu.*

6° Si l'on désire des tasses supplémentaires, faire bouillir de l'eau séparément et verser sur des feuilles fraîches.

Cette recette, si vous la suivez,
Un thé délicieux vous boirez.
En dégustant des tasses de thé
Vie longue et heureuse vous aurez. [1]

(1) L'auteur de ces lignes ne prétend pas qu'elles sont de la poésie!

LA MALAISIE — PENANG.

La Malaisie — Histoire — Habitants — Penang — Dans les quartiers des naturels — Le type malaisien — La gomme à mâcher: noix de bétel — Un peuple heureux dans une île heureuse — Le Temple des Serpents.

•

Mesdames, messieurs, mes jeunes amis,

La composition de la causerie de ce soir s'est faite dans des conditions qui m'ont rappelé, sans aucun effort d'imagination, les pays dont j'ai à vous parler au cours du prochain quart d'heure: la Malaisie et l'île de Penang [1]. En effet la chaleur torride dont nous avons été gratifiés pendant la semaine, a été aussi difficile à supporter, que celle des pays tropicaux où l'« Empress of Britain » allait nous amener après avoir quitté Ceylan.

Nous allons maintenant visiter des pays inconnus, même de ceux qui se piquent de connaissances assez étendues en géographie, des pays aux noms étrangers: Malaisie, Penang, Singapore, Bangkok et le Siam, Angkor-Wat, Java, Bali, etc.; nous rencontrerons des peuples à peine sortis du cannibalisme, pour qui notre civilisation se résume à répéter continuellement le mot « dollar », comme si c'était la seule unité monétaire de l'univers. Nous verrons des millions d'êtres humains, — de fait, près de la moitié de la population du globe, — aussi peu soucieux de notre existence que nous le sommes de la leur, — dont les mœurs, les façons de s'habiller — ou de ne pas s'habiller, comme l'on voudra, — de manger, de vivre, diffèrent totalement des nôtres. Nous pourrons approfondir encore plus nos connaissances des religions déjà rencontrées, mais auxquelles viendront s'ajouter des particularités nationales. Dans la Malaisie, dont nous approchons, nous prendrons contact avec un peuple qui ignore tout de sa propre histoire, une histoire riche en légendes et en réalités. Car, la Malaisie, cette longue presqu'île qui sépare la baie du Bengale du golfe de Siam et forme la pointe extrême sud du continent de l'Asie, est le berceau de peuples que l'on rencontre non seulement dans l'Orient et l'Extrême-Orient mais jusque dans l'Afrique du Sud d'une part, et Hawaï, dans l'Océan Pacifique, de l'autre.

Leurs lointains ancêtres furent de hardis navigateurs. Dans de frêles pirogues, ils n'hésitèrent pas à affronter les vents des mers et des océans. Ils entrèrent en lutte avec des ennemis beaucoup plus forts et plus puissants qu'eux et furent également des traiteurs et des marchands avisés. Ils ne purent toutefois se rendre jusqu'en Europe et demeurèrent inconnus, vivant en tribus plus ou moins autonomes, dans

(1) Cette causerie fut donnée le 14 juin 1936. Au cours de la semaine le thermomètre s'était tenu entre 80 et 88 degrés.

leurs villages, le long des côtes ou dans leurs huttes, perdus ou fond des jungles. De nos jours encore, des centaines de ces tribus poursuivent leur vie indépendante dans les forêts tropicales. Des photographies rapportées par des explorateurs, qui risquent leurs vies à ce jeu, nous permettent seules de connaître leurs physionomies, leurs habitudes ou coutumes.

Le long de la côte de cette péninsule se trouve une petite île, connue officiellement sous le nom d'île du Prince de Galles, plus communément appelée Penang. Découverte à la fin du XVème siècle par les Anglais, son importance stratégique et commerciale ne leur parut pas assez grande au début, pour y dépenser leur argent. Aujourd'hui, à cause de sa proximité de l'Inde, ils ne voudraient s'en départir pour aucune considération au monde. Au simple point de vue touristique, l'île et sa capitale, Penang, n'offrent rien d'attrayant. Les Anglais comme toujours ont donné à la ville, dont la population est de 150,000 âmes, son apparence britannique. Le style de leurs édifices n'est nullement en rapport avec l'architecture orientale. Toutefois, ils n'ont pu empêcher les Chinois, qui constituent la majorité de la population, d'y faire fortune. Le long des plus belles avenues et des rues ombragées par les palmiers, ils ont érigé leurs résidences. Quelques-unes sont de vrais palais.

Le climat toujours uniforme, qui ne connaît pas les sautes du thermomètre comme chez nous, permet aux architectes de donner libre cours à leur imagination, non seulement dans le choix des matériaux mais aussi dans leurs travaux de sculpture. A la pierre et aux bois de toutes essences, ils mêlent des porcelaines de couleurs variées. Evidemment ces Chinois devenus riches à millions, — quelques-uns au moins, — fiers de leur importance, tiennent à montrer aux employés civils anglais, assez maigrement rémunérés pour la plupart, qu'ils ne s'en laisseront pas imposer. De fait, bon nombre d'entre eux sont traités sur un pied d'égalité avec les blancs. Au fond de leurs âmes, les Anglais ont pour ces administrés jaunes le plus profond dédain, — dédain d'autant plus accentué qu'il est le résultat de conditions incontrôlables. Beaucoup de ces enfants du Céleste Empire, riches aussi bien que pauvres, ont embrassé le christianisme. Ils ont même une paroisse catholique à eux. Les Frères des Ecoles Chrétiennes recrutent parmi les jeunes Chinois quelques vocations. Ces religieux ont à Penang un noviciat et un collège florissant.

Les quartiers des naturels entourent de tous côtés le centre des affaires: l'on y rencontre un mélange de peuples divers comme nous n'en avons pas encore vu, pas même dans l'Inde ou à Ceylan. Penang est à l'une des croisées des chemins de l'univers. Tous les peuples s'y mêlent les uns aux autres: Malaisiens, Singhalais, Tamouls, Siamois, Javanais, Indochinois, Japonais et habitants des Philippines. (Sont-ce des « Philippinos » ou des « Philippinois » ? Je ne saurais le dire). Tout comme

les juifs qui, dans quelque partie de l'univers qu'ils émigrent, gardent leur entité nationale et commencent tout d'abord par se réunir dans leurs ghettos où ils vivent de leur vie propre, ainsi à Penang tous ces émigrés forment leurs groupements à part. Chaque groupe a son caractère particulier et distinct, constituant cependant dans l'ensemble, la race connue sous le nom général de « malais ». Les mariages entre ces peuples produisent des caractéristiques qui se réflètent dans la physionomie, les traits, les mœurs et le genre de vie des descendants. Le Malais pur est un type à teint bronzé, plus grand que le Ceylanais, plus gros que l'Hindou, bien musclé et dont les yeux ont la forme de ceux des blancs.

A cause de ces croisements, le type malaisien pur se rencontre bien peu souvent. Presque tous les hommes et les femmes ont les yeux en amande des Chinois. Les costumes sont aussi variés que les races et il est impossible de les décrire. Mais, à cause du climat tropical, ils sont généralement très légers... pour ne rien dire de plus. Les femmes voilées, même parmi les musulmanes, sont rares.

Il existe toutefois une coutume universelle et que nous allons rencontrer dans toute cette partie de l'Orient: celle qu'ont les hommes et les femmes de continuellement mâcher la noix de bétel. Cette gomme à mâcher est un affreux composé, auquel je n'ai pas osé toucher. J'ai préféré accepter l'opinion de ceux qui, y ayant goûté, ont déclaré en avoir été presque étouffé. Jugez-en plutôt par vous-même. Dans une feuille verte de bétel, les naturels déposent d'abord de la noix d'arec, de la chaux, du tabac en poudre et des feuilles de bétel poivrier. Ils enroulent le tout dans la feuille et la mâchent ensuite pendant des heures de temps. Vous imaginez-vous ce que doit goûter pareil mélange! ! De la chaux, du tabac, du poivre! !

Quand on visite les pays de l'Orient Central pour la première fois, que l'on se promène dans les quartiers habités uniquement par les naturels, que l'on jette les yeux sur les trottoirs ou même le long des murs des maisons, l'on est porté à se demander s'il n'y a pas eu récemment un accident ou une bataille dans les environs. Partout l'on découvre de larges taches rouges, couleur de sang. Informations prises auprès de ceux qui sont au courant, l'on apprend qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter pour si peu. Ces taches ne sont ni plus ni moins que les crachats de ceux qui mâchent cette noix de bétel, connue sous le nom de « gomme de l'Orient ». Quelques-unes des femmes, aussi longtemps qu'elles gardent les lèvres bien fermées, ne sont pas trop laides à voir, mais sitôt qu'elles ouvrent la bouche pour parler ou rire, elles font horreur. Leurs dents sont toutes noires ou d'un rouge foncé à cause de l'usage constant de cette gomme à mâcher. Evidemment, il en est qui trouveront dans cette habitude des Malaisiens un signe de décadence ou d'infériorité intellectuelle. Ce serait, je pense, conclure un peu hâtivement. Ne l'oublions pas: nous avons, nous aussi, nos habitudes qui pourraient leur paraître à eux, un peu extraordinaires.

Quant au niveau intellectuel de ces peuples, je dois dire que j'ai rencontré au collège des Frères des jeunes gens qui, pour leur succès en classe, leur distinction de tenue, leurs prouesses dans le domaine des sports, ne le cèdent en rien aux jeunes gens de notre pays.

Quoi qu'il en soit de leurs coutumes, les habitants de Penang y vivent heureux et n'ont pas eu, en apparence du moins, à se plaindre trop de la crise économique actuelle. Ils semblent même l'ignorer. Comme les Ceylanais, ils ont toujours le sourire aux lèvres. Leur pays est un véritable paradis. Ils réclament pour leur île le même titre que Ceylan: la perle de l'Orient. J'en ai fait le tour en automobile, parcourant une distance de trente-cinq milles par des routes superbes et bien entretenues. J'avais l'impression de me promener dans un jardin botanique sans fin, dans lequel l'on aurait réuni, pour le plaisir des yeux, toutes les espèces d'arbres des pays tropicaux: les bambous, les cocotiers, les palmiers, les bananiers des plaines et des montagnes, où sont nichés les villages, composés d'une centaine de huttes tout au plus. A quelques milles de Penang, nous nous arrêtons à un temple bouddhiste, comme nous en verrons des centaines et des milliers avant la fin du voyage, mais qui, à cause de son caractère tout à fait exceptionnel, mérite une mention spéciale.

C'est le Temple des Serpents. Lorsque nous visitions l'Inde, nous avons rencontré les fameuses vaches sacrées. Ici elles sont remplacées par des serpents... et il y en a des centaines à l'intérieur de cet édifice. De quelque côté que l'on jette les regards, on peut les voir, les uns enroulés sur des branches de petits arbres placés dans les jardinières; les autres autour des bras et des jambes du Bouddha qui trône au fond du temple; endormis sur les boiseries ou le dessus des cadres: pendus aux soliveaux ou sur des fils de fer. Comme ce sont des serpents sacrés, l'on en a bien soin et on leur donne à manger à satiété. Tous les fidèles se font un devoir de laisser une offrande à cette intention. Aussi leur digestion est longue à se faire. Ils sont gavés, repus.

Au moment où nous allons leur rendre visite, tous dorment d'un sommeil profond. Ils sont sans mouvement. On les croirait morts. Un jeune Américain du Texas doute même qu'ils soient en vie. Pour s'en assurer, au grand scandale des bonzes gardiens de ce temple, il en taquine un avec sa canne. Après quelques instants, le serpent lève paresseusement la tête, tire la langue en sifflant et continue son repos un instant interrompu... nullement intéressé par la vue de ce jeune blanc, venu de si loin pour lui rendre visite. Les bonzes nous invitent à déposer entre leurs mains une offrande à l'intention de ces divinités d'un nouveau genre ou tout au moins à faire brûler quelques bâtons du bois de santal qui remplace chez eux, l'encens de nos églises. L'air est lourd de fumée et d'une chaleur moite. Nous sortons. Un magnifique soleil. Un ciel clair. Une nature en fête. Et je songe à la parole du Psalmiste: « Les cieux proclament la gloire de Dieu et le firmament chante les œuvres de ses mains ».

Bangkok : gardiens à l'entrée d'un temple.

Danseuses siamoises.

Le Temple Wat-Arun, Bangkok.

AU CŒUR DE L'ORIENT: SINGAPORE.

Le Singapore des vues animées — Le Prince Purachatra — Le gouverneur Raffles — L'hôtel Raffles — Le « New World ». — Un pique-nique dans la jungle — La culture du caoutchouc — Dans la jungle — Un orage tropical.

•

Mesdames, messieurs, mes jeunes amis,

De toutes les villes de l'Orient, aucune peut-être n'est mieux et plus mal connue du grand public que Singapore, située sur une toute petite île du même nom, à l'extrémité sud de la Malaisie, et reliée au continent asiatique par un long viaduc. Singapore est la base navale la plus importante des forces britanniques dans l'Orient. L'Angleterre y a érigé de puissantes fortifications, installé une grande cale sèche, préparé des champs d'aviation et entrepris toute une série de constructions nouvelles. C'est l'un des ports les mieux aménagés, non seulement de l'Orient, mais de l'univers. D'importants dépôts d'huile et de gazoline y sont gardés en réserve et serviront à approvisionner les navires, en cas d'une guerre toujours possible, avec le Japon ou une puissance européenne.

A vrai dire toutefois le cinéma, plus que tout autre agent d'éducation, est responsable de l'engoûment du grand public pour ce coin de terre, scène obligatoire de toutes les vues animées dont l'Orient est le théâtre. D'après les données aujourd'hui universellement acceptées, Singapore est le rendez-vous de toutes les épaves humaines. Après avoir parcouru tous les degrés de la déchéance morale, ils viennent échouer dans cet antre du vice. Là, de traîtres Chinois les entraînent dans de sombres fumeries d'opium, afin de leur enlever les quelques sous qu'ils ont encore au fond de leurs poches. C'est une Babylone moderne où la boisson coule à flots, où les mœurs sont faciles, où les rues sont peuplées de marins en goguette et où des centaines de malheureux finissent par mourir sous les feux d'un soleil brûlant et meurtrier, de la faim, de la soif, des fièvres, de la malaria, de la morsure des serpents venimeux ou sous la dent aiguisée des fauves de la jungle. Tout cela aide considérablement à rendre une vue intéressante, à créer de la couleur locale, une atmosphère de crainte et de terreur, à faire tourner la tête à des spectateurs un peu trop romanesques. Mais tout cela n'a qu'un seul défaut: celui de n'être pas conforme à la vérité.

Vrais, il y a vingt-cinq ou trente ans, ces tableaux, ces descriptions cinématographiques ne le sont plus à l'heure actuelle. L'Angleterre a passé le balai là-dessus. Le territoire est organisé avec la même efficaci-

té, le même génie des affaires, que toutes les autres colonies anglaises de l'Asie ou de l'Afrique. Je devais le constater en visitant l'île.

Cette visite allait se faire dans des conditions particulièrement heureuses et intéressantes, grâce à la connaissance que je fis, par l'intermédiaire d'un de ses parents, passager sur l'« Empress of Britain », de Son Altesse Royale le prince Purachatra, frère du roi Prajahipok du Siam. Chassé de son pays à la suite d'une révolte dans l'armée et la marine, le prince demeurait depuis à Singapore [1].

A peine le navire était-il à quai que Son Altesse, accompagnée de ses trois enfants, tous habillés à l'européenne, montait à bord et je lui fus présenté. Petit de taille, comme tous ceux de sa race, le teint basané, la figure mince et allongée, les yeux noirs et pétillants de vie, légèrement arqués, des lèvres volontaires mais sur lesquelles flottait sans cesse un petit sourire moqueur, des mouvements nerveux et saccadés, le Prince, malgré ses habits et ses manières tout à fait simples, en imposait au premier abord. Toute sa personne respirait un air de noblesse et sur sa physionomie se lisaient les traits d'un homme de haute culture. Il avait d'ailleurs fait toutes ses études en Angleterre, les complétant à l'Université d'Oxford. En plus du siamois et du malaisien, il parlait à la perfection l'anglais et le français, prenant particulièrement plaisir à s'exprimer dans cette dernière langue, chaque fois qu'il le pouvait. Il nous invita à dîner, nous promettant ensuite une visite à l'un des grands parcs d'amusements de la ville. Nous montons dans son auto, — une machine américaine de marque bien connue, modèle « air-flow », — ce dont il est très fier, et nous voilà en route pour l'hôtel Raffles, le rendez-vous obligatoire de tous les Européens de passage à Singapore. Aller à Singapore et ne pas prendre un repas ou tout au moins s'asseoir dans les salles de l'hôtel Raffles, serait comme aller à Paris et ne pas voir la tour Eiffel ou visiter Rome sans s'arrêter à Saint-Pierre.

Ce n'est pas que cet hôtel ait rien de bien extraordinaire en lui-même. Bâti il y a près de cinquante ans, il y manque beaucoup des conforts les plus rudimentaires. Mais le nom qu'il porte est intimement lié à l'histoire de l'île et de toutes les possessions anglaises de l'Orient. Où que l'on aille à Singapore, c'est un nom qui revient à chaque pas. Il y a une Place Raffles, un quai Raffles, le Raffles College, l'institut Raffles, le Musée et la Bibliothèque Raffles, l'Ecole Supérieure pour jeunes filles Raffles, sans compter les innombrables boulangeries, garages, cafés, restaurants et épiceries qui arborent tous le nom de l'aventurier anglais Raffles. Né en 1781, au large des côtes de la Jamaïque, dans un bateau dont son père était le propriétaire, à seize ans il trouve un emploi avec la Compagnie des Indes (East India Company). Il est envoyé en Malaisie, y apprend la langue des naturels du pays,

(1) Il est mort en septembre 1936, — le jour même où je parlais de lui à la radio.

adresse à ses supérieurs un mémoire, afin de les détourner du projet qu'ils avaient en tête, d'abondonner cette partie de leurs possessions.

A trente ans, il enlève aux Français l'île de Java et en devient le lieutenant-gouverneur, retourne en Angleterre et écrit l'« Histoire de Java », devient gouverneur de Sumatra, passe un traité avec le sultan de Johore, par lequel il assure à l'Angleterre la possession de Singapore, à ce moment une île marécageuse sans importance, revient une dernière fois à Londres et y meurt à quarante-cinq ans, abandonné par presque tous ses amis, dont il s'était séparé, à la suite de querelles politiques, sa veuve ayant à faire face à des ennuis financiers de toutes natures.

Sa mémoire est maintenant honorée par sa patrie, et son nom est inscrit sur les murs de Westminster, à côté de ceux des grands guerriers et des grands explorateurs. Sa statue s'élève sur la place principale de Singapore. Hommage un peu tardif, mais bien mérité, à la mémoire d'un homme qui avait eu assez de vision pour assurer à son pays une base de défense militaire et navale sans pareille.

Il était tout naturel que le luxueux hôtel, — luxueux pour l'époque du moins, — ouvert en 1889 par deux Arméniens, portât le nom de Raffles. Pendant que nous dînons avec le prince Purachatra et sa famille, la plupart des passagers de l'« Empress of Britain », qui s'y sont donné rendez-vous, dans l'espoir sans doute de pouvoir y danser ou tout au moins rencontrer les gens importants de la place, restent assis autour des tables à ingurgiter des liqueurs, la mine renfrognée et apparemment désappointés. Ils sont en effet les seuls clients dans l'immense lobby et pour toute distraction, ils doivent se contenter d'écouter un orchestre qui joue des extraits de Faust et de quelques autres opéras. La danse n'est pas permise. C'est aujourd'hui dimanche, voyez-vous! ! « So this is Singapore! ! ! » Nous sommes bien loin des représentations cinématographiques. Rêves et réalités! !

Avec le Prince, nous nous rendons au parc d'amusements. Dans les rues brillamment illuminées par les lumières des salles de cinéma, où l'on montre des vues américaines, grouille une foule bigarrée parmi laquelle les Chinois dominent. Mêlés à eux, des types venus de tous les coins de l'univers, marins pour la plupart, cherchent vainement à secouer un peu la morne torpeur qui les environne. Ils marchent en traînant du pied. Un ciel parsemé d'étoiles n'apporte aucun soulagement à la lourde chaleur du jour. Le « New World », grand parc d'amusements, me désappointe. J'avais espéré y voir le peuple se divertir ou se distraire à des jeux nationaux, dans une atmosphère nettement nationale.

Rien de tout cela. Le « New World » n'est ni plus ni moins qu'une sorte de Coney Island ou de Parc Dominion en petit, avec les mêmes genres d'amusements, les mêmes jeux de hasard pour les mêmes prix sans valeur, les mêmes restaurants aux fortes odeurs. Il y a cependant

quelques notes particulières qui rappellent l'Orient. La foule tout d'abord: un mélange de tous les peuples de l'Inde, de la Malaisie, du Siam, des Philippines et de la Chine lointaine. Les Chinois, à la démarche lente et posée, sont les plus nombreux. Sans qu'il soit possible de saisir sur leurs figures la moindre impression de leurs sentiments intérieurs, ils s'arrêtent longuement et regardent en silence les représentations ou pièces de théâtre, données en plein air. De jeunes Chinoises, les joues lourdement couvertes de fard et les lèvres rougies, habillées à l'européenne ou dans de riches robes aux couleurs voyantes, dansent avec des compatriotes, des Malaisiens, des blancs au son d'un orchestre qui joue des airs de jazz américain. Evidemment les vieux Chinois condamnent de telles mœurs dans leur for intérieur, mais, encore une fois, rien n'y paraît à l'extérieur. Quant à savoir si entre eux ils passaient des remarques... j'avoue, et pour cause, que je n'y ai rien compris. Une heure au « New World » et nous sommes complètement rassasiés. Le Prince nous quitte en nous promettant pour le lendemain quelque chose de réellement nouveau et d'intéressant: un pique-nique dans la jungle.

A bonne heure nous partons. Nous passons à travers la ville déjà en mouvement. Nous filons vers les domaines du sultan de Johore, traversant pour y arriver la longue jetée qui sert au chemin de fer, aux voitures et aux piétons. En cours de route je fais parler Son Altesse et c'est ainsi que j'apprends que la population totale de Singapore est d'environ 450,000 âmes dont 380,000 sont Chinois. Ces derniers contrôlent pratiquement tout le petit commerce ainsi que les manufactures. Voilà pourquoi, tant de belles maisons, dans la partie résidentielle de la ville, leur appartiennent. Tout comme à Penang, les Anglais les accueillent sur un pied d'égalité, — dans leurs clubs, leurs réunions et même leurs réceptions officielles. Les juifs et les Arabes, pourtant reconnus pour leur finesse commerciale, ne peuvent entrer en compétition avec les Chinois... Ils se contentent d'être propriétaires d'immeubles et de terrains, qu'ils louent à prix fort, à leurs compétiteurs dans le commerce! ! !

Le reste de la population se compose de 7,600 Européens, presque tous employés civils ou militaires anglais, de 7,000 Malaisiens et de 56,000 Asiatiques venus de tous les pays de ce grand continent. L'anglais est la langue de communication ordinaire entre tous ces peuples mais un anglais tout à fait « sui generis »: le « pidgeon English ». Deux édifices attirent seuls notre attention au passage: la cathédrale catholique et le grand collège des Frères des Ecoles Chrétiennes. Au-dessus de la ville, flotte continuellement une odeur tout à fait particulière et à laquelle l'on ne peut échapper, une odeur forte qui prend à la gorge: c'est celle du caoutchouc.

Nous sommes en effet en plein centre du caoutchouc: quatre-vingt-cinq pour cent de tout le caoutchouc de l'univers est produit dans un rayon de cinq cents milles de la ville. C'est la source de la grande

richesse de tout le pays et des magnats anglais qui en ont le contrôle. La culture ressemble de très près à la production de notre sirop d'érable. L'écorce de l'arbre est taillée en forme de V, à deux ou trois pieds de terre. Le lastex — épais liquide blanc et collant — coule dans des noix de coco ou des auges, retenues à l'arbre, par un clou ou un fil de fer. On recueille cette sève à bonne heure le matin, avant le lever du soleil de préférence, on l'apporte à la « cabane » où, après avoir ajouté quelques gouttes d'acide sulfurique, on le fait bouillir. Pendant cette opération, il vaut mieux n'être pas dans les environs, car l'odeur n'est pas aussi appétissante que celle de notre bon sirop d'érable... oh, que non !

La masse, une fois refroidie, est envoyée à l'usine, pour les dernières manipulations. Pendant des milles et des milles, nous passons à travers des plantations de caoutchouc. Les arbres très minces, au tronc dégagé de branches, ressemblent de loin à nos bouleaux. Chaque arbre est soigneusement entretenu et numéroté, afin de pouvoir suivre la production.

Après une demi-heure environ, nous descendons de voiture. Nous sommes à l'entrée de la jungle... La jungle!.. Quel mot magique... Depuis mon enfance que j'en entends parler, que j'en rêve... D'avance je me figurais une grande forêt sombre dans laquelle l'on ne pouvait se frayer un chemin qu'après avoir fendu à coups de hache les branches tombées des arbres; un endroit où, à tout instant, l'on risquait de tomber dans quelque marécage; où les oiseaux, aux plumages brillants voletaient d'une branche à l'autre; où les singes se poursuivaient en jetant des cris perçants; où à chaque pas l'on risquait d'être attaqué par un serpent, dont la tête apparaissait tout à coup ou quelque bête féroce surgissant à l'improviste. Peut-être, allions-nous avoir à faire face à tous ces dangers. Qu'importe ce serait du nouveau... et en tout cas, quelles belles histoires à raconter, une fois revenu à bord, aux autre voyageurs qui n'auraient pas eu la même chance que moi. Nous nous engageons donc bravement dans la jungle.

Mais hélas! ici encore je devais aller de désappointement en désappointement. Certes la forêt est sombre par moments, il faut sauter pardessus de gros troncs d'arbres qui obstruent le passage, des oiseaux aux chants inconnus paraissent soudain... mais de singes, de serpents, de bêtes féroces, il n'y en a pas plus que sur la main. La route est toute tracée. Il n'y a qu'à la suivre... Elle me paraît d'une longueur démesurée... Le Prince a dit que nous n'en avions que pour quelques minutes, après quoi nous arriverions à une magnifique chute où nous pourrions nous baigner. Les minutes deviennent des quarts d'heure, une demi-heure, une heure... et nous marchons encore et toujours sous un soleil de plomb, dans une chaleur moite, lourde. Nos pieds sont brûlants. Mon parasol m'embarrasse plus que je ne saurais dire...

J'étouffe... Je marche comme un vieillard, les épaules, le dos courbés. J'ai soif et n'ose boire à la rivière toute proche...

Une toute petite couleuvre se glisse le long de la berge, bien plus effrayée par le bruit de mes pas, que je ne le suis par sa présence. La sueur qui coule de mon front sur mes yeux m'aveugle. Mes habits sont trempés comme une lavette... Je comprends maintenant les souffrances des missionnaires perdus dans la jungle... Et pourtant, il faut continuer à avancer sans se plaindre... Ne sommes-nous pas en pique-nique? ... Le sentier décrit une courbe et subitement paraît, devant nos yeux, la fameuse chute dont il est question depuis plus d'une heure.

Une chute merveilleuse, il faut bien l'admettre, d'autant plus belle à voir que j'aurai, dans quelques minutes, le plaisir de me jeter dans ses eaux bouillantes... Les Hébreux ne furent pas plus heureux en apercevant la Terre Promise que je le fus d'arriver au terme de ce voyage. Un repos obligatoire. Un bon bain. J'étais remis de toutes mes fatigues... Des hommes de peine, qui nous ont accompagnés, ont préparé le lunch. Nous le dévorons à belles dents, assis sous de hauts palmiers, face à la chute... Puis il fallut songer au retour. Hélas! c'était la même route à parcourir... Cette fois, le ciel est encore lourd. De gros nuages noirs, qui annoncent une tempête prochaine, assombrissent le ciel. Il fait plus chaud qu'à l'aller. Il faut se dépêcher si nous ne voulons pas être noyés sous l'averse. Malgré la fatigue, nous hâtons le pas. Le tonnerre commence à gronder.

Nous venons à peine de monter dans nos machines, lorsque la tempête éclate soudain. Quelques gouttes de pluie d'abord et puis, tout à coup, la nature déchaînée. Le ciel est noir comme de l'encre. Le vent s'élève. Les éclairs déchirent les nues. Le tonnerre gronde sans arrêt. Bientôt, c'est une véritable trombe, un déluge. On ne voit pas à dix pieds en avant. Les arbres ploient. Le vent siffle, hurle. C'est un spectacle affreux à voir. C'est à se demander si la machine ne sera pas soulevée par la bourrasque. La chaleur est de plus en plus lourde. Les nuages semblent s'accrocher aux faîtes des arbres, tellement ils sont bas. Un moment d'accalmie... le soleil paraît. Ce n'est pas pour longtemps. La tempête reprend de plus belle.

Le long de la route, quelques pauvres diables, presque nus, reviennent des plantations de caoutchouc, se défendent du mieux qu'ils peuvent de l'orage. Subitement, la pluie cesse, les nuages se perdent au loin, le vent tombe, le soleil paraît plus brillant et plus chaud que jamais, les oiseaux se remettent à chanter. L'orage tropical a pris fin. Et nous revenons au bateau où nous rencontrons les autres voyageurs. « Nous avons visité les fortifications, la cale sèche, les dépôts d'huile, nous avons vu... » « Vraiment? Eh bien! nous, nous sommes allés dans la jungle de Johore. Nous avons vu.. nous avons vu... » « Heureux mortels que vous êtes! Oh, si nous avions pu, nous aussi, aller dans la jungle. Quelle chance! ! ! » La prochaine fois, je leur céderai ma place...

LE ROYAUME DE L'ÉLÉPHANT BLANC: LE SIAM.

En route pour Paknam — De Paknam à Bangkok — Le peuple siamois — Le palais royal de Bangkok — Temples et bonzes — Le What Phra Keo — L'éléphant blanc? — Le Bouddha couché et le Wat-Arun — Les danseuses siamoises.

•

Mesdames, messieurs, mes jeunes amis,

Pour tous ceux qui ont l'habitude des voyages ou qui aiment à en lire les relations, chaque pays a quelque chose de particulier, d'intéressant, de curieux, d'instructif, qui en fait le charme, en est comme la marque distinctive ou suscite le désir d'en faire la visite. Tantôt c'est le paysage, tantôt l'histoire, tantôt les mœurs et les coutumes des habitants, tantôt un monument, (tel le Taj Mahal dans l'Inde) tantôt la flore et la faune du pays. Le Siam, où l'« Empress of Britain », après une course de huit cents milles, allait déposer ses cinq cents passagers, n'échappe pas à cette règle générale.

Dans l'imagination des non initiés ou de ceux qui n'en ont qu'une connaissance superficielle, le Siam a deux attractions, deux curiosités tout à fait particulières: les éléphants blancs et les danses exotiques. Tout le monde a vu au moins une fois, — ne serait-ce qu'au cirque, — des éléphants noirs ou d'un brun foncé. Mais un éléphant blanc, et de ce fait considéré comme un animal sacré, voilà assurément qui n'est pas banal et mérite d'être vu de près. Or, il n'y en a, paraît-il, qu'au Siam. Le drapeau du pays arbore un éléphant blanc sur fond rouge.

Quant aux danses, on les suppose généralement si particulières, si intéressantes, — à certains points de vue, — que d'en être témoin, est un privilège rare. Or le programme de notre journée à Bangkok, la capitale, comportait une visite aux terrains du palais royal où l'on garde un éléphant blanc sacré et, sur la fin de la journée, une danse par des artistes spécialement choisies pour l'occasion, parmi les meilleures du royaume. Nous allions donc être doublement privilégiés.

En vue de faveurs aussi rares, personne ne trouva à redire quand, dès cinq heures du matin, le clairon sonna le réveil à bord. Une heure plus tard, après un déjeuner ingurgité à la hâte, tous acceptèrent également sans maugréer, de monter sur un transbordeur où il fallut s'entasser comme des sardines, une pluie torrentielle ne permettant pas l'usage des ponts extérieurs. Malgré l'heure relativement avancée, il faisait encore noir comme en pleine nuit. Dans les pays situés sur la ligne de l'équateur ou ses environs, l'on ne connaît pas les lents levers de soleil ou les longs crépuscules de nos pays du nord. La transition entre le jour et la nuit se fait en quinze ou vingt minutes.

Il avait fallu partir bien à bonne heure afin de profiter de la marée haute: à Paknam, le port de mer le plus rapproché de la capitale, l'eau est peu profonde et boueuse. A bord, la scène ne manquait pas, à certains moments, d'éléments comiques. Quelques-uns des voyageurs, en voulant se protéger du mieux possible de l'eau qui coulait à travers les auvents protecteurs, réveillaient des dormeurs étendus sur le dos, la bouche grande ouverte, cherchant, tant bien que mal, à rattraper les heures de sommeil perdues au cours d'une trop courte nuit; d'autres grignotaient des sandwiches — tenant place d'un déjeuner manqué — qu'ils jetaient à demi mangés à la mer; quelques Américains chantaient à plein gosier la chanson bien connue « It ain't going to rain no more ». Les voyageurs venus d'Angleterre, les regardaient d'un air étonné, n'y comprenant rien. Tout ce monde, aux yeux rouges et boursouflés, était enveloppé dans d'épaisses couvertures ou de grands manteaux, à laisser croire qu'il s'agissait pour eux d'aller visiter un pays aux neiges perpétuelles. Comme ils allaient le regretter vers l'heure du midi!

La pluie cessa bientôt. Surgissant de nulle part, le soleil parut au firmament, au-dessus de nos têtes. Le jour succéda à la nuit. Du bleu profond, les eaux passèrent à un vert laiteux, pour prendre enfin la teinte sombre et brune de la boue. Nous longions une côte basse et mince d'où s'élevait lentement un léger brouillard matinal. D'innombrables chaloupes de pêche, que leurs propriétaires dirigeaient avec de longues perches, s'en allaient vers la haute mer. Près de la grève, dégagé de toute construction environnante, nous apercevons un temple tout blanc, ayant cette forme particulière de ce que nous apprendrons à connaître sous le nom de « prachedi », accumulation de pierre ou de brique à deux ou trois étages, terminé en pointe, quelquefois surmonté d'un ornement qui ressemble à un paratonnerre à trois branches.

Nous entrons dans une rivière dont les bords vont sans cesse en se rétrécissant. Notre bateau avance lentement, remuant la boue des bas-fonds. A notre droite apparaît enfin le tout petit quai de Paknam, sur lequel est apparemment réunie, toute la population de ce minuscule port de mer. Quelques minutes encore et nous mettons pied à terre. Nous sommes au Siam, au Muang Thai, « le pays des hommes libres ». Pourquoi les habitants ont-ils donné à leur pays ce nom si contraire aux faits? Jusqu'à il y a quatre ans, le Siam était gouverné par un roi jouissant de pouvoirs absolus, — la seule monarchie absolue alors en existence dans l'univers.

Le trajet entre Paknam et Bangkok, une distance de vingt milles, se fait en voiture électrique et comporte des scènes du plus vif intérêt. Il y a un siècle et demi la capitale, récemment fondée, était sur le bord immédiat de la mer. Mais la rivière Me Nam Chayo Bhraya, qui la traversait au centre, déposait de chaque côté de son rivage, une boue épaisse. Cette alluvion, devenue terre ferme, forma une longue pénin-

sule et enclava Bangkok à l'intérieur des terres. La rivière continue toujours à couler et à se jeter dans la mer, non sans se répandre dans les terres, créant, de ci de là, des îlots couverts de verdure, des lagunes, des lacs, des canaux.

Dans ce delta naissant, vivent et meurent des milliers de naturels, soit dans des huttes sur pilotis, soit tout bonnement dans des « sampans », longues chaloupes couvertes d'un toit fermé de feuilles de bananiers soutenus par des branches de bambous. A moins de les voir, l'on s'imagine assez difficilement ce que peuvent être ces « sampans» dans lesquels hommes, femmes, enfants et jusqu'aux animaux sont entassés les uns sur les autres, où tout le monde mange, dort, travaille. Quelques bateaux, accrochés le long des rives, servent de magasins. Les naturels viennent y faire leurs emplettes. L'eau croupissante, les déchets sur la surface de la rivière, les cuisines en plein air, la terre gluante d'où s'élève continuellement une odeur nauséabonde, tout cela empeste l'atmosphère et l'on se demande comment il est possible de vivre dans un pareil environnement. Et pourtant tous les naturels paraissent parfaitement heureux. Ils n'ont guère de soucis. Quelques poissons qu'ils vont chercher dans la mer, une poignée de riz par jour et leur appétit est rassasié.

Quant aux vêtements ils sont, ici comme dans presque tout l'Orient, réduits à leur plus simple expression. Pour les hommes: un simple pagne autour des reins. Pour les femmes: un sarong, large pièce d'étoffe enroulée au milieu du corps et qui tombe jusqu'à terre. Une demi-blouse de coton recouvre la poitrine. Les enfants pourraient, s'ils avaient lu la Bible, se croire encore dans l'Eden. Aux stations, des groupements d'hommes, de femmes et d'enfants regardent avec curiosité tous ces étrangers, venus de si loin. Les femmes, en particulier, semblent s'amuser à n'en plus finir du spectacle étrange offert à leurs yeux. Sans gêne aucune, elles montrent du doigt telle ou telle des passagères, riant aux éclats à la vue d'un chapeau vert, rouge ou bleu, garni d'une plume ou d'un ornement quelconque.

Aux approches de la capitale, la rivière s'élargit pour former une sorte de canal bien entretenu, aux bords couverts de verdure, sur lesquels sont construits de nombreux moulins à riz. Nous descendons à Bangkok. Notre arrivée est attendue avec impatience par une bonne partie de la population, d'un demi-million d'habitants. Ces touristes seront de faciles victimes. On pourra leur vendre au prix fort et moyennant de nombreux « ticals », du nacre, des perles, des diamants, des rubis et des émeraudes.

En dehors du Japon, il n'est aucune ville dans l'Orient, où l'ancienne et la nouvelle civilisation se coudoient autant qu'à Bangkok. L'avant-dernier roi, Chulalongkorn, pendant son long règne de 43 ans et son fils, le roi Prajadhipok, qui résigna il y a deux ans, firent tout en leur pouvoir afin de donner à leur pays une orientation nouvelle,

soit dans la forme de gouvernement, soit dans les habitudes de vie du peuple. Ils y réussirent en partie surtout à Bangkok. Mais ils ne purent empêcher que le passé demeurât vivant dans l'esprit de leurs sujets et, heureusement, ils n'ont pas réussi à détruire ce qui existait déjà depuis des siècles. C'est pourquoi, à côté d'édifices construits dans le style européen le plus moderne, s'élèvent des maisons, des temples, des monuments qui gardent la marque du temps et des traditions anciennes. Des milliers d'employés civils, des militaires, des marins, des attachés du palais, portent tous des uniformes ou des costumes copiés sur ceux d'employés du même genre dans les pays d'Europe. Toutefois, ces hommes sont et demeurent des Siamois, c'est-à-dire des êtres de petite taille, aux cheveux noirs comme du jais, dont la peau est bronzée par les rayons d'un soleil brûlant. Leurs yeux en amande rappellent de lointaines origines tartares. Leur démarche lente, à pas feutrés, est la caractéristique d'un peuple à qui le moindre effort est un sacrifice.

Un demi-siècle d'instruction obligatoire n'a pu déraciner des habitudes séculaires d'insouciance, au point de vue intellectuel, et intéresser toute cette population, aux grands problèmes de la science pure. Toutefois, dans le domaine de la médecine préventive et des recherches concernant les maladies des pays tropicaux, les savants siamois ont obtenu à date de merveilleux résultats. Quinze pour cent, environ, des onze millions d'habitants sont actuellement, à un titre quelconque, des employés du service civil mais le peuple est resté en général attaché au sol, puisque plus de quatre-vingts pour cent s'occupent encore d'agriculture. Ceux-là même qui, pendant le jour, sont obligés, de par leurs fonctions, d'endosser la livrée européenne se hâtent, une fois retournés dans leurs foyers, de revêtir leurs habits nationaux, beaucoup plus légers et mieux adaptés à la nature du climat. La nourriture est toujours à base de riz.

Enfin les chefs de la nation n'ont pu changer la position géographique de leur pays qui est, comme Singapore et Penang, à la croisée des routes de l'Océan Indien. C'est pourquoi l'on rencontre ici Japonais, Chinois, Malaisiens et Hindous. Ils apportent avec eux les qualités naturelles de leurs races, se sont emparés de l'industrie, de tout le commerce, petit et grand, faisant des Siamois un peuple vaincu dans sa propre patrie.

Toutes ces caractéristiques, toute cette situation matérielle du peuple paraissent dès que l'on parcourt la nouvelle avenue entre les limites de la ville et le palais royal. Cette avenue est large, beaucoup trop large en fait, malgré les véhicules de toutes sortes: autos, voitures tirées à bras ou par des mulets, « rickshaws », qui y circulent à toute heure du jour. L'on a voulu faire grand et l'on a réussi. Mais l'on n'a pas fait beau. C'est une avenue sans trottoirs, toute en courbes, suivant les sinuosités de la rivière. Le vent y soulève sans cesse des nuages de poussière, la chaussée n'étant pas pavée. De chaque côté de la route: de

pauvres bicoques ou des échoppes qui tombent en ruine, des restaurants en plein air, des espaces élevés au rang de parcs mais où ne croît pas un brin d'herbe.

L'on arrive ainsi aux vastes terrains du palais royal entourés de hautes murailles peintes à la chaux, au-dessus desquelles pointent déjà les temples, dont les pignons dorés reluisent au soleil. Sans difficulté, grâce aux dispositions prises en notre faveur, nous sommes admis dans l'enceinte intérieure, gardée à toutes les portes par d'innombrables soldats, l'arme au poing: le roi vient de démissionner en faveur d'un parent qui est âgé de neuf ans. Les groupes communistes cherchent à s'emparer du pouvoir. Au milieu d'un grand parc s'élève le palais royal, bâti au coût de $3,500,000.00 L'on n'est pas sans s'étonner de voir cet édifice de style renaissance italienne dans un pays dont l'architecture nationale ne le cède en rien, par la pureté de ses lignes et ses caractéristiques, à ce qui existe en Europe ou en Amérique. C'est un produit de cette civilisation moderne que l'on essaie d'introduire, sans se préoccuper des conditions locales.

La salle du trône, tout près de là, dans un édifice séparé, ne frappe peut-être pas l'œil autant que le palais, mais combien plus je l'ai trouvé intéressant, avec son toit de tuiles aux couleurs voyantes et les décorations étranges qui courent tout le long des gouttières, pour se terminer en une pointe relevée vers le ciel. Ces décorations aux formes sinueuses représentent le corps d'un serpent. On les retrouve sur presque tous les temples et les principaux édifices publics.

Les temples sont innombrables. A Bangkok même, ils couvrent plus d'un cinquième de la superficie totale de la ville. Tous sont consacrés au culte de Bouddha. La Chine n'est pas plus attachée à sa religion que ce peuple, où pratiquement tous les hommes à une époque quelconque de leur vie, sont prêtres ou moines bouddhistes — ce sacerdoce n'obligeant pas d'ailleurs à grand'chose. Chacun est libre d'en sortir quand bon lui semble. Le plus riche de ces temples est situé sur le terrain du palais royal; c'est le What Phra Keo ou du Bouddha de jade. L'entrée en est protégée par des yagas, grandes statues de monstres à figures humaines, armés de bâtons ou de lances, chargés d'éloigner les mauvais esprits. La façade est toute de mosaïque d'or et rouge et à l'intérieur l'on peut admirer un Bouddha de jade, d'un prix inestimable. Tous les murs autour du temple sont ornés de morceaux de faïence de diverses couleurs qui, sous les rayons du soleil, semblent sans cesse changer de teintes.

Je ne veux pas m'attarder à décrire dans le détail toutes les autres bâtisses, dont la plupart servent à héberger les employés des divers départements du service royal, mais il en est un qui mérite une visite particulière: c'est celui où l'on garde le fameux éléphant blanc. Le temple, réservé à l'animal sacro-saint, est un petit édifice sans style et sans intérêt particulier, dans lequel un tout petit éléphant pas plus

haut qu'un cheval, à la peau, non pas blanche, mais d'un gris brun, broute tranquillement du foin. Il n'a pas l'air de se douter le moins du monde, qu'il tient une place aussi importante dans la vie de la nation! Voilà donc, une fois de plus, une légende profondément enracinée dans l'esprit des voyageurs, qu'il faudra reléguer dans le domaine des contes de fée. Qu'importe. Ne fût-ce que pour l'apprendre, le voyage valait la peine d'être fait. Rêves et réalités!

Devant l'impossibilité physique de visiter tous les temples de la ville, il faut nécessairement choisir les mieux connus. En voici un situé non loin du palais royal: le Wat Po ou temple du Bouddha couché. Le dieu y est représenté couché, la tête reposant sur son bras droit. La statue ne mesure pas moins de 160 pieds de longueur. Je ne voudrais pas compliquer les calculs mais en voici un assez difficile à résoudre en apparence: comme tout Bouddha qui se respecte, celui-ci a deux pieds qui ont chacun cinq orteils et chaque pied mesure seize pieds de long!!! Malheureusement pour cette divinité, ses fidèles semblent, eux aussi, être endormis. Il fallut attendre longtemps que le gardien du temple vînt en ouvrir les portes. A l'intérieur, tout était couvert de poussière. Les araignées avaient amplement eu le temps de tisser leurs toiles dans tous les coins et même sur la statue, jadis couverte de feuilles d'or, mais aujourd'hui simplement badigeonnée à la chaux.

Traversons la rivière sur un de ces bateaux passeurs, comme l'on en voit tant sur la Seine à Paris. L'eau est sale et d'une malpropreté répugnante, — l'on y jette tous les déchets de la ville. Nous arrivons au plus grand temple du Siam, le Wat-Arun, dont la tour centrale, haute de 240 pieds, est entourée de quatre autres plus petites. En quelque endroit que l'on se trouve, à Bangkok, sa silhouette se détache dans le firmament. Prachedis, prangs, chedis, yagas, — petits temples, ex-votos et statues, — tout s'y rencontre. Les milliers de morceaux de porcelaine qui, de la base au sommet, couvrent le temple et les bâtisses environnantes, leur donnent l'apparence d'immenses joyaux. Plus de mille figures de Bouddha les unes souriantes, les autres grimaçantes, sont sculptées aux divers étages des cinq tours. Voir le Wat-Arun est un plaisir pour les yeux et l'esprit, un spectacle inoubliable, bien plus intéressant que les fameuses danses dont nous allions être les témoins curieux, une fois la visite de la ville terminée.

Le rendez-vous était au Bangkok Riding and Polo Club, le club le plus aristocratique de la ville. Bien avant l'heure fixée, les passagers, ne voulant rien manquer du spectacle qui allait être offert, s'installent autour des tables où des serviteurs aux uniformes brillants et nu-pieds, servaient le thé. Chacun évidemment veut être aussi rapproché que possible de la plate-forme élevée spécialement pour la circonstance. Les amateurs de vues animées chargent leurs kodaks de rouleaux frais.

Enfin voici venir l'orchestre composé d'instruments, inconnus pour la plupart, chez nous. Ce sont surtout des gongs et des tambourins avec

des sortes de xylophones. La musique commence. Tout le monde écoute en silence. La mélodie se répète sans cesse, toujours la même, ou du moins semblant telle, à nos oreilles peu accoutumées à ces sons tout à fait étranges et apparemment faux. Finalement les fameuses danseuses apparaissent: huit jeunes filles, la figure enduite d'une épaisse couche de pâte blanche, les lèvres rougies, nu-pieds, habillées d'un riche costume doré incrusté de fausses pierres et, sur la tête, une sorte de chapeau en cuivre, à trois étages, qui se termine en pointe. Lentement, sans mot dire, elles s'avancent au milieu de la scène et, se tenant à distance les unes des autres, se mettent en ligne. Elles esquissent quelques mouvements, toujours très lents, sans rapport apparent avec la musique qui continue toujours sur le même rythme. Toutes les danses orientales ont une origine religieuse ou historique. Celle-ci est supposée représenter les diverses péripéties d'un drame quelconque. Lentement toujours, calculant chacun de leurs mouvements et leurs moindres gestes, les danseuses avancent, reculent, tournent sur elles-mêmes, passent du premier au second rang, s'arrêtent, repartent et renouvellent sans cesse les mêmes mouvements.

Les uns après les autres, les spectateurs se retirent. De temps à autre, les danseuses ouvrent la bouche et laissent voir des dents d'autant plus noires que leurs figures sont plus blanches. Ce sont des mâcheuses de bétel. La représentation se continue ainsi, toujours avec les mêmes gestes, les mêmes mouvements langoureux, pendant près d'une demi-heure. Lorsqu'elle prend fin, il ne reste plus qu'une poignée de spectateurs. Les éléphants blancs! les danseuses siamoises! Pendant que le transbordeur les ramène vers l'« Empress of Britain », les voyageurs en parlent longuement. Aucun ne veut admettre que ses rêves ont fait place à de trop rudes réalités.

Il est à peine sept heures. Déjà la nuit est venue. Une nuit douce et chaude. Une nuit des Tropiques. La visite du Siam est terminée. En route maintenant pour cette terre vraiment privilégiée, cet autre Eden: Java.

LE JARDIN DE L'ORIENT: JAVA.

Quelques notions de géographie — Histoire et civilisation — Morale — Religion — Tandjong Priok et Batavia — Vers Weltvreden — Fabrication du « batik » — Les Hollandais de Java — Les jardins botaniques de Buitenzorg — A Bandoeng — Un rystafel — Le Mausolée du Borobodoer — Les danses javanaises.

•

Mesdames, messieurs, mes jeunes amis,

Au cours de mon voyage autour du monde sur l'« Empress of Britain », aucun pays ne devait me causer autant de surprises concernant sa géographie, sa civilisation, son organisation interne et sa culture que Java. Si, avant mon départ de Montréal, l'on m'avait demandé ce que je connaissais de ce pays, j'aurais probablement répondu, avec l'imprécision et le vague d'un écolier qui n'est pas trop sûr de son affaire: « Oh! Java... Java... c'est une île située quelque part (terme suffisamment général pour n'engager à rien) dans l'Océan Indien, d'une quarantaine de milles de long, (pourquoi quarante plutôt que cinquante ? je n'aurais su le dire), qui a une population d'environ cent mille habitants, presque tous cannibales. Les indigènes civilisés passent leur temps à tisser une toile à dessins voyants qui s'appelle du « batik ». Sa principale production est le café. »

Cette réponse n'aurait eu qu'un défaut: celle d'être fausse sur presque toute la ligne. Java est bien une île située dans l'Océan Indien, un peu au sud de l'Equateur et au nord-ouest de l'Australie, mais sa population est de quarante-cinq millions d'habitants, — soit quatre fois celle du Canada, — et qui plus est, ces habitants ne sont pas du tout des cannibales, comme nous aurons l'occasion de le constater. Sa longueur totale est de six cent soixante milles et sa largeur de cent vingt-cinq. De nombreux volcans, les uns éteints, les autres encore en activité, font du sol l'un des plus fertiles du monde. Fleurs et fruits y poussent avec une exubérance, une facilité, une richesse qui font de cette île le jardin de l'Orient.

Certains voyageurs, inspirés par leur imagination et leur enthousiasme plutôt que par la réalité, n'ont pas hésité à écrire: « A toute heure du jour et de la nuit, l'atmosphère est embaumée des parfums les plus délicats au point que l'on se croirait continuellement dans un Eden fleuri. » C'est un peu forcer la note, mais chose certaine, c'est que la végétation est si dense, si variée, si colorée, si odoriférante, surtout en plantes à arome poignant, que Java fut longtemps connue sous le nom de l'« Ile aux épices ». Riz, sagou, quinquina, café, thé, sucre, caoutchouc, canelle, tabac, capsicum, muscades, cocos et cacao; tels sont quelques-uns des produits dont les noms nous sont les plus familiers.

Mais à cela il faut ajouter la longue liste des fruits, tous plus succulents les uns que les autres, mais dont les noms, le goût et l'apparence extérieure nous sont inconnus, comme par exemple les mangoesteens, dont les naturels sont si friands, les ramboetens, les doekoes, les fameux papayes que l'on rencontre également aux Antilles, les chicoes, les mangues, les durians et les nagkas.

Mais, à notre arrivée à Tandjong Priok, port de mer situé à quelques milles de Batavia, ce qui devait nous frapper de prime abord et nous étonner en même temps, ce n'était pas tant la végétation que l'organisation parfaite au point de vue militaire et civil, les signes extérieurs du progrès le plus moderne, dont l'île est redevable aux Hollandais qui y sont installés en maîtres, depuis plus de trois siècles. L'histoire de l'occupation est marquée de pages sombres à côté d'autres plus brillantes. A l'exemple de tous les pouvoirs européens à puissance coloniale, la Hollande, dans les débuts, inspira la crainte à ses nouveaux sujets par des moyens que nous condamnons aujourd'hui et qui furent empreints de la plus terrible et de la plus sanglante cruauté. Mais peu à peu, sous l'influence des idées nouvelles de charité et de bonté introduites en Europe, les méthodes de colonisation s'adoucirent. Les naturels furent traités avec plus d'humanité. Une apparente forme de liberté gouvernementale leur fut accordée, leurs sultans gardèrent extérieurement leur puissance de jadis et finalement les Javanais acceptèrent le joug imposé, sinon avec joie, du moins avec une résignation fataliste tout à fait en accord avec leur caractère de musulmans.

Presque tous les Javanais suivent la religion de Mahomet. Mais c'est une religion très mitigée, sans ressemblance presque à celle pratiquée dans l'Afrique du nord, en Palestine et surtout dans l'Inde. Une pareille réglementation serait trop à charge à un peuple aimant ses aises et qui prend la vie comme elle se présente. C'est pourquoi, excepté chez les sultans, les femmes ne portent pas de voile sur leurs figures, dans la maison ou sur la rue. Elles s'habillent très légèrement comme leurs sœurs du Siam, de Sumatra, de Bornéo et de Bali. Il est loisible à un homme d'avoir plusieurs femmes pourvu qu'il ait les moyens de les faire vivre toutes. Le divorce est également facile et s'obtient sans grandes formalités civiles ou religieuses.

A en juger par les apparences, les pratiques de dévotion doivent être réduites à leur plus simple expression. Pas une fois, pendant les quatre jours de mon séjour dans l'île, la parcourant d'une extrémité à l'autre, je n'ai vu une seule mosquée ou entendu le chant nazillard du muezzin appelant les fidèles à la prière, du haut d'un minaret. Et s'il le faisait, je me demande de quelle langue, il se servirait dans l'occurrence. Les Javanais ont, pour s'exprimer, des idiomes tout à fait particuliers, cause de bien des embarras aux Européens qui veulent les apprendre.

Il y a d'abord le dialecte ancien ou Kawi, la langue des poètes. Le Javanais moderne a une langue spéciale pour un supérieur qui veut

s'adresser à un inférieur; une langue pour les inférieurs lorsqu'ils parlent à un supérieur et enfin la langue courante employée dans les relations entre égaux. Il faut ajouter à ces premières difficultés, celles qui naissent de la variété des intonations, des flexions de voix et de mille autres subtilités locales. Dans la plupart des magasins et des hôtels, heureusement, les principaux employés, les garçons de table et de chambre, possèdent tous une connaissance plus ou moins rudimentaire de l'anglais. Partout nous nous tirons d'affaire sans difficulté.

En cours de route, nous devions noter bien des particularités de l'île et de la vie du peuple, en plus de celles que je viens de mentionner. C'est ainsi qu'à Tandjong Priok, nous trouvons un débarcadère, un quai bien aménagé et de nombreux automobiles de marques américaines ou européennes qui nous attendent, tout comme si nous débarquions à Montréal ou à New-York. Nous roulons bientôt sur une belle route pavée en asphalte. D'un côté, un large canal sur lequel voguent des bateaux chargés de balles de coton et de l'autre, la voie du chemin de fer électrique, la centrale d'énergie, des gares, des employés en livrée, en un mot, une organisation ferroviaire des plus modernes. De fait, l'on pourrait se croire en pleine Europe, n'étaient les grands palmiers, les arbres tropicaux, les cocotiers qui tempèrent un peu, par leur ombrage, la chaleur d'un soleil meurtrier.

Après une vingtaine de minutes, nous arrivons dans le centre industriel et commercial de Batavia. Mais tout est tranquille. Pas un magasin n'est ouvert. Tous les volets sont clos. C'est aujourd'hui dimanche et les Hollandais respectent le dimanche à l'égal des Anglais. Comme la loi, — à l'encontre de ce qui existe dans d'autres pays, — ne fait pas d'exceptions pour certaines catégories, les indigènes ferment boutique eux aussi. Nous filons à travers des rues presque désertes. La ville primitive n'a guère d'intérêt du point de vue touriste. Il n'y a qu'une relique curieuse. C'est un vieux canon, laissé à demi enfoui dans la terre par les Portugais, pendant quelque temps installés dans l'île. Par une aberration difficilement explicable, les Javanais ont fait de ce canon un dieu qui préside à la fécondité des hommes et des choses. Il est donc l'objet du culte du peuple, en particulier des femmes, qui lui présentent des offrandes de fleurs et de nourriture...

Mais, si les Hollandais ont légiféré pour les marchands, ils n'ont pas osé s'attaquer à des habitudes séculaires de la vie intime du peuple. Aussi le dimanche, comme tous les autres jours de la semaine, est jour de lavage pour les ménagères javanaises. Elles procèdent à ce travail dans le long canal, enclavé entre deux murs de ciment, qui relie Batavia à son faubourg aristocratique, Weltvreden. Les femmes partent de tous les coins de la ville et s'assemblent sur les marches qui conduisent au bord de l'eau.

Un bras chargé de linge, dans l'autre supportant sur leur hanche un bébé tout nu, vêtues du sarong aux couleurs brillantes, la poitrine

serrée dans une demi-blouse, elles s'agenouillent sur la dernière marche et procèdent avec méthode dans leur travail. Elles trempent chaque morceau séparément dans l'eau sombre et assez peu propre, le frappant à tour de bras sur une pierre, pour finir par le tordre et le placer à sécher au soleil qui en absorbe en quelques minutes toute l'humidité. Pendant ce temps, leurs bébés s'amusent à barboter dans l'eau. Presque toujours d'ailleurs, leur travail fini, elles se lancent à l'eau pour se baigner, sans se préoccuper de leurs compagnes qui, tout à côté, continuent à laver, ou des hommes assis sur les rives du canal. Ces messieurs sont du type que nous rencontrons dans pratiquement toutes les parties de l'île. Physiquement, ils ressemblent à tous ceux que l'on voit entre la Malaisie et les Philippines. Ils sont courts et robustes, ont la figure ovale et mince, les yeux à la chinoise, les cheveux d'un noir profond, raides et luisants. Mais leur peau est beaucoup plus claire, d'un bonzé brillant.

Hommes, femmes et enfants sont presque tous beaux, d'une beauté qui contraste étrangement avec certains types malaisiens aux caractéristiques tartares ou mongoles. Avec cela enjoués, aimables, toujours souriants, d'une nature très douce. C'est un peuple avec qui l'on aime à frayer. Les hommes ont dans tout leur extérieur quelque chose de féminin et de délicat. Comme les femmes, ils portent tous le sarong. La pièce d'étoffe, roulée autour des reins, couvre entièrement les jambes et tombe jusqu'aux chevilles. Le sarong, de même que le turban porté par tous les hommes, est enjolivé de dessins de toutes sortes aux fortes couleurs. L'étoffe, dont elle est fabriquée, a un nom spécial: le « batik. » Il ne sera peut-être pas inutile de dire un mot au sujet de la façon dont les femmes procèdent dans la préparation de ce « batik», dont la vogue fut si grande, il y a quelques années en Europe et en Amérique.

« Batik » est un terme malaisien appliqué aux étoffes traitées et colorées, en se servant d'un procédé spécial à base de cire d'abeilles. Plus simplement: c'est la façon de teindre de la toile blanche en plusieurs couleurs. C'est un travail long et fatigant pour les femmes, un travail qui demande non seulement de la patience, mais un véritable sens artistique, et les Javanaises sont de vraies artistes. Elles commencent d'abord par bien laver la pièce de toile ou de coton dans l'eau. Elles la font ensuite bouillir dans une solution de riz, d'empois et d'eau; après quoi, elles la font sécher et la battent au maillet. Avec un petit entonnoir, elles couvrent de cire chaude toute la pièce, généralement d'une verge de largeur par trois de longueur, à l'exception des parties qu'elles veulent teindre d'une couleur donnée, selon le dessin préparé à l'avance. Ce premier travail, une fois terminé, la pièce est plongée dans une teinture tirée de racines, d'écorces ou de feuilles d'arbres. Il faudra recommencer le même travail deux, trois, quatre fois, selon le nombre de couleurs à donner, couvrant chaque fois de cire les parties déjà teintes. Une seule pièce de « batik » peut demander des

semaines et des mois de travail avant que le résultat désiré soit obtenu. Sous l'effet de la cire, l'étoffe est devenue douce au toucher, a été renforcie par le riz et l'empois et pourra, après avoir servi à la mère, être transmise à ses filles et petites-filles.

Cette étoffe d'ailleurs n'est pas dédaignée par les Hollandais eux-mêmes. Ils s'en font des « sarongs » qu'ils portent à l'intérieur de leurs maisons. Ils trouvent cet habit bien commode pour travailler dans les chaleurs étouffantes. Presque tous sont des employés civils, des fonctionnaires ou des chargés d'affaires. Non sans succès, ils essaient de reconstituer, loin de leur grande patrie, une seconde patrie en miniature, surtout à Weltvreden, le faubourg chic de Batavia. Là, on retrouve de belles résidences aux toits de tuiles rouges, bâties dans le style caractéristique des maisons hollandaises, entourées de larges vérandas, au milieu de vastes jardins dans lesquels poussent les fleurs des tropiques aux couleurs éclatantes.

Une scène ne manque pas de cocasse: c'est de voir de graves Hollandais – sans aucun doute, d'importants personnages dans l'administration – assis sur leurs vérandas, occupés à lire ou à étudier, ou se promenant sur leurs bicyclettes, n'ayant pour tout habit qu'un clair pyjama de coton ou de toile avec, dans la poche de côté, leur montre, tenue en place par une grosse chaîne d'or. Ils nous regardent passer de l'air le plus sérieux du monde, se visitent d'une maison à l'autre et seraient sans doute étonnés, – tellement ils trouvent la chose naturelle, – si nous leur disions que nous sommes surpris de les voir se promener dans pareil costume. Mais ce n'est qu'un petit à côté et il ne faudrait pas en conclure que ces hommes ne soient pas intelligents ou sérieux. Au contraire.

Presque tous les personnages les plus en vue dans le monde politique de la Hollande ont commencé leur carrière aux colonies. C'est là qu'ils acquièrent la connaissance voulue de ce vaste empire, la force de la richesse de leur pays. Ce qui est vrai des administrateurs et politiciens, l'est également de bon nombre de leurs médecins. J'ai dû avoir recours aux lumières de l'un des membres de la docte faculté: le Dr Noosens. Il semble avoir à peine dépassé la trentaine. Figure propre et intelligente. Il arrive à l'hôtel avec un aide javanais, aux pieds nus, porteur de la sacoche et de la boîte de remèdes de son maître. En deux minutes, le médecin a diagnostiqué mon cas: une maladie des tropiques. C'est son terrain. Il est au pays pour se spécialiser dans cette branche de la médecine et rendre ainsi service à sa patrie. J'apprends de lui, ainsi que d'un autre de ses confrères que je consulterai deux jours plus tard à Sperabaya, combien le gouvernement s'intéresse à l'hygiène et à la santé publique: il y a dans l'île des médecins en grand nombre et parmi les plus brillants de la Hollande, des pharmacies nombreuses et même un Institut Pasteur, pour la préparation des sérums et des toxines. Grâce aux recherches et aux travaux des hommes de science, les épidémies de malaria, etc., sont choses maintenant presque inconnues

ou arrêtées aussitôt qu'elles font leur apparition. De plus, c'est grâce à ces mêmes médecins si le pays est délivré de tant de marécages, de lacs stagnants, terrains ordinaires d'incubation des moustiques porteurs de germes.

Les sciences naturelles sont également l'objet des préoccupations gouvernementales, comme nous devions le voir à Buitenzorg, un centre important à une quarantaine de milles de Weltvreden. C'est là que réside sous un climat beaucoup plus frais et clément que celui de Batavia, le gouverneur général. Son palais est bâti aux confins de l'un des plus beaux jardins botaniques de l'univers avec celui de Paradenyia. Dans ce pays particulièrement favorisé, il n'est pas question de cultiver les fleurs dans des serres chaudes. Les plantes et les fleurs poussent et s'épanouissent en pleine liberté. L'atmosphère est assez lourde de chaleur et d'humidité pour n'avoir pas à recourir à des moyens artificiels. Les froids et les frimas ne sont jamais à craindre. Comme à Ceylan, je dois avouer mon incapacité à donner les noms de toutes les plantes, de tous les arbres que j'ai vus dans ce jardin aux dimensions d'une vaste forêt. Un botaniste y passerait, sans jamais se lasser ni se fatiguer, des semaines et des mois. Les Hollandais y poursuivent les études qui leur permettent non seulement d'augmenter leurs connaissances de botanique, mais aussi des bois utilisables dans le commerce et en médecine. Ces bois seront, ou bien transportés en Europe, ou bien utilisés dans la construction d'hôtels des plus modernes, dans le pays même.

C'est précisément dans l'un de ces hôtels que nous devions passer la nuit à Bandoeng, un hôtel où rien ne manque et comme l'on n'aurait jamais pensé en rencontrer, en un tel endroit. Intérieur et extérieur, tout est d'après les données architecturales les plus modernes. Les parquets et les murs sont en bois de diverses essences et couleurs. Nous rencontrons pour la première fois dans les lits, des sortes d'oreillers-rouleaux que l'on place en-dessous des genoux avant de se coucher et des lits complètement entourés de moustiquaires. Les gens nerveux risquent de passer des nuits désagréables, en voyant qu'il y a toujours sur les murs ou les plafonds un ou plusieurs petits lézards qui se promènent en faisant la chasse aux mouches. Pourtant ces petites bêtes rendent d'immenses services: elles détruisent les bestioles qui, en s'introduisant sous les moustiquaires, empêcheraient le dormeur de fermer l'œil. Dans la vaste salle à manger, au cours du repas, un orchestre, composé de musiciens hollandais, joua des airs d'opéras et des morceaux classiques. De l'autre côté de la rue, dans un autre hôtel, l'orchestre, sous la direction d'un chef russe, jouait de la musique de danse russe... Et dire que nous sommes à Java.

Mais, vous demandez-vous peut-être, et la nourriture? Tout ce que vous pouvez désirer de mieux et apprêté selon les règles de l'art culinaire le plus raffiné. Toutefois, il faut se défier des garçons de table, lorsqu'ils servent un de ces repas qu'ils appellent « rystafel. » Le festin

commence de la façon la plus simple et la plus honnête du monde, par une soupe. Puis vient le tour du poisson. Vous sentant en appétit, vous vous servez copieusement, vous apprêtant à manger. Mais avant que vous ayez eu le temps de prendre votre fourchette, voici qu'un second serviteur s'approche avec du poulet; un autre suit avec du bœuf; un autre avec du riz; un autre avec du curry; un autre avec des légumes; un autre avec du poisson encore... En tout, quelque seize serviteurs se succèdent ainsi à tour de rôle, sans qu'il soit possible d'avaler une bouchée entre chaque plat.. Malheur au gourmand qui, n'écoutant que son appétit, s'est servi largement au début. Plus tard, il est obligé de subir le supplice de Tantale, en voyant passer sous ses yeux des plats succulents qu'il ne pourra déguster.

Je pourrais m'attarder longuement à parler des mœurs et coutumes des Javanais et des Hollandais, si je ne craignais de prolonger outre mesure cette causerie, d'autant qu'il me reste à dire encore quelques mots d'un immense monument, objet particulier de la curiosité des touristes: le Borobodoer, construit en l'honneur de Bouddha. C'est une « stupa » gigantesque, à trois terrasses, bâtie autour d'une colline et terminée par une décoration, en forme de cloche creuse. Tous les murs extérieurs sont ornés de niches, avec des statues et des bas-reliefs, illustrant des épisodes de la vie de Bouddha. Il y a plus de quatre cents niches, contenant autant de statues, plus que grandeur naturelle et au delà de quinze cents bas-reliefs. C'est assez dire quelles peuvent être les proportions de cette sorte de mausolée bouddhiste, dont chaque côté mesure à la base 531 pieds. (La pyramide de Chéops en Egypte en mesure 750).

La construction remonte au huitième ou neuvième siècle de l'ère chrétienne. Perdu dans la forêt et la jungle, le Borobodoer fut redécouvert en 1814 et complètement dégagé plus tard, par le fameux Sir Thomas Raffles. Par suite du manque de perspective, le monument ne donne pas l'impression de grandeur suggérée par les détails mentionnés plus haut. Il n'est en aucune façon comparable de ce fait aux pyramides égyptiennes et pourtant, le Borobodoer est, à bien des égards, une œuvre de génie qui marque définitivement une avance très nette dans l'architecture, non seulement de la Malaisie, mais même de l'univers. Pour en apprécier toute la beauté, toute la grandeur, il faudrait avoir à sa disposition des heures, des jours, afin d'examiner chacune des statues, chacun des bas-reliefs; y retourner souvent; le voir sous les rayons éclatants du soleil; sous la blancheur laiteuse de la lune; par un ciel étoilé, dans lequel brille la constellation de la « Croix du Sud » ... Hélas! tout cela était impossible. Il fallait marcher, marcher, avancer, avancer toujours. Le soir même, nous étions à Soerabaya, un centre très important au point de vue des affaires. Mais, avant de quitter le Borobodoer, nous avions été témoins, la veille, d'une danse javanaise donnée à l'hôtel de Djokjarta, par les danseurs du sultan de la province voisine.

Malgré le désappointement causé par les danses siamoises, tous étaient anxieux d'assister à une danse javanaise. Le nom de la fameuse espionne Mata-Hari revenait naturellement, à ce sujet, sur toutes les lèvres. Elle s'était fait une réputation mondiale par des danses qu'elle était supposé avoir apportées de Java, son pays d'origine. Cette fois, pour certain, personne ne serait désappointé. Tout le monde s'était donc hâté de dîner afin d'avoir les meilleures places. Depuis une heure environ, les membres de l'orchestre gamelan, composé d'un métallophone, de gongs, de violons arabes, de rehabs, de tambours et de violes, ont pris place dans un corridor avoisinant.

Un grand espace reste libre entre les rangées de chaises, afin de permettre aux danseurs d'évoluer. Deux d'entre eux paraissent: l'un est un homme d'une quarantaine d'années environ, vêtu d'habits chamarrés d'or et la tête couverte d'un chapeau à pointe; l'autre est une toute jeune fille de dix à douze ans, une « serempi », portant une robe d'étoffe dorée aux broderies de couleur, la poitrine couverte de plaques de métal doré. La partie inférieure de sa robe forme une longue traîne en arrière et sur les côtés. Le cou et les bras sont couverts de bracelets et de lourds colliers. Les deux danseurs sont nu-pieds.

Lentement ils s'avancent, chacun de son côté. Ils s'assoient l'un en face de l'autre, sans se regarder, les yeux baissés. La jeune fille se penche dans une profonde révérence et salue l'homme qui lui fait face. La musique joue sans arrêter. Quelques minutes se passent, sans que ni l'un ni l'autre des deux danseurs fasse un mouvement. L'homme se lève bientôt, sans s'aider de ses mains, comme s'il était mû par un ressort invisible. Il tourne le dos à la jeune fille, pendant que celle-ci reste immobile comme une statue, les yeux perdus dans le vide. A pas lents, le danseur parcourt tout l'espace libre d'un côté à l'autre, marchant sur la pointe des orteils, revenant à sa place pour la quitter, contourner la jeune fille toujours assise et finalement se rasseoir du même mouvement qu'il s'est levé. C'est maintenant au tour de la danseuse de se lever et de répéter les mêmes gestes et les mêmes mouvements que son partenaire. Toujours ses yeux sont modestement fixés sur le parquet. Avec beaucoup plus de grâce, elle retrace ses pas, soulève ses bras au-dessus de sa tête, les laisse retomber le long de son corps qui suit le rythme de la musique, tord ses doigts, les resserre dans le creux de sa main, les entr'ouvre de nouveau, continue ainsi, pendant quelques minutes encore, pour revenir enfin à sa place, où elle s'assoit, fait une seconde révérence à son maître, toujours sans le regarder... et les deux danseurs se retirent. D'autres danseurs apparaissent qui, après avoir répété à peu près les mêmes pas et les mêmes mouvements, se retirent à leur tour... Bien avant eux, les spectateurs avaient fait de même, en songeant que Mata-Hari s'était, pendant longtemps, payé la tête de ceux qui croyaient qu'elle leur présentait des danses javanaises ! ... Rêves et réalités d'un voyage autour du monde, à ajouter à tant d'autres...

AU SEUIL DE L'EXTRÊME-ORIENT: LES PHILIPPINES.

Géographie et histoire des Philippines — Zamboanga — Les « vintas » — Climat — Un village de pêcheurs: Kawakawa — La colonie pénale de San Remo — De Zamboanga à Manille — L'arrivée à Manille — Manille « intra-muros » — Chez le lieutenant-gouverneur américain. — Religion et enseignement — Au club Wacwac.

•

Mesdames, messieurs, mes jeunes amis,

Java marquait la dernière étape de notre voyage dans l'Orient. Avec les Philippines, commence le groupement des pays d'Extrême-Orient, dont la visite devait nous retenir pendant près d'un mois. Pour la majorité des voyageurs, cette partie de l'univers a autant d'attraits et suscite autant de curiosité que la Palestine, l'Egypte ou l'Inde; et cela à bon droit, comme nous aurons l'occasion de le voir, dans nos prochaines causeries.

Nous devions passer trois jours aux Philippines. En un si court espace de temps, il ne fallait pas songer à visiter les trois mille îles, dont onze cents sont habitables, qui forment l'archipel échelonné dans l'océan, sur un espace qui irait du Canada au Mexique. Encore moins fallait-il penser à prendre contact avec les treize millions d'habitants, parmi lesquels se rencontrent des blancs, (Espagnols, Américains), des Philippins, des Malaisiens, des Chinois, des Japonais, des Hindous, des Indochinois, en un mot des représentants de toutes les îles et contrées que baigne l'Océan Indien.

C'est que les Philippines, dont les débuts de l'histoire se confondent avec la mythologie, ont connu au cours des siècles bien des péripéties; ont vu passer sur leur territoire bien des peuples; subi des conquêtes successives; souffert de luttes intestines; ont été sous la dépendance des rois et empereurs hindous, malaisiens, indochinois, javanais, chinois, portugais, espagnols, pour enfin devenir une possession américaine. Dans cinq ans au plus tard, c'est du moins l'espoir des politiciens locaux, le soleil de l'indépendance et de la liberté brillera enfin sur l'île, dans tout son éclat. Ces invasions, ces conquêtes successives expliquent le mélange des races et des religions: la grande île Mindanao compte des milliers de musulmans, pendant que plus de trois cent mille naturels de l'intérieur vivent encore dans le paganisme. La population est divisée en trois groupes ethniques importants: les Visayans, les Tagals et les Ilocanos.

De tous les conquérants, ce sont les Espagnols qui ont laissé l'empreinte la plus forte et la plus tenace, tant sur les individus que sur les choses extérieures. Arrivés en 1519, ils devaient y demeurer jusqu'à la conclusion de la guerre hispano-américaine en 1899. Magellan, un

Portugais, y fut envoyé par le roi d'Espagne, Charles 1er. Lorsqu'il arriva en 1519, il trouva dans les îles un peuple hospitalier, affable, très doux, amateur de musique, de danses et de combats de coqs, notes caractéristiques du peuple actuel. Villabos, un Espagnol, qui vint en 1543, donna aux îles le nom de Philippines, en l'honneur du prince héritier Don Felipe – plus tard Philippe II. Mais la conquête ne fut définitivement consolidée que vers 1571, par Legaspi, le véritable fondateur de la Manille moderne, jusqu'alors une simple bourgade entourée de pieux et protégée par des fortifications en bois. Les gouverneurs, qui se succédèrent à la tête du pays, construisirent les murs d'enceinte en pierre, dont il sera question plus tard, favorisèrent la diffusion du catholicisme et étendirent leur autorité sur toutes les îles.

La seconde en importance de ces îles, située à l'extrémité sud, est Mindanao. C'est là que nous devions nous arrêter afin de visiter une petite ville, Zamboanga, en plein cœur du territoire habité par les fameuses peuplades qui portent le nom de Moros. Avant même que l'« Empress of Britain » n'eût eu le temps de jeter l'ancre au large, le navire fut entouré d'une multitude de « vintas », chaloupes dont les voiles carrées sont peintes en couleurs vives, d'après des dessins de types particuliers, comme l'on n'en voit nulle part ailleurs dans l'univers. Ces chaloupes, pour la plupart, sont taillées dans des troncs d'arbre. De longs morceaux de bambou, attachés de chaque côté à des flotteurs, en assurent la stabilité. Vues de loin, voiles baissées, elles ressemblent à ces grandes araignées d'eau, que nous appelons des « patineurs », qui se promènent sur la mer.

Chaque embarcation est montée par des pêcheurs, accompagnés de leurs épouses, qui veulent être des tout premiers à récolter les quelques pesos, pièces d'une valeur de cinquante sous, que les voyageurs ne manqueront pas de dépenser au cours de leur visite aux Philippines. Ils offrent en vente des fruits, des légumes ainsi que des travaux sur bois. Malgré leurs cris, leurs invités, les quelques mots anglais dont ils essaiment leurs appels, ils n'ont pas beaucoup de succès. Découragés, ils retournent à leurs villages. Ils seront vite remplacés d'ailleurs par les naturels qui nous attendent sur le quai. Eux aussi, auront mille objets de toutes sortes à offrir aux touristes. Ce sont des types « moros » nettement caractérisés, à la peau bronzée, la figure mince, les yeux noirs, le corps amaigri et les jambes cagneuses.

Les hommes sont coiffés du turban musulman ou d'un chapeau de paille ayant la forme d'un cône aplati. En-dessous, une chaîne, dont les anneaux en fibre sont reliés entre eux en avant de la poitrine, tombe de chaque côté de la figure. Comme vêtement: un pantalon blanc, une chemise légère. Pas de souliers, pas de bas. Les femmes sont revêtues d'une robe de coton, généralement de couleur sombre et d'une blouse blanche. Elles n'ont pas de coiffure.

Jusqu'à ce que l'on nous eût expliqué que les insolations étaient inconnues aux Philippines, nous ne pouvions comprendre comment elles pouvaient ainsi s'exposer aux rayons du soleil. Car, quoique nous ne fussions qu'au 19 mars, à aucun moment, en aucun pays visité, nous n'avons connu chaleur aussi grande, soleil aussi brillant, qu'aux Philippines. Il est bon d'ajouter que nous étions à la première journée de l'été et que les écoliers entraient justement en vacances. Il n'y a que trois saisons dans ces parages: l'été qui va de la mi-mars à la fin juin, la saison des pluies qui va de juillet à octobre et enfin le printemps, de novembre à mars. Ces derniers sont les plus beaux mois de l'année, pendant lesquels, aux journées chaudes succèdent des nuits d'une douce fraîcheur. Zamboanga est une petite ville de province sans importance. Un long quai, un hôpital, une résidence officielle, un parc, une église, des rues pavées d'asphalte dont la chaleur de réverbération s'ajoute à celle du soleil, un hôtel plutôt quelconque, des maisons de bois à deux étages. Un point. C'est tout.

Pour les dames cependant, il y a nombre de magasins, où elles trouveront l'occasion de s'intéresser et de demander à leurs maris quelques dollars supplémentaires. L'on y trouve en effet de magnifiques travaux, produits de la petite industrie des Moros: des dentelles, des toiles, des bijoux en or, en argent, en cuivre, en bronze et surtout du corail noir. Ce corail ne se rencontre nulle part ailleurs. Les messieurs, si la chose les intéresse, pourront faire des dépenses folles, en achetant des cartes postales et des photographies... ! !

Dans Zamboanga, les Moros, par suite de leur contact journalier avec les blancs, n'apparaissent pas véritablement au naturel, avec leurs traits caractéristiques. Allons les voir chez eux, dans un village avoisinant: Kawakawa. — Incidemment, il est à remarquer que beaucoup de mots et de noms aux Philippines sont composés d'un même mot ou de mêmes syllabes répétés, comme par exemple: Kawakawa, Iloilo, Wacwac, etc. La route, ombragée par les palmiers, suit le bord de la mer et passe à travers de nombreux groupements indigènes ou « barrios ». C'est une très belle promenade. D'un côté, l'océan aux eaux bleues parsemées de « vintas », de l'autre, les palmiers, les cocotiers, une luxuriante verdure, des oiseaux bleus qui volent d'une branche à l'autre, de lourds « carabaos », genre de gros buffles noirs, aux longues cornes de forme arrondie, à hauteur de la tête, sont étendus paresseusement dans des flaques d'eau boueuse. Et sur tout cela, les rayons brillants du soleil.

Nous arrivons à Kawakawa. Une centaine de maisons, perchées à une dizaine de pieds au-dessus de l'eau, soutenues par des tiges de bambou, recouvertes de branches de palmiers et de bananiers, auxquelles l'on accède par des échelles extérieures qui sont retirées la nuit. Le dessous de la maison constitue la salle de récréation des enfants. Sans jamais avoir à se demander où est leur maillot de bain, ils passent la

journée dans l'eau, se préparant ainsi à leur vocation future de pêcheurs. Car tous ces gens vivent des produits de la mer. Et comme la plus grande partie de leur vie s'écoule dans l'eau ou dans les chaloupes, hommes et femmes ne voient pas de quelle utilité pourrait leur être, le port de nombreux vêtements. Les rues, qui sont plutôt des ruelles, ne sont pas pavées, n'ont pas de trottoirs. Ce sont de véritables cloaques de boue dans lesquels, chacun se promène, avec autant d'aise que nous sur nos belles avenues.

Sur le pas des maisons, traînent des poissons frais, des poissons morts, dont on a enlevé les écailles ou coupé la tête, en vue de l'expédition à la ville. Comme un système de voirie est chose inconnue dans le village, l'on s'imagine assez facilement quel peut être l'arome qui se répand dans l'atmosphère... Mais encore une fois, cela ne semble pas du tout déranger les naturels. Les enfants, en particulier, sont aussi heureux que s'ils vivaient dans un jardin peuplé des fleurs les plus odoriférantes. Que voulez-vous? Il n'y a rien comme de commencer sa vie à bonne heure ! ...

Nous laissons là nos pêcheurs et, après une visite à une manufacture où l'on prépare le coco, nous nous rendons à la colonie pénale qui est connue dans tout le pays, pour sa parfaite organisation. C'est le pénitencier du sud des Philippines: San Remo. Il y a là environ quinze cents bagnards... Comme les gens de Kawakawa, ils ne semblent pas trop se plaindre de leur sort. C'est qu'en effet, les Américains ont voulu appliquer ici, dans toute sa plénitude l'idée que la prison ne doit pas être un lieu où la société se venge, mais plutôt un asile où des irresponsables sont appelés à devenir de bons citoyens. Aussi pas de hauts murs, pas de clôtures ni de fils barbelés. Non. C'est plutôt une immense propriété de campagne sur le bord de la mer, un verger dans lequel croissent des cocotiers, des citronniers, des orangers, du café, du tabac, des légumes de toutes sortes, des fleurs brillantes, avec des allées pour se promener lorsque l'on se sent trop fatigué.

Pour les prisonniers dont la conduite est au-dessus de tout reproche, des maisons où ils peuvent vivre avec leurs femmes et leurs enfants qui s'occupent de cultiver de petits jardins potagers... A ce compte, qui ne voudrait être condamné? Nous sommes reçus à l'entrée par une fanfare de prisonniers, tous revêtus de beaux uniformes... et qui jouent des morceaux de jazz! ! ! Une fois la porte monumentale dépassée, nous entrons dans un large patio ou cour intérieure toute décorée de fleurs. Sur trois côtés sont les dortoirs, les cuisines, les réfectoires ainsi que les ateliers, où l'on fabrique toutes sortes de travaux en bois qui sont vendus aux visiteurs à bon prix. De gardes, il ne semble y en avoir nulle part ou du moins il est impossible de les distinguer des prisonniers. En tout cas, ils ne portent certainement pas de carabines ou revolvers. Les bagnards se promènent librement d'un édifice à l'autre, parlent entre eux, vaquent aux travaux.

Comme nous allions inspecter les parterres et les vergers, voici que, tout à coup, arrive à nos oreilles les sons d'une musique qui ne semble pas tout à fait inconnue: des gongs, des cloches, une sorte de xylophone. Allons voir. Ah! ce sont des danseuses, habillées comme les danseuses siamoises et javanaises, quoique leurs costumes soient moins riches. Des chaises sont disposées pour les spectateurs. Tout est prêt. Ce sont les petites filles de quelques-uns des prisonniers qui veulent nous donner une idée de leurs prouesses et de leurs capacités... Une petite collecte sera faite plus tard — évidemment. Elles commencent à tourner lentement, à glisser... Oh! non par exemple. J'en ai assez des danses siamoises, javanaises!.. philippinoises... Je retourne en toute hâte vers l'auto qui nous reconduira à Zamboanga, d'où nous filerons sur Manille.

Au départ de l'« Empress of Britain », il n'était pas encore sept heures, mais déjà il faisait nuit. Le soleil s'était subitement plongé dans l'eau, et la lune jetait des reflets argentés sur les flots calmes de l'océan. Des millions d'étoiles dans le firmament formaient un écrin brillant à la « Croix du Sud ». Chaque vague, causée par le déplacement du navire, laissait à sa suite une traînée lumineuse, phosphorescente. Une douce brise venant de terre apportait le parfum des fleurs et des arbres. Nous longions la côte de près et nous pouvions distinguer les feux qui brûlaient sur la grève. La journée n'avait pas été fatigante et la vie suivait son cours normal à bord: orchestre, danse, keno, et bridge... l'éternel, le sempiternel bridge!

Pourtant une certaine langueur s'empare de tout le monde, le besoin de s'asseoir, de se reposer, de rester sans dire mot, de rêver... Quelques malheureux tentent vainement d'écrire les pages de leur « journal de voyage ». La plume leur échappe des doigts. Mieux vaut aller sur le pont et muser aux étoiles. Le lendemain, 20 mars, pendant une partie de la journée, le navire suit les sinuosités des côtes escarpées de la plus grande des îles de l'archipel, Luzon, sur laquelle est située la ville de Manille. De la grève où les vagues viennent se briser en masses blanches, les montagnes s'élèvent brusquement, couvertes de verdure jusqu'au sommet et vont se perdre dans les nuages. C'est un spectacle merveilleux et dont le souvenir reste bien présent à mon esprit. Sur la fin de l'après-midi, nous arrivons dans la large baie de Manille qui n'a pas moins de cent vingt milles de circonférence. C'est dans cette baie qu'en 1898, le fameux amiral Dewey se rendit maître de la flotte espagnole et prit possession des îles au nom des Etats-Unis.

Lorsque nous accostons au quai numéro 7, l'un des plus grands et des mieux aménagés de l'univers, nous sommes accueillis aux sons harmonieux de la fanfare constabulaire et par les acclamations de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, venus pour nous souhaiter la plus cordiale bienvenue. Pour les Américains, tout comme pour les Philippins, l'arrivée, chaque année, de l'« Empress of Britain », est un

jour de grande fête. En les voyant, le sourire sur les lèvres, l'on ne peut s'empêcher de songer aux remarques de Magellan, au sujet de l'hospitalité de ce peuple si aimable et si sympathique. Nous ne sommes plus cette fois chez des demi-sauvages. Au contraire.

Quand, dans quelques minutes, nous descendons sur la quai et débouchons en plein boulevard bien illuminé, nous avons l'impression d'être sur la Promenade des Anglais à Nice ou sur l'une des grandes artères du quartier européen, au Caire. L'impression se continue pendant que notre taxi file à toute vitesse vers l'hôtel Manille. Partout, soit dans l'éclairage, soit dans l'apparence des maisons, soit dans les habits et la démarche des habitants, soit dans l'organisation policière, nous constatons que l'Orient, avec son laissez faire, sa nonchalance, sa malpropreté parfois, a dû céder devant le progrès moderne.

Manille est une de ces villes qui exercent une véritable fascination sur le voyageur. Ce qui en fait le charme particulier c'est que l'on y rencontre côte à côte trois civilisations, toutes différentes il est vrai, mais ayant chacune des caractéristiques, dignes d'être étudiées de près. Chacune marque une étape dans la vie de la nation, de la ville et du peuple. Manille: c'est, en raccourci, l'histoire de dix siècles dont les pages sont des maisons, des pierres, des églises, des reliques du passé, des monuments de l'époque actuelle. Manille: c'est Saint-Augustin, en Floride; c'est Québec, avec ses murs et ses défenses; c'est une ville américaine qui aurait surgi de terre depuis le début du siècle, avec tout ce que comportent les idées et le confort modernes.

Se promener dans Manille, c'est passer, insensiblement et en quelques minutes, des constructions les plus primitives, huttes de bambou et de bananiers le long de la rivière Pasig, aux vieilles églises, aux riches demeures protégées par des grillages aux fenêtres, aux rues étroites et tournantes, aux défenses militaires encore surmontées des armes des rois d'Espagne. Finalement, on retombe sur de larges boulevards, bordés de résidences construites dans le style de la Californie ou de la Floride. Car il y a trois Manille. D'abord celle des naturels du pays qui se sont installés aux limites éloignées des faubourgs. Ils gagnent leur vie, soit par la pêche, soit en faisant le transport maritime sur des « bancas » ou des « cascos », sortes d'embarcations qui ressemblent aux barges de nos rivières. Il y a la ville « intra-muros », où se rencontrent à chaque pas les souvenirs de l'occupation espagnole et enfin la ville américaine, centre des activités et des résidences des derniers venus dans le pays. Cette dernière section ne retiendra pas plus longtemps notre attention.

Car c'est la Manille « intra-muros » (à l'intérieur des murs) qui donne à la capitale son pittoresque. Voulant protéger leurs sujets contre les invasions des ennemis, les gouverneurs espagnols entourèrent la ville d'un mur épais, construction commencée en 1590, complétée en 1872. Quelques portes, encore en existence, donnaient accès à des

ponts-levis qui, jetés par-dessus les larges fossés remplis d'eau, permettaient de communiquer avec le monde extérieur. Evidemment, toutes les constructions « intra-muros » s'inspiraient dans leur architecture du style espagnol. Ces églises, couvents, maisons et habitations de jadis sont encore debout et rappellent l'ancienne mère patrie. La majorité des habitants parlent d'ailleurs l'espagnol, quoique l'anglais soit la langue de communication la plus usitée, dans les transactions commerciales. En plein quartier des affaires s'élèvent aussi des édifices à huit ou dix étages.

Une activité fébrile, à l'époque de notre passage, s'était fait jour parmi la population, subitement intéressée aux affaires de la Bourse, par suite de la découverte de mines d'or de grande valeur dans les montagnes de l'intérieur. De fait, il est probable que d'ici quelques années, les Philippines pourront entrer en compétition avec le Canada, sur les marchés aurifères de l'univers. C'est du moins la prétention d'un des principaux courtiers, M. Lopez, avec qui j'eus l'occasion de causer assez longuement. Toutefois, pour que ce rêve se réalise, il faudra que le capital américain continue à s'intéresser au développement du pays. Lorsque sonnera l'heure de l'indépendance, il est à craindre, à cause de la proximité du Japon et de la nécessité qui s'en suivra d'assurer la défense militaire et navale des îles, que, pendant de longues années, il faille songer d'abord à aller au plus pressé et laisser de côté le développement des ressources naturelles. C'étaient des questions que j'eusse aimé à discuter à fond avec le gouverneur général de l'île, l'Hon. Frank Murphy, jadis maire de Détroit, successeur à la direction de l'île du colonel Roosevelt, fils de l'ancien président des Etats-Unis.

En son absence, je fus présenté au lieutenant-gouverneur, M. Ralston Hayden. En compagnie de M. Lopez et des membres de sa famille, ainsi que d'un groupe d'amis du bateau, je suis introduit dans l'ancien palais des gouverneurs espagnols où quelques employés civils, les deux pieds sur leurs pupitres, sont fiévreusement occupés à ne rien faire! M. Hayden, qui a été victime d'un accident quelques jours plutôt et marche avec deux béquilles, vient d'arriver en aéroplane de sa résidence d'été, à Baguio. Il nous reçoit le plus aimablement du monde, sans cérémonie aucune. Au début, la conversation roule sur les banalités ordinaires de personnes inconnues qui se rencontrent pour la première fois. J'essaie, de loin, d'amorcer la conversation sur un sujet plus sérieux: le status futur des Philippines. J'ai posé une question très innocente en apparence, mais le lieutenant gouverneur a sans doute saisi ma pensée et avec beaucoup de tact et de diplomatie, il passe à autre chose. D'ailleurs le terrain était glissant. A ce moment même, et je le savais, M. Quezon, un Philippin, président du Sénat, discutait avec les autorités à Washington de la possibilité d'accorder immédiatement aux îles leur autonomie législative, autonomie calquée en grande partie sur le système en vigueur au Canada.

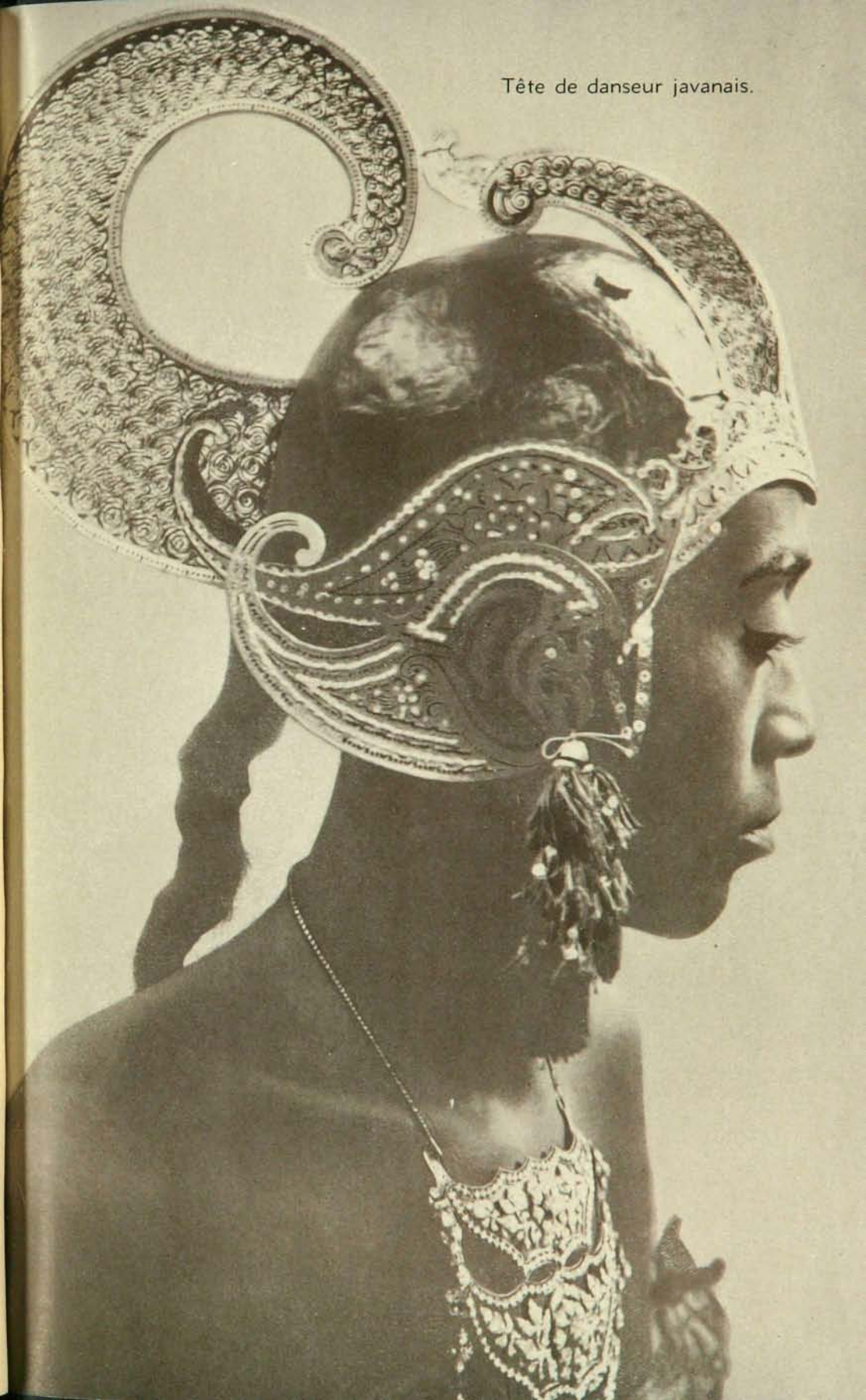
Il est en effet assez intéressant de noter que, dans presque toutes les parties de l'univers, les peuples qui ne jouissent pas encore de leur autonomie complète, s'efforcent de se faire octroyer des chartes semblables à notre Acte de l'Amérique Britannique du Nord. Malgré cette réticence officielle, je ne fus pas sans étudier la situation de près et remarquai la façon dont le lieutenant-gouverneur traitait les Philippins. Son intimité avec eux, suffit à m'éclairer sur les relations qui existaient entre les Américains et leurs administrés. C'étaient des relations d'égal à égal, sans aucune hauteur, sans la moindre apparence de cette morgue qui se fait jour, en certains autres pays orientaux. Suivant le conseil du lieutenant-gouverneur, je décidai de visiter Manille, afin de bien me rendre compte du développement religieux et éducationnel dans la capitale, où vivent plus de 325,000 habitants.

Me voici donc de nouveau en route malgré la chaleur étouffante du milieu du jour. Dans les rues passent, le menu peuple chaussé de « chinelas », sortes de sandales qui retombent à chaque pas, en faisant un bruit de claquette; les « carromatas » et « carretelas », voitures à deux roues tirées par de tout petits chevaux; les ménagères qui reviennent du marché avec des paniers sur la tête. En chemin, j'arrête à la cathédrale de l'Immaculée-Conception, centre des principales manifestations du congrès eucharistique au mois de février 1936. C'est un vaste édifice, construit en 1863, qui rappelle par son extérieur Saint-Marc de Venise. Successivement passent devant mes yeux les temples anciens et modernes de Saint-Augustin, de Saint-Ignace, où je rencontre le supérieur des Jésuites, un Allemand américain, à qui je suis redevable de beaucoup des informations contenues dans cette causerie.

L'éducation est assurée grâce à un système complet d'écoles, créé par les Américains ainsi que deux grandes universités: celle de Manille, qui relève de l'Etat, et ne compte pas moins de 3,000 étudiants; celle de Saint-Thomas d'Aquin, qui date du temps des Espagnols, et compte également plusieurs milliers d'élèves. Hélas! le temps me faisait défaut pour visiter comme je l'aurais voulu toutes ces institutions, en particulier cette université de Saint-Thomas, dont la réputation s'étend dans tout l'Orient. Les heures passaient et il me restait encore à assister à une réception, organisée spécialement pour quelques-uns des membres de la croisière, par Monsieur Lopez, au club de golf Wacwac.

Je tenais d'autant plus à cette réception que j'allais avoir l'occasion de rencontrer quelques-uns des membres de la haute société des Philippines. Malgré la longueur de la route à parcourir, et ce dans d'assez mauvais chemins, malgré la chaleur et la fatigue, je ne devais pas regretter ces dernières heures passées à Manille. Là, je fis connaissance avec des hommes et des femmes qui, par l'étendue de leurs connaissances, la distinction de leurs manières, la délicatesse de leur hospitalité, faisaient honneur à leurs lointains aïeux espagnols. Mais ce qui frappa d'admiration les dames, ce furent les costumes des jeunes filles, que je regrette, n'étant pas au courant du langage des grands

« couturiers », ne pouvoir décrire dans leur détail. Les robes, faites de « jusi », sont richement brodées de soies de couleurs voyantes et terminées par une traîne, que les jeunes filles relèvent en plis gracieux. L'extrémité est portée sur le bras ou insérée dans la ceinture. Les larges manches bouffantes sont faites de « pina », étoffe tirée des feuilles d'ananas. C'est un matériel un peu rugueux au toucher, mais d'une transparence et d'une délicatesse de dessins qui donnent au tout l'apparence de grandes ailes de papillons. Plusieurs de ces demoiselles voulurent bien donner des démonstrations des danses nationales qui ressemblent à s'y méprendre aux danses des gens de nos campagnes. Au cours de la réception un orchestre, composé d'enfants d'un orphelinat voisin, joua également des airs nationaux dont l'inspiration est évidemment espagnole. C'est à regret qu'il fallut dire adieu à des hôtes aussi aimables et retourner au bateau. Mais chacun avait conscience d'avoir bien employé les vingt-quatre heures passées dans la capitale des Philippines.



Tête de danseur javanais.

A Java
Batique javanaise.

Le Borobodoer.

CHINE — CHINOIS — CHINOISERIES.

Brusque changement de température — Aperçus géographiques et historiques sur la Chine — Les Chinois et quelques-unes de leurs chinoiseries — Souvenirs d'enfance: Sang Lee — La vie chinoise — Les femmes chinoises — Un festin chinois — L'argent en Chine.

•

Mesdames, messieurs, mes jeunes amis,

En quittant Manille, l'« Empress of Britain » mettait le cap sur Hong-Kong, en Chine, trajet d'environ six cents milles que nous allions parcourir en un peu plus de deux jours. Habitués aux séjours prolongés sur le bateau, aux grands espaces et aux longues courses maritimes, ces quelques heures à bord nous parurent bien courtes et furent vite passées.

Un seul incident devait marquer cette partie de la croisière: le brusque changement de température. Au départ des Philippines, la chaleur était accablante. En dépit des hublots ouverts, des portes qui laissaient passer les courants d'air, des innombrables éventails électriques dans les cabines, les corridors, les grandes salles publiques; le navire était devenu un véritable four. Il devait en être ainsi jusque vers le milieu de la seconde nuit, alors qu'en moins d'une demi-heure, le thermomètre baissait de près de cinquante degrés. Les passagers qui, ayant plus ou moins adopté les mœurs des naturels des pays que nous venions de visiter, n'avaient pas pris la précaution de se bien couvrir au moment de se coucher, furent subitement éveillés par le froid. Hublots et portes furent vite fermés. Il fallut même avoir recours à la chaleur artificielle des calorifères. Le matin, il était presque impossible de reconnaître les voyageurs sur les ponts. Les habits blancs des messieurs, les robes claires et légères des dames, avaient été remplacés par les costumes aux couleurs sombres et les lourds paletots d'hiver. Nous nous serions crus revenus à l'heure du départ de New-York. Nous venions d'entrer dans une zone tout à fait différente: celle de la Chine du sud. Ce changement n'était que l'avant-coureur de bien d'autres, dont nous allions être les témoins intéressés, au cours des semaines suivantes: pays, mœurs, coutumes, habitants, en Chine et au Japon; tout devait être nouveau.

La Chine d'abord. Quel pays! et comment en résumer les données géographiques et historiques? Je dois forcément me contenter de vous apporter quelques notions superficielles qui vous permettront de mieux comprendre, ce que nous verrons plus tard à Hong-Kong, Shanghaï et Pékin. Si l'on exclut la Mongolie, le Thibet et la Mandchourie, la Chine est trois fois plus petite, en superficie que le Canada. Mais alors

que notre pays s'étend de l'est à l'ouest entre les mêmes degrés de latitude, la Chine est comprise entre un espace qui va surtout du nord au sud. C'est ce qui explique les variations de température que l'on y rencontre aux mêmes époques de l'année: les chaleurs intenses du sud et les froids terribles du nord. Car malgré l'idée généralement acceptée, le Chine n'est pas un pays tropical, de chaleur continue.

A certains moments, alors que les Chinois du sud cherchent vainement à échapper aux rayons d'un soleil brûlant, ceux du nord grelottent de froid, tout comme nos bons Canadiens de la baie d'Hudson et des régions sous-polaires. C'est dans ce pays et ces conditions climatériques que vivent 420,000,000 de Chinois. Leur patrie, autrefois le plus vaste empire du monde, connut des jours de gloire incomparables, étendit son influence sur toute l'Asie, mais s'effondra comme un château de cartes, il y a une vingtaine d'années, pour être remplacée par une république... république bien malade cependant, un genre de soviet, où les bandits de tout calibre sont maîtres et qui se défend bien mal contre les ennemis du dedans et du dehors.

Rien n'est plus triste, pour celui qui s'intéresse à l'histoire des peuples que d'assister à la déchéance, à la rapide désintégration de ce pays jadis si florissant, dont les annales nous ramènent à un passé plus lointain que celui de l'Egypte. Les Chinois en effet reportent les débuts de leur histoire à trente siècles avant Notre-Seigneur, presque au temps de Noé. Comme pour tant d'autres pays, la plupart des détails historiques de ces temps éloignés tiennent plutôt de la fable que de la réalité. Ce qui semble assez bien prouvé cependant c'est que, vers cette époque éloignée, il y eut un empereur fort sage et intelligent qui s'appelait Fou-Hi. Puis l'histoire se continue de dynastie en dynastie, d'invasion en invasion.

Vous n'êtes pas plus intéressés que moi, je suppose, à connaître la longue liste des empereurs de la dynastie des Tsin ou des Soui qui furent remplacés par les empereurs mongols dont l'un, Chi Hoang Ti, bâtit la fameuse muraille. Chassés du pays, les Mongols eurent comme successeurs, les Ming. Trop faible pour résister à ses ennemis, l'un de ces derniers appela à son aide, les Mandchous. La révolte calmée, les Mandchous s'installèrent sur le trône et imposèrent aux Chinois, comme marque d'infériorité, l'obligation de se raser le devant de la tête et de porter leurs cheveux en forme de queue sur le dos. C'était en 1644. Les Mandchous devaient gouverner le pays pendant près de trois siècles, c'est-à-dire jusqu'à la révolution de 1911, alors que le Dr Sun Yat Sen fut proclamé président provisoire de la nouvelle république.

Jusqu'à la fin du dix-septième siècle, si l'on excepte les visites faites par Marco-Polo et les missionnaires catholiques, la Chine demeura inconnue ou fermée aux Européens. A cette époque, la Russie signa un traité de commerce avec l'empereur Kang-Hi. Il reçut également les missionnaires des rois de France. Entretemps, l'Angle-

terre qui produisait des quantités énormes d'opium dans l'Inde, le faisait entrer en contrebande en Chine. C'est par millions que l'on comptait dans le pays, les fumeurs de cette plante dont les effets sur l'esprit et tout le système sont si désastreux. Le gouvernement chinois avait beau en interdire l'usage; rien n'y faisait. La contrebande continuait toujours de plus belle.

En 1839, une cargaison anglaise, venant de l'Inde et évaluée à $10,000,000, fut saisie par les autorités douanières de la Chine. L'Angleterre protesta, réclama. Inutiles protestations et réclamations. Les Chinois refusèrent d'obtempérer aux demandes anglaises. D'où déclaration de guerre. Comme c'était à prévoir les malheureux Chinois furent battus à plate couture. Il fallut demander la paix. La Chine signa un traité par lequel elle céda à l'Angleterre l'île de Hong-Kong qui est encore le grand centre de distribution de l'opium de l'Inde et ouvrit au commerce anglais cinq ports. Depuis, et malgré toutes les nouvelles lois édictées, l'opium continue à exercer ses effets délétères sur le pauvre peuple chinois, cependant que les Japonais s'emparent peu à peu du nord et du centre du pays.

Divisés entre eux, appauvris, ne sachant de quel côté donner de la tête, encouragés en sous-main à lutter contre le Japon par la Russie qui veut installer partout des soviets locaux, les Chinois, à l'heure actuelle, donnent l'impression d'un peuple destiné, dans un avenir prochain, à disparaître comme entité nationale. Leur seule chance de salut réside dans l'union qui pourra se faire autour d'un homme assez fort pour commander d'une main ferme et ne pas succomber aux offres d'argent et d'honneurs qui lui seront faites par la Russie ou le Japon. Ces quelques données historiques, un peu ennuyeuses, je le comprends, étaient cependant nécessaires, pour l'intelligence des événements de ces dernières années, aussi bien que des caractéristiques particulières du peuple chinois en général.

Le type chinois est connu dans l'univers entier. Depuis plus d'un demi-siècle, nous rencontrons un peu partout dans les rues de nos villes et de nos villages, de petits hommes au teint olivâtre, la peau lisse et brillante, les yeux en amande, plutôt maigres, marchant à la file indienne, parlant peu ou, lorsqu'ils le font, s'interpellant à haute voix. Ils ont recours, pour s'exprimer, à une langue qui semble être un extrait d'un morceau de chant et dont les accents nous paraissent bien étranges. Ces hommes sont des gens très doux, travaillant fort et longtemps, tôt levés et tard couchés, vivant dans la crainte perpétuelle de la police et de la loi. Sur la rue, ils sont presque tous vêtus comme nous, portant les mêmes chapeaux, les mêmes vêtements et les mêmes marques de bottines. Leurs cheveux d'un noir profond, raides et durs, sont coupés courts. A peine installés en quelque part, ils commencent par ouvrir une buanderie où, après avoir reçu les effets qu'on veut bien leur confier, ils remettent aux clients un morceau de papier couvert

d'un griffonnage illisible dans lequel, après une étude attentive, l'on croit découvrir vaguement, les formes d'hommes qui dansent ou font des exercices de gymnastique. Quelques années plus tard, ils désertent leur buanderie pour se mettre à la tête d'un commerce de soies et d'objets d'art ou bien deviennent cuisiniers, ouvrent un restaurant et pendent à la devanture une enseigne de « Chop Suey ». Ces restaurants seront la providence de ceux qui, obligés de travailler tard dans la nuit, sont assurés de trouver là une collation ou un repas, qu'ils cherchent en vain ailleurs. Tels sont les Chinois modernes de chez nous qui ne donnent cependant qu'une idée bien imparfaite de ceux de là-bas, dans la patrie lointaine. Ceux-là je les ai vus chez eux, mais je les avais connus autrefois, il y a une quarantaine d'années déjà, lorsque j'étais enfant.

Je me rappelle qu'à cette époque, hélas! déjà lointaine, j'avais l'habitude, pendant mes vacances de collégien, d'aller passer de longues heures dans une buanderie chinoise, non loin de chez moi. Je lisais alors les Annales de la Propagation de la Foi, la vie, les œuvres et le martyre du Père Théophane Vénard. Je songeais au sacerdoce, à la vie missionnaire, et je voulais connaître plus à fond le peuple chinois, sa langue, ses mœurs, sa façon de vivre. J'étais en compagnie de vrais Chinois, des Chinois qui portaient la longue natte de cheveux sur le dos ou enroulée autour de la tête toute rasée. En ce temps-là, quelqu'un nous avait raconté que, les Chinois tenaient absolument à cette couette, parce que, à leur mort, Bouddha devait s'en servir pour les tirer à lui, dans le ciel. Les quelques employés, huit ou dix, qui, de quatre heures du matin jusqu'à minuit, travaillaient sans arrêt à repasser le linge, portaient une blouse de coton ou de toile blanche, des pantalons de même matériel, mais de couleur bleue, et se chaussaient de sandales en paille, sans talons. Lorsqu'ils sortaient sur la rue, ils portaient des souliers de soie, aux épaisses semelles en feutre blanc, ce qui les grandissait d'environ un pouce. Ils couchaient deux par deux, en-dessous de la table sur laquelle, ils avaient travaillé. Sur les murs, des calendriers à inscriptions chinoises ou des gravures aux couleurs voyantes, représentant d'ordinaire une scène de la vie de Bouddha.

En arrière, dans un coin d'une chambre assez grande mais très sombre trônait le propriétaire, Sang Lee, homme d'une cinquantaine d'années à qui, par suite des rides profondes du front et de la figure, l'on en aurait donné soixante-dix. Sang Lee passait la journée à commander, manger, boire du thé dans de minuscules tasses et à fumer de l'opium. Cette pièce unique servait de lavoir, de fumoir, de vivoir, de salle à manger, de débarras, de bureau d'affaires et même de temple, car dans un angle était installée une sorte de chapelle, ornée d'une statue de Bouddha entouré de fleurs de papier. Plusieurs fois le jour, le vieux Sang Lee allait déposer devant l'idole, une petite tasse de thé ou des grains de riz.

Le mélange des odeurs de l'opium, de l'eau de javelle, de la vapeur, du bois de santal qui brûlait continuellement, des aliments que l'on préparait à l'heure des repas, donnait à cette chambre une apparence, un relent absolument innommables. Lorsqu'arrivait le moment de se mettre à table, les buandiers trouvaient devant eux une collection de plats, dont la vue seule était suffisante pour couper l'appétit, même à un gamin toujours prêt à manger. Tous plongeaient au début avec leurs mains et doigts, dans le même plat, plaçaient la nourriture dans une assiette, mangeaient avec des bâtonnets noirs et finissaient par un grand bol de riz. Le repas consistait, en autant que j'en pouvais juger, d'un menu qui ne variait jamais: des légumes, de la salade, du poisson ou des morceaux de viande noyés dans une épaisse sauce noire, le tout arrosé de nombreuses petites tasses de thé que les Chinois avalaient d'une seule gorgée. Avant de retourner à son travail, chacun des buandiers s'étendait, soit sur le parquet, soit sur une sorte de planche-lit et fumait lentement, à même une longue pipe à tout petit bol en cuivre, un peu d'opium qui s'échappait en volutes d'un bleu clair, après quoi il retournait à son fer à repasser.

Si je me suis permis de revenir un peu longuement sur ces souvenirs de mon enfance, c'est que cette description que je viens de faire, donne mieux que toute autre, une idée de la vie actuelle des millions de Chinois du Céleste Empire. Ce sont les mêmes mœurs, les mêmes façons de vivre, de s'habiller, de travailler, de manger... et ce sont aussi, hélas! les mêmes odeurs que l'on sent dans les rues et à l'intérieur des maisons. Cependant, il ne faudrait pas croire que tous les Chinois soient d'aussi petite stature que ceux que nous rencontrons chez nous. Les nôtres viennent presque tous de Canton, c'est-à-dire du sud. Ceux du nord de Pékin et des provinces avoisinantes, descendants des tartares et des mongols, sont plus grands et de plus forte charpente. Leurs traits sont plus marqués, comme taillés à coup de hache, les pommettes de la figure plus accusées.

Depuis l'inauguration de la république, le port de la couette sur le dos est presque totalement abandonné. Le genre de vie cependant n'a pas changé. C'est toujours l'esclavage sous l'apparence du travail libre: les longues heures, les salaires de famine, le travail dans des locaux étroits, sombres et antihygiéniques. Bien des fois, nous en ferons la triste constatation en entrant dans les magasins, les ateliers et les boutiques de tailleurs, de bijoutiers ou de menuisiers. Quant aux habits, ils sont demeurés pratiquement ce qu'ils étaient depuis des siècles. Les hommes ont gardé la robe qui entoure librement le bas du corps et traîne jusqu'à terre, cependant que les femmes portent le pantalon.

Il faut ajouter toutefois que les femmes commencent, du moins dans les villes, à imiter leurs compagnes de l'Occident. Elles portent la robe qui est tantôt selon les dernières modes de Paris ou de New-York, tantôt en belle étoffe de soie chinoise, richement brodée de fils d'or

et d'argent ou ornée de fleurs. Celles qui fréquentent les écoles européennes cherchent à copier les costumes de leurs institutrices, à calquer tous leurs actes, leurs gestes, leur conduite, sur les leurs. Mais il est indubitable que le cinéma américain a, ici comme partout dans l'univers, une influence considérable, non seulement sur les modes mais aussi sur les mœurs de tous les peuples.

J'ai eu l'occasion d'entrer dans un cinéma chinois à Hong-Kong. On déroula tout d'abord un film chinois auquel je ne compris rien évidemment. Les spectateurs n'y semblaient pas plus intéressés que moi. Mais tout à coup on mit à l'écran un film américain. De suite l'attention fut éveillée. Il était facile de voir que, les Chinoises en particulier, prenaient un véritable plaisir à étudier les costumes et les robes des actrices. Une autre fois, au Grand Hôtel des Wagons-Lits à Pékin, où la plupart des membres de la croisière avaient leurs chambres, pendant la danse qui était donnée en notre honneur, je vis arriver des jeunes filles de la meilleure société chinoise de l'ancienne capitale. Presque toutes avaient adopté une toilette à l'européenne fortement influencée par les films de Hollywood. Elles n'y gagnaient rien. Leurs compagnes, fidèles au costume national, avaient bien meilleure mine qu'elles.

Il est une coutume, vraiment barbare, que la nouvelle république a heureusement abolie: c'est celle des pieds bandés. Autrefois, sous prétexte qu'une femme est d'autant plus belle que ses pieds sont plus petits, l'on avait coutume d'enfermer les pieds des petites filles, dès l'âge de trois ou quatre ans, dans des souliers de bois ou de fer, afin d'empêcher la croissance normale des orteils. L'enfant grandissait sans que ses pieds puissent suivre le développement normal des autres parties du corps. Lorsque la pauvre victime de ce traitement arrivait à l'âge mûr, son pied avait l'apparence d'un moignon sur lequel elle pouvait à peine marcher et se tenir debout.

Aujourd'hui, grâce à l'introduction des sports, de l'éducation, des nouvelles lois, tout cela est changé. Les jeunes filles et les femmes de la nouvelle génération peuvent se développer physiquement d'une façon normale. Il reste encore beaucoup de femmes de la période prérévolutionnaire, et j'en ai vu qui continuent à souffrir des traitements auxquels on les a soumises dans leur tendre enfance. Ce sont là quelques-unes des nombreuses chinoiseries dont nous fûmes les témoins au cours du voyage. Il y en a bien d'autres.

Par exemple dans la façon de manger. Tous les invités à un dîner arrivent longtemps avant l'heure du repas et partent sitôt qu'il est terminé. En arrivant chez leur hôte, ils enlèvent leurs souliers et gardent leurs chapeaux. Au lieu de donner la main à celui qui les a invités, ils se serrent leurs propres mains, l'une dans l'autre. La servante passe à chacun, au début du repas, des serviettes humides et chaudes. L'on sert d'abord le dessert, puis la soupe et les viandes. L'on mange avec

des bâtonnets « chop sticks » au lieu d'avoir des couteaux et des fourchettes. Le thé est servi dans de petites tasses sur lesquelles il y a une soucoupe renversée, avec deux morceaux de sucre. Quant aux aliments, cela forme un composé, un mélange, dont l'énumération seule fait rêver.

J'ai sous les yeux le menu d'un banquet, offert par un homme riche de Hong-Kong, à un groupe de ses amis, dans un des meilleurs restaurants de la ville. Lisez. Vous serez édifiés. Voici. « Hors-d'œuvre. Fruits et gâteaux. Œufs de canes aux fruits. Poulet avec salade aux concombres. Soupe aux graines de lotus sucrées. Pain grillé avec poulet garni de pousses de bambou. Soupe au homard. Fanons de requin. Asperges et lait. » Pareil banquet dut coûter fort cher, surtout quand on sait que les Chinois, grands amateurs de bruit, de tapage et de pièces pyrotechniques, ont coutume, en pareille circonstance, de faire éclater, à l'extérieur du club, de l'hôtel ou de la bâtisse dans laquelle ils font servir de grands repas, des centaines et des milliers de pétards et de bombes, attachés ensemble en un long cordon. Partant parfois de la chaussée, ce cordon monte jusqu'au cinquième ou sixième étage de l'édifice, cependant qu'une fumée épaisse, sentant la poudre, remplit les rues environnantes. Quand vint le moment de régler la note, notre riche Chinois dut probablement discuter assez longuement avec le propriétaire de l'établissement... si, du moins, il eut autant de difficultés que nous à se tirer d'affaire avec les valeurs monétaires chinoises.

Aucun pays, à ma connaissance, n'a un système monétaire aussi compliqué que celui de la Chine. Pour la forme, le pays est encore sur le standard-or. Mais ce n'est qu'une supposition. En réalité, la monnaie est sur une base d'argent... dont la valeur varie d'un jour à l'autre, d'une province à l'autre, d'une ville à l'autre et même d'une section à l'autre de la même ville. Dans le sud, l'argent se compte en dollars et dans le nord, en taels ou en dollars de Chine. Toutefois, ce dollar n'a pas la valeur du nôtre. Ainsi à Hong-Kong il valait, en 1935, quarante-huit sous et demi. A Canton, situé à trois heures de chemin de fer de là, il ne valait plus que vingt-cinq centins. A Shanghaï et Pékin, quelques jours plus tard, il était coté à trente-sept centins de notre argent. Ajoutez à cela le fait que la valeur des petites pièces est ordinairement réglée par les chauffeurs de taxis ou les conducteurs de «rickshaws». Ajoutez encore que les marchands ont coutume de marquer leurs prix sous l'indication: « dollars Mex. », au lieu de « Chinese dollars ».

Enfin pour compliquer encore les choses, il faut se rappeler que les marchands chinois, dans les grandes villes, comprennent juste assez d'anglais pour n'avoir pas l'air de comprendre, quand cela ne fait pas leur affaire; que dans les quartiers strictement chinois, ils ne parlent aucune autre langue que la leur; que dans l'un et l'autre cas, vous avez à faire face à des bonhommes qui sont des hommes d'affaires roués.

Lorsque l'on désire acheter quelque chose et que l'on en demande le prix, la première réponse est invariablement la même: « Tant de dollars. — Quelle sorte de dollars? demandez-vous. — Et la réponse invariable encore est: «Melican dollar » (dollar américain). C'est alors que commence le marchandage pour en arriver selon le cas au dollar Mex., dollar Chinese, dollar Hong-Kong ou Canton dollar ». Cette première manche gagnée, vous n'êtes pas encore à la fin de vos peines. Si vous avez assez de patience et de temps, vous arriverez généralement à faire baisser le prix initial des trois quarts.

Un moyen infaillible d'avoir n'importe quel objet, à un prix dérisoire, c'est d'aller faire ses achats très tôt le matin, à l'ouverture, ou tard le soir, à la fermeture des magasins. Le Chinois, très superstitieux de nature, a pour principe, de ne jamais manquer la première et la dernière vente de la journée, de peur que cela ne lui porte malchance. La superstition et la religion sont intimement liées dans la vie chinoise et je devrais ici, tout naturellement, parler des croyances religieuses du peuple. Mais déjà cette causerie est assez longue. D'ailleurs, j'aurai l'occasion d'y revenir plus tard lorsque nous visiterons temples et pagodes.

LES ANGLAIS EN CHINE: HONG-KONG.

Un coin d'Angleterre en Chine — A Kowloon — Les « New-Territories » — Le « Hong-Kong » anglais — Un peu d'histoire — Le gouverneur trop enthousiaste: Sir William Des Vœux — Le « Hong-Kong » chinois — Le petit peuple — Les ouvriers — Les marchands de chemises — Dans un restaurant chinois — Les rues des fleurs, de l'or, de l'argent, du jade — La rue des voleurs — Un « rich man's club » — Un théâtre chinois.

•

Mesdames, messieurs, mes jeunes amis,

Hong-Kong, ville de fondation récente, est la base navale et commerciale de l'Angleterre en Chine. Mais, pour apprendre à la connaître à fond, il ne suffit pas de la considérer sous cet aspect. Encore moins faut-il se contenter de fréquenter les membres de la colonie européenne ou de déguster des glaces et des liqueurs, dans le « lobby » d'un des grands hôtels. En agissant de la sorte, — comme c'est le cas de tant de touristes qui ne voient les choses que d'une façon superficielle, — l'on risque de revenir chez soi avec des impressions totalement fausses. Examinée de plus près, Hong-Kong a, au contraire, des attraits particuliers. C'est par exemple le seul endroit en Chine où l'on puisse voir les Anglais et les Chinois vivre côte à côte. Chacune des deux races y vit de sa vie propre, avec ses caractéristiques, ses usages, ses mœurs, ses coutumes, se mêlant de près à chaque heure du jour, sans jamais cependant se compénétrer. Les Chinois, en apparence du moins, semblent satisfaits des conditions existantes.

Mais à la première occasion et sous le plus futile prétexte, ils n'hésitent pas à jouer des niches à ceux qu'ils considèrent encore comme des envahisseurs, à susciter des grèves, à boycotter les marchands, et même à fomenter des troubles graves, en attendant qu'éclate la révolte ouverte. Les Anglais de leur côté, pour qui, les Chinois sont des êtres inférieurs, à peine dignes du titre d'humains, leur accordent extérieurement certaines considérations, imposées par les nécessités commerciales... et la proximité du Japon, toujours susceptible de partir en guerre. En ce cas Hong-Kong serait une base stratégique de première importance.

Située sur la route directe du commerce entre l'Inde et la Chine, l'île contrôle le détroit de Malacca au sud et celui de Formose au nord. Pour nous rendre compte de ces détails, de ces états d'esprit, nous allons nous mêler aux gens des deux races et les observer de près. Heureusement pour nous, l'« Empress of Britain » devait rester amarrée au quai de Kowloon pendant quatre jours, nous permettant ainsi de faire toutes les études voulues. Entretemps, des centaines de coolies s'occuperont de

donner à notre navire une toilette neuve. Ce n'était pas sans besoin. La mer, le salin, la fumée, les déchets jetés par-dessus bord, avaient enlevé à l'« Empress » un peu de son éclatante blancheur. Un grand lavage, une couple de cents gallons de peinture devaient, « des *voyages* réparer les outrages ».

Hong-Kong est une île située dans une baie profonde, dont la ville principale s'appelle Victoria, mais qui n'est pas pourvue de quais assez grands pour permettre à des vaisseaux du tonnage de l'« Empress », d'y amarrer. Nous étions donc descendus à Kowloon, sur la terre ferme en face de Victoria, et qui, avec les territoires avoisinants, a été cédée à l'Angleterre, moyennant finances, pour une période de quatre-vingt-dix-neuf ans. (Après ce laps de temps, reste à savoir comment les Chinois s'y prendront pour déloger les Anglais. Ils n'ont pas l'habitude de remettre ce dont ils se sont une fois emparés: « What we have, we hold. »)

Ces nouveaux territoires qui couvrent une superficie de huit cents milles carrés et ont, avec Hong-Kong une population de plus de sept cents mille âmes, devraient être le but de notre première excursion organisée. Tous ceux qui les avaient visités nous en disaient le plus grand bien, vantant la beauté du paysage, la variété des produits du sol et de la mer, les belles routes, que sais-je encore? Nous en entreprenons la visite mais, hélas! à peine avions-nous quitté le bateau qu'une pluie torrentielle, qui ne cessa de tomber pendant trois heures, nous forçant à tenir les fenêtres des autos bien closes, ne nous permit pas de jouir du spectacle annoncé. Une brume épaisse coupait la vue à cinquante pieds en avant. Ce ne fut que sur la fin de la randonnée, comme nous revenions à Kowloon, que le soleil parvint à percer les nuages et la brume. Nous aperçûmes alors un joli petit village de pêcheurs, sur une plage sablonneuse, s'appuyant aux flancs d'une montagne couverte de verdure.

Tout près de la route, une petite église surmontée d'une croix. C'est sans doute un poste missionnaire. Je descends de voiture. Quelques enfants chinois s'amusent sur le perron. Une vieille chinoise toute ridée remarque mon collet romain, me fait une profonde révérence et, en souriant, m'indique la maison du missionnaire qui vient malheureusement de partir pour une visite aux malades. L'église est simplement décorée à l'intérieur. Rien ne pourrait la distinguer d'une de nos églises de campagne, si ce n'est une inscription chinoise sur le mur, du côté de l'évangile. Une courte prière et... en route pour Kowloon. Une épaisse muraille de pierre entourait l'ancienne ville chinoise aux jours lointains où les mandarins étaient les maîtres incontestés de cette partie du pays. A Kowloon, les Frères des Ecoles Chrétiennes ont un grand collège et nos petites Sœurs de l'Immaculée-Conception, une maison importante, où elles s'occupent d'œuvres de charité, d'enseignement et d'hospitalisation.

Le soir venu, Hong-Kong, (car il n'est jamais question d'appeler autrement la ville de Victoria) vue de Kowloon, est une véritable féerie de couleurs et de lumières. Tout près de nous, à l'ancre, des navires de guerre anglais éclairent le ciel et les côtes environnantes de leurs projecteurs électriques. Des yachts, des bateaux passeurs, les lanternes accrochées aux mâts des sampans, ajoutent à la beauté du spectacle. En face, en suivant les lumières électriques qui, de la grève, montent en lignes droites ou courbes, nous pouvons suivre la disposition des maisons, des édifices publics et des rues de Hong-Kong, échelonnés en étages successifs sur les flancs de la montagne. Ils se continuent jusqu'au sommet, connu sous le nom de « The Peak », quartier résidentiel de la colonie anglaise. La vue rappelle en plus petit, celle que l'on a, le soir, de Laprairie sur Westmount, lorsque l'on revient des Etats-Unis, par le boulevard Taschereau.

Cette disposition par gradins ou étages rappelle également le souvenir de Québec. Comme dans la Vieille Capitale, il y a une haute et une basse ville; l'une consacrée au commerce, à l'industrie et à la finance; l'autre réservée aux résidences, aux églises et aux maisons d'éducation. Les trois étages inférieurs que séparent les unes des autres, de petites rues étroites avec des escaliers en pierre, sont marqués par de grands boulevards, très larges et bien entretenus. C'est là que sont les cours de justice, les bureaux du gouverneur de la colonie et du gouvernement, les grands hôtels à l'européenne, les maisons de commerce et tout ce qui intéresse la population anglaise.

La première de ces rues, sur le bord de l'eau, est le Connaught Road, la seconde le Des Vœux Road. Je me demandais d'où pouvait venir ce nom français et pourquoi on l'avait donné à l'une des plus importantes avenues de Hong-Kong. Après des recherches dans les pages de l'histoire locale, j'appris que Sir William Des Vœux avait été gouverneur de la colonie de 1887 à 1891. C'était à une période de grande prospérité, du moins au début. Le nouveau gouverneur, enthousiasmé par tout ce qu'il vit à son arrivée, n'eut rien de plus pressé que d'adresser au secrétaire d'Etat en Angleterre un rapport au sujet des merveilles dont il était le témoin, de la richesse du pays et de ses habitants, remerciant le gouvernement de la belle position qui lui avait été donnée. La réponse ne se fit pas attendre: Le secrétaire d'Etat annonça à Sir William qu'étant donné la prospérité et la richesse de Hong-Kong, la colonie était invitée à contribuer à l'avenir une somme de $200,000. par année au lieu de $100,000. pour le maintien de la défense militaire et navale! ! !

Enfin la troisième rue s'appelle Queen's Road. De ce point, la ville n'est plus qu'une série de petites routes en courbes, creusées aux flancs de la montagne, le long desquelles sont installées les résidences des employés civils, des marchands anglais et de tous ceux qui ont fait fortune dans l'Orient. Ces routes se prolongent, se croisent et se

coupent jusqu'au « Peak », d'où l'on a une vue magnifique sur la baie, la ville de Victoria, Kowloon, les New Territories et tout le pays environnant. Mais quelle que soit la beauté de ce quartier avec ses grands arbres, ses villas, ses jardins, ses fleurs, il faut bien admettre qu'il n'y a là rien qui ressorte de l'ordinaire, qui ne ressemble à ce que l'on peut voir dans mille endroits différents chez nous, aux Etats-Unis ou en Angleterre.

Le véritable intérêt de Hong-Kong réside dans la ville chinoise, la partie la plus populeuse, la plus étendue, la plus tortueuse et aussi la plus malpropre. Pour cinq blancs l'on compte quatre-vingt-quinze Chinois à Victoria. C'est ici que l'on rencontre le Chinois pour la première fois dans son véritable « chez lui ». Et quel « home », grands dieux! Quel méli-mélo indescriptible: sur le trottoir et la chaussée, des Anglais, des Chinois, des noirs; toutes les couleurs, toutes les races. Des femmes en pantalons. Des hommes en robes. Des mamans, leurs bébés attachés sur le dos, faisant leur marché. Des échoppes qui sont à la fois: magasin, atelier et demeure. Des habits de soie aux couleurs voyantes. Des mendiants aux plaies horribles, ouvertes et saignantes. Des passants chaussés de bottines dans lesquelles ils marchent avec peine. Le bruit sans cesse répété des sandales de bois, retenues sur le pied par une courroie et qui retombent, avec un petit bruit sec, sur les dalles de pierre. Des magasins d'où sortent les fortes odeurs du bois de santal qui brûle devant les idoles. Des restaurants d'où s'échappent les odeurs de cuisine, et quelle cuisine! Des étaux de bouchers devant lesquels sont pendus des quartiers de bœuf, de mouton, de veau, à côté de chiens et de chats écorchés. Des épiceries dans lesquelles sont accumulées des collections incroyables de produits de toutes sortes, exposés à l'air et à la poussière. Des marchands d'huile de toutes épaisseurs et de toutes couleurs. Des pêcheurs qui offrent en vente des poissons aux formes étranges, quelques-uns horribles à voir, telles les pieuvres aux longues et gluantes tentacules, dont la seule vue fait frémir. Les Chinois en font leurs délices. Tout près, des magasins de parfums et de produits de beauté, de soieries, d'étoffes précieuses. Des marchands ambulants qui crient à tue-tête, dans une langue inconnue. Des portefaix, hommes et femmes, chargés comme des mulets, portant sur leurs têtes de grosses pièces de bois, des pierres, des ballots ou tirant, à deux et à trois, des charges qui demanderaient un ou deux chevaux. Au milieu de cette foule qui ne sait pas distinguer entre le trottoir et la chaussée, passent en coup de vent des automobiles, sonnant du klaxon, des « rickshaws » dans lesquels les clients ont parfois accumulé tout un ménage.

Et partout aux devantures des magasins, des théâtres, des restaurants, jusqu'au deuxième et troisième étages, d'immenses banderoles de toile, de papier rouge ou doré, couvertes d'inscriptions chinoises, de dessins annonçant la marchandise, la pièce de théâtre ou le plat du

jour. Beau temps, mauvais temps, une buée épaisse qui monte dans l'air... une buée lourde, bleuâtre, qui s'échappe de l'intérieur des maisons, sous forme de fumée; des corps en transpiration; de toute la foule qui va, vient, se presse, travaille, et tout compte fait, n'arrive qu'à gagner péniblement une vie misérable.

Car il n'y a pas à le nier: le Chinois est un travailleur... un travailleur qui ne connaît pas les heures des unions et pour qui les ordres du patron constituent l'unique loi. Dans aucun pays au monde, l'on ne peut acheter la marchandise aussi bon marché et se la faire livrer aussi vite. C'est à se demander en bonne vérité comment ils parviennent à fabriquer en aussi peu de temps, ce qu'on leur commande. Avec deux amis, je vais faire du « shopping », le lendemain de notre arrivée. Nous entrons chez un chemisier qui s'appelait de son petit nom: Allum, ou quelque chose d'approchant. Il devait devenir notre cicerone officiel pendant trois jours. Nous demandons des chemises de soie. Allum n'en a pas, mais: « Brother make good, cheap. You come ». Nous acceptons.

Allum laisse là son commerce, toutes portes ouvertes, et nous conduit chez son « brother », qui semble surpris, au début, de le voir arriver. Il est midi environ. L'un de mes amis commande trois chemises sur mesure et l'autre en commande six, dans les mêmes conditions. Ils insistent pour que livraison soit faite à cinq heures au plus tard. « All right ». Et de fait lorsque nous retournons à cinq heures tout est prêt. Le dernier jour la même commande devait être doublée cette fois. Toujours aux mêmes conditions. Et la commande fut encore remplie à la satisfaction des intéressés. Ils auraient pu faire toutes les emplettes imaginables, d'avance ils étaient assurés d'une réponse favorable. Sous nos yeux une dizaine de jeunes gens, entassés les uns sur les autres dans l'arrière-boutique, le sourire aux lèvres, nous regardaient avec curiosité, tout en continuant à travailler sans perdre un instant. Quant aux prix payés, je n'ose les mentionner, tellement ils étaient ridiculement bas.

Les achats terminés, nous parlons d'aller manger dans un restaurant chinois. Notre « cicerone » qui a sans doute saisi au vol le mot « restaurant », s'offre à nous conduire à un bon endroit. Nous lui rappelons qu'il n'y a personne dans son magasin, que les portes sont grandes ouvertes, et qu'il risque, ou bien de perdre des ventes, ou de se faire voler. Pour toute réponse, il se contente de sourire et de nous dire: « Come ». Nous filons et arrivons bientôt devant une petite porte entr'ouverte: « Here » de dire Allum. Nous grimpons trois étages et sommes introduits dans un restaurant qui, à en juger par la mise et les habits des clients, est fréquenté par des Chinois à l'aise. Devant nous, à travers la croisée, nous pouvons admirer (?) une galerie sur laquelle est accumulé le lavage d'une maisonnée mêlé à des pots de fleurs, du manger et toutes sortes d'objets hétéroclites.

Une jeune fille s'approche. Elle nous remet à chacun une serviette humide chaude, brûlante. Nous nous lavons les mains. Allum commande le repas. Nous avons demandé un « bon » dîner chinois. L'on nous apporte de petits plats remplis d'une sauce noire ainsi que de ce qui nous paraît être des cornichons. Allum insiste pour que nous y goûtions. « Good, vely good ». Nous y goûtons, mais une bouchée a réglé le cas. Allum nous explique de quoi il s'agit. Nous n'y comprenons rien. Puis vient un plat de riz fumant avec une petite tasse de thé. Suivent une soupe qui est plutôt un brouet clair, un mélange de viande. Il me suffit d'y jeter les yeux pour être rassasié. Nouvelle jeune fille revient avec une seconde serviette chaude. Un autre plat de viande. Il me suffit d'y jeter les yeux pour être rassassié. Nouvelle soupe. Nouvelle serviette chaude et tasse de thé. Le dîner est terminé. Il paraît que l'on nous a servi un festin... qui coûte plus cher que toutes les chemises que nous venons d'acheter. Toujours en compagnie de notre homme, nous allons faire un tour dans le « Chinatown », le vrai, pas celui qui touche de près aux quartiers anglais.

Des rues tortueuses à plaisir. Il en sera ainsi partout en Chine. Car il faut savoir qu'il n'y a rien que les Chinois craignent autant que les mauvais esprits. Or ces esprits, continuellement en mouvement, remplissent l'air, voyagent par terre et par mer mais ne peuvent se mouvoir qu'en ligne droite. S'ils rencontrent une ligne brisée ou courbe, ils vont se frapper la tête sur l'angle ou la courbe et se tuent! C'est pourquoi il vaut mieux avoir partout des rues en courbes et aux angles nombreux. L'on s'imagine ce que cela peut donner comme résultat pratique, quand il s'agit de se retrouver dans une ville que l'on ne connaît pas! ! !

Voici d'abord la rue des Fleurs. De chaque côté de la chaussée, sur le trottoir et les murs des maisons, sont accumulées des fleurs et des couronnes mortuaires. Plus loin: « Gold » et « Silver » Streets. Tous les bijoutiers, les marchands d'objets en or et en argent ont leurs échoppes côte à côte. Il y a réunis ici des millions en valeurs. Le client n'a que l'embarras du choix. Plus loin c'est « Jade street ». Des objets de jade. Ici encore l'accumulation des richesses, des bijoux fait rêver. Tout est exposé au grand air. Les clients s'arrêtent, jettent un regard d'envie sur des colliers, des pendants d'oreilles, des bracelets, et s'en vont sans dire un mot, sans que le patron n'ait essayé de faire une vente. Assis dans le coin, il lit un journal, en fumant sa longue pipe ou fait ses comptes, en se servant d'un cadre divisé en deux parties, entre lesquelles, des boules sont enfilées sur des broches. Avec ce cadre et ces boules, les marchands chinois additionnent, soustraient, multiplient, divisent et font tous les calculs compliqués qu'imposent les différences dans les valeurs du numéraire des différents pays. Il commençait à se faire tard, lorsque s'acheva la visite de toutes ces rues mais Allum tenait absolument à rester en notre compagnie. Il nous

avait réservé pour la fin une surprise. Il proposa une course à « Thief Street ».

« Thief Street » ? Mais cela voulait dire: « la rue des voleurs » ! Est-ce que par hasard les voleurs de Hong-Kong avaient une rue qui leur était spécialement réservée ? — « No danger, Allum ? » « No danger, buy cheap » ... Alors puisqu'il n'y a pas de danger et que l'on peut acheter bon marché, allons tenter fortune. Nous verrons ce que nous verrons. Une assez longue marche nous amène vers une rue, une côte plutôt, bordée de chaque côté de magasins sans nombre. Mais ici les magasins de diverses catégories de marchandises sont mêlés sans distinction. Dans les uns, l'on vend des montres de toutes formes et de toutes grandeurs; voici une échoppe sombre qui est remplie du parquet au toit de vieux volumes imprimés dans toutes les langues de l'univers; là, ce sont des fusils, des armes à feu de toutes marques, de tout âge et de tous pays. A chaque coin se tiennent des policiers. Je parviens enfin à comprendre de quoi il s'agit. C'est ici que les voleurs de Hong-Kong viennent disposer de leurs rapines.

Tout ce que nous voyons a été volé soit à Hong-Kong, soit à Kowloon, soit dans les villes et villages de l'intérieur. Les bandits sont toujours assurés de trouver des marchands prêts à accepter ce qu'on leur offrira, sans demander de questions. Et qui plus est, si vous désirez vous procurer quelque chose que vous ne voyez pas dans un magasin, vous n'avez qu'à en faire la demande au marchand. Dès le lendemain, en quarante-huit heures au plus tard, il aura votre affaire. L'un de mes compagnons achète ainsi une superbe montre en or, mouvement suisse, pour une chanson. Je me glisse dans ce qui paraît être une librairie. Je commence à bouquiner et tombe tout à coup sur trois collections de timbres, assez intéressantes. Pour un philatéliste comme moi, quel bonheur! ! ! Je repasse les pages, les pays, les uns après les autres. J'offre un prix que je considère raisonnable,... en supposant que le marchand n'a aucune idée de la valeur de ces petits morceaux de papier aux couleurs différentes. Mais il faut croire qu'il est philatéliste, cet homme! Il ne veut rien entendre. Nous discutons. Peine perdue. Je fais semblant de me désintéresser des collections et continue de feuilleter des volumes, pendant que le marchand achète des bouteilles vides d'un quidam qui les a volées ou ramassées. Avant de partir, je tente un nouvel effort. Inutile. J'aurais mieux fait de regarder une montre ou des bijoux.

En tout cas, si jamais vous allez à Hong-Kong, ne manquez pas d'aller faire un tour du côté de « Thief Street ». Cela vous intéressera. Il n'y a aucun danger à courir et la police vous donnera toutes les indications voulues, au cas où vous n'auriez pas la bonne fortune d'avoir, pour vous guider, mon ami Allum. Le cher homme! En venant nous reconduire au bateau passeur, il refusa absolument d'accepter les quelques pièces d'argent que nous lui offrions à titre de pourboire. Il

nous convia même à le rencontrer plus tard dans la soirée. Il nous promettait pour cette fois deux belles surprises: la visite à un « rich man's club » après quoi il nous amènerait au plus grand et au plus beau théâtre chinois de la ville

« Un rich man's club! » Allum avait prononcé ces paroles avec tellement de respect, avec une si vive émotion, que nous nous demandions à l'avance, de quoi il pouvait bien être question. Notre souper pris, nous nous hâtons de venir de Kowloon à Hong-Kong. Allum est là qui nous attend au débarcadère. Il est à peine neuf heures et pourtant les rues sont déjà désertes. Les Anglais se sont casernés dans leurs résidences du « Peak ». Les Chinois, ou bien ont fermé boutique et se sont retirés pour la nuit, ou bien sont déjà rendus au théâtre, au club ou dans des salles de vues. Il en est des centaines, des milliers cependant qui n'ont ni gîte, ni couvert. Ceux-là, on les rencontre couchés à terre, sur le trottoir, sous les arcades, enveloppés de toiles malpropres, sous une feuille de tôle ou de carton, quelques-uns sans protection aucune contre le vent froid de la nuit qui souffle du large. Il faut avancer avec précaution car à chaque instant l'on risque d'en frapper un du pied. Aucune protestation d'ailleurs ne se fait entendre de la part du pauvre malheureux ainsi dérangé dans son sommeil. C'est l'un des tristes à côtés de la vie de toutes les grandes villes de l'univers, mais tout particulièrement des villes de Chine.

Nous marchons assez longtemps à travers les rues sombres jusqu'à ce que nous débouchions subitement sur une place brillamment illuminée, avec, de chaque côté, des bâtisses hautes de cinq ou six étages. Toutes les fenêtres sont éclairées par des lanternes chinoises. Juste comme nous arrivons devant l'un des édifices commence une bruyante pétarade. L'on entend des bombes qui éclatent avec un bruit d'enfer. Allum nous explique avec admiration: « Rich man give big dinner to friends. You want to see? » Si nous voulons voir? Mais sûrement. Et puis Allum a l'air si certain de son affaire que nous nous demandons s'il n'est pas lui-même membre du club.

Sitôt le seuil passé, nous nous apercevons que notre guide est aussi pour ne pas dire, plus intéressé que nous. C'est probablement la première fois de sa vie qu'il met les pieds dans ce « rich man's club ». Il n'a pas assez d'yeux pour tout voir, tout admirer. Il y a de quoi en effet. Tout est d'une richesse à rendre jaloux nos propres « clubistes »... Dans les salles: de belles tables et des chaises d'ébène sculptée, des meubles aux riches sculptures, du marbre, des tables de jeux. Des salons somptueux, de grandes salles à manger, d'autres plus petites où les membres du club peuvent se réunir pour discuter, fumer l'opium ou écouter les chansons que font entendre des chanteuses. Accroupies sur le parquet, elles jouent sur une sorte de mandoline ou guitare. Nous ne sommes pas membres du club évidemment et nous nous rendons compte, à l'attitude de notre guide, qu'il est effrayé de la liberté qu'il a

Jonque chinoise.

Jeune fille des Philippines.

Taxi familial.

Dans les rues de Canton.

Un carabao — La bête de somme des Philippines.

Hong-Kong: Vue des hauteurs du Peak.

prise de nous introduire dans l'édifice. Pourtant, personne ne passe de remarques. Personne ne nous invite à nous retirer. Au contraire. Dans une des salles, un de ces messieurs qui, avec un groupe de ses compagons, écoute une chanteuse, vient vers nous en nous apercevant, nous fait savoir qu'il parle l'anglais et nous invite à venir lui tenir compagnie. Nous nous excusons sous prétexte que nous avons d'autres engagements... C'est vrai d'ailleurs. Allum, trop heureux de s'esquiver, nous a promis de nous emmener au théâtre. Allons-y donc.

D'avance nous étions certains de ne rien comprendre à ce que diraient les acteurs... vous vous en doutiez bien, je suppose! ! ! Notre seul but, en allant au théâtre, était de faire une étude des gens, de leurs réactions, de l'atmosphère de la salle; en un mot de la façon dont ce peuple si extraordinaire, par tant de côtés, comprenait ses amusements. L'entrée ressemblait à celle d'une salle de vues animées quelconque, dans une de nos villes canadiennes. Mais là s'arrêtait la ressemblance. De longs bancs avec des appuis-bras séparent les spectateurs les uns des autres. Sur le dossier de chaque banc, une planchette. C'est là que se déposent les toutes petites tasses de thé qui serviront au besoin à étancher la soif. A côté des tasses et de la théière, des bonbons, du riz, des gâteaux. La salle est toute éclairée. Les hommes fument, les pieds appuyés sur la banquette d'avant. Les femmes suivent la pièce du mieux qu'elles peuvent. Elles grignotent des biscuits en berçant leurs enfants, à moitié endormis dans leurs bras.

La scène est constituée par une haute plate-forme qui n'est pas séparée de la salle par un rideau. Du côté gauche de la plate-forme: l'orchestre composé de sept ou huit musiciens, les uns habillés à la chinoise, les autres à l'européenne, ces derniers en manches de chemise et le chapeau sur la tête. L'un joue du violon, un autre de la guitare, un autre de la clarinette, deux ou trois, — ce sont en apparence les plus importants, — frappent sans discontinuer sur des gongs ou des timbales. Ensemble ils font un bruit infernal. Chaque fin de phrase est marquée d'un coup de cymbale ou de gong. Pas de décors, si ce n'est à l'arrière scène, une toile blanche qui descend du plafond au parquet. Un employé, toujours en scène, s'occupe d'enlever les tables, les chaises, les boîtes supposées représenter, selon les nécessités de la pièce, des montagnes, des collines ou tout simplement des meubles d'intérieur. Les rôles féminins sont remplis par des hommes.

Tous les acteurs sont vêtus de riches costumes et portent de longues barbes ou des perruques. Une scène met en face, assis sur des chaises, un vieillard et une jeune femme. Ils se parlent sans se regarder. Pendant ce temps, l'appariteur place au milieu de la plate-forme une table sur laquelle il installe une chaise et recouvre le tout d'étoffes voyantes. Le colloque fini, paraît un juge qui monte sur la table. Il entend une cause. Sans que nous puissions nous expliquer pourquoi, un groupe de guerriers envahit la scène du côté gauche. Ils sont bientôt suivis

d'un autre groupe qui vient du côté droit. Le juge disparaît. L'appariteur enlève la table. Les guerriers se battent et se tuent les uns les autres. Les morts se relèvent et se retirent. Pendant ce temps gongs, timbales, violons, clarinettes, font un tapage d'enfer. C'est pour donner plus de couleur locale. Ce sont probablement des coups de canons que l'on entend.

Assurément devant pareil spectacle, il y aurait chez nous applaudissements, battements des mains, hourras, peut-être. Ici rien. Personne ne bouge. Impossible de savoir ce que tout ce monde pense. Les hommes continuent à fumer, les femmes à boire du thé. Après une heure de tapage et de scènes, toutes plus incompréhensibles les unes que les autres, nous en avons assez. Mais pour le temps que cela a duré l'expérience en valait la peine... Quand vous passerez à Hong-Kong ne manquez pas « Thief Street » et le théâtre chinois. Vous ne le regretterez pas.

UNE GRANDE VILLE CHINOISE: CANTON.

De Hong-Kong à Canton — Les tombeaux dans les champs — A Canton — Soldats du sud — Le parfum: « Peau de Chine » — Funérailles chinoises — La cité des morts — Temples et pagodes — La pagode des Cinq Cents Génies — Les quartiers pauvres — Restaurants en plein air — Les canaux — Sampans — L'île Shameen — La salle Sun-Yat-Sen.

•

Mesdames, messieurs, mes jeunes amis,

La visite de Hong-Kong appelle comme complément nécessaire celle de Canton. De cette ville, à mon départ de Montréal, je ne savais que deux choses: c'était une ville de Chine d'où avaient émigré la plupart des Chinois qui vivent en Amérique. De sa situation géographique, de ses habitants, de leurs mœurs, de son histoire, je ne connaissais rien. Et qui plus est, c'étaient autant de questions qui m'étaient entièrement indifférentes. Depuis près de quinze ans, il est vrai, les journaux sont presque tous les jours remplis de nouvelles concernant la Chine... Mais je suppose que je suis comme tant d'autres. Je me dis: « La Chine, c'est bien loin... Les noms des personnages importants, des généraux, des politiciens, se ressemblent tellement, — il y a tant de Sangs, de Yangs, de Changs, de Chiangs, de Fus, de Peis, — qu'il est inutile de vouloir les distinguer les uns des autres ». Après la lecture des premières lignes des dépêches, je passe à autre chose. Ce sont des chinoiseries. La question est réglée.

Tous ceux à qui je demandais des informations concernant Canton me donnaient la même réponse: « Canton? Pas la peine d'y aller. Il n'y a rien à voir. De petites rues sales et malodorantes. Et puis il n'y a presque pas d'Européens de ce côté. Ce sont tous des Chinois. » Ce dernier argument qui, du point de vue de mes interlocuteurs, devait être péremptoire, fut précisément celui qui influa le plus sur ma décision: « Pas d'Européens? Pas d'Américains? Tant mieux alors. Pour étudier un peuple au naturel, il faut le voir là où il n'a pas eu à souffrir de l'ambiance étrangère, où il demeure le plus lui-même. » Je suis donc allé à Canton. Je ne l'ai certainement pas regretté.

Nous partons de Hong-Kong, deux cents environ, par train spécial. Belles voitures confortables, style américain. De Hong-Kong à Canton, la distance est d'une centaine de milles. Température idéale: ciel clair, soleil brillant. Une journée de début du printemps. Chemin faisant, je me renseigne sur Canton et son histoire auprès d'une dame anglaise qui a passé toute sa vie à Hong-Kong. J'apprends ainsi quelques détails intéressants. Je serai à même de mieux apprécier tout ce que je verrai. La fondation de la ville remonte à une date indéterminée et qui, pour

employer la formule classique, se perd dans la nuit des temps. Comme c'était à présumer, cette fondation ne s'est pas faite dans des conditions ordinaires. Un jour, cinq génies apparurent soudain sur la place publique de Canton, alors une petite bourgade de quelques huttes, sur les rives de la rivière Perle... ou Chu-Kiang, si les noms chinois vous intéressent. Chacun de ces génies était monté sur un bélier tenant, dans sa gueule, un épi de blé d'Inde. Ensemble les génies émirent à haute voix le vœu suivant: « Que cette ville ne connaisse jamais la faim ni le besoin. » Les génies disparurent. Les béliers toutefois demeurèrent. Ils étaient pétrifiés sur place. Vous ne le croyez pas? Alors allez au temple des Cinq Génies. Vous y verrez cinq statues de béliers en pierre. Ce sont les cinq béliers miraculeux des temps primitifs. Ils n'ont jamais changé de place depuis. Quant au vœu exprimé par les cinq génies, il n'a guère été réalisé. Au cours de la longue histoire de la Chine, peu de villes de l'empire ont eu à souffrir, autant que Canton, de la faim et de la nécessité.

Malgré leur pauvreté, les Cantonnais ont cependant toujours manifesté plus d'esprit d'initiative, plus d'amour du progrès que leurs compatriotes du nord et du centre, dans les domaines du commerce, de l'industrie et l'économie politique. Ils furent parmi les premiers à entrer en relations avec les Portugais, les Anglais et les Américains; et cela dû probablement à la proximité de Macao. Par contre, c'est là également que naquirent et se propagèrent avec le plus de facilité, les idées de révolte et de haine contre les étrangers. C'est là que le communisme a fait le plus d'adeptes. C'est à Canton que le Dr Sun-Yat-Sen organisa ses forces révolutionnaires et jeta les bases d'un nouveau gouvernement. Par suite, il y a en réalité, sinon officiellement, deux capitales en Chine; l'une pour les provinces du sud à Canton, et l'autre pour les provinces du nord à Nanking qui a remplacé Pékin.

Gens du nord et gens du sud s'entendent pour lutter les uns contre les autres, contre le Japon, contre les brigands, pour ou contre la Russie, selon que cela fait leur affaire ou que leurs chefs se sont laissé acheter. De toutes façons, la Chine est sur un pied de guerre continuelle.

C'est pourquoi, sitôt que notre convoi eut passé la frontière d'influence anglaise, tout le long de la route, à tous les ponts, à toutes les gares, des officiers et des soldats protégeaient notre train contre une attaque possible, en particulier de la part des bandits. La campagne a un air triste. Dans les champs, quelques cultivateurs labourent la terre avec des machines plutôt primitives. Les jambes et le bas du corps nus, ils barbotent dans l'eau et la boue. Ces terres ne leur appartiennent probablement pas. Ils sont entre les mains de riches propriétaires terriens qui les louent à leurs fermiers, moyennant une division à parts égales de la récolte. Les villages ont tous un air de pauvreté, un ton de grisaille. Les rues sont étroites; les maisons collées les unes sur les autres. Un peu plus loin, la terre moins détrempée par

les dernières pluies, a l'aspect d'un désert poussiéreux. L'on est naturellement porté à se demander ce qui peut germer en pareil endroit.

C'est l'Inde qui reparaît. L'Inde avec son apathie, son sol brûlé, maigre, appauvri par une culture toujours la même, sans engrais, sans enrichissement du terrain. Seule l'apparence extérieure des fermes varie. Mais il y a ici quelque chose que l'on ne voit pas dans l'Inde. Ce sont ces innombrables monticules de terre, en forme de cônes, hauts de deux ou trois pieds. Placés un peu partout, au hasard en apparence, les Chinois se gardent bien de les toucher. Ils les contournent avec grand soin en traçant leurs sillons. Ces amoncellements constituent l'une des principales causes de la pauvreté de la Chine: ce sont des tombeaux. Il y en a des millions et des millions dans les champs, du nord au sud.

Les Chinois ont une grande vénération pour les morts. Ils n'ont pas cependant de cimetière, comme nous, où tous les défunts sont enterrés ensemble. Le choix de l'endroit de la sépulture dépend des prêtres ou des bonzes. Cet endroit est déterminé à la suite de longues consultations des dieux et des astres. Pour l'ordinaire, la sépulture devra se faire dans un champ ou sur le bord d'une montagne. Le mort est déposé presque à fleur de terre, dans un trou peu profond et recouvert d'un tertre de forme conique. L'endroit devient sacré pour toujours. Jamais plus il ne sera permis, serait-ce dans deux ou trois siècles, de labourer cet endroit, d'y élever un édifice quelconque, de déranger le disparu dans son dernier sommeil. L'on s'imagine, dans ces conditions, comme il peut être difficile d'entreprendre des travaux de grande envergure, ayant des ramifications à travers les villes, les villages et les champs. Ce fut pendant longtemps le principal obstacle à la construction des chemins de fer dans ce pays. Aujourd'hui encore, en certains endroits, où l'on a découvert des dépôts de charbon, il est impossible de les exploiter: les bonzes ont déclaré qu'une telle conduite serait de nature à soulever la colère des dieux qui ne manqueraient pas de se venger.

Et c'est ainsi, qu'en étudiant l'histoire et en contemplant le paysage, le temps passe et nous arrivons à Canton. En sortant de la gare, nous aurions pu croire que nous avions avec nous, le président de la république ou un haut personnage du gouvernement. Tous les abords étaient entourés et protégés par des cordons de soldats rangés en demi-cercle, la carabine à l'épaule ou un revolver au poing. Ils devaient être au moins deux cents, pauvrement habillés, une casquette de coton bleue sur la tête, portant un uniforme de même couleur mais défraîchi et parfois en loques, des souliers de grosse toile ou de feutre aux pieds. Nous montons dans les voitures spécialement réservées et numérotées, nous suivant de près les uns les autres, à la queue leu leu. Nous enfilons dans une large avenue. De chaque côté, à tous les dix pieds,

des soldats encore qui sont là pour notre protection. La foule nous regarde avec curiosité mais sans s'arrêter.

Certaines parties de la rue sont complètement désertes à tel point que je me demande où peut bien être le million et plus d'habitants, dont est supposée se composer la population. Et puis, nous ne sommes pas dans les rues étroites que l'on avait annoncées. Nous traversons en ce moment une des parties relativement neuves de la cité. Jadis Canton était entourée de hautes murailles et de larges fossés remplis d'eau. Murailles et fossés ont été rasés, remplis et remplacés par des rues, dont quelques-unes ont jusqu'à cent cinquante pieds de large. Les marchands les plus à l'aise, ceux en particulier qui se spécialisent dans la vente des bijoux, des articles d'or, d'argent, d'ivoire et de jade, s'y sont installés. Ils comptent vendre surtout aux touristes qui, trop craintifs ou trop pressés, craignent de se perdre dans les quartiers essentiellement chinois. Comme nous ne sommes ni de l'une ni de l'autre catégorie nous allons nous y aventurer.

Cette fois, tout comme à Hong-Kong, c'est le vrai Canton et ce sont de vrais Chinois! Un aveugle s'en rendrait compte. L'odeur le renseignerait, une odeur toute particulière, l'odeur indescriptible de la Chine; un mélange de poisson, de fumée, d'opium, de renfermé, de cuisine, de corps humains qui n'ont jamais trempé dans un bain, de légumes qui pourrissent sur les trottoirs, d'eau croupissante dans les canaux. Après quelques heures l'on s'y habitue. Inconsciemment l'on devient Chinois et l'on ne s'aperçoit plus de rien. On oublie l'atmosphère dans laquelle on vit. L'on ne songe pas même à la possibilité d'attraper une maladie quelconque. L'on ouvre les yeux tout grands pour voir ce qui se passe autour de soi, afin de se rendre compte des moindres incidents et des plus petits détails, de tout encaisser dans sa mémoire et vivre de souvenirs longtemps après. A distance, l'on est même porté à se dire que la Chine a vraiment un « parfum », d'autant plus intéressant qu'il est exotique.

Et les incidents à noter se présentent comme d'eux-mêmes à chaque tournant. Voici par exemple un long cortège qui s'amène, juste au moment où nous allons quitter un boulevard. Ce sont les funérailles d'un homme riche, assurément, à en juger par la foule et le tapage. Malgré l'apparente contradiction de la phrase, le paradoxe que cela implique, l'on peut dire que l'acte le plus important de la vie d'un Chinois, surtout d'un Chinois riche, ce sont ses funérailles. Il les prépare de longues années à l'avance. Les dépenses de la cérémonie sont tellement considérables qu'elles réduisent parfois les héritiers à la mendicité. Des centaines de personnes feront partie du cortège qui coûtera des milliers de dollars. Quelques-uns de ces cortèges ont plus d'un mille de long et font penser au passage d'un cirque.

Viennent d'abord des coolies, des femmes, des enfants, portant de grosses lanternes chinoises et des bannières sur lesquelles sont inscrits

les noms, vertus et qualités réelles ou imaginaires du défunt. Suivent des fanfares qui jouent des airs entraînants, tout le long du parcours, des chevaux et des ponies revêtus de riches étoffes de soie, des porteurs de lanternes encore, un palanquin rempli d'aliments de toutes sortes, un autre contenant un grand portrait du mort. Un troisième, moins lourd que les autres évidemment, parce que vide, sert de demeure à l'âme du disparu. La procession continue. Voici des pleureurs officiels, tout de blanc habillés, la veuve dans une chaise à porteurs, complètement entourée d'étoffes qui obstruent sa vue, une longue série d'effigies en papier, de tous les serviteurs de la maison et des concubines, des bannières de louanges encore. Pour terminer, des hommes habillés de blanc portent au-dessus de leurs têtes, de longs balais toujours en mouvement, afin de chasser les mauvais esprits. Des bombes et des pétards en éclatant produisent le même effet.

En cours de route l'on jette dans l'air des morceaux de papier argenté, ce que l'on appelle de l'argent « josh. » C'est tout bonnement un papier-monnaie d'imitation. Comme les mauvais esprits ne sont pas au courant de la supercherie, ils s'empressent de courir après ce faux argent. Pendant ce temps, la procession poursuit sa marche et l'âme échappe à l'influence de ces esprits dangereux. Enfin, à la suite des bonzes, de nouveaux porteurs, des pétards qui éclatent de plus en plus nombreux, arrive la bière, dans laquelle est enfermé le cercueil. C'est une boîte immense en bois, ressemblant à une maison, parfois richement sculptée et décorée en rouge et or, dont le poids peut aller jusqu'à deux mille livres. Le tout est porté sur les épaules d'une centaine de coolies qui marchent deux par deux. Le tapage est assourdissant. Un homme circule continuellement autour de la bière, battant l'air avec une longue baguette. Il a pour mission de chasser les mauvais esprits encore attardés dans l'atmosphère et que n'aurait pas éloignés le bruit des pétards ou attirés le faux argent de papier. Comme vous pouvez le voir ces funérailles constituent une affaire plutôt compliquée.

Mais là ne s'arrêtent pas les complications. Le pauvre défunt n'est pas encore rendu en terre. Il sera d'abord apporté à « la Cité des Morts, » vaste enclos que nous sommes allés visiter. Les cadavres y sont déposés dans une sorte d'arcade, les cercueils étant cachés à la vue. Des fleurs de papier, des vases multicolores, des bannières servent d'ornements à l'endroit funèbre. Selon que la famille est plus ou moins riche, le corps restera dans la nécropole, plus ou moins longtemps. Les bonzes décideront du jour de l'enterrement. Comme il faut leur payer un loyer de vingt-cinq dollars par mois, aussi longtemps que le corps est sous leur garde, ils ne sont pas pressés de laisser échapper une si bonne occasion de s'enrichir. L'on nous a dit que certains corps sont dans cette nécropole, depuis près de vingt ans déjà. Les pauvres sont enterrés, comme nous l'avons vu déjà, dans les champs, un peu partout. Les riches se font ériger des mausolées d'une forme particulière,

presque toujours sur le flanc d'une montagne ou d'une colline. Ce sont des accumulations de briques et de pierres en forme de demi-cercle, avec un caveau central.

Ces quelques détails suffisent à faire voir, combien et jusqu'à quel point, la religion tient une place importante, — tout comme dans l'Inde, — dans la vie des Chinois. Aussi voit-on un nombre considérable de temples et de pagodes à Canton. Il y en a plus de deux cents, presque tous dans un état d'abandon, mais quelques-uns d'une grande beauté et richesse architecturales. L'une des plus belles est assurément la Pagode des Fleurs, édifice de peu d'étendue, mais s'élevant haut dans les airs, en étages superposés, mince, aux couleurs voyantes parmi lesquelles, prédomine le rouge de Chine. Un autre temple, non moins intéressant à visiter, est celui des Cinq Cents Génies. Cet édifice auquel l'on accède après avoir passé à travers quelques-unes des rues les plus étroites et les plus malpropres de la ville. dont l'entrée donne sur un fond de cour, est consacré à cinq cents dieux. Tous, à un titre quelconque, méritent les prières des fidèles. Il y a là un dieu ou génie pour toutes les maladies qui affligent notre pauvre humanité, pour toutes les circonstances importantes de la vie, depuis la naissance jusqu'à la mort.

Chacune des divinités est représentée par une statue de grandeur naturelle. Toutes se ressemblent comme des frères, pas deux ne sont dans la même pose. Les unes sont souriantes, les autres grimaçantes; les unes ont un air digne et pensif, les autres font songer à des gourmands heureux après un bon repas; les unes ont la pose hiératique d'un homme sérieux et pondéré, les autres au contraire rient à gorge déployée, les deux mains sur le ventre. Il est un de ces dieux qui mérite une mention spéciale. Il s'appelle Pau Low et n'est autre que le fameux navigateur portugais Marco Polo! ! ! Devant chaque statue est un vase en porcelaine rempli de sable, dans lequel, les fidèles piquent des bâtonnets de bois de santal. Ce temple est l'un des plus populaires, des plus fréquentés de la ville. A toute heure du jour, tous les jours de la semaine, les fidèles y viennent nombreux, s'approchent du bonze en devoir, achètent des bâtonnets, les déposent devant une statue et puis s'en vont, sans s'arrêter à réciter une prière quelconque. Maintenant que notre visite est finie, suivons ces fidèles qui retournent à leurs occupations ordinaires.

Nous tombons avec eux dans les quartiers pauvres, c'est-à-dire les plus nombreux et les plus étendus de la ville. Nous avions cru voir de « vrais » Chinois et de « vrais » quartiers chinois à Hong-Kong mais nous nous étions trompés. Ce n'était qu'une faible image de la réalité. A Canton nous avons des rues vraiment en courbes, à croire que l'on est continuellement, dans des ruelles. Les devants de boutiques ressemblent à des fonds de cours. Les rues sont tellement étroites que l'on peut toucher les édifices situés des deux côtés, en étendant les bras. Il

faut abandonner toute idée de se promener en automobile ou en voiture. Seuls les « rickshawmen, » gens du métier et connaissant la ville à fond, peuvent se frayer un chemin en criant à tout instant, afin de se faire donner une toute petite place. Peu importe si, au passage, ils accrochent un femme ou un enfant.

Les magasins ne sont que des échoppes, une chambre unique, ouverte sur le devant du trottoir. A côté des marchandises mises en vente, l'on peut voir tout ce qui constitue le ménage et l'ameublement, des plus rudimentaires évidemment. Comme à Ceylan, hommes, femmes, enfants, vivent, mangent, dorment dans cette pièce unique qui, à toute heure du jour, est sujette à l'inspection des passants et des curieux. C'est dans ces rues-couloirs que tous trouvent moyen de vivre, — comment et par quels moyens? — je ne saurais le dire. Comment décrire la malpropreté de tous ces quartiers? Comment caractériser les odeurs qui sortent des taudis? Et pourtant quelques-unes de ces rues s'appellent « Paix Céleste », « des Fleurs d'or », « des Perles », etc. Ce qu'il faut avoir d'imagination pour appliquer de tels noms à des endroits si affreux! Mais les Chinois sont poètes...

Et ils sont gourmands aussi. Je ne connais pas de peuple plus adonné aux plaisirs de la table... mais d'une table toute particulière! Le Chinois ne semble intéressé à gagner de l'argent que pour se procurer de quoi manger. Il y a à Canton des centaines de restaurants... en prenant ce terme « restaurant » dans un sens très péjoratif... Beaucoup de ces « salles à manger » n'ont pour tout parquet que le trottoir... et sont des plus rudimentaires comme installation: un brasier à charbon de bois, quelques théières, des tasses et des soucoupes, quelques bols, une planche qui sert à tout. Les clients se pressent, les uns à côté des autres, les deux pieds en équilibre instable, en position accroupie, sur de longs bancs qui ressemblent aux agenouilloirs de nos églises. Pas n'est besoin d'imprimer de menus. Les plats ne sont pas assez variés: du riz bouilli, des racines de bambou servis avec des carrés de poulet. Dans certains cas, l'on trouve du poisson dont la cuisson ajoute aux odeurs environnantes un parfum spécial. Autour de ce « restaurant » en plein air, au milieu de la poussière, les Chinois mangent avec avidité, se servant de bâtonnets pour engouffrer le riz dont ils sont si friands. Que les mouches qui volent par milliers dans les environs, les bestioles de toutes sortes viennent se mêler au « plat du jour », cela n'a réellement pas d'importance.

D'autres restaurants sont installés sur des bateaux ou « sampans » de la rivière Perle. Cette rivière est tellement couverte de chaloupes et de barges qu'à certains endroits, il est impossible de voir l'eau. Et lorsqu'on peut l'apercevoir, l'on est en face d'une sorte de mare croupissante, débouché et réceptacle de tous les détritus de la ville. L'odeur qui s'en dégage prend à la gorge. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est de voir comment les pilotes de ces « sampans » peuvent arriver à se frayer

un chemin, à passer et repasser avec des charges de foin, de coton, etc. Quelques-unes des chaloupes restent sans cesse à quai, et le soir venu, servent de salles de danse ou d'amusements. D'autres ont une partie du quai qui leur est réservée: les propriétaires font le service de passeurs entre la terre ferme et la petite île de Shameen.

Cette île est habitée uniquement par des Européens ou leurs serviteurs. C'est le seul endroit de la ville où nous avons vu des étrangers, autres que ceux de notre groupe. Après la « guerre de l'opium », la Chine céda aux grandes puissances une petite île qui n'était alors qu'une accumulation de boue. L'Angleterre et la France s'y installèrent, reliant l'île à la ville par un pont. Aucun Chinois ne peut le traverser sans un permis des autorités. On le ferme tous les soirs à dix heures. Ils y érigèrent leurs légations, leurs bureaux et les résidences des employés de même que les quartiers des officiers et des soldats, chargés de la protection du territoire.

Sitôt le pont traversé, nous sommes salués au passage, par une sentinelle française de faction en ce moment. Le long des rues, il y a encore des chevalets avec des fils de fer barbelés, souvenirs d'une des dernières attaques contre l'île et ses habitants. Ce n'est pas, sans émotion, que je dis bonjour en passant à ce petit piou-piou de France, à l'air crâne dans son uniforme bleu azur. Le drapeau tricolore flotte devant les bureaux de la légation. Plus loin, parmi les fleurs, dans un beau parc aux grands arbres, sont les nombreux édifices des autorités britanniques. Des soldats anglais, qui ne sont pas de faction ou en devoir, en pantalons courts (shorts) et chandails de couleur, jouent une partie de *foot-ball* (soccer). Ici, comme partout ailleurs dans le monde, l'Anglais vit comme s'il était chez lui.

L'on peut se demander pourquoi les grandes puissances jugent à propos de placer ainsi des forces armées dans certaines villes de la Chine. Nous verrons plus tard comme ils sont nombreux à Shanghaï et Peiping. Poser la question, c'est ouvrir la porte à une longue discussion sur certains faits historiques, qu'il serait trop long d'énumérer ici. Je serais obligé de rappeler dans le détail les traités anciens accordant aux puissances européennes le droit d'avoir des ports de commerce et des armées pour protéger leurs nationaux; cela imposerait le rappel de l'insurrection des Boxers et les massacres qui l'accompagnèrent. Qu'il suffise pour le moment de dire jusqu'à quel point, les Chinois tiennent à l'intégrité de leur patrie, intégrité qu'ils sont prêts à défendre contre tout envahisseur, de l'Asie ou de l'Europe. Cette intégrité est cependant plus menacée par les Chinois eux-mêmes que par les étrangers. Dans leur aveuglement, les soldats s'attaquent à leurs compatriotes aussi bien qu'aux étrangers. C'est ce qui explique la présence des forces étrangères.

Un magnifique monument, érigé au coût de près de deux millions de dollars, rappelle sans cesse aux Cantonnais qu'il leur appartient de

devenir, d'être les maîtres incontestés de leur patrie. Ce monument c'est le grande salle Sun-Yat-Sen, édifice circulaire, érigé à la mémoire de celui qui leva l'étendard de la révolte sous le dernier empereur mandchou, fut condamné par les cours à la peine de mort, échappa à cette terrible sentence par l'exil volontaire, revint prendre le commandement des troupes, et vainqueur, proclama la république en 1911.

Elu président provisoire, il dut résigner son poste quelques mois plus tard, victime de la jalousie de ses compatriotes. Il est mort. Comme il arrive souvent en Chine, — et dans bien des pays plus civilisés, — après l'avoir humilié de son vivant on le proclama héros et grand homme dès qu'il fut disparu. Ceux-là même, qui l'avaient combattu, prétendirent être les héritiers de sa doctrine. Son épouse, encore vivante, le renie cependant, sous prétexte que son mari professait le communisme intégral et qu'il l'aurait appliqué, s'il avait pu gouverner assez longtemps. Quoi qu'il en soit de ces discussions, Sun-Yat-Sen est aujourd'hui, comme Lénine à Moscou, le grand homme de la révolution chinoise, celui auquel il faut rendre hommage et dont le nom résume une doctrine. C'est dans la salle Sun-Yat-Sen qu'ont lieu toutes les assemblées importantes, les réunions artistiques et politiques, les groupements du peuple en temps de crise.

Plusieurs milliers de personnes peuvent s'asseoir dans l'immense amphithéâtre. Les galeries font face à une plate-forme dominée par une grande image peinte de Sun-Yat-Sen.

Ce mausolée est construit selon les données de l'architecture chinoise la plus pure. L'on a su y ajouter, en même temps, des touches modernes d'utilité pratique. Le site ne pouvait en être mieux choisi. Dégagé de tous côtés, au pied d'une verdoyante colline, entouré de grandes plates-formes à pavés de marbre blanc, « le mémorial Sun-Yat-Sen » devant lequel de nombreux soldats sont toujours de faction, reste comme le symbole de ce pays qui, après des milliers d'années de servitude et de piétinement sur place, cherche à se dégager de ses liens et à recouvrer sa liberté, lors même que cette liberté devrait s'acheter au prix des plus grands sacrifices, dans des flots de sang...

LE MONDE EN PETIT: SHANGHAÏ.

Le fleuve Yang-tze-Kiang — Les « junks » — Le « Bund » à Shanghaï — Les « rickshaw-men » — Sir Victor Sassoon — La Concession Internationale — La Concession Française — Les Russes Blancs — Le Shanghaï chinois — Magasins et comptoirs — « Time is not money » — New Shanghai — Le soir dans les hôtels et sur la rue.

•

Mesdames, messieurs, mes jeunes amis,

Trois villes, — Suez, Singapore et Shanghaï — forment comme un immense triangle qui, après avoir touché un point de l'Afrique, s'étend sur toute la partie sud de l'Asie. Elles sont réputées être les centres les plus vicieux de l'univers. Cette réputation leur vient des récits d'explorateurs ou de voyageurs. Le cinéma aussi, il est inutile de le nier, a répandu cette légende aux quatre coins du monde. Nous avions déjà visité Suez et Singapore, sans rien constater de bien terrible ou hors de l'ordinaire. Il nous restait maintenant à voir si Shanghaï serait à la hauteur de son mauvais nom.

De Hong-Kong à Shanghaï, la distance est de huit cent cinquante milles. Pendant deux jours l'« Empress of Britain » fend une mer plutôt houleuse. Il fait froid et humide, — d'un froid qui augmente d'heure en heure, — à mesure que nous avançons plus au nord. A bord, c'est la vie plutôt ennuyeuse de la traversée de l'Atlantique: lourds habits d'hiver, mines renfrognées, marches à pas pressés autour du pont. Les joueurs de bridge sont ou ne peut plus heureux... C'est apparemment la vraie température qu'il leur faut. Comme je ne joue pas au bridge, — on l'a sans doute déjà deviné à la lecture de mes précédentes causeries, — je profite du temps à ma disposition, pour faire une étude approfondie des religions de la Chine. J'aurai besoin de toutes ces connaissances afin de bien comprendre ce que je verrai dans les temples, soit à Peiping, soit à Shangaï.

Comme dans la plupart des autres endroits visités, l'amarrage à quai est impossible. L'« Empress of Britain » s'arrête au large de l'embouchure du grand fleuve Yang-tze-Kiang qui, en face de Woosong, mêle ses eaux sales et boueuses à celles du Whangpoo. Cette dernière rivière entraîne vers l'océan tous les détritus et toutes les malpropretés de Shanghaï. De son côté le Yang-tze-Kiang, dont la source est à trois mille milles dans les montagnes du Thibet Central, s'est enrichi de la terre, de la boue, de la glaise de ses bas-fonds, des déchets des centaines de villages chinois traversés en chemin. L'on comprend pourquoi les marins prétendent pouvoir reconnaître, à quarante milles en mer et à la seule couleur changeante des eaux, les approches de Shanghaï! ! !

Très tôt le matin par une pluie froide, à la noirceur complète, – tout comme à Bangkok, – nous prenons le transbordeur. Peu à peu les nuages se dissipent. En regardant sur les deux rives du fleuve, nous commençons à comprendre pourquoi l'on dit que Shanghaï est « le monde en petit ». L'on y voit en effet des navires de guerre et de commerce battant pavillon de toutes les nations du globe... sans compter évidemment les innombrables « sampans » et « junks » des Chinois. Les « junks » sont des bateaux à voiles, chargés du transport des individus et surtout des marchandises, d'une ville à l'autre ou le long des côtes. L'arrière est généralement de forme carrée, cependant que le devant a une pointe fortement relevée, avec un œil humain peint de chaque côté de la proue. Cet œil aide à assurer la bonne marche du navire! La plupart des voiles sont percées de trois ou quatre trous. Ce n'est pas que les propriétaires soient trop pauvres ou trop occupés pour les réparer. Non. Mais nous sommes en Chine, dans le pays des mauvais esprits. Alors vous comprenez. Ces mauvais esprits, vous le savez, voyageant toujours en ligne droite, passeront à travers ces trous, au lieu de se laisser tomber dans la « junk » et causer des ennuis aux occupants.

Plus nous approchons de Shanghaï et plus aussi la rivière est remplie de bateaux et d'embarcations de toute grandeur, de toute forme et à tout usage. Les uns s'arrêtent le long des quais pour y recevoir des cargaisons de sable, de ciment, de riz, de toutes les denrées imaginables. Voici des yachts à gazoline, propriété de riches Chinois ou Européens, des chaloupes mues par les pieds des rameurs, d'autres décorées de fleurs pour des excursions. Enfin des bateaux à roues ont, comme pouvoir moteur, un groupe d'une vingtaine de « coolies ». Nu-pieds, ils font l'escalade d'une sorte de moulin sur lequel ils marchent sans cesse, sans jamais avancer. C'est un véritable supplice de Tantale prolongé pendant des heures et des heures.

Après quelque temps, nous étant frayé avec précaution un chemin, entre les torpilleurs anglais, nous apercevons à travers la brume, les hautes bâtisses, le long des quais de la partie européenne de Shanghaï connue dans tout l'univers, sous le nom de « Bund ». Shanghaï est divisée en quatre parties bien distinctes: « le Bund » et la Concession Internationale; la Concession Française; la ville chinoise et la nouvelle Shanghaï où vivent plus de trois millions de Chinois et d'Européens. Vue de loin, la perspective est celle d'une ville comme il en est tant en Amérique et en Europe. La Concession Internationale, d'une superficie de huit milles et deux tiers, est dominée par les Anglais. Ils ont construit le long de la rivière de magnifiques hôtels à vingt étages, des banques, de grandes maisons de commerce et des résidences qui gardent, dans leur apparence extérieure, des traces de l'époque de la reine Victoria. Cette partie de la ville leur a été concédée, ainsi qu'aux autres nations, en vertu du fameux traité de Nanking.

Tout à côté, est la Concession Française, moins considérable en superficie, mais plus récente apparemment, aux rues très larges, aux demeures plus riches, à la vie plus exubérante et plus mouvementée. Enclavant, comme dans un étau, ces deux Concessions, est la ville chinoise et à quelques milles plus loin, la nouvelle Shanghaï. Au premier abord, ces diverses divisions paraissent très compliquées. Elles le sont en effet. Mais ce n'est rien, comparé à ce que nous apprendrons plus tard, lorsque nous irons nous promener à travers des rues et des boulevards qui ont pour noms: Bubbling Well, Nanking Road, Avenue Joffre, Avenue Foch, sans compter les multiples difficultés qui naîtront de la différence des lois.

A peine avons-nous mis pied à terre, que nous sommes entourés par une véritable nuée de « rickshawmen ». (Incidemment je m'excuse d'employer ce terme anglais, pour désigner ceux qui tirent les voitures, connues sous le nom de « rickshaws ». J'ai vainement demandé aux Français rencontrés en route, le terme propre, dans notre langue.) Ils étaient là des centaines. Mais nous avions déjà des voitures réservées. L'aspect misérable de ces pauvres conducteurs, leurs habits en loques, leurs figures émaciées, me touchèrent profondément. Je me demandais d'où venaient ces gens, quel pouvait être leur nombre, s'ils étaient propriétaires de leurs voitures ou simples employés, quelles étaient leurs heures de travail, le salaire qu'on leur payait et comment ils arrivaient à vivre, eux et leurs familles. J'eus la bonne fortune de rencontrer un Européen, au courant de toutes ces questions et qui plus est, avait gardé au cœur, un peu de compassion et de pitié, pour ces Chinois si délaissés, si malheureux. J'appris que la plupart des « rickshawmen » sont des paysans ou de pauvres artisans chassés de leurs villages de l'intérieur par la faim, la famine, les inondations ou l'impossibilité de payer leurs taxes. Ils viennent chercher, dans les villes, les quelques sous qui leur permettront de s'acheter la poignée de riz requise, pour soutenir leurs jours. L'on calcule qu'il y a, en Chine, près de 800,000 « rickshawmen ». Dans Shanghaï, ils sont près de 70,000. De grosses compagnies contrôlent les licences et sont possesseurs des voitures.

Le pauvre diable qui cherche un emploi s'allie, pour l'ordinaire, avec un compatriote ou co-villageois et chacun d'eux travaillera douze heures par jour, en tirant une voiture. Le prix de la location sera d'un dollar. Une fois la voiture louée, c'est à eux de se trouver une clientèle. Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il fasse chaud ou qu'il fasse froid, que l'asphalte lui brûle les pieds ou qu'au contraire il soit obligé de tirer sa voiture à travers des rues inondées, peu importe. Le pauvre homme travaillera sans arrêter. Ses pieds et ses jambes seront enflés, il aura besoin de sommeil, ses forces s'en iront peu à peu, faute de nourriture suffisante, mais le « rickshawman » marchera quand même, marchera toujours. Il lui faut rencontrer le prix de la location de sa voiture et avoir un surplus pour payer son loyer, sa nourriture, ses habits,

l'entretien de sa famille. Ce que peut être ce surplus, on se l'imagine facilement lorsqu'on sait que la recette moyenne, dans des villes comme Shanghaï ou Peiping, est pour une journée de douze heures, soixante ou soixante-dix centins.

Aussi ces pauvres gens habitent, presque tous, les faubourgs et les quartiers les plus misérables de la ville. S'ils sont mariés, toute la maisonnée aidera à boucler le budget. La femme fera des lavages qui lui rapporteront, *pour toute l'année,* quelque chose comme une trentaine de dollars. Les enfants, par des travaux manuels, nullement en rapport avec leur âge et leurs forces, gagneront, *en un an,* une autre quinzaine de dollars. Mais de toutes façons, et malgré les longues heures, ce sera la misère noire, le plus terrible dénuement. Après avoir reçu ces informations, je pris ces pauvres hommes en pitié et chaque fois que je montais en « rickshaw », faute d'un autre moyen de transport, le cœur me serrait.

Heureusement nous avions des autos pour visiter Shanghaï. Les pauvres conducteurs de « rickshaws » seraient certainement tombés d'inanition entre les traits de leurs voitures, s'ils avaient dû nous tirer dans toutes nos courses, à travers la grande ville. Voici d'abord la Concession Internationale. Des rues à l'européenne. Des magasins aux larges devantures, aux vitrines remplies de riches étoffes, d'habits et de robes venus directement de Londres ou de Paris. Des banques, des maisons de courtage, des antiquaires. Tout près, l'obligatoire cénotaphe de toutes les villes anglaises du monde. Et chose surprenante, en un endroit si occupé, un grand champ de courses de chevaux. Plus loin, de superbes hôtels.

Mais si vous demandez à qui appartiennent tous ces édifices, qui contrôle toutes ces banques, ces maisons d'affaires, qui est propriétaire aussi de toutes les bâtisses et des terrains, un même nom revient toujours sur toutes les lèvres: Sir Victor Sassoon. C'est le grand homme de l'endroit, j'allais presque dire de l'Orient. Son arrière-grand-père, un juif de Bagdad, alla d'abord s'installer à Bombay et y fit une fortune dans la vente et l'exportation de l'opium. Les membres de sa famille jouissent en Angleterre d'une puissance incontestée dans les sphères gouvernementales. Sir Victor s'est contenté de l'Orient comme champ d'action et il y a accumulé des millions et des millions. Personne, hors lui-même, et encore? n'a idée de sa fortune. Comme tant de ses compatriotes ailleurs il a, un moment donné, risqué toute sa fortune sur un véritable coup de dé. Il a acheté, acheté.. et acheté encore d'immenses lopins de terre, — d'une terre boueuse, — dans l'espoir de les revendre plus tard à profit. La chance l'a favorisé. Il a non seulement refait son argent mais l'a plus que centuplé. Et c'est à cause de cela et aussi de ses relations dans la mère patrie, qu'il peut conduire à volonté toutes les entreprises dont il tient les fils en mains. Rien de ce qui se passe ou

La rue Des Vœux à Hong-Kong.

En Chine
La grande porte Chien Men à Peiping.
Pagode Lunghwa à Shanghaï.
Prêtre lama de Peiping.

arrive, dans la Concession Internationale ne lui échappe. Et pourtant, Dieu sait comme tout cela demande du doigté.

Car il y a là des représentants de tous les pays. En vertu des traités, les étrangers ne sont pas soumis aux lois chinoises. Treize nations différentes, toutes représentées par leurs consuls, ont treize cours de justice distinctes. Pour les Russes blancs et les Allemands, il y a même une quatorzième cour de justice, présidée celle-ci, par un juge chinois. Chacun des sujets d'un pays, en vertu d'une clause spéciale insérée dans des règlements de la Concession, ne peut être puni que pour une offense reconnue comme telle, par les lois de son pays. Un Anglais, par exemple, sera condamné à la prison pour une offense qui n'en sera pas une, pour un Suisse, un Grec, ou un autre étranger. Imaginez-vous un peu le travail de la force constabulaire dans de pareilles conditions. Les constables sont eux-mêmes de toutes les nations du monde, y compris des « sikhs » de l'Inde, des Japonais, des Chinois, des Indochinois...

Dans la Concession Internationale, les rues sont étroites et les édifices serrés les uns contre les autres. Elle fut établie dès le début sur le bord de la rivière, à un moment où tous les Européens, par crainte des bandits chinois, sentaient le besoin de se rapprocher les uns des autres. Dans la Concession française, les rues sont de véritables boulevards, bordés de chaque côté, par d'innombrables magasins aux noms français. L'apparence extérieure respire quelque chose de la France et de Paris. N'étaient les nombreux « rickshaws », les policiers orientaux et les visages des promeneurs, l'on pourrait se croire, à certains moments, dans l'un des quartiers de la banlieue parisienne. Le soir venu, ce quartier prend, paraît-il, un aspect tout différent. De nombreux cabarets, des salles de danses et d'amusements y ouvrent leurs portes et les marins de tous les navires, dans le port, s'y donnent rendez-vous. Mais, n'ayant pas eu l'occasion d'y aller à ce moment, je n'en puis parler d'expérience.

Comme il n'y a, en tout et partout, que 1,800 français de France, dans la ville de Shanghaï, l'immense majorité de ce quartier est peuplée d'étrangers, surtout de Russes blancs. L'histoire de ces réfugiés est des plus pathétiques. Lorsqu'éclata la révolution russe, des milliers et des milliers de personnes jadis attachées à la cour du tsar, membres de familles à l'aise, de l'armée, du service civil ou fidèles à l'ancien régime, furent tués. Les autres prirent la fuite. Quelques-uns des chefs, de l'armée et de la marine, décidèrent d'organiser la résistance contre le nouveau gouvernement et constituèrent des forces de défense, dans les différentes parties de la Russie d'Europe et d'Asie. Faute d'appui de la part des puissances européennes, presque tous ces chefs furent battus et durent quitter leur patrie. L'un d'entre eux avait assemblé ses troupes aux confins de la Sibérie. C'était le fameux amiral Kolchack. Mais il fut assassiné le 7 février 1920 à Irkutsk. Ce fut, pour ses troupes

blanches, le signal de la débandade. Tout espoir de succès était désormais perdu.

C'est alors que commença pour les officiers et les soldats, pour les membres de l'aristocratie, leurs femmes et leurs enfants, le triste pèlerinage dont Vladivostok, Harbin et d'autres centres chinois, furent comme autant de stations d'un terrible chemin de croix qui se terminait à Shanghaï. Ils sont maintenant près de cinquante mille dans la grande ville, cinquante mille malheureux, presque tous sans le sou, sans positions, vivant toute une famille, dans une seule chambre. Le soir venu, ils se réunissent dans des clubs, des restaurants, des salles, afin de causer autour des samovars bouillants, de la patrie absente, de la patrie malheureuse mais toujours aimée, du tsar qu'ils appellent encore « le petit père », des jours heureux du passé, des gloires de la Russie ancienne. Ils prient devant leurs icones éclairées par une petite lampe et gardant précieusement, malgré leur pauvreté, quelques souvenirs de leurs richesses passées. Ils espèrent contre toute espérance que, dans un avenir rapproché, surgira le chef qui les ralliera de nouveau, pour le retour dans leurs foyers perdus.

Quelle triste et pathétique situation que la leur! Sans pays et sans patrie, puisque le gouvernement des Soviets ne veut pas les reconnaître comme ses sujets; sans consul pour les protéger et les défendre; tenus en suspicion par les membres des autres colonies européennes qui craignent en les fréquentant, de causer des incidents diplomatiques; souvent objets de ridicule de la part des Chinois à l'aise; ces Russes blancs sont peut-être les citoyens les plus malheureux de l'univers.

J'ai eu l'occasion de causer avec quelques-uns d'entre eux. L'un était portier d'un grand hôtel; deux autres chauffeurs de taxis. Malgré les humiliations et les souffrances endurées, ils avaient encore bel air. On sentait à leur démarche qu'ils restaient soldats. Instinctivement, ils se tenaient à l'attention. Il y avait, dans leur physionomie, quelque chose de sombre à certains moments. Jamais de ma vie, je n'oublierai l'expression de la figure, l'intonation de la voix de l'un d'entre eux, lorsqu'il me dit: « Non, vous ne savez pas, *vous*. Vous ne pouvez pas comprendre. Vous avez un pays. Vous pouvez l'appeler: patrie. Nous n'avons rien de tout cela. Nous avons laissé en Russie des parents et des amis. Nous sommes sans nouvelles d'eux. Sont-ils vivants? morts? en prison? en exil? C'est cela qui est notre grande tristesse ». Cette tristesse est toujours présente à leur esprit, lorsqu'ils se répandent sur le boulevard Joffre pour y ouvrir des magasins de fourrures, des salons de beauté ou de coiffeurs, des restaurants, des delicatessen où ils mangent et vendent les plats nationaux.

Quelques-uns, d'anciens ingénieurs ou hommes d'affaires, ont trouvé des positions dans des bureaux, des banques ou à l'emploi de compagnies ferroviaires et minières. Leurs épouses et leurs filles travaillent dans les restaurants, ou bien, profitant des leçons reçues

autrefois, se font chanteuses et danseuses dans les innombrables cabarets et boîtes de nuit... en attendant que, pour quelques-unes, se comsomme la déchéance totale causée par l'abus de l'alcool ou de l'opium. Comme les condamnés des pénitenciers, ils sont tous à la recherche des nouvelles, de ces nouvelles qui les encourageront dans leurs souffrances et leurs espoirs. Sitôt qu'arrive un nouveau venu, toute la colonie le sait. On se réunit autour de lui. On l'interroge. On veut savoir ce qui se passe là-bas... quand sonnera enfin l'heure de la délivrance.

Mais ce que nous avons vu jusqu'à présent n'est pas le véritable Shanghaï. C'est le Shanghaï européen. Ce n'est pas celui qui vaut véritablement la peine d'être visité, puisque les blancs représentent moins du centième de la population. La grande population, c'est dans les quartiers chinois qu'il faut aller la chercher, la voir vivre, la comparer avec ce que nous avons déjà vu et visité. Ce sera d'autant plus facile que, seule une ligne imaginaire, marquée cependant par la présence de soldats français, anglais ou japonais, sépare les quartiers européens de la ville chinoise.

Le Chinois de Shanghaï m'a paru tout différent de celui de Hong-Kong et de Canton. Plus grand de taille, il est aussi plus fort. Il a quelque chose du Chinois tel qu'on se l'imagine, d'après la lecture des rapports de voyages; taciturne, incrustable, dangereux. Mais ce sont là qualités ou défauts de surface en réalité. Ce n'est pas, en quelques heures, que l'on peut apprendre à connaître un peuple, à approfondir sa psychologie, à bien distinguer ce qui n'est qu'apparence, à démêler l'écheveau compliqué de ses réactions devant les problèmes de la vie, à juger des influences susceptibles de diriger sa conduite. Un touriste, comme je l'étais, doit nécessairement se défier des premières impressions. Quoi qu'il en soit, je ne puis donner que des impressions personnelles et sujettes à correction, de la part de voyageurs plus au courant que moi, ou qui ont longtemps vécu dans le pays.

Le Chinois de Shanghaï, tel que je l'ai vu et connu, est bon garçon. Défiant au début, âpre au gain et décidé à soustraire au touriste tout ce qu'il peut, il commence par demander des prix exorbitants. Comme pour impressionner l'acheteur et lui faire croire que les prix cotés sont justes, sa figure est sérieuse, et respire le calme en même temps que l'honnêteté... Il refusera la discussion. Mais si le client au lieu de se fâcher, de le traiter de voleur et de bandit, comme cela arrive si souvent, se contente de sourire ou d'échanger une farce, bientôt la glace sera rompue. Ce sera le moment d'entrer en lutte afin d'amener une baisse de prix, qui ira parfois, bien au-delà de ce que l'acheteur aurait pu espérer. Et l'occasion de marchander ne manque pas, je vous l'assure.

Parfois en parcourant les rues des villes chinoises, je ne pouvais m'empêcher de me demander, s'il y avait autre chose que des rues marchandes. A toutes les portes, ce ne sont que boutiques, échoppes, magasins. Pour devenir commerçant, il suffit d'être possesseur de

quelques oranges, de quelques bananes, de quelques noix, d'une livre ou deux de riz ou encore de certains produits alimentaires, toutes en petites quantités. Une feuille de papier étendue sur le trottoir pourra, faute de mieux, servir de comptoir. Et en avant le commerce, en attendant la clientèle! A Shanghaï mais plus larges qu'à Canton, heureusement; toutes consacrées au commerce. A Canton, les marchands semblaient se spécialiser surtout en produits alimentaires. Ici, le choix d'objets, mis en vente est beaucoup plus varié et plus considérable.

Il y a, par exemple, des parties entières de quartiers, dans lesquelles l'on ne vend que des oiseaux, d'autres dans lesquelles l'on vend des poissons dorés, des jouets, des lanternes chinoises, des éventails, des livres, des bijoux, des articles en jade, etc. Il y a de tout, pour tous les goûts et pour toutes les bourses. Les marchands me paraissent être plus qu'ailleurs des joueurs effrénés. Dans les arrière-boutiques deux ou trois hommes suivaient avec attention la partie de Mah-Jong qui les intéressait beaucoup plus que la clientèle arrêtée à la devanture. Les rues sont bien plus propres qu'à Canton. Quand je parle de propreté, il faut entendre ce terme dans le sens chinois. C'est quelque chose de très relatif évidemment. Partout aussi, c'est la même foule compacte, dans laquelle hommes et femmes se heurtent, se coudoient et se bousculent. Mais leur animation est également relative. Ce n'est pas New-York, où tout le monde semble n'avoir pas un instant à perdre.

Le Chinois n'a aucune idée de la valeur du temps. Pour lui l'expression: « Time is money » est absolument vide de sens. Son temps est payé si peu cher! Aussi passera-t-il deux ou trois heures à regarder d'abord, puis à examiner un objet qu'il veut acheter, avant même que d'entamer la conversation avec le marchand ou à discuter des prix. Groupés ensemble, cinq ou six hommes, assis au coin d'une rue, resteront là pendant des heures à causer à leur façon, c'est-à-dire à échanger un mot de temps à autre, après quoi, ils seront silencieux pendant de longues minutes. D'autres fois, ils se tiendront debout en plein milieu du trottoir, les bras croisés, ne se donnant pas même la peine de lever les yeux, pour regarder les passants.

Au temple, les bonzes agissent un peu de la même façon. Assis sur un coussin, les yeux dans le vague, la figure impassible, la bouche bien close, ils demeurent ainsi des heures, apparemment perdus dans leurs méditations. La foule passe devant et autour d'eux, brûle des bâtons de bois de santal, va d'une statue de dieu à l'autre. Même le passage d'un groupe nombreux d'étrangers comme nous, venus de tous les coins de l'univers, ne les dérange pas plus que si nous avions été leurs compatriotes. Dans ces quartiers, il y a également un nombre considérable de théâtres et de salles de vues animées, dont quelques-uns ont belle allure. Faute de temps, je n'ai pu y entrer. A en juger par les annonces, je vois que les films américains sont en très grande vogue. Telle est l'impression qui m'est restée de la partie chinoise de Shanghaï.

A côté de cette ancienne ville, il en est une nouvelle, actuellement en construction, à quelque cinq milles de là. C'est Kiangwan. Ceux qui ont conçu l'idée de ce projet gigantesque sont deux Chinois: le Dr Shen Yi, élevé selon les lois militaires allemandes et l'architecte Dayu Doon qui a étudié aux Etats-Unis. Déjà de grandes rues, de larges boulevards sont tracés au milieu d'un terrain qui a plus de trente milles carrés. Woosong, plus au nord, sera comme le port de cette ville nouvelle et l'on dépensera une somme de $20,000,000.00 pour en faire l'un des plus beaux du monde. A l'heure actuelle, il n'y a encore d'érigées que quelques bâtisses administratives. L'une d'entre elles mérite d'être visitée par tous ceux qui s'intéressent à l'avenir de Shanghaï et veulent se rendre compte des possibilités de l'architecture chinoise, lorsqu'elle est adaptée aux conditions de la vie moderne: c'est l'hôtel de ville.

Cet édifice ferait honneur à n'importe quelle ville de l'Europe ou de l'Amérique. Jardins et fontaines, grand escalier d'honneur, larges corridors bien éclairés, salles de réunions, verrières de couleurs, restaurants, nombreuses sorties, parfaite aération, entrée souterraine pour les voitures, rien n'y manque. J'ai tout visité avec curiosité et admiration. Je considère cet hôtel de ville, comme l'une des plus belles constructions modernes vues, au cour du voyage. (1)

Et ce qui me surprend le plus, maintenant que je repasse ces souvenirs vieux de près de deux ans déjà, c'est de penser qu'il fut possible de tant voir en si peu de temps. Et pourtant, notre journée n'était pas encore finie. Le soir, j'étais invité à dîner, avec quelques amis, par un attaché du consulat suisse. Il nous avait conviés dans un des grands hôtels, entièrement contrôlé par un groupe de riches Chinois, mais dont le personnel est presque tout européen. Chargé de bureau, maître d'hôtel, chef, sont tous des Suisses. C'est incroyable comme ce petit peuple, qui ne compte qu'une population de quatre millions d'habitants, a su prendre dans tout l'Orient, aussi bien qu'en Europe et même en Amérique, la direction de toutes les meilleures hôtelleries. De la salle à manger, au quinzième étage, nous avions une vue magnifique sur toute la ville. De cette hauteur, regardant les bâtisses, les théâtres, les salles de vues, toutes illuminées à l'électricité ou aux lumières Néon, l'on aurait pu se croire à Paris ou à Londres... impression d'autant plus facile à ressentir que le menu présentait à notre appétit, tous les plats servis dans les meilleurs hôtels de ces deux villes. Je passai là, près de trois heures, à causer avec ce représentant consulaire et à recueillir de sa bouche, la plupart des informations qui sont contenues dans cette causerie...

---

(1) Cet édifice a été détruit de fond en comble, au mois de septembre 1937, par des aviateurs japonais.

Pendant ce temps, plusieurs groupes de voyageurs, sous la direction de guides supposés au courant de tout, couraient les rues afin de « faire la tournée des grands-ducs » dans Shanghaï. Le lendemain, leurs impressions se résumaient en deux phrases: « Oh! pas la peine de tant parler. Une fois de plus les vues animées nous ont trompés. » Rêves et réalités, encore, et toujours...

PÉKIN: VILLE DE PALAIS, DE TEMPLES, DE POUSSIÈRE.

En route pour Peiping — L'arrivée dans l'ancienne capitale — Le quartier des Légations — La ville chinoise — Dans les magasins — La langue chinoise — Un banquet chinois — Le Temple du Ciel — Dans la ville tartare — Le Palais d'Eté — La Grande Muraille de Chine.

•

Mesdames, messieurs, mes jeunes amis,

Connaissez-vous Chinwangtao? Non? Vous ne savez pas si c'est le nom d'un homme, d'une ville ou d'un village? Eh bien! ne vous désolez pas outre mesure. Je vais vous renseigner. Chinwangtao est tout simplement le nom du port de mer où aboutit la ligne de chemin de fer qui va de la côte de la mer Jaune, à Peiping. [1] Je suis allé à Chinwangtao. Je puis vous assurer que je n'en suis pas plus fier pour tout cela! Quand je dis que c'est un port de mer, il faut bien s'entendre. Il ne s'agit pas d'un port comme Liverpool, New-York ou Montréal. C'est ni plus ni moins qu'un petit village qui s'enorgueillit d'un quai où peuvent accoster, en même temps, cinq ou six navires de faible tonnage. Sur le quai, vous prenez le train et vous vous mettez en route pour l'ancienne capitale, située à 170 milles de là. C'est ce que nous fîmes. L'« Empress of Britain » était restée au large. Nous nous rendîmes vers la terre ferme dans un transbordeur, sur lequel était accumulée la montagne de valises, de malles et de sacs à main, dont nous allions avoir besoin pendant notre séjour à Peiping.

Les voitures du chemin de fer sont d'un grand luxe, — d'un luxe auquel nous ne nous attendions guère en Chine, — alliant l'arrangement intérieur des wagons européens et américains. Le paysage n'a rien de bien intéressant: c'est partout la même terre brune, ondulée, aride. Le ciel est couvert. Il fait très froid. Le vent soulève sans cesse des nuages de poussière. Le train arrête à des stations qui s'appellent: Nan-Ta-Ssu, Pei-Ta-Ho, et autres noms du même genre, tous aussi faciles à prononcer les uns que les autres.

A un moment donné, je désire manger quelque chose et je fais venir un garçon à qui je commande des sandwiches. Il m'en apporte trois, coupés en deux. Je demande la note. J'y vois inscrit: « Six sandwiches, $1.50 ». — « Diable, l'on a beau voyager dans des trains de grand luxe et avec des gens qui sont supposés être millionnaires, c'est tout de même un peu fort! ! ! — « Boy, what kind dollar? (Garçon, quel dollar?) Mex. or American! — Melican. — Par exemple. $1.50

(1) Pékin signifie « Capitale du Nord ». Lorsque le siège du gouvernement fut transporté à Nanking, Pékin devint Peiping: « Paix du Nord ». Les Japonais viennent de rétablir l'ancien nom: Pékin. (Octobre 1937.)

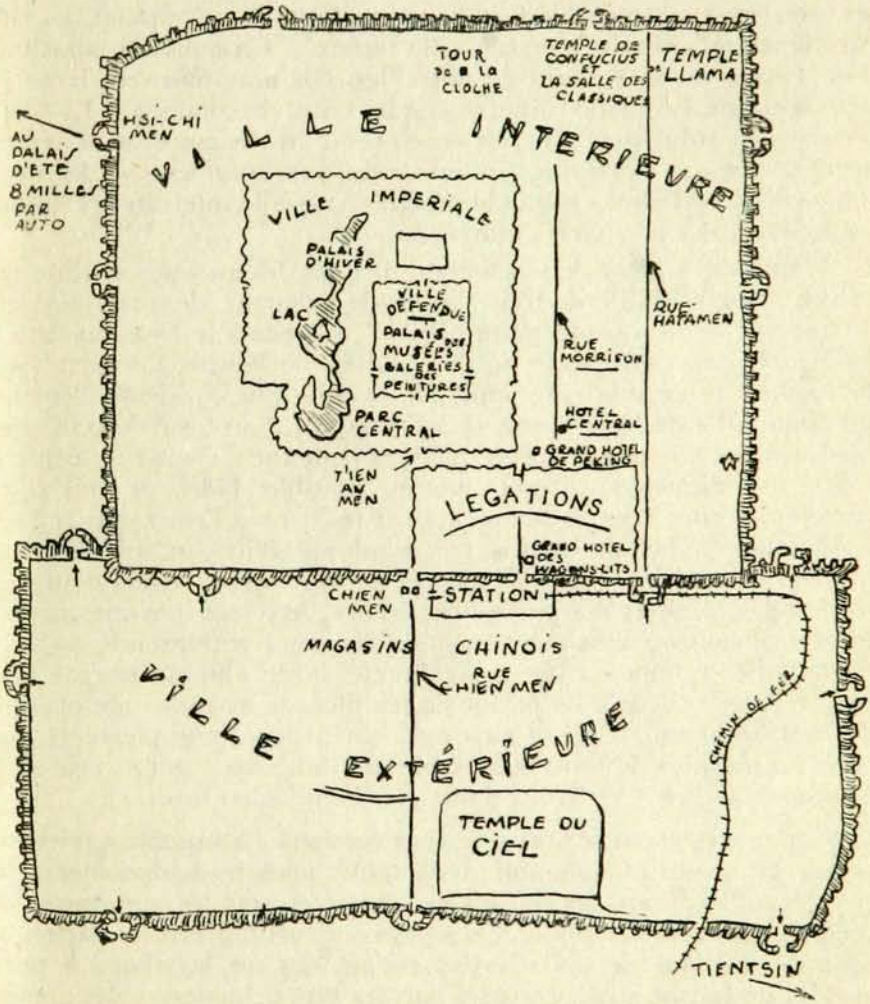
pour trois sandwiches! Jamais de la vie! — « Too dear. Me not pay. » — « No. Not dear, » de reprendre le garçon. « You pay ». — Je refuse... Et la discussion se continue jusqu'à ce que je lui dise: « Allez chercher le patron. (Go get boss.) — Avec un large sourire, le Chinois répond: « Me boss. » Alors, très bien. « D'un trait de plume, j'enlève le signe de dollars et le premier chiffre, ne laissant comme total que la somme de cinquante centins. Le Chinois me regarde ahuri et s'empresse, cette fois, de me dire: « Me ask boss. » (Je vais demander au patron). Il revient bientôt — « Boss say no. You pay dollar fifty. » Sans plus discuter, je mange les sandwiches. Deux heures plus tard, comme nous arrivions à Peiping, mon Chinois revient, et, toujours souriant, me dit: « O. K. Boss say you pay fifty cents.» Tout ceci simplement à titre d'information, lorsque vous irez faire le tour du monde.

Un seul arrêt d'importance en route: Tien-Tsin. C'est une ville de plus de 800,000 de population, contrôlée en bonne partie par les Allemands et les Japonais, et dont il fut beaucoup question, au temps de la révolte des Boxers. Arrêt de dix minutes. Tout le monde descend humer l'air frais. La ville est trop éloignée pour songer à la visiter. Rien à voir sur le quai. Une cinquantaine de Chinois sont occupés à bâtir un entrepôt, avec des blocs de ciment d'une couleur grise foncée, presque noire.

Faute d'autres attractions, quelques voyageurs s'arrêtent à regarder travailler les ouvriers, prennent des blocs dans leurs mains, les examinent, les soupèsent. Etonnement des Chinois qui sont sans doute surpris de rencontrer des blancs, en apparence si peu au courant des choses modernes. Ils ne peuvent s'empêcher de retenir des rires moqueurs. A vrai dire, ils n'avaient pas complètement tort. Après un long et morne trajet de plus de huit heures et demie, nous arrivons à Peiping, sur la fin de l'après-midi. La gare Chenyangmen est juste à l'extérieur des murs de la ville tartare. L'entrée d'un chemin de fer dans ses limites eût constitué jadis une profanation.

Au sortir de la gare, nous passons à travers une large porte pratiquée dans la muraille et tombons de plein pied, dans le fameux Quartier des Légations. Ce quartier fut la scène d'actes d'héroïsme extraordinaires, au début du siècle, alors que les Chinois soulevés par leur impératrice, tentèrent de massacrer tous les Européens qui demeuraient en Chine. Exténués de fatigue, mourant de faim et de soif, ils eussent tous péris dans les légations, si des renforts n'étaient arrivés, juste à la dernière minute. Nous descendons à « l'Hôtel des Grands Wagons-Lits ». Ce nom sonne étrangement à nos oreilles, mais tous ceux qui ont voyagé en Europe, le connaissent bien. Ce mot de « Wagon-Lit » remplace celui de « Pullman » en Amérique. Il y a, sans doute, d'autres hôtels plus modernes dans la grande ville, dont la population totale est de plus d'un million d'âmes. Aucun cependant n'a la réputation de ce vieil établissement aux traditions séculaires. Son nom, depuis la révolte de 1900, est passé à l'histoire.

La nouvelle de notre arrivée s'est répandue comme une traînée de poudre dans les divers quartiers de Peiping. Une nuée de « rickshaw-men » est déjà réunie à la porte de l'hôtel. Nullement découragés par nos premiers refus de leurs services, ils reviendront plus tard à la charge. Afin de n'être pas désappointés ou de manquer une seule course, ils passeront toute la nuit à attendre, en dépit du froid piquant.



Car quoique nous soyons à Peiping, il y fait aussi froid qu'au Canada, à cette même époque de l'année. Pour ma part, j'en suis surpris. Je n'aurais jamais cru rencontrer pareille température en Chine. En examinant une carte géographique, je constate que nous sommes très au nord et sur la même ligne de latitude que New-York. Les grands

vents qui soufflent sur les crêtes des montagnes Himalayas, après avoir traversé le désert du Gobi, viennent s'abattre en couches glacées sur Peiping. Ce sont de petits détails, il est vrai. Mais il faut voyager, si l'on veut s'en rendre parfaitement compte.

Avant de songer à entreprendre aucune course dans la ville, il s'agit d'abord d'en étudier la topographie. A en juger par ce que je vois de la fenêtre de ma chambre, les temples, les palais, les habitations, les rues, couvrent une superficie immense. Il y a deux Peiping: la « ville extérieure ou chinoise » et la « ville tartare ». Chacune est constituée d'un espace carré, entouré de murailles. Un mur mitoyen divise les deux sections. La « ville chinoise » est le centre du commerce. La « ville tartare » est subdivisée en trois enceintes, l'un des coins étant réservé au Quartier des Légations. Ces enceintes sont connues sous les noms de: « ville intérieure, » « ville impériale » et « ville interdite. » Chacune est enclavée dans de hautes murailles.

L'on pourra juger de leur importance par les quelques chiffres qui suivent: une muraille de treize milles de longueur, de quarante pieds de hauteur et de soixante-deux pieds d'épaisseur à la base, entoure la ville intérieure; une autre de deux milles de long et de vingt pieds de hauteur protège la ville impériale et enfin une troisième d'environ un demi-mille de long, entourée à l'extérieur d'un fossé de cent vingt pieds de large, haute de trente pieds et d'autant d'épaisseur, assure la « ville interdite » contre toute attaque possible. Jadis ces trois villes, encloses les unes dans les autres, étaient réservées à l'empereur et à son épouse, aux grands de la cour, aux employés civils, aux soldats et aux milliers de serviteurs de tout rang et de tout ordre, requis pour l'entretien des palais et des jardins impériaux. Avec ces quelques notions bien en mémoire, nous pourrons nous risquer à entreprendre la visite de la ville. Comptons sur notre bonne étoile afin de ne pas nous perdre dans ce dédale de palais, de temples, de magasins, de maisons, de rues, sur lesquels plane sans cesse un nuage d'une poussière fine. C'est un mélange de terre et de sable qui dessèche la gorge, épaissit la langue et recouvre les habits d'une couche grise ou brune.

Commençons par le Quartier des Légations. La capitale a été transportée beaucoup plus au sud, à Nanking, mais les ambassadeurs, les chargés de légations, les consuls de toutes les grandes puissances, ont préféré demeurer à Peiping, dans des constructions érigées parfois au coût de millions de dollars. Ces ambassades ou légations, à peine visibles de la rue, sont protégées par des murs. Au-dessus des grandes portes d'entrée, flottent les drapeaux des diverses nations. Voici par exemple l'ambassade anglaise, aux armes de la famille royale, surmontée du Union Jack; l'ambassade japonaise, fortement gardée par des soldats en khaki et armés d'une carabine, baïonnette au canon; l'ambassade de France, aux belles lignes architecturales; l'ambassade américaine dominée par les hautes tours d'une puissante station de radio;

l'ambassade russe, construite du temps des tsars, maintenant entre les mains des soviets. Ils s'en servent comme centre de la propagande communiste en Chine. Cette propagande vise surtout à aider les Chinois dans leur résistance contre les Japonais. L'ambassade italienne est gardée par un bersaglier, fier du drapeau vert, blanc et rouge qui claque au vent, au-dessus de sa tête.

Tout le quartier est maintenant à l'abri d'un siège comme celui de 1900. L'on n'y accède, qu'après avoir traversé de lourdes portes qui peuvent être fermées à un moment d'avis, en cas de danger. Tout citoyen d'un pays en dehors de la Chine est assuré de l'immunité dans les limites du quartier. Seule la police de sa légation est autorisée à l'arrêter. Sur le terrain de cette légation, il est comme dans son propre pays. Tout Européen et Américain y a droit de refuge. Il n'y a qu'une exception à cette règle: avec la complaisante permission de toutes les autres puissances, les soviets ont placé une immense affiche, à l'une des portes d'entrée. Tout Russe, y déclarent-ils, qui n'est pas porteur d'un passeport du nouveau gouvernement, est sujet à arrestation dans quelque endroit du quartier qu'il soit. Cet avis est donné plus particulièrement, afin d'empêcher les Russes blancs ou ceux qui auraient des attaches à l'ancien régime, de trouver asile chez les Italiens, les Japonais ou les Allemands, grâce aux fameux passeports « Nansen ». Mais pourquoi les Puissances font une exception aux règles internationales en faveur des seuls soviets, voilà ce qui me dépasse.

Du Quartier des Légations à la ville chinoise, il n'y a qu'un pas. Prenons un « rickshaw » et contournons la plus belle et la plus haute des portes de la ville: la Chien Men. (Ne pas confondre, amateurs de plats chinois, avec le « chow mein. ») Voici un très large boulevard sillonné de lignes de tramways. Ce boulevard communique directement avec la « ville interdite » et servait autrefois à l'empereur et sa suite lorsqu'il allait prier, une fois par année, au Temple du Ciel. Dans ce quartier, nous allons prendre connaissance avec un type de Chinois tout différent de celui que nous avons rencontré jusqu'à présent. L'homme du nord, – descendant des anciens Tartares et Mongols, – est beaucoup plus grand que ses compatriotes du sud. Son teint est plus bronzé, tirant presque sur le noir. Le nez est plus aplati, presque camus. L'arc des yeux est moins accentué, les lèvres plus épaisses. A cause du froid, les habits sont plus chauds, de plus longue durée... et aussi beaucoup plus sales. Les pantalons sont serrés à la cheville afin d'assurer la conservation de la chaleur aux jambes. Tout le monde porte un casque de fourrure à calotte de velours. C'est le casque des juifs de Palestine. Le feutre des souliers de soie est également plus lourd. Au repos, hommes, femmes et enfants, glissent leurs mains dans leurs manches, afin de garder la chaleur aux bras. Tout le boulevard forme une suite ininterrompue de magasins de toutes sortes, les rues latérales sont seules spécialisées, comme à Hong-Kong, Canton ou Shanghaï. Pour une fois,

la circulation générale est contrôlée. Comme dans tous les pays anglais et l'Orient en général, les voitures tiennent la gauche de la chaussée, au lieu de la droite comme en Amérique.

Quel mélange dans les moyens de transport: les tramways, dont les conducteurs ne cessent de sonner la clochette d'avertissement (ils y prennent un vrai plaisir enfantin); les automobiles, grosses et petites, de marques récentes et anciennes, neuves ou défraîchies; les « rickshaws » par centaines; les brouettes chargées de passagers ou de marchandises. En vertu d'une ordonnance municipale, tous les conducteurs de ces brouettes, sont tenus d'en graisser l'essieu. Jadis, ils n'en faisaient rien. Aujourd'hui encore, une fois sortis de Peiping, les conducteurs se hâtent d'enlever cette graisse. La raison? Vous devriez bien vous en douter. Lorsque deux morceaux de bois frottent à sec l'un contre l'autre, il en résulte un bruit assez désagréable à l'oreille... Les mauvais esprits s'en défient. Alors... vous comprenez... ils s'enfuient au plus tôt. A côté des humains, les bêtes: des chevaux, des ânes, des mulets et des chameaux, — des chameaux d'Asie, — beaucoup plus petits que ceux de l'Egypte, aux genoux cagneux, aux longs poils qui les protègent contre les vents froids du désert.

Nous allons suivre tous ces gens, ces bêtes, dans les rues transversales. Quelques-unes sont réservées aux seules résidences. Nulle part, la chaussée n'est pavée. De fait, à l'exception des rues du Quartier des Légations et de quelques boulevards environnants, il n'y a pas une seule rue pavée dans tout Peiping. C'est ce qui explique pourquoi il y a tant de poussière. Le système d'arrosage est des plus rudimentaires. Il est fait à la main par un groupe d'employés, constitués en une corporation « select ». Ils s'en vont deux par deux, tirant un tonneau rempli d'eau. Ils y puisent, avec une sorte de petit baquet, attaché à l'extrémité d'un bâton de bambou. D'un large geste circulaire, ils répandent cette eau sur la chaussée, couvrant un espace plus ou moins grand, selon qu'ils sont plus ou moins experts dans leur métier. Il y a quelques mois, la municipalité a voulu acheter des arrosoirs d'une maison américaine. Les milliers de membres de la « Corporation des Arroseurs à Main » ont créé tant de trouble, suscité tant de protestations de la part des autres syndiqués, qu'il a fallu abandonner le projet.

L'on n'aperçoit pas les maisons cachées derrière des murs d'une dizaine de pieds de hauteur. Mais la pire de toutes les difficultés surgit, quand il s'agit de trouver le numéro de la maison que vous cherchez. Ces numéros ne se font pas suite. La maison qui est bâtie la première, peu importe qu'elle soit construite à une des extrémités de la rue ou en son centre, porte le numéro 1; la seconde, le numéro deux, etc. Vous pouvez ainsi avoir à côté du numéro un, le numéro quarante ou soixante. Le soir surtout, dans ces coins noirs que n'éclairent que de rares lumières, l'on s'imagine comme il peut être intéressant d'aller rendre visite à un ami.

Dans les rues commerciales, l'activité est grande. Peiping est la ville par excellence, pour l'achat à bon marché, du jade et des fourrures. J'ai vu plus de jade dans « Jade Street » que nulle part ailleurs, au cours de mon voyage. Mais il est bon de se rappeler, ce que j'ai dit au sujet des achats à bonne heure le matin ou tard le soir et de la superstition chinoise, concernant la première et la dernière vente de la journée. J'ai été témoin, chez un bijoutier, d'un cas typique de ce genre. Une dame entre chez le marchand au moment où, déjà, il avait commencé à fermer boutique. Elle aperçoit un magnifique bracelet d'argent ciselé, serti d'une très grosse améthyste. Par curiosité, plutôt qu'envie d'acheter, elle en demande le prix. — Sixty dollars, melican. (Soixante dollars américains.) — Too dear. Me give you, eight dollars, mex. (Trop cher. Je vous offre huit dollars mexicains). La discussion commence et se prolonge au milieu des rires pendant près d'une heure. Finalement le marchand lui dit: « All right. You take, eight dollars. » (Très bien. Prenez à huit dollars). Un antiquaire me vend, après bien des pourparlers et moyennant cinquante sous, un superbe reliquaire contenant des reliques de saint Ignace, saint François Borgia et d'autres saints jésuites. Ce joyau, d'une valeur inestimable pour moi, date vraisemblablement de plus d'un siècle et a sans doute été volé par quelque bandit chinois, à un missionnaire de l'intérieur.

Chez les marchands de fourrures, c'est une course affolée de la part des dames, pour se procurer des manteaux en peaux de tigres du Bengale. Elles peuvent les acheter au prix ridiculement bas de soixante-quinze à quatre-vingts dollars. Après deux jours, on ne voyait, partout dans l'hôtel que des tigres ou des « tigresses » du Bengale! Cela faisait assurément bel effet... jusqu'à ce que nous fussions arrivés à Honolulu, alors que les pauvres bêtes commençaient à perdre leurs poils... Il faut être sur ses gardes lorsqu'on achète à l'étranger... Et, avant de faire des achats trop dispendieux ou d'objets trop volumineux, il faut aussi se rappeler que les Chinois font les choses, à l'encontre des autres peuples. Ils chargent des droits d'exportation de douane sur les objets achetés *dans le pays,* aussi bien que d'importation sur ceux qui y entrent.

Pour trouver les endroits où acheter à des prix raisonnables un bon conducteur de « rickshaw » peut être de grande utilité Il ne faut pas se faire d'illusion cependant. Il touchera son petit « tant pour cent ». Mais si l'on a capté sa confiance, l'on peut être assuré de n'être pas trompé. Il n'y a pas à espérer comprendre quoi que ce soit aux immenses enseignes des devantures de magasins, même si le propriétaire nous fait savoir en anglais, qu'il s'appelle: « Whole World & Co. » Inutile aussi d'essayer de lire les caractères chinois. C'est en dehors de la question.

Il y a en Chine plusieurs centaines de dialectes, tous aussi différents les uns des autres que l'anglais du français. L'alphabet, dans le sens où nous employons ce terme, est non existant. Les caractères sont aussi

nombreux que les idées à exprimer. C'est un alphabet « idéographique » de trente ou quarante mille caractères. Quelle difficulté pour les enfants, à l'école, de faire des études un tant soit peu poussées! C'est affaire de mémoire. Dans le but de simplifier les choses, un comité a été nommé, il y a quelques années, afin de constituer un alphabet dans le genre du nôtre. Après de longues recherches et des discussions parfois assez acrimonieuses, les experts s'entendirent sur un alphabet à mille caractères! ! ! Dans le langage parlé, les mêmes mots ont parfois dix ou quinze significations différentes. Le sens dépend de l'intonation placée sur telle ou telle syllabe ou le mode plus ou moins chantant de prononcer la dernière.

Peu importe les difficultés de la langue et de la connaissance plus ou moins étandue des termes. Les habitants de Peiping et ceux du reste de la Chine se ressemblent tous sur un point au moins: ils sont tous aussi gourmands les uns que les autres. Il y a des milliers de restaurants dans la ville. Apparemment, les mets y sont plus variés et plus riches qu'à Hong-Kong ou Canton. Voici par exemple un dîner pour huit ou dix personnes qui coûte $40.00. « Thé aux amandes avec confiture de riz. (Sen Run Char) Orangeade chaude avec graines de lotus. Soupe aux nids d'oiseaux. Requin à la sauce rouge. Foies de canards braisés. Crevettes grillées. Racines de bambou. Kwei (poisson) avec sauce vinaigrette sucrée. Huîtres géantes avec poulet haché. Oeufs de pigeon avec des champignons argentés. Canard de Peiping. Poulet Wu Yoong. Poisson boulli dans un vin de riz avec des asperges. Cubes de poulet grillé. Jambon au chou à la crème. Pâtes E Fu... Après un tel repas, une telle bombance, il n'y a plus qu'à aller se promener au grand air et courir à l'autre extrémité de la ville, afin d'être assuré, en cas de décès, d'entrer immédiatement au Ciel.

Car il y a là un temple qui porte précisément le nom de « Temple du Ciel ». C'est l'un des édifices les plus imposants de Peiping. Bâtie en 1421, agrandie en 1751, cette structure est entourée d'une muraille de trois milles de long. Je ne veux pas m'attarder à en donner une description détaillée. Qu'il me suffise de dire que l'on y a jeté le marbre à profusion. Autrefois, les empereurs y venaient implorer les bénédictions du Ciel, sur le pays et sur leurs sujets, au cours d'une des plus grandioses cérémonies de l'année. A l'intérieur, au centre d'un édifice circulaire à trois toits, l'empereur montait sur une table de marbre, et là, offrait des prières et des sacrifices aux dieux. Aujourd'hui encore, il n'y a dans ce temple aucun monument, aucune statue de divinité, rien; à l'exception de cette table qui, si l'on en croit les guides, couvre un long couloir communiquant d'une façon directe, avec le centre de la terre!

Revenons sur nos pas maintenant pour la visite de la ville tartare. Temples et palais y sont si nombreux qu'il est humainement impossible de les décrire tous. Je laisse donc de côté la « ville intérieure » et passe

de suite à la « ville interdite ou défendue », réservée jadis à l'empereur. Même les ambassadeurs n'y étaient admis qu'une fois l'an, afin de présenter leurs hommages au prince. La richesse et l'accumulation des trésors contenus dans cette section dépassent l'imagination. Dans la cour extérieure, l'on peut voir trois salles du trône, dont la plus importante est le Tai Ho Tien. L'on accède aux terrasses qui l'entourent par cinq étages d'escaliers en marbre sculpté. Dans les deux autres palais, les amateurs d'objets d'art chinois peuvent voir réunies, les plus belles collections de vases, de brûle-encens, de bronzes, de sculptures, de bibelots de toutes sortes, qu'il y ait dans l'univers.

Dans la seconde cour intérieure, ce sont encore des palais, des salles de réception. La plus grande des salles est connue sous le nom de Palais du Ciel Sans Nuages. Mais au simple point de vue historique, l'édifice le plus intéressant est le Chu Hsiu Kung, où vécut, pendant quelque temps après la révolution, le dernier empereur de Chine: Henri Pu Yi, avec sa jeune femme de 17 ans. Chassé de son palais par les troupes révolutionnaires, il s'enfuit, laissant tout en place. Les chambres sont telles que, lui et son épouse, les laissèrent à leur départ. Personne ne pouvait, à ce moment, se douter de ce que lui réservait l'avenir. Le Japon le tenait en réserve. L'heure venue, il fut proclamé premier empereur du Mandchoukuo. Somme toute, il n'est empereur que de nom et pour la façade. Le jour où il voudra se libérer de l'emprise des Japonais, ceux-ci lui enlèveront son empire, aussi facilement qu'ils le lui ont donné. Non contents de tous ces palais. les empereurs en avaient construit un autre, tout entouré de murs, avec de grands jardins, des lacs artificiels, etc., dans l'enceinte même de Peiping.

Afin d'éviter les grandes chaleurs et la poussière des mois d'été, la vieille impératrice douairière, Hsi Tai-Hou, quelquefois surnommée, le Vieux Bouddha, s'empara vers 1890, d'une somme de cinquante millions de dollars, votée pour la marine. Elle s'en servit pour construire le Palais d'Eté, situé à une dizaine de milles, au nord de Peiping. Elle préférait d'ailleurs vivre dans ce palais où elle avait à sa disposition plus de deux mille serviteurs. Il y a là un lac de plus de dix milles de circonférence. L'impératrice y fit placer un grand bateau à deux étages, tout en marbre blanc. Elle aimait à y recevoir ses amis. Un pont de dix-sept arches, en marbre blanc aussi, auquel l'on accède par une galerie de plus d'un mille de long, permet de se rendre dans une île au milieu du lac. Un autre pont de marbre fait toujours l'admiration des voyageurs: c'est celui qui est connu sous le nom de « Pont du dos de Chameau ».

Du côté nord du lac est le grand palais, avec ses diverses sections, échelonnées sur les flancs d'une montagne. Le sommet est couronné par le temple des Dix Mille Bouddhas. Plus bas, l'impératrice avait fait ériger toute une série de résidences et un théâtre à trois plates-formes. Elle faisait donner par les meilleurs artistes de Peiping, des

représentations pour lesquelles, les acteurs recevaient de riches cadeaux ou de forts cachets. L'impératrice douairière dépensait sans compter d'ailleurs et, comme une enfant, avait envie de tout ce qu'elle voyait ou dont elle entendait parler. Rien ne lui faisait autant plaisir que de recevoir un cadeau. Les mandarins, qui voulaient rester dans ses bonnes grâces, lui apportaient travaux de jade, bijoux, statues et peintures. Elle n'était pas musicienne. Mais elle s'était acheté un orgue, des pianos, un orgue de barbarie, des instruments de musique de toutes espèces. Elle avait aussi un grand faible pour les belles horloges. L'on en peut voir de toutes formes et de toutes grandeurs dans ses palais. Quelques-unes sont des merveilles d'ingéniosité: les heures sont marquées par des oiseaux qui volent et chantent dans des cages, des enfants qui dansent, etc.

Une visite en Chine ne serait pas complète sans voir la Grande Muraille. Comme elle ne se trouve qu'à une quarantaine de milles de Peiping, nous y sommes allés. Après avoir traversé toute la ville jusqu'à la gare Hsichimen, nous montons dans les voitures à compartiments séparés. Les préparatifs du départ ne sont pas sans faire courir un léger frisson dans le dos des personnes nerveuses. A l'extrémité de chaque voiture un soldat s'installe avec une mitrailleuse. Pendant que le train parcourt lentement sa route, nous voyons partout des soldats et des officiers qui montent la garde. Cette partie du pays est plus que toute autre infestée de bandits. Après deux heures de voyage, nous arrivons à la gare de Chinlungchiao, où les soldats de deux ou trois régiments se reposent, en attendant de se transporter à la frontière. Des ânes sont à la disposition de ceux qui ne se sentent pas la force de parcourir les cinq milles, entre la gare et la Grande Muraille. Quelques dames n'hésitent pas à les monter, cependant que le grand nombre préfèrent y aller en chaises à porteurs. La montée est rude, le chemin rocailleux. La Muraille, l'une des sept merveilles du monde, est construite à travers les montagnes qui séparaient jadis la Chine proprement dite de la Mongolie.

Trois siècles avant Notre-Seigneur, soit en l'année 214, l'empereur CH'in Shih-huang, voulant protéger son empire contre les incursions des Mongols et des Tartares, en décida la construction. Ce fut l'affaire de huit ans. Plusieurs millions d'hommes y travaillèrent et l'histoire rapporte que quatre cent mille d'entre eux y périrent. La Muraille commence à la passe connue sous le nom de Shanhaikuan, escalade les montagnes, suit les collines, se perd au fond des vallées, traverse ainsi trois provinces et va se terminer sur le bord de la mer dans le Kansu. Sa longueur totale, en ligne droite, serait de 1250 milles. Mais en comptant toutes les courbes, cette longueur doit être portée à plus de quinze cents milles, soit la distance de Québec à Winnipeg. La hauteur moyenne des murs varie de vingt à trente pieds et l'épaisseur, à la base, est de 25 pieds; de quinze environ, au sommet. La surface était à l'ori-

En Chine
Un enterrement chinois.
La Grande Muraille.

Jeunes mousmées japonaises.

gine pavée de briques. Aujourd'hui le gazon y pousse librement. Les amateurs de chiffres et de statistiques se sont amusés à calculer les millions de verges cubes de pierres, de briques, qui sont entrées dans cette construction. J'aime mieux m'abstenir de citer les résultats de leurs calculs. Mais il en est d'assez intéressants. Un auteur anglais a déclaré que toutes ces pierres et briques auraient suffi à construire toutes les maisons, les églises et les édifices publics de l'Angleterre... Je ne contesterai pas ses dires. Si toutefois vous trouvez qu'il exagère, vous n'avez qu'à aller faire des calculs sur place...

LE ROYAUME DU SOLEIL LEVANT: LE JAPON.

Souvenirs de la guerre russo-japonaise — L'arrivée à Beppu — Visite de la ville — Les bains de boue — Ce qui est « honorable » au Japon — La douceur des Japonais — Les quatre joueuses de bridge — Chez un marchand de timbres — L'argent japonais — Réception par Monsieur « l'Honorable » Maire — La musique et le chant japonais — Les « geishas » — Les danses japonaises.

•

Mesdames, messieurs, mes jeunes amis,

De tous les pays d'Orient visités par l'« Empress of Britain », dans sa croisière autour du monde, j'ai l'impression que le Japon est, avec l'Inde, celui qui vous intéresse le plus. C'est celui dont vous avez le plus entendu parler, depuis un quart de siècle et que vous connaissez le mieux. En 1904, un monde distrait se rendit compte qu'il existait en Asie, un peuple de race jaune, considéré jusqu'alors comme à demi civilisé, avec lequel il faudrait compter à l'avenir dans les relations internationales. L'ancien empereur allemand, Guillaume II, avait essayé d'attirer l'attention de l'Europe sur ce qu'il appelait « le péril jaune. » Ses appels ne furent accueillis que par des rires moqueurs. Ceux qui étaient au courant prétendirent que les cris désespérés du Kaiser n'avaient qu'un but: détourner les regards des autres puissances sur les préparatifs de guerre de l'Allemagne. En 1904, c'est la guerre russo-japonaise. En quelques mois, le Japon écrasait sur terre et sur mer, un peuple européen qui lui était cinq fois supérieur en nombre. Le Mikado devint, du matin au soir, un personnage de premier plan. Le nom de l'amiral Togo vola sur toutes les lèvres. La Russie dut accepter les conditions de paix imposées par son vainqueur. Dès ce moment, le Japon était classé comme une grande puissance, digne de siéger aux côtés de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne, dans les conseils des nations.

Dans le conflit mondial de 1914-18 le Japon se rangea du côté des alliés. Son influence alla sans cesse en augmentant. Ses représentants siégèrent à Versailles. Le Pape Pie XI a, de son côté, entrevu les immenses possibilités missionnaires que réservait, au monde chrétien, ce pays d'une population de plus de soixante-dix millions d'âmes. Il a fait appel à toutes les bonnes volontés et assigné aux divers ordres religieux un champ d'apostolat bien défini, dans chaque partie de l'Empire du Soleil Levant. Le Canada, comme les autres pays catholiques, a été appelé à contribuer à l'œuvre d'évangélisation. Plus d'une centaine de nos religieux et religieuses travaillent sur ce magnifique terrain si bien préparé jadis par saint François-Xavier.

Pour toutes ces raisons, le Japon nous intéresse aujourd'hui. Aussi, je voulais le connaître dans sa manière d'être, ses aspirations, sa vie de tous les jours. L'époque choisie par le compagnie du Pacifique Canadien pour y amener ses touristes ne pouvait être mieux choisie. Nous arrivions au début du printemps, à l'époque des cerisiers en fleurs et, par une heureuse coïncidence, pendant que l'empereur du Mandchoukuo rendait officiellement visite à son allié et ami, le Mikado.

Comme vous le savez sans doute, le Japon est constitué d'un groupe de plus de six cents îles qui couvrent un territoire de 260,000 carrés, soit la superficie de la province de l'Alberta. C'est à Beppu, dans l'île de Kyushu, au sud, que nous faisons notre première escale. Depuis notre départ de Chinwangtao, une pluie froide n'avait cessé de tomber et le Japon allait nous recevoir avec son visage des mauvais jours. A bonne heure, le matin, l'« Empress of Britain » arrive dans la grande baie de Beppu, à l'entrée de la Mer Intérieure. A travers la brume, nous distinguons sur le rivage, au pied d'une montagne aux formes arrondies, la petite ville de 43,000 habitants qui ne reçoit qu'une fois par année, la visite d'un navire aussi considérable que le nôtre. Sur le quai, des centaines d'enfants, les uns habillés à l'européenne, les autres à la japonaise, nous attendent en chantant des chansons. Ils ont tous à la main, un drapeau anglais, américain ou japonais, qu'ils agitent avec vigueur. Ils se défendent du mieux qu'ils peuvent contre la pluie qui s'est mis à tomber, de plus belle. Des messieurs, en hauts de forme et Prince-Albert, courent de droite et de gauche, donnent des ordres, agitent des drapeaux, se joignent au chant et réchauffent l'enthousiasme des jeunes. Evidemment, ils ont à cœur de nous faire une belle réception.

Lorsque, protégés par nos parapluies, soigneusement enveloppés dans nos paletots, nous descendons à terre, nous sommes accueillis cette fois par des « benzai » (vivats) redoublés et les drapeaux s'animent d'une vie nouvelle. Je ne puis m'empêcher de goûter la réception. J'en étais ému. C'était bien dans la note. L'on m'avait averti que le peuple japonais était hospitalier, doux, accueillant. La preuve était là. Pourquoi fallait-il, quelques heures plus tard que, cette première impression, fut dissipée? Un employé d'une compagnie de navigation, à qui je faisais part de mes sentiments, éclata de rire. Tout cet apparat extérieur, me dit-il, ces sourires, ces drapeaux, ces chants, font partie d'un contrat passé entre la ville et la compagnie du Pacifique Canadien, pour une période de dix ans. En signe de reconnaissance pour l'arrêt du navire et les transactions commerciales assurées de ce fait aux marchands de Beppu, la ville s'engageait à bien faire les choses!!! Qu'importe. Nous avions été reçus en grande pompe. Restait maintenant à voir ce que Beppu avait à nous offrir d'intéressant.

Nous sommes dans ce que l'on est convenu d'appeler « une ville d'eaux », comme Vichy, Evian, Carlsbad, etc. Beppu est le rendez-vous

de tous les rhumatisants, goutteux et autres malades du même genre. Ils y trouvent des bains d'eau, de boue et de sable chauds. Nous n'arrivons pas pendant la « saison » et la ville est presque déserte. Dans les huit centres du district, il y a plus de trois cents hôtels. A l'époque des cures, tous sont remplis à déborder. En ce moment, il n'y a pas de malades. Nous nous rendons, malgré la pluie et le mauvais temps, à quelques-uns de ces bains. Ce sont d'immenses trous, variant en profondeur de cent à près de six cents pieds, d'où s'échappent des détonations, comme des coups de canon, et qui rejettent la boue brûlante, à cinq ou six pieds de hauteur. L'eau est captée dans des tuyaux et amenée aux bains publics ou privés, pour les malades qui suivent les traitements. Des ouvertures dans la terre, monte continuellement, une vapeur épaisse. A un endroit, cette vapeur est de couleur rouge ou d'un rose profond. Les peintres ont représenté cette source spéciale, sous la forme d'une sorte d'enfer. Les démons y règnent joyeux, cornes en tête, longue queue, fourche en main. A chaque bain ou source, nous descendons pour une visite et... pour ne rien voir.

Après la seconde visite, quatre dames qui sont dans la voiture qui nous précède, demandent au chauffeur s'il y a autre chose dans Beppu que des sources. Le conducteur se hâte de les rassurer en déclarant qu'il y a la ville elle-même, quelques sites pittoresques, de beaux paysages... « C'est tout? Oh, alors ce n'est pas la peine... Voici trois mois que nous en voyons des sites et des paysages... Menez-nous à l'hôtel. » Nous retrouverons ces dames, un peu plus tard. En outre des bains d'eau chaude, il en est d'autres, dans lesquels l'on recouvre le malade de la *boue* humide et brûlante qui est lancée des entrailles de la terre. Il y demeure pendant des heures et profite de la chaleur et des propriétés minérales de la terre gélatineuse et noire. En été, le sable de la plage remplace avantageusement la *boue*. Des centaines d'hommes et de femmes s'y font enterrer, côte à côte, pendant la plus grande partie de la journée.

Mais il faut ajouter que beaucoup de ceux qui fréquentent Beppu, le font autant par désir de se baigner que de se soigner. Le peuple japonais est l'un des plus propres qu'il y ait dans l'univers. L'on peut se mêler à une grande foule, soit dans la rue, soit dans les magasins, soit dans les salles publiques sans craindre qu'il s'en dégage ces odeurs si repoussantes des foules hindoues ou chinoises, par exemple. Toutes les maisons, tous les hôtels, quelque petits qu'ils soient, ont leurs salles de bain. Dans les villes, il y a nombre de bains publics. A Tokyo, l'on n'en compte pas moins de douze cents. Tous les Japonais se baignent au moins une fois par jour et, à l'époque des chaleurs, en été, jusqu'à quatre ou cinq fois. Dans les hôtels à l'européenne, ces bains sont tantôt attachés à la chambre, tantôt dans le corridor. L'installation dans les maisons privées est parfois assez primitive, mais suffisante toujours, pour les nécessités familiales: un premier baquet

dans lequel l'on puise l'eau pour se savonner et se laver; un second, dans lequel est gardée une eau chaude. Cette dernière servira ensuite à tous les membres de la famille qui pourront s'y jeter à tour de rôle, car elle sera propre et sans savonnage. Dans les hôtels, la salle de bain sert à tous les hôtes en commun. Hommes et femmes s'y rendent en même temps. Les Japonais n'ont pas les mêmes idées que nous au sujet de la pudeur. Il en est de même d'ailleurs dans les bains publics.

A l'hôtel, le bain se prend d'ordinaire, immédiatement avant le dîner (souper). Le baigneur, accroupi devant une chantepleure ou assis sur une petite banquette, se mouille le corps à grande eau, se savonne et se fait frotter le dos, avec une brosse ou même de la pierre ponce en poudre, jusqu'à ce que sa peau soit toute rouge. Il va ensuite s'asseoir, en compagnie des autres baigneurs, dans une piscine d'eau chaude, — d'une chaleur qui va parfois jusqu'à cent cinq ou cent dix degrés. Dans ces mêmes hôtels japonais, les pensionnaires ne doivent pas procéder à leur toilette, dans leurs chambres. A chaque étage, il y a un lavabo commun où chacun va se laver, se frotter les dents, se nettoyer. Il est permis toutefois de se faire la barbe dans sa chambre. La servante apporte de l'eau chaude dans un pot, vu qu'il n'y a pas d'eau courante à la main.

Mais je m'aperçois qu'en parlant des bains chauds, j'ai commis une faute impardonnable. J'ai omis d'ajouter à ces mots, un qualificatif essentiel: « Honorable ». Il eût fallu que je parle « d'honorable bain chaud », pour bien prouver que j'étais passé par le Japon. Dans ce pays aux mœurs si aimables et si douces, où l'on a le respect de tout ce qui a été créé par Dieu, le mot « honorable » est d'emploi non seulement courant, mais obligatoire, dans la conversation. On ne dira pas par exemple: le riz, le thé, le « saké » (la boisson tirée du riz) mais « l'honorable riz », « l'honorable thé », « l'honorable « saké »... et « l'honorable bain chaud ». Lorsque l'on veut appeler un garçon de table, on ne doit pas dire simplement: « Boy » mais « Boy san », « honorable boy! ! ! » De même la fameuse montagne sacrée, au cône couvert de glace et de neige qui fait nécessairement partie de toute gravure japonaise, le Fujiyama, s'appelle le « Fujiyama San », « l'honorable montagne Fuji. »

Les Japonais ne comprennent rien à nos manières un peu brusques de relations entre patrons et employés, maîtres et serviteurs. C'est ce que me fit remarquer un Européen avec qui je devins ami pendant mon séjour à Yokohama. Fils d'un diplomate, né au pays, il s'y est fait une situation des plus enviables et s'est marié avec une Japonaise. Ses deux enfants sont jolis et aimables au posible. Grâce à lui, je pus me mettre au courant de beaucoup des détails de la vie japonaise dont je vous ferai part, pendant mes prochaines causeries. Il me fit remarquer en passant, combien les jeunes filles qui servent dans les restaurants et les hôtels sont respectueuses pour les clients. Toujours, elles ont un

sourire aux lèvres, se prosternant dans un grand salut avant et après avoir pris les commandes, répondent immédiatement au premier appel, glissant, plutôt qu'elles ne marchent, sur les parquets d'une propreté immaculée. Habitués à la lenteur des Hindous et des Chinois, à leurs airs plutôt rébarbatifs et à la difficulté de se faire servir par eux, nous avions inconsciemment pris la façon d'agir des Anglais ou autres Européens, venus en contact avec eux. Les ordres étaient donnés sur un ton sec et ne permettant aucune réplique. Ces façons d'agir ne vont pas aux Japonais. Ils ont conscience de leur dignité et de leur valeur comme peuple. Le travail est « honorable » et mérite le respect.

Ces notions ne s'acquièrent qu'avec le temps et par l'expérience. Dans les débuts, il y a toujours risque de se tromper gravement. C'est ce qui devait se produire lorsque, notre visite de Beppu terminée, nous descendons à l'hôtel Kamenoi, pour le lunch.

En arrivant nous retrouvons, déjà installées autour d'une table, les quatre dames qui nous avaient quittés deux heures plus tôt... Le paysage et les rues de la ville n'avaient pour elles aucun intérêt. Entourées d'un groupe de compagnes envieuses... elles jouaient au bridge... ! Ce leur fut un grand sacrifice de quitter leurs cartes pour venir manger... ! Il fallait voir comme elles donnaient leurs ordres aux petites « mousmées », ahuries et incapables de répondre assez vite, à leurs commandements. Le repas fini d'ailleurs, ces dames firent nettoyer la table et là, dans la salle à manger, continuèrent leur « honorable partie de bridge », jusqu'au moment du retour sur l'« Empress. » Et j'entendis une autre dame déclarer: « C'est la dernière fois que je descends à terre sans apporter avec moi, mon paquet de cartes ». Franchement, ce n'était pas la peine de venir de si loin pour jouer une partie de bridge. Pourquoi ne restaient-elles pas chez elles? Il leur en eût coûté moins cher.

En attendant la réception officielle qui doit nous être faite par la municipalité, nous allons nous promener dans les rues de la ville et voir ce que les magasins ont à offrir. Beppu, à cause de sa position géographique et de sa clientèle strictement japonaise, pendant la plus grande partie de l'année, n'offre pas à l'acheteur étranger l'attrait de villes que nous visiterons plus tard, comme Yokohama et Tokio. Pourtant nous pouvons déjà comprendre pourquoi le Japon peut entrer en compétition, sur tous les marchés du monde, avec les autres pays où prédominent les grandes industries. Les prix sont étonnamment bas. Ainsi l'un des voyageurs achète une paire de grandes bottes de caoutchouc pour la somme de soixante centins; des plumes-réservoirs de très bonne qualité se vendent cinquante sous; tout le reste est à l'avenant.

J'acquiers à très bon compte, et sans qu'il me faille longuement discuter, comme en Chine, plusieurs bibelots et souvenirs. J'aperçois tout à coup de grandes feuilles couvertes de timbres. C'est une trouvaille. J'espère les acheter à vil prix. Hélas! trois fois hélas! le Japonais ressemble au marchand rencontré à Hong-Kong. Le prix demandé est

celui du catalogue américain... Et pourtant, je voudrais bien avoir ces précieux petits papiers.. Malgré l'avis, donné sur le bateau, de ne pas marchander, je me hasarde.. Longue discussion.. Refus.. Prières.. Finalement, je gagne mon point. J'achète trois grandes feuilles pour trois yens, alors que mon homme m'en avait demandé neuf au début.. Après tout, la leçon servira. Même au Japon, il est permis de discuter les prix...

Mais en achetant, il faut être bien au courant de la valeur de l'argent et ne pas confondre des pièces de monnaie, dont les noms seuls se ressemblent: le yen et le sen. Comme partout ailleurs dans l'univers, le dollar américain est reçu et accepté sans hésitation. Deux mots sont compris dans tous les pays et par tous les marchands. Ce sont: dollar et O. K. Le cours normal du yen est de 50 centins ($0.4984). Mais le Japon a dévalué son numéraire, tout comme le Canada, les Etats-Unis, la France et l'Angleterre. A l'époque de notre voyage, le yen était coté à vingt huit centins et demi. Il en résultait un profit appréciable pour nous. Notre dollar valait presque le double de sa valeur normale. Nous pouvions donc être assurés de faire des achats intéressants. Le « sen » vaut régulièrement environ un demi-centin de notre argent. Il existe une autre pièce de monnaie. Je n'ai cependant pas eu l'occasion de la voir: c'est le « rin ». Mille rins font un yen. Ces changements continuels, dans le numéraire d'un pays à l'autre, constituent l'un des grands ennuis d'un voyage autour du monde. Avec un peu d'attention, l'on se familiarise vite avec les argents des divers pays. Mais la vraie difficulté vient de ce que l'on n'arrive qu'à grande peine, à se représenter mentalement leur valeur comparée à celle de notre monnaie.

Il fallut bientôt mettre un terme à nos achats et à nos visites des magasins. Monsieur « l'Honorable » Maire de Beppu nous conviait, dans la salle des séances du conseil de ville, à une réception officielle. Lorsque nous fûmes tous assis, Monsieur « l'Honorable » Maire apparut sur la scène, habillé à l'européenne, portant le Prince-Albert. Il nous adressa un long discours de bienvenue en japonais. Personne évidemment n'en comprit un mot. Nous applaudissons quand même à deux mains, la conclusion du boniment. Il nous fut permis toutefois de savoir ce que les Japonais entendent, par un morceau de belle éloquence. Monsieur « l'Honorable » Maire est un personnage distingué et hautement considéré par ses « honorables » compatriotes. Il a le verbe facile. Il parle à très haute voix. Les gestes sont rares. Entre deux phrases, — (à moins que ce ne soit entre deux mots) — il s'arrête brusquement, se nettoie la gorge d'un coup de gosier, sans mettre la main devant la bouche, et continue de plus belle. Cet intermède, paraît-il, est de sa part, la marque de sa haute appréciation à notre égard. Plus tard, je devais apprendre que, lorsque les invités se lèvent de table après un dîner ou un souper, ils doivent *roter* aussi souvent et aussi longuement qu'ils le peuvent. Ils expriment ainsi leur appréciation

du bon repas qui a été servi. Lorsque Monsieur « l'Honorable » Maire a fini son adresse, son secrétaire sans s'aider d'aucune note, traduit le discours prononcé par son supérieur. Il parle un anglais parfait, quoique avec un accent un peu guttural. L'un des membres de la croisière remercie Monsieur « l'Honorable Maire » de sa courtoisie. Son discours dure une dizaine de minutes. Le même secrétaire qui est certainement doué d'une mémoire heureuse, traduit ensuite en japonais, tout ce qui a été dit en anglais.

Les préliminaires officiels terminés, restait la seconde partie du programme que tous attendaient avec curiosité et impatience: la danse des « geishas ». Le groupe des « geishas » de Beppu, musiciennes et danseuses, a une haute renommée dans tout le Japon. Les musiciennes viennent d'abord se placer sur l'un des côtés de la scène. Quelques-unes ont devant elles un petit tabouret, en forme de X, sur lequel est placée leur partition de chant. Les autres ont sous le bras un « shyamisen », sorte de guitare à trois cordes, dont la caisse est de forme carrée. Les parois sont en bois et les deux fonds en peau de chatte. Le « shyamisen » ne se joue pas avec les doigts, mais avec un plectre d'ivoire ou de bois dur. Le son en est étrange et surprend lorsqu'on l'entend pour la première fois, tout comme le chant japonais, en général. Cette musique déconcerte car elle ne ressemble en rien à la nôtre. Mon ignorance des termes musicaux ne me permet pas d'en donner une description qui rendrait ma pensée d'une façon assez claire. L'on n'y trouve pas les graduations régulières de nos modes en majeur ou mineur, les tons et demi-tons, la modulation de nos chansons. Lorsque le morceau prend fin, la voix reste comme en suspens, sans chute finale. C'est un mélange de cris, de notes hautes et basses, sans liaison apparente entre elles. A côté de sons joyeux, des lamentations, des pleurs. Un voile de tristesse, un air funèbre, planent sur tous les morceaux. L'on arrive vite à se faire l'oreille à cette musique étrange et même à l'aimer.

Bientôt, paraissent les « geishas » dans de belles et riches robes de soie portant une large ceinture, l'« Obi ». Elles sont une trentaine. Leur danse ne ressemble nullement à celles que nous avons vues ailleurs. Il n'y a rien de voluptueux dans leurs mouvements, rien qui puisse choquer le plus sévère censeur soit dans le costume, soit dans les gestes. Ces danses de « geishas » sont presque incompréhensibles pour des étrangers comme nous. Elles sont la représentation vivante de quelque conte, de quelque histoire, d'une légende. Chacun des mouvements, des gestes, des pas, a un sens précis. Les danseuses, la figure blanchie par une préparation spéciale, s'avancent, reculent, tournent lentement sur elles-mêmes, se lèvent, s'agenouillent, font un demi-tour, s'arrêtent dans une pose hiératique, jouent de l'éventail ou du parasol, tout le groupe agissant ensemble, avec une précision merveilleuse. Un auteur qui a longtemps vécu au Japon a tout résumé dans ces quelques lignes: « Les Européens dansent avec leurs pieds, pour ne pas dire avec leurs

jambes; les Japonais avec leurs bras. » Avec leurs larges manches, elles donnent l'impression de papillons. Comme les papillons, elles semblent craindre de toucher à la terre, de peur de se souiller. Le spectacle en vaut véritablement la peine, en dépit de la musique discordante et du chant qui écorche les oreilles.

Toutefois, avant d'aller plus loin, il ne sera pas inutile de dire quelques mots des « geishas. » Leur véritable rôle est généralement méconnu. Elles sont aussi nécessaires, comme fond de tableau d'un roman sur le Japon, que le Fujiyama pour une peinture. L'institution des « geishas » remonte déjà à plus de sept cents ans, à l'époque où les shoguns, cherchant des distractions en dehors de chez eux, s'imaginèrent de constituer des groupements de jeunes filles qui, par leur grâce, leur beauté, leurs talents, leurs bonnes manières, sauraient égayer leurs réunions. Les « geishas », au nombre de soixante mille environ dans tout le Japon, sont choisies parmi les plus belles d'entre les petites filles des villes ou villages. Leur éducation est confiée à la propriétaire d'une « geisheya », ordinairement une ancienne « geisha » elle-même. L'enfant s'engage pour un certain nombre d'années. Sa famille reçoit en retour son salaire qui variera d'après les talents de la jeune fille. D'autres fois, un père, se trouvant dans l'impossibilité de rencontrer ses dettes et ses obligations financières ou ayant besoin d'une somme d'argent pour établir un commerce, ira emprunter le montant requis à la « geisheya », laissant sa fille en garantie.

Ce procédé ne doit pas trop surprendre ni choquer. Il s'explique, lorsqu'on sait quelle est l'autorité du père sur tous les membres de sa famille. Nous en reparlerons plus tard. A la « geisheya », la jeune fille apprendra à lire et à écrire, à servir le thé selon le rituel compliqué de la cérémonie du thé, à s'occuper des fleurs, à broder, à causer d'une façon intelligente, à rimer de petites poésies, à servir le saké et les plats d'un grand dîner de cérémonie, enfin, à chanter, danser ou jouer de la flûte, du samisen ou du koto, — sorte de harpe, — si elle a des talents spéciaux pour la musique. Quand, après quatre ou cinq ans, son éducation sera terminée, elle se joindra à ses compagnons et gagnera des sommes d'argent qui seront versées à la propriétaire de sa « geisheya ». Ensemble, elles iront égayer, à tant de yens l'heure, les banquets officiels et les petits dîners intimes.

Les banquets officiels groupent des officiers, des hommes d'une même profession ou d'un même commerce. Ces messieurs ne sont jamais accompagnés de leurs épouses. Dans la salle, devant chacun des convives assis les jambes croisées sur un coussin, est disposée une petite table, d'un pied de haut environ, sur laquelle sont déposés les plats et aliments individuels. Devant lui, et en face, la « geisha » est également assise; une pour chaque convive. Elle doit veiller à ce que la coupe du vin chaud, « l'honorable saké » ne soit jamais vide. En parlant entre eux, ces messieurs avalent dix, vingt, trente de ces petites tasses qu'ils

ne pensent pas toujours à remplir de nouveau. La « geisha » y veillera. De temps à autre, les « geishas » donneront un intermède de danse auquel les invités ne doivent pas paraître s'intéresser, continuant leur conversation et discutant d'affaires. Interrompant sa conversation, le convive adressera parfois une question saugrenue, une remarque plutôt spirituelle à la « geisha » qui devra y répondre, sans un moment d'hésitation et sur le même ton. Plus elle sera vive, plus ses réparties seront brillantes, plus aussi elle sera estimée, et ses services recherchés. Plus elle aura d'engagements, plus vite aussi sa dette ou celle de son père sera complètement payée et sa liberté recouvrée. Le banquet et les discours finis, les convives s'amusent à des jeux de société auxquels les jeunes filles sont invitées. Lorsqu'il ne reste plus personne dans la salle, les « geishas » peuvent songer à prendre une bouchée.

Les dîners intimes, à trois ou quatre, ont pratiquement le même caractère, à cette exception près, que les jeunes filles ne sont pas appelées à danser, qu'elles peuvent manger à même les plats des invités, qu'elles allument leurs cigarettes tout en versant « l'honorable saké » et que la conversation est alors moins officielle. La soirée finie les « geishas » retournent dans leurs « geisheyas », en attendant que le lendemain, elles soient envoyées à une autre réunion, une autre cérémonie officielle ou un autre banquet. Et c'est ainsi que, de banquet en banquet, de danse en danse, elles arrivent à se libérer. Parfois aussi la « geisha » deviendra l'épouse d'un « honorable » convive à qui elle aura servi « l'honorable » riz, « l'honorable » thé ou « l'honorable » saké...

LA VIE INTIME DES JAPONAIS.

La Mer Intérieure — Système de surveillance policière — L'espionnage militaire — La lutte contre le communisme — Mœurs et coutumes — Calcul de l'âge — Noms et prénoms — Les enfants — Jeux et amusements — La vie de famille — L'infériorité de la femme — Le costume féminin — L'obi — L'intérieur japonais — La maison — Les chambres — Le bain — La mort et les funérailles — A Kobé.

•

Mesdames, messieurs, mes jeunes amis,

Après avoir quitté Beppu, l'« Empress of Britain » navigue pendant toute une journée sur la Mer Intérieure, avant d'arriver à Kobé. Cette mer, constituée de cinq grands lacs séparés les uns des autres par des presqu'îles, — offre quelques-uns des plus beaux coups d'œil, des paysages les plus pittoresques, de tout le voyage. Plus de neuf cents îles de toutes dimensions, posées comme des bouquets de verdure sur les flots; des côtes escarpées qu'enjolivent de petits villages qui, de loin, semblent avoir été bâtis pour des nains ou des poupées; de hautes montagnes, parmi lesquelles l'on distingue les cônes de volcans éteints, me rappellent tour à tour des souvenirs de choses déjà vues en Suisse, le long du Rhin, aux Mille-Iles. Les provinces que nous traversons, cette partie du pays que nous contemplons, comptent parmi les plus riches en productions agricoles de tout le Japon. Dans les villages, vivent des milliers d'hommes et de femmes dont la mer est le gagne-pain. La pêche est leur principale occupation. C'est aussi dans cette partie du Japon que se recrutaient presque uniquement, avec le service militaire obligatoire, les officiers et les marins de la flotte.

Sans que nous puissions les distinguer, d'importants postes de défense militaire sont installés, au haut des montagnes. C'est ce qui explique pourquoi l'on a affiché l'avis suivant: « Il est strictement défendu de prendre des photographies, de faire des esquisses ou des relevés topographiques, sur terre ou sur mer, dans toutes les zones fortifiées, sur l'étendue des trois cent cinquante milles de la Mer Intérieure. L'on pourra avoir des informations supplémentaires en s'adressant au Capitaine ou aux commandants militaires. Toute infraction à cette défense rend le coupable sujet à l'emprisonnement et à la confiscation de son appareil de photographie ou de ses notes. »

Et les Japonais entendent bien que cet avis soit pris au sérieux. Ils le prouvèrent l'année précédant notre voyage (croisière de 1934). L'« Empress of Britain » longeait alors les côtes, à une distance d'une dizaine de milles. Une dame, sur le pont, examinait le paysage, avec sa lunette marine. Le lendemain matin, le navire aborda à Kobé. Le Capitaine, à son grand étonnement, vit monter à bord en même temps

que les officiers des Douanes et du Service de la Santé, un groupe important de militaires. Ces derniers ne voulurent pas permettre la descente à terre, avant de rencontrer tous les passagers dans le grand salon, pour une inspection spéciale, dont ils ne voulurent pas révéler l'objet, ni la nature. L'inspection terminée, ils déclarèrent n'être pas satisfaits et insistèrent pour que l'on amenât « la dame habillée en vert » qui avait la veille, du pont supérieur, pris des photographies des fortifications. Ils ne la trouvèrent pas pour la simple raison que la bonne dame, avait changé de robe! Craignant d'avoir des ennuis, elle préféra garder le silence. Par suite, tous les passagers durent rester à bord pendant vingt-quatre heures, jusqu'à ce que les officiers eussent reçu des instructions supplémentaires du Ministère de la Guerre, à Tokio. Cet incident pourra paraître puéril, mais il illustre d'une façon saisissante, la perfection du système de surveillance militaire et policière, organisé par le Japon, pour se défendre de ses ennemis.

Il ne faut pas oublier, qu'il y a moins d'un siècle, le Japon vivait encore sous une forme de gouvernement inspirée de la législation du moyen âge. Le contact avec les nations européennes changea bientôt la face des choses. Sous la direction d'officiers anglais, français, russes et surtout allemands, le gouvernement adopta les façons de procéder de l'Occident, organisa son armée et sa marine, son système policier, sa surveillance politique, son bureau de renseignements, puis se dispensa du service de ses aviseurs. Non seulement le Japonais apprend vite, mais en peu de temps, il est capable de donner des leçons à son professeur. C'est ce qui est arrivé dans le domaine de l'information policière et de l'espionnage international, en particulier.

Avant qu'un étranger puisse descendre d'un navire et visiter le pays, son passeport est scruté avec attention, et toutes les informations requises, exigées. Toutefois, soit dit en passant, deux agents soviétiques, passagers de l'« Empress », ont trouvé moyen de leur échapper. Une fois à terre, l'étranger sera suivi du matin au soir, sans qu'il puisse savoir qui a été chargé de sa surveillance. Tous ses gestes, tous ses mouvements, seront fidèlement enregistrés et transmis au bureau de la Préfecture, pour être de là, envoyés à Tokio. L'on saura ainsi les voyages ou excursions qu'il a faits, les trains et jusqu'aux numéros des voitures dans lesquels il est monté, la gare où il est descendu, dans quel hôtel il a pris sa chambre et mille autres détails du même genre.

La Russie, depuis plusieurs années déjà, tente d'organiser le mouvement communiste au Japon. Ses agents sont, plus que tous autres, étroitement surveillés. Tous ceux qui créent des cellules ou des clubs, – sous quelque dénomination que ce soit, – dont le but ultime est de renverser le gouvernement, sont immédiatement rappelés à l'ordre, amenés devant les juges des cours civiles ou militaires, condamnés à la prison ou à l'exil. Evidemment, cette ligne de conduite protectrice n'est pas sans soulever les récriminations d'un certain nombre de

Japonais et d'étrangers qui, en France, en Angleterre et surtout aux Etats-Unis, reprochent aux autorités d'user de méthodes de répression trop sévères. A cela, l'un des ministres a répondu d'une façon assez typique, non sans ironie et vérité: « Que nous reproche-t-on? L'on veut que nous adoptions les idées occidentales de liberté? Mais c'est justement ce que nous faisons. Nous nous modelons sur la Russie où aucun étranger n'est admis, à moins d'avoir un passeport et une permission spéciale du gouvernement. Tous ceux qui y prêchent des doctrines contraires aux idées communistes sont immédiatement jetés en prison ou mis à mort. On ne permet pas aux journaux de s'exprimer librement ni de critiquer les chefs de la dictature russe. Nous croyons qu'il vaut mieux pour le Japon vivre sous sa forme actuelle de gouvernement. Nous avons nos traditions aussi respectables que celles des autres nations et auxquelles nous sommes fidèles. Notre peuple est heureux. Cela nous suffit. » [1]

Ce que sont ces traditions, en quoi consiste le bonheur pour le peuple japonais, c'est ce que nous apprendrons en étudiant ses mœurs et ses coutumes, en le suivant du berceau à la tombe. Ces mœurs diffèrent des nôtres sur bien des points. Le Japon, en dépit du progrès réalisé dans le domaine économique, est resté fidèle aux coutumes du passé dans la vie familiale. Lorsqu'il vient au monde, l'enfant est supposé être âgé d'un an. Le 1er janvier suivant, il aura deux ans. S'il a vu le jour le 30 septembre 1937, les Japonais diront qu'il aura deux ans, le 1er janvier 1938. Le choix du nom sera chose assez compliquée. C'est un véritable casse-tête chinois—aussi bien que japonais. Chaque individu a toute une collection de noms et de prénoms, etc.: d'abord un nom qui rappelle le souvenir des ancêtres; un prénom qui suffit parfois à distinguer les individus les uns des autres; un autre nom qui tient la place de notre nom de famille; le vrai nom, employé dans certaines circonstances particulières; le nom d'enfant, porté jusqu'au début de la jeunesse. Vous pouvez vous imaginer quel plaisir ont ceux qui s'occupent de généalogies japonaises! Pour compliquer les choses, l'on donne après leur mort, à ceux qui ont rendu un service signalé à la patrie, un nom honorifique, différent de celui qu'ils portaient vivants.

Mais toute cette nomenclature ne s'applique qu'aux hommes. Aux femmes, l'on se contente d'un nom qui rappelle quelque chose de gracieux, des fleurs par exemple, et l'on fait précéder ce nom d'un O, — l'équivalent du « san » honorable. Le monsieur, dont j'ai parlé au cours de ma dernière causerie, m'a donné les noms de quelques-unes des jeunes filles qui travaillaient dans sa manufacture. Voyez

(1) Il est indubitable que si le Japon perd la guerre actuelle (oct.-nov. 1937), le communisme envahira la Chine et le Japon... Ce sera ensuite au tour de l'Inde... Verrons-nous le jour où nos soldats canadiens iront se battre contre les soviets, à Agra, Bénarès?...

comme tout cela est aimable, doux, fleuri: Mesdemoiselles Prince, Rivière Paisible, Printemps, Pureté, Honorable Source, Petit Printemps, Petite Forêt, etc.

Au cours de leur enfance, le petit Japonais et la petite Japonaise seront les objets de toutes les gâteries et de toutes les attentions. Les garçons, en particulier, recevront de leurs mamans des marques de soumission qui feront de ces dernières, de véritables esclaves. L'enfant ne sera sevré que vers l'âge de deux ans. Il suivra sa mère partout dans la maison et dans ses courses à l'extérieur. Comme il n'y a pas de carrosses pour les petits, la mère attache son bébé sur son dos et s'en va ainsi de par les rues, dans les magasins ou à ses travaux dans les champs. S'il y a deux ou trois petits, incapables encore de marcher, l'on en confiera un à sa petite sœur plus âgée. Et c'est ainsi que l'on peut voir des petites filles de dix ou onze ans, s'amuser dans la rue avec leurs compagnes, portant leur tout petit frère solidement ficelé dans le dos et dormant à poings fermés, pendant qu'elles jouent à la cachette ou quelque autre jeu du même genre. Ce qui est toujours resté un mystère pour moi c'est la patience, la douceur et la tranquillité de ces bébés. J'en ai vu des centaines, pour ne pas dire des milliers, attachés ainsi sur le dos de leurs petites sœurs, ballottés, poussés, secoués par chaque mouvement, chaque course, chaque chute. Pourtant je n'ai pas souvenance d'avoir jamais vu ou entendu un de ces petits pleurer. J'imagine que bon nombre de nos mamans canadiennes aimeraient pouvoir en dire autant de leurs marmots... Ainsi que je l'ai fait remarquer déjà, les petits garçons ont cependant droit à des attentions tout à fait particulières. Leurs mamans reportent sur eux une partie du respect qu'elles doivent à leurs maris.

Car, dans la famille japonaise, le mari est le maître incontesté et incontestable. La femme joue un rôle secondaire. Presque toujours, elle n'aura pas eu un mot à dire dans le choix de son mari ou les arrangements du mariage. Ce choix et ces arrangements dépendent de son père. Ce dernier d'ailleurs peut, s'il le désire, placer sa fille en gage dans une « geisheya » ou autre maison du même genre, sans qu'elle ait aucun recours contre lui devant les cours de justice. Il pourra réclamer tout son salaire si elle travaille dans une manufacture ou un établissement commercial. Il a en toutes choses le dernier mot à dire. Aussi ne faut-il pas s'étonner de ce qu'il impose sa volonté quand vient le moment de choisir un futur époux. Dans la maison de ce dernier, la jeune femme ne peut jamais espérer tenir le même rang que son maître. Quoique sa situation soit bien meilleure que celle de la femme hindoue ou chinoise, qu'elle puisse sortir librement, qu'elle ne soit pas obligée de se voiler la figure, elle reste toujours cependant une servante beaucoup plus qu'une égale. Si elle sort sur la rue avec son mari, il ne lui est pas permis de marcher en ligne avec lui. Il faut qu'elle demeure deux pas

en arrière. Elle portera les paquets, même s'ils sont lourds. Le mari marchera en avant, les mains libres, fumant sa cigarette.

Il y a, depuis quelques années, — dans les villes surtout, comme à Yokohama et Tokio, — une réaction contre cette coutume. Presque toujours mari et femme marchent ensemble. Mais, dans les campagnes, l'on s'en tient encore aux habitudes anciennes. D'ailleurs, l'épouse accepte cette situation, sinon avec plaisir, du moins avec soumission. Car le divorce est courant et des plus faciles à obtenir. En plus, de toutes les raisons qui ont cours dans nos pays civilisés: infidélité, incompatibilité de caractère, etc., au Japon, le mari peut se libérer de son épouse s'il trouve qu'elle est trop bavarde et jalouse ou souffre d'une maladie contagieuse. Parfois, il la laisse simplement parce qu'il en est fatigué ou qu'elle a manqué de respect à l'égard des beaux-parents. La belle-mère qui, dans les premières années de son mariage, a souvent été soumise aux mauvais traitements de ses beaux-parents, se venge en faisant subir le même sort à sa bru. L'expérience prouve qu'il en est ainsi dans pratiquement toutes les parties du monde... même dans les pays de civilisation avancée...

Cette infériorité de la femme japonaise est due à l'influence d'idées religieuses confuciennes, introduites dans le pays, il y a plusieurs siècles déjà. Quoique le shintoïsme ait presque complètement remplacé le confucianisme comme religion nationale, les vieilles habitudes sont tellement enracinées dans la vie populaire, qu'il est presque impossible de les changer. Un auteur ancien, — Kaibara, — mieux que tout autre, a résumé l'idée que l'homme doit se faire de la femme. « Les cinq plus graves maladies dont l'esprit des femmes est affligé, dit-il, sont: l'indocilité, la mauvaise humeur, la médisance, la jalousie, la sottise. Sans aucun doute, ces cinq maladies atteignent sept ou huit femmes sur dix, et c'est d'elles que provient l'infériorité de la femme par rapport à l'homme... La femme doit regarder son mari comme un seigneur et le servir avec toute la révérence, toute l'adoration dont elle est capable. Le grand devoir de la femme, son devoir pour la vie, c'est d'obéir. »

Ces façons de penser ne cadrent guère évidemment avec nos idées modernes. Toutefois, il faut ajouter, pour être juste que, sous l'influence de la civilisation occidentale, le sort de la femme japonaise est de jour en jour moins difficile. Les jeunes filles se trouvent de belles positions comme sténo-clavigraphistes dans les bureaux à Tokio, dans les magasins à rayons et dans l'enseignement, tout comme aux Etats-Unis et au Canada.

L'instruction est maintenant générale dans tout le pays. Les écoles primaires, secondaires et supérieures ne le cèdent en rien, au point de vue de l'enseignement et de l'installation matérielle, à nos propres écoles. C'est par milliers que l'on compte les jeunes filles dans les universités et beaucoup d'entre elles viennent parfaire leurs études dans les universités ou « colleges » des Etats-Unis. D'autres se dirigent

vers la France, l'Angleterre et l'Allemagne. Il suffit de voir les femmes et les jeunes filles se promener dans les rues, pour constater que leur sort n'est pas aussi malheureux que le supposerait l'application rigide des lois ou de la coutume. Dans leurs kimonos de soie aux couleurs voyantes, dont le large « obi » brise les lignes; une ombrelle de papier aux fleurs peintes à la main; sautant, plutôt qu'elles ne marchent sur leurs « getas »; le pied pris dans les cordons de leurs sandales; elles ont belle apparence. Toutes petites et mignonnes, ne portant, jamais ou presque, un chapeau sur les cheveux artistiquement arrangés, piqués de deux longues épingles; elles s'en vont comme des poupées vivantes, heureuses de vivre, le sourire sur les lèvres et éclatant de rire à propos de tout et de rien. Elles sont simples, comme le peuple japonais lui-même. Tout les intéresse et les distrait. Jusqu'en ces dernières années, elles se contentaient des jeux et des amusements d'intérieur. Avec la venue du cinéma, (et ici encore le Japon atteste de son ingéniosité en produisant autant de vues que Hollywood), les petites « moussées » sont sorties de chez elles. Elles se pressent en foule aux guichets des théâtres et des salles de vues dont quelques-unes ne le cèdent en rien, pour la richesse et la beauté, aux « cathédrales et temples de l'art » de New-York, y compris le Roxy, le Paramount ou le Radio City Music Hall.

Mais la femme japonaise passe la plus grande partie de son temps dans son intérieur, sa maison, si différente des nôtres et où l'on retrouve le vieux Japon, tel qu'il est demeuré, à travers les siècles. Le Japonais à l'aise, le millionnaire richissime, dont la fortune égale celle d'un Rockfeller, demeure fidèle aux coutumes ancestrales et à la vie vraiment japonaise qui lui conviennent si bien, tout comme le plus humble paysan. Il pourra avoir une superbe résidence dans le style moderne, des chambres et des lits comme les nôtres, s'habiller pour se rendre au bureau et à ses affaires comme les Européens, manger dans des restaurants où il s'assoira sur des chaises autour de tables, se promener en automobile, endosser le Prince-Albert ou le tuxedo, se coiffer d'un chapeau haut de forme, imiter en tout les mœurs occidentales. Mais, revenu chez lui, il se hâtera de se libérer de ces livrées étrangères, les échangera pour le kimono et se retirera dans les coins de sa résidence qui sont vraiment japonais.

Parfois, à côté de sa maison de style moderne, il en aura une autre à la japonaise. Cette maison est toujours en bois, non peinte. Le temps lui donnera la patine et la couleur voulues. A la ville, la demeure est assez souvent à deux étages (en employant le mot « étage » dans le sens généralement accepté chez nous.) A la campagne, il n'y a qu'un étage. Dans les quartiers pauvres ou semi-bourgeois, toutes les maisons sont collées les unes sur les autres. Ailleurs un mur de pierre, de brique ou de bambou, protège le propriétaire contre les regards des indiscrets. Cette précaution n'a pas d'autre but. L'on ne semble pas se préoccuper

des voleurs; les serrures sont inconnues aux portes des maisons. Une véranda entoure la demeure. Tantôt elle est ouverte, tantôt fermée par des parois glissantes ou, en été, par des persiennes qui tombent jusqu'au parquet. Des cadres glissants, recouverts de feuilles de papier et que l'on peut pousser ou retirer à volonté, assurent la circulation de l'air et séparent la véranda de l'intérieur. Les chambres ouvrent directement sur la véranda, mais les meilleures sont toujours situées en arrière de la maison. Le salon ou la chambre du chef de famille est toujours dans le fond de l'édifice. Il n'y a qu'une seule grande salle intérieure. Elle peut être divisée en chambres plus petites, grâce toujours à ces parois glissantes, recouvertes de papier et quelquefois d'un verre dépoli. Il n'y a pas un seul meuble visible. Le parquet est couvert de nattes toujours très propres. Les Japonais en entrant chez eux, déposent leurs « getas » ou leurs souliers, sur le pas de la porte. Toutes les nattes ont la même grandeur: six pieds par trois.

J'ai eu la bonne fortune de visiter quelques intérieurs japonais. Ce qui m'a le plus frappé, ce fut l'absence de meubles: tables, chaises, pupitres, lits, etc. Le seul endroit où l'on puisse voir autre chose que les murs, le plafond et les nattes, c'est au fond où existe une sorte de niche. Sa profondeur varie d'après la grandeur de la pièce et, du parquet, elle monte jusqu'au plafond. Sur le sol, l'on ajoute une sorte de gradin ou marche de bois poli. C'est le « tokonoma », endroit sacré de la maison. Sur la marche, l'on dispose un grand vase, un brûle-parfums, des fleurs ou quelques objets artistiques, mais jamais plus de deux à la fois. Sur le mur pend une peinture, plus longue que large, représentant une scène de la vie de tous les jours, un paysage, des montagnes, des fleurs, des arbres, des fleurs, etc. En hiver, l'on place au milieu de la chambre, un brasier dans lequel, sur des cendres chaudes, brûlent quelques morceaux de charbon de bois. Il n'y a pas de poêle — excepté dans la cuisine — pas de chauffage central ou de calorifères, comme dans notre pays. Et pourtant, il fait froid au Japon: aussi froid qu'au Canada. Nous en reparlerons plus tard. Il ne faudrait pas croire, toutefois, que les Japonais mangent sur le parquet, qu'ils n'ont pas de vaisselle ou de nécessaires de lit. Tout est caché dans les armoires.

Lorsque arrive l'heure du repas, chacun s'assoit sur la natte ou sur un coussin. L'on apporte un petit plateau en bois sur lequel sont disposés les plats, les tasses, la nourriture et le breuvage: thé ou saké. A la tombée du jour, avant le coucher, l'on place sur le parquet des matelas, — un pour chaque membre de la famille, — ainsi que les couvertures de laine ou de toile. L'oreiller des hommes est semblable à celui dont nous nous servons, mais moins long et plus étroit. Les femmes posent leur cou sur un petit chevalet de bois en forme de X, recouvert d'étoffes de soie ou de laine. La tête est ainsi soulevée de terre et la coiffure, dont l'arrangement a demandé parfois de longues

heures de travail, n'est pas trop dérangée. En été, afin de se protéger des moustiques, l'on entoure les lits d'un large moustiquaire suspendu au plafond. A la tête du lit, est une boîte, dans laquelle sont placés une longue pipe mince avec un tout petit bol, à peine suffisant pour y introduire une pincée de tabac, des allumettes, un cendrier. Avant de s'endormir, les Japonaises aiment à fumer. Si elles se réveillent la nuit, d'un geste tout naturel, elles reprennent leur pipe. Enfin dans un coin de la maison: la petite salle réservée pour le bain. Si la maison n'est pas assez grande pour permettre d'avoir une salle spéciale,... cela n'empêchera rien... L'on prendra le bain en famille ou bien un paravent, placé dans la cour ou sur un terrain avoisinant, suffira pour éloigner les regards des gens trop curieux. Ces paravents, parfois d'une beauté exquise et très artistiquement peints ou brodés à la soie, constituent une des richesses appréciées des familles et servent à séparer les dormeurs, la nuit.

Dans ces maisons, les Japonais vivent d'une vie intensément laborieuse et dont nous aurons plus tard l'occasion de rappeler tous les détails. Autour de lui, le père de famille a tous ceux qui lui sont chers, auxquels il est appelé à s'intéresser. Son vieux père et sa vieille mère, incapables de gagner leur vie, aideront cependant par les travaux de l'intérieur, à augmenter le budget familial; son épouse vaque aux soins du ménage; ses enfants continueront son nom et lui rendront les hommages dus aux ancêtres, lorsqu'il ne sera plus de ce monde. Car les morts sont honorés d'un culte tout particulier, d'un véritable culte religieux. Les empereurs participent en fait au rôle des divinités et le peuple élève des temples à leur mémoire. Dans les familles, les ancêtres disparus ont toujours leur place marquée, la place la plus honorable. A la fin de l'année, à l'occasion d'une grande fête, d'un deuil, l'on dépose dans le « tokonoma » des tablettes sur lesquelles l'on inscrit les événements tristes ou joyeux dont on veut leur faire part.

En vue de ce respect pour les morts, les funérailles sont empreintes d'un certain cachet de grandeur. Celles d'un empereur défunt donnent lieu à un déploiement extraordinaire, auquel les autorités religieuses, militaires, gouvernementales et civiles sont appelées à prendre part en même temps que toute la population. Dans la bourgeoisie, ce déploiement, pour imposant qu'il soit, n'est pas marqué de l'apparat extérieur qui donne aux funérailles chinoises cette apparence un peu comique, frisant parfois le ridicule. La procession mortuaire variera selon que le défunt appartenait à la religion shintoïste ou confucianiste. Dans un cortège shintoïste, le défunt est porté sur les épaules de quatre ou six hommes, dans un cercueil de même forme que les nôtres. Ces porteurs sont tous habillés de blanc. L'on peut voir, précédant le cercueil, un nombre plus ou moins considérable d'hommes, habillés de blanc, avec des arbres ou des drapeaux. Parents et amis suivent le cortège à pied. Chez les confucianistes, les prêtres portent des robes cou-

leur safran. Leurs têtes sont rasées. Le cortège est formé de nombreux porteurs d'oriflammes et d'enseignes, sur lesquelles sont brodés ou peinturés des dragons. Le cercueil est cylindrique, ressemblant à un baril. Le corps y est installé dans une position accroupie, les genoux contre la tête. Les tombes sont surmontées de stèles mortuaires, en pierre ou en bois, qui proclament les vertus et les grandes qualités du disparu. Des visites y seront faites à des dates et des époques fixées par la coutume ou les traditions.

Maintenant, nous connaissons les principaux faits de la vie japonaise. Nous pourrons plus facilement comprendre ce que nous verrons en visitant les villes et les villages de l'empire. A Kobé, tout comme les passagers de 1934, il nous faudra attendre vingt-quatre heures avant de descendre à terre. Cette fois ce sont, — non pas les militaires, — mais les officiers du Bureau de Santé qui nous causent des ennuis. Lorsqu'ils se déclarèrent satisfaits de leur inspection, il fallut se résigner à une nouvelle attente: le vent s'était élevé entretemps et la mer était houleuse. Lorsque le calme fut rétabli, le soleil commençait déjà à descendre à l'horizon, le ciel se couvrait de nuages. Il était trop tard pour songer à une visite sérieuse de l'une des anciennes capitales. Nous devions être rendus le même soir à Kyoto. Nous nous laissons consoler de notre mauvaise fortune par ceux qui, ayant déjà passé par là, nous disent qu'à Kobé, il n'y a rien d'intéressant à voir, et qu'en tous cas nous retrouverons à Kyoto, Osaka et Yokohama, ce que nous avons manqué cette fois. Nous les croyons sur parole.

L'ATHÈNES DU JAPON: KYOTO.

La route militaire de Kobé à Osaka — Le Pittsburg japonais: Osaka — Ouvrières des aciéries — L'hôtel Kyoto — La loi « absolument divine et perpétuellement immuable » de la Maison impériale — L'empereur descendant de la déesse Soleil — Histoire du Japon — Shoguns, Daimyos et Samuris — Les religions — Le shintoïsme — Les hôtels pour Japonais — La politesse japonaise — Dans les rues de Kyoto — Ecoles — Enseignement primaire et supérieur — Le parc Maruyama — Le temple Higashi-Hongwan-ji.

•

Mesdames, messieurs, mes jeunes amis,

Pendant que presque tous les passagers de l'« Empress of Britain », libres enfin de descendre à terre, prennent le chemin de fer pour se rendre de Kobé à Kyoto, je décide d'y aller en automobile, accompagné de deux amis. Je tenais en effet à m'arrêter en cours de route à Osaka, l'une des plus grandes et des plus importantes villes du Japon.

Nous allions ainsi avoir l'occasion de parcourir la grande route militaire qui traverse tout le pays du nord au sud. Bien pavée, très large, aux courbes adoucies, avec indications lumineuses aux endroits dangereux, cette voie, — sorte de duplicata de l'ancienne « Via Appia » des Romains, — fait partie du système de défense militaire qui assure le facile transport des troupes et le ravitaillement de tous les centres importants de production de l'empire. De fait, avec ses ramifications, cette route est une des seules qui soient complètement pavées. Dans tout le reste du pays, les voyages en auto sont assez désagréables, car les chemins sont en terre ou en gravelle. Après une courte excursion de cinquante à cent milles, l'on descend de voiture, couvert de poussière, la langue sèche. Je le sais d'expérience personnelle. Après deux ans, je n'ai pas encore réussi à débarrasser entièrement mon paletot de la poussière recueillie, pendant un voyage au nord de Tokio. La raison de cette apparente négligence du gouvernement est due au fait que tout l'argent disponible, depuis près d'un quart de siècle, va uniquement aux ministères de la Guerre et de la Marine.

Le Japon, à cause de sa politique d'expansion, se rend parfaitement compte qu'il suscite l'envie de ses voisins d'Asie et d'Europe. Il lui faut donc être prêt à faire face à toutes les éventualités. Ce désir d'expansion lui est imposé par sa situation géographique et sa population sans cesse croissante. Le Japon a un territoire relativement restreint et non susceptible d'augmentation au lieu que la population augmente de près d'un million d'habitants par année. En 1935, cet accroissement a été de plus de huit cent mille âmes. En outre, les îles sont pauvres en matières premières: fer, charbon, cuivre, etc. Il a donc fallu les chercher

ailleurs. C'est toute l'explication de la politique actuelle du Japon, la raison d'être du Mandchoukuo, de la campagne contre la Chine et de ce que l'on est convenu d'appeler « l'impérialisme japonais ».

Comme nous sommes sur la fin du jour et qu'il fait sombre, nous ne pouvons jouir de la beauté du paysage. Mais, à tout instant, nous sommes distancés ou dépassés par de nombreux automobiles. Ce sont toutes des machines américaines ou anglaises. Par suite de sa pauvreté en matières premières (fer et acier), le Japon ne produit qu'une seule marque d'auto, — une machine dans le genre des « baby Austin », — qui n'a d'ailleurs pas une vente considérable. Les classes aisées préfèrent des marques plus coûteuses. Les classes moyennes ou pauvres, à cause de l'insuffisance des salaires, sont incapables de se payer le luxe même d'une voiture de prix moyen, surtout en vue du prix presque prohibitif de la gazoline.

Toutes ces considérations d'ordre militaire et économique s'imposent naturellement à l'esprit en approchant d'Osaka, une ville de plus de deux millions et demi de population, le centre manufacturier de l'empire. Nous ne faisons qu'y passer mais, à cause de son étendue, il nous faut pour cela près d'une heure. Pendant ce temps, nous pouvons voir et observer. Nous ne voyons partout qu'usines et manufactures aux hautes cheminées qui crachent la fumée en noirs tourbillons. Le travail s'y poursuit jour et nuit. Tout le matériel de guerre est fabriqué dans ces aciéries, dont les portes, grandes ouvertes, éclairent la route de leurs lueurs rouges de sang. Des milliers d'hommes y travaillent pour un salaire dérisoire, un salaire de famine. Mais ce qui est vraiment regrettable, c'est qu'un tiers environ des employés sont des femmes, astreintes aux mêmes durs et rudes travaux que les hommes. Et leurs salaires sont encore plus dérisoires. Si avancé en civilisation que puisse être le Japon dans d'autres domaines, il faut bien avouer que, dans celui des réalisations sociales, il lui reste encore un long chemin à parcourir. Les Japonais éclairés et intelligents sont d'ailleurs les premiers à l'admettre. Mais ils ont à lutter contre des habitudes héritées des ancêtres et surtout la petite industrie familiale. Cette dernière échappe à l'application de toutes les lois imposées par le gouvernement, pour l'amélioration des classes ouvrières. Osaka a des quartiers entiers où existe un état de choses révoltant; où croupissent des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, non seulement dans la plus noire et la plus abjecte pauvreté, mais aussi dans des conditions antihygiéniques des plus déplorables.

Le centre de la ville est brillamment éclairé. L'on y voit de magnifiques édifices en pierre de taille et dans le style le plus moderne, de grands théâtres, des hôtels de tout premier ordre. Les rues sont bien entretenues. Des ponts, qui traversent une rivière assez peu large et boueuse, rappellent ceux de Paris. Nous descendons de voiture pour nous promener quelques instants dans le quartier des théâtres. C'est

à peine, si nous pouvons nous frayer un passage parmi la foule massée aux entrées, contemplant en silence, et avec un étonnement presque enfantin, les grandes affiches multicolores qui annoncent les pièces ou les représentations de cinéma. Les rues d'à côté fourmillent de restaurants. L'on y entre par de toutes petites portes. Un escalier conduit au second étage d'où arrivent les sons d'une musique triste et lente. Sur la chaussée, tout est tranquille. Les Japonais, lorsqu'ils s'amusent ou se distraient, me donnent l'impression d'hommes qui posent un acte longuement mûri à l'avance. C'est, pour ainsi dire, une partie d'un programme de vie.

Il est tard lorsque nous arrivons à Kyoto. C'est la nuit noire. La pluie nous a retardés et un malentendu nous empêche d'avoir les chambres qui nous avaient été réservées. L'hôtel est moderne dans tous ses détails, d'une propreté méticuleuse, j'allais dire « japonaise ». Un étage est réservé aux clients japonais qui préfèrent y vivre à leur façon, plutôt qu'à la mode européenne. Il n'y a, à Kyoto, que deux hôtels spécialisés dans le genre « occidental ». L'arrivée soudaine d'un groupe de près de cinq cents clients les remplit à leur capacité. Vu l'heure avancée, nous ne pouvons songer à visiter la ville. Nous devons nous contenter de jeter un coup d'œil sur la cité déjà endormie sur laquelle plane le silence. Seul le quartier des théâtres est éclairé. Ailleurs, l'on devine, dans le clair-obscur de la nuit, des maisons à un étage, de grands parcs, des temples aux toits recourbés et, au loin, une colline qui sépare la ville de la campagne.

Avant de m'endormir, je parcours un de ces pliants (folders), comme l'on en trouve dans les chambres d'hôtel, qui disent à l'étranger tout ce qu'il doit admirer dans la ville, lors même que cela ne l'intéresse pas... Evidemment, l'auteur est un enthousiaste de Kyoto. Ecoutez-le plutôt: « Kyoto est tout à la fois la Rome et l'Athènes du Japon. Située dans une excellente position géographique, riche en beautés naturelles, Kyoto fut pendant longtemps non seulement le centre des affaires politiques de la nation, du progrès social et de la vie nationale, mais aussi l'endroit où les ancêtres de la Nation ont été vénérés avec respect; le quartier général de toutes les sectes bouddhistes et de ce fait la source de la civilisation spirituelle du Japon, de ses beaux-arts industriels. Tous les visiteurs sont charmés par ses beautés artistiques et naturelles. D'après la Loi de la Maison impériale, « *absolument divine et perpétuellement immuable* », promulguée en 1889, les grandes cérémonies du couronnement et du « daijosai », le rite unique dont l'empereur est le ministre, doivent « perpétuellement » être célébrées à Kyoto. Les nombreux lieux de pèlerinage, les mausolées, les reliques historiques, les temples bouddhistes qui, sans aucun doute, donnent tous une idée de l'essentiel de la civilisation japonaise, font de Kyoto, une ville d'éternel intérêt au point de vue historique. »

Il est difficile, admettons-le, d'être plus enthousiaste. Ceux qui s'intéressent à la littérature des différents peuples y trouveront un exemple du genre fleuri et de la forme un peu ampoulée qui caractérisent les écrits japonais. Toute la littérature japonaise est en effet marquée par l'emploi des superlatifs, des mots à résonance, des tours de phrases clinquants. L'on y rencontre sans cesse des éternités passées ou futures. Tout cela, d'ailleurs, est naturel et tient à une ambiance qui a été créée dans les esprits, à l'école, par l'enseignement de l'histoire et de la géographie. Il est essentiel d'ailleurs, si l'on veut comprendre quelque chose à l'esprit japonais, aux mœurs, aux coutumes et surtout au patriotisme si ardent du peuple, de se reporter au passé, de savoir ce que représentent pour lui la personne sacrée de l'empereur et le rôle qu'il a joué dans l'histoire.

Il y a quelques semaines, un auteur américain a résumé, en des lignes qui lui auraient valu une sentence de mort au Japon, pour crime de lèse-majesté et de lèse-divinité, toute la filiation de l'empereur actuel. « O Tenshi-Sama », dit-il, « que nous connaissons sous le nom de Hirohito est, en plus d'un sens, une figure qui est née d'un mythe. Il est le descendant direct de Jimmu, arrière-petit-fils de Ninigi-no-Mikoto, lequel était le petit-fils de la déesse Soleil, laquelle était la fille du dieu Izanagi et de la déesse Izanami, lesquels descendaient en ligne directe de l'œuf sans nom enfermé dans le tohu-bohu avant la séparation du ciel de la terre. » En d'autres termes: l'empereur n'est pas une personne qui règne. Il est plutôt une représentation matérielle du principe spirituel de l'autorité. Il résume en sa personne, et d'une façon inséparable, l'autorité religieuse et civile. Et c'est ce qui explique pourquoi le travail des missionnaires chrétiens est si difficile au Japon. Ils ne peuvent guère prêcher le Christ sans s'attaquer, au moins indirectement, à la personne sacrée de l'empereur, descendant de la déesse Soleil. En combattant le paganisme, ils combattent l'empereur. En combattant l'empereur, ils risquent d'être accusés d'antipatriotisme. L'on voit immédiatement le dilemme. La situation est cependant moins difficile depuis une couple d'années, à la suite d'une déclaration officielle. Maintenant « certaines fêtes, qui se célèbrent dans les temples shintos, à l'occasion de l'anniversaire de naissance ou du couronnement de l'empereur, sont des fêtes patriotiques, sans aucun caractère religieux ». Les catholiques sont donc autorisés à y assister. Beaucoup de malentendus vont maintenant disparaître, de ce fait, et les missionnaires auront moins de difficultés à rencontrer dans leurs prédications.

Les Japonais font remonter les débuts de leur histoire à l'année 660 avant Jésus-Christ, au temps de l'empereur Jimmu Tenno et ils proclament que tous les empereurs descendent en ligne directe de ce premier ancêtre. La dynastie actuelle serait donc la plus ancienne de l'univers. Evidemment, il ne manqua pas d'incidents, au cours de ces longues années qui mirent en danger l'empire et la personne des empereurs.

Afin d'assurer la succession, il fallut avoir recours à des concubines, dont le fils le plus âgé, monta sur le trône. Des guerres successives causèrent bien des ennuis aux Japonais. La ville capitale fut transportée d'un endroit à un autre. Mais, c'est Kyoto qui fut le plus longtemps le siège du pouvoir, soit de l'année 795 à 1868. Pendant dix siècles, il y eut même dualité de pouvoirs. L'empereur, enfermé dans son palais, apparaissait rarement en public. Il était une sorte de divinité dont on admettait l'existence, que l'on révérait, mais tellement au-dessus de l'humanité qu'il ne fallait pas l'ennuyer par les questions secondaires de l'administration et du gouvernement. Ces questions étaient réglées par les shoguns, sortes de grands seigneurs. Ils avaient leurs armées régulières et étaient les maîtres réels de certaines parties de l'empire.

Sous les shoguns étaient les daimyos dont le rôle ressemblait à celui des barons et grands chefs du moyen âge. Chacun d'eux avait aussi sous ses ordres, une armée régulière, prête à voler au secours du shogun, s'il faisait appel à leur bonne volonté. Finalement, sous la juridiction immédiate des daimyos, étaient les samuris, dont il est si souvent question dans les écrits des auteurs épiques; sortes de chevaliers, autorisés à porter deux épées et dont toute la vie, toutes les actions, étaient réglées par un code d'honneur spécial. Ces divers personnages, — shoguns, daimyos, samuris, — nous les rencontrons à tout instant, soit dans les anciennes pièces du théâtre classique, les « No », soit dans les temples érigés à leur mémoire dans diverses parties de l'empire. Ils sont devenus des dieux.

Car la religion nationale du Japon, le « shintoïsme », est bien moins une religion dans le sens où nous entendons ce mot, avec un code rigide de dogme et de morale, qu'une sorte de vénération pour les ancêtres. Peu importe d'ailleurs quels furent leur genre de vie, leurs défauts ou même leurs vices. Par les ancêtres, l'on se rattache au passé. Les morts ne sont que des morts apparents. Leur esprit continue à vivre et à se mêler à tous les actes de notre vie. Ils s'intéressent à l'individu et à sa famille. Ils prennent part aux peines et aux réjouissances. Ils sont dans la maison, sans qu'on les voie. C'est ce qui explique ce que je disais au sujet des tablettes déposées dans l'alcôve familiale et sur lesquelles sont inscrites, à l'intention des disparus, toutes les dernières nouvelles de la famille.

Pour les esprits des disparus, l'on organise chaque année dans les villes et les moindres hameaux, de grandes fêtes. Le soir venu, l'on allume des feux, autour desquels ces esprits se réunissent. Comme les empereurs, les shoguns, les daimyos, les samuris ont rendu des services inappréciables à la patrie, on leur élèvera des temples, parfois d'une richesse à faire rêver. Le peuple ira y rendre ses hommages à leurs esprits et témoigner de sa reconnaissance. Le shintoïsme est donc aussi une forme de patriotisme, à tel point qu'on l'a qualifié « une religion sans religion ». Une seule règle ou loi résume toute la doctrine: « sois

pur en ton corps et ton cœur ». Mais, comme il ne faut pas prendre ce mot de « pureté » dans le sens que nous l'entendons, mais plutôt dans le sens d'« honneur », que par ailleurs chacun est libre de suivre les dictées de sa conscience, il est clair que tout cela laisse beaucoup de liberté morale. Et puis, au dire des shintoïstes toujours, l'homme naît naturellement bon, puisqu'il est une sorte d'incarnation de la divinité. Les actes qu'il pose sont, de ce fait, bons... L'on voit jusqu'où un pareil raisonnement peut conduire.

La lecture de tous ces détails sur Kyoto, les shoguns, etc., m'avait pour ma part, conduit au sommeil à une heure tardive... Malgré tout, le lendemain matin nous étions prêts, mes deux amis et moi, à six heures, à parcourir l'ancienne capitale dans ses moindres détails. Cependant, nous ne quittons pas l'hôtel sans l'avoir visité. Dans nos chambres, soi-disant aménagées à l'européenne, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que tous les meubles sont bas et petits, j'allais ajouter « mignons », si l'on pouvait appliquer ce terme à des meubles. Les chaises, les tables, les miroirs, les chiffonniers, les lits, semblent avoir été faits tout exprès pour des enfants. Les Japonais, hôtes ordinaires de la maison, s'accommoderaient mal de nos meubles trop grands et trop lourds, pour eux, si petits de taille, si délicats dans tous leurs goûts et leur genre de vie. Je m'imagine même que les dames doivent tout simplement s'installer sur le parquet, pour faire leur toilette devant le petit miroir. A l'étage supérieur, celui particulièrement réservé à la clientèle japonaise, les chambres sont fermées à clef, mais l'on n'y trouve pas de lits comme les nôtres. Dans ces cellules, tout est simple, sans ornements ni cadres, les parquets couverts de nattes de jonc ou de bambou. Dans un coin du corridor est installé un « takoma », avec des vases, des fleurs et une peinture sur le mur de fond.

La soirée de la veille avait été marquée, à cet étage, par de grandes réjouissances. Après le banquet, nous avions vu plusieurs « geishas » descendre dans les ascenseurs. Dans leurs belles robes de soie, leurs hautes coiffures, leurs éventails richement peinturés à la main, perdues dans ces inventions modernes que sont nos ascenseurs, elles faisaient l'effet de revenantes. Arrivées en bas dans le grand hall d'entrée, nous les avions vues se saluer les unes les autres, de cette façon si polie, si gracieuse, de tous les Japonais, lorsqu'ils se rencontrent, se rendent visite ou se quittent. Les préliminaires, comme les conclusions, sont toujours des affaires compliquées. Nos froides poignées de main, suivies immédiatement, et sans préliminaires, de la discussion d'une question d'affaires, sont tout à fait à l'encontre de leurs idées d'étiquette et de bonnes manières japonaises.

Lorsque deux personnes se rencontrent, au lieu de se donner la main, elles commencent d'abord par se saluer profondément, les mains sur les genoux. Puis, après avoir regardé en-dessous la personne qui leur fait face, elles lèveront la tête ensemble, car ce serait une

impolitesse d'en agir autrement. Puis elles se salueront, demanderont des nouvelles de la santé de l'interlocuteur, de son père, de sa mère, de ses enfants, échangeront des souhaits au sujet de la température. Chacune des demandes, chaque bon souhait, entrecoupé d'une profonde révérence. Il en sera de même, le moment venu de se quitter. Tout cela peut paraître puéril, à première vue, mais j'avoue que j'en ai été très favorablement impressionné. Il y avait dans tous ces gestes, tous ces saluts, quelque chose d'archaïque sans doute, mais qui rappelle les belles mœurs de nos pères. A l'arrivée à l'hôtel, de même qu'au départ, les employés nous faisaient les mêmes saluts et révérences. Je ne sais si c'est à cause de ma grande admiration pour les Japonais, mais je n'ai rien vu là de ridicule, rien surtout du geste servile de tant d'employés du même genre, surtout dans les hôtels américains.

Mais pendant que nous visitons ainsi l'hôtel, le temps passe, et notre chauffeur de taxi nous attend avec impatience. Nous avons tant de choses à voir, et le temps à notre disposition est si court. Partons. Voici d'abord l'ancien palais impérial, un vaste édifice, entouré d'un mur encerclant un espace de vingt-six acres. C'est là que vécurent pendant plus de mille ans, les descendants successifs de la déesse Soleil, là qu'ils reçurent les shoguns dans la vaste salle du trône, là qu'ils eurent l'impression d'être les maîtres d'un vaste empire. Quoique le siège du gouvernement soit transféré à Tokio, l'ancien palais, de même que les jardins qui l'entourent, est encore gardé et entretenu avec soin. Nous passons, sans nous y arrêter, devant des temples bouddhistes et shintoïstes, les uns d'une grande richesse, les autres tombant presque en ruines; les uns datant déjà de plusieurs siècles et dont les bois à l'état naturel portent l'empreinte et la patine du temps, les autres qui sont de construction récente et dont la tuile des toits, rouge ou verte, reluit au soleil; les uns entourés de vastes cours plantées d'arbres et de fleurs, les autres situés en pleine rue ou au fond de cours, plus ou moins propres. Partout des bonzes, assis ou accroupis sur des plates-formes, attendent les visiteurs, leur vendent du bois de santal et de l'encens ou bien marquent, avec une étampe en caoutchouc, les cahiers-souvenirs que tout Japonais emporte avec lui, lorsqu'il va en voyage.

Car les Japonais sont de grands voyageurs. Ils commencent à visiter leur pays pendant qu'ils sont à l'école. Partout où nous allons, nous voyons des groupes nombreux de petits garçons et petites filles portant la casquette et l'habit de serge bleu marine réglementaires, accompagnés de leurs professeurs. Ils vont visiter à pied ou en chemin de fer, les plus beaux sites, les anciens palais, les temples, les monuments historiques. C'est une façon pratique de compléter les connaissances d'histoire et de géographie acquises dans les livres. Ces excursions font partie du cours régulier et le gouvernement accorde aux enfants des rabais considérables sur le prix des billets..., exemple qui pourrait être utilement suivi dans d'autres pays. Arrivés au but, les écoliers écoutent

les explications données soit par le professeur, soit par un gardien ou bonze, puis ils parcourent les édifices ou se perdent dans les jardins, les montagnes, sur le bord de la mer. Bon nombre ont entre les mains des appareils photographiques et prennent des photos. Avant de partir, chacun apporte au gardien un petit cahier noir, dont chaque page est divisée en deux, et y fait étamper le nom de la place et la date de la visite. Plus tard, ce cahier comptera au nombre des souvenirs les plus précieux de la maison. On se le passe de main en main. Le propriétaire rappelle avec fierté à ses auditeurs tout ce qu'il a vu au cours de l'excursion.

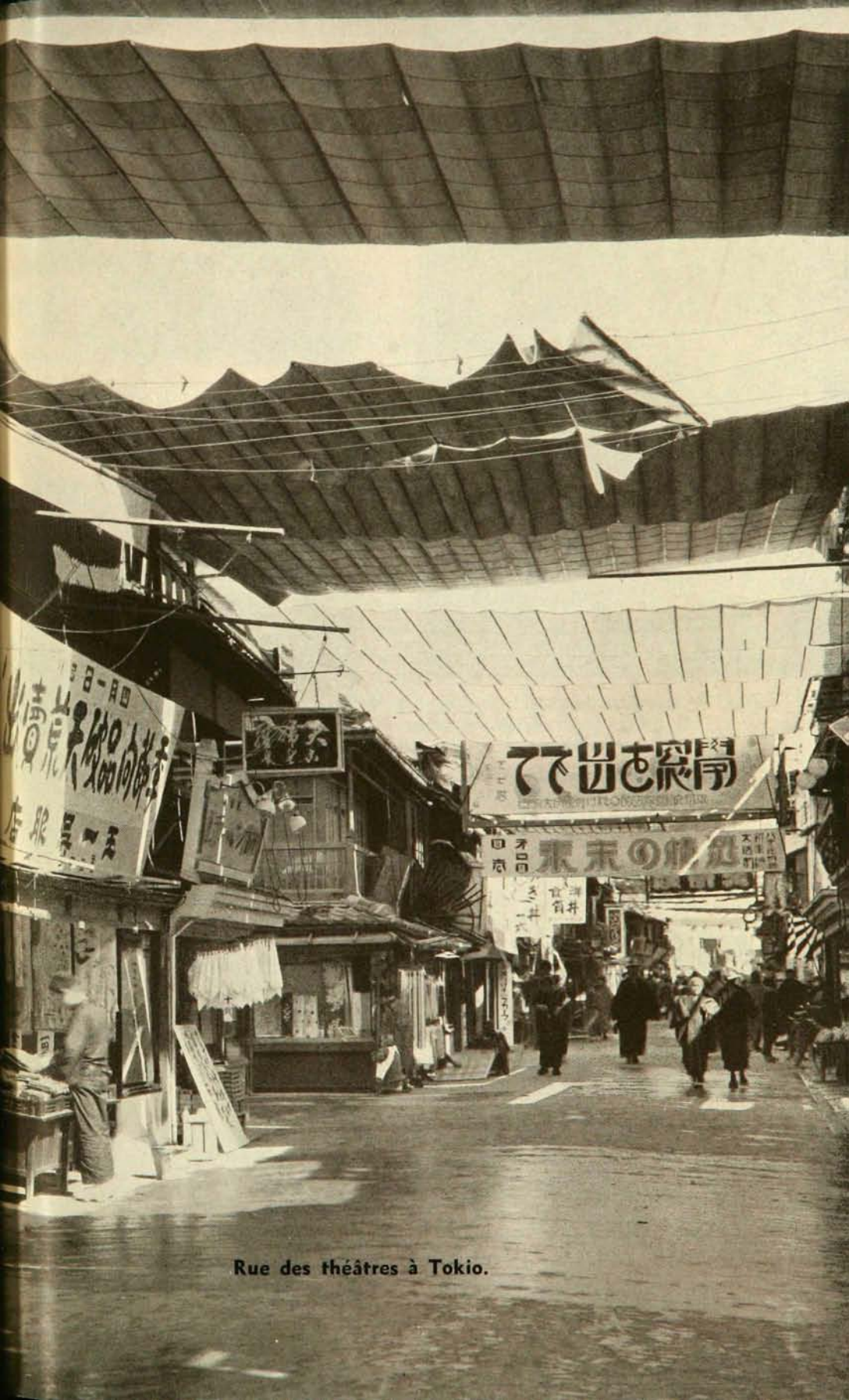
Quand l'enfant aura grandi, il gardera quelque chose de cet amour des voyages. C'est par milliers, que Japonais et Japonaises s'entassent aux jours de fêtes, et ils sont nombreux, dans les autobus, les voitures de chemin de fer ou les bateaux, pour continuer leur pèlerinage ou organiser des pique-niques.

C'est particulièrement dans le parc Maruyama et au temple Higashi Hongwanji, que nous allons rencontrer ces écoliers venus par centaines, s'ajouter aux huit cent mille habitants de l'ancienne capitale. Ce parc Maruyama est le plus grand et le plus animé de la ville, plus particulièrement à cette époque de l'année, alors que les cerisiers sont en fleurs. Il y a dans le parc, un cerisier planté, il y a déjà plus de quatre cents ans. Le soir venu des milliers de lumières et de torches sont suspendues aux branches... ce qui donne au paysage environnant une apparence féerique. Les Japonais, toujours friands, comme les Chinois d'ailleurs, de ce qui brille et éclate, entourent l'arbre, en contemplation muette devant la beauté du spectacle offert. En ce moment, des familles entières, les bébés attachés aux dos de leurs mamans, se promènent à travers les avenues et les allées, s'arrêtant devant les devantures de magasins temporaires dans lesquels l'on vend des bibelots de toutes sortes, à des prix dérisoirement bas.

Les grandes personnes, autant, sinon plus que les enfants, s'amusent follement sur les carrousels. Et je m'amuse moi-même à les voir si gais, si heureux. La simplicité, avec laquelle il trouve à se distraire et à s'amuser, est l'un des traits caractéristiques de ce peuple si aimable à tant d'égards. La seule chose incompréhensible pour moi, c'est son apparente froideur, son peu d'expression extérieure, dans les choses qui relèvent de l'amitié ou de l'amour. Les enfants, les petits garçons en particulier, ai-je fait remarquer au cours de ma dernière causerie, sont choyés et gâtés par leurs mamans. Et pourtant pas une seule fois, je n'ai vu une maman embrasser son enfant. Le baiser n'est presque pas admis. L'on en fait reproche même à la maman qui embrasse son garçon, car ce n'est pas le moyen d'en faire un homme. L'on m'a dit que l'une des choses que les Japonais ne pouvaient comprendre dans les vues animées américaines, c'étaient les scènes où un acteur embrassait une actrice. Ils ne peuvent s'expliquer de pareilles mœurs. Elles vont absolument à l'encontre de leurs usages et de toutes leurs traditions. Ils ont même

dû inventer un mot nouveau, tiré de l'anglais: « Kissu », pour dire ce qu'est un baiser.

Avec le parc Maruyama, le temple Higashi, ou de l'Orient, l'un des plus beaux et des plus riches de Kyoto, est l'endroit le plus fréquenté en ces jours de fête. Il ne mesure pas moins de 230 pieds de long par 126 de large. Tout y attire: les belles sculptures, le chant des prêtres bouddhistes, le parfum de l'encens qui brûle continuellement, le symbolisme de toutes les cérémonies. Le temple contient de précieuses reliques: les gros câbles, au nombre d'une trentaine, dont la longueur varie de 95 à 200 pieds, tous faits de cheveux humains. Au moment de la construction du temple, ces câbles servirent à soulever les immenses piliers qui soutiennent le toit et les superstructures de l'édifice. Ils furent offerts par les femmes de la province de Kyoto, en sacrifice au dieu Amida, vénéré ici d'un culte tout spécial. Nous ne sommes plus cette fois dans un temple shintoïste, mais bouddhiste. Cette religion, apportée jadis au Japon par les Chinois, compte encore des millions de fidèles. D'ailleurs nous verrons d'autres temples consacrés à d'autres dieux de cette religion, avant de terminer notre séjour dans le pays du Soleil Levant. En attendant, nous allons nous rendre à l'une des villes les plus saintes de l'empire: Nara, où des centaines de daims sacrés attendent que nous allions leur apporter la nourriture, tout à fait matérielle, dont ils ont besoin pour vivre, en dépit de leur haute dignité spirituelle.



Rue des théâtres à Tokio.

Autel sur le bord de la route.

Un décorateur de poteries Satsouma.

Danseuses et chanteuses « geishas » de Be

Entrée d'un jardin japonais.

Un Japonais fabriquant des ombrelles.

LA VILLE DES DAIMS SACRÉS: NARA.

Un empereur qui règne cent neuf ans — L'ancienne capitale: Nara — Les daims sacrés — Les torii — Le temple Kasuga-no-mia — L'arbre des amoureux et le Bouddha géant — Le bouddhisme — Les temples bouddhistes — Cérémonies bouddhistes — Le harakiri — Le journalisme et les journaux japonais — La langue japonaise — Le dimanche au Japon.

•

Mesdames, messieurs, mes jeunes amis,

Ce n'est pas sans peine que nous nous rendons de Kyoto à Nara: il pleut presque continuellement depuis une semaine et les routes sont devenues par endroits de véritables bourbiers. Nous rencontrons de chaque côté du chemin, des enfants de chez nous. Les uns sont habillés à l'européenne et marchent gauchement dans leurs bottines de cuir. Les autres, plus libres de leurs mouvements, portent la robe flottante et ont chaussé les « gétas », auxquels ils sont plus accoutumés.

Un peu partout le gouvernement fait faire d'importants travaux de digues, de canaux et de nivellements. Comme nous sommes en pleine campagne, nous constatons un changement complet dans l'aspect extérieur des ouvriers: ils sont restés fidèles au costume national. Les habits à l'européenne se font plus rares. Les terrassiers, les cultivateurs ont endossé, pour se protéger du froid et de la pluie, de lourds manteaux faits de paille et portent un large chapeau de forme conique. Presque tous sont nu-pieds. Dans les villages, les femmes portent le kimono japonais.

Nous arrivons à Nara. C'est l'une des villes les plus anciennes du Japon et la première capitale du pays. Quatre impératrices et trois empereurs y demeurèrent tout le temps de leur règne. L'un de ces derniers monta sur le trône à sa naissance et régna pendant cent neuf ans! ! ! Que sont, à côté de cela, les quelques années de règne d'un Louis XIV ou d'une Victoria? Nara est aujourd'hui une ville relativement déserte. Elle compte cinquante mille habitants.

Jadis elle connut toutes les splendeurs de l'empire. Elle vit passer dans ses rues les longues processions des shoguns, des daimyos et des samuris, venus des lointaines provinces du sud et du nord, en compagnie de leurs troupes, rendre leurs hommages au descendant de la déesse Soleil. Empereurs, nobles et grands, rivalisèrent ensemble afin de construire les temples les plus riches auxquels ils laissèrent leurs noms. Des torii, des lampes de pierre, de cuivre et de bronze, des ex-voto de toute nature rappellent encore leur souvenir, après dix siècles écoulés. De ce fait, Nara connut jadis une époque où l'architecture japonaise atteignit son apogée; une architecture aujourd'hui oubliée, il est vrai,

mais marquée par des monuments comparables, dans leur genre, à ceux du moyen âge, en Europe. Les enthousiastes des beautés de l'Extrême-Orient n'hésitent pas à proclamer que les châteaux, les palais de l'époque de Nara, surpassent en grandeur et en richesse, les constructions inspirées de l'ogive, du roman et de la Renaissance. Ce sont là évidemment des opinions. Il est permis de ne pas les partager. Mais elles disent assez, jusqu'à quel point cette architecture date, dans l'histoire du Japon.

Pour les étrangers, les touristes ordinaires, Nara est surtout la ville des daims sacrés, sujets de la vénération du peuple tout entier et auxquels est due une reconnaissance de tous les jours. La raison de cette vénération se rattache intimement à la lointaine histoire du pays. L'histoire, — ou est-ce simplement une légende? — rapporte, en effet, que le fondateur de Nara se rendit un jour, monté sur un daim, vers la montagne, au pied de laquelle est bâtie la ville actuelle. Il y construisit une maison, fut bientôt rejoint par d'autres compagnons. Ensemble, malgré des difficultés presque insurmontables, ils devinrent les pionniers de l'ancienne capitale, dont le nom n'était prononcé qu'avec un sentiment de profonde admiration. Depuis ce temps, les daims sont considérés comme sacrés et protégés contre toute attaque.

A Nara, on les rencontre partout: dans les rues et les ruelles, dans les parcs, autour des temples et des habitations, dans les jardins et les cours. Quelques-uns, mêlés à des cigognes « au long cou » et à des flamants aux plumes rosées, broutent l'herbe sur les berges de lacs artificiels. Ils sont là, près d'un millier, parfaitement apprivoisés. Dès qu'ils voient un piéton, ils courent vers lui, se caressent sur lui, le museau tendu, les yeux suppliants, sans cesse à l'affût de quelque chose à manger, friands surtout de ces biscuits au riz, vendus par des marchands ambulants, pour quelques sens. Sur la fin du jour, à l'appel d'un clairon, on les voit venir en rangs pressés, de tous les coins de la ville, afin de recevoir la nourriture offerte par les autorités.

Les enfants s'en approchent sans crainte et les touristes croiraient avoir manqué un incident important de leur voyage au Japon, s'ils ne se faisaient photographier, donnant à manger aux daims sacrés. Si jamais vous faites le tour du monde, n'oubliez pas qu'il est d'importance capitale, de vous faire photographier à dos de chameau devant les Pyramides; d'éléphant à Ceylan; donnant à manger aux daims à Nara. Et dans ce dernier cas n'ayez crainte. Votre geste ne paraîtra pas ridicule. Lors du voyage officiel de l'empereur du Mandchoukuo, Pu Yi, en avril 1935, il alla en grande pompe à Nara, avec l'empereur du Japon, Hirohito, tous deux accompagnés de leurs cours, rendre visite aux daims sacrés ainsi qu'aux temples de l'ancienne capitale.

Ces temples sont disséminés dans l'immense parc dont les arbres, presque millénaires, — cryptomérias, chênes, érables, — donnent à cette partie de la ville, un air de paix et de tranquillité religieuse. Ici l'on

trouve également les plus beaux « torii » du Japon. A quelque cent pas de l'hôtel, nous passons sous l'un d'eux. Le « torii » est composé de deux colonnes, variant en hauteur et largeur, sur lesquelles sont posées deux ou plusieurs pièces de bois. On les rencontre presque toujours à l'entrée des temples, dont elles forment comme la grande porte. Les « torii » shintos sont généralement en bois naturel; les bouddhistes, peints en rouge chinois. Comme ces monuments sont des ex-voto, élevés en signe de reconnaissance par des fidèles qui ont vu leurs prières exaucées, les uns sont plus riches que les autres, selon les moyens et la piété des donateurs. Plusieurs sont sculptés dans la pierre, le bronze ou le fer.

Par curiosité, j'ai voulu connaître le sens de ce mot « torii » et pourquoi on donnait à ces ex-voto cette forme particulière. Mon guide m'a renseigné. Le terme « torii » vient du mot « tauru » qui veut dire: « passer à travers ». La mythologie ancienne rapporte que jadis, des coqs, — lointains prédécesseurs de Chantecler, — se tenaient perchés sur des portes de « torii », placés devant la caverne dans laquelle dormait la déesse Soleil. Du haut de ce perchoir, ils annonçaient par leurs chants, l'arrivée de la pointe du jour. Les bouddhistes, de leur côté, ont une autre explication. Le « torii » reproduit par sa forme le caractère dont on se sert, pour écrire le mot « ciel », en chinois. Quoi qu'il en soit de ces explications, les « torii » comptent au nombre des choses qui donnent au Japon, un cachet et un attrait particuliers. Après en avoir traversé deux autres, nous arrivons bientôt au groupe des temples shintoïstes.

Le plus important est celui connu sous le nom de Kasuga-no-mia. Il est précédé d'une longue allée, bordée de plus de trois mille lanternes en pierre. Ces lanternes ont toutes les formes imaginables. Quelques-unes sont sculptées avec art. La nuit venue plusieurs d'entre elles sont allumées. Je constate à regret que l'on y a installé des bulbes électriques. Je ne sais pourquoi, mais cela me fait l'effet d'être une profanation. Le temple lui-même est l'un des plus anciens du Japon, datant du septième ou huitième siècle.

Tous les temples shintoïstes se ressemblent. L'extérieur peut attirer les regards par les formes architecturales, mais l'intérieur est froid et vide. Dans la cour qui précède l'édifice est la fontaine des ablutions. Le shintoïsme reconnaît la possibilité des faiblesses humaines et des fautes. Il reconnaît surtout la pollution encourue par le toucher d'objets impurs, de morts ou de malades affectés de certaines formes de fièvres. Avant d'entrer au temple, il faut se purifier. C'est pourquoi, il y a toujours à l'entrée une fontaine, constituée généralement d'une longue pierre, creusée à une profondeur de deux ou trois pieds. L'eau forme à la surface une sorte de miroir. Le fidèle y plonge les mains et se lave la figure et la bouche.

Après avoir dépassé les deux chiens de pierre, gardiens de la bâtisse, l'on arrive dans une grande salle. Il n'y a aucun ornement, aucune

image, aucune statue. Dans un sanctuaire, où le fidèle n'est pas admis, sont gardés un miroir et une épée. Rien de plus. Les prêtres shintos ne sont pas astreints au célibat, et peuvent, en dehors des heures où ils sont au temple, s'occuper aux travaux manuels, être commerçants, etc. Au temple, ils sont revêtus d'un ample vêtement blanc et ont la tête recouverte d'un bonnet retenu sous le menton, par une gorgette. Chaque temple a également un groupe de jeunes danseuses qui rendent leurs hommages aux dieux, à certaines heures déterminées, ou lorsque les fidèles leur font une offrande.

Tout à côté du temple Kasuga-no-mia, un arbre qui, sans être sacré, comme tant d'autres choses et animaux que nous avons rencontrés depuis le début de notre voyage, est cependant l'objet des attentions d'une classe particulière et intéressante de la société: les amoureux. De l'arbre primitif, il ne reste plus que le tronc. Les branches de la tête ont été coupées. Mais à ce tronc, l'on a greffé successivement des branches de glycines, de camélias, de nandines, de cerisiers et de quelques autres espèces d'arbres. Toutes ces greffes font partie maintenant d'un seul arbre, mêlant leurs fleurs et leurs feuilles, dans une unité qui donne à l'ensemble l'effet le plus harmonieux. Peut-on trouver symbole plus aimable de la bonne entente, au sein des familles, entre mari et femme? En tout cas, les Japonais à l'esprit si poétique, pour qui les fleurs ont une si profonde signification et les arbres tant d'attrait, n'ont pas manqué de saisir ce symbolisme. L'arbre est entouré d'affection... c'est le mot à employer dans l'occurrence. Les jeunes gens et les jeunes filles aux idées romanesques viennent le contempler. Peut-être même lui adressent-ils des prières; les branches et le tronc sont couverts de petits morceaux de papier blanc sur lesquels sont écrits certains textes. Je ne puis évidemment les déchiffrer, mais je me doute bien de leur nature.

S'ils sont bouddhistes, ces fervents amoureux s'en iront ensuite prier devant la statue du Bouddha géant, la plus grande du genre, de tout le Japon. Le temple dans lequel on le vénère est vétuste et tombe presque en ruines, quoiqu'il ne date que du dix-huitième siècle. Il a été rebâti avant cela, à plusieurs reprises, toujours au même endroit, et sur les mêmes fondations. La statue mesure une soixantaine de pieds de hauteur. Il a fallu fondre des tonnes et des tonnes de bronze lorsqu'on l'a coulée. Le Bouddha n'est pas beau, avec son nez camus, ses lèvres épaisses, tous ses traits boursouflés. Mais il reçoit quand même les hommages enthousiastes de ses fidèles.

Lorsque les ouvriers eurent fini de couler la statue, il leur restait encore beaucoup de bronze. Ils décidèrent alors de s'en servir pour fondre une cloche qui pèse près de cinquante tonnes. Cette cloche est placée dans une enceinte ouverte des quatre côtés et recouverte d'un toit aux coins relevés. Comme elle n'a pas de battant, une longue perche de bois, retenue au plafond par de grosses cordes, sert de marteau. Chacun

peut aller la sonner à volonté, moyennant une minime offrande: un vingtième de sou. Tout autour de la statue et de la cloche sont des temples sans nombre, petits et grands. Le bouddhisme est ici dans l'un de ses centres les plus florissants.

Cette religion n'est pas la religion nationale du Japon. Elle y fut apportée de Chine et de la Corée. Très vite des millions de Japonais l'adoptèrent, trouvant dans la doctrine et la règle de vie enseignées, des choses qui répondaient à leurs manières de voir et de penser. Car le bouddhisme est bien la religion d'un peuple naturellement superstitieux, ami de la nature, enclin à la douceur, respectueux des traditions et des ancêtres, à l'âme esthétique, continuellement à la recherche du bonheur. Tout cela les Japonais l'ont trouvé dans la doctrine de pitié, même envers les animaux, venue de l'Inde lointaine, par voie de la Chine et de la Corée. Aux temples shintos si nus, firent place les temples bouddhistes, ornés de peintures et de sculptures, aussi riches en matériaux qu'éclatants en couleurs.

Je ne puis me rappeler tous les détails de la doctrine bouddhiste. Un seul me reste présent à la mémoire: l'amour du prochain, surtout du prochain qui souffre. Quant aux noms des innombrables dieux bouddhistes, vouloir les mentionner tous, dépasse mes capacités. Deux priment tous les autres: Kwannon, la déesse de la bonté, de l'amour charitable, de l'amour qui console et redonne le bonheur; Ghizo, le dieux des enfants et des mamans. Ghizo, c'est le protecteur des tout-petits. C'est lui qui les aide à percer leurs premières dents, les berce doucement lorsqu'ils pleurent ou refusent de s'endormir. Quand ils s'ennuient, il vient jouer avec eux. S'ils meurent, Ghizo est là afin de consoler les mamans. Les autres dieux de l'Olympe bouddhiste ont, comme les dieux de l'Inde, un rôle à remplir, chacun dans sa sphère propre. Les uns sont chargés de punir; les autres de récompenser. Les uns apportent les maladies; les autres sont des dieux guérisseurs. Tous sont représentés sous des formes humaines. Mais tandis que les uns n'ont qu'une seule tête ou une seule figure, d'autres en ont jusqu'à douze ou treize. Les uns se contentent de deux bras. Aux autres, pour accomplir leur mission, il n'en faut pas moins de mille. Les uns sont véritablement beaux, toute leur physionomie est empreinte de douceur. Les autres, au contraire, sont terribles, affreux à voir, inspirant la crainte et l'horreur. Et tous, bons ou mauvais, beaux ou laids, ont leurs temples plus ou moins richement construits, selon qu'ils sont l'œuvre des pauvres ou des grands. Tous se ressemblent cependant quant à l'agencement des édifices et des cérémonies du culte.

Tout autour de l'édifice principal s'étend une cour plus ou moins large, selon que le temple est construit, à la ville ou à la campagne. Dans un coin de cette cour se trouve une haute pagode à cinq étages. Certaines pagodes, peintes en rouge vif, bleu et or, sont d'une beauté qui arrache naturellement des cris d'admiration. Comme à l'entrée des temples shintos, il y a une fontaine pour les ablutions lustrales. Sur

l'un des côtés se trouvent les maisons des bonzes ou les appartements des moines. Parfois s'ajoutent, comme à Nikko, des édifices pour une bibliothèque, le trésor du temple et l'écurie d'un cheval sacré. Arrivé à ce point, le fidèle est véritablement à l'entrée de la maison de la prière. Mais comme il se peut que le dieu, qu'il désire invoquer, soit endormi ou occupé à autre chose et ne remarque pas sa présence, il frappe sur un gong ou cloche et bat des mains, afin de le réveiller ou attirer son attention.

De chaque côté d'une porte se trouvent les dieux gardiens de l'enceinte. Ce sont des hommes aux figures les plus horribles que l'on puisse imaginer. Plus ils sont affreux et mieux leur mission sera remplie. Presque toujours ces statues sont enfermées dans une niche et protégées par des réseaux de fils de fer, dont les mailles sont très rapprochées les unes des autres. En passant devant ces statues, les fidèles leur lancent des boulettes de papier mâché. Si la boulette peut traverser les mailles et se coller à la statue, c'est un signe non équivoque que la prière va être exaucée. Avant d'arriver au porche intérieur, il faut passer devant les statues des quatre rois du ciel, chacun étant tourné vers l'un des points cardinaux. Ces dieux sont, s'il est possible, encore plus terribles à voir que les deux premiers. L'intérieur du temple est orné avec profusion: des tables, des statues de Bouddha, des offrandes de riz, de thé, de nourriture, des bâtons de bois de santal qui brûlent dans des jardinières, de l'encens dont la fumée monte en volutes bleuâtres vers les voûtes du temple.

Les cérémonies rituelles ne manquent pas d'un certain cachet de grandeur et de beauté. Par-dessus leurs robes blanches ou de couleur safran, les prêtres endossent une sorte de grand manteau, ou chape de soie ou de brocart. Ils prêchent, chantent, lisent à haute voix, brûlent de l'encens, sonnent des clochettes, allument des cierges, cependant que les fidèles prient à haute voix. Comme il faut s'y attendre au Japon, toutes ces cérémonies sont entrecoupées d'innombrables saluts et profondes révérences. Evidemment, chacune doit avoir son sens caché, mais je suis bien prêt à admettre que je n'y ai rien compris. Il est indubitable par ailleurs, et ceux qui s'occupent de l'histoire comparée des religions le reconnaissent, que le bouddhisme, dont l'institution est postérieure au christianisme, s'est cependant modelé sur ses enseignements et son rituel. J'ai pu ainsi constater, non sans étonnement, dans cette religion, l'existence d'un rituel inspiré de nos sacrements: du baptême, de la confession que pratiquent les moines et les prêtres, de l'ordre et de l'extrême-onction.

Cette ressemblance devait, à première vue, faciliter l'œuvre des missionnaires catholiques ou chrétiens. C'est au contraire une cause de difficultés sans nombre pour eux. Les bouddhistes, constatant cette similitude, ne peuvent comprendre pourquoi ils abandonneraient une religion héritée de leurs pères et qui répond si bien à quelques-uns de

leurs penchants naturels, pour une autre, importée d'Europe ou d'Amérique, une religion d'étrangers. Depuis toujours, ils croient en la métempsycose, c'est-à-dire le retour des morts sur la terre dans les corps de leurs descendants, en attendant le jour du bonheur complet, le nirvâna. Sur ce point capital, le christianisme s'éloigne complètement du bouddhisme. Et cela ajoute encore à la difficulté des missionnaires. C'est ce qui me fut expliqué longuement par deux d'entre eux que je rencontrai à Beppu et à Yokohama. Il faut voir aussi que, malgré la liberté religieuse accordée à tous et la déclaration qu'il n'y a pas de religion d'état au Japon, les temples et les prêtres shintoïstes et bouddhistes reçoivent d'importantes contributions en argent du gouvernement central de Tokio, soit pour l'entretien et la réfection des édifices sacrés, soit pour le paiement des salaires.

Le sens de l'honneur, le respect dû à l'empereur, le culte des ancêtres, le mépris de la mort et le patriotisme, parties intégrales des enseignements du bouddhisme et du shintoïsme, expliquent l'existence d'une ancienne coutume, une forme de suicide pour nous, mais qui, pour les Japonais, prend l'aspect d'un acte religieux et patriotique de la plus haute signification: le harakiri, la forme honorable du suicide. Après la mort de l'empereur, lorsque le déshonneur était tombé sur leur famille, à la suite d'un insuccès dans une rencontre guerrière et pour de multiples causes du même genre, les anciens shoguns, daimyos ou samuris avaient recours au cérémonial du harakiri. Avant de procéder à l'acte affreux, la victime volontaire écrivait ses dernières volontés. Il se retirait dans un pavillon attenant à la maison et s'y faisait accompagner par l'un de ses amis les plus intimes. Sur un plateau, il trouvait un poignard de neuf pouces de long, enveloppé de papier, la pointe seule restant à jour. Quelquefois les membres de la famille ou des spectateurs, étaient invités à la dernière partie du drame, au cours duquel, celui qui allait mourir, saisissant le poignard de la main droite, s'ouvrait la poitrine. De la main gauche restée libre, il faisait signe à son ami de lui couper la tête. On s'imagine l'horreur d'un pareil spectacle.

La coutume s'est continuée et se continue encore de nos jours. Le suicide a pris, en ces dernières années, une recrudescence contre laquelle les autorités luttent en vain. C'est par milliers, chaque année, que les jeunes gens et les jeunes filles se jettent dans les flammes et les fumées des volcans ou les eaux mugissantes de quelque rapide ou cataracte. La mort ne leur fait pas peur. Au contraire. Ils y ont recours, non pour échapper aux misères de la vie, à la pauvreté, à la honte à la suite d'une faute ou pour quelque autre raison de ce genre, mais simplement par une sorte d'entraînement, j'allais presque dire d'enthousiasme, à vouloir imiter ceux qui les ont précédés, dans l'espoir du retour dans le nirvâna... ou pour voir leurs noms dans les journaux quotidiens.

Car, grâce à la généralisation du système éducationnel, tout le monde, du moins dans les villes et les villages un peu importants, lit les journaux. Il s'en publie, soit en japonais, soit en anglais, plus de douze cents. Quelques-uns ont une circulation qui dépasse le million. Partout où nous passions, nous étions assurés de voir les annonces du « Osaka Asahi » ou du « Tokio Asahi », les deux journaux les plus répandus et les plus lus. Le premier de ces quotidiens a de magnifiques bureaux et un vaste immeuble qui était brillamment illuminé, lors de notre passage à Osaka. Les journalistes japonais, tout en s'occupant des nouvelles de la politique locale et étrangère, prennent un plaisir presque enfantin à publier des détails du plus grand comique parfois, concernant la vie privée des personnages les plus graves et les plus en vedette de la cour impériale, du monde politique, financier ou commercial. Je m'en suis fait traduire des passages pendant mon séjour là-bas et, chaque fois, c'était un étonnement nouveau. Tout est mis à jour. De nombreuses photographies, d'ailleurs assez mal reproduites, excepté dans les revues ou pages imprimées en rotogravure, illustrent les histoires. Les journaux sont continuellement soumis à une censure des plus sévères, concernant les nouvelles susceptibles d'aider l'ennemi dans le domaine militaire ou naval. La critique politique n'est permise qu'à un certain nombre de feuilles qui ont, au préalable, obtenu la permission des autorités pour ce faire. Le papier, sur lequel ces feuilles sont imprimées, est presque toujours de qualité inférieure, d'où la pauvreté de la reproduction photographique.

Mais les Japonais ont un secret à eux seuls, de fabriquer un papier très mince, doux au toucher, soyeux et qui absorbe avec facilité les couleurs les plus brillantes. C'est ce papier qui sert pour l'impression de presque tous les livres. C'est un plaisir de les feuilleter. L'on s'imagine difficilement quelque chose de plus beau, de plus artistique. Les gravures où sont représentées, dans des poses un peu guindées, les petites mousmées enveloppées dans leurs belles robes; l'empereur portant ses ornements d'office; les temples perdus dans les forêts; les torii, les danseuses, les cerisiers en fleurs et le fameux Fujiyama san; tout cela plaît à l'œil et témoigne du goût artistique, du talent et des capacités du plus humble peintre ou imprimeur.

Mais comme l'alphabet a été tiré du chinois, le texte dans les volumes commence par ce que nous considérons la fin, et les lignes vont de haut en bas au lieu de couvrir les pages de gauche à droite. A cause du grand nombre de signes syllabiques, l'on a songé, comme en Chine, à réformer le mode et la façon d'écrire, mais sans beaucoup de succès. Quelques réformateurs ont même songé à inventer un alphabet et une écriture qui, se rapprochant des caractères européens, seraient plus facilement interprétés par les étrangers. L'on a appelé cette réforme: le « romaji ». Mais elle n'a eu que peu de succès et l'on en est revenu à l'écriture, à la grammaire et à la langue d'autrefois, désespoir de tous

ceux qui sont obligés de les étudier. J'ai rencontré un industriel européen, né au Japon. Il y a toujours vécu. Il parle couramment le japonais avec tous ses employés. Mais il m'a avoué être incapable de maîtriser les multiples signes de l'alphabet. Et pourtant, voilà bientôt quarante ans qu'il est dans le pays. C'est assez dire quelles peuvent être les difficultés pour les missionnaires, obligés après quelques mois de séjour, de s'adonner au ministère de la prédication ou de l'enseignement, dans les écoles primaires et les orphelinats.

Dans l'exposé des deux principales religions, le shintoïsme et le bouddhisme, je n'ai pas fait mention des jours ou des fêtes, spécialement consacrés au culte. Et peut-être vous êtes-vous demandé: mais alors, les ouvriers n'ont-ils pas des jours de repos? A cette question, la réponse est très simple. Tous les jours étant des jours de prière, il n'y en a aucun, dans le calendrier religieux, spécialement réservé aux offices dans les temples. Jusqu'au moment de la Restauration, en 1868, alors que le Japon commença à adopter les coutumes européennes, les ouvriers travaillaient tous les jours, à l'exception de certaines fêtes civiles, sans jamais se reposer. Actuellement encore, dans les campagnes et les industries familiales, l'on ne connaît pas de congés.

Dans les villes, certaines grandes compagnies ont adopté le système du repos hebdomadaire, du samedi midi au lundi matin. Mais même à Tokio, dans les plus importants magasins à rayons, les employés n'ont, règle générale, que deux jours par mois à eux, le 1er et le 15, ou bien le 1er et le 3ième dimanche. Toutefois, l'adoption du dimanche comme jour férié est simplement imité des habitudes occidentales, et n'a pas de signification religieuse. Cette non-observance du jour du Seigneur, constitue un nouvel obstacle, et l'un des plus grands, à la conversion du Japon.

USAGES ET COUTUMES DU JAPON. YOKOHAMA.

Les fêtes des cerisiers en fleurs — Des moyens de transport au Japon — Les bicyclistes — Les sports — Le hockey et le « base-ball » — La température — La nourriture japonaise — Un restaurant japonais — Chemin de fer au Japon — Caractère d'imitation et d'invention des Japonais — Les tremblements de terre — Yokohama — Après le tremblement de terre.

•

Mesdames, messieurs, mes jeunes amis,

De ce que les calendriers ecclésiastiques ne fassent pas mention du dimanche, il ne faudrait pas conclure qu'il n'y ait pas de fêtes légales ou civiles, au Japon. Au contraire. Le calendrier impérial en indique au moins une quinzaine, dont trois seulement sont observées par tous, à la campagne comme dans les villes. Il faut y ajouter les fêtes basées sur des traditions léguées par les ancêtres. Ce sont les plus populaires.

Elles s'échelonnent tout le long de l'année et marquent les effloraisons des arbres: pruniers, cerisiers, pommiers; l'époque aussi où les fleurs symboliques: chrysanthèmes, lotus, iris, glycine, sont dans toute leur gloire et leur resplendissante beauté. Les célébrations les plus gaies, les plus amusantes et les plus universellement acceptées ont lieu pendant la période d'effloraison des cerisiers. Elles durent aussi longtemps que les arbres sont en fleurs, soit un peu plus d'une semaine.

Toutes les compagnies de navigation qui organisent des croisières autour du monde ou en Extrême-Orient, à cette époque de l'année, cherchent à synchroniser la fête des cerisiers, avec le séjour de leurs navires dans les eaux japonaises. Ce fut le cas pour l'« Empress of Britain ». Partout où nous allons, ces arbres sont en plein épanouissement. C'est par milliers que, de chaque côté des routes, nous voyons les arbres aux fleurs d'une douce couleur rose, dont les branches entrelacées forment au-dessus de nos têtes, un bosquet sans fin. Dans les villes, à Yokohama, Osaka, Tokio, en particulier, les devantures des magasins, les entrées des théâtres, les vitrines sont décorées de branches et de fleurs de cerisiers, réels ou artificiels.

Il fait encore très froid quoique nous soyons à la mi-avril. Cependant les femmes et les jeunes filles ont déjà endossé leurs kimonos de soie, sans manteaux.

Tout le monde s'amuse. Tout le monde rit. Toutefois, c'est à la campagne que le peuple se délasse le mieux. Pendant toute la semaine, les travaux sont laissés de côté. En plein champ, sur le bord du chemin, l'on érige hâtivement des baraques en bois qui ressemblent à celles de nos cirques ambulants. La foule, des plus vieux aux plus jeunes, se donne rendez-vous devant des théâtres. Des acteurs jouent des

pièces assez vulgaires, le rôle principal étant dévolu à un ivrogne, mais qui suscitent les rires et les cris. Les jeunes gens s'arrêtent de préférence aux endroits où l'on vend le « saké » chaud. Ils en ingurgitent des verres et des verres. Sur les routes, on les voit, titubant, ivres, se tenant ensemble du mieux qu'ils peuvent et chantant à gorge déployée « la chanson des cerisiers », qui a tant de vogue et de succès en ce moment.

Toutes les maisons, de la plus riche à la plus pauvre, sont décorées de cerisiers ou de longues bandes de papiers multicolores. Au cours de l'après-midi, se déroulent des cérémonies dont je n'ai pu me faire expliquer la nature exacte, mon guide se contentant chaque fois de me dire: « C'est la fête du temple ou du dieu protecteur du village. » Toute la population, les femmes et les enfants se joignant aux hommes, tire ou pousse un char, haut de deux ou trois étages, couvert de banderoles et de papiers, monté sur des roues de bois. Sur la partie supérieure se tiennent des jeunes gens habillés de blanc, dont quelques-uns portent des masques de théâtre. Le char avance lentement au milieu de la chaussée, risquant presque à chaque instant d'être renversé, cependant que les jeunes gens semblent s'amuser à ce jeu, un peu dangereux pour eux. Tout à fait sur le haut, dans une sorte de chapelle, se trouve la statue d'un dieu, ordinairement un Bouddha, au regard calme et doux. Des prêtres, les uns habillés de robes blanches, les autres de robes couleur safran, ouvrent la procession, ou attendent l'arrivée du char à la porte du temple. Encore une fois, je ne connais pas la signification de ces fêtes, mais pour des fêtes religieuses, elles ne sont certainement pas tristes ou ennuyeuses.

Sur la grande route et dans les villages, l'on rencontre aussi des centaines, des milliers de cyclistes qui arrivent, je ne sais trop comment, à se frayer un chemin dans cette foule bruyante. Les Japonais sont de fervents enthousiastes de la bicyclette. Ils se servent de leur « bécane » pour tout. C'est, d'ailleurs, l'un des moyens de locomotion les moins coûteux. Il y a des centaines de manufactures de bicyclettes dans le pays. Profitant de l'expérience acquise aux Etats-Unis, les industriels les produisent en série, à des prix de revient ridiculement bas et qui défient toute compétition possible de l'Angleterre, de l'Amérique ou de tout autre pays de l'Orient. Pendant longtemps, le marché était entièrement entre les mains des Anglais. Aujourd'hui, même dans l'Inde, et en dépit des droits d'importation élevés, les machines japonaises ont remplacé les produits anglais. Il en est de même dans toutes les colonies hollandaises. Déjà le marché américain commence à ressentir la compétition de ce côté. Au Chili par exemple, l'on vend à l'heure actuelle des machines de première qualité, mais venant du Japon, pour huit dollars. Une machine allemande coûte seize dollars.

Il en est de même des fameux « rickshaws » qui s'appellent au Japon des « jinrickshaws ». Malgré le salaire de famine payé aux ou-

vriers chinois, les voitures japonaises coûtent moins cher que celles produites à Hong-Kong, Shanghaï ou Pékin. L'explication de cette apparente anomalie? Elle est simple: les petits salaires japonais et la production en série qui abaissent d'autant le prix de revient. Il ne faudrait pas être surpris de voir, avant longtemps, des bicyclettes japonaises, exposées aux devantures de nos marchands, ici même au Canada. Nos manufacturiers canadiens, à qualité égale, ne pourront jamais produire des machines capables de rivaliser, pour les prix, avec les bicyclettes japonaises.

Nous ne verrons probablement pas toutefois sur nos routes, des bicyclistes habillés comme leurs lointains amis de l'Extrême-Orient. Le costume là-bas est assez étrange à première vue: les hommes se contentent de porter un caleçon, de couleur bleue d'ordinaire et une sorte de manteau qui, tombant des épaules aux genoux, est retenu à la ceinture par une corde. Dans le dos, le manteau est décoré d'un grand cercle dans lequel est écrit, en caractères japonais, le nom de la maison ou de la firme pour laquelle l'ouvrier travaille. C'est une façon de faire de la réclame sans qu'il en coûte bien cher.

La bicyclette ne sert pas seulement pour se rendre au travail et en revenir. C'est aussi un sport qui compte des milliers et des milliers d'adeptes, groupés en clubs. Mais il faut faire bien attention, si l'on n'est pas japonais, à la façon dont on entend ce sport. Car l'on risque de passer pour un espion, si l'on ne s'est pas entendu à l'avance, avec les autorités policières. Un jeune Américain de Yokohama, voulant mieux connaître le pays et ne pas trop s'embêter chez lui, allait, les jours de congé, faire des randonnées dans la campagne environnante. En homme prudent, il avait acheté à l'avance, chez un libraire de la rue Benten-Dori, des cartes routières bien détaillées. Avant de partir de chez lui, il étudiait ses cartes et inscrivait la route à suivre au crayon rouge ou bleu. Un beau jour qu'il était à consulter sa carte, à une intersection de routes, il est appréhendé par deux soldats, amené à la préfecture de Yokohama et soumis à un interrogatoire serré. Il a beau vouloir s'expliquer, rien n'y fait. A sa grande surprise, on lui montre toutes les cartes achetées antérieurement et marquées de signes destinés à le guider dans ses courses. La police s'en était emparée au cours d'une perquisition chez lui. Il lui fallut de longues heures d'attente, avant de pouvoir trouver un compatriote qui vînt à sa rescousse, pour le tirer de sa dangereuse position. Il ignorait que tous les environs de Yokohama sont fortifiés. A plusieurs milles à la ronde, il est interdit d'y prendre des photographies, à plus forte raison de se servir de cartes marquées, qui peuvent éveiller les soupçons des agents, toujours à la recherche des espions étrangers.

Heureusement, ces règles ne sont pas d'application journalière, sans quoi il serait impossible de songer à s'adonner à aucun sport de quelque nature que ce soit. Et les Japonais sont des « sportsmen » enragés.

Leurs succès, en ces dernières années, aux Jeux Olympiques, l'ont prouvé à l'univers entier. Les amusements des ancêtres, peu nombreux, ont cédé le pas devant les formes plus nouvelles, importées de l'Amérique ou de l'Europe. Les Japonais s'adonnent à la marche, à l'alpinisme, à la nage, à la balle-au-camp (base-ball), au patinage et au hockey, au « foot-ball », au ski et même au polo. Deux jours avant notre arrivée à Tokio, un club de hockey japonais venait d'être battu 2 à 6, par un club venu du Canada. Au cours de l'été, les clubs de base-ball des universités japonaises rencontrent régulièrement quelques clubs des universités américaines. Des milliers de spectateurs et spectatrices viennent encourager leurs clubs respectifs.

Quelques-uns de mes auditeurs seront sans doute surpris de m'entendre parler de ski, de patin ou de hockey, quand il s'agit du Japon. C'est qu'ils entretiennent au sujet de la température de ce pays, les mêmes idées que j'avais avant mon départ du Canada. Ils s'imaginent qu'il y fait toujours très chaud, que c'est une température des tropiques. Or tel n'est pas le cas. Le Japon, tout comme la Chine, a une température qui se rapproche sensiblement de la nôtre, surtout dans le nord. L'hiver y est rude et très froid. L'an dernier, la neige s'est à tel point accumulée dans les rues de Tokio que tout le système des tramways y a été désorganisé pendant plusieurs jours. Au cours de mon voyage, à la date du douze avril, il y avait encore beaucoup de neige aux environs de Nikko et il me fut impossible de faire le tour du lac Chizunji, les routes n'étant pas encore ouvertes. La neige y était amoncelée à une hauteur de quatre ou cinq pieds. Certaines parties du lac étaient encore couvertes de glace. Mais l'été y est plus uniformément chaud que dans nos pays; les pluies plus rares également; le printemps plus hâtif. Toutes les îles de l'empire étant d'origine volcanique, la terre est très riche et les produits des champs y poussent rapidement. La récolte, surtout celle du riz, est très abondante. Mais, phénomène étrange, presque toutes les fleurs sont sans odeur ou parfum. De même, certains arbres, tels les cerisiers, si riches de promesses à l'époque de l'effloraison, ne produisent que ces fleurs inodores, mais pas de fruits.

Les Japonais ne s'inquiètent pas pour si peu. Pourvu que leur sens esthétique soit satisfait par la vue des milliers de plantes, d'arbres et de fleurs, qui poussent dans leur pays, cela leur suffit. La question de la nourriture se règle facilement. Si la récolte de riz est abondante et la pêche bonne, pourquoi s'inquiéter outre mesure? Le riz, comme dans tout l'Orient, est la base de l'alimentation. Il est servi aux trois repas et, dans les familles peu à l'aise, constitue parfois le seul plat de résistance. Les Japonais consomment trente fois plus de poisson, en moyenne, que nous. La viande, sous quelque forme que ce soit, est un plat de grand luxe et n'apparaît sur la table familiale ordinaire qu'une ou deux fois par mois. Le prix en est presque prohibitif, tandis que l'on peut se

procurer des poissons et des crabes de toutes couleurs et formes, pour quelques sens. Les Japonais semblent avoir un goût prononcé pour ce poisson à l'aspect si horrible: la pieuvre. Une fois seulement, invité par un ami du Japon, j'ai pris un repas dans un restaurant japonais. Je ne voudrais pas, au cas où ces lignes lui tomberaient sous les yeux, manquer de délicatesse à son égard, mais je dois avouer en toute franchise, qu'une fois de retour à mon hôtel, je me fis servir un autre repas. J'avais à peine mangé quelques bouchées de poisson.

Ce n'est pas que tout ne fût d'une propreté absolue. Loin de là. De ce côté, rien à reprendre. Mais l'ambiance, l'atmosphère du restaurant, ajoutaient peut-être quelque chose à l'imprévu des plats. Nous n'avions pas été obligés d'enlever nos souliers en entrant. Nous étions en faute de ce fait; c'était évident. Une servante vint déposer des coussins sur les nattes pour chacun des convives. Je m'y sentais mal assis, ne pouvant plier mes longues jambes, comme le font les Japonais. Je vais me trouver un siège sur le « takonoma ». J'y étais à peine installé, quand mon ami me fit remarquer que je commettais là une faute, on ne peut plus grave contre les bienséances. Sans le savoir, je m'étais assis sur l'autel familial. Je me réinstalle donc derechef sur le coussin.

La servante apporte de petites tables, hautes de six pouces environ, qu'elle installe devant chacun de nous. Sur chacune est une bouteille de saké chaud. Je me garde d'y toucher. Avec la théière est une toute petite tasse, pouvant contenir une gorgée de thé au plus. J'en verse. Le liquide est d'un vert très clair, juste pour teinter l'eau. Pas de lait. Pas de sucre. J'y goûte quand même. Une gorgée et j'en ai assez. J'enlève le couvercle d'une petite boîte rouge, de forme carrée. Je ne puis deviner ce qu'il y a à l'intérieur. C'est du poisson frit, paraît-il. Il faut le manger avec des bâtonnets, des « chop sticks ». Après de multiples efforts, je parviens à en attraper un morceau. A cause de ma gaucherie à me servir des bâtonnets, la servante m'apporte un couteau et une fourchette. Dans une autre boîte se trouve du riz bouilli. J'y goûte. Je le trouve fade. Pas de lait ni de sucre encore pour en changer le goût. Finalement, je grignote un morceau de pain. Le festin était terminé...

En sortant, je « chipe » au passage un menu qui vous donnera mieux que ne sauraient le faire de longues dissertations une idée générale des plats mangés par les Japonais. Voici. Soupe épaisse aux fèves avec légumes. Crevettes frites dans la pâte. Poisson bouilli dans la sauce de soy (sauce piquante noire). Poisson grillé au sel. Poisson dans la pâte. Poisson grillé. Fricassée à la viande ou au poisson avec des légumes. Poulet grillé. Champignons grillés. Aubergines frites. Omelette au sucre. Riz boulli. Vermicelle et poisson rôti. Riz avec anguilles frites dans la sauce de soy. Gâteau éponge. Biscuits secs. Pâte de fèves au sucre. Vous remarquerez dans ce menu la prédominance du poisson et

l'absence presque complète de desserts, dans le sens que nous attachons à ce mot.

Toutefois, mon unique expérience personnelle dans un restaurant japonais ou le menu que je viens de vous soumettre, ne doivent pas vous laisser sous l'impression que, si vous allez faire un voyage au Japon, vous allez mourir de faim. Loin de là. Dans toutes les villes et tous les villages d'un peu d'importance, vous trouverez des hôtels, dans le style européen ou américain. Vous êtes assurés à l'avance d'avoir un service impeccable, des employés d'une politesse exquise et des repas succulents. Dans bien des cas, les chefs sont des Suisses ou des Français, passés maîtres dans leur art. Et surtout, les prix sont de beaucoup inférieurs à ceux de l'Europe ou des Etats-Unis.

Dans les voitures réfectoires des chemins de fer, les repas sont également bons et servis à l'européenne, à moins que le client ne demande un menu japonais. Comme la presque totalité du système ferroviaire est la propriété de l'Etat, le ministre des chemins de fer et son personnel ont à cœur que les étrangers ne trouvent rien à reprendre dans leur organisation, à aucun point de vue. Ils y ont admirablement bien réussi, en ce qui concerne l'exactitude par exemple. L'on a coutume de dire là-bas, qu'il suffit de voir passer un train pour savoir, à la seconde près, quelle heure il est. Les voitures sont des plus modernes. Un seul reproche à faire: elles sont trop étroites. Les Européens se sentent mal à l'aise sur des bancs qui peuvent facilement accommoder deux passagers japonais, mais ne sont pas assez larges pour des étrangers. Les voies sont du type dit: « narrow gauge » (largeur entre les deux rails: 3 pieds 6 pouces), les trains-express sont à deux classes: la première et la seconde; les autres, trois. A certains trains, l'on ajoute, comme ici, les voitures de luxe (pullman) et les voitures dortoirs. Presque tous les Japonais voyagent dans les voitures de seconde classe, aussi confortables d'ailleurs que nos premières. Dans certains trains-express, l'on ne peut monter à bord, à moins d'avoir un siège réservé à l'avance. Personne n'est autorisé à rester debout à cause de la longueur du trajet. Les parents et amis, lorsqu'ils veulent aller dire bonjour aux voyageurs sur la plate-forme, doivent acheter un billet spécial à cet effet, au prix de quelques sous ou sens.

A l'intérieur des voitures, il y a, pour un étranger, une belle étude de mœurs à faire. Tout d'abord, il faut être sur ses gardes en se rendant à son siège. En plein milieu de l'allée, l'administration a fait installer, dans et à fleur du parquet, un bon nombre de crachoirs. Ils pourront ainsi servir aux voyageurs installés dans les bancs d'un côté et de l'autre. Mais si l'on ne fait pas attention, l'on risque d'y accrocher le talon de sa chaussure et de se donner une entorse. Une fois installé, le voyageur est pratiquement chez lui sur son banc. Les messieurs, sans que cela les dérange aucunement ou que personne en paraisse surpris, enlèvent leurs gilets et leurs vestes, leurs collets et leurs faux-cols,

Offrande à une statue de Bouddha.

Lanternes et torii à l'entrée d'un temple.

Prêtres japonais demandant l'aumône.

Danseuse hawaïenne.

leurs souliers, quelquefois aussi leurs bas. Au lieu de rester les pieds sur le parquet, ils les replient sous eux, comme ils font à la maison. L'on m'a affirmé que dans les chaleurs de l'été, ils enlèvent leurs pantalons, ne gardant que leurs sous-vêtements. La chose ne me surprendrait pas. Mais je ne puis garantir l'authenticité de l'information, n'en ayant pas été témoin moi-même.

Lorsque arrive l'heure du repas, un garçon passe à travers toutes les voitures. Il y a deux ou trois services consécutifs, selon le nombre des passagers. Sur demande, l'employé donne à chaque passager un petit papier de couleur jaune, rouge ou bleue, selon qu'il a opté pour le premier, le deuxième ou le troisième service. Sur la table, un menu imprimé en japonais et en anglais, indique l'ordre dans lequel les plats seront servis, plutôt que le choix à faire. Les plats sont peu nombreux: une soupe, du poisson, une viande avec légumes, du riz, un dessert. Le prix est le même pour tous. Les garçons de table présentent de grands plateaux aux convives et chacun se sert selon son appetit. Sitôt le dessert passé et mangé, il faut quitter la voiture réfectoire et retourner à sa place, afin d'assurer le service suivant.

Dans toutes les voitures, il est permis de fumer. Les Japonais sont de grands fumeurs de cigarettes. Je ne me rappelle pas en avoir vu, le cigare ou la pipe à la bouche. Les cigarettes, dont la fabrication est un monopole de l'Etat, tout comme en France et en Italie, sont faites avec du tabac japonais. Depuis quelques années, la Régie a tenté la fabrication de cigarettes dans le genre de celles des Etats-Unis, en particulier des « Camels » et des « Chesterfields », mais avec un succès plutôt relatif. Je m'excuse de vous donner tous ces détails, puérils en apparence, mais je crois qu'ils vous permettront d'avoir une idée de la vie intime du peuple japonais, mieux que de longues pages, sur la politique ou les questions internationales. Ils font ressortir un autre côté du caractère japonais qui a toujours frappé les étrangers. Je veux parler de l'adaptabilité et du don d'imitation des Japonais.

Certains voyageurs, après avoir vu ce qui se passe au Japon, reviennent chez eux en déclarant que les Japonais sont essentiellement des imitateurs, mais sans génie inventif. C'est une erreur. Non seulement ils ont su garder les traditions du passé dans les domaines des arts, des métiers, de la fabrication d'objets dont ils ont été les inventeurs et ont seuls le secret, mais dans le champ des découvertes modernes, ils peuvent souvent en montrer aux Européens. Et cela est vrai, en particulier, dans les domaines des sciences et de la médecine.

En ces dernières années, leurs médecins ont fait merveille et bouleversé, par leurs conclusions, certaines données, soi-disant définitives, des savants européens. La pauvreté des matières premières a forcé leurs ingénieurs, métallurgistes et géologues, à recourir aux recherches de laboratoire, aux amalgames et à tous les secrets de la science, afin de leur permettre de remplacer ces produits naturels qui leur faisaient défaut. Dans la plupart des autres domaines, cependant, ils ont pris

exemple sur les peuples de l'Occident. Mais ce n'était qu'à titre d'inspiration. En peu de temps, grâce à leur génie réel, ils ont su ajouter, changer, embellir, à tel point que le modèle premier a fait place à un produit supérieur et souvent entièrement nouveau. Cela s'applique surtout à la photographie et aux instruments d'optique. Si j'en avais eu le temps, j'aurais probablement pu pousser ces constatations vers d'autres champs d'activités, mais en dix jours, il est impossible de tout voir et de tout connaître d'un pays.

Malgré leurs recherches, leurs travaux et leurs efforts patients, il est cependant des problèmes que les hommes de science du Japon et des autres pays de l'univers ne peuvent arriver à résoudre: ce sont ceux qui leur sont imposés par les forces de la nature. Au Japon, le plus grave, le plus terrible de ces problèmes, cause de millions de pertes de vies, à travers les siècles, est celui des tremblements de terre. Aucun pays au monde n'a autant à souffrir des secousses sismiques que le Japon. On calcule qu'il y en a quinze cents en moyenne par année; soit quatre par jour. Règle générale, ces secousses passent inaperçues et ont une durée de quelques secondes à une minute et demie ou deux. On entend le cliquetis des vitres dans les fenêtres. On se réveille, en sursaut, au milieu de la nuit. Puis tout rentre dans l'ordre. A la première secousse, le cœur bat plus vite dans la poitrine. A la seconde, l'on n'y fait plus attention. Les Japonais y sont tellement habitués qu'ils n'en parlent jamais entre eux. Les journaux n'en font pas mention.

Le plus terrible des tremblements de terre, non seulement du Japon mais de tout l'univers, se produisit en 1923, à Yokohama et à Tokio. Ces deux villes sont toutes proches l'une de l'autre. Il est présentement impossible de savoir où commence l'une et où finit l'autre. Le 1er septembre, la terre fut fortement ébranlée à Yokohama. De grandes ouvertures se firent jour dans les rues et sous les bâtisses. Des vagues d'une hauteur incroyable balayèrent le port. En un instant, les maisons construites de papier, de bambou, de bois et sans fondations, tombèrent les unes sur les autres, comme autant de châteaux de cartes. Il en était de même à Tokio, moins les poussées de vagues. Femmes et enfants s'élancèrent hors des maisons dans un sauve-qui-peut général. C'était tomber de Charybde en Scylla. Le feu s'était communiqué aux magasins et aux résidences. La ville entière n'était plus qu'un immense brasier, dans lequel les habitants mouraient, étouffés par la fumée ou calcinés par les flammes.

Le calme se rétablit enfin. On calcula les pertes: dans les deux villes, cent mille personnes avaient perdu la vie. Il y avait autant de blessés. Les pertes matérielles s'élevaient à quatre milliards et demi. Mais les Japonais n'étaient pas hommes à se lamenter sur leur malheureux sort et à se décourager. Grâce aux souscriptions venues de toutes les parties du pays et de l'extérieur, en particulier des Etats-Unis, l'œuvre de reconstruction et de rénovation fut entreprise sans retard.

N'étaient les nombreuses pertes de vie, l'on pourrait dire que le cataclysme fut un mal pour un bien. L'expérience était concluante: les frêles constructions de bois et de bambou étaient de véritables trappes à incendie. Puisqu'il fallait tout recommencer en neuf, autant songer à élever des constructions en pierre ou en brique, selon des plans modernes, à l'épreuve des tremblements de terre et de l'incendie.

C'est ce qui fut fait. Yokohama s'est relevé de ses cendres et de ses ruines. Les nouveaux édifices, usines, manufactures, hôtel de ville, préfecture, hôtels, sont tous solidement construits en pierre et en brique. Moins de quinze ans après la grande catastrophe, l'on n'en trouve plus trace. De grands boulevards, de larges rues, ont remplacé les petites allées tortueuses d'autrefois. La rue commerciale, Benten-dori, où je suis allé si souvent, au point qu'elle m'était aussi familière qu'une rue de chez nous, est bordée de beaux magasins. La population de sept cent cinquante mille habitants peut s'y procurer tout ce dont elle a besoin. Les prix « défient même la compétition chinoise », surtout quand il s'agit de sous-vêtements, de chemises, de kimonos et, d'une façon générale, d'articles de soie, de satin et de cuir.

Evidemment une ville, à peine relevée de ses cendres, ne peut offrir au touriste, des musées, des antiquités, des temples à visiter, et d'une façon générale, ces souvenirs de toutes espèces, dont les habitants d'une ville ignorent presque toujours l'existence, (comme le Château Ramezay à Montréal). Mais Yokohama, tout comme Tokio, avec ses hauts édifices, ses hôtels où l'on a de si belles chambres et de si bons repas à un prix dérisoire, avec son exposition nationale tenue il y a deux ans, demeure comme un emblème vivant de l'héroïsme, de l'esprit d'entreprise et de la foi dans ses destinées futures, du peuple japonais.

KAMAKURA. TOKYO. NIKKO.

Le pèlerinage au Bouddha Daibutsu de Kamakura — Visite de l'Empereur Pu Yi au Japon — Le Palais impérial et la Diète à Tokyo — Les rues de la Capitale — Les foules japonaises — Le cortège des deux empereurs — Le patriotisme japonais et ses manifestations — Le théâtre classique — Comédies et drames — Les temples de Nikko.

•

Mesdames, messieurs, mes jeunes amis,

Il nous reste trois jours à passer au Japon. Et pourtant que d'endroits encore à visiter, que de choses à dire sur ce pays si captivant! Dix jours sont si vite passés! Yokohama va nous servir de base de rayonnement pour nos dernières courses. D'ailleurs, nous y sommes on ne peut mieux installés, dans le « New Grand Hotel », construit à l'épreuve du feu et des tremblements de terre. Monsieur Harada, le gérant de la maison, en homme avisé et soucieux de plaire à ses clients, a fait déposer dans chacune des chambres un pot de lis de Pâques, accompagné de sa carte de visite. Tout naturellement, nous aimerions à diriger nos pas vers le Fujiyama san. Mais la montagne sacrée, au cône enneigé, se dérobe à nos regards, perdue dans les nuages et un épais brouillard.

Par bonheur, à quelque quinze milles, se trouve l'un des endroits les plus fréquentés de tout le Japon: Kamakura. C'est l'une des grandes plages à la mode pendant l'été et un endroit de pèlerinage, toute l'année. La ville, berceau du système féodal, a joué un rôle important dans l'histoire artistique du pays et a connu les gloires militaires des « shoguns ». Aujourd'hui, déchue de sa grandeur ancienne et d'une population restreinte, Kamakura n'en reste pas moins, une ville qu'il faut absolument visiter, si l'on ne veut pas revenir chez soi, avec le regret d'avoir fait un voyage incomplet. Les rues, les maisons, les magasins, les habitants sont sans cachet. C'est la répétition de ce que l'on voit dans d'innombrables villes japonaises de même importance. Ce sont les mêmes échoppes dans lesquelles, les marchands vendent aux pèlerins et aux touristes, mille petits bibelots et souvenirs: des statues de Bouddha, des cartes postales, des livres, des photographies, des bâtonnets pour la table, des lanternes, de l'encens ou du bois de santal, des poissons aux formes rebondies, dont l'intérieur a été vidé, et qui serviront de lampes; tous ces petits riens enfin dont les Japonais sont si friands et qui satisfont leur curiosité de grands enfants.

L'attirance de Kamakura est ailleurs. Les centaines d'hommes, de femmes, d'enfants, d'écoliers aux uniformes bleus, qui descendent des voitures de chemin de fer ou des tramways de Tokio et de Yokohama, se dirigent tous, en cette saison trop froide pour les divertissements de

la plage, vers un temple et une statue. Ce sont le temple et la statue du grand Bouddha Daibutsu de Kamakura. Il y a d'autres statues du Bouddha au Japon: à Beppu, Kobé ou Nara par exemple. Aucune n'est l'objet du culte réservé à celle de Kamakura, aucune n'est aussi belle, aussi artistique. Coulée dans le bronze et pesant une centaine de tonnes; d'abord enfermée dans l'enceinte d'un temple détruit par un raz de mer; exposée ensuite au grand air, dans un vaste parc, entouré de fleurs et de pruniers; le Bouddha Daibutsu a résisté aux vents et aux tempêtes, aux tremblements de terre et à toutes les intempéries des saisons. Les pierres de la base ont été déplacées ou brisées. Toujours la statue est demeurée en place.

Un avis affiché à l'entrée du parc qui mène au monastère et à la statue, se lit comme suit: « Etranger, qui que vous soyez, d'où que vous veniez et quelle que soit votre religion, rappelez-vous, en entrant dans ce sanctuaire, que vous foulez une terre sanctifiée par les prières et l'adoration des âges passés. C'est ici le temple de Bouddha, le portail de l'Eternel. Vous devez y passer avec respect et révérence ». Le piédestal de pierre, sur lequel est installée la statue, repose sur une plateforme. On y accède par une dizaine de marches. Le Bouddha est dans l'attitude de la méditation, assis sur ses jambes recourbées, les mains reposant sur les genoux. Les paupières sont à demi fermées et laissent à peine apercevoir les yeux en or solide. Le front est entouré d'un cercle d'argent solide qui pèse trente livres. De toute la figure se dégage un air de bonté, de douceur, de calme et de majesté, comme je n'en ai jamais vu sur aucune autre statue dans l'univers entier. Je suis resté de longs moments en admiration devant ce chef-d'œuvre. Sa seule vue suffit à produire un sentiment de paix et de tranquillité. C'est l'œuvre d'un maître. Il n'est pas surprenant que les bouddhistes et les shintoïstes, pour qui le dieu est une représentation de la divinité au repos, lui adressent leurs prières et leurs demandes. Il est l'incarnation de l'idée qu'ils se font du bonheur éternel, de ce nirvâna dans lequel, tous les soucis font place à la libération complète de l'individu et à l'absence de préoccupations terrestres. Le nirvâna: c'est la suprême récompense du patriotisme, du respect dû aux ancêtres, de la vénération accordée à la personne divine de l'empereur.

Nous devions être témoins de ce que pouvaient être ce patriotisme et cette vénération, pendant les quelques jours passés à Yokohama et Tokio. Notre visite, dans ces deux villes, eut lieu juste à l'époque où l'empereur Pu Yi, du Mandchoukuo, était au Japon. Ce fut l'occasion d'un déploiement extraordinaire de toutes les forces militaires et navales de l'Empire du Soleil Levant et de témoignages non équivoques de l'amour des sujets envers leur empereur. Les plus minutieuses précautions avaient été prises, afin qu'aucun incident désagréable ne vînt troubler les fêtes, organisées en l'honneur de l'auguste visiteur. Toutes les routes conduisant à la capitale étaient gardées par des soldats ou des

membres de la force secrète. Aucune voiture, aucun automobile, ne pouvait approcher à cinq milles à la ronde sans être arrêté, les occupants interrogés et les voitures fouillées.

A Tokio, toutes les maisons sont décorées à profusion de drapeaux, de banderoles, de fleurs. L'étendard japonais, blanc et rouge, est partout en évidence, mêlé aux couleurs du Mandchoukuo: jaune, blanc, rouge et noir. Sur le bord du trottoir des principales artères, des drapeaux japonais alternent avec des drapeaux mandchous. Entre deux drapeaux, un cerisier en fleurs, apporté des forêts voisines. Arbres et drapeaux sont reliés entre eux par des treillis auxquels sont suspendues des lanternes chinoises. Dans les vitrines des grands magasins, le portrait de l'empereur du Japon est exposé à côté de celui de l'empereur du Mandchoukuo. La grande rue commerciale, la Ginzah, est couverte d'une profusion de fleurs et de drapeaux. Des milliers de promeneurs vont, viennent, retournent sur leurs pas, heureux du spectacle qu'ils se donnent à eux-mêmes. La ville entière prend part aux fêtes. L'on dirait que ses six millions d'habitants sont tous réunis aux environs du palais impérial, des théâtres et des grands parcs du centre de la capitale. Tout le monde se pousse, se bouscule, les femmes sont mêlées aux hommes. On ne connaît plus les différences hiérarchiques. Les hommes, qui insisteraient pour que leurs épouses les suivent à deux pas en arrière, les perdraient bientôt dans la foule grouillante.

Le soir venu, c'est, à perte de vue, une féerie de lumières électriques, d'enseignes Néon rouges, de vitrines illuminées, de lanternes roses. Des marchands ambulants installent leurs magasins partout où ils peuvent trouver un petit coin. Ce peuple est bon enfant. Il s'amuse. Les jeunes filles et les femmes ont leurs kimonos et leurs obis de l'époque des cerisiers en fleurs. Tous veulent témoigner de leur patriotisme, de leur orgueil national en même temps. Sans l'intervention du Japon, c'est un fait bien connu, Pu Yi, au lieu de régner sur un empire, serait probablement en exil ou en prison. De crainte que, comme tant d'autres chefs chinois, il ne se laisse prendre aux offres alléchantes de la Russie soviétique, il faut le combler d'honneurs, l'impressionner vivement par le déploiement des forces armées, l'amener à renouveler son alliance avec le Japon et lui faire comprendre que le peuple est avec son empereur. Tout ce qu'il verra, tout ce qu'on lui dira, doit tendre vers ce but. Et certes les discours étaient superflus, sinon inutiles, devant ce que ses yeux pouvaient voir dans la ville même de Tokio, au cours des réceptions organisées en son honneur ou des processions dont il était, avec Sa Majesté l'empereur Hirohito, la principale figure.

Les membres de sa suite avaient leurs chambres dans « l'Hôtel Impérial », l'une des plus belles constructions du genre de l'univers. Pu Yi se retirait au château impérial, situé en plein centre de la ville. Le grand public n'y a pas accès. Il peut cependant en apercevoir divers édifices, du haut de quelques bâtisses des environs. Pu Yi est installé

dans l'une des ailes. Tous ses appartements sont décorés avec une richesse de tentures et de couleurs à faire rêver. Tout autour sont d'immenses jardins remplis de fleurs et d'arbres plus que centenaires. En regardant au loin sur la ville, il peut apercevoir la nouvelle Diète (Parlement impérial), dont la construction vient à peine d'être achevée. En lisant la Constitution de l'Empire du Japon, il devait probablement souhaiter pour lui-même, les pouvoirs octroyés par les lois à l'empereur Hirohito.

Le Japon, il est vrai, s'est modernisé et a copié, lors de la Restauration, la forme des divers gouvernements européens. Mais cette copie a été bien incomplète et les législateurs n'ont pu se libérer entièrement des idées de l'époque féodale. L'empereur reste encore et toujours le maître de la nation. Il peut dire, avec plus de vérité encore que Louis XIV: « L'Etat c'est moi. » Il y a bien un cabinet et un parlement composé de la Chambre des Pairs et de la Chambre des Députés. Mais le Cabinet n'est pas responsable à la Chambre. Il ne relève que de l'empereur. Et encore, n'est-ce pas comme un corps, formant un tout homogène. Chacun des ministres, au contraire, doit répondre personnellement de ses actes, à titre de sujet. Sa Majesté Impériale peut imposer son veto à toutes les lois passées par la Diète, en soumettre ou en proclamer de nouvelles, et cela de sa propre autorité, lorsque les Chambres ne sont pas en session. Pu Yi, tout empereur du Mandchoukuo qu'il est, ne peut rien entreprendre dans le domaine militaire ou international, sans le consentement de ses aviseurs, nommés par le Japon. Empereur, ses pouvoirs sont limités par le bon vouloir de ceux qui le maintiennent en fonctions.

Et quelle différence aussi entre son palais en cours d'érection, sa ville capitale toute neuve, aux rues boueuses et poussiéreuses, et ce qu'il voit à Tokio. En compagnie de son hôte, tous deux assis au fond d'un landau, entourés de soldats aux épées brillantes, ils sortent du palais. Il leur faut d'abord traverser les jardins, passer par-dessus un pont-levis jeté sur un large fossé rempli d'eau, continuer encore dans d'autres jardins jusqu'à ce qu'ils arrivent au grand mur d'enceinte, d'une longueur de cinq milles. Sur le grand boulevard, des millions de Japonais sont massés, en silence, dans l'attente de l'impérial cortège.

Pendant plus d'une heure, parcourant des rues pavées en asphalte, d'une largeur qui va de soixante-quinze à près de trois cents pieds, Pu Yi pouvait admirer les édifices gouvernementaux, les clubs, à huit ou dix étages, les grands magasins à rayons qui ne le cèdent en rien, pour l'organisation interne et la quantité des marchandises mises en vente, aux meilleurs de New-York. Les théâtres modernes, les ponts solides en pierre de taille ou de granit, les immenses jardins, les parcs d'amusements, les gares de chemin de fer, construites dans le style futuriste, font partie d'une ville qui est l'égale pour la construction, la beauté, la richesse, la population, des plus grands centres européens.

Evidemment, les autorités se sont bien gardées de conduire Son Altesse Impériale, dans les faubourgs et les quartiers excentriques.

A Tokio, comme dans toutes les grandes villes de l'univers, il y a des parties entières habitées par des pauvres, de ces pauvres qui ignorent tout des joies ordinaires de la vie, qui sont obligés de se priver de ce que nous considérons comme des nécessités absolues, au point de vue de l'hygiène et de la propreté. Dans la périphérie, les rues sont étroites et malpropres, sans trottoirs ou chaussées pavées. Les maisons à un étage tombent en ruines. Les familles vivent entassées les unes sur les autres dans de petites bicoques. C'est la malheureuse rançon du progrès, du développement industriel trop intense, du service militaire obligatoire et de la désertion des campagnes pour les plaisirs des villes. Les jeunes gens, après avoir servi sous les armes, trouvent bien ternes et ennuyeuses les longues journées et les plus longues soirées passées à la maison. Ils ont appris tout ce que les villes offrent de distractions, plus ou moins honnêtes.

L'on n'a pas permis à l'empereur du Mandchoukuo de voir ces choses, mais au moins il a pu étudier l'apparence extérieure du peuple, pressé de chaque côté de la route. Quel étrange coup d'œil! Des milliers d'hommes, en sombres kimonos japonais, mais, par une anomalie étrange, coiffés presque tous de chapeaux melon ou de feutre, joignant ainsi dans un mélange baroque, deux styles nullement faits pour aller ensemble. Des milliers ont comme chaussures des « gétas », sortes de planchettes en bois, retenues sous le pied, par une courroie qui passe entre le gros et le second orteil. D'autres portent des souliers en cuir, presque tous de couleur jaune. Toujours par engouement des choses occidentales et désir d'imitation, les trois quarts des hommes et des jeunes gens sont affublés de lunettes avec montants en corne, qu'ils en aient besoin ou non d'ailleurs. Plus le montant de ces lunettes est lourd et épais, plus grande est censée être la supériorité intellectuelle de celui qui les porte. Et comme si ce n'était pas encore assez pour les enlaidir, hommes, femmes, enfants, sous prétexte de se défendre des maladies contagieuses: rhumes, grippe, etc., ont constamment devant la bouche, soit dans les magasins, soit sur la rue, des muselières noires, comme celles des médecins ou des gardes-malades dans les hôpitaux. En ces derniers endroits, l'on comprend que ce soit nécessaire. En public, cela paraît ridicule.

A côté des femmes, généralement petites, jolies, aux yeux droits, restées fidèles aux costumes des ancêtres, aux robes de soie, des gétas aux pieds, en voici des centaines et des milliers d'autres qui se sont libérées, qui veulent être de leur temps et qui se moquent ouvertement de leurs sœurs moins avancées. Ces dames et demoiselles ont adopté les robes et les costumes à l'européenne. Elles se coiffent avec des chapeaux importés, à la mode de Paris ou de New-York. Dans les salons de beauté, elles se font donner des « permanents », pour lesquels leurs

cheveux noirs et raides ne sont nullement faits. Les « arriérées », (et c'est la majorité), se couvrent la figure et le cou d'une composition blanche qui leur donne une teinte de mortes. Les « modernes » ont recours aux rouges et aux fards pour leurs joues et leurs lèvres; elles se font donner des manicures, leurs ongles étant toujours d'un rouge éclatant, à l'exemple de leurs compagnes d'Amérique ou d'Europe. Abstraction faite de la calamine qu'elles mettent sur leurs figures, il est certain que les « traditionalistes » font bien meilleure impression que les modernes. Les modes occidentales n'ont jamais été faites pour les Japonaises et elles ne répondent nullement aux besoins d'un pays où le soleil ne demande qu'à se refléter sur de belles étoffes de soie qu'enjolivent des dessins de fleurs, de cygnes, de feuilles, de fruits et de branches d'arbres.

Un étranger, perdu dans cette foule, n'aurait pas été sans remarquer l'essentielle différence entre les manifestations patriotiques japonaises et celles beaucoup plus bruyantes, de goupements semblables en Amérique ou en Europe. Alors qu'à New-York, par exemple, tout le monde chante ou crie à tue-tête, lors du passage d'un héros national ou d'une simple vedette de cinéma; que toutes les fenêtres des demeures ou des immeubles à bureaux sont remplies de curieux qui agitent des drapeaux ou des mouchoirs et lancent des confettis, des morceaux de papier ou des banderoles de couleur; rien de tout cela n'existe au Japon. Il n'est permis à aucun sujet, de regarder d'en haut, la personne auguste et divine, du fils de la déesse Soleil. Par suite toutes les fenêtres au-dessus du premier étage sont fermées. L'on n'y voit pas une seule figure, pas un seul spectateur. Ce règlement, basé soi-disant sur des considérations d'ordre hiérarchique et religieux, est en même temps une protection contre les meurtriers et les anarchistes. Sur le passage de la voiture impériale, tous se prosternent profondément, comme au temple. L'empereur passé, les « benzai » joyeux et triomphants éclatent, lancés par des voix gutturales.

Ces hauts édifices si froids et si nus en apparence, le silence impressionnant qui accompagne le passage du prince, désemparent un peu la première fois. Pourtant, il ne faudrait pas en conclure à un manque de patriotisme, de la part du peuple japonais. C'est tout simplement qu'il ne l'exprime pas de la même façon que nous. D'ailleurs, le vrai patriotisme se manifeste beaucoup moins en paroles qu'en actes. Et il n'est pas un peuple au monde plus décidé, non seulement à défendre la personne de son empereur, mais aussi à assurer la grandeur de sa patrie. Cela se comprend. La vie présente ne compte qu'en relation directe de la vie future. Mourir pour le souverain ou la patrie, c'est être assuré d'un avenir heureux. Pourquoi, par conséquent, hésiter devant les sacrifices qu'impose la guerre? Ces simples vérités expliquent la force de l'armée et de l'empire japonais, pourquoi aussi dans une guerre, les soldats se lancent à l'assaut avec tant de courage, pourquoi,

enfin, les chefs peuvent demander à leurs subordonnés de s'exposer aux plus grands périls.

A l'école, l'enseignement patriotique, sous une forme spéciale, inspirée d'actes de bravoure récents, fait partie du cours ordinaire des études. A l'heure présente, les communistes y cherchent, par tous les moyens possibles, à tuer ce patriotisme dans le cœur des Japonais. Les succès remportés à date sont relatifs. La surveillance de la Sûreté est tellement active, les journaux sont suivis de si près, que les doctrines subversives n'ont pas encore fait une trouée profonde dans le peuple. Toutefois, les conditions économiques peu favorables, les taxes imposées pour l'entretien de l'armée et de la flotte, les souffrances indéniables du peuple, les maigres salaires payés aux ouvriers, tout cela est cause d'un mécontentement, dont les forces communistes ne manquent pas de profiter, au Japon, comme dans toutes les autres parties de l'univers.

Mais si les communistes sont passés maîtres dans l'art de la propagande antipatriotique et savent saisir toutes les occasions et tous les moyens pour arriver à leurs fins, les vrais patriotes japonais ne se laissent pas devancer par leurs adversaires, dans ce domaine. Le cinéma et le théâtre continuent le travail commencé dans les écoles. Les films américains ont beaucoup de vogue assurément, mais le peuple préfère les vues animées tournées au pays. La trame des récits est plus conforme aux traditions japonaises, les acteurs sont du pays et savent mieux que des étrangers, ce qui, dans leurs gestes, leurs paroles et leurs façons d'agir, plaira aux spectateurs. Et comme ces spectateurs sont toujours friands des histoires qui rappellent les grandeurs du passé, le cinéma devient, en même temps qu'une distraction, une école d'exaltation patriotique.

Il en est de même du théâtre, surtout des représentationts de pièces anciennes et classiques, connues sous le nom de « Nôs ». Ces drames ou comédies remplissent, dans la littérature japonaise, le même rôle que les œuvres de Corneille, de Racine, de Molière ou de Shakespeare, dans les littératures française et anglaise. A certaines époques de l'année, pendant plusieurs semaines consécutives, les plus grands théâtres de Tokio ont leur saison de « Nôs », tout comme il y a, par exemple, une saison de grand opéra à New-York. Invité par un ami du Japon qui avait, non sans difficulté, trouvé des billets, j'assistai à l'une de ces représentations, J'arrivai très en retard, vers les quatre heures de l'après-midi. La pièce avait commencé à deux heures et demie. Mais comme je ne comprenais rien à ce qui se disait et se passait, comme par ailleurs le dernier acte ne devait se terminer qu'à dix heures du soir, je me consolai facilement, de ce que je... n'avais pas perdu. La salle, les spectateurs et leurs réactions, l'arrangement de la scène, m'intéressaient beaucoup plus que les pièces elles-mêmes. Et tout d'abord, ce n'était pas une, mais quatre pièces que l'on jouait: deux comédies et deux

drames anciens. Dans le parterre et les galeries, il devait bien y avoir quatre mille cinq cents personnes. Les « geishas », aux hautes coiffures noires, la figure toute blanche, en beaux habits, étaient venues en grand nombre. Quelques femmes seules. Des hommes en plus grand nombre. En arrivant à leurs places, ces derniers s'étaient empressés d'enlever leurs kimonos de dessus et leurs gétas ou souliers. Quelques-uns avaient trouvé le moyen de replier leurs jambes sous eux et de s'y asseoir. Dans la salle, à demi obscurcie, c'est le silence complet. Aucun rideau ne sépare la scène des spectateurs.

Les acteurs arrivent sur la plate-forme, en passant du fond de la salle par une ouverture dans le parquet, et s'avancent sur des planches, le long des deux murs. Comme au temps des ancêtres, les rôles féminins sont tenus par des hommes. Deux musiciens-chantres sont juchés sur une petite plate-forme, à une dizaine de pieds au-dessus de la scène. Au cours de la pièce, ils diront à l'auditoire, ce qui est supposé s'être passé entre la scène qui vient de se terminer et celle qui va suivre, cependant que les acteurs restent immobiles, en place. Comme il s'agit de pièces classiques et patriotiques, tous les rôles d'importance reviennent à des shoguns, des daimyos ou des samuris. Ils portent de riches costumes de soie et de brocart. Au moment où j'entre dans le théâtre, la seconde pièce tire à sa fin. C'est une comédie désopilante, paraît-il. Les acteurs sont supposés échanger entre eux des propos très drôles, des mots d'esprit, des farces. Tout cela est indiqué sur le programme, imprimé en anglais, qui nous a été remis à l'entrée. A regarder les spectateurs, l'on ne s'en douterait jamais. Pas une figure qui se déride. Pas un rire, pas un sourire même. Hommes, femmes, jeunes gens, jeunes filles, sont d'un sérieux à laisser croire qu'ils assistent à la mort du héros. Lorsque, la comédie finie, les acteurs se retirent de la scène, pas un applaudissement, pas un cri, pas un battement de mains. Tout retombe dans un morne silence. A peine si l'on entend quelques chuchotements.

Juste le temps de changer la scène, de remplacer la ferme de la pièce précédente par un intérieur de monastère bouddhiste, de permettre aux acteurs de s'installer et la pièce suivante commence. C'est un drame historique. L'abbé et les bonzes d'un monastère échangent des propos entre eux. Chacun se tient à sa place marquée. Ils ne remuent pas. L'abbé parle longuement, à voix lente. Ses phrases sont entrecoupées par les protestations des moines. Tout à coup, on frappe à la porte. Des soldats entrent en scène. Ils cherchent un ennemi en fuite. L'abbé ne tourne même pas la tête pour les regarder ou protester contre cette intrusion. L'ennemi qu'ils cherchent est caché dans le monastère, habillé en moine. On fait des perquisitions. L'abbé laisse tomber de sa bouche des paroles de paix et de bon conseil. Juste à ce moment, mon voisin lance à plein gosier un cri rauque. Je sursaute sur ma chaise. Je me demande s'il est malade ou va avoir une faiblesse. Aussi imperturbable que l'abbé en scène, il est parfaitement tranquille.

Sa figure est redevenue impassible. Personne n'a l'air surpris de ce qui vient d'arriver. De divers coins de la salle, j'entends d'autres cris du même genre. C'est ainsi, paraît-il, que les spectateurs expriment leur satisfaction, soit de l'heureuse issue d'une partie du drame, soit du talent des acteurs.

J'écris des cartes postales. La pièce se continue et ne finira qu'à six heures. La salle se vide presque entièrement pour une demi-heure, pendant laquelle les spectateurs prennent leur souper dans des restaurants à l'intérieur du théâtre. L'entr'acte terminé, je retourne à la pièce suivante. Cette fois, c'est encore un drame. Nous sommes aux plus beaux jours de la féodalité. Les costumes sont d'une richesse éblouissante. En me référant au programme, je vois que c'est un hymne continuel à la gloire de l'empire. Les acteurs déclament sans doute des vers ou de la prose de haute envolée, inspirés par le patriotisme le plus pur. Je suis prêt à le croire sur parole. Mais je n'y comprends toujours rien et mes voisins demeurent toujours aussi calmes, aussi tranquilles, que lors de la présentation de la comédie du début. Il est assez tard. Je quitte le théâtre satisfait de ce que j'ai vu.

Il nous restait une excursion à faire avant de quitter le Japon. Après avoir vu tant de beautés et de richesses, il semblait qu'il était inutile d'en chercher d'autres. Et pourtant les Japonais ont coutume de dire: « n'employez jamais le mot *merveilleux* avant d'avoir vu Nikko. » Nous irons donc à Nikko, un village situé à quatre-vingt-dix milles environ, au nord de Tokio. Sur la longue route poussiéreuse, les villages se succèdent les uns aux autres: maisons basses à un étage, les femmes travaillent aux champs, des vieilles transportent de lourds fagots de bois sur leurs têtes, les hommes labourent, les petits garçons et fillettes s'amusent. Des rues que l'on arrose à la main avec des pots de grès ou de fer blanc; des échoppes où sont réunies toutes sortes de marchandises. A trente milles environ, commence la longue allée des cryptomérias, arbres géants, dont les branches s'élèvent vers le ciel à une hauteur de plus de cent cinquante pieds. Le tronc atteint parfois jusqu'à vingt-cinq pieds de circonférence. Ces arbres formeront comme un dais au-dessus de la route, jusqu'à ce que nous arrivions à Nikko.

Le village est sans importance. Mais la colline au pied de la montagne est couverte de temples et de pagodes. Voici d'abord, le pont sacré en bois de laque rouge. Il est connu dans l'univers entier. Pas une tasse ou soucoupe japonaise, pas un service de vaisselle, sur lequel il ne soit reproduit. Seul l'empereur ou son envoyé a le droit d'y passer. Par des routes tracées entre les cryptomérias, nous montons vers les temples bouddhistes et shintoïstes qui précèdent le tombeau de Iyeyasu, le plus grand des shoguns, le Napoléon de l'histoire japonaise. Six mille hommes travaillèrent, pendant douze ans, à la construction des temples, des pagodes, des torii, des lanternes de pierre, des monastères, de tous les édifices réunis en cet endroit. Statues de dieux et de gardiens

de temples, sculptures sur bois et sur pierre, gongs et cloches de bronze, souvenirs du passé et constructions modernes, édifices sur lesquels le temps a laissé sa patine, temples plus récents: tout concourt à la beauté du site.

Après avoir gravi de longs escaliers, nous arrivons à l'écurie du Cheval Sacré. A la porte, sculptés en haut-relief, sont trois singes. Par leurs gestes (les deux mains sur la bouche, les yeux, les oreilles) ils donnent à tous une leçon de profonde sagesse: « Ne rien dire, ne rien voir, ne rien écouter de mal. » Si ce conseil était suivi à la lettre, comme l'univers serait plus heureux! Plus loin, au second palier de la colline, c'est la porte de laque blanc, dite « Porte du Matin au Soir ». Cet espace de temps, selon les Japonais, suffit à peine à en admirer toutes les beautés. Enfin couronnant le tout, d'un côté le temple qui contient le tombeau du grand shogun, de l'autre le temple élevé à la mémoire de son fils. Oui, les Japonais ont raison: « il ne faut jamais employer le mot *merveilleux* avant d'avoir visité Nikko. » En voyant tant de richesses et de beauté, l'on éprouve plus que de l'admiration. C'est le génie architectural de l'Extrême-Orient dans toute sa splendeur! Les mots manquent. On quitte Nikko, comme tout le Japon, l'âme serrée, comme écrasé par tout ce que l'on a vu. Et l'on craint que l'au revoir du départ ne soit un adieu...

LES ÎLES HAWAÏ. HONOLULU.

Sur l'Océan Pacifique — La semaine des deux dimanches —Les îles Hawaï — L'arrivée à Honolulu — Aloha! — La bienvenue avec des « leis » — Dans les rues de Honolulu — Les Japonais à Hawaï — Autour de l'île de Oahou — Le mont Pali — Casernes et plantations — Waikiki Beach — Les hôtels de Waikiki — Les danses hawaïennes — Un soir de « fausse lune » à Waikiki.

•

Mesdames, messieurs, mes jeunes amis,

La température, au moment de notre départ du Japon, était des plus maussades: pluie, vent, froid, brouillard. Nous voguions sur l'Océan Pacifique. Pacifique, l'immense nappe d'eau, qui couvre près du tiers de la superficie du globe, ne devait l'être que de nom. Trois jours durant, l'« Empress of Britain » est bercée par les longues vagues de fond. Le vent hurle dans les cordages. Malgré les trois mois passés en mer, bon nombre de passagers n'ont pas encore le pied marin et doivent rester enfermés dans leurs cabines, à se remettre des fatigues de la Chine et du Japon. Après deux jours, ceux qui sont capables de sortir sur les ponts, en sont récompensés par la vue d'un ciel qui, redevenu serein, est sans nuages. Le soleil brille sur une mer aux eaux d'un vert profond. Les vagues qui se poursuivent les unes les autres sans fin se brisent, en écumant. La vie à bord serait des plus intéressantes, n'était ce grincement continuel, ce crissement des plaques de fer et de bois, les uns contre les autres, qui donne sur les nerfs. C'est, jour et nuit, une sorte de gémissement de tout le navire, toujours le même, toujours triste. Les vagues clapotent sur les parois et s'y soulèvent en jets qui montent jusque sur le pont supérieur. Pour ceux qui aiment les manifestations de la nature en colère, rien n'est comparable, en grandeur et en beauté, à l'océan en tempête.

A tout prendre, voguer sur une mer calme pendant cinq ou six jours, sans voir un bateau ou une voile à l'horizon; n'avoir d'autre distraction que le spectacle de quelques oiseaux blancs qui attendent leur becquée ou des baleines qui viennent respirer à la surface; constitue un passe-temps plutôt monotone. L'agitation de l'océan apporte une diversion bienvenue. Les débuts sont parfois difficiles et engendrent le terrible mal de mer. Mais peu à peu, l'on s'y fait. L'on prend plaisir à se pencher sur le pont ou à s'installer à l'avant du navire, afin de contempler la vision féerique qu'offrent les eaux qui changent sans cesse de couleur et de forme. Pour certains passagers, tout cela évidemment est sans aucun intérêt. Pour eux, tous les jours, « la vie recommence » bien simplement: les parties de tennis, le « shuffle board », le jeu de crapaud, la musique, la danse et... les cartes.

L'« Empress » avait tourné le cap directement vers les îles Hawaï. Nous allions être en marche pendant six jours entiers... sept même, car nous ajouterons un jour à notre vie, un jour qui ne portera pas de date au calendrier. Il est bon d'expliquer ce phénomène, en apparence incroyable, mais bien connu de tous ceux qui ont traversé le Pacifique, ne fût-ce qu'une fois.

Lorsque j'étais enfant et que je demandais à mon père ou à mes professeurs quelque chose d'irréalisable, tout en ne voulant pas refuser ma requête, d'une façon ouverte, ils avaient coutume de me répondre: « Oui, tu l'auras dans la semaine des trois jeudis. » Que de fois n'ai-je pas cherché sur le calendrier cette fameuse semaine des « trois jeudis! » Si je ne l'ai jamais trouvée, j'ai du moins appris qu'il y avait une semaine des « deux dimanches ». Voici comment. Dès le lendemain de notre départ de New-York, nous avions avancé les horloges d'une heure et fait de même les jours suivants, jusqu'à notre arrivée en Europe. Comme vous le savez sans doute, il y a une différence de cinq heures, entre Londres et le Canada. Nous avions continué, avec des variantes, dans la Méditerranée, l'Océan Indien et jusqu'au Japon. Il arriva un moment où il y avait une avance réelle de vingt-quatre heures entre Montréal et un endroit dans l'Océan Pacifique, soit au 180ième méridien. C'est la ligne internationale de changement de dates. A ce méridien, il faut compter une journée supplémentaire au calendrier, si l'on se dirige de l'Orient vers l'Amérique et en soustraire une, si l'on va en sens inverse. Or c'est le 21 avril, dimanche de Pâques, que l'« Empress » traversa le 180ième degré de longitude. Il y eut donc à bord deux dimanches de Pâques... et une double raison de célébrer la fête avec grande pompe. Le lendemain, lundi, était le 22 et non pas le 23 avril. Nous étions à la même date que notre prochain port d'arrêt: Honolulu, aux îles Hawaï.

Depuis vingt-cinq ou trente ans, les îles Hawaï ont beaucoup de vogue auprès des voyageurs et des touristes. Une campagne de publicité tapageuse, aidée par la chanson et la photographie, a attiré l'attention de l'univers sur ce groupe perdu au milieu de l'Océan Pacifique. Mais les connaissances géographiques du grand public peuvent se résumer à peu près comme suit: « Honolulu est une ville de l'île Hawaï, située sur la plage de Waikiki. Le climat est très chaud et l'on s'y baigne à toutes les saisons de l'année. Hawaï est remarquable pour ses beaux couchers de soleil, ses clairs de lune et ses musiciens qui jouent du ukelele. » Ces notions sont pour le moins superficielles. La vérité est que l'archipel, connu sous le nom général de Hawaï, est composé d'une dizaine d'îles, situées en plein milieu de l'Océan Pacifique. Les plus importantes s'appellent: Niihaou, Kaouaï, Oahou, Molakaï, illustrée par le dévouement du Père Damien envers les lépreux, Maouï et Hawaï. D'abord gouvernées par différents rois, puis, à la suite de la révolte de 1893, organisées en république, les îles appartiennent maintenant aux

États-Unis, dont elles forment un territoire. Le gouverneur et le secrétaire territoriaux, doivent être natifs ou au moins citoyens des îles. Ils sont nommés par le Président des Etats-Unis et restent en fonctions pendant quatre ans. La population totale de toutes les îles est d'environ 350,000 âmes, composée de descendants des anciens Hawaïens, d'Américains, de Japonais, de Chinois, de Malaisiens et d'autres peuples orientaux.

Pour le moment, Oahou sur laquelle se trouve la ville de Honolulu sera seule à retenir notre attention. Nous allons y passer trois jours. Le quai, est dominé par une haute tour carrée à horloge. Chaque façade porte l'inscription magique: « Aloha », qui veut dire, selon les circonstances, bienvenue, au revoir, merci ou je vous aime. L'intérieur du navire est envahi par un groupe de jeunes filles hawaïennes. Elles viennent jeter, autour de nos cous, des « leis », colliers de fleurs naturelles. Regardons bien ces jeunes demoiselles. Par le costume, le sourire, le teint de leur peau, elles sont supposées être des représentantes authentiques des vrais habitants du pays. Elles répondent absolument à l'idée que l'on se fait des Hawaïennes, d'après les gravures: cheveux noirs, durs et raides; teint basané; les yeux d'un brun profond, presque noir, des lèvres épaisses et souriantes; de belles dents blanches. Comme vêtement, une robe de longues herbes vertes qui tombent aux genoux et une blouse, retenue à la ceinture par un cordon. Au cou: deux ou trois colliers de « leis ». Les pieds sont nus. Regardons-les bien, ai-je dit, et pour cause. Nous ne verrons nulle part ailleurs dans l'île des jeunes filles habillées de cette façon. Ces demoiselles si avenantes, qui sont tout sourire, ont été engagées par une compagnie de tourisme, pour venir nous recevoir et créer l'« atmosphère » requise. Il faut que notre première impression soit bonne. En attendant de pouvoir descendre à terre et pendant que les douaniers américains nous soumettent aux formalités ordinaires, ces demoiselles nous distraient avec des morceaux de musique et des chants hawaïens.

Nous voici enfin dans la ville de Honolulu. Rues étroites dans les quartiers autour des quais. Etroites, mais d'une propreté immaculée. Des magasins, des magasins: souvenirs, cartes postales, vues et surtout débits de boissons. Pas d'erreur possible: la loi de prohibition est rappelée aux Etats-Unis. Plus loin, les rues s'élargissent en boulevards bien pavés, entretenus par les soins du gouvernement. A droite et à gauche, les bureaux du gouverneur, l'hôtel de ville, les casernes des soldats américains, les divers édifices des sociétés ou associations qui s'occupent du bien-être physique et moral des militaires, des marins ou des naturels du pays. Sur les trottoirs, un mélange de figures, de races, de couleurs. Tous les peuples dispersés au temps de la tour de Babel se sont ici donné rendez-vous: des employés civils américains en habits blancs, à l'air hautain; des soldats et des marins à la démarche légère, la casquette posée sur le côté de la tête, très heureux en apparence de leur

sort; des Hindous, petits et maigres, les yeux noirs et brillants; des Hawaïens et Hawaïennes, habillés à l'européenne, à la demarche lente et au pas traînant. Tous jouissent d'un embonpoint qui résulte d'une nourriture trop riche, à base de « poi », le mets national. C'est une sorte de pâte fermentée, composée de racines de taro et d'un goût âcre, qui ne revient guère à nos palais délicats. Des Chinois passent en sourdine, comme s'ils ne voulaient pas que l'on puisse constater leur présence, enfin, des Japonais en nombre considérable.

L'existence des Japonais, dans les îles, au nombre de cent quarante mille, pose un problème épineux et difficile à résoudre, au point de vue économique et national. Intelligents comme ils le sont, travaillant de longues heures et sans souci des horloges, se contentant de petits salaires, économes, ayant le sens des affaires; ils obligent les autorités à se poser bien des questions. Le commerce, l'industrie et l'agriculture, vont-ils leur passer entièrement entre les mains? que peuvent contre eux, les ouvriers unionistes qui réclament de gros salaires ou tout au moins les salaires de l'union? Par ailleurs, les Japonais ont une forte natalité. Ce n'est pas le cas des Hawaïens. Ils ne sont plus que vingt-deux mille dans leur propre pays. Les Américains ont des familles peu nombreuses et volontairement restreintes. C'est là le problème économique. Mais il y a aussi le problème national. A l'heure actuelle, quatre-vingt-quinze pour cent des enfants, dans les écoles, sont japonais. Leurs parents sont japonais. Mais eux, à vingt et un ans, deviendront automatiquement citoyens américains. Par conséquent, les lois d'exclusion de la Californie ou du quota fédéral, ne peuvent plus les atteindre. Le problème économique engendre un problème militaire. Les îles Hawaï sont pratiquement au centre de l'Océan Pacifique, elles constituent un établissement important pour les Etats-Unis qui y ont leur base navale la mieux protégée, la station de radiotélégraphie la plus puissante de l'univers et un corps d'armée de plus de vingt-cinq mille hommes. En cas de guerre avec le Japon, de quel côté se jetteraient les Japonais de Hawaï? Comme le système d'espionnage et de contre-espionnage militaire du Japon est le plus perfectionné du monde, ne faut-il pas penser que, déjà, tous les plans des forts, des casernes et des défenses de Hawaï, sont entre les mains des autorités, à Tokio?

Autant de problèmes et de questions, de la plus haute importance. Les Etats-Unis sont forcés de les envisager et d'en trouver la solution. Il en est bien d'autres encore qui doivent guider la politique interne. Il y a par exemple la situation créée par l'existence des mormons. Ils ont, non loin de Honolulu, un temple magnifique entouré d'un immense jardin. Leurs doctrines ramènent les naturels aux pratiques religieuses de leurs ancêtres. Il y a également le problème angoissant des jeunes gens délinquants si nombreux, dans les Ecoles industrielles ou Réformes. On ne peut appliquer aux différents peuples de ces îles, les lois, les règles de morale et la façon de vivre de l'Amérique. Tous

ces gens sont séparés les uns des autres par la langue, la religion, les traditions ancestrales, tout ce qui, en un mot, donne à un groupement son entité nationale. Cependant, il faut admettre que les Américains ont su donner aux nationaux, chez qui ils ont fait de la colonisation, une idée du progrès matériel le plus avancé. Ils les ont comme passés dans un moule uniforme de bonheur matériel.

Nous en aurons des preuves, ici même, sur l'île de Oahou. Il suffit de regarder autour de soi, pour voir ce que la science jointe à l'amour de la nature, est capable d'accomplir dans le domaine du génie civil, de l'agriculture et de la défense militaire. L'île, comme toutes les autres de l'archipel, est évidemment d'origine volcanique. On le constate aux formes tourmentées des montagnes, des sommets en cônes et aux traces laissées par la lave de couleur rouge qui, des hauteurs, s'est répandue dans les plaines. Au sortir de Honolulu, ces montagnes, telles le Tantale et le Punch Bowl, commencent à enclaver la route. Peu à peu, nous en gravissons les contreforts par des chemins dont le tracé des plans a dû demander de longues heures de méditations aux ingénieurs en charge. C'est une suite ininterrompue de courbes, de plates-formes qui, à chaque tournant, ouvrent des visions sur des paysages de plus en plus beaux. La végétation est d'une richesse et d'une beauté comme l'on n'en voit pas beaucoup ailleurs. A côté des champs de riz et d'ananas, au milieu desquels s'élèvent les huttes des naturels, couvertes de paille ou de feuilles de bananiers, voici des plantations de café et de canne à sucre. Tous les arbres des tropiques, qui ne sont cependant pas indigènes au pays, mais qui y furent apportés par les missionnaires, poussent avec facilité et produisent fleurs et fruits. Ce sont les pins et les sapins, la noix-chandelle, le romarin, l'arbre-caoutchouc, l'arbre rose de Chine, le manguier, l'arbre à pain, les cocotiers, l'oléandre, le guave, l'oranger et le citronnier, le figuier, le papayer et l'hibiscus aux fleurs couleurs rouge flamme.

Plus nous avançons et moins nous pouvons savoir où la route va prendre fin. A certains moments, nous ne voyons pas à vingt-cinq pieds devant nous. L'on se croirait en face d'un cul-de-sac, tellement les montagnes s'élèvent à pic et la route est tortueuse. Subitement une bouffée d'air frais arrive en tempête et sur une plate-forme à plus de deux mille pieds de hauteur, nous nous trouvons en face du plus beau paysage de l'univers. Après avoir vu tant de beautés naturelles, au cours de notre voyage, je croyais qu'il ne me serait plus possible de m'enthousiasmer, pour quoi que ce soit. Je m'étais trompé. Il n'y a rien de comparable à la vue dont on jouit des hauteurs du mont Pali. Une fois qu'on l'a contemplée, on ne peut jamais l'oublier. De chaque côté, deux montagnes en forme de cônes; en bas, une immense vallée, couverte d'un tapis de velours, d'un vert clair; au loin, l'Océan Pacifique dont les eaux, aux teintes bleues varient de l'indigo au plus clair azur, sur lesquelles le soleil miroite. Tout cela constitue un tableau qui

dépasse l'imagination. Aucune description ne peut rendre justice à une toile de telle envergure. Les mots sont impuissants à décrire ce que les yeux ne peuvent se rassasier de regarder. Devant de telles grandeurs, un cantique de louanges à la gloire du Créateur, monte naturellement sur les lèvres.

Mais nous ne pouvons rester plus longtemps au Pali. Nous allons descendre par une route qui longe le versant ouest de la montagne. Nous laissons encore, et toujours, à droite et à gauche, des plantations de canne à sucre, d'ananas, de riz, de cocos. Partout des bougainvilliers sont en fleurs — fleurs rouges, bleues, violettes. Nous passons, sans cependant mettre pied à terre, sur les terrains des Schofield Barracks, les plus grandes casernes en dehors des Etats-Unis, ou sont cantonnés quinze mille soldats, tant américains que hawaïens. Ils sont tous propres, bien vêtus et apparemment heureux. Il y a sur les terrains près d'un millier d'édifices: des casernes, des hôpitaux, des bureaux, une église catholique, (toujours ouverte), une église protestante (toujours fermée), un grand théâtre, un cinéma, des salles de quilles, des bains, un aérodrome, un poste de radio, près de cinq cents résidences pour les officiers, les sous-officiers et leurs familles. Des casernes jusqu'au retour à Honolulu, nous ne cesserons de traverser des champs et des champs d'ananas, la principale richesse de l'île. Les naturels qui ont appris des Américains la culture de cette plante, tout comme du riz, de la canne à sucre et de tant d'autres produits de la terre, ont tellement bien réussi que l'exportation des ananas rapporte des centaines de milliers de dollars chaque année, à la population.

Avant de retourner au bateau, nous allons nous arrêter à la fameuse plage de Waikiki, un endroit dont il suffit de mentionner le nom, pour éveiller dans l'imagination de beaucoup d'auditeurs l'idée que c'est la plus belle plage du monde. On a tout dit et écrit au sujet de Waikiki. Tous les adjectifs y ont passé. Les chansonniers ont proclamé à l'envi les plaisirs dont jouit l'heureux mortel qui peut aller s'étendre sur le sable de la « plage frangée de palmiers et de cocotiers » ou s'y promener le soir, au clair de lune, pendant que la brise apporte les notes d'un orchestre jouant « Aloha » ou « Rêves de Waikiki. » Tout cela est très beau sans doute. C'est très poétique et plein de charmes. Mais il faut bien remettre les choses au point.

Waikiki est une belle plage. Très bien. Mais il y a en Amérique, à Old Orchard ou à Atlantic City par exemple, d'autres plages qui lui sont de beaucoup supérieures. Waikiki n'a qu'un demi-mille environ de longueur par cinq cents pieds de largeur. La grève est à pente douce. L'on peut y marcher pendant longtemps avant d'avoir de l'eau, à hauteur des épaules. A quelque distance de la terre ferme, se trouvent des rochers ou récifs, sur lesquels les vagues vont se briser en masses écumantes. La marée montante, particulièrement forte dans la baie de Waikiki, permet aux amateurs de la « planche à vagues » (surf board)

de se livrer à leur sport favori. Les Hawaïens sont passés maîtres dans l'usage de ces planches. Après s'être fait conduire au loin dans une chaloupe, ils reviennent, portés par les vagues successives, tantôt debout sur leurs pieds, tantôt sur la tête, tantôt flanqués de leurs chiens. La peau de ces nageurs qui demeurent toute la journée à l'air, le corps exposé aux rayons d'un soleil ardent meurtrier même pour les blancs, est d'un noir de jais. Ce sont tous de vrais athlètes, fortement musclés, solides sur leurs jambes. Ils tranchent sur leurs compatriotes à la chair flasque et molle. Ils aiment à rire, presque toujours à gorge déployée, leur bouche grande ouverte, laissant paraître deux belles rangées de dents, d'un blanc éclatant. La plupart d'entre eux sont attachés aux deux grands hôtels de la plage, le Royal Hawaiian et le Moana, dont les clients sont leurs élèves, soit pour la nage, soit pour l'emploi des « planches à vagues. »

Le premier de ces deux hôtels, si souvent reproduit par la photographie, est un véritable palais. A l'intérieur, tout y est d'un luxe inouï. On ne trouve pas mieux. Mais les prix évidemment sont en proportion. Il ne faut pas songer à y passer quelques semaines à moins d'avoir une bourse bien garnie. L'on y respire l'atmosphère de ce que l'on est convenu d'appeler « le grand monde », le monde des gens qui n'ont jamais à se soucier du lendemain, dont l'unique préoccupation semble être de trouver des moyens nouveaux pour dépenser leurs richesses. Pendant quelques heures, j'ai vécu dans ce milieu, sans pouvoir m'accoutumer à cette vie de désœuvrement et d'inutilité. Mais ceux que la chose intéresse trouveront ici, — ne serait-ce que pour quelques jours, — la réalisation de leurs beaux rêves. Ils pourront, comme tant d'autres, se lever tard le matin, faire de l'équitation ou jouer au golf, à moins qu'ils ne préfèrent une longue marche dans la campagne, pendant que le soleil n'est pas encore très chaud.

Après s'être plongés dans la mer, ils pourront s'asseoir en leurs habits de bain, autour de tables roulantes sur lesquelles des serviteurs leur apporteront leurs repas. L'après-midi, à la suite d'une bonne sieste dans le sable chaud, ils retourneront à l'eau. Après une journée si fatigante et si bien employée (?), il ne leur restera plus, le soir venu, qu'à endosser l'habit, à s'asseoir de nouveau devant une table, et à choisir, d'un menu d'une longueur démesurée, des mets à leur goût, importés de tous les coins de l'univers Leur repas terminé, ils iront danser sur une plate-forme en plein air, sous le clair de lune, aux accents d'un orchestre hawaïen ou regarder des danseuses hawaïennes, donner un aperçu de leurs danses nationales.

De toutes ces danses, la plus connue est sans conteste, le fameux « hula », dont la vogue fut si grande, pendant quelque temps, en Amérique. Aux yeux d'un certain public, les hommes et les femmes qui venaient se produire sur les tréteaux de nos théâtres, — ces dances dans des costumes plus ou moins légers, — étaient d'autant plus artistes

qu'ils imposaient à leurs corps des mouvements plus lascifs, que leurs contortions étaient plus marquées. Or rien n'est plus faux. Le « hula » ne se danse presque plus aux îles Hawaï. Les propriétaires de l'hôtel, lorsqu'ils veulent en donner une démonstration aux touristes doivent, pour cela, louer les services d'un groupe d'une dizaine de jeunes professionnelles dont c'est le gagne-pain. Celles que nous avons vues portaient bien la robe verte de fils de gazon, mais cette robe leur descendait beaucoup plus bas que les genoux et rien dans leur costume, n'était le moindrement à l'encontre de la pudeur. En second lieu, il faut se rappeler que le « hula » était autrefois une danse religieuse. Chaque mouvement du corps, des bras ou des mains avait une signification religieuse, exprimant tantôt la peine ou la douleur, la joie ou la reconnaissance, etc. Nos danseuses le comprenaient ainsi. Tous leurs mouvements étaient gracieux, très lents et comme inspirés par un sentiment de dévotion. Ce fut une surprise, — et il faut bien l'ajouter, — une cause de désappointement, pour quelques spectateurs, mal préparés à ce genre de spectacle. Mais c'est une autre de ces idées préconçues, de ces rêves qui s'envolent, lorsque, au cours d'un voyage, l'on est en face des réalités.

Ce qui est vrai des danses, l'est également de certains phénomènes de la nature. L'on a tellement chanté la lune de Waikiki que l'on s'imagine difficilement la plage, sans clair de lune. Le premier soir, je m'étais retiré, seul, sous un des gros arbres, près de l'hôtel. Tous les passagers dansaient sur une plate-forme. J'écoutais en même temps que la musique, les murmures des vagues qui venaient se briser sur la plage. Il faisait nuit noire. C'est à peine si je pouvais distinguer les palmiers le long de la plage. Je lève les yeux. Perdue entre les feuillages du palmier qui m'abritait, j'aperçois à ma grande satisfaction, une belle lune en forme de croissant. Enfin c'était la lune de Waikiki... Mais pourquoi ne se reflétait-elle pas sur les flots? Les vagues auraient dû avoir des reflets argentins... Je regarde de plus près... J'examine de nouveau la lune de Waikiki et je constate, à mon grand désappointement, que ce n'était ni plus ni moins qu'une lanterne, placée au milieu des branches, dans laquelle l'on avait inséré une lampe électrique... « Lune de Waikiki »... Aloha! ! ... ce qui veut dire bonjour, bienvenue, amitiés, amour, au revoir ou... adieu. Rêves et réalités d'un voyage autour du monde...

DES FLEURS ET DES VOLCANS: HILO, SUR L'ÎLE HAWAÏ.

Coup d'œil sur l'histoire des îles Hawaï. — Un consul anglais désabusé — Révolte, indépendance, annexion — A Hilo — Le volcan Kilhauea — Des arbres, des enfants que guette la mort.

•

Mesdames, messieurs, mes jeunes amis,

Hilo, sur l'île de Hawaï, est une petite ville dont le nom est pratiquement inconnu de ceux qui n'ont pas eu l'occasion d'en faire la visite. Située à environ deux cents milles de Honolulu, Hilo a cependant des attraits particuliers, à cause de sa position surtout, au centre du grand parc national constitué par le gouvernement américain et des nombreux volcans qui l'entourent. Il suffit de quelques heures à l'« Empress of Britain » pour parcourir la distance entre l'île de Oahou et celle de Hawaï. Pendant ce temps, je lis hâtivement les principaux incidents de l'histoire hawaïenne, afin de bien comprendre le développement de la civilisation dans ces régions perdues de l'Océan Pacifique. Cette lecture n'est pas sans intérêt. Elle apporte des éclaircissements sur bien des faits, difficiles d'explication, à première vue. Elle ouvre aussi des horizons sur les procédés employés par certaines nations dans le développement de leur empire colonial. Ces aperçus ont une curieuse valeur documentaire, surtout quand on se rappelle les reproches aigres-doux, adressés par les Américains aux Italiens, pendant la récente invasion de l'Ethiopie.

Pendant de longs siècles, les naturels des diverses îles se laissaient gouverner par des chefs de tribus, indépendants les uns des autres, tout comme aujourd'hui encore certaines peuplades de l'Afrique ou de l'Océanie. Vers le milieu du dix-huitième siècle, surgit un homme qui devait laisser sa marque dans l'histoire du pays. Il entra en guerre contre tous les chefs des différentes îles. Grâce à son véritable génie d'organisation et à son sens des réalités, il devint bientôt maître de tout l'archipel et mérita le surnom de « Napoléon du Pacifique »: c'était le roi Kamehameha 1er. Ce fut lui qui reçut le fameux découvreur anglais Cook. Ce dernier apporta aux îles quelques-uns des bienfaits de la civilisation européenne et beaucoup des maux qui l'accompagnent: maladies et alcool. Les successeurs du Napoléon noir, rois ou reines, ne se montrèrent pas à la hauteur des talents du grand homme. Cependant, vers 1840, Kamehameha, le troisième du nom, établit une constitution copiée sur celle des Etats-Unis et de l'Angleterre, avec parlement, chambres de justice et la liberté religieuse complète.

Les choses allaient trop bien, pour continuer ainsi. Il y avait alors (1843) à Hawaï, un consul anglais du nom de Simpson. Il se dit sans doute, comme devait le faire Rhodes plus tard, au Transvaal, — que son pays méritait de posséder ces îles, si importantes au point de vue de la navigation et de la défense militaire. Sans hésiter, et bien persuadé sans doute que sa conduite lui vaudrait les plus grands honneurs, il déclara les îles Hawaï, possessions de l'Angleterre. Sentant qu'un tel acte était de nature à lui causer des ennuis, il se hâta d'avertir l'amiral Thomas, commandant de la flotte anglaise du Pacifique, que la vie des citoyens anglais de Honolulu était en danger et d'avoir à leur porter secours. L'amiral s'amena avec sa flotte. Le roi Kamehameha se soumit sans livrer bataille. Mais quelle ne fut pas la surprise de ce bon M. Simpson et de l'amiral lorsque, après avoir avisé le gouvernement de l'Angleterre de ces événements, ils en reçurent la réponse suivante: « Sa Majesté la reine Victoria désire sincèrement que le roi Kamehameha soit traité comme un souverain indépendant. L'administration de la justice dans les îles Hawaï doit rester entre ses mains. »

La royauté continua d'exister jusqu'en 1893. Les naturels, gouvernés alors par la reine Liliuokalani, renversèrent le trône et, avec l'aide des Américains, organisèrent un gouvernement provisoire. Deux ans plus tard, la reine détrônée demanda au gouvernement américain de lui redonner son trône. Sa requête ne fut pas prise en considération. Lors de la guerre hispano-américaine, les îles prirent fait et cause pour les Etats-Unis. A ce moment, le gouvernement américain, « considérant que les îles Hawaï sont à l'intersection des routes de navigation de l'Océan Pacifique », décida tout bonnement de s'annexer ce riche territoire.

Encore une fois, à la lumière des derniers événements, des protestations indignées qui se sont élevées dans certains quartiers contre les annexions de pays étrangers, il est intéressant de relire ce « considérant que les îles sont à l'intersection des routes de navigation de l'Océan Pacifique », comme raison morale suffisante, pour justifier la mainmise sur un pays, dans l'absolue impossibilité de se défendre. Comme quoi aussi, l'histoire n'est qu'une répétition des mêmes événements, vus, sous des angles différents, selon que sa patrie est en jeu ou celle d'un autre. L'on peut être assuré à l'avance que, lorsqu'il s'agira de nouvelles annexions, dans d'autres parties de l'univers, la façon d'envisager la question dépendra entièrement du peuple envahisseur et de son contrôle sur les agences d'information qui transmettent les nouvelles à travers le monde. Ces annexions seront, ou des actes d'une haute portée morale, ayant pour but la civilisation de peuplades sauvages, ou au contraire, des actes de banditisme international, dignes d'être condamnés par une conscience humaine universelle, justement révoltée.

Il n'en reste pas moins vrai que les îles Hawaï, généralement considérées des centres de plaisirs et d'amusements, peuvent devenir du

jour au lendemain, la cause d'une conflagration, dans laquelle toutes les nations de l'univers seront entraînées, sans le vouloir. Le Pacifique, dont les eaux baignent les côtes du Japon, de la Chine et de l'immense Russie, d'un côté; des Etats-Unis et du Canada, de l'autre; verra certainement dans un avenir, plus ou moins rapproché, les marines de l'univers s'affronter dans des combats, dont dépendra le sort des royaumes, des empires et des républiques. Il en résultera des remaniements des cartes géographiques comparables à ceux qui suivirent la Grande Guerre de 1914-1918.

Tout ces graves considérations, je dois bien l'avouer, ne me sont pas venues à l'esprit au cours de mon voyage. Et d'ailleurs, comment s'attarder à l'étude de pareils problèmes, lorsque notre vaisseau glisse sur une mer d'huile, que le soleil brille tout le long du jour, dans un ciel d'un bleu profond; que tous les voyageurs, revenus aux toilettes légères, s'en donnent à cœur joie dans la piscine extérieure; que la chaleur humide défend les moindres mouvements, sous peine de fatigue? Personne ne veut perdre l'occasion de s'amuser ou de se distraire. Le voyage tire à sa fin. Tous le sentent inconsciemment. Il ne reste plus qu'un mois de croisière. Dans quelques jours même, plusieurs devront débarquer à San Francisco et, avec l'arrivée sur le continent américain, ce sera le retour à la vie normale, la reprise des affaires, l'ennui des mêmes actes, des mêmes gestes, des mêmes préoccupations. Le rêve va bientôt faire place aux réalités. N'est-il pas question déjà des valises à faire, des innombrables souvenirs achetés en route à empaqueter, des droits de douane qu'il faudra payer, — (et comment on peut y échapper?) Il faut consulter les horaires de chemin de fer ou d'aéros, envoyer des marconis aux parents et amis, arranger des appels téléphoniques.

C'est étrange comme l'approche de la fin d'un voyage change complètement l'aspect des choses et des personnes. L'on constate, à l'air sérieux de certaines figures, combien certains problèmes qui avaient été oubliés pour toujours, — ils l'avaient espéré du moins, — peuvent facilement revenir à la surface. Seul, notre grand navire ne change pas. Depuis la toilette neuve reçue à Hong-Kong, il est plus clair et plus brillant que jamais. Mais il poursuit son cours normal, comme si rien ne pouvait l'arrêter, refusant de se reposer jusqu'à ce que sa course soit achevée. Image de la vie. Paix et tranquillité. Tempêtes et difficultés. Passagers qui demeurent ou s'en vont. Course lente de l'enfance, course effrénée du vieil âge vers le but ultime, n'est-ce pas là notre pauvre existence?

Toutefois, les orages, les brumes, les brouillards, les tempêtes, les difficultés, les peines, la vie et les voyages connaissent heureusement le bonheur du repos, les beautés de la nature et les paysages qui récompensent. Et c'est ce qui nous était réservé en arrivant à Hilo, dont le port en forme de croissant, est entouré de hautes montagnes couvertes de verdure. Toute l'île d'ailleurs, à l'exception de quelques-uns des plus

hauts pics aux neiges éternelles, n'est que verdure et végétation luxuriante. En débarquant, l'on croit descendre à la Martinique, à cette exception près que le teint des habitants est moins noir et qu'ils parlent l'anglais au lieu du français. Hilo, avec ses rues propres et bien entretenues, ses écoles nombreuses et bien bâties, ses belles résidences, ses terrasses couvertes de fleurs, est un petit paradis terrestre dans lequel vivent heureux, quinze mille habitants. Comme les gens de Honolulu, ils sont les descendants des anciens naturels du pays et des peuples qui émigrèrent de la Malaisie ou de l'Extrême-Orient.

Mais Hilo, à l'exception de sa verdure et de ses fleurs, n'offre aucune attraction spéciale: pas de monuments à voir, pas de musées à visiter. La véritable raison pour laquelle le vaisseau s'y arrête, c'est de permettre aux passagers de jeter un coup d'œil sur les volcans, encore partiellement en activité, qui sont à l'intérieur de l'île. Une course d'un peu plus de vingt-cinq milles en auto, nous y amènera, en une heure. La montée est plutôt raide et la route tortueuse. Au sortir de Hilo, l'on aperçoit les eaux du Pacifique, limpides jusqu'à une profondeur de vingt pieds. Plus loin, ce sont de belles cascades, des chutes, un rocher percé, une succession de tout ce que la nature peut offrir en fait de beautés. De chaque côté de la route, des champs immenses de canne à sucre. Peu à peu, nous dépassons les dernières habitations, salués au passage par les cris joyeux des enfants, et notre voiture se perd dans la jungle. La végétation est d'une richesse indescriptible.

Des fougères de Boston ont quinze pieds de haut. Les branches alourdies se laissent retomber langoureusement sur le sol, en décrivant une courbe gracieuse. Des bois épais, dans lesquels des oiseaux aux plumages voyants sautent d'une branche à l'autre en lançant de petits cris joyeux, recèlent des eucalyptus, des bougainvilliers, des lis blancs, rouges et jaunes, des arbres tout couverts à leurs sommets de fleurs d'un rouge vif; en un mot, toute une vie tropicale qu'il faut voir pour s'en faire une idée. Il pleut tous les jours de l'année. C'est une pluie tombe en rafales, s'infiltre dans la terre et y forme, avec le temps, la terre et donne au sol une fécondité étonnante. Il en est ainsi, dans presque tous les pays tropicaux, où l'on rencontre des jungles. La pluie tombe en rafales, s'infiltre dans la terre et y forme, avec le temps, des marécages. Sous l'effet de la chaleur du soleil, les plantes poussent avec rapidité, s'enlacent les unes avec les autres, se nouent, s'entrecroisent et finissent par former un épais rideau de verdure, qu'il est presque impossible de briser ou de traverser.

A mesure que nous gravissons les hauteurs, l'air est plus frais et plus doux. Nous apercevons, à certains moments, de petits monceaux d'une masse noire qui semble être une coulée de pierre refroidie: ce sont les premières traces de lave. Les arbres se font plus rares, la végétation moins riche, jusqu'à ce que nous débouchions finalement sur un petit plateau, où toute vie est absente. Nous descendons de voiture. La terre

est meuble et s'effrite sous le pied. L'on dirait de la chaux jaune. Si on la prend entre les doigts, l'on constate qu'elle est chaude, brûlante même, à certains endroits. Des fumerolles, en nombre considérable, d'où s'échappe une fumée épaisse; l'odeur est nettement celle du soufre, la couleur également. C'est à peine si l'on peut y laisser la main pendant quelques secondes. Nous sommes au-dessus d'un volcan en travail. Comme il n'y a pas eu d'éruption depuis deux ans, nous allons nous risquer plus avant.

Repartons. En face de nous, un vieil hôtel, construit il y a plus d'un demi-siècle: le « Volcano House. » L'édifice est debout, au milieu d'un paysage qui, par son horreur, rappelle certaines scènes de « l'Enfer » du Dante, un paysage que, seul le grand poète italien, eût été capable de décrire. Voici le cratère du volcan Kilhauea. C'est un trou immense de huit milles de circonférence et de quatre cents pieds de profondeur. Le plateau tout autour n'est qu'une masse informe de lave noire, craquée et crevassée. C'est ici même que, le 6 septembre 1934, eut lieu une éruption au cours de laquelle le feu, le soufre enflammé, la lave ne cessèrent de s'échapper de terre en masses compactes, jetant dans la nuit des lueurs rouges d'enfer, pendant que la terre tremblait au bruit de sourds grondements souterrains. Au centre de l'immense plateau est un trou que les Hawaïens appellent la « Maison du Feu Eternel », demeure de la déesse de destruction, Pelée. Cette ouverture, qui a mille pieds de largeur et six cents de profondeur, est comme le cœur du volcan. Tout au fond, la lave noire est encore en ébullition et la fumée du volcan s'échappe par de larges trous.

L'impression que l'on ressent sur le bord de ce volcan en est une d'indéfinissable faiblesse. Tout petits sur ce plateau dont on ne peut apercevoir les limites, sujets peut-être à une mort imminente en cas d'éruption subite, l'on ne peut s'empêcher de se demander si le risque à courir en vaut véritablement la peine. Sans savoir pourquoi et sans se le demander, les voyageurs restaient là, en silence, n'osant élever la voix. Le volcan donne l'idée d'un cheval de course, encore fumant à la suite d'un effort incroyable, mais prêt à repartir au premier signe.

Sur des milles et des milles, dans les environs, longeant la route, nous voyons dans la terre de larges crevasses, des accumulations de pierres ou de rochers noirs tout carbonisés, des rochers qui ont évidemment été liquéfiés par le feu et qui, à l'air, ont pris les formes étranges qu'ils ont, en ce moment. Voici des arbres aux formes rabougries. Les branches, comme autant de bras nus, s'élancent vers le ciel dans un geste de supplication, afin d'être épargnées. A certains endroits, il y a des trous de dix ou douze pieds de profondeur qui conservent dans la lave des traces de racines. Il y avait là, jusqu'à il y a une couple d'années, de beaux grands arbres. L'éruption s'est produite. La lave brûlante s'est écoulée. Les flammes ont tout consumé sur leur chemin. Les pierres ayant été fondues, les arbres ne pouvaient opposer aucune

résistance. Les branches et le tronc ont succombé au feu. La lave a continué l'œuvre commencée et s'est introduite dans la base, a dévoré les racines, s'est perdue dans la terre et a laissé, sous forme de moule, les traces de son passage. Aujourd'hui, la forêt d'autrefois est disparue. L'air est tiède, le soleil brille, le ciel est sans nuages. Rien ne rend mieux l'idée de ce que peuvent être les sursauts de la nature en colère que cette tranquillité et cette paix, mises en regard d'un paysage aussi tourmenté.

Faut-il ajouter que peu de gens songent à trouver là-haut un asile et à y faire leur demeure? Cependant quelques savants, espérant malgré tout, qu'ils seront là le jour où le volcan se réveillera soudain et qu'ils pourront constater ce qui se produira, sont installés presque sur les bords du plateau. Des soldats américains y ont également leurs casernes ainsi que les membres d'une association qui s'occupe de leur bien-être.

Il y a même à l'hôtel, quelques danseuses, prêtes à donner aux touristes, des démonstrations de leurs danses nationales. Tout près du plateau, non loin d'un terrain marqué d'une quantité de fumerolles, j'ai vu jouer, insouciants et heureux, de jeunes enfants, dont le rire argentin sonnait à faux, me semblait-il, dans ce paysage affreux. Puissent-ils, les pauvres petits, n'avoir jamais, comme ces arbres décharnés, à lever leurs bras vers le Ciel dans un geste de supplication, afin d'être épargnés par le feu et la lave du Kilhauea... « la Maison du Feu Eternel. »

DU SOLEIL, DES « ÉTOILES » — LA CALIFORNIE.

Le voyage « commence à finir » — Les douaniers américains — Le peuple américain — A San Francisco — La ville chinoise de San Francisco — Dans les rues — Les voyages par autobus — De San Francisco à Los Angeles — Les Missions espagnoles — L'arrivée à Los Angeles —Hollywood — Beverly Hills.

•

Mesdames, messieurs, mes jeunes amis,

Cinq jours après avoir quitté les îles Hawaï, — soit le 1er mai 1935 à dix heures du soir, — l'« Empress of Britain » arrivait à San Francisco. Toutes les collines qui entourent et surplombent la Porte Dorée, (Golden Gate) — nom donné à la grande baie qui sert d'entrée au port, — brillaient de mille feux. La passerelle est à peine en place que l'« American efficiency » fait ses preuves. Des messagers accourent avec des télégrammes. Deux jeunes filles, employées de la compagnie du téléphone, installent des appareils reliés à tous les postes de l'univers et se tiennent à la disposition des clients, pour leur faciliter la communication avec le monde extérieur. C'est avec peine que nous nous frayons un passage parmi les employés des compagnies de chemins de fer et de transport.

Sur le quai, des centaines de personnes agitent des drapeaux et des mouchoirs, souhaitent la bienvenue aux parents et amis pour qui San Francisco marque le retour au pays et la fin de la croisière. Des journalistes, accompagnés de photographes, sont à la recherche de personnages de marque à interviewer. Comme il fallait s'y attendre, dans ce pays qui se croit le plus démocratique de l'univers, les nobles, les porteurs de titres, — anciens ou récents, faux ou imaginaires, — sont les premiers approchés. Avec un sans-gêne incroyable, les reporters n'hésitent pas à poser les questions les plus embarrassantes, sur des matières de politique étrangère et nationale ou sur la vie intime de ceux qu'ils interrogent. Des au revoir — pour presque tous ce seront des adieux — s'échangent entre ceux qui descendent à terre et ceux qui continuent la croisière. De chaudes poignées de mains. Des larmes qui se mêlent aux sourires...

Comme bien d'autres, — mais pour des raisons différentes, — je me sens l'âme profondément triste. Des soixante et quinze ou quatre-vingts passagers qui nous quittent, j'en connais à peine trois ou quatre. Mais, diront quelques-uns, pourquoi alors être triste? Vous arriviez à San Francisco. Vous étiez en Californie, au pays du soleil et des « étoiles » du cinéma... beaucoup plus brillantes que celles du ciel, de tous ces acteurs et actrices dont les noms sont connus, dans les cinq parties du monde! C'est votre rêve à vous d'aller un jour à Los Angeles, à Holly-

wood! C'est fort possible et je comprends pareil sentiment. Mais pour nous, l'arrivée à San Francisco, marquait le retour à la civilisation. Le voyage, du moins dans ce qu'il a de vraiment pittoresque, était maintenant achevé. Finis les jours de repos au soleil et au grand air sur les ponts du navire. Finies les excursions en bateau, en chemin de fer, en « rickshaw », à travers des pays étrangers, des rues encombrées de populations dont nous ne pouvions comprendre la langue, mais qui ne ressemblaient en rien à ce que nous avions vu jusqu'alors. Finies les visites à ces monuments d'autrefois: Acropole, Pyramides, Taj Mahal, qui marquent d'un trait indélébile les civilisations antiques. Fini, en un mot, tout ce qui constitue le charme et le prix d'un voyage tel que celui que nous venions de finir, au cours des trois derniers mois. Le charme d'ailleurs avait été complètement rompu, — et d'une façon plutôt brutale, — une heure plutôt, par l'arrivée à bord des douaniers et des agents d'immigration américains.

Peu de gens aiment les douaniers. Ils ont beau être polis, se montrer aimables, rien n'y fait. Leur tâche est ingrate. Ils doivent soutirer l'argent du public qui trouvent toujours les taxes — mêmes indirectes — trop lourdes à supporter. Depuis plus de quarante ans que je voyage, j'ai rencontré des agents de douanes ou d'immigration, dans toutes les parties du monde. Je n'ai jamais eu qu'à me féliciter de mes relations avec ces employés du service civil. Une fois seulement, revenant au Canada par un port d'entrée de la Province de Québec, j'ai éprouvé quelques ennuis. Deux employés unilingues du Département de l'Immigration insistaient pour que je leur parle en anglais. Avec non moins d'insistance, par principe, je tenais à leur parler en français. Ne me comprenant pas, ils furent bien obligés de me laisser passer, sans avoir une seule réponse à leurs multiples questions.

Mais si j'ai été personnellement favorisé, combien de pauvres voyageurs n'ai-je pas vus, qui ont été soumis à de véritables supplices par des douaniers américains? Ces derniers sont parmi les plus malcommodes de l'univers. L'on dirait qu'ils considèrent tous ceux qui entrent dans la libre Amérique comme des voleurs et des bandits. Il faut les voir en particulier, lors de l'arrivée d'un transatlantique, à New-York. Avec une rudesse, — pour ne pas employer un mot plus fort, — avec une rudesse qui dépasse toute description, ils forcent le voyageur à ouvrir sa valise, à tout enlever, à tout montrer, jusqu'au dernier objet caché dans le fond d'un sac. D'un sans-gêne imperturbable et d'une morgue que leur inspirent leurs hautes fonctions, ils dérangent tout, fouillent, cherchent, interrogent, créent le plus beau désordre imaginable. Et lorsqu'ils ont fini, lorsqu'ils ont mêlé dans un fouillis inextricable: habits, robes, souvenirs, etc., qui avaient été disposés avec soin, chaque chose à sa place, ils s'en vont. Le pauvre voyageur reste devant une valise qui a soudainement pris l'apparence d'un magasin de bric-à-brac.

Quant aux agents d'immigration, ils posent tant et tant de questions, qu'on les croirait chargés chaque fois de procéder au recensement décennal. Bien heureux qui leur échappe sans ennuis d'aucune sorte. Les « honorables » (san) employés à qui l'on avait confié la tâche d'interroger les voyageurs de l'« Empress of Britain » furent certes à la hauteur de leurs fonctions. Les Européens ne cessaient de pester contre ces « intrus », — si curieux. Chose étrange, les Américains en revenant d'Europe, se plaignent eux des agents rencontrés de l'autre côté de l'océan. Ce qui prouve la vérité de ce que je disais au début, à savoir: qu'en dépit de tous leurs meilleurs efforts, ces pauvres agents ne parviendront jamais à donner satisfaction, au public voyageur. Quoi qu'il en soit, et malgré l'heure plutôt tardive, chacun voulut descendre du bateau et faire une première visite de San Francisco.

Toutes les grandes villes américaines se ressemblent. Toutes cherchent à copier New-York. Chacune veut avoir son édifice à trente ou quarante étages, son musée, sa bibliothèque publique. Prenez un « Guide des Etats-Unis », lisez les pamphlets distribués par les chemins de fer. Pour chaque ville, chaque village, vous verrez que les édifices dignes d'attirer l'attention sont ceux que je viens de mentionner, en y ajoutant le bureau de poste et l'hôtel de ville. Tout cela est bien plat, bien ennuyeux à la longue. L'Amérique est encore un pays trop jeune, trop neuf. Il lui manque cette patine que le temps seul est capable de donner. Les choses et les gens semblent tous avoir été coulés dans le même moule, « fabriqués en série », comme les automobiles. Hommes et femmes s'inspirent tous, et au même moment, dans leurs toilettes, leurs chapeaux, leurs habits, leurs robes, des mêmes modèles venus de New-York. L'Amérique est sans couleur, sans poésie. C'est « le pays de la vie intense » où chacun ne pense qu'à gagner de l'argent. Tout le reste est subordonné à cette préoccupation primordiale.

L'Amérique, c'est aussi le pays où il est permis au plus humble, au plus pauvre, d'avoir les plus hautes visées, les plus grandes ambitions, avec l'espoir de les voir réalisées. Et pourtant, lorsqu'on va plus au fond des choses, lorsque de la surface on pénètre dans l'intimité, l'on est surpris de constater combien certaines affirmations des journaux ou des hommes publics, sont démenties par les faits de tous les jours. Ce peuple est, ou du moins croit être, le plus libre de la terre. Il n'en est pas pourtant qui se soumet aussi facilement à des lois sans nombre qui restreignent la liberté personnelle même dans ses expressions les plus intimes. Ce peuple entend être maître de sa pensée. Mais il suffit que des industriels ou des marchands un peu futés, après une campagne intensive d'annonces, invitent tout le monde à consacrer une semaine particulière de l'année, à manger du poisson, des oranges ou un aliment quelconque, pour que tous emboîtent le pas. C'est le pays de la vie libre où chacun se mêle de ses affaires et ne demande aux autres que d'en faire autant. Mais les journaux étalent à pleines feuilles,

les détails les plus complets, et les plus révoltants, les photographies et les images, les allées et venues de tous ceux qui, à un titre quelconque, — serait-ce même à cause d'un meurtre, — jouissent soudainement de la notoriété publique. Et, chose plus surprenante, ceux-là même qui condamnent ces dévergondages de la « presse jaune », sont parfois les plus empressés à en prendre connaissance.

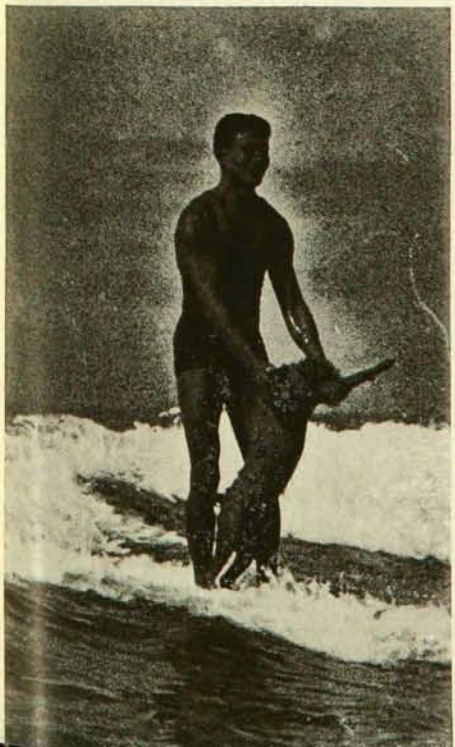
Dans d'autres pays, l'on voit des situations morales ou économiques qui soulèvent des cris d'horreur et de réprobation, surtout dans la presse américaine, toujours prête à se mêler de choses qui ne la regardent pas. Cependant, il n'est probablement pas un endroit sur le globe, où les riches étalent leurs millions avec autant d'insolence, sous les yeux de pauvres gueux qui n'ont pas une bouchée à se mettre sous la dent. L'Amérique, c'est le pays des salaires plantureux mais c'est aussi le pays des « *sweatshops* », des taudis où les familles s'accumulent les unes sur les autres, dans des conditions antimorales et antihygiéniques qui n'ont rien à envier aux pires conditions de l'Inde ou de la Chine. Tout cela, on peut le constater à San Francisco.

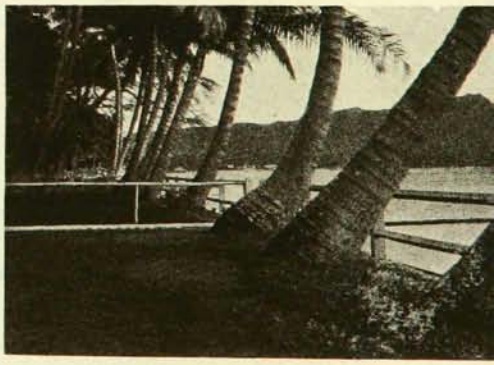
C'est une ville de trois quarts de millions d'âmes composée de représentants de toutes les nationalités. Port de mer du Pacifique, rendez-vous obligatoire de tous les navires qui vont en Asie ou en reviennent, il n'est pas surprenant de rencontrer dans ses rues: des Japonais, des Chinois, des Hindous. Une grande artère — Market Street — en est le centre commercial. De chaque côté de la rue, — la façade donnant sur un large trottoir — les magasins se succèdent sans interruption. Tous les genres de commerce y sont représentés. Les bazars à prix unique (les « 5, 10, 15 ») voisinent avec les plus riches établissements de confections pour hommes et pour dames; les restaurants où l'on mange à la hâte (cafeterias) avec les restaurants où sont servis tous les produits gastronomiques de l'Orient et de l'Occident, à des prix presque prohibitifs. Sur les trottoirs, ce sont toujours des foules qui se pressent, se hâtent, courent, indifférentes à tout, excepté à la recherche du dieu Dollar et de la déesse Fortune. Cependant, les types ont quelque chose de plus dur dans le regard, de plus viril dans la démarche, dans tout l'ensemble que ceux des rues de New-York.

Dans les deux villes cependant, certains types, toujours semblables à eux-mêmes dans quelque partie du monde qu'on les rencontre, restent les maîtres du commerce de la confection des habits et du meuble: ce sont les juifs. L'Amérique est devenue aujourd'hui leur seconde patrie. Ils se sont emparés non seulement du commerce de la confection et des commerces connexes, mais aussi du théâtre, du cinéma, du journalisme, des agences d'information, et de la haute finance. Ils se sont installés dans tous les grands centres où, par leur nombre et surtout leur cohésion nationale, ils sont arrivés à dominer la politique. L'on peut dire sans se tromper que le sort du président de la République est entre leurs mains. Les états qui donnent le plus grand nombre

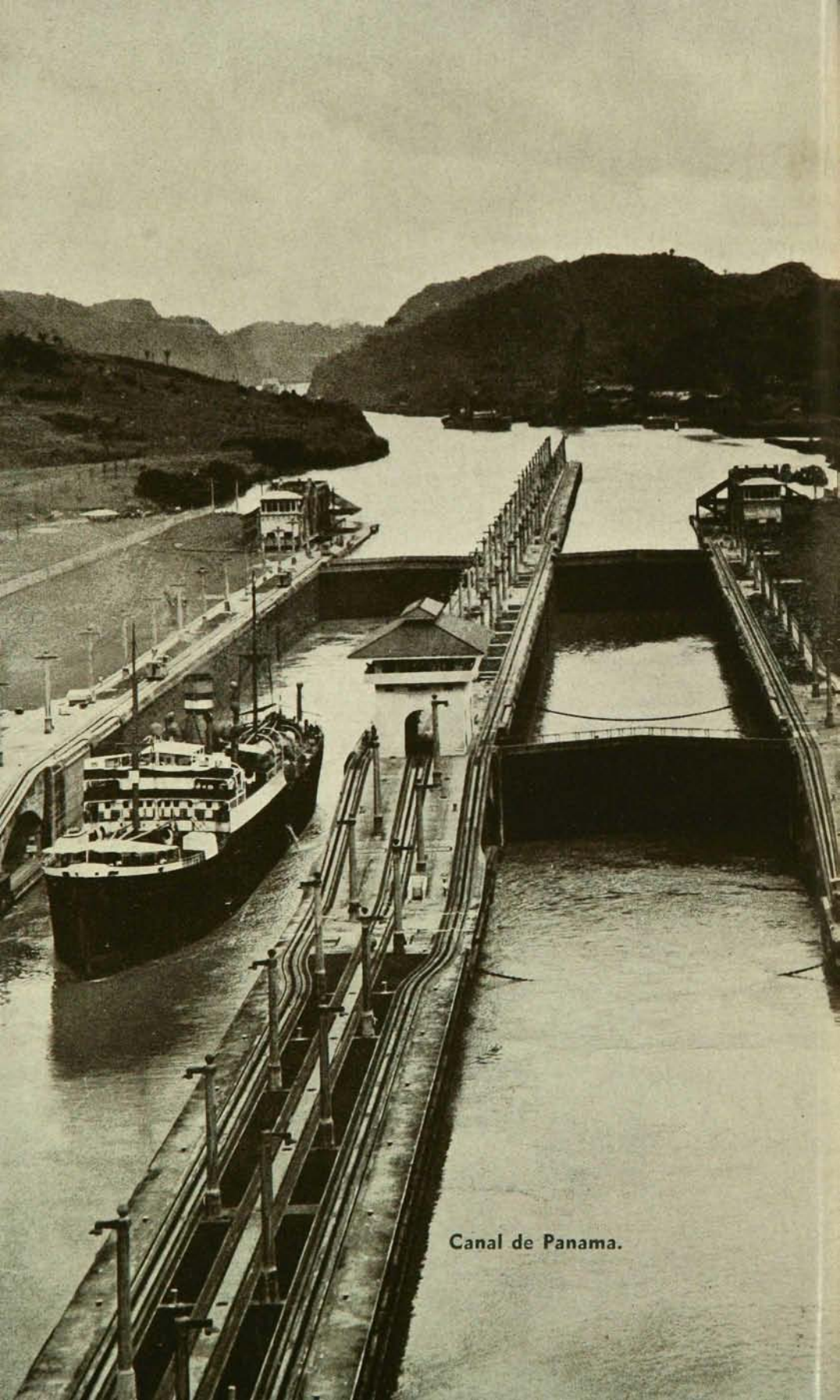
La fameuse plage de Waikiki.

La planche à vagues (surf board)





Cocotiers le long du rivage à Waikiki.



Canal de Panama.

de votes présidentiels – New-York, Illinois, Californie, Massachusetts, Pennsylvanie – comptent un nombre suffisant d'électeurs juifs pour que la majorité dépende de la façon dont ils voteront. Cette influence joue également, – quoique d'une façon plus voilée, – sur les directives données par les chefs des unions ouvrières ou maritimes. Il n'est pas niable, par ailleurs, qu'ils participent à la vie publique et contribuent largement aux œuvres de charité, – ou de philanthropie, comme ils préfèrent dire. Le mot « charité » leur paraît trop chrétien. Beaucoup d'hôpitaux, d'asiles, de bibliothèques, de musées, portent des noms à assonance distinctement juive.

A l'influence juive, mais à un degré beaucoup moindre, il faut, à San Francisco, joindre l'influence exercée par les Chinois. Avant le grand tremblement de terre, ils avaient pu émigrer nombreux en Amérique et s'installer le long de la côte du Pacifique. Depuis la catastrophe qui détruisit la ville de San Francisco, depuis surtout la mise en vigueur des lois qui restreignent l'immigration en général et celle des Chinois en particulier, ces derniers ne peuvent plus compter pour se perpétuer que sur les naissances. Les femmes chinoises sont relativement peu nombreuses, mais les mariages entre Chinois et blanches ne sont pas rares. Les milliers de fils du Céleste Empire se sont tous groupés dans un quartier à part où ils vivent un peu de leur vie nationale. Lorsque j'allai en Californie pour la première fois, il y a une douzaine d'années, je me rappelle avec quelle curiosité je parcourus les rues étroites de cette partie de la ville qui me paraissait alors si intéressante. Les yeux grands ouverts, je regardais les magasins et jusqu'au fond des échoppes. Je m'arrêtais à la devanture des épiciers, des bouchers, des marchands de soies, des restaurants. J'écoutais avec un plaisir presque enfantin les paroles prononcées d'un ton chantant par les Chinois qui, pour la plupart, portaient encore sur le dos, la longue couette de cheveux nattés.

Mais maintenant, tout cela me laisse indifférent. J'ai vu des Chinois, de vrais Chinois, chez eux, dans leur vrai chez eux. La ville chinoise de San Francisco n'est plus qu'une pâle reproduction de la patrie lointaine. Ces Chinois et ces Chinoises habillés à l'européenne, aux cheveux lisses, aux lèvres et aux joues couvertes de rouge et de fard, chaussés de bottines jaunes, qui parlent l'anglais entre eux, fréquentent les cinémas américains, mangent le « chop-suey » américain, (inconnu en Chine), tiennent des livres de compte, se servent du téléphone pour toutes leurs affaires; ceux-là ne sont pas de vrais Chinois. Ce sont des Chinois américanisés. Dans quelques années, ils ne seront plus capables de parler la langue de leurs ancêtres. Leurs magasins sont trop modernes. Ils connnaissent trop la façon d'agir des politiciens du Nouveau-Monde. Laissons-les donc à leurs affaires. Parcourons à la hâte les autres parties de la ville.

Dans le quartier résidentiel, les maisons de style ancien voisinent avec les constructions plus récentes. Leur inspiration est tirée du passé espagnol. Chaque « home », précédé d'une large pelouse, ornée d'arbres semi-tropicaux et de fleurs brillantes, respire un air de calme et de beauté, auxquels l'on ne s'attend pas dans une ville, dont la partie commerciale est si bruyante et si active. De nombreux et très grands parcs, — en particulier celui du « Golden Gate », — offrent de l'air et de l'espace en quantité aux enfants qui veulent s'y amuser. A l'une des extrémités de la ville, dans une toute petite rue, une chapelle — la Mission Dolorès — reste encore debout, pour rappeler le souvenir des premiers missionnaires espagnols. Leur mémoire est révérée par tous les catholiques des Etats-Unis. Les autorités civiles ont également reconnu leurs services et plus d'une fois, pendant nos courses en Californie, nous retrouverons leurs traces.

Nous allons en effet quitter San Francisco pour nous rendre à Los Angeles et nous suivrons la route tracée autrefois, entre les deux villes, par les missionnaires. Ce voyage nous le ferons par autobus. L'on sait l'importance prise en Amérique, au cours de ces dernières années, par l'autobus, comme moyen de transport des voyageurs et des marchandises. La Californie est le pays par excellence des autobus, celui où les compagnies ont remporté le plus grand succès au point de vue financier, où les voitures sont les plus confortables. Et ceci s'applique aussi bien aux autobus qui voyagent de nuit qu'à ceux qui ne marchent que le jour. L'on y trouve en effet toutes les commodités d'un wagon dortoir ou « Pullman. » L'intérieur est à deux étages. Les moteurs sont placés à l'arrière, la conduite est entièrement silencieuse. Embrayage, changements de vitesse, pédales, etc., tout est automatique et fonctionne à l'air comprimé. Chaque voiture est divisée en compartiments et vingt-cinq personnes peuvent y coucher et dormir en même temps. Les lits sont doubles ou simples. Dans chaque compartiment, il y a un radio, un miroir, une table et un lavabo avec eau chaude et eau froide. En plus du chauffeur, un « porter » s'occupe du bien-être des passagers. Le prix d'un billet entre San Francisco et Los Angeles est inférieur de $4.00 au prix chargé par les chemins de fer et l'autobus parcourt la distance en quatorze minutes de moins que l'express le plus rapide. Rien de surprenant donc, à ce que les compagnies de chemin de fer se plaignent de la concurrence des autobus.

Il n'entre pas dans mon intention de décrire, par le menu détail, les endroits ou hôtels où nous nous sommes arrêtés: Del Monte et Santa Barbara. Je préfère vous donner un aperçu un peu général du pays et de la route parcourus. Pendant deux jours, ce fut un enchantement, un voyage idéalement beau, dans un paysage baigné de soleil et de lumière. Après Del Monte, nous passons dans de riches vallées, encaissées entre des chaînes de montagnes. Des villages, de petites villes aux noms parfumés d'antiquité et de vie espagnole: Montery, Santa

Maria, San Luis Obispo, Santa Clara, San Miguel, La Vega, Los Alamos, Atascadero, San Ardo, Arroyo Grande, Gaviota pour finir par Santa Barbara et, un peu plus tard, par Los Angeles qui est l'abréviation du nom espagnol: « Nu estra Senora la Reina de Los Angeles ». Cette partie de la Californie est l'une des plus riches des Etats-Unis, au point de vue fruitier et maraîcher.

Un des comtés compte plus de vingt-cinq mille bêtes à cornes. Partout, des manufactures pour l'évaporation et la préparation — sous diverses formes — de la crème et du lait. Un autre comté se spécialise dans la production de la laitue. Pendant des milles et des milles, l'on ne voit pas autre chose dans les champs. Ailleurs, c'est la culture de la betterave qui prédomine. Plus loin, l'on en extrait le sucre: plus de deux mille tonnes par jour. Voici du céleri, des légumes, qui seront exportés au Canada et y feront concurrence aux produits de nos fermes. Et cette concurrence nous est faite, non pas tant contre les Américains que contre les Japonais. Ce sont eux en effet qui sont propriétaires de toutes ces fermes immenses, de même que de la plupart des vergers de pommes, de prunes, de noix, que nous allons rencontrer un peu plus tard.

Le problème japonais se pose en Californie avec autant d'acuité qu'à Honolulu et pour les mêmes raisons: longues heures de travail, salaires de famine, bon marché de la vie, esprit d'épargne, non-existence des unions ouvrières. Il y a des milliers de Japonais en Californie et il n'y a pas à songer à les en déloger. Ils sont entrés autrefois et se sont fait naturaliser. Ils sont Américains. Leur concurrence est dangereuse pour les blancs. Rien à faire, si ce n'est de les garder. Fortune faite, ils s'en retourneront vivre et mourir heureux, dans leur patrie. Ils y dormiront leur dernier sommeil à l'ombre d'un temple ou d'une statue du Bouddha qui les conduira vers le repos éternel.

Pour connaître l'origine de tous les noms espagnols que j'ai mentionnés, il y a un instant, il faut remonter aux débuts de l'histoire de la Californie. Les missionnaires franciscains, venus d'Espagne, ouvrirent les premiers cette partie de l'Amérique, à la civilisation. La route que nous suivons fut nommée par eux « El Camino Real » (le Chemin du Roi). Ce nom lui est resté. Autrefois, la distance, de l'extrémité sud de la Californie jusqu'à San Francisco, prenait vingt et un jours à parcourir à cheval. C'est pour cela que les missionnaires avaient échelonné le long de la route vingt et une maisons ou « missions », dont quelques-unes existent encore, quoique presque toutes soient en ruines. Celle de Santa Barbara est la seule qui ait été continuellement habitée. Les missionnaires, grâce à ces dispositions, étaient sûrs de pouvoir coucher tous les soirs dans une des maisons de leur communauté: vingt et un jours; vingt et une maisons.

Pour plus de protection toutefois, ils avaient installé des cloches à intervalles réguliers. S'il arrivait un accident, il suffisait de sonner la

cloche, dont le son était entendu au monastère et l'on venait au secours du missionnaire ou de l'indien qui avait besoin d'aide. Aujourd'hui les cloches ont disparu, mais sur tout le parcours du Camino Real, les lumières électriques qui éclairent la route, sont placées sous un abat-jour en forme de cloche, du même modèle que celles de jadis.

A Santa Barbara, nous fûmes recus au monastère par un moine, descendant d'une famille canadienne-française: le Frère Louis. Sous son habile direction, nous sommes mis au courant de l'histoire des missions et il nous montre les souvenirs si intéressants qui se rattachent à son monastère. Nous parcourons les allées de la vieille église, décorée de peintures grossières, mais inspirées par la foi la plus ardente. C'est l'œuvre des Indiens. Nous nous rendons dans les diverses salles qui servaient autrefois de chapitre, de chapelle, de réfectoire, etc. Nous admirons des peintures, des ornements d'église, des livres de chant, de gros bréviaires, des ustensiles de cuisine qui datent de plus d'un siècle et demi. Dans le cimetière, sont enterrés plus de quatre mille indiens et environ sept cent cinquante blancs, — Espagnols ou Américains. C'est là, qu'actuellement encore, sont déposés les religieux qui meurent au monastère.

Sur la fin de l'après-midi du second jour, nous arrivons enfin à Los Angeles. Au cours des dernières heures, le paysage a quelque peu varié: fleurs, vergers, arbres de toutes sortes, (orangers, citronniers, eucalyptus)... du soleil, de la couleur, de la vie, de la beauté... montagnes, villes, villages, îles lointaines, puits d'huile, forêts de « derricks » jusque dans la mer... La route a coûté une fortune. Sur un parcours de plus de dix milles, elle est toute minée dans le roc vif... Santa-Monica, Malibu Beach où les « étoiles » de cinéma vont passer leurs fins de semaine (pas du tout ce que l'on croit: des « bungalows » entassés les uns sur les autres... une idée d'agent d'immeubles pour faire quelques sous) Beverly Hills, Hollywood et... Los Angeles.

Congestion du trafic, lumières rouges et lumières vertes, toujours la même foule américaine qui se presse sur les trottoirs, le mouvement des grandes artères, des autos sans nombre, (la Californie est l'état qui, après New-York, en compte le plus). Nous traversons ainsi toute la ville et arrivons à notre hôtel. Du Los Angeles, d'il y a quinze ans, je n'ai rien reconnu. Tout est changé. Seule la vieille cathédrale, dédiée à sainte Bibianne, où je devais aller dire la messe le lendemain matin, est demeurée telle qu'elle était. Jadis dans un centre résidentiel très chic, elle est maintenant, dans un des quartiers les plus pauvres. Presque tous les paroissiens se sont enfuis vers les collines. C'est là que nous devions les retrouver, avec des milliers de nouveaux venus, en visitant les quartiers résidentiels de Los Angeles ainsi que de Hollywood.

Je crains bien, en donnant une description de ces deux villes, de désappointer nombre d'auditeurs, — d'auditrices surtout, — qui s'en font

une idée tout à fait contraire à la réalité. Il faut, avant tout, bien saisir ce fait important: Hollywood n'est pas une ville différente ou séparée de Los Angeles. C'en est simplement un quartier. L'on y entre et l'on en sort sans pouvoir se rendre compte du changement. Nous partons donc de notre hôtel en automobile et traversons tout le centre commercial. Les magasins sont fermés; c'est dimanche. Nous traversons également Hollywood et Beverly Hills. Tous les studios aussi sont fermés. De l'extérieur, et par-dessus les hautes murailles qui entourent le Paramount, le R. K. O., le Warner et le Columbia, nous apercevons les « sets » dont on se sert en ce moment, pour la préparation de quelques vues. Paramount travaille certainement sur une vue arabe. Près de la porte d'entrée, nous apercevons une mosquée en bois et papier mâché. Charlie Chaplin a son studio tout près de là.

Beverly Hills est l'endroit où résident la plupart des grandes étoiles du cinéma. En suivant des rues et des avenues ombragées de grands palmiers, nous passons devant les demeures de Ramon Novarro, Colleen Moore, Gloria Swanson, Marlene Dietrich, du directeur Ernst Lubitsch et autres. Pour la plupart, ce sont des maisons sans prétention, de style espagnol, à un ou deux étages, précédées de pelouses et entourées de plantes, d'arbres, de fleurs. Un peintre trouverait ici, le long des boulevards, des rues et des avenues, des sujets qui ne manqueraient pas de l'inspirer. Sur sa palette, il pourrait tremper son pinceau de rouge afin de reproduire la teinte des géraniums qui servent de bordure aux propriétés; de vert pour peindre les arbres et les pelouses; de jaune, de bleu, de violet pour marquer chaque fleur, chaque arbre de sa couleur particulière.

Allons maintenant voir un théâtre fameux dont la façade a été mille fois reproduite dans les journaux et les revues: « Grausmann's Chinese Theatre. » Il est fermé, car il n'est que dix heures du matin. Mais, dans le trottoir qui sert d'entrée au cinéma, nous trouverons quelque chose d'unique. Chacun des carrés de ciment porte l'empreinte des pieds, des mains d'acteurs ou d'actrices qui ont connu leur heure de gloire, de célébrité et d'éphémère triomphe: Douglas Fairbanks, Mary Pickford, Colleen Moore, Maurice Chevalier, Norma Talmadge, Pola Negri et bien d'autres encore. Il suffit de lire ces noms, voir ces empreintes, pour comprendre la vanité et la futilité des triomphes du cinéma.

Rendons-nous dans une autre partie de la ville: Bel-Air, — une subdivision située sur les hauteurs. Ici, toutes les maisons sont bâties en retrait de la route, presque entièrement cachées aux regards des curieux, souvent même entourées de très hautes murailles. Ce sont presque tous des gens très riches (mais non des acteurs ou actrices) qui y ont leur résidence. Une bonne moitié de ces maisons est fermée ou à vendre: « M. X, demeurait ici. » — nous explique le chauffeur, — « mais depuis son divorce, il est retourné sur les bords de l'Atlantique. » Nous continuons ainsi pendant plus d'une heure, passant d'un boule-

vard à l'autre, d'une avenue à une autre, jusqu'à Santa Monica, d'où nous rebroussons chemin, pour revenir à Los Angeles.

Nous suivons une autre route qui surplombe la mer, ce qui nous permet de voir les milliers de baigneurs sur les plages; les dix-sept maisons et cottages, entourés d'un mur de bois assez haut, qui constituent la demeure d'une certaine actrice en vue. Non satisfaite, elle avait l'intention de tout jeter à terre, afin de se faire construire un château en marbre blanc, au coût d'un million. Pendant longtemps encore, nous nous promenons ainsi. Los Angeles semble n'avoir pas de limites. De fait, sa superficie est de 425 milles carrés. Oui, vous avez bien lu: 425 milles carrés. Sa population est d'environ deux millions d'âmes. Et pourtant, à tout prendre, ce n'est qu'une autre ville américaine, une ville de hautes bâtisses, de vie intense, de commerce. C'est la ville la mieux connue du monde. L'on y vient de partout avec l'espoir de devenir célèbre, de faire fortune. Les « étoiles » y brillent assurément. Mais pour combien peu de temps et au prix de quels sacrifices... ?

LA MERVEILLE DU MONDE MODERNE: LE CANAL DE PANAMA.

Un sombre personnage embarque à San Francisco — Un passager oublié: la mort — Funérailles en mer — L'influence du cinéma dans le monde — L'opinion des Anglais sur les films américains — L'arrivée à Panama — Données historiques — Visite de la ville — Une confirmation de bébés dans la cathédrale — Le vice et la mort — Les ruines de la ville ancienne — Traversée du canal — A la sortie du Canal: Cristobal et Colon.

•

Mesdames, messieurs, mes jeunes amis,

Après le départ de San Pedro, — le port de mer de Los Angeles, — nous en avions pour plus de six jours à voguer sur le Pacifique. Trois mille milles nous séparaient de Panama. Les passagers descendus à San Francisco, avaient été immédiatement remplacés par d'autres qui se rendaient à La Havane ou en Europe. Ils ne pouvaient débarquer à New-York. Les lois de la marine marchande américaine ne permettent pas le transport des passagers, sur des bateaux étrangers, entre deux ports des Etats-Unis. Les noms des nouveaux venus furent imprimés dans un livret spécial que l'on distribua à tous les passagers.

Il était cependant embarqué un sombre personnage. Il n'avait pas voulu faire connaître son identité. Son nom n'apparaissait pas sur les listes de l'officier commandant. Il était partout sans qu'on puisse le voir. Cet étranger, c'était la mort. Nous l'avions presque oubliée depuis quatre mois. J'en avais parlé à plusieurs reprises avec des médecins qui, de par leur profession, y pensent toujours. Tous s'étaient exprimés de la même façon: « Nous sommes plus de onze cents à bord: officiers, marins et passagers. Les âges varient de six à quatre-ving-dix ans. Quelques-uns sont des malades. (Un jeune homme faisait le voyage en chaise roulante, un autre marchait avec deux béquilles, plusieurs étaient des neurasthéniques.) Nous avons connu toutes les variations de température, des chaleurs torrides aux plus grands froids. Les causes de fatigue, — excursions, nuits abrégées, etc., — se sont accumulées. Dans ces conditions, les statistiques médicales indiquent qu'il aurait dû y avoir au moins une dizaine de décès. Il n'y en a pas eu. C'est assez dire qu'un voyage comme celui que nous faisons, n'est pas dangereux, comme quelques-uns se l'imaginent bien à tort. » Mais *la mort* veillait quand même. Elle devait accomplir son œuvre, avant la fin de la croisière.

Mes fonctions m'imposèrent le triste devoir de la suivre dans cette œuvre. Un jeune marin de vingt-deux ans, — un catholique du nord de l'Irlande, — s'était engagé à Liverpool. Il venait de sortir d'un sanatorium antituberculeux, où il avait passé deux ans. Les médecins l'avaient déclaré complètement guéri et l'attestaient par des certificats.

A Yokohama, le jeune homme tomba de nouveau malade et fut transporté à l'hôpital du navire. Pendant toute la traversée du Pacifique, il sembla vouloir reprendre ses forces et le médecin avait dit: « S'il peut résister aux chaleurs torrides de l'Amérique Centrale et de Panama, nous pourrons le ramener en Angleterre. » A San Francisco, il faiblit visiblement et je dus lui administrer les derniers sacrements. Après Los Angeles, le doute n'était plus possible; il était marqué du signe de la mort. J'allais le visiter trois ou quatre fois par jour. La mort ne l'effrayait pas. Il l'appelait même de ses prières. Je n'avais plus qu'un espoir. C'était qu'il pût vivre jusqu'à notre arrivée à Panama, afin que son corps ne fût pas jeté à la mer. Car c'est la dure loi de la marine: le corps du marin qui meurt en cours de route doit être jeté à l'eau. Hélas! trente-six heures avant l'arrivée à Panama, il rendait le dernier soupir.

Il était mort au petit jour. Je lui avais donné une dernière absolution, alors qu'il était dans le coma, à une heure du matin. Sans perdre de temps, on songea aux préparatifs des funérailles. Je me rendis à l'hôpital. Le pauvre jeune homme reposait dans le lit où il avait rendu le dernier soupir, la figure recouverte d'un mouchoir blanc. Pas de crucifix, pas de cierges, pas de fleurs. Aucun parent en larmes... Que c'était triste...! Il est de tradition parmi les marins, qu'eux seuls, ont droit de préparer un des leurs, pour le dernier et grand voyage. Je voulais, — afin d'en communiquer les détails à la famille, — assister à la cérémonie. Mais lorsque, sur une chaise, j'aperçus de longues aiguilles de fer, des alènes, des cordes tenant lieu de fil, un marteau, d'autres instruments du même genre, qui devaient servir à attacher au corps des morceaux de fer et à coudre le sac de grosse toile qui remplace le cercueil, le cœur me manqua.

D'après les ordres du capitaine, le corps doit être jeté à la mer au milieu du jour. A midi moins cinq, le navire ralentit sa course et s'arrête complètement quelques minutes plus tard. A midi juste, six marins soulèvent sur leurs épaules une civière, sur laquelle repose le défunt, recouvert du drapeau anglais. Lentement, ils gravissent l'escalier qui conduit au pont supérieur, à l'arrière du bateau. Là sont réunis les médecins, les gardes-malades, les valets, les garçons de table, les cuisiniers, les électriciens, les ingénieurs; en un mot des représentants de toutes les branches du service. Au haut de l'escalier, le capitaine, la figure blême, les traits tirés, à l'attention, attend l'arrivée du corps. Je me tiens à ses côtés, revêtu de la soutane et du surplis. La civière est déposée sur le pont. D'une voix entrecoupée par les sanglots, les yeux remplis de larmes, je parviens, non sans difficulté, à réciter le « Libera » et les prières de la sépulture chrétienne. D'un large geste je bénis l'océan, futur tombeau du pauvre jeune homme qui est là, devant moi. On glisse le corps sur une planche à bascule, placée devant une porte de fer entr'ouverte. Un marin enlève le drapeau pendant qu'un autre

retient le cadavre en place, le tenant par les pieds. J'aperçois alors un sac de rude toile, grossièrement cousu de la tête aux pieds, moulé à la forme du défunt. Des plaques de fer, plus longues que larges, placées sous la tête, le dos et les pieds alourdissent le corps, en assurant la chute régulière et sa prompte immersion, avant que les requins n'aient le temps de le dévorer.

Un silence impressionnant plane sur toute l'assistance. De grosses larmes coulent le long des joues des marins, pourtant endurcis et habitués à de pareilles scènes. De la main, l'officier en charge donne un signal. Deux marins soulèvent la planche à bascule. Le sac de toile grise, glisse lentement... lentement... comme s'il quittait le navire à regret. Il tombe dans le vide. L'on entend le sifflement produit par le corps qui fend l'air, suivi du bruit sourd d'une lourde masse qui frappe l'eau. Pendant quelques secondes, le sac flotte, ballotté par la vague. Puis il s'enfonce dans l'onde. Les hélices recommencent à marcher. Le navire reprend sa marche. Tout est fini...

D'une voix mal affermie le capitaine commande: « Dismiss ». Officiers et marins font demi-tour à droite, saluent, se séparent sans mot dire, et retournent à leurs postes respectifs... en songeant peut-être au jour où le même sort leur sera réservé. De retour dans ma cabine, je tombai dans ma chaise et pleurai longtemps à chaudes larmes, ce marin de vingt-deux ans, qui m'était inconnu quelques jours plus tôt, mais auquel je m'étais attaché, qui m'avait ouvert son cœur, à qui j'avais apporté le viatique pour le grand voyage... ce voyage qui ne connaît pas de retour. Cet inconnu, j'étais devenu son Père en Dieu. Il était mon enfant. Son souvenir reste toujours présent à ma mémoire.

Une dizaine de passagers, tout au plus, avaient été témoins de la funèbre cérémonie. La nouvelle du décès ne s'était pas encore répandue à bord. Les autorités préféraient que les voyageurs n'en eussent pas connaissance. Cela aurait pu causer une mauvaise impression. Comme si on peut échapper à la mort en feignant de l'ignorer. Les distractions, – danses, parties de cartes, bingo, – continuaient donc de plus belle. La chaleur torride et humide invitait au bain. Le soir, l'on projetait sur l'écran, pour la quatrième fois, une vue animée qui avait remporté du succès aux représentations précédentes. Et, chose extraordinaire, malgré le peu de nouveauté des scènes, malgré la chaleur, malgré la fatigue, la salle était remplie à déborder. Personne n'aurait voulu manquer la représentation. Cet attrait universel pour le cinéma explique en partie la rapide diffusion de la langue anglaise, dans le monde.

Il est à noter cependant, que ce sont les films américains, et non ceux produits en Angleterre, qui ont partout conquis les foules. Les films français et allemands sont presque inconnus en dehors de leurs pays respectifs et de leurs colonies. C'est si vrai que les Français qui faisaient partie de la croisière, connaissaient bien mieux les acteurs et actrices de Hollywood que les « étoiles » de France. Il est indubitable,

par ailleurs, que les films américains ont généralement une influence nocive, en ce sens qu'ils font perdre peu à peu aux différents peuples leur entité propre, leur caractère ethnique et leurs traditions nationales.

Seuls les Japonais, qui produisent leurs propres films en quantité suffisante pour résister à l'invasion étrangère, échappent à l'emprise américaine. Par suite le monde entier s'inspire, particulièrement dans le domaine des amusements et des sports, de ce qui se fait ou est supposé se faire, aux Etats-Unis. Le jazz remplace la musique nationale; l'on chante des chansons dans la langue nationale mais sur des airs américains; on boit des « cocktails » préparés à l'américaine; les bars sont construits sur le modèle de ceux des vues américaines. Tout le monde veut imiter les Américains. Je n'oublierai jamais le choc que j'éprouvai lorsque, à Bénarès, la ville sainte par excellence de l'Inde, j'aperçus, au coin d'une rue, une salle de cinéma qui annonçait comme pièce: « De Hollywood à Broadway ». Non, mais vous imaginez-vous un propriétaire de théâtre de vue, à Sainte-Anne-de-Beaupré, par exemple, qui voulant attirer les pèlerins dans son établissement, montrerait une vue, jouée par des Japonais et en langue japonaise, qui aurait pour titre: « De Ginzah à Bentendori. » Ce qu'il en aurait du succès!!! Et pourtant, c'est le même cas, sous une autre forme.

Il est curieux, aussi, d'étudier les réactions produites par les films d'un peuple sur un autre. Il me fut donné de faire cette étude psychologique bien des fois. Sur l'« Empress of Britain », nous avions des représentants de toutes les nations européennes et américaines. Les Américains n'aiment pas les films anglais. Ils les trouvent ennuyeux, endormants, sans vie. Les Anglais de leur côté prétendent que les films américains sont futiles, enfantins contraires à la réalité. Pendant les scènes d'amour, où les principaux acteurs s'embrassent très souvent, il n'était pas rare d'entendre les Britanniques exprimer leurs opinions à haute voix: « foolish, childish, shocking, sickening. » Ils n'arrivaient pas à comprendre comment certains personnages qui se rencontraient pour la première fois sans avoir été présentés les uns aux autres, pouvaient immédiatement tomber en amour, s'en faire la déclaration, s'embrasser à pleine bouche et, ensuite, pendant plus d'une heure, – passant par les péripéties les plus invraisemblables, – lutter pour un amour si fraîchement éclos, si peu « conventional ».

Ces mêmes différences d'opinion se rencontrent dans d'autres domaines. Les Anglais trouvent que les Américains manquent d'éducation, de bonnes manières, de dignité, surtout lorsqu'ils les voient arriver dans les meilleurs hôtels ou restaurants, habillés de la façon la plus bizarre, pour ne pas dire la plus cocasse: – gilet enlevé, pantalons courts (shorts), le chapeau sur la tête, le cigare au bec, parlant à haute voix; les dames en pyjamas, lunettes vertes sur le nez, grand chapeau de paille, chargées de paquets. Car, même sous les tropiques, les Anglais, en dépit de la chaleur et du malaise qu'ils en peuvent ressentir,

portent toujours, le soir venu, le tuxedo avec pantalon noir, la chemise blanche empesée, le collet dur et la boucle noire. Leurs clubs ressemblent à ceux qu'ils ont laissés là-bas, en Angleterre. Toutes leurs fêtes se terminent par le chant du « God save the King. » Dans les « mess » militaires, l'on entretient « l'esprit de corps », les traditions du régiment, tels qu'ils existent dans le « homeland ». En devoir, soldats et officiers, par leurs uniformes, leur démarche, toute leur personne en un mot, restent avant et par-dessus tout des « Britishers », en quoi ils diffèrent complètement des officiers et soldats américains. Je ne m'aveugle pas sur les défauts que toutes ces apparences extérieures peuvent cacher. Mais je ne puis m'empêcher d'admirer ce sens de la dignité qui caractérise les Anglais, lorsque le devoir l'impose ou qu'ils ont à paraître en public.

Et c'est ainsi, qu'en mêlant les pensées tristes ou sérieuses aux souvenirs des choses vues ou vécues et en en tirant les conclusions qu'ils suggèrent, nous arrivons à Panama. La chaleur est écrasante. Si nous étions chez nous, par une température semblable, nous n'aurions qu'une seule préoccupation: trouver un coin aussi frais et ombragé que possible, nous habiller légèrement et ne pas remuer de la journée... pas même pour aller manger. Mais nous sommes en croisière et nous n'avons qu'un temps limité à notre disposition pour les visites à faire. C'est l'un des ennuis qu'imposent de nécessité les voyages en groupes organisés. Comme disait une dame, un jour que nous avions fait du « sight-seeing » dans des conditions particulièrement fatigantes et que nous revenions au navire, la figure et les habits couverts de poussière, exténués, rendus à bout, incapables de marcher presque: « Well, believe it or not, but this is a de luxe cruise. » (Eh bien! croyez-le ou non, mais nous sommes en croisière de luxe).

Personne, sur le quai, à Panama, pour nous recevoir, si ce n'est, quelques soldats américains et les inévitables douaniers. C'est dimanche et personne ne travaille. La brise nous apporte le son des cloches qui appellent les fidèles à la messe. Nous sommes dans un pays catholique et espagnol, ou du moins dans une ancienne colonie espagnole, aujourd'hui libre et indépendante, organisée en république autonome depuis 1902. Nous rencontrerons partout des soldats américains, à chaque extrémité et le long du canal qui divise le territoire en deux, mais en fait et en droit, la péninsule est gouvernée par un président, des ministres et des députés régulièrement élus tous les quatre ans, par le vote du peuple. Ce qui adviendrait de ce peuple, si les Etats-Unis cessaient de lui payer des indemnités et lui retiraient sa protection militaire, est une question intéressante, sans doute, mais sur laquelle je ne puis m'attarder. Pour l'intelligence de la situation actuelle du pays et des choses que nous verrons plus tard, il est bon de jeter un coup d'œil sur le passé.

Les Espagnols furent les premiers à connaître la péninsule. Peu après la venue de Balboa qui découvrit l'Océan Pacifique, il fut question de creuser un canal qui relierait les côtes est et ouest et permettrait aux bateaux de se rendre directement du Pacifique, en Europe, sans avoir à contourner le cap Horn. C'était au début du seizième siècle. L'idée sourit aux autorités de Madrid, d'autant plus que le creusage du canal hâterait la livraison des riches trésors du Pérou. Les années passèrent... les bonnes intentions aussi. L'Espagne perdit ses colonies américaines sans que rien eût été fait. En 1881, les Français, fiers à juste titre, des succès remportés à Suez, entreprirent l'ouverture du canal de Panama. Ferdinand de Lesseps fut chargé de l'entreprise qui croula lamentablement, par suite du manque d'outillage, des morts nombreuses causées par la malaria ou la fièvre, et des intrigues parlementaires qui donnèrent lieu au « scandale du Panama. »

Les Etats-Unis reprirent l'idée en 1901. Des négociations préliminaires au sujet du droit de passage, furent entamées avec la Colombie, dont la péninsule faisait alors partie. L'entente semblait impossible lorsque, tout à coup, les citoyens de Panama se révoltèrent contre l'autorité centrale. Une nouvelle république fut proclamée et reconnue immédiatement par les Etats-Unis. Les négociations reprirent avec le nouveau gouvernement mieux disposé que l'ancien... Un traité fut passé entre les deux pays aux termes duquel: « La République de Panama accorde aux Etats-Unis d'Amérique le droit de creuser un canal entre l'Atlantique et le Pacifique; la possession d'un territoire de cinq milles de large de chaque côté du canal; le droit de construire et d'ériger des édifices ou des villes à chaque extrémité du canal; de stationner des soldats sur tous ces territoires, etc. En retour, les Etats-Unis d'Amérique s'engagent à verser à la République de Panama, une somme globale de dix millions payable immédiatement et une rente-loyer de deux cent cinquante mille dollars, payable annuellement. » Tout le monde en apparence était satisfait... les habitants de Panama encore plus que les Américains peut-être. Pour une population de 400,000 habitants, la réception annuelle de $250,000, représentait un dégrèvement de taxes appréciable. Les Américains se mirent aussitôt à l'œuvre et, en dix ans de temps, complétèrent ce que l'on a appelé à juste titre, l'une des merveilles du monde moderne. Mais avant de traverser le canal, nous allons jeter un coup d'œil sur la ville.

La partie américaine est constituée uniquement de casernes et de bâtisses de l'administration civile ou militaire. La partie panamiste, au contraire, a gardé sa marque, son empreinte espagnoles. Il est impossible de juger de la vie du peuple, de ses mœurs, de la façon de s'habiller, de transiger les affaires. C'est dimanche. Tous les magasins, toutes les boutiques sont fermés. Sur la rue, nous ne rencontrons que quelques hommes ou femmes endimanchés qui reviennent de la messe. Ce sont des types chez lesquels, il y a évidemment des mélanges de races.

A côté de ceux dont le teint légèrement bruni atteste de la pureté des origines, d'autres ont le teint foncé et rougeâtre, — d'un rouge cuivré, — marques du mélange avec le sang indien. Quelques-uns ont une peau tirant franchement sur le noir. De rares Chinois et Japonais. Les hommes portent un habit de toile blanche et sont coiffés d'un chapeau de paille... mais non du chapeau généralement connu sous le nom de « panama ». Les femmes sont presque toutes en noir, la tête recouverte d'un voile de dentelle. La démarche chez les hommes, est lente. Ils traînent du pied, les épaules sont recourbées, le dos voûté. Les femmes au contraire se tiennent droit, marchent à pas fermes et leurs figures sont pleines de vie. Leurs yeux noirs brillent d'un éclat extraordinaire.

Nous voici en face de la cathédrale, édifice à deux tourelles, sans style, et qui date de près de trois siècles. La construction est due à un nègre qui devint plus tard évêque. L'intérieur est à trois nefs. Les murs sont blanchis ou badigeonnés à la chaux. Lorsque nous y entrons, il est midi juste et les cloches, aux sons argentins, invitent à la récitation de l'Angélus. Apparemment l'église est vide. Mais nous entendons tout à coup, venant du côté de l'épître, les cris d'un enfant qui pleure à à tue-tête. Allons voir. Deux longues rangées d'hommes et de femmes tiennent de petits enfants par la main ou des bébés dans leurs bras. L'évêque, (homme de belle taille, sans embonpoint, air paternel, cheveux gris, figure intelligente, yeux bleus, lunettes d'or, teint rosé), l'évêque, mitre en tête, revêtu du rochet et de l'étole, crosse en main, se prépare à confirmer une quarantaine de bébés. L'un d'entre eux — celui que nous avions entendu — pleure à fendre l'âme. Ses cris enlèvent un peu de dignité à la cérémonie qui risque, à un moment donné, de tourner à la comédie. Le secrétaire qui accompagne Son Excellence et lit les noms des confirmands, arrive à ce petit. Voulant le faire taire, il lui met la main sur la bouche. Il ne réussit évidemment qu'à le faire crier plus fort et à susciter sa colère. Le bon évêque, en souriant, attend vainement la minute voulue de lui faire les onctions liturgiques.

Non loin de la cathédrale se trouve l'église Saint-Joseph. Son magnifique autel de bois ciselé, recouvert de feuilles d'or, rappelle des œuvres du même genre que l'on trouve dans les églises de notre province, érigées aux débuts de la colonie. Toute l'après-midi, nous continuons nos courses. Nous nous rendons aux ruines du vieux Panama, détruit par des pirates anglais; nous contemplons l'Océan Pacifique sous les rayons d'un soleil brillant; nous parcourons les rues d'Ancon et de Balboa, deux villes américaines: constructions nouvelles, belles résidences, grandes écoles, le plus grand et le mieux aménagé des hôpitaux de l'Amérique Centrale, monument à Bilbao. Nous nous retrouvons bientôt dans Panama: quartiers pauvres où, mêlés aux Chinois, vivent des nègres venus de la Jamaïque et de Trinidad; palais bien modeste du président de la République, dont la façade porte encore les traces des balles des révolutionnaires de 1931; hôtel de ville.

La légation de France fait face au rond-point, où est érigée une colonne surmontée du coq gaulois, — souvenir des Français morts pendant les travaux de creusage du canal. Autour de la colonne, des statues: un buste de Ferdinand de Lesseps et de quelques militaires français.

Mais, hélas! il y a ici, comme dans tant d'autres pays, une ombre au tableau... Le vice, sous sa forme la plus éhontée, s'étale au grand jour, avec la permission et l'approbation des autorités. Des pâtés de maisons, dont les façades couvrent deux carrés de rues, servent de tavernes, de buvettes, de salles de concert de bas étage, à des amusements ignobles. Les marins de tous les navires qui traversent le canal s'y donnent rendez-vous et passent leurs nuits à boire et à chanter. Ils y laissent toute leur paye. Juste en face, de l'autre côté de la rue, entourés de hautes clôtures, sont les trois cimetières: catholique, protestant et bouddhiste. Quel rapprochement! Le carré du vice qui conduit au carré de la mort. Quel beau sujet de sermon en deux points...

Tard dans la soirée, après avoir vu tout ce que Panama, Ancon et Balboa pouvaient offrir de nouveau ou d'intéressant, nous retournons au bateau. Le lendemain, nous traversions le canal. Je n'ai pas l'intention d'en faire une étude du point de vue d'un ingénieur; je n'en ai pas la compétence, tout d'abord, et en second lieu ces détails se trouvent dans les guides de touristes. Pour le non-initié, le canal de Panama est un canal comme n'importe quel autre canal. Et pourtant sa construction fut un tour de force, irréalisable à première vue. Il fallait tenir compte des différences de niveau et des marées de l'Atlantique et du Pacifique, faire sauter à la dynamite des montagnes entières, creuser un lit dans des terres meubles et boueuses, inonder des parties entières du pays, passer à travers la jungle, transporter de loin toute la machinerie requise, faire venir de l'extérieur la main-d'œuvre, développer les pouvoirs électriques, maintenir la paix et le bon ordre, se défendre enfin des incursions possibles des naturels encore sauvages. Surtout, il fallait assainir toute la péninsule, en détruisant les maringouins et les mouches, porteurs et propagateurs de la malaria et de la fièvre jaune. Un amateur de statistiques a calculé que l'on avait enlevé assez de terre pour construire soixante-cinq pyramides du volume de celle de Chéops, en Egypte, et que le ciment employé en ferait une autre.

Mais ce qui, à mon point de vue, fait du canal la véritable merveille de notre monde moderne, c'est son prix relativement modique, — si l'on se rappelle que c'était un « contrat du gouvernement »: $375 millions, y compris les $40 millions payés à la compagnie française du canal de Panama et les « extras »!!!... Voici maintenant le procédé suivi pour le passage des navires: trois écluses successives, situées du côté de l'Océan Pacifique, soulèvent les navires à une hauteur de quatre-vingt-cinq pieds jusqu'au lac Gatun. Trois autres écluses, du côté de l'Atlantique, répètent le même procédé, mais en sens inverse. Il faut

en moyenne six à huit heures pour couvrir la distance totale entre les deux océans: quarante-quatre milles. L'« Empress of Britain » s'engagea dans la première écluse vers neuf heures du matin et surgit à l'autre extrémité sur la fin de l'après-midi. C'est le plus gros navire à faire ce trajet, qui demande, de la part du capitaine, du pilote, des officiers et des ingénieurs, la plus grande prudence et une attention de toutes les secondes. La raison en est bien simple: l'« Empress of Britain » a un tirant d'eau d'au moins trente pieds; le canal a quarante pieds de profondeur. Le mouvement des hélices, la succion causée par une masse de fer de plus de quarante mille tonnes, suffisent à remuer et à déplacer des quantités considérables de terre, au fond de l'eau, et peuvent être cause d'un échouement. L'« Empress » a une largeur de 97½ pieds; le canal de 110. Il n'y a donc que six pieds de jeu, de chaque côté. C'est bien peu, lorsque l'on sait avec quelle lenteur un bateau de ce tonnage change de place et revient à la normale. Une distraction, le plus petit coup de barre au mauvais moment, et c'est le choc sur la muraille.

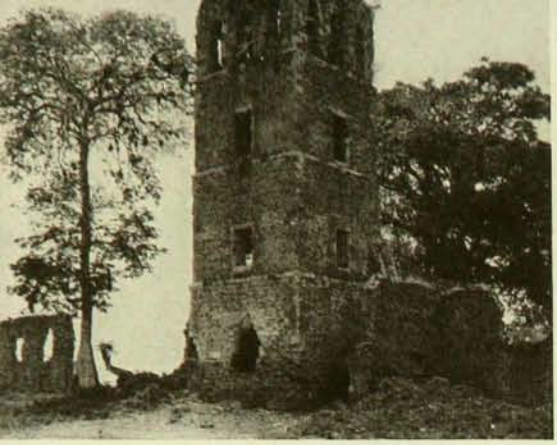
Sans heurt, sans choc, bien guidés, nous arrivons sur les rives de l'Atlantique où deux autres villes — Cristobal et Colon — marquent l'entrée du canal. Cette partie du pays n'est pas aussi intéressante que l'autre; du moins elle me parut telle. Cela tenait peut-être au fait que je l'avais visitée dans tous ses coins et recoins, trois ans plus tôt. Il n'y avait rien de changé en apparence. Comme la première fois, les hangars étaient remplis, à hauteur d'homme, de sacs d'oignons blancs... importés du Japon. Mais je ne vis pas d'automobiles italiennes. Lors de mon voyage antérieur, il y avait là pas moins de deux cents « Fiat » toutes neuves. Sur le quai, je retrouve les mêmes taxis, — mais à des prix beaucoup plus élevés, — les mêmes voitures tirées par des chevaux: voitures et bêtes ont vieilli. Comme toujours, avant d'entrer dans la ville, nous sommes arrêtés par les douaniers américains, plus curieux cette fois que ceux de Panama. Passé l'édifice de la douane, de nombreux nègres attendent d'être embauchés par les compagnies de navigation, pour décharger les navires. Plus loin, les édifices des compagnies maritimes, entourés de verdure et de palmiers.

Encore quelques pas et l'on arrive en face de la rue qui sert de démarcation entre la ville américaine et la ville panamienne. Autrefois, il suffisait de demander à un passant quelle était la caractéristique qui permettait de distinguer les deux villes pour qu'il réponde: « Du côté américain, il est défendu de boire. En face, l'on boit tant et en aussi grande quantité qu'on le désire. » Mais depuis le rappel de la loi de prohibition, des deux côtés c'est la même chose; à chaque porte, des hôtels et des tavernes, dans lesquelles des marins et des soldats boivent, debout ou assis aux tables. Quoique nous ne soyons qu'à la fin de l'après-midi, quelques-uns sont déjà ivres morts et seront happés au passage par la police militaire. A gauche, c'est le chemin de fer, qui fait face

à une théorie interminable de magasins, tenus par des juifs, des Syriens et des Hindous: marchands de parfums, de soies, de châles, de souvenirs de Chine ou du Japon.

Pour nous, qui avons déjà eu le temps et l'occasion de faire nos emplettes, les prix paraissent prohibitifs. Ils sont pourtant de beaucoup inférieurs à ceux de chez nous. Ceux qui font une croisière aux Antilles et n'ont pas la bonne fortune de passer par Curaçao, sont assurés de trouver des « occasions » à Colon, pourvu qu'ils ne craignent pas de marchander. Règle générale, pendant la dernière heure qui précède le départ du bateau, les marchands se montrent particulièrement conciliants. Les rues transversales sont toutes prises par des tavernes, des clubs, des cafés-concerts et des cabarets. Le quartier des naturels, comme celui de Panama, est habité surtout par des noirs qui y vivent dans la pauvreté et la misère... noires. Notre visite est terminée. Nous retombons sur l'Atlantique, en route pour La Havane.

La Havane: au fond le palais du Président.



A la Havane. — La cathédrale historique.

A Panama. — La cathédrale du vieux Panama.

LE PARIS DE L'AMÉRIQUE: LA HAVANE.

L'entrée du port de La Havane — Le fort Morro Castle — « Mon » chauffeur: Tony Diaz — Les quartiers pauvres — La cathédrale de Marie-Immaculée — Le nouveau Capitole — Les grands boulevards: Le Prado et le Maleçon — Dans les quartiers riches: le Vedado — La maison Blanco Herrera — Le cimetière.

•

Mesdames, messieurs, mes jeunes amis,

Un dernier port, une dernière escale, avant d'arriver à New-York, et notre croisière autour du monde sera terminée. Et, comme si tout devait concourir à faire regretter cette conclusion imminente, à donner l'envie de revoir les pays visités ou les peuples rencontrés en cours de route, à faire oublier les petits ennuis obligatoires d'un pareil voyage, cette dernière escale se fera à La Havane.

Dans la capitale cubaine, nous trouverons réunis l'ancien et le nouveau monde. Les souvenirs de la vieille Espagne, du Cid et de Don Quichotte se mêlent aux froides et matérialistes réalités de la jeune Amérique. Les rayons d'un soleil brûlant sont tempérés par une douce brise qui souffle continuellement de l'Atlantique. Les beautés architecturales, la gaieté, la joie de vivre, le laisser-aller de Paris, la végétation et la floraison des tropiques se rencontrent dans des rues tortueuses, marquées aux intersections de statues ou d'images de la Madone, d'églises aux façades assombries par l'air salin et par les années. Là vit un peuple qui s'est violemment séparé de ses anciens maîtres en réclamant son indépendance, mais dont la langue, la littérature, la religion sont demeurées celles de la vieille mère patrie; un peuple ouvert à tous les progrès modernes d'un voisin puissant, mais qui s'inspire dans son gouvernement, sa philosophie de la vie, ses méthodes de commerce et d'industrie, des traditions léguées par les ancêtres.

La Havane, la ville la plus populeuse de l'île, est encore et toujours espagnole. L'entrée en est défendue par un fort, le Morro Castle. Construit au temps de l'occupation espagnole, selon les plans des ingénieurs militaires de l'époque, il est du style des édifices du même genre à Porto-Rico, à Carthagène, et dans tous les pays jadis dominés par les puissances ibériques. Seul le drapeau qui le domine est changé: c'est maintenant celui de Cuba libre. Du côté de la ville, un autre fort plus petit, mais de même style, garde toujours son nom ancien: La Punta. Plus loin, c'est le Carcel (la petite prison), le fort de La Fuerza. Tout cela, c'est la vieille Espagne qui survit dans la jeune Amérique. Et comme pour protester contre l'idée de grandeur que nous attachons aux noms de rivière, fleuve, golfe, lacs et autres accidents

géographiques, le « golfe », qui sert d'entrée au port, se rétrécit peu à peu, au point que des navires de gros tonnage peuvent difficilement s'y mouvoir et ne doivent avancer qu'avec mille précautions. C'est comme l'arrivée à Constantinople, où les Dardanelles prennent la forme de la Corne d'Or, pour finir aux eaux douces d'Asie et d'Europe. Nous jetons l'ancre au large et descendons à terre au moyen d'un transbordeur.

Je n'en étais pas à ma première visite de La Havane. J'y étais allé deux ans plus tôt et je me rappelais encore le nom de mon chauffeur de taxi d'alors: Tony Diaz. Je me rappelais surtout que je l'avais eu à ma disposition pendant deux jours et demi pour un prix ridiculement bas, et je me proposais bien de le retrouver. Autrefois, — c'était sous le président Machado, — aussitôt que l'on arrivait sur le quai, l'on était entouré par cinquante ou soixante chauffeurs de taxis qui venaient offrir leurs machines — des Lincoln, des Cadillac, des Rolls-Royce. Ils se bousculaient, se battaient entre eux afin d'attraper un client. C'était une discussion interminable au sujet des prix. J'ai souvenance qu'après avoir rejeté les offres de ceux qui me demandaient quarante dollars pour les deux jours, j'avais finalement mis la main sur ce Tony Diaz qui offrait de me conduire partout, et pour tout le temps de l'escale, moyennant une somme de dix dollars.

Je m'attendais à faire face au même groupe de chauffeurs, à la même bousculade, au même marchandage. Mais les choses sont changées. Tout se passe dans l'ordre le plus parfait. Quelques chauffeurs privilégiés sont réunis dans un enclos réservé. Il y a des taux fixes. Un important personnage, le représentant officiel des unions ouvrières, est là, afin de s'assurer que personne ne « coupera les prix ». Je lui demande si Tony Diaz est dans les environs. Un coup de sifflet. Un messager part à la course. Cinq minutes plus tard je vois arriver mon chauffeur. En approchant, il me reconnaît. Sa figure s'illumine d'un large sourire. Il me tend la main, comme s'il venait de retrouver un vieil ami qui retourne au foyer et m'offre ses services. Je lui demande combien il va me charger. En un anglais brisé et à très haute voix — car le représentant des unions est à côté de nous — il m'explique qu'il y a maintenant des prix fixes, qu'il n'est pas permis de les changer, etc. Mais, le délégué des unions s'étant retourné, Tony se hâte de me faire signe. m'invitant à le suivre quand même. A distance nous nous entendons très bien et nous voilà partis! Si vous allez à La Havane, je vous recommande mon ami Tony Diaz.

Nous allons tout d'abord nous rendre à la vieille cathédrale, construite il y a plus de quatre siècles par les Espagnols. En chemin, nous traversons les vieux quartiers aux rues étroites, aux maisons collées les unes sur les autres, aux portes de fer grillées, aux fenêtres fortement protégées contre les voleurs et les rayons trop ardents du soleil. Les magasins sont ouverts sur la chaussée; les transactions s'y

font en espagnol. Les restaurants sont sur le plan et le modèle des restaurants européens; les chaises et les tables installées sur le trottoir. Les résidences, à un seul ou à deux étages, à l'exception des conciergeries, sont toutes en profondeur et composées de trois ou quatre chambres, dont on peut voir l'arrangement intérieur en passant dans la rue. A l'avant, un salon carré séparé de la seconde pièce, la chambre à coucher, par un simple rideau; la cuisine fait suite à la chambre de repos. Les murs sont badigeonnés à la chaux colorée en bleu ou en rose.

Nulle part il ne faut chercher de papier-tenture sur les murs. Ici, comme dans toutes les Antilles, la chaleur et l'humidité empêchent le papier de rester collé aux murs. Sur le pas des portes, de petits enfants à demi nus, accrochés aux robes de leurs mamans, grignotent des fruits et des gâteaux du pays. Tous ces gens n'ont pas la physionomie nettement espagnole. Il y a mélange de races, comme à Panama, mais pour une raison différente. Jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle, l'esclavage existait dans toute l'île. Pour remplacer les premiers habitants, les Espagnols avaient amené de l'Afrique des milliers d'esclaves noirs. Ils fondèrent des foyers et se marièrent d'abord entre eux. Bientôt, des mariages furent conclus avec les descendants des colons espagnols. C'est ainsi que se constitua une race de mulâtres, dont le teint tire sur le brun foncé, couleur chocolat. Ce sont les petits-fils de ces anciens esclaves qui vivent dans les quartiers pauvres.

Après un quart d'heure environ, nous arrivons sur une large place carrée au fond de laquelle est la cathédrale, appelée ordinairement cathédrale de Colon, mais dont le nom véritable est l'« église cathédrale de Marie, la Vierge Immaculée ». La façade toute noire est flanquée de deux tourelles. L'intérieur n'offre rien de très artistique. Comme seul souvenir, une plaque posée dans le mur du chœur rappelle que les cendres de Christophe Colomb reposèrent là pendant plus de quatre siècles, c'est-à-dire jusqu'au temps de la guerre avec les Etats-Unis. Elles furent à cette époque transportées en Espagne.

Mais la sacristie est remplie de trésors d'une valeur incalculable: riches reliquaires, calices, vases sacrés, ostensoirs d'or et d'argent solide, chasubles et ornements sacrés de grande beauté, dons des rois et des reines d'Espagne. L'on attire en particulier l'attention des visiteurs sur une chape noire toute brodée de fil d'or, qui ne pèse pas moins de trente-six livres. Il y a là, également, une chasuble de couleur bleu azur. Le sacristain prétend — sans qu'il m'ait été possible de contrôler son affirmation auprès des autorités religieuses — qu'en vertu d'un privilège unique, les églises d'Espagne et de ses colonies sont seules autorisées à se servir d'une chasuble de cette couleur lors de la célébration de la fête de l'Immaculée-Conception. Tout à côté de la sacristie est le grand séminaire. Par-dessus un haut mur, j'aperçois les élèves, en récréation en ce moment, qui se promènent sous les galeries du cloître

intérieur. On entend leurs rires clairs et joyeux. Cela me rappelle les nombreuses récréations prises autrefois sous les arceaux ou dans le jardin, ombragé d'un large palmier, du Collège Canadien à Rome.

Quittons la partie ancienne de la ville et dirigeons nos pas vers le centre commercial et administratif. Par de larges avenues, nous arrivons en face du nouveau Capitole, siège du gouvernement. C'est un somptueux palais, construit en partie sur les lignes du Capitole de Washington, avec un luxe et une richesse inouïs, au prix de $16,000,000. Tous les parquets et une bonne partie du travail de décoration intérieure sont de marbres italiens, de soixante-trois variétés de couleurs. Des fers forgés, des lampadaires importés de France, des tapisseries anglaises, espagnoles et françaises, des statues de marbre de Carrare, des œuvres d'art de tous les pays de l'Europe, ajoutent à la beauté et à l'éclat des pierres et des bois tirés de l'île de Cuba. L'immense et spacieuse bâtisse est construite de telle sorte qu'il a été possible d'y incorporer des souvenirs historiques de toute nature. Le Capitole est comme un Panthéon, un monument élevé à la gloire de tous les héros du passé et, en particulier, des hommes qui versèrent leur sang pour assurer l'indépendance de la patrie.

Chaque chambre est d'un style différent qui s'harmonise cependant avec le plan général, ainsi que les chambres des députés et des sénateurs, situées à chaque extrémité de l'édifice. Sur tout un côté de la façade court une longue et très haute galerie — sur le plan de la Galerie des Glaces de Versailles — pour les réceptions officielles ou les grands banquets donnés par le président de la République, lors de l'ouverture des sessions du parlement. Au centre de la galerie est un rond-point que domine la coupole, haute de cent cinquante pieds. D'un côté de ce rond-point, une statue représentant la Liberté: figure de jeune femme, haute de quarante-cinq pieds, tenant de la main droite une lance. Cette statue de bronze pèse trente tonnes, soit soixante mille livres. En face, trente panneaux de bronze, sur lesquels sont gravés les épisodes de l'histoire de l'indépendance cubaine et les noms des héros qui, pendant de longues années, luttèrent contre l'Espagne et lui firent perdre la plus belle et la plus riche de ses colonies d'Amérique. Enfin, juste au centre, en-dessous de la lanterne de la tour, serti dans le parquet de marbre, est un diamant de vingt-quatre carats qui sert de point de départ pour mesurer les distances entre la capitale et les autres localités de l'île. La grande salle elle-même ne mesure pas moins de trois cents pieds de long par une centaine de hauteur. Elle est bordée de colonnes de marbre vert que séparent les lampadaires dorés. Elle est illuminée au moyen de lampes invisibles.

Pour être complet et vous donner une toute petite idée de la richesse de l'édifice entier, il me resterait à vous décrire le grand escalier d'honneur aux marches de marbre brillant, les meubles luxueux, les lourdes tentures de brocart et de soie, les peintures sans nombre qui

ornent les murs. On a l'impression, en visitant cet édifice, de se promener dans un immense palais du XVIIe siècle. Mais ce que j'en ai dit suffit, je crois, pour vous en donner une idée au moins générale, et peut-être aussi vous décider à aller voir toutes ces belles choses. De Montréal, c'est un voyage de quelques jours à peine, que l'on peut faire à très bon compte. Il n'en coûte pas plus cher pour se rendre à La Havane et y passer deux ou trois jours que pour se rendre à une plage américaine et y demeurer une semaine. Malheureusement, l'on se fait de ces voyages aux Antilles des idées qui ne correspondent pas du tout à la réalité.

Si nous poursuivons nos courses, nous retombons de nouveau, au sortir du Capitole, sur les grands boulevards, les places publiques et au milieu des jardins. Laissant en arrière de nous les quartiers anciens et pauvres, nous passerons devant le superbe édifice de l'Opéra National, au style un peu rococo et dont la façade est peuplée d'un monde de statues de marbre, pour tomber ensuite sur le plus beau des boulevards de la ville: le Prado. C'est une très large avenue, divisée en trois parties, bordée de chaque côté de magasins. Les plus grands couturiers de Paris, les marchands de l'univers entier y offrent leurs produits aux gens à l'aise de Cuba qui ont fait fortune, dans la culture de la canne à sucre, du tabac, la distillation des liqueurs enivrantes ou la fabrication de la bière. A droite et à gauche, l'avenue est sillonnée d'autos des meilleures marques, cependant qu'au centre, et surélevée de cinq ou six pieds au-dessus de la chaussée, est une large promenade pour piétons, pavée de pierres de diverses couleurs et dessins, ornée à chaque intersection de rues, de statues de lions en bronze. Sur toute la longueur de ce promenoir, deux haies d'arbres ajoutent à la beauté de l'ensemble.

Le Prado va se perdre dans la mer, dont on aperçoit les eaux d'un bleu foncé, à son extrémité. A quelques pas de là, précédés de jardins en fleurs sont divers édifices consacrés au commerce et à l'industrie, et le palais du Président. Ceux qui sont au courant des secrets de la ville se hâtent de se perdre dans les rues avoisinantes et vont visiter la fameuse taverne connue sous le nom, bien mérité d'ailleurs, de «Sloppy Joe's Tavern». Je me contente simplement d'en faire mention... afin d'en rappeler le souvenir à ceux qui sont déjà allés à La Havane.

En débouchant du Prado, l'on arrive à un autre boulevard qui longe l'océan: le Maleçon. D'un côté, c'est la mer. Les vagues viennent se briser sur la jetée de pierre, lançant une poussière d'eau et de vapeur à travers lesquelles le soleil se joue pendant le jour et qu'éclairent des milliers de lampes, la nuit. En face de la mer, de riches hôtels particuliers ou des maisons à appartements. Pendant que notre taxi file à toute allure, jetons à la hâte un coup d'œil sur les monuments, élevés à la mémoire des marins des Etats-Unis morts dans

l'explosion du navire de guerre *le Maine*; de Maceo, l'un des héros de l'indépendance; de Christophe Colomb et de plusieurs autres figures marquantes de l'histoire de Cuba.

Nous suivons maintenant la Cinquième Avenue. Là, demeurent les gens de la classe aisée ou simplement bourgeoise. Beaucoup de gens riches, et même très riches, chez nous, se contenteraient facilement de ces résidences. Mais ce n'est rien encore, comparé à ce que nous verrons à l'instant, dans le Vedado, le quartier chic par excellence de la ville. A perte de vue, pendant des milles et des milles, ce ne sont que résidences princières, châteaux, jardins, parterres, clubs, tous plus riches les uns que les autres. L'on y rencontre tous les styles imaginables avec prédominance de l'espagnol. Les rues sont divisées en trois parties, dont le centre est un parterre dans lequel croissent tous les arbres et toutes les fleurs des tropiques; une vision des couleurs les plus variées. C'est en vain que l'on veut s'arrêter pour tout admirer. Tout est à voir. Il est impossible de les décrire chacune en particulier. Les portes sont ornées de fers forgés et travaillés à la main, toutes les fenêtres ont également des grillages d'ornementation. Les « patios » intérieurs sont décorés de tuiles ou mosaïques aux brillantes couleurs, d'inspiration arabe ou mauresque, rafraîchis par de minuscules fontaines, le tout entouré de jardins, de palmiers, de pelouses.

Mais parmi toutes ces résidences, la plus riche, assurément, est celle de Blanco Herrera. Lors de ma première visite, grâce à des accointances de notre chauffeur Tony avec les membres du personnel de la maison et l'absence des propriétaires, j'avais pu en visiter l'intérieur. En plein centre d'un parc parsemé de lacs artificiels, orné de ponts de pierre et de bois style japonais, enjolivé d'un château qui rappelle les palais des contes de fées, rempli de fleurs et d'arbres tropicaux, rafraîchi par des fontaines dont les eaux s'écoulent en sautant sur des rochers, ce « home », qui n'a que deux étages et mesure environ cinquante pieds par cinquante, a tout de même coûté plus d'un million de dollars. Les deux grandes portes vitrées sont protégées par des grilles de fer forgé, les parquets sont en nacre de perle, les murs et les plafonds en bois d'acajou sculpté; à toutes les fenêtres, des verrières importées et de grand prix, de lourdes tentures de velours; des statues de marbre de Carrare; sur les murs, des peintures signées des plus grands artistes français, espagnols ou italiens; les parquets sont recouverts de tapis de Perse ou de Turquie. Voilà ce que l'on voit chez Blanco Herrera. Ce n'est qu'une des cinq ou six résidences d'un homme puissant, âgé d'une trentaine d'années environ, qui a hérité de son père l'industrie la plus prospère de l'île: la brasserie « Tropical », dont le nom est affiché sur tous les murs, à tous les coins de rue, dans tous les magasins, toutes les boutiques. Et pourtant ce père, si puissant en son jour, cet homme d'une richesse fabuleuse, qui a pu céder à son fils la direction d'une entreprise si bien établie avec les nombreux édifices qui en font

partie, qui avait à sa disposition tant de belles maisons, cet homme n'a plus rien. Comme tous les mortels, il a dû quitter cette terre. La grande faucheuse l'a emporté. Après avoir traversé trois ou quatre rues, nous allons retrouver l'endroit où il repose au cimetière, dans un riche cercueil de bronze sans doute, mais quand même la proie des vers.

Ce cimetière est l'un des plus riches de l'univers. Il y a là plus de monuments et de marbre qu'à Gênes et à Milan. Deux tiers de la superficie totale sont réservés à ceux qui peuvent acheter des lots à perpétuité. L'autre tiers est réservé à ceux, moins fortunés, qui ne peuvent les garder que pour trois ans. Ce terrain des morts ne ressemble en rien à ceux de notre pays. L'on n'y voit ni fleurs, ni gazon, ni arbustes qui poussent sur les tombes. Dans la première section — celle des lots concédés à perpétuité — le terrain est complètement couvert de dalles de granit, de marbre ou de labradorite que surmontent des statues de Notre-Seigneur, de la Vierge ou d'Anges de la Mort. Les familles les plus à l'aise font construire des chapelles privées. Parmi tous ces monuments, les plus beaux, tant au point de vue architectural que de la richesse des matériaux, sont sans conteste ceux des pompiers morts au feu, d'un ancien révolutionnaire devenu président de la République, des marins et soldats américains, et, finalement, celui de ce même Blanco Herrera, dont la tombe est entièrement recouverte de plaque de labradorite.

Mais si l'on admire ce que l'on voit dans cette partie du cimetière, l'on ne peut s'empêcher d'être étonné et peiné en voyant ce qui existe dans l'autre secteur. Là, il n'y a ni pierres tombales, ni monuments, ni marbre, ni granit. Un simple petit lopin de terre, surmonté d'une croix de bois, marque l'endroit où dort... temporairement... celui qui y est enseveli. J'ai dit temporairement, car après trois ans, à cause surtout du peu d'espace libre dans le cimetière et l'impossibilité de l'agrandir, les corps sont exhumés et jetés en tas, dans un coin. Les os blanchissent au soleil et sous la pluie, en attendant qu'ils tombent en poussière. Des fossoyeurs sont continuellement occupés à déterrer des cadavres et à les transporter dans l'espace réservé à cette fin. Ils y sont entassés pêle-mêle. Pour nous qui sommes habitués à respecter nos morts, cette façon de procéder révolte. Nous nous demandons pourquoi les autorités gouvernementales, qui ont charge du cimetière, ne songent pas à en ouvrir un deuxième, dans une autre partie de la ville. Mais ce sont là des mœurs auxquelles les Havanais se sont habitués depuis longtemps. Ils les trouvent toutes naturelles.

Et puis, somme toute, qu'importe ce qui pourra arriver de nos pauvres corps, qu'importent les monuments, les honneurs posthumes, pourvu que le bonheur éternel soit assuré à nos âmes?

LA FIN D'UN BEAU RÊVE — CONCLUSIONS GÉNÉRALES.

La dernière étape — Réflexion pendant que nous voguons vers New-York — Conclusions générales qui s'imposent dans l'ordre religieux et artistique — De l'Action Catholique positive: le cinéma — La langue anglaise et sa diffusion dans le monde — Domination économique de l'Angleterre — L'influence communiste en Europe et en Asie — Division des forces de l'ordre — Le retour à New-York — L'« Empress of Britain » s'en va... emportant les rêves... Au Maître de l'univers: grâces infinies.

•

Mesdames, messieurs, mes jeunes amis,

Comme toutes les belles choses dans la vie, notre croisière autour du monde, devait connaître une fin. Pendant quarante ans, j'avais rêvé de ce voyage. Quatre mois et demi avaient suffi à sa réalisation. Pendant quarante ans j'avais entrevu, comme à travers un nuage qu'illuminait mon imagination, tous ces pays que nous venions de traverser, tous ces peuples aux mœurs étranges. Pendant quarante ans, j'avais lu, dévoré avidement, toutes les relations de voyages qui m'étaient tombées sous la main. Bien des fois, je me surprenais moi-même à vivre dans un monde irréel.

Je connaissais, pour les avoir vus, en étudiant l'histoire et la géographie, les principaux monuments de l'antiquité. J'avais suivi les conquérants grecs et romains dans leurs campagnes à travers l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Quarante ans durant, ces souvenirs m'avaient poursuivi à travers la vie. Mais maintenant, ces rêves avaient pris corps, étaient devenus des réalités. Gibraltar me rappelait les travaux d'Hercule en même temps que le pouvoir impérial de l'Angleterre. Près de Monte-Carlo, j'avais parcouru la même route que César, allant à la conquête des Gaules. A Rome, j'avais cru entendre Cicéron haranguant les foules du Forum. J'avais admiré les œuvres d'un nouveau César qui, de sa baguette magique, avait ressuscité les gloires du passé. A Athènes, j'avais, à l'ombre de l'Acropole, écouté les grandes voix de Démosthène et de saint Paul. En Palestine, à Jérusalem, j'avais revu la douce figure du Christ, je m'étais attaché à ses pas sur les routes de Galilée, de Samarie et de Judée. J'avais retrouvé le peuple hébreu en Egypte, travaillant à la construction des Pyramides. L'Inde m'avait ouvert des horizons inconnus, tout comme les autres pays de la Malaisie: Penang, Singapore, le Siam, Java. La Chine et le Japon avaient retenu mon attention par la beauté de leurs temples et les mœurs de leurs habitants. Honolulu, la Californie, La Havane, déjà connus pourtant, gardaient toujours leurs charmes, leurs beautés naturelles et leur empreinte du vieux monde espagnol.

Mais je ne m'étais pas arrêté aux seuls souvenirs de l'antiquité. J'avais voulu connaître les réalités de la vie contemporaine. En route, et au hasard des rencontres avec les missionnaires, les politiciens, les hommes d'affaires, les gens du peuple, j'avais interrogé, j'avais étudié, j'avais tenté d'approfondir même, les questions religieuses, sociales, économiques, historiques, artistiques. Mais je n'avais pas pris une seule note de voyage. Je n'en avais eu ni le goût, ni le loisir. Je me fiais à ma mémoire. Et maintenant, tout cela se confondait dans mon esprit. Je me demandais si je parviendrais jamais à me retrouver dans cet enchevêtrement où idées et choses se mêlaient dans le plus beau désordre; si un jour je pourrais, à tête reposée, tirer les conclusions qui s'imposaient, les leçons qui devaient me guider dans la conduite de ma vie! Car le Bon Dieu ne m'avait pas accordé cette faveur extraordinaire, pour mon seul plaisir et mon amusement. J'aurais à Lui rendre compte de tout ce que j'avais reçu. Mon sacerdoce m'imposait des obligations, des responsabilités. D'autres, moins favorisés que moi, s'attendaient à ce que je les fasse bénéficier des connaissances recueillies en cours de route. Je pensais à tout cela, pendant les dernières heures du voyage.

Ces heures, heureusement, allaient me permettre un premier travail de réflexion. L'« Empress of Britain » voguait sur l'Atlantique houleuse, sous un ciel gris et sombre, par une température froide et désagréable. Nous assistions à une répétition des scènes qui avaient précédé l'arrivée à San Francisco. Les corridors, les ponts, les salles publiques, étaient vides de passagers. Enfermés dans leurs cabines, ils préparaient fiévreusement leurs malles et leurs valises. Nous étions plus de deux cents qui devions débarquer à New-York; les autres terminaient la croisière à Cherbourg ou à Liverpool. Les valets de chambre, les garçons de table, tous les employés des ponts supérieurs, suffisaient à peine à répondre à tous les appels, venant de partout à la fois. Seul dans ma cabine, — mes malles étaient prêtes depuis longtemps déjà, — j'eus le temps de repasser en esprit mes souvenirs, de les réunir, d'en faire la synthèse et d'en tirer les conclusions que je mentionnais, il y a un instant.

Tout naturellement, et en premier lieu, je songeais aux conditions religieuses dans l'univers. Dans ce domaine, les données étaient lamentables. Voilà bientôt vingt siècles que le Christ est venu porter la parole de vie et de vérité, au monde. Voilà vingt siècles qu'à la suite des Apôtres, les missionnaires s'en vont, évangélisant tous les peuples, ainsi qu'il leur a été commandé. Et pourtant le Christ est connu et adoré par à peine un peu plus d'un demi-milliard de chrétiens. Ailleurs c'est le paganisme, le bouddhisme, le shintoïsme, l'hindouisme, le mahométisme, l'adoration des bêtes, la reconnaissance et l'élévation des vices les plus honteux, au rang des vertus. A l'heure actuelle, des milliers d'hommes et de femmes quittent patrie, parents et amis, afin de s'élancer au salut des âmes. Mais comme leur nombre est petit en

vue de l'immensité de la tâche! Comme ils ont raison de répéter la parole du Sauveur: « La moisson est abondante, mais les ouvriers sont rares et peu nombreux! »

Partout l'on se plaint des conditions terribles qui existent dans certains pays, l'Inde et la Chine, par exemple. Mais l'on ne semble pas se rendre compte, ou on feint d'ignorer, que seul le christianisme enseigne les doctrines qui libèrent l'homme de l'esclavage et l'élèvent au rang d'un être supérieur, qui redonnent à la femme sa place légitime au foyer et assurent la protection de l'enfant. Il est inutile d'espérer un changement dans les conditions sociales de tous ces peuples, aussi longtemps qu'ils se laisseront guider par les principes religieux qui ordonnent tous les actes de leurs vies. Quels sont ces principes, comment cette vie religieuse est-elle ordonnée? C'est ce que j'ai tenté de vous faire voir au cours des causeries, prononcées depuis un an bientôt. Il est inutile d'y revenir. Je n'ai pas été complet, tant s'en faut. Par respect pour vos sentiments, je me suis abstenu d'entrer dans certains détails. Mais ce que je vous en ai dit, suffira, je crois, pour vous faire apprécier le bonheur que vous avez, d'être éclairés des rayons lumineux de la foi.

Malgré tout, il est certaines gens pour qui, un voyage autour du monde, peut être une cause de perte de la foi. L'Inde, en particulier, les attire, les empoigne, les ravit. Ils se laissent prendre à sa littérature, à son mysticisme, au charme de ses écrivains, à la beauté de ses palais et de ses monuments. « Le soleil leur tape sur la tête », aussi. Ce sont pour la plupart des rêveurs, des romanesques. Malheureusement, ils n'ont pas ce fond solide de principes de théologie et de philosophie qui leur permettrait de se ressaisir et de voir les choses sous leur vrai jour. Il faut bien admettre, par ailleurs, que les grandeurs entrevues au cours de la croisière, sont de nature à exciter l'admiration et l'enthousiasme, pour des religions qui ont pu créer et inspirer les merveilles artistiques, dont les voyageurs sont continuellement témoins. Il s'agit simplement de savoir en faire remonter la gloire et l'honneur au Maître Suprême, au Roi du monde, au Vrai Dieu.

Le voyage est réglé de façon à ce que ces beautés naturelles, ces chefs-d'œuvre de l'antiquité et du temps présent, soient présentés comme dans un film, dont les différentes escales, marquent les épisodes. Alors qu'en Amérique, il fait froid et que la terre est couverte de neige et de glace, Madère, l'île au printemps perpétuel, sourit au voyageur et lui apporte fleurs et fruits. Gibraltar est une rude image de la puissance militaire, une sentinelle, toujours à l'affût de l'ennemi. Nice, la Riviera, Monte-Carlo, présentent l'humanité sous un tout autre aspect, — quelquefois riant, quelquefois triste, — l'humanité qui s'amuse, qui se distrait... mais qui paie bien cher parfois ces plaisirs. L'Italie et la Grèce, Naples, Rome et Athènes offrent tous les plus beaux monuments du passé et du présent, les chefs-d'œuvre de tous les grands maîtres. La Palestine, si longtemps sous le joug du Turc, du

mahométisme dont la religion défend, — ou du moins défendait jusqu'en ces dernières années, — la représentation par la peinture ou la sculpture, de la figure humaine, est pauvre en beautés artistiques, mais combien riche en souvenirs du Christ. Je pourrais ainsi repasser les uns après les autres, les divers pays et indiquer leurs principaux monuments, depuis les Pyramides jusqu'au Capitole de La Havane. Mais j'en ai déjà parlé.

Toutefois, j'ai constaté qu'il y avait dans le monde, une tendance très marquée, vers une sorte d'unification de tous les styles, vers une disparition graduelle de l'architecture nationale, vers l'adoption d'un mode uniforme, tant dans les façons de construire que dans l'apparence extérieure des bâtisses et leurs arrangements intérieurs. Pour ceux qui ont le sens esthétique et le goût des choses du passé, ce n'est pas sans tristesse que l'on retrouve en plein Orient, les gratte-ciel de New-York. Et si l'on cherche la cause de cette transformation, on la retrouve encore et toujours, dans l'influence des vues animées américaines. Je l'ai dit bien souvent et je le répète: les vues animées sont, à l'heure actuelle, le plus puissant moyen de propagande auprès des foules. Ceux qui en ont la direction sont les véritables maîtres de l'opinion publique.

Aussi, je ne puis m'empêcher de croire que les forces du bien négligent trop ce moyen de propagande, pour la diffusion de leurs idées. Depuis quelques années, il est partout question d'Action Catholique. Cette action, trop souvent, se borne à un travail négatif, un travail d'opposition à des idées, à des personnes, à des doctrines, à certaines formes de gouvernement. C'est mal comprendre la pensée du Souverain Pontife. Ce que le pape demande, c'est assurément le travail de défense, mais il veut quelque chose de plus, quelque chose de positif: la diffusion de la vérité, et cela, par tous les moyens à notre disposition. Il a lui-même tracé la voie et démontré, en se servant de la radio par exemple, qu'il ne craint pas d'avoir recours aux inventions modernes. Jusqu'à ce qu'il eût ainsi parlé au monde, il est certaines gens qui se refusaient à se servir de la radio comme moyen de diffusion des principes religieux, qui en condamnaient l'emploi. Ce qui est vrai de la radio, l'est également des vues animées. Les catholiques de France l'ont bien compris. Ils ont su s'organiser afin de lutter sur ce terrain. Ils produisent, à l'heure actuelle, nombre de films qui remportent de grands succès et attirent dans les salles paroissiales, même des incrédules et des anticléricaux notoires. Malheureusement, ces films ne sont pas assez nombreux. Ce n'est pas le dévouement et la bonne volonté qui manquent, mais le nerf de la guerre: l'argent.

Ici, au Canada, nous pourrions, tout en nous amusant, tout en suivant les directives du Saint Siège au sujet de « l'Action Catholique », rendre service à ces organismes catholiques français, en important leurs films au pays et en leur donnant une large diffusion, dans les villes et les campagnes de notre province. Ce serait faire non seulement œu-

vre religieuse utile mais aussi œuvre vraiment nationale. Je l'ai fait remarquer en passant déjà. Si la langue anglaise est si répandue dans l'univers, si la langue française est en baisse partout, en dehors des colonies françaises, cela est dû assurément à l'expansion coloniale britannique, mais aussi aux films américains et, à un moindre degré, aux films produits en Angleterre. J'espère que l'on ne m'accusera pas d'antipatriotisme, parce que je constate cette baisse du parler français. Je le regrette autant et plus que qui que ce soit, mais les faits sont les faits. Il n'y a pas à les nier, même si cela doit aller à l'encontre d'idées qui nous sont chères.

Nous n'avons pas visité une seule ville, un seul port, un seul pays, où nous ne pouvions nous tirer d'affaire en anglais, alors que les Français ne parvenaient jamais à se faire comprendre. L'anglais se répand à tel point que, dans certains pays, il est enseigné comme langue seconde dans les écoles primaires et secondaires. Au Siam, au Japon par exemple, dans tous les hôtels, sur les chemins de fer, les menus, les avis sont imprimés en anglais et dans la langue du pays. Il y a quelques mois, un groupe de missionnaires français qui, depuis plus d'un demi-siècle, travaillent dans le nord de la Chine, après en avoir longuement discuté entre eux, ont résolu « la mort dans l'âme et le cœur brisé de chagrin » pour employer leurs propres expressions, d'enseigner l'anglais dans les écoles de la mission, comme langue seconde, au lieu du français.

Jadis toutes les missions étaient dirigées par des prêtres, des religieux ou des religieuses venus de France. La France fut pendant longtemps la pépinière où se formaient les missionnaires. Hélas! les lois contre les congrégations religieuses, au début du siècle, ont tari les sources de vocations. Aujourd'hui, dans l'Orient, (l'Inde, Ceylan, Malaisie, Philippines, Hong-Kong, Shanghaï) presque toutes les écoles sont dirigées par des missionnaires anglais, irlandais ou américains. Et, tout naturellement aussi, ils y enseignent la langue anglaise. N'ai-je pas même rencontré en Chine, un directeur de collège qui ne parlait pas le chinois? « Que voulez-vous? » me dit-il, « je ne suis ici que depuis deux ans, et vous savez comme la langue chinoise est difficile à apprendre. Nos jeunes gens fréquentent nos classes afin d'y étudier l'anglais et être en mesure de se lancer dans le commerce mondial. Ils veulent qu'on leur enseigne l'anglais. Ils s'adressent toujours à vous dans cette langue. » Ceux qui, tels Waldeck-Rousseau, Combes, Briand, Viviani, et avant eux Jules Ferry, ont sapé les fondations des congrégations religieuses françaises à leur base, persécuté les missionnaires, fermé les écoles congréganistes, chassé les frères et les sœurs, ne sauront jamais hélas! quelle œuvre antinationale et antipatriotique, autant qu'anticléricale, ils ont poursuivi dans leur pays. C'est sur eux que retombe la responsabilité des pertes de la France, dans les domaines éducationnel, économique et industriel. L'Angleterre a su profiter de leurs

erreurs. Aujourd'hui, son drapeau remplace partout le tricolore au-dessus des postes de missionnaires. Et ce, en dépit du fait que les missionnaires français sont encore les plus nombreux, dans l'univers.

A cette baisse de l'influence linguistique française, correspondait en même temps, une hausse de la domination anglaise sur tous les marchés de l'univers. C'est un fait connu que l'Angleterre est un pays industrialisé, dont les produits ont le monde pour marché. Avant la Grande Guerre, l'Allemagne, (Made in Germany), lui faisait une rude concurrence. La France était maîtresse des marchés du Proche et de l'Extrême-Orient. Tout cela est maintenant changé. Trois pays se disputent la clientèle mondiale : l'Angleterre, le Japon et les Etats-Unis. Les missionnaires faisaient connaître la France, en même temps que la religion. Là où ils ne sont plus, leur patrie est ignorée. L'Angleterre s'est emparée du marché ainsi libéré. Ce qui est vrai des vastes pays asiatiques, l'est également de l'Afrique, même dans ses coins les plus reculés. Grâce au chemin de fer du Caire au Cap, aux compagnies anglaises d'aviation, tout le commerce, tous les produits industriels y sont à caractère nettement britannique. Toutefois, et cela dans un avenir très rapproché, ces marchés échapperont à l'Angleterre, pour passer entre les mains des Japonais. Déjà ils ont pénétré en profondeur en Chine, à Java et même dans la Malaisie qui est pourtant territoire anglais. La raison, cette fois, en est, qu'aucun pays européen ou américain ne peut entrer en concurrence avec le Japon, pour le bas prix de la main-d'œuvre.

Mais, par-dessus ces pouvoirs, et à côté de ces gouvernements, qui se disputent la prépondérance économique dans le monde, il est un autre pays dont la dangereuse influence grandit continuellement. Ce pays, c'est la Russie des soviets. Il est inutile de rappeler en ce moment, dans quelles circonstances le vaste empire des tsars s'écroula à la fin de la guerre de 1914-1918; comment le trône fut renversé, pour être remplacé par un gouvernement révolutionnaire; comment, depuis lors, les dirigeants des forces communistes s'emploient à répandre leurs idées dans l'univers, en s'attaquant, grâce à une propagande bien organisée, à tous les pouvoirs légitimes quels qu'ils soient. Ces doctrines s'opposent à tous les principes religieux, politiques et économiques, acceptés jusqu'ici. En dernière analyse, lorsqu'on y regarde d'un peu près, le but ultime des soviets est d'assurer le succès de la révolution universelle et la constitution d'Etats communistes, qui prendraient leur mot d'ordre de Moscou.

Que ce travail soit déjà commencé, il n'est personne qui l'ignore. Il suffit de voir ce qui se passe en Russie même, en Espagne, au Mexique et en France. Là où les mots de communisme, bolchévisme, soviétisme, sont de nature à soulever des oppositions, l'on a recours à d'autres dénominations, afin d'endormir les gens soi-disant bien pensants. C'est ainsi que l'on a vu surgir, comme des champignons

vénéneux, en Europe, au Canada, aux Etats-Unis et dans l'Amérique du Sud, des « Fronts populaires », des « Ligues pour la Défense des Droits des Classes ouvrières », des « Comités pour la Paix et contre le Fascisme », et combien d'autres associations du même genre! Ce travail de propagande se poursuit également dans tout l'Orient. Certes, il n'y a pas lieu d'être surpris que les juifs de Palestine aient des penchants marqués pour le communisme, puisqu'ils viennent presque tous de Russie, de Pologne et d'Allemagne Les soulèvements de ces dernières années dans l'Inde ont été fomentés au début par Gandhi et ses disciples, mais les communistes ont eu tôt fait de s'emparer du mouvement, pour la diffusion de leurs doctrines. Et je sais, pour l'avoir constaté de mes yeux, qu'ils envoient dans ce pays des émissaires qui transmettent les mots d'ordre du Comintern. J'ai connu et suivi de près deux de ces émissaires sur le bateau. Ils ont poursuivi leur travail du côté de l'Inde, des Philippines, de la Chine et du Japon.

La Chine est fortement endoctrinée. Non seulement la Russie aide à l'organisation d'armées communistes sur le territoire chinois, mais elle finance la publication de revues qui s'intéressent à la question chinoise, aux Etats-Unis et en Angleterre. J'ai actuellement quelques-unes de ces revues entre les mains. Mais la bête noire, le cauchemar des soviets, c'est le Japon. C'est dans ce pays surtout qu'ils font leur plus intense propagande. Ils se rendent bien compte, qu'ils ne réussiront pas en Asie, aussi longtemps qu'ils auront devant eux un Japon fort et bien armé. Au retour de mon voyage, je donnais à un journal une entrevue qui causa à ce moment une certaine surprise et souleva même des protestations. J'y affirmais (il y a de cela deux ans bientôt), que l'Allemagne et le Japon étaient les seules nations capables de résister victorieusement à la poussée communiste. J'ajoutais encore que le sort de la civilisation moderne était entre leurs mains. Je n'étais pas alors, comme je ne suis pas encore aujourd'hui, sans constater les fautes et les erreurs de l'Allemagne dans certains domaines, en particulier celui du respect de la liberté de conscience. Mais les événements de ces derniers mois, l'entente allemande-japonaise, la lutte contre le gouvernement japonais par toutes les agences de nouvelles, confirment, je crois, ce que j'affirmais dans mon entrevue.

Pendant ce temps, malheureusement, ceux qui pourraient, dans d'autres pays, résister à l'envahisseur, divisent leurs forces, éparpillent leurs efforts, se combattent les uns les autres, s'acharnent sur des alliés dont la seule faute est de n'avoir pas les mêmes idées qu'eux, sur des questions d'importance secondaire. Quelques-uns, endormis dans un quiétisme béat, se contentent de déclarer qu'il n'y a pas, dans leur milieu, d'organisations communistes et que le danger, contre lequel on veut les prémunir, n'existe que dans l'imagination de ceux qui crient: « Au loup... ou à l'ours. » Malgré les apparences contraires, il est indu-

bitable que l'un des pays les plus gangrenés par les doctrines communistes, est la grande république américaine des Etats-Unis.

C'est ce que je fus à même de constater en arrivant à New-York. C'est le 20 mai au matin que l'« Empress of Britain » entrait dans le port, glissant lentement à travers la brume légère qui couvrait la baie et la rivière Hudson. C'était la même température qu'au matin du 10 janvier, presque aussi froide. L'on pouvait à peine distinguer les étages supérieurs des hauts édifices à quatre-vingts, quatre-vingt-dix et cent étages. Sur le quai, la même foule qu'au départ, les mêmes mouchoirs qui souhaitent la bienvenue cette fois, les mains qui s'agitent, qui lancent des baisers. Sur le pont, dans les corridors, ce sont, comme à San Francisco, des au revoir, des adieux... accompagnés parfois d'une larme furtive. Le passager qui, en janvier, se tenait seul, triste sur l'arrière du pont, est maintenant heureux. Dans la foule sur le quai, il a reconnu des membres de sa famille et il sait que, dans quelques heures, il se retrouvera dans les bras de sa vieille mère.

Les douaniers américains sont là en nombre. Ce qu'ils paraissent satisfaits! ! ! Vont-ils pouvoir s'en donner à cœur de joie, fouiller parmi tous ces trésors apportés de pays lointains; ces soieries, ces pierres précieuses, ces statuettes de marbre, de jade!!! Je n'ai pas à m'occuper d'eux. Etant citoyen canadien, mes malles viendront directement à Montréal. D'autres douaniers seront là pour m'attendre et, je tiens à l'ajouter immédiatement, me recevoir avec la plus grande courtoisie.

New-York n'est guère changée extérieurement. Mais, au cours des quelques mois qu'a duré notre absence, le sentiment public paraît avoir considérablement varié. Au moment du départ, l'espoir était dans tous les cœurs. La prospérité renaissait, grâce aux nouvelles lois sur le travail, adoptées par le gouvernement. Ces lois avaient été désavouées par la Cour Suprême des Etats-Unis. Tout était à recommencer. Partout, devant les théâtres, les salles de cinéma, les magasins, des centaines d'hommes, de jeunes gens, de jeunes filles font le piquet. Ils portent des planchettes avec des inscriptions invitant les clients à s'abstenir d'entrer dans les endroits ainsi « piquetés », parce que les salaires ont été « coupés » ou que les conditions hygiéniques, ne sont pas ce qu'elles devraient être. Quelques-unes de ces planchettes sont décorées (?) des insignes caractéristiques des soviets: le marteau et la faucille. D'autres recommandent l'entrée dans les groupements syndicalistes à tendance communiste. Les journaux sont remplis d'annonces d'assemblées organisées par des sociétés en sympathie avec l'idéal de Moscou. Inutile de le nier: les idées subversives ont gagné énormément de terrain, au cours de ces dernières semaines.

Comme toujours pendant le voyage, les passagers, sans s'être concertés entre eux ou s'être donné rendez-vous, se retrouvaient aux mêmes endroits, dans les mêmes hôtels, les mêmes restaurants. J'avais prolongé mon séjour dans la métropole américaine, de quelques heures, afin

d'assister au départ de l'« Empress of Britain », qui retournait à son port d'attache: Southampton.

EPILOGUE

A New-York. Le 21 mai 1935. Une froide matinée de printemps. Un ciel bas et sombre. Il pleut. L'« Empress of Britain » est à son quai. Midi moins quart. Le capitaine à son poste, de même que tous les officiers et marins, a l'œil fixé sur sa montre. Quelques passagers qui se hâtent de monter à bord... De rares parents et amis venus saluer ceux qui partent... Encore quelques minutes... Trois longs coups de sifflet... Les lourdes chaînes, qui remontent l'ancre et ramènent les amarres d'acier, sont enroulées autour du cabestan... Midi moins cinq... L'ordre est donné de retirer la passerelle. Midi juste... Trois autres coups de sifflet. Le beau navire quitte la jetée... lentement...

L'« Empress » fait demi-tour et se dirige vers l'Europe... Tout est bien fini pour nous cette fois... Notre bateau emporte avec lui tous nos souvenirs de la grande croisière aux pays du soleil... aux temples recouverts de feuilles d'or... aux palais de marbre... Maintenant il ne nous reste plus qu'à revoir le Taj Mahal, la Chine, le Japon dans de nouveaux rêves, à espérer que peut-être... plus tard. Chi lo sa?

Et pour tout ce que j'ai vu, tout ce que j'ai admiré, pour ce voyage à nul autre pareil, j'offre ma reconnaissance infinie au Maître de l'Univers... « Gratias infinitas super inenarrabilibus donis Ejus. »

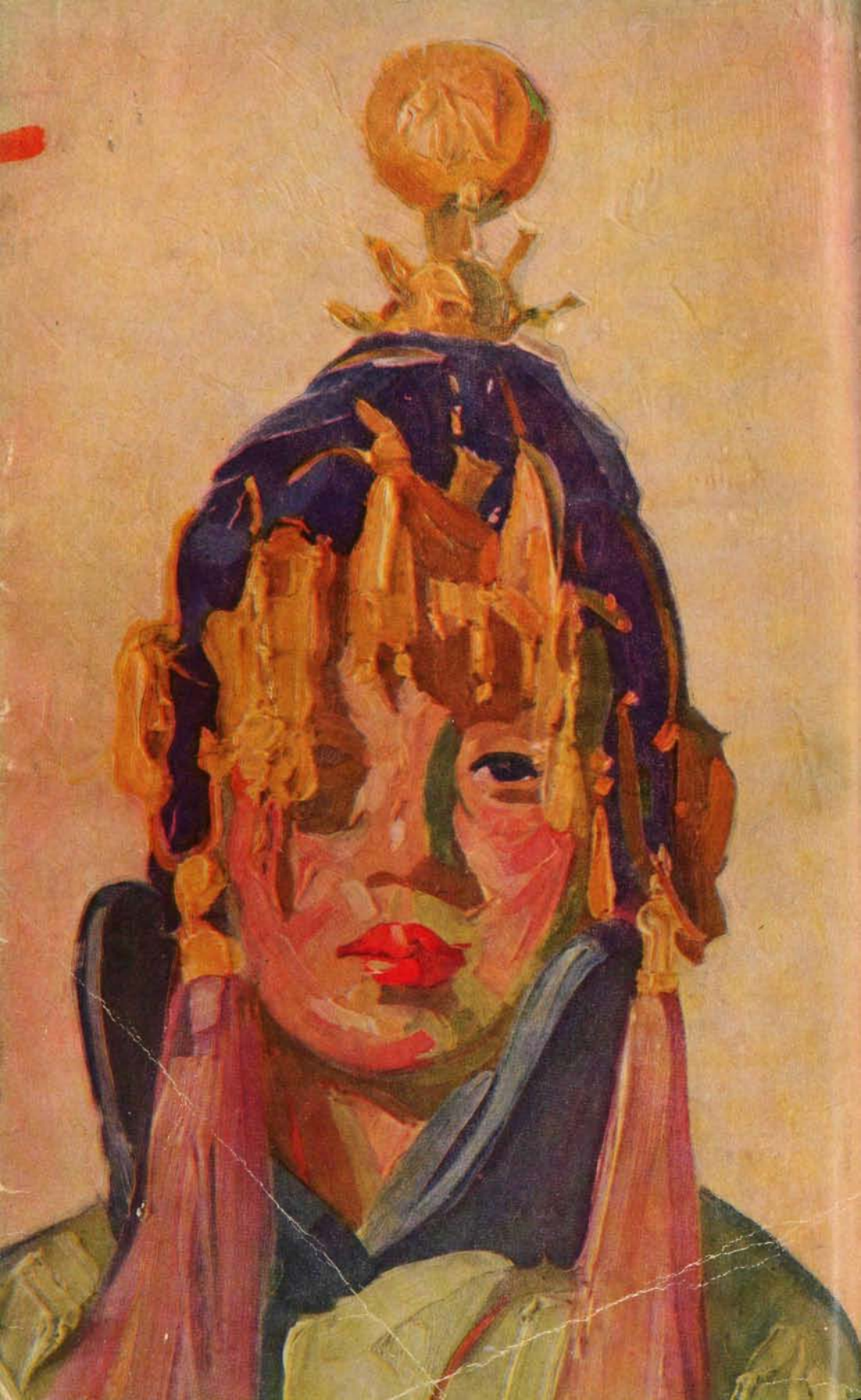
TABLE DES MATIÈRES

•

Avant-propos 9
De beaux rêves — Une dure réalité 11
Un palais flottant: *l'Empress of Britain* 17
L'île au printemps perpétuel: Madère 23
Le cœur de l'Empire britannique: Gibraltar 29
Monaco — La Riviera — Nice 35
Naples et Pompéi 41
La vile des Césars: Rome 47
La patrie de l'éloquence et des arts: Athènes 53
Sur les pas de Jésus à Jérusalem 57
La Terre Sainte 65
Au pays des pharaons: l'Egypte 73
Un problème impérial: l'Inde 83
Princes, peuples, religions de l'Inde 89
Aux portes de l'Inde: Bombay 97
L'amour humain divinisé: le Taj Mahal 105
L'antichambre du ciel: Bénarès 111
La Perle de l'Océan Indien: Ceylan 119
Sur les grandes routes de Ceylan 127
Du Pic d'Adam aux champs de thé 135
La Malaisie — Penang 141
Au cœur de l'Orient: Singapore 145
Le royaume de l'éléphant blanc: le Siam 151
Le jardin de l'Orient: Java 159
Au seuil de l'Extrême-Orient: les Philippines . . . 167
Chine — Chinois — Chinoiseries 177
Les Anglais en Chine: Hong-Kong 185
Une grande ville chinoise: Canton 195
Le monde en petit: Shanghaï 205
Pékin: ville de palais, de temples, de poussière . . . 215
Le royaume du Soleil Levant: le Japon 227
La vie intime des Japonais 237
L'Athènes du Japon: Kyoto 247

La ville des daims sacrés: Nara 257
Usages et coutumes du Japon. Yokohama 267
Kamakura. Tokyo. Nikko 277
Les îles Hawaï. Honolulu 287
Des fleurs et des volcans: Hilo, sur l'île Hawaï . . . 295
Du soleil, des « étoiles »: la Californie 301
La merveille du monde moderne: le canal de Panama . 311
Le Paris de l'Amérique: La Havane 321
La fin d'un beau rêve – Conclusions générales . . . 329

Achevé d'imprimer et de relier
dans les ateliers de la
Librairie Beauchemin Limitée
Montréal
le dix-huit décembre
mil neuf cent trente-sept



BNQ
000 336 561